Joachim Bouflet

2ème réédition

Encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie mystique

Tome 1



Phénomènes objectifs

- *Lévitations*
- *Statues "miraculeuses"*
- *Manifestations accompagnant la mort*
- *Incorruptibilité des corps défunts*
- *Odeur de sainteté*
- *Phénomènes lumineux*
- *Prodiges solaires*

Version mise à jour et augmentée

Le jardin des Livres

RÉFÉRENCE

Joachim Bouflet

Encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie mystique

Tome 1



Le jardin des Livres
Paris

du même auteur :

- **Agnès de Langeac**, Paris, DDB, collection *Petites Vies*, 1994.
- **La stigmatisation,** réédition critique de l'ouvrage d'Antoine Imbert-Gourbeyre, Grenoble, Jérôme Million, 1996.
- **Les stigmatisés**, Paris, Le Cerf, coll. *Bref*, 1996.
- **Joseph et Asnath - Une vision d'Anne-Catherine Emmerick**, in *Egyptes, anthologie de l'Ancien Empire à nos jours*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997.
- **Guide des lieux de silence**, Paris, Hachette, collection des *guides Sélène*, 1997 (paru dans le Livre de Poche en 2000, coll. *Tourisme*)
- **Un signe dans le ciel, les apparitions de la Vierge** (en collaboration avec Philippe Boutry) , Paris, Ed. Grasset, 1997.
- **Les apparitions de la Vierge**, Paris, Ed. Calmann-Lévy, 1997.
- **Edith Stein, philosophe crucifiée**, Paris, Presses de la Renaissance, 1998.
- **Thérèse Neumann ou la paradoxe de la sainteté**, Paris, Ed. du Rocher, 1999.
- **Eugénie Joubert - Une force d'âme**, Paris, Ed. Saint-Paul, 1999.
- **Medjugorje ou la fabrication du surnaturel**, Paris, Ed. Salvator, 1999.
- **Les faussaires de Dieu**, Paris, Presses de la Renaissance, 2000.
- **Padre Pio**, Paris, Presses de la Renaissance, 2002.

- **Encyclopédie des Phénomènes Extraordinaires de la Vie Mystique** Tome 2, Paris, Ed. Le jardin des Livres, 2002.
- **Encyclopédie des Phénomènes Extraordinaires de la Vie Mystique** Tome 3, Paris, Ed. Le jardin des Livres, 2003.

Site Internet éditeur: www.lejardindeslivres.com

Editions Le jardin des Livres®
243 bis, Boulevard Pereire - Paris 75017

ISBN 2-914569-04-1 EAN 9782 914569 040

A mes parents

Avant-Propos

Quelques jours après la parution de ce livre, dans sa première édition, l'académicien Jean Guiton m'invita à venir en parler avec lui. Il me mit en garde contre le danger qu'il y a à aborder le domaine délicat des phénomènes mystiques extraordinaires, et surtout à les vulgariser : et il n'était guère convenable d'aborder cette question face à laquelle l'Eglise elle-même se trouve mal à l'aise, oscillant en permanence entre une attitude de rejet de la part de certains clercs, et une crédulité déraisonnable chez d'autres. A ses yeux, seule la réflexion philosophique était en mesure d'ébaucher quelque piste de lecture de ces manifestations insolites.

Hormis le caractère a priori déconcertant de certains phénomènes, l'approche et l'étude de ceux-ci ne devraient pourtant poser aucun problème à l'Eglise : sa foi ne se fonde-t-elle pas sur le fait le plus inouï et le plus extraordinaire qui soit, la Résurrection du Christ ? Elle sait que rien n'est impossible à Dieu, et que ses voies ne sont pas les nôtres. Elle est riche d'une tradition spirituelle et mystique illustrée par des *saints à prodiges* dont elle a fait de certains des Docteurs : leur expérience a permis l'élaboration de critères de discernement, qui visent non pas à établir la réalité des faits allégués - c'est le travail de l'historien et de l'homme de science -, mais à en comprendre la signification. En effet, tout phénomène extraordinaire survenant dans l'Eglise - dans la personne d'un de ses membres ou au sein d'une de ses communautés - n'a de sens que s'il est *signe* de la présence agissante de Dieu au milieu de son peuple.

En effet, quand bien même est établie la réalité objective de tels prodiges, ils restent toujours secondaires par rapport au vécu de foi, d'espérance et de charité des personnes qui les expérimentent, et dont on dit avec une inconséquence bien légère qu'elles en sont « favorisées ». Il est, dans la terminologie des livres pieux, certains mots et expressions qu'il conviendrait de bannir : âmes *privilégiées*, saints *favorisés* de stigmates, et même *âme-victime*. La seule faveur que connaissent les fidèles vivant de telles expériences et leurs effets extraordinaires, est d'accomplir toujours mieux la volonté du Père qui est dans les cieux, « *d'écouter la parole de Dieu et de la mettre en pratique* » (Lc 11, 28) ; leur seul privilège - si tant est que cela en soit un - consiste à faire en sorte, à l'exemple de Jean-Baptiste, que Jésus croisse en eux - et, grâce à leur témoignage, dans le coeur de leurs frères -, et qu'eux-mêmes diminuent (cf. Jn 3, 30). L'humilité est la pierre de touche de toute expérience intérieure et, pour le catholique, elle se développe et s'épanouit dans l'obéissance filiale aux légitimes représentants de Dieu en son Eglise. La vie mystique, qui est vie d'amour, se déroule suivant une voie unique : l'imitation du Christ, dans le don total de soi, c'est-à-dire bien souvent dans la lutte contre les exigences et les revendications du

« moi », dans la pauvreté intérieure, dans une dépossession de soi qui laisse le champ libre à l'action de la grâce, à la saisie de l'âme par Dieu.

Les faits extraordinaires jalonnent l'histoire de l'Eglise depuis ses origines. Ils existent toujours, ainsi que l'on peut s'en convaincre lorsque l'on étudie l'hagiographie contemporaine : les récents exemples d'un bienheureux Padre Pio (1887-1968), d'une Marthe Robin (1902-1981), en sont l'illustration. Par ailleurs, les médias se font parfois l'écho d'événements sensationnels de caractère religieux, qualifiées hâtivement de phénomènes surnaturels, voire de miracles : il n'est que de voir les articles de presse et les émissions télévisées consacrés à telle apparition alléguée de la Vierge Marie, à telle guérison opérée à Lourdes. Récemment, le bruit ayant entouré la publication du fameux *troisième secret* de Fàtima ou la découverte, lors de son exhumation, du corps resté intact du pape Jean XXIII, démontre - si besoin est - que le *surnaturel* fait encore recette.

Or, l'examen critique de manifestations présentées comme des faits miraculeux, révèle combien sont fragiles et fluctuantes les frontières qui séparent l'authentique expérience mystique et les prodiges l'accompagnant, de toutes sortes de dérives et de contrefaçons favorisées par un engouement excessif pour le merveilleux et par la résurgence de déviations du sentiment religieux : il suffit d'évoquer le cas de mariophanies aussi contestées que celles de Medjugorje, en Bosnie-Herzégovine, de témoignages aussi troublants que celui de Vassula Ryden. La question qui se pose à l'Eglise dans ces cas précis, comme en face de tout phénomène extraordinaire, n'est pas seulement celle de la *gestion* des événements, mais une question de *discernement*. Son action ne saurait être réduite à une simple prise en charge pastorale des pèlerins qui affluent sur les lieux d'apparitions présumées, devant des statues qui pleurent ou qui saignent, ou sur la tombe de personnes mortes en odeur de sainteté : mère et éducatrice, l'Eglise se doit d'informer et de former les fidèles dans la vérité, et le souci de canaliser un élan de dévotion populaire motivé par des faits extraordinaires implique comme préalable que ces derniers ne soient pas controuvés, qu'ils ne soient pas le fruit de l'illusion ou d'une supercherie, si « pieuse » soit-elle. Tel est le sens des instructions données par la Congrégation pour la Doctrine de la foi en matière de révélations privées et autres manifestations extraordinaires, dans ses *Normes* relatives au discernement des esprits (27 février 1978).

Alors, pourquoi des problème surgissent-ils presque systématiquement lorsqu'un nouveau faits d'apparition est signalé, lorsqu'un événement d'apparence miraculeuse est porté à la connaissance du public ? Assurément parce que, le plus souvent, on inverse la démarche d'approche du phénomène, en privilégiant la *gestion* au détriment du *discernement* : c'est le fameux argument tant de fois rebattu des *fruits* auxquels on juge l'arbre. Mais aussi parce que certains théologiens tiennent pour quantité négligeable les manifestations extraordinaires dans la vie mystique, tandis que d'autres leur accordent une importance exagérée. Parce qu'on les con-

sidère, dans un sens ou dans l'autre, comme des faits *anormaux* dans la vie de l'Eglise. Une lecture neuve de ces phénomènes, qui les tiendrait pour ce qu'ils sont réellement - des faits normaux, quand bien même exceptionnels et toujours relatifs à la vie théologale - permettrait sans aucun doute de les considérer avec sérénité, au-delà des clivages, des tensions et des passions.

La deuxième édition de cet ouvrage - complété et mis à jour - est le fruit de rencontres providentielles similaires à celles évoquées dans l'avant-propos de la première édition. Mon éditeur a su me convaincre de reprendre le travail, rejoignant le voeu formulé par un courrier abondant de voir une réédition du livre, depuis quelques années épuisé. D'autres se rapprochent de mes premiers pas dans l'étude de la phénoménologie mystique : après avoir étudié autrefois la vie et l'influence de la célèbre stigmatisée et visionnaire allemande Anne-Catherine Emmerick (1774-1824), aujourd'hui Vénérable, j'ai été amené par mon travail de consultant auprès de postulateurs[1] de causes de béatification à connaître d'autres cas de *mystiques à phénomènes.*

L'objet de cet ouvrage est l'étude des phénomènes extraordinaires *dans* la vie mystique : leur nature et leurs effets, certes, mais surtout leur place, leur insertion dans le cheminement intérieur des personnes qui les expérimentent. En effet, pour devenir *signe*, tout prodige doit correspondre à une réalité d'ordre supérieur qui non seulement en est la cause ou l'occasion, mais qu'il traduise, qu'il manifeste et à laquelle il réfère. Telle est la fonction de ces réalités insolites : ramener celui qui en est l'objet et ceux qui en sont les témoins à l'essentiel, à la source, c'est-à-dire à l'action de Dieu dans l'âme. Ce premier tome présente ce que je nomme phénomènes objectifs : ceux dans la production desquels la volonté du sujet n'intervient pratiquement pas. Le deuxième tome abordera les manifestations plus directement liées à l'activité psychologique de la personne humaine, et par là plus perceptibles à qui y est sujet (inédie, bilocation, télékinésie, etc.). Toute tentative de classification, en ce domaine, est délicate et somme toute peu satisfaisante : si la mienne paraît quelque peu arbitraire, elle présente l'avantage de permettre une étude méthodique et de proposer des voies d'approche relativement cohérentes.

J.B.

---

1 - Contrairement à ce qui a pu être écrit ça et là, je ne suis pas *consulteur* auprès de la Congrégation pour les Causes des Saints, mais *consultant* auprès de postulateurs qui, dans le cadre des procédures engagées par les diocèses concernés auprès de la Congrégation et à la tête de commissions de spécialistes, travaillent à l'élaboration des *Positiones* (biographies critiques) de candidats à la sainteté.

Remerciements

Je voudrais exprimer mes remerciements aux personnes qui m'ont permis de mener à terme la deuxième édition de cet ouvrage. Il y eut, à l'origine, l'influence déterminante de Padre Pio, aujourd'hui bienheureux, que j'ai eu la grâce de rencontrer à San Giovanni Rotondo le 23 août 1968. Puis certains pères de l'Ordre des Carmes déchaux ont eu la bonté de m'initier à l'étude de l'oeuvre de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix, et à leur spiritualité : je garde un souvenir ému et plein de gratitude des pères Victor de la Vierge (Sion) et Joseph de Sainte-Marie (Salleron), à présent décédés.

Je dois également à l'amitié du père Jacques Cachard, des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin de la Congrégation de Windesheim, d'avoir approfondi la spiritualité carmélitaine dont il avait une remarquable connaissance « de l'intérieur ». Lui aussi s'en est retourné, prématurément, à la Maison du Père. Aux pères Heinrich Schleiner, vice-postulateur de la cause de béatification d'Anne-Catherine Emmerick, et Joseph Adam, rapporteur de cette même cause, ainsi qu'à Madame le professeur Grete Schött, membre de la commission épiscopale *Anna Katharina Emmerick* de Münster (Allemagne), vont également ma reconnaissance et mon souvenir : ils ont, à partir de la phénoménologie de la grande mystique allemande, élargi le champ de mes connaissances.

A la Congrégation pour les Causes des Saints, divers postulateurs de causes de béatification et canonisation n'ont ménagé ni leur temps ni leurs compétences pour me faciliter la tâche, m'ouvrant leurs archives et mettant à ma disposition des documents de première importance : qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés.

Il me faudrait citer encore les prêtres qui me font l'honneur de leur amitié et qui ont bien voulu partager avec moi leur expérience pour guider mes recherches. Le respect de leur vie retirée m'oblige à ne les point nommer, mais ils savent combien leur aide et leurs conseils m'ont été précieux.

Les encouragements de plusieurs laïcs, et l'intérêt qu'ils ont porté à ces recherches, m'ont puissamment stimulé. Ma gratitude va aux docteurs Hubert Larcher, qui fut directeur de l'Institut Métapsychique International, et Philippe Wallon, ainsi qu'aux défunts docteurs Alain Assailly

et André Cuvelier ; à Paul et Christiane Bénard, fondateurs de l'association *A Rebours* et de sa précieuse revue ; à Hélène Renard, auteur de l'ouvrage *Des prodiges et des hommes ;* à Alix de Saint-André et à Christiane Rancé, ainsi qu'à Dominique de Courcelles ; à Marie-Béatrice Jehl et à Madeleine Rous ; à Guy Cavatore, à Pascal Etcheverry, à Thierry Lopez et son épouse, à Eric Emo, à Mark Waterinckx, et à ceux dont l'amitié fidèle et discrète m'a constamment accompagné dans les étapes de ce travail.

A tous, je dédie ces pages, dans lesquelles ils retrouveront l'écho de nos échanges souvent passionnés, parfois contradictoires, mais toujours constructifs.

J. B.

chapitre 1

LA LÉVITATION

Et à ces mots, sous leurs regards, il fut élevé et une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils avaient les yeux fixés vers le ciel tandis qu'il s'en allait, voici que deux hommes se présentèrent à eux en habits blancs, et ils dirent : « Galiléens, pourquoi vous tenez-vous là, regardant vers le ciel ? Ce Jésus, qui a été enlevé d'auprès de vous vers le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller vers le ciel »

(Ac 1, 9-11).

Dans son livre désormais classique, le père Herbert Thurston dit de la lévitation qu'elle est « *un miracle physique fréquent dans les hagiographies, sujet qui se prête particulièrement à l'étude* »[2]. Si le récit des Actes des Apôtres illustre d'une certaine façon ce prodige, l'ascension corporelle du Christ ressuscité transcende le fait miraculeux lui-même, et la contemplation du mystère est susceptible de nous ouvrir à une lecture spirituelle et théologique de l'événement. Donc de nous faire comprendre sa signification dans l'ordre de la phénoménologie mystique.

De ce prodige - le plus spectaculaire parmi ceux que connaît l'histoire de la spiritualité chrétienne -, nous avons l'assurance qu'il est le plus objectif aussi, parce qu'il ne se prête ni à l'illusion, ni à la fraude : dès lors que les témoignages sont suffisants, il est impossible d'en nier l'évidence, alors qu'aucune des autres manifestations extraordinaires du mysticisme n'est à l'abri de contrefaçons ou de plagiats (volontaires ou non), ni de tentatives d'explication excluant une intervention supérieure aux forces naturelles connues. De surcroît, le fait de la lévitation est simple, et donc sujet moins que d'autres phénomènes à amplification ou à interprétation :

> *Etant donné une lumière suffisante et des conditions à peu près normales, le témoin le moins cultivé est compétent pour déclarer qu'une certaine personne se tient sur le sol ou est élevée dans l'air, d'autant plus que, à cause de l'état de transe du sujet de l'enquête, le témoin a toute possibilité d'approcher et de vérifier par le sens du toucher que le spectacle qu'il a sous les yeux n'est pas illusion*[3].

Grâce aux moyens mis à notre disposition par les progrès de la technologie, la lévitation pourrait être facilement évaluée en termes de mesures scientifiques quant à sa matérialité. En revanche, les causes et les effets spirituels du phénomène échapperont toujours à l'investigation.

---

2 - Herbert THURSTON, *Les phénomènes physiques du mysticisme*, Paris, Gallimard, coll. « Aux frontières de la science », 1961, pp. 10-11.

3 - *Ibid.*, p. 11.

Maman, une femme qui vole !

Dans les premières années du XX[e] siècle, *Edwige Carboni* (1880-1952) - une laïque stigmatisée, que, de son vivant déjà, d'éminents ecclésiastiques tenaient pour une sainte - mettait en émoi son village natal :

Je me rappelle qu'étant à jouer avec les autres fillettes à côté de l'église, j'y entrai à un certain moment pour réciter une prière. Je restai abasourdie en voyant la Servante de Dieu soulevée à plus d'un mètre au-dessus du pavement, dans l'attitude de la prière. Je ne pus faire autrement que de m'écrier : « Maman, une femme qui vole ! » Le curé, Don Solinas, sortit alors de la sacristie et m'ordonna de partir, mais je ne voulus pas lui obéir. Peu après, cette dame redescendit sur le prie-Dieu, et alors je retournai à l'école, où mes compagnes m'avaient précédée. Comme la maîtresse me grondait à cause de mon retard, je lui relatai le fait et l'invitai à venir à l'église, mais elle s'y refusa, peut-être parce qu'elle ne me croyait pas [4].

Le prodige eut d'autant plus de témoins qu'il se renouvela durant près de trente années, accompagné souvent d'autres manifestations insolites : aucune clôture de couvent ni aucune chambre de malade ne dérobaient l'extatique au regard du monde et celle-ci, malgré le soin qu'elle apportait à dissimuler les faveurs divines dont elle était l'objet, ne pouvait nullement se rendre maîtresse de leur irruption soudaine dans les situations les plus banales de son existence quotidienne. Sans doute vers la même époque, témoigne Mariangela Oggianu,

Je surpris la Servante de Dieu dans l'église, elle aurait dû être agenouillée, mais elle se tenait au contraire soulevée à une vingtaine de centimètres au-dessus du prie-Dieu, sans appui d'aucune sorte. Elle avait les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, et était absorbée en prière. Une femme du pays, à présent défunte, la nommée Elena Sanna, voulut en avoir la preuve en la touchant. Elle prit Edvige par un bras, celle-ci la suivit jusqu'à l'autel, puis revint au prie-Dieu où elle se souleva de nouveau au-dessus du sol [5].

Le phénomène accompagna Edvige durant toute sa vie, avec une telle fréquence que les procès informatifs en vue de sa béatification nous proposent sur ce point nombre de témoignages circonstanciés.

Assez semblables, par le contexte et les réactions qu'elles suscitèrent, sont les lévitations de la Vénérable Eusebia Palomino Yenes (1899-1935), religieuse espagnole des Filles de Marie Auxiliatrice :

Une fillette entra dans la chapelle (...) Regardant soeur Eusebia, elle fut épouvantée, car celle-ci était soulevée à une palme au-dessus du sol, fixant le

---

4 - Francesco Nerone, c.p., *Testimonianze e documentazioni sulla Serva di Dio Edvige Carboni*, Rome, Ed. Scopel, 1974, pp. 111-112. Procès informatif ordinaire, f° 49 v., témoignage de Chiara Maria Cuccuru. L'incident eut lieu dans l'église paroissiale de Pozzomaggiore (Sardaigne), donc au plus tard en 1929, date à laquelle Edvige Carboni quitta son village natal.

5 - *Ibid.*, p. 112. Documents et témoignages extraprocessoriaux, f° 598.

crucifix. La petite se mit à pleurer et sortit en courant, criant : « Soeur Eusebia va tomber, soeur Eusebia va tomber ! » Dieu voulut que passât alors soeur Carmen Moreno, qui se rendit compte rapidement de ce qui arrivait ; elle éloigna la fillette, puis s'approcha de soeur Eusebia et lui ordonna de redescendre. Très docile à la voix de l'obéissance, celle-ci revint à elle en posant le pied sur le pavement et, levant les yeux vers sa supérieure, elle la supplia de ne rien dire à personne de ce qui venait de se produire [6].

De semblables prodiges sont relatés dans la biographie du Vénérable FELICE MARIA GHEBRE AMLAK (1885-1934), cistercien d'origine érythréenne mort en Italie. Peu avoir été ordonné prêtre en 1918, et se trouvant encore dans son pays natal, il fut régulièrement sujet à des lévitations lors de la célébration de l'eucharistie :

Au commencement de la messe, aux paroles Ahadú ab Kedus (Toi seul es le Saint), Haïlé Mariam [nom du Vénérable dans sa langue] se soulevait de terre [7].

Le servant de messe en était saisi d'une crainte révérencielle, et après s'être incliné, il se retirait pour cacher son émotion. Ce témoignage en est un parmi nombre d'autres signalant la fréquence du phénomène dans cette existence relativement brève, alors que le bienheureux ANDRÉ BESSETTE, religieux de Sainte-Croix à Montréal mort à l'âge de 82 ans en 1937, semble n'avoir été durant sa longue vie que rarement sujet à la lévitation :

Ce vieillard [Moïse Poirier] attesta avec le plus grand sérieux, et en pleine connaissance qu'il paraîtrait bientôt devant Dieu, qu'un jour il était allé voir le Frère André et qu'il avait partagé la chambrette au-dessus de la chapelle. Or, par deux fois, il avait vu le Frère André s'élever au-dessus de son lit [8].

La réalité de faits du même ordre a été prouvée indubitablement chez d'autres saints personnages du XX[e] siècle. En voici un dernier exemple, signalé par un saint qui en fut le témoin :

Je pourrais jurer que j'ai vu frère Ave Maria soulevé de terre, à peu près à cette hauteur [environ 40 cm], pendant qu'il était à lire l'Imitation du Christ. J'étais entré silencieusement dans sa cellule, la porte était à demi ouverte, et je l'ai surpris dans cette situation (...)

---

6 - Domenica GRASSIANO, f.m.a., *Un carisma nella scia di Don Bosco : suor Eusebia Palomino*, Rome, Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice, 1977, p. 134.

7 - [Anon.] : *Il Servo di Dio D. Felice Maria Ghebre Amlak (Abba Hayle Mariam), Istitutore e primo monaco del monachismo cattolico etiopico*, Tipografia dell'Abbazia di Casamari, 1959, p. 36. Cet ouvrage résume le *summarium* du procès informatif ordinaire en vue de la béatification.

8 - Etienne CATTA, *Le Frère André (1845-1937) et l'Oratoire Saint-Joseph du Mont Royal*, Montréal, Ed. Fides, 1965, p. 845. Le témoin a précisé que frère André se trouvait alors étendu sur son lit.

J'attendis un peu, admirant le phénomène extraordinaire, puis je sortis sans que frère Ave Maria s'aperçût de rien. Je ne serais pas étonné qu'il fît des miracles [9].

Nous devons ce témoignage au bienheureux Luigi Orione (1872-1940), fondateur de la congrégation à laquelle appartenait le Vénérable CESARE PISANO (1900-1964), en religion frère Ave Maria).

TRADITION HAGIOGRAPHIQUE ET SIGNIFICATION SPIRITUELLE

Miracle assez fréquent et fort ancien dans la tradition hagiographique chrétienne, la lévitation se rencontre à peu près dans toutes les aires socio-religieuses depuis l'Antiquité :

Il est bien connu que, depuis le temps de Jamblique, et même plus tôt, jusqu'à celui de D. D. Home, un nombre considérable de personnes, sans aucune prétention à la sainteté, sont réputées avoir été l'objet de phénomènes de lévitation [10].

Est-ce en raison de cette fréquence que le prodige, pourtant extraordinaire, heurte moins que d'autres nos mentalités pétries de cartésianisme ? Témoin l'anecdote suivante : une personne avait le plus grand mal à admettre que Jésus ait marché sur les eaux du lac de Tibériade, mais elle était tout à fait disposée à concevoir que cela fût possible dès lors qu'il s'agissait d'un phénomène de lévitation qui eût maintenu le corps soulevé à fleur d'onde. Parce qu'elle est un prodige plus objectif que tous les autres, la lévitation est plus crédible. Et parce que nous savons plus ou moins qu'elle existe dans les spiritualités orientales. Or, dans l'épisode de la marche sur les eaux, il s'agit d'un phénomène d'un tout autre ordre : le pouvoir sur les éléments.

Peut-être Hélène Renard est-elle trop tributaire de l'esprit critique d'Olivier Leroy et des limites qu'il a imparties à sa remarquable étude sur la lévitation, lorsqu'elle écrit :

De tous les prodiges mystiques, la lévitation est le moins fréquent (Olivier Leroy compte 60 lévitants pour 14000 saints - en n'ayant lu que les dix premiers mois des Acta Sanctorum, ce qui ferait à peine 0,6 %) [11].

Leroy étudiait la question dans la première moitié du XXe siècle et, hormis de rares exemples, il n'a pris en compte que les *Acta Sanctorum*. Il conviendrait d'exploiter l'immense domaine que constituent les procès informatifs ouverts sur des milliers de serviteurs de Dieu en vue de leur béatification, et le non moins vaste terrain de la mystique ordinaire - si je

---

9 - Domenico SPARPAGLIONE, *Frate Ave Maria, eremito cieco di S. Alberto di Butrio, della Congregazione di Don Orione*, Rome, Ed. Don Orione, 1983, p. 76.

10 - H. THURSTON, *op. cit.*, p. 11. Les repères chronologiques impartis à son étude par l'auteur couvrent une période s'étendant du IIIe siècle au début du XXe siècle.

11 - Hélène RENARD, *Des prodiges et des Hommes*, Paris, Ed. Philippe Lebaud, 1989.

puis dire ! -, dont les représentants n'ont guère de chance de connaître un jour la gloire des autels. C'est la démarche qui a guidé cette étude, avec les limites que constitue l'impossibilité de réunir une documentation complète et à jour, plusieurs causes de béatification étant encore dans leur phase informative (où les témoignages, recueillis *sub secreto*, sont inaccessibles), et chaque jour apportant la révélation de nouveaux cas jusque-là ignorés ou tenus dans une extrême discrétion.

Dans l'éventail de la phénoménologie mystique, la lévitation est un fait attesté fort anciennement - bien avant la stigmatisation, par exemple -, moins rare que d'autres manifestations extraordinaires, telles la bilocation, l'inédie ou l'invisibilité. Ecrivant à peu près à la même époque que Leroy, et travaillant sur des bases quasi identiques, Thurston recense pour sa part plus de deux cents cas de lévitation dont les preuves, pour le tiers d'entre eux, « *sont à tout le moins respectables* ».

En étudiant la liste des 305 personnes ayant vécu aux XIX[e] et XX[e] siècle qui ont été béatifiées à ce jour (juin 2001) - à l'exception des martyrs, isolés ou en groupes -, j'ai relevé que 26 d'entre elles ont présenté dans leur existence des phénomènes de lévitation, soit 8,5% du nombre total. Encore n'ai-je retenu que les cas signalés par des témoignages nombreux et incontestables. La même proportion se retrouve chez les serviteurs de Dieu dont la cause de béatification est introduite.

Pour les exemples anciens, les preuves sont loin d'être toujours convaincantes. Il y a eu pendant longtemps chez les hagiographes le souci - dans un but d'édification, et c'était bien là une des raisons d'être des légendes (étymologiquement, *legenda* : récit destiné à être lu) - de couler dans un moule idéal les personnages dont ils relataient la vie : puisque le sujet est saint, il importe qu'il ait connu telle expérience ou présenté tel type de phénomène extraordinaire, tenus pour autant de *signes* de sainteté. Cette préoccupation des nécessités apologétiques n'était pas toujours compatible avec un réel sens critique : abordant le sujet, Thurston expose les difficultés soulevées par le caractère tardif ou fragmentaire de témoignages relatifs aux lévitations alléguées de saints aussi éminents que François d'Assise, Dominique, et même Ignace de Loyola et François-Xavier.

Il n'en reste pas moins qu'une négation systématique de la réalité du prodige est tout à fait vaine, car elle ne résiste pas, dans les cas les mieux établis, à la solidité des témoignages :

> *L'hagiographie catholique, parmi des faits douteux ou même d'interpolation probable, présente un certain nombre de cas où les preuves de la réalité de la lévitation offrent les garanties que l'on exige habituellement de l'histoire* [12].

12 - Olivier Leroy, *La lévitation*, Paris, Librairie Valois, 1928, p. 349.

Saint Joseph de Copertino

L'hagiographie connaît plusieurs exemples anciens de lévitations dont on ne saurait sans parti pris ou mauvaise foi contester la réalité, tant sont décisifs le nombre, la valeur et la convergence des témoignages s'y rapportant. Le lévitant le plus célèbre est Joseph de Copertino, le saint volant.

Lorsque le prodige eut lieu pour la première fois, dans l'église de Copertino - c'était le 4 octobre 1630, aux vêpres de saint François -, Joseph Desa était âgé de vingt-sept ans. Entré cinq ans auparavant chez les Conventuels de son village natal, il avait connu bientôt après son ordination sacerdotale une douloureuse nuit de l'esprit ; puis, à deux années de désolation spirituelle ininterrompue, avait succédé la consolation d'extases parfois fort longues, caractérisées par une délicate intimité avec la Vierge Marie.

Si l'on se réfère aux classifications thérésienne et sanjuaniste des étapes de la vie intérieure, il abordait alors les sixièmes demeures du château intérieur, degré d'union à Dieu caractérise parfois par de fréquentes extases fonctionnelles. La première lévitation coïncida avec le début d'une extase plus profonde que les précédentes, un ravissement ou vol de l'esprit : poussant un grand cri, Joseph fut soulevé plus haut que la chaire, au-dessus d'une foule d'abord stupéfaite - on l'eût été à moins ! -, puis enthousiaste, comme on sait l'être en Italie méridionale. A partir de ce jour, le prodige se reproduisit en public une bonne centaine de fois, jusque moins d'un mois avant sa mort le 18 septembre 1663. Ces faits spectaculaires le remplissaient de confusion, et, revenu à lui et sur la terre ferme, soit spontanément, soit en vertu d'un ordre de ses supérieurs, il s'enfuyait dans sa cellule pour s'y cacher et y pleurer. Il suffisait d'un rien pour occasionner ces extases accompagnées de lévitation : la célébration de la messe, bien sûr, mais aussi un chant d'oiseau, la vue d'une image sainte, une parole de l'Ecriture, un propos sur l'amour de Dieu. Joseph s'efforçait de résister à l'attraction qui le soulevait au-dessus du sol, mais le phénomène - toujours signalé par un grand cri - était d'autant plus éclatant qu'il tentait de s'y dérober : vols rapides à vingt palmes (près de 4 mètres !) de hauteur, transports aériens à travers l'église, ascensions vertigineuses jusqu'à telle ou telle statue, ou vers le tabernacle. On venait en foule pour contempler le prodige, que des milliers de personnes, gens du peuple, religieux, évêques et cardinaux, princes et grands de ce monde accourus de toute l'Italie, d'Espagne et même de Pologne, purent voir de leurs propres yeux, parfois avec épouvante, le plus souvent avec un enthousiasme délirant qui n'empêchait nullement les spectateurs d'être fort édifiés, et de se convertir à l'occasion.

Bien entendu, le terrible Saint-Office réagit promptement : tantôt redoutant un artifice du démon, tantôt craignant une explosion de fanatisme populaire, il prit de rigoureuses mesures d'isolement pour soustraire le pauvre moine à la curiosité indiscrète des foules. Cela ne fit que mettre en évidence la sainteté de Joseph et souligner le caractère sensationnel des

lévitations. Les phénomènes les plus remarquables eurent lieu lors de sa réclusion à Assise (1639-1646), devant la statue de l'Immaculée Conception qui est dans la basilique Saint-François.

A la lecture de la biographie, fort bien documentée, que Gustavo Parisciani a consacrée à Joseph de Copertino, on reste stupéfait - tout comme l'auteur, qui a puisé aux sources les plus fiables - devant la prodigalité divine dans ces lévitations du saint, qu'accompagnaient d'autres phénomènes et charismes éclatants. Et pourtant :

> *Non seulement il avait le vif désir de célébrer en privé, abhorrant de se faire voir en public ; mais, avec des larmes et en insistant grandement, il ne cessait de demander à ses supérieurs qu'ils ne lui fissent pas dire la messe [en public]*[13].

Cause pour Joseph de Copertino de vifs tourments intérieurs, ces lévitations lui furent l'occasion d'entrer toujours plus avant dans les voies de l'humilité, de l'obéissance et du détachement de soi-même. Elles s'avérèrent un instrument - non des moindres - de sa sanctification, autant qu'un *signe* de l'éminente sainteté à laquelle, fort jeune encore, il était parvenu.

Quelques cas remarquables du XIXe siècle

L'exploration des sources hagiographiques permet au chercheur de découvrir pour le XIXe siècle quelques faits de lévitation peu connus, qui présentent un intérêt indéniable, tant par la qualité et la fiabilité des témoignages, que par la richesse et la complexité du phénomène. En voici quelques exemples des plus intéressants, parmi des dizaines d'autres.

Avant de fonder l'institut des Carmélites de la Charité, Joaquina de Vedruna (1783-1854) fut la jeune et charmante épouse de Teodoro de Mas, riche notable de Vich, en Catalogne. La mort prématurée de son mari, tendrement aimé, donna une nouvelle impulsion à sa vie intérieure, déjà signalée par une solide piété : sans négliger le moins du monde l'éducation de ses six enfants, sans les frustrer de la plus infime parcelle de tendresse maternelle, elle régla ses journées de façon à se ménager de longues heures d'oraison et à pouvoir s'adonner aux oeuvres de charité autant qu'à de rudes pénitences. Elle nota à cette époque (1816-17) une totale transformation de son âme, que manifestèrent bientôt extases et ravissements accompagnés de lévitations. Ces phénomènes jalonnèrent le reste de son existence et eurent, malgré les soins qu'elle employait à les celer, de nombreux témoins :

> *Vivant encore dans le siècle et faisant oraison en sa maison avec sa fille Inès, celle-ci la vit soudain pâlir et, environnée de lumière, s'élever au-dessus du sol à une hauteur notable*[14].

13 - Gustavo Parisciani, o.f.m. conv., *San Giuseppe da Copertino*, Osimo, Ed. Pax et Bonum, 1967, p.89.

14 - Catalina Cerna, *Espiritualidad de S. Joaquina de Vedruna*, Madrid, Publ. De Vedruna, 1965, 2e éd., p. 462.

Ces lévitations présentaient la particularité de s'accompagner presque toujours de manifestations lumineuses :

Je vis de nuit une grande clarté dans la chambre de la Mère et, l'ayant appelée en vain, je soulevai le rideau ; à mon grand émerveillement, je la vis tout auréolée de lumière et soulevée en l'air [15].

Des dizaines de déclarations comparables ont été recueillies lors des enquêtes menées en vue de la canonisation de la Servante de Dieu. Extases et lévitations étaient particulièrement fréquentes lorsque Joaquina se trouvait en adoration devant le très Saint-Sacrement.

A la même époque, les habitants de Rome pouvaient surprendre chez Don VINCENZO PALLOTTI (1795-1850) - un prêtre qui fonda la Société de l'Apostolat Catholique - des phénomènes identiques :

Au mois de juin 1839, après s'être confessée dans l'église des Mantellate, Elisabetta Sanna se mit en prière devant l'autel de la Très Sainte Trinité, pendant que Don Vincenzo se trouvait du côté opposé, devant l'autel de sainte Julienne. Au bout de quelques instants, Elisabetta entendit une rumeur confuse et, croyant que c'était le saint qui repartait, elle se retourna pour se lever et aller le saluer (...) En fait, elle le vit soulevé de terre de plus de deux palmes, et il resta ainsi environ un quart d'heure[16].

Les lévitations de Don Vincenzo eurent de nombreux témoins, et non des moindres :

Monseigneur Ignaz Senestrey, évêque de Ratisbonne, dit à Don Alois Pöppl qu'un matin, pendant qu'il servait la messe de Don Vincenzo au Collège Germanique à Rome, il l'avait vu soulevé de terre à l'élévation [17].

Les spectaculaires ravissements du saint prêtre étaient de notoriété publique à Rome, au point que l'on reprenait les enfants distraits en leur disant : « *Eh, tu es en extase comme l'abbé Pallotti !* ». Citons encore un témoignage :

En 1843, Don Francesco Vaccari, pendant qu'il lui servait la messe dans la chapelle privée du couvent des carmes à Saint-Pancrace, le vit soulevé de terre d'une palme environ à l'élévation de l'hostie, et à l'élévation du calice il le vit les bras étendus et levés, comme en extase [18]

---

15 - *Ibid.*, p. 463.

16 - Francesco AMOROSO, s.a.c., *San Vincenzo Pallotti, romano*, Rome, Postulazione Generale della Società del Apostolato Cattolico, 1962, pp. 399-400. Deux palmes correspondaient à quelque 40 cm. Elisabetta Sanna, veuve Porcu-Sini (1788-1857) était une humble femme d'origine sarde qui s'établit à Rome après la mort de son mari. Affiliée au tiers-ordre franciscain, elle se plaça sous la direction spirituelle de Vincenzo Pallotti. Profondément contemplative, mais douée d'un solide bon sens paysan, elle fut un des principaux témoins des faits extraordinaires survenus dans la vie du saint, et elle déposa lors du procès informatif ordinaire. Sa cause de béatification a été également introduite, et elle a été déclarée Vénérable en 1880. Le plus amusant est qu'elle-même fut sujette à la lévitation.

17 - *Ibid.*, p. 400, rel. Pöppl.

18 - *Ibid.*, p. 400, proc. Vaccari.

En France, Michel Garicoïts (1797-1863), fondateur de la Société des Prêtres du Sacré-Coeur de Bétharram, était sujet au même type de prodiges. Si les Filles de la Croix d'Igon rapportent les faits avec un laconisme déconcertant -

Je viens de voir M. Garicoïts en extase, élevé au-dessus du sol pendant qu'il célébrait la sainte messe. Cela a duré un bon moment [19],

des récits plus circonstanciés nous sont venus du monastère des dominicaines de Nay, et de Bétharram même :

En m'inclinant pour adorer les saintes espèces, je fus tout surpris de voir que les pieds du P. Garicoïts ne touchaient pas le marchepied de l'autel. Il était élevé au-dessus du sol de 10 à 15 centimètres. Il ne touchait pas le marchepied avec la pointe des pieds, car ses pieds étaient en l'air dans une position horizontale. J'ai constaté ce phénomène soit pendant l'élévation de l'hostie, soit pendant l'élévation du calice. Je ne me souviens pas s'il retoucha le sol pour la génuflexion qui sépare les deux élévations [20].

Dans ce type de lévitations, appelées parfois *extases ascensionnelles*, le corps du sujet se soulève insensiblement du sol, reste suspendu plus ou moins longtemps, immobile, avant de redescendre à terre. Pour d'autres cas, le lecteur se reportera à l'ouvrage d'Olivier Leroy [21]

Ana de Jesus Magalhaës

Une autre forme du phénomène se présente en la personne de la Servante de Dieu Ana de Jésus Magalhaës, une pauvre bergère du village d'Arrifana, au Portugal. Un accident la rendit grabataire à l'âge de seize ans, en 1828. On la savait fervente et résignée à son mal incurable, on découvrit fortuitement qu'elle lévitait. Dérobée aux regards par les courtines de son lit, elle passait une partie de la nuit à prier, méditant surtout la Passion de Jésus. Un soir de 1846-47, ses deux soeurs éberluées s'aperçurent qu'elle était en extase, et élevée en l'air. Bien décidées à ne pas s'en laisser conter, les pieuses filles alertèrent le curé : après tout, c'était de son ressort, que cela vînt de Dieu ou du diable ! Fort incrédule, le prêtre voulut toutefois se rendre compte par lui-même de la réalité du prodige allégué. Ayant entendu l'infirme en confession - sans doute pour savoir si elle-même avait quelque connaissance du phénomène -, il la communia et constata à son tour que ce n'étaient pas là imaginations de bonnes femmes :

---

19 - Denis Buzy, *Le Saint de Bétharram, le bon Père Garicoïts*, Paris, Ed. Saint-Paul, 1947, p. 193. Quatre religieuses de la congrégation furent témoins du même prodige, qu'elles relatèrent sobrement par écrit, pour que le souvenir en fût conservé dans l'éventualité d'une procédure de canonisation du « Bon Père ».

20 - *Ibid.*, p. 194. Déposition de Jean-Baptiste Taillefer de Bénéjacq au procès informatif ordinaire. L'incident avait eu lieu en 1858-59.

21 - O. Leroy, *op. cit.*, pp. 160 ss. L'auteur cite, entre autres, les saints André-Hubert Fournet (+ 1834), Benoît-Joseph Cottolengo (+ 1842) et Marie-Madeleine Postel (+ 1846), ainsi que le saint Curé d'Ars (+ 1859).

Après la très sainte communion, elle s'éleva, restant suspendue au-dessus du lit à une hauteur de trois palmes environ, durant l'espace de trois heures[22].

Cela se produisit dès lors

presque quotidiennement, aux heures qu'elle consacrait à l'oraison mentale. Je sais, sans aucun doute, qu'elle a coutume de prier ainsi chaque nuit, aux heures les plus profondes[23].

On contrôla la réalité de la lévitation :

Après avoir reçu la sainte communion, elle tombait en extase et s'élevait au-dessus du lit, de sorte qu'on pouvait passer les mains entre la couverture et son corps, de la tête jusqu'aux pieds [24].

Le curé se montra l'homme de la situation. Il n'eut de cesse de multiplier épreuves et contre-épreuves, si bien que même entouré d'une grande discrétion, le phénomène eut des dizaines de témoins, surtout des prêtres et des médecins, dont les observations et les dépositions sont d'un intérêt capital :

Les fois où je célébrai la messe pour elle et lui donnai la communion, je pus observer qu'après avoir reçu le Seigneur, elle s'absorbait dans la contemplation (...) Je voyais alors la Santinha en extase, sans aucun mouvement, les yeux grand ouverts et levés vers le ciel, fixant un point éloigné. Son corps était suspendu en l'air et immobile, dans la position horizontale, pendant un temps conséquent [25].

Tous les témoignages sont convergents. Ils soulignent la parfaite immobilité du corps suspendu en position horizontale, la pâleur du visage, l'impassibilité des traits et la totale insensibilité aux stimuli extérieurs : piqûres, brûlures, bruit. Les faits, quotidiens, durèrent vingt-neuf années, au fil desquelles on put mettre en évidence quatre types d'extases accompagnées de lévitations :

- *les extases d'oraison* : se produisant chaque nuit, elles eurent très peu de témoins. C'est le seul cas où le visage de l'extatique exprimait tantôt la joie, tantôt la tristesse, suivant l'objet de sa contemplation.
- *les extases eucharistiques* : après avoir reçu la communion, Ana était soulevée au-dessus de son lit, restant ainsi immobile durant un temps conséquent.
- *les extases du Vendredi Saint* : elles se renouvelaient chaque année de midi à quinze heures précises, moment où Ana ramenait contre son corps ses bras jusque-là étendus en croix, puis inclinait la tête sur la poi-

22 - Porfirio G. Moreira, *Santinha de Arrifana - Ana de Jesus Maria José Magalhaës*, Ediça de paroquia de Arrifana, V. Vouga, 1875, p. 261.

23 - *Ibid.*, p. 282.

24 - *Ibid.*, p. 261.

25 - *Ibid.*, p. 261, témoignage du père Manuel Luis Gomes Martins.

trine avant de redescendre doucement sur son lit pour reprendre conscience. Atteinte d'hémiplégie six ans avant sa mort en 1875, Ana Magalhaës n'en restait pas moins capable, lors des extases du Vendredi Saint, de mouvoir avec aisance son bras paralysé pour adopter l'attitude du crucifiement. Perplexes, les médecins n'ont pu que constater la réalité de ce phénomène inexplicable du point de vue naturel.

- *les extases des « sorties du Seigneur »* : ce sont les plus étonnantes. Comme la stigmatisée Anne-Catherine Emmerick, l'extatique d'Arrifana avait le don de percevoir à distance la présence sacramentelle du Seigneur. Chaque fois que l'on portait l'eucharistie en viatique à un malade ou un mourant de la localité, Ana entrait en extase, s'élevait au-dessus de son lit et suivait d'un mouvement de la tête, parfois du corps entier, le parcours de la procession à travers les rues du village. L'insertion du prodige dans le rythme de la vie spirituelle de la Servante de Dieu, et les formes spécifiques qu'il revêt en fonction de chaque mode de prière personnelle ou liturgique, lui confèrent une valeur de *signe* singulièrement éloquente.

FRANCISCA ANA CIRER CARBONELL

Soeur de la charité à Majorque, FRANCISCA ANA CIRER CARBONELL (1781-1855) a été béatifiée en 1989. Dans les dernières années de sa vie, alors qu'elle atteignait sa pleine maturité spirituelle, elle connut de fréquentes extases accompagnées de lévitations impressionnantes : il suffisait que l'on prononçât le nom de Dieu pour que se produisît le phénomène. Les faits eurent une quantité de témoins, car ils survenaient à tout moment et en tout lieu, arrachant soudain la religieuse à ses occupations du moment :

> *Les oraisons du soir ayant été récitées (...) avant d'éteindre la lumière, la fervente Servante de Dieu fut inopinément ravie en extase et commença à s'élever à une hauteur assez conséquente, restant allongée comme elle l'était auparavant, et tirant avec elle la couverture* [26].

Après un premier mouvement de stupeur, ses compagnes réalisèrent ce qui se passait. Plus tard, malgré la fréquence du phénomène, elles ne s'y habituèrent jamais vraiment :

> *Etant malade, elle gardait la chambre. Or, parlant de Jésus et des choses du ciel avec Magdalena et Catalina Maria de Ca'n Tano, elle fut ravie en extase et commença aussitôt à se soulever, comme si elle était absorbée vers le haut, conservant toutefois la position horizontale. Elle atteignit une hauteur notable, si bien que ses deux compagnes (...)*

---

26 - Francisco FORNES, o.p.c., *Vida popular de la Sierva de Dios Sor Ana Francisca de las Dolores de Maria Cirer y Carbonell*, Palma de Mallorca, éd. Privée, 1943, p. 268. En dépit de son titre, l'ouvrage est solidement documenté, l'auteur ayant fait appel aux sources du procès informatif, qu'il cite largement.

se crurent obligées d'interrompre le mouvement et, saisissant de chaque côté les pans de la couverture [qu'elle avait entraînée avec elle], elles se mirent à tirer de toutes leurs forces vers le bas pour la faire revenir sur son lit [27].

On ne nous dit pas si les braves filles y parvinrent. Un phénomène comparable est mentionné à la fin du siècle dernier au sujet de Marie-Julie Jahenny (1850-1941), la stigmatisée de La Fraudais, par sa confidente madame Grégoire :

Marie-Julie est soulevée de tout son long, à trente centimètres au-dessus de son lit, entraînant modestement le drap et la couverture, mais son corps ne repose plus sur rien [28].

Le ravissement saisissait parfois Francisca Ana lorsqu'elle était à table, et elle gardait alors la position assise :

Ravie en extase et soulevée en l'air, la Servante de Dieu commença à parler avec un personnage invisible qui semblait être à sa droite (...) Elle était élevée dans l'air, conservant la position assise, mais sans toucher son siège ni le sol. L'extase fut de longue durée, et les nombreux témoins purent l'entendre parler [29].

Si elle était en prière, elle se retrouvait suspendue à genoux dans l'air :

Elle était agenouillée, élevée de terre de trois palmes et demie, et l'aspect de son visage n'était pas naturel, car elle versait d'abondantes larmes, comme quelqu'un qui souffre beaucoup [30].

De nombreuses personnes de toutes conditions attestèrent la réalité de ces lévitations, devenues si fréquentes qu'elles constituaient pratiquement un élément de la vie quotidienne de la petite localité où vivait la religieuse :

Une nuit, alors que les enfants étaient dans l'école, elle fut saisie par l'extase dans le réfectoire et soulevée du sol. Les enfants se trouvaient dans la pièce voisine. La très brave Magdalena voulut leur donner le plaisir de la voir ainsi et, afin d'éviter le moindre bruit de leur part, elle les fit entrer pieds nus. Effectivement, ils la virent dans l'air, élevée à trois palmes au-dessus du sol, les mains tendues vers le haut et la tête levée, regardant le ciel [31].

De tels incidents étaient communs au point que les gamins de l'école (et leurs parents) harcelaient les religieuses pour qu'on les avertît

27 - *Ibid.*, p. 268. Témoignage de soeur Maria Ana Ramis Cabot au procès informatif ordinaire.

28 - Pierre Roberdel, *Marie-Julie Jahenny, la stigmatisée de Blain*, Montsûrs, Résiac, 1974, p. 146. L'auteur signale que « le dossier Charbonnier mentionne, à diverses reprises, des extases d'élévation. On ne semble pas connaître le terme consacré, en mystique, pour ce genre de phénomène qui s'appelle la lévitation ».

29 - F. Fornes, *op. cit.*, p. 280.

30 - *Ibid.*, p. 278. Témoignage de Magdalena Mir Serra au procès informatif ordinaire.

31 - *Ibid.*, p. 272. Témoignage de Ramón Morey Vallès au procès informatif ordinaire.

lorsque leur compagne avait ses extases. Dès que le phénomène se produisait, on en informait aussitôt la population du village ! Soeur Francisca Ana jouissait de son vivant déjà d'une telle réputation de sainteté, qu'elle ne fut jamais inquiétée, ni même soumise par l'autorité ecclésiastique à de fastidieuses enquêtes : tout se déroulait simplement, dans une atmosphère de fioretti, pour la plus grande édification des habitants de Sencelles et des visiteurs occasionnels. Elle-même, après avoir beaucoup souffert de ce qu'elle appelait *ces étrangetés*, avait fini par s'en accommoder.

D'AUTRES « FEMMES VOLANTES » AU XIXE SIÈCLE

En France, MARIE DE JÉSUS DU BOURG (1788-1862), fondatrice à La Souterraine des Soeurs du Sauveur et de la Sainte Vierge, connut dans les dernières années de sa vie des ravissements quotidiens accompagnés de lévitations que caractérisait leur caractère impétueux :

> *[elle] s'élevait alors en l'air à la hauteur de sa chaise puis retombait brusquement sur son prie-Dieu. Un jour, le 7 avril 1856, elle fut soulevée de terre avec une force telle qu'elle s'accrocha à son prie-Dieu qui fut lui aussi soulevé. En retombant, la chute fut si violente que le socle de ce prie-Dieu massif en fut brisé*[32].

La Servante de Dieu perçoit fort bien la cause de ces rapts, dont elle se relève par ailleurs toujours indemne, malgré leur violence :

> *Au moment où je faisais l'acte d'amour de Dieu, à la prière du soir, la Révérende Mère fut enlevée avec une force véhémente ; et comme elle s'attachait à son prie-Dieu pour résister à l'attraction divine, le prie-Dieu fut aussi enlevé et retomba avec un grand fracas. Le marchepied se fendit. Le lendemain matin, je fus la voir : « On me demande des nouvelles de mes genoux, dit-elle avec une certaine confusion, ils ne me font pas mal du tout. - Le prie-Dieu n'en dirait pas autant, repris-je. - Mon coeur se partageait et partait, reprit la bonne Mère ; c'était un amour purifiant qui m'a fait bien souffrir ». Et quelques moments après elle descendit doucement à la chapelle, voir ce qui en était de son prie-Dieu et se baissant pour regarder la fente, elle disait tout bas : « O chétive et misérable créature ! vois ce que tu as fait »* [33]

Cet amour purifiant et crucifiant, auquel fait allusion la fondatrice, est précisément le signe que l'âme se trouve dans les cinquièmes ou sixièmes demeures de la vie unitive.

Au terme d'une longue période d'épreuves, MARIA DE MATTIAS (1805-1866), fondatrice des Adoratrices du Précieux-Sang à Rome - aujourd'hui béatifiée - connut des extases accompagnées parfois de lévitations, qui signalaient le haut degré d'union à Dieu auquel elle était parvenue :

---

32 - H. RENARD, op. cit., p. 114.

33 - Abbé J. BERSANGE, *Madame du Bourg, Mère Marie de Jésus, fondatrice de la Congrégation des Soeurs du Sauveur et de la Sainte Vierge*, Paris, Delhomme et Briguet Editeurs, s. d. [1891], p. 312.

Une nuit de Jeudi Saint, notre vénérable fondatrice s'étant arrêtée à l'église pour prier devant le Saint-Sépulcre, une de nos soeurs - poussée par la curiosité - alla l'épier pour voir ce qu'elle faisait. Elle fut surprise de la voir soulevée en l'air [34].

La fondatrice interdisait à ses filles de faire allusion à ces prodiges, dont pâtissaient son humilité et son désir de vie cachée, mais allez empêcher une communauté de femmes de bavarder ! Même l'ascendant d'une sainte n'y suffisait pas. Alors elle se mit à fuir les occasions, en quelque sorte, se retirant précipitamment dans sa chambre lorsqu'elle sentait l'extase la saisir, et s'efforçant en même temps de résister au ravissement. En vain :

Une fois, on portait dans le monastère la communion en viatique à une religieuse infirme, et soeur Luisa Speroni, qui avec d'autres compagnes escortait le très Saint Sacrement et portait un cierge à la main, s'approcha de la chambre de la supérieure pour voir si elle s'y trouvait : et elle la vit qui était soulevée bien au-dessus du pavé [35].

D'autant plus en vain que le phénomène avait lieu parfois en public :

Une fois, à Marino, étant alors une fillette de six ou sept ans, je me rendis à la chapelle pour entendre la Vénérable qui faisait une conférence. Je parvins à me placer tout près d'elle, tant l'affluence du peuple était grande ; et, pendant qu'elle parlait, je pus observer qu'à un moment elle s'éleva de terre, et ce fait m'impressionna beaucoup, et il m'impressionne encore, comme s'il venait juste de se produire [36].

Les recoupements chronologiques permettent de situer ces phénomènes dans les années 1855-56, c'est-à-dire la période où la bienheureuse connaissait, au sortir d'une nuit des sens et de l'esprit, l'union extatique des fiançailles spirituelles, prélude à l'union transformante de l'âme.

Tout à fait comparables sont les lévitations de Clelia Barbieri, fondatrice des Soeurs Minimes de Notre-Dame des Douleurs, aux Budrie de Bologne. Elle mourut en 1870, à peine âgée de vingt-trois ans, et les faits marquèrent les ultimes années de cette courte existence, au moment où la jeune femme parvenait aux sommets d'une précoce sainteté :

Un jour que nous étions, elle et moi, à travailler ensemble dans une pièce, je la vis tout à coup déposer son ouvrage sur ses genoux et, son visage changeant d'expression, elle me parut comme sur le point de s'évanouir. Toute confuse de me trouver seule dans cette situation délicate, je me levai et m'approchai en tremblant un peu, pour lui porter secours. Mais quand je fus

34 - Angela De Spirito, a.s.c., *Maria De Mattias, mistica*, Rome, Ed. Sanguis, 1974, p. 80. Témoignage de Pia Anzini au procès apostolique d'Anagni.

35 - *Ibid.*, p. 81. témoignage d'Angela Costantini au procès apostolique d'Anagni.

36 - *Ibid.*, p. 80. Témoignage de Maria Anna Capello au procès apostolique d'Anagni.

auprès d'elle, je constatai qu'elle était soulevée en l'air, sans aucun appui. Je ne sais pourquoi, dans cette confusion - mais je me le rappelle fort bien -, je posai le pied sur sa chaise, mais n'osai pas la toucher ; je vis cependant à l'évidence qu'elle était entièrement soulevée en l'air [37].

Les extases de Clelia Barbieri étaient si fréquentes que l'on ne s'en étonnait plus guère dans sa petite communauté ; ses compagnes les appelaient *la maladie de Madre Clelia*. Elles correspondaient la plupart du temps à des missions spirituelles :

Nous la vîmes soulevée de terre et comme ravie en extase, continuant de parler avec une personne lointaine, une certaine Teresa Solari, qui alors se trouvait à Gênes [38].

Un dernier exemple, non moins intéressant, nous introduit dans le XXe siècle. Le 14 septembre 1904, jour où l'Eglise célèbre l'Exaltation de la Croix (aujourd'hui : *la Croix Glorieuse*), la Mère TERESA MARIA MANETTI (1845-1910) présidait au réfectoire le repas de communauté. En raison de la solennité du jour, chère à son coeur, elle avait réuni le plus grand nombre de ses filles, les Carmélites de Sainte-Thérèse, dont elle avait fondé la première maison trente ans auparavant. A la fin du déjeuner,

la Servante de Dieu entonna son cantique préféré : « Vive la croix et Celui qui la porte ». Pendant que les religieuses poursuivaient la strophe, leur jubilation se changea d'un coup en stupeur : la Mère, d'un trait, s'était élevée en l'air à une hauteur notable et, les bras ouverts, elle resta pendant quelques minutes suspendue au-dessus du sol, le regard fixé sur un point, s'exclamant : « Je t'aime, oui, je t'aime ! » Il fallut écarter la table pour qu'elle ne s'y heurtât point ; puis elle redescendit doucement sur le sol et revint à elle, restant très confuse que la communauté eût été témoin de ce prodige. Les soeurs pleuraient et tremblaient, bien qu'elles aient su que leur Mère avait déjà, d'autres fois, été favorisée par Dieu de dons semblables [39].

Teresa Maria della Croce Manetti a été béatifiée en 1986.

QUELQUES CAS DE LÉVITATION AU XXE SIÈCLE

Assurément, on ne prête qu'aux riches, et des figures charismatiques aussi célèbres que le bienheureux Padre Pio et les Servantes de Dieu Theres Neumann et Marthe Robin - pour ne citer qu'elles - sont créditées

37 - Cardinal Giuseppe GUSMINI, *Beata Clelia Barbieri, fondatrice delle Minime dell'Addolorata*, Bologne, Ed. Paoline, 1978, pp. 94-95. Déposition d'Anna Forni. Clelia Barbieri a été canonisée en 1989.

38 - *Ibid.*, p. 94. Déposition de Francesca Parmeggiani. Teresa Solari (1822-1908) fonda la Petite Maison de la Providence à Gênes. Mystique tout à fait méconnue, elle a laissé d'abondantes notes et relations spirituelles, rédigées à la demande de ses supérieurs ecclésiastiques, dans lesquelles on a retrouvé mention de ses mystérieux colloques à distance avec Clelia Barbieri, qu'elle ne rencontra jamais ici-bas. Il a été possible, à partir de là, d'établir pour chacun des faits relatés par les deux femmes une parfaite correspondance de dates et de circonstances.

39 - Stanislao di S. Teresa, o.c.d., *La Madre Teresa Maria della Croce*, S. Martino a Campo Bisegno (Firenze), Istituto S. Teresa, 1968, Sum. p. 141, n° 9. Texte repris dans l'ouvrage de Giancarlo SETTI, *Castiglia in Toscana - Suor Maria Teresa della Croce (« la Bettina »)*, Firenze, Istituto S. Teresa, 1978, p. 99.

par la *vox populi* de toutes les variétés de prodiges que connaît la phénoménologie mystique. On retrouve là un peu la démarche qui conduisait les hagiographes des siècles passés à « en rajouter » pour inscrire leurs saints dans une tradition prédéfinie, quitte à *gonfler* leur palmarès. Qu'en est-il des trois grands stigmatisés du XXe siècle ?

Du capucin Padre PIO DA PIETRELCINA (1887-1968), il n'existe aucun indice qu'il ait été sujet à la lévitation, quoi que la rumeur ait pu véhiculer à ce sujet dans les dix années précédant sa mort. Les pièces de la procédure en vue de la béatification n'évoquent pas le phénomène. Il en est de même pour MARTHE ROBIN (1802-1981), l'inspiratrice des Foyers de Charité, malgré ce qu'eu a écrit l'auteur d'un ouvrage sur la *sainte de la Galaure* :

> *A ce moment, mère Lautru, Mlle Dumas et le Père Finet sont témoins d'un fait surnaturel (...) Elle est miraculeusement soulevée au-dessus de son divan et se met à parler avec l'âme de sa petite maman pendant douze minutes. Grâce au Père Finet, le temps de ce phénomène de lévitation a été noté ainsi que les paroles de Marthe (...) Puis son corps reprend lentement contact avec le divan* [40].

Dans un livre qu'il a consacré à Marthe Robin, le père Peyret mentionne également cet épisode - au moment du décès de la mère de Marthe, le 22 novembre 1940 -, mais sans faire la moindre allusion à un phénomène de lévitation [41]. L'étude des sources constituant le matériau en vue de la béatification de Marthe Robin m'a permis de constater qu'il n'y a jamais eu la moindre lévitation dans sa vie.

En ce qui concerne THERES NEUMANN (1898-1961), quelques témoignages semblent en revanche établir la réalité du phénomène :

> *Thérèse était assise sur un siège bas, tout à côté du siège abbatial et à sa droite, de telle sorte que l'assistance ne la voyait pas. Or, pendant l'Elévation, l'abbesse ne put s'empêcher de remarquer, stupéfiée, que la stigmatisée se trouvait transportée à la même hauteur qu'elle, ayant, en outre, gardé les jambes étendues, comme lorsqu'elle était assise sur son tabouret. Pour être sûre qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion, l'abbesse passa, à plusieurs reprises, sa main sous les jambes de Thérèse, dont la robe pendait sans toucher le sol* [42].

Le prodige se serait renouvelé le 15 août 1938 :

> *Avec son indépassable prudence coutumière, le docteur Steiner rapporte (p. 134) qu'au cours d'une vision qu'eut Thérèse Neumann de l'Assomption, en*

---

40 - Monique de HUERTAS, *La stigmatisée Marthe Robin*, Paris, Ed. du Centurion, 1990, pp. 123-124.

41 - cf. Raymond PEYRET, *Prends ma vie, Seigneur - La longue messe de Marthe Robin*, Valence, Ed. Peuple Libre, DDB, 1985, pp. 159-160.

42 - Ennemond BONIFACE, *Thérèse Neumann la crucifiée, devant l'histoire et la science*, Paris, Ed. Lethielleux, 1979, p. 261. L'auteur a recueilli le récit de la bouche même du témoin, l'abbesse des bénédictines d'Eichstätt, Mère Benedikta Spiegel, le 29 septembre 1934 : « On ne saurait, écrit-il, mettre en doute l'attestation d'une personne d'une aussi haute valeur morale et intellectuelle que cette si remarquable moniale. »

1938, au couvent Steyler à Tirschenreuth, elle resta en extase élevée de 15 à 20 cm au-dessus du sol, pendant un moment, et il cite le nom d'un des divers témoins oculaires de cet événement[43].

Le passage en question se trouve, en effet, dans le dernier ouvrage de Johann Steiner, mais aux pages 283-284 auxquelles renvoie un bref paragraphe de la page 203 sur la lévitation :

> *Theres (...), après s'être levée et dressée sur la pointe des pieds, s'écria : « avec [toi], avec [toi] ! » ; elle fut soulevée pendant un moment et se tint élevée dans l'air pendant quelque temps. Le 24.9.1950, j'ai rencontré à Konnersreuth un témoin oculaire de ce phénomène, monsieur Dost, de Hildesheim, qui a attesté la véracité du fait. Theres aurait été élevée à 15-20 cm au-dessus du sol et serait restée en cet état de lévitation pendant un moment*[44].

La récolte est bien maigre auprès de ces trois mystiques, que l'on tient pour les figures charismatiques les plus importantes du XXe siècle. Est-ce à dire que la lévitation se raréfierait ?

Peu connue même dans son pays d'origine, MARIA CONCETTA PANTUSA (1894-1953) présente une phénoménologie mystique d'une diversité si déroutante que le lecteur aura l'occasion de la retrouver plus d'une fois au détour de ces pages. Sa première extase avec lévitation eut lieu en 1918, en présence de cinq personnes, dans la maison de madame Erminia Pace, à Celico (Italie, Calabre). Ce fut le premier des multiples ravissements que cette humble veuve devenue ermite connut jusqu'à la grâce du mariage mystique, qui lui fut accordée en 1944, au terme d'une longue et douloureuse nuit de l'esprit : elle s'élevait à plus d'un mètre au-dessus du sol, à la stupéfaction de ses proches. Son confesseur et biographe explique ainsi la cause spirituelle du phénomène :

> *Comment le Père aimant récompense-t-il l'ardeur d'amour des anges, purs esprits ? En se faisant voir à eux sans voile et en permanence, les comblant des torrents d'une parfaite béatitude. Aux âmes angéliques de la terre, il accorde une récompense comparable dans la contemplation, se faisant voir à intervalles et pour peu de temps, leur donnant ainsi un avant-goût de la vision béatifique* [45].

Innombrables sont les témoignages de personnes hautement qualifiées - médecins, psychologues, membres du clergé - qui ont attesté la réalité de ces lévitations, ainsi que l'éminente sainteté de la Servante de Dieu.

---

43 - *Ibid.*, p. 262.

44 - Johannes STEINER, *Theres Neumann von Konnersreuth - Ein Lebensbild nach authentischen Berichten, Tagebüchern und Dokumenten*, München, Ed. Schnell und Steiner, 1976, 8e édition, pp. 283-284.

45 - Tomaso TATANGELO, c.p., *Anima espiatrice - Profilo biografico della Serva di Dio Maria Concette Pantusa*, Tipografia dell'Abbazia di Casamari, 1978, p. 44.

Sa contemporaine TOMASINA POZZI (1910-1944), religieuse de la Sainte-Famille à Mese, en Italie du nord, a connu également de nombreuses extases ascensionnelles :

Avec une grande agilité, elle se mit debout (elle était alitée et vêtue d'une longue chemise qui tombait jusqu'à ses pieds) et marcha sur le lit. J'ai eu l'impression que ses pas étaient extrêmement légers et que le lit se ressentait bien peu de son poids. Puis elle monta sur le barreau du lit, un tube de métal d'un diamètre de quelques centimètres, et là, elle resta un long moment debout, les bras levés, le regard tourné vers le haut (...) Puis elle en descendit rapidement et, sans la moindre fatigue ni le moindre effort, elle retomba comme un corps mort sur le lit. Je sais que ces faits se sont répétés souvent. Il faut noter qu'à cette époque elle avait les stigmates aux pieds, qui lui causaient de grandes douleurs [46].

L'auteur qualifie de lévitation ce numéro d'équilibriste, à vrai dire assez remarquable, mais qui ne présenterait guère d'intérêt s'il n'était étayé par des incidents plus convaincants :

Je déclare avoir vu une fois soeur Tomasina, dans le cloître, soulevée en extase, et ne touchant à peine le sol que de la pointe des pieds[47].

On ne peut pas encore parler de lévitation. Mais il existe des témoins de véritables soulèvements au-dessus du sol :

Au retour, j'ai trouvé soeur Tomasina à l'écart de quelques mètres, agenouillée devant une statue de l'Immaculée : elle était soulevée de terre, et avait le visage comme transfiguré [48]

De même, les soeurs Giovanna Masa et Clementina Caproni ont déposé, lors de l'enquête diocésaine :

Avoir vu une fois soeur Tomasina au réfectoire, pendant que nous mangions, se soulever de terre et rester sans toucher le sol, élevée dans les airs de 30 centimètres, pendant dix minutes environ [49].

Plus proches de nous dans le temps, et encore vivants, divers mystiques auraient présenté - pour certains, présenteraient encore - des phénomènes de lévitation.

---

46 - Mgr Giovanni LIBERA, *La stimmatizzata di Mese*, Como, Ed. Emo Cavallieri, 1944, p. 155. L'auteur est l'enquêteur diocésain, qui fut témoin de nombreux faits extraordinaires.

47 - *Ibid.*, p. 135. Témoignage de soeur Semirio Dell'Acqua.

48 - *Ibid.*, p. 156. Témoignage de soeur Antonietta Zanetta.

49 - *Ibid.*, pp. 155-156. Les religieuses n'avaient aucun intérêt à fabuler, car Tomasina Pozzi était considérée par le plus grand nombre comme une névrosée, après le sévère jugement émis à son encontre par le père Gemelli o.f.m. ancien médecin, « spécialiste des questions mystiques », qui l'avait examinée. Il s'était également prononcé dans le même sens contre Padre Pio, et fut en partie à l'origine des persécutions qu'endura le saint capucin. Seule Theres Neumann semble avoir trouvé grâce à ses yeux.

Le visionnaire DOMENICO MASSELLI, de Stornarella (Italie, diocèse de Foggia), est un paysan, père de famille, né en 1922. Il serait favorisé depuis 1959 d'apparitions de la Madone accompagnées d'extases ascensionnelles. Selon les dires de son entourage - lui-même affirme ne se rendre compte de rien -, les faits se déroulent suivant un rituel immuable :

Dans un angle, se trouve le confessionnal ou « cellule » des mortifications physiques et mentales de Domenico Masselli. C'est ici qu'il entre pour faire pénitence, et c'est d'ici, de la partie supérieure, ouverte, qu'on l'a vu tant de fois s'élever alors qu'il se sentait monter au ciel après être tombé en extase sur terre [50].

Le chapitre que lui consacre Anna Maria Turi dans son enquête sur les mariophanies n'est guère convaincant. Le document photographique qui illustrerait une lévitation est si bien coupé, ou si mal cadré, que l'on ne peut en tirer aucun indice probant en faveur de la réalité du fait. Il est étrange que le visionnaire ait besoin de se soustraire à la vue du public pour que se produise le phénomène car, le bas de son corps étant dissimulé par la paroi de sa cellule, nul ne peut vérifier qu'il est soulevé au-dessus du sol : il pourrait tout aussi bien monter sur une chaise ou un escabeau. Le prétendu lévitant est d'ailleurs dans une attitude étrange, rappelant la scène de la servante qui s'envole au-dessus du toit, dans le film *Théorème* de Pier Paolo Pasolini.

* Don CARLO MONDIN, prêtre du diocèse de Ferrara (Italie), né en 1944, aurait été vu léviter en diverses circonstances, notamment durant la célébration de la messe :

Nous nous sommes arrêtées à Berra pour transmettre les salutations de Mgr Cinelli au curé, Don Carlo Mondin. Ce prêtre, voyant Raffaella, lui prit les mains en disant : « Que de niches t'a faites Jésus ! », et elle de répondre : « Et à vous, mon Père ! ». Devant la porte de la maison, il a été saisi par l'extase. Il semblait suspendu en l'air. Nous avons assisté à sa messe, très douloureuse [51].

Le témoignage - un des rares que l'on possède - est bien vague. Les faits se produisirent dans les années 1975-78, ils firent quelque bruit et attirèrent les foules. Mais l'évêque, rendu prudent par les difficultés que connaissaient certains de ses confrères à cause d'apparitions et de miracles allégués, prit contre Don Carlo de sévères mesures d'isolement, et l'affaire retomba dans le silence. Là encore, les preuves avancées ne sont guère convaincantes, les témoignages émanent de cercles miraculistes dont les membres, très exaltés, villégiaturaient alors à San Damiano et autres lieux semblables.

50 - Anna Maria TURI, *Pourquoi la Vierge apparaît aujourd'hui*, Paris, Ed. du Félin, 1988, pp. 218-219.

51 - Anon. : *Nel segno del dolore - « Una stimmatizzata fra noi » -Biografia di Raffaella Lionetti*, Udine, Ed. Segno, 1992, p. 100.

* Maria Concepción (Conchita) Gonzalez, née en 1949, est la principale voyante des apparitions présumées de la Vierge à San Sebastián de Garabandal (Espagne, 1961-65). Elle aurait eu, lors de la vision du 18 juin 1965 une lévitation impressionnante :

Ensuite, je la vis s'élever de soixante centimètres environ, la main droite levée et sans aucun appui, pour tomber, quelques secondes après, sur les genoux, sur la roche vive, en produisant un craquement effrayant [52].

Ces affirmations ne méritent guère d'être retenu, car le père Luna - un bon prêtre, assurément, mais friand de merveilleux - était enclin à embellir, sinon à inventer l'histoire. Son récit se retrouve dans le livre du père Eusebio Garcia de Pesquera *Elle se rendit en hâte à la montagne* [53], en des termes nettement plus nuancés qui interdisent de conclure formellement à la réalité de la lévitation alléguée. De surcroît, il n'existe aucun autre témoignage sur ce phénomène spectaculaire qui aurait dû marquer les esprits. Un autre fait semble plus crédible :

Je connais de nombreux cas de lévitation qui ont eu lieu à Garabandal. On en a photographié un sur diapositive et sa reproduction est répandue dans le monde entier... Conchita, en extase, eut une lévitation manifeste, dûment contrôlée. Elle se trouvait étendue sur le sol de tout son long, les bras un peu séparés du corps, les paumes des mains dirigées vers le haut... Nous la vîmes s'élever à une hauteur de dix centimètres en conservant la même position allongée. A partir de là, elle fit trois mouvements de balancement de l'avant vers l'arrière, et de l'arrière vers l'avant, comme pour nous démontrer qu'elle était bien détachée du sol. Après une minute et demie (nous avons contrôlé le temps), elle commença à baisser très lentement, le corps toujours parfaitement et décemment allongé, jusqu'à retrouver le sol. Tous, nous avons signé une relation de ce fait extraordinaire et l'avons remise à don Valentin, pour qu'il l'envoie à Monseigneur l'évêque de Santander[54].

* Angelo Chiriatti est un visionnaire qui a connu bien des déboires. Né en 1955 à Surbo, en Italie méridionale, il affirma à partir du 23 mars 1970 être favorisé d'apparitions mensuelles de la Vierge. En ces occasions, diverses personnes l'auraient vu en lévitation :

Angelo était agenouillé, et il commença à s'élever au-dessus du sol. Je lui enfonçai profondément une aiguille dans le bras, mais il ne sentit rien, il était comme mort [55].

---

52 - Jesús Luna, *La Mère de Dieu m'a souri - Les apparitions de Palmar de Troya*, Paris, N.E.L., 1973, p. 17

53 - Eusebio Garcia de Pesquera, *Elle se rendit en hâte à la montagne*, Marly-le-Roi, Centre Information Garabandal, 1977, p. 499.

54 - José Ramón Garcia de la Riva, *Les mémoires d'un curé de campagne espagnol*, Marly-le-Roi, Centre Information Garabandal, 1970, p. 101.

55 - Das Zeichen Mariens, Appenzell, Immaculata-Verlag, Juli-August 1972, 6. Jahrgang, n° 3-4, pp. 1652-1653.

Mis en observation dans un couvent de Lecce, à la demande de Mgr Francesco Minerva, archevêque de Lecce et ordinaire de Surbo, il y aurait présenté des phénomènes analogues. Mais l'archevêque m'écrivait le 19 février 1979 :

Il s'agit d'apparitions non véritables car, des multiples enquêtes effectuées par la curie épiscopale de cette ville, il résulte qu'il s'agit d'une grave supercherie.

Plusieurs photos montrent le visionnaire à ce point pressé par la foule qui l'entoure, que l'on se demande comment un fait de lévitation aurait pu être mis en évidence dans de telles conditions. Peut-être, en ces circonstances, Angelo aura-t-il été discrètement soulevé par quelque compère pour faire simuler le phénomène aux yeux des fidèles qui l'écrasaient presque ? Cette histoire d'apparitions - avec ou sans lévitations - a connu une fin lamentable.

A la suite de la condamnation des faits par l'archevêque de Lecce, Angelo Chiriatti est accueilli dans une communauté religieuse de Manduria, localité du diocèse d'Oria où se déroulent présentement les prétendues apparitions de la Vierge à la visionnaire Debora Moscioguri. Il n'y reste guère, et on le retrouve en 1975 en France, à Clémery, où il est « ordonné prêtre » par les sectateurs du pseudo-pape Clément XV. Rentré en Italie, le faux prêtre s'inscrit à Ravenne (où il n'est pas connu) dans le tiers-ordre franciscain et porte dès lors la bure séraphique. Puis il revient à Surbo et, sous le nom de frà Pietro, reprend sa carrière de visionnaire. Mal accueilli par la population locale, il va s'établir près de Bitonto où il érige dans la propriété agricole d'un couple d'adeptes un oratoire de la *Madone de la Cave*. Les apparitions alléguées y attirent le 23 de chaque mois quelques centaines de fidèles. Chiriatti célèbre la messe, joue au thaumaturge en imposant les mains, présente chaque Vendredi Saint des *stigmates* aux mains, aux pieds et au côté (il les fait à l'aide d'une lame de rasoir). En 1980, il est accusé de pédophilie, mais l'affaire se termine par un non-lieu.

L'escalade dans la mystique dévoyée se poursuit. S'habillant désormais tantôt entièrement de blanc, comme le pape, tantôt en franciscain, il fonde une communauté de *Fils de la Charité*, se met à ordonner des prêtres, et même à consacrer un évêque. Le 30 mai 1984, Mgr Domenico Padovano, évêque auxiliaire de Bari et Bitonto, publie une rigoureuse note de mise en garde contre le personnage et ses agissements :

Des témoignages recueillis, il résulte qu'il convoque les fidèles dans une église Madone de la Cave construite sur un domaine agricole adjacent à la route Bitonto-Terzilli, où il simule la célébration eucharistique et confère de façon invalide les sacrements, spéculant ainsi sur la bonne foi des personnes les plus simples et les plus démunies. Il a plus d'une fois tenté de célébrer la messe et d'administrer les sacrements dans des églises paroissiales et des sanctuaires. Lui et ses collaborateurs ont été invités de nombreuses fois à renoncer

à leurs égarements et à réintégrer, en bons chrétiens, la communion ecclésiale. Ils s'y sont toujours refusés. Aussi, tous les moyens ayant été épuisés, et bien que le faisant avec douleur, nous avons le devoir de faire savoir que monsieur Angelo Chiriatti agit à titre personnel, sans aucun rapport avec l'évêque non plus qu'avec l'Eglise.

Le mouvement s'est mué en une secte, dont les membres sont excommuniés. Angelo Chiriatti a connu de nouveaux ennuis : en octobre 1999, il a été inculpé par le procureur de Bari de violences sexuelles sur mineurs. Une perquisition à son domicile a entraîné la découverte de nombreuses revues et photos pornographiques. A l'heure actuelle, l'ex-visionnaire médite en prison les épisodes de sa lamentable existence.

Le cas de ROBERTO CASARIN est comparable au précédent. Né à Turin en 1963, Casarin a présenté dès l'adolescence d'étranges manifestations tels les stigmates, la bilocation, la lévitation. Il a été suivi et contrôlé à partir de 1979 par le docteur Pietro Zeglio, de l'Université de Turin, qui s'est porté garant de l'authenticité des phénomènes dont il était témoin, ainsi que diverses personnes [56]. Le *nouveau Padre Pio* - comme l'appelaient visiteurs et pèlerins - bénéficia durant plusieurs années d'une flatteuse réputation de voyant et thaumaturge, mais l'autorité ecclésiastique n'en observa pas moins une grande réserve à son encontre, interdisant notamment la tenue des groupes de prière que le jeune homme animait chaque samedi en présence de centaines de fidèles.

Les faits semblent avoir eu quelque consistance, les réunions de prière se déroulaient dans une atmosphère de simplicité et de recueillement assez rare en pareilles circonstances pour mériter d'être soulignée, mais le visionnaire s'écarta insensiblement de l'Eglise, jusqu'à la rupture définitive et la constitution d'une secte. En 1984, il constitua l'association *Christ dans l'homme*, qui comptait plus de 2.000 membres. L'archevêque de Turin publia une note de mise en garde contre le mouvement. En 1989, Casarin et ses plus proches collaborateurs, qui s'étaient réunis en une communauté de vie aux moeurs très libres appelée *Engagement*, fondèrent l'*Eglise de la Nouvelle Jérusalem*, ce qui leur valut d'être excommuniés. Enfin, depuis 1996, la rupture définitive avec l'Eglise catholique - dont se réclamaient jusque-là Casarin et ses adeptes - fut consommée par la création de l'*Eglise Ame Universelle*, qui allie dans une vision syncrétiste une partie de l'héritage chrétien, divers apports de l'hindouisme et du bouddhisme, et même des éléments ésotériques. Roberto Casarin, appelé Swâmi par ses adeptes, en est le grand maître vénéré à l'instar d'un dieu par quelques milliers de fidèles recrutés en Italie et surtout en Amérique latine.

---

56 - Je dois plusieurs informations de première main sur ce cas à l'obligeance de Johanna MERK, de Steinach (Allemagne), observatrice impartiale de nombreux faits relatifs à Roberto Casarin.

* Au Chili, le visionnaire MIGUEL ANGEL POBLET n'a pas su transformer l'essai. Cet orphelin, qui dès l'âge de quinze ans se prostituait dans le parc de la colline de Peñablanca, dans la banlieue de Villa Alemana (Chili), fit état en 1983 d'apparitions de la Vierge. Des manifestations spectaculaires semblaient être autant de signes de l'authenticité de ses assertions : sueurs de sang lorsqu'il disait revivre la Passion du Christ, phénomènes de lévitation attestés par plusieurs personnes, et même un *miracle du soleil* analogue à celui de Fàtima, le 29 septembre 1983. L'adolescent - alors âgé de dix-sept ans - affirmait s'être converti, et il délivrait des messages à forte teneur eschatologique qui, sous prétexte de la conversion de la Russie, apportaient un discret appui au régime du général Pinochet. Mais en 1989, le père Anselmo Vasquez, o.s.m., qui étudiait le cas, écrivait de lui :

> *Le voyant se nomme Miguel et a quelque 23 ans. A ce que j'en sais, il est homosexuel, peut-être se drogue-t-il (...) Je l'ai vu plusieurs fois, et une fois il s'est confessé à moi. J'habite à quelque 2000 km du lieu des apparitions, je m'y rendais quand je le pouvais. Cette année, j'en ai parlé au curé de la paroisse, qui m'a rapporté des informations négatives : le garçon n'effectue pas un chemin de conversion. Bien qu'il appartienne à une famille (adoptive) modeste, il roule en voiture et est allé passer quelques mois aux Etats-Unis* [57].

Ayant trouvé un riche protecteur américain, le garçon a renoncé à son rôle de visionnaire pour s'adonner à des activités plus lucratives :

> *Après une enquête minutieuse, l'autorité ecclésiastique a déclaré privées de tout caractère d'authenticité les prétendues apparitions. Actuellement, la présence de « fidèles » de la région est pratiquement nulle sur les lieux, seuls quelques « pèlerins » étrangers y viennent et repartent désillusionnés dès qu'ils ont appris qu'il s'agit d'une supercherie. Le visionnaire présumé s'est soumis à une opération pour changer de sexe, et il se livre à présent à d'autres activités* [58].

Dans ces derniers cas, la frontière est singulièrement difficile à établir entre de possibles manifestations d'origine surnaturelle qui auraient dévié, et une phénoménologie relevant plutôt de la parapsychologie, quand elle n'est pas le résultat d'une supercherie. Plusieurs témoignages relatifs aux lévitations de Chiriatti, mais surtout de Casarin et de Poblet, ne sauraient être écartés d'un simple revers de la main, et il n'est pas interdit de se poser la question d'interventions d'ordre préternaturel diabolique.

DES LÉVITATIONS DIABOLIQUES ?

Il existe, dans certains cas de possession diabolique, des phénomènes de lévitation parfois spectaculaires : cet artifice démoniaque a été souligné

---

57 - Piero MANTERO, *Le ultime apparizioni della Madonna nel mondo*, Udine, Ed. Segno, 1990, pp. 317-318.

58 - Lettre à l'auteur de Mgr Jorge CALDERON BUSTAMANTE, vicaire général de Valparaiso, à la date du 18 janvier 1994.

par Olivier Leroy. Certes, il n'est pas question d'évoquer systématiquement une action immédiate de Satan pour expliquer les malheurs ou le mal-être de personnes convaincues d'être victimes des forces du mal, car la nature humaine recèle en ses secrets replis suffisamment de failles et de fragilités pour s'adonner aux pires péchés et en subir les effets sans que Satan soit tenu d'intervenir directement. Mais aucun théologien sérieux non plus qu'aucun croyant convaincu ne niera a priori la possibilité d'interventions diaboliques extraordinaires dans le vécu de certaines personnes. Qui prétendra que les manifestations infernales allant jusqu'aux sévices corporels (coups, griffures, blessures, brûlures) causés de l'extérieur, dont les marques apparaissaient spontanément et visiblement sur leurs victimes - le saint Curé d'Ars, le saint Giovanni Calabria et saint Padre Pio, la Mère Yvonne-Aimée de Jésus - ne relèvent que de l'imagination, du pouvoir de l'autosuggestion, si ce n'est de tendances névrotiques ? Au contraire, certains comportements et prodiges allégués dans le cadre de prétendues mariophanies contemporaines, et dont la matérialité a pu être établie, seraient susceptibles de trouver un début d'explication dès lors que l'on oserait en aborder l'étude du point de vue démonologique également.

Si l'on a mis en évidence que jadis de présumées épidémies de possession démoniaque ne furent en réalité que la conséquence d'empoisonnements par l'ergot du seigle ou d'autres substances toxiques, si l'on s'est efforcé naguère encore d'expliquer que d'autres cas relevaient de la seule psychiatrie (les grandes affaires démonopathiques du XVIIe siècle, comme celle des ursulines de Loudun), l'existence de véritables possessions diaboliques est indubitable. Elle est attestée déjà dans l'Evangile par Jésus lui-même. Parmi les critères de discernement de des esprits, l'existence d'authentiques lévitations est un des plus probants, car il est impossible de simuler ou de contrefaire le prodige. Il n'est pas mentionné en termes explicites dans les rituels, qui évoquent simplement le déploiement de forces dépassant les capacités de la nature. Or l'Eglise a toujours attribué à la lévitation une cause au moins préternaturelle (angélique ou diabolique), si ce n'est divine.

Au XIXe siècle, une pauvre lingère habitant dans le Loiret avait la réputation auprès de ses concitoyens d'être *empicassée*, c'est-à-dire ensorcelée, victime du diable. Elle se nommait HÉLÈNE POIRIER et mourut en 1914, âgée de quatre-vingt ans, au terme d'une existence littéralement infernale assumée dans une perspective d'offrande à la volonté de Dieu. Parmi les prodiges signalant à son entourage l'action diabolique, les lévitations furent parmi les plus spectaculaires. C'étaient surtout de violentes projections à une distance notable, caricature des vols extatiques ou *rapts* des mystiques :

Maintes fois, nous l'avons vue lancée à distance contre les portes de l'église. Des ouvriers qui, en 1864, travaillaient à la restauration du choeur, en furent témoins [59].

Il arrivait qu'elle fût élevée au-dessus du sol :

Dans l'après-midi, elle conférait chez elle avec son directeur. Devant lui et avant qu'il ait pu la retenir, elle fut soulevée de sur sa chaise et précipitée sur le carreau [60].

Sa biographie mentionne également des enlèvements dans les airs, mais il n'y eut pas de témoin direct de ce phénomène, dont l'entourage de la pauvre femme ne voyait que le résultat : on la retrouvait à de très grandes distances de son village, égarée dans la campagne et en état de choc. Le dossier de ce cas serait à reprendre de fond en comble, dans le cadre d'une étude critique des documents et des faits.

Les lévitations des petits possédés d'Illfurth, en Alsace (1864-1869), sont mieux attestées :

Soudain (...), on vit le fauteuil avec l'enfant s'élever dans les airs, en dépit des efforts de trois forts gaillards qui se cramponnaient à lui pour le retenir [61]

A Natal, en Afrique du Sud, la possédée CLAIRE-GERMAINE CÈLE, âgée de 17 ans, fut exorcisée en 1907 :

Elle s'envola à deux mètres de hauteur et de là (...) cria à l'évêque stupéfait : « Eh bien, évêque, qu'as-tu à me regarder tout ébahi ? Imite-moi donc ! » Et dans le même temps elle faisait entendre un rire strident qui glaçait le sang des spectateurs [62].

En 1924-25 ,une véritable épidémie de possession diabolique troubla durant plusieurs mois le couvent des Amantes de la Croix de Phat Diêm, au Vietnam. Des manifestations spectaculaires furent attestée par de nombreuses personnes :

Plusieurs postulantes ou novices étaient secouées ou même soulevées au-dessus de leur natte (...) La maîtresse des novices et ses deux assistantes m'assurèrent qu'elles en avaient vu sauter sans le moindre effort jusqu'à la cime d'aréquiers hauts de huit à dix mètres (...) Une postulante se lança une fois sur un petit arbre et s'étendit de tout son long sur une branche à peine aussi longue qu'elle et qui ne mesurait pas plus de 3 cm d'épaisseur.

---

59 - *Une possédée contemporaine (1834-1914), Hélène Poirier de Coullons (Loiret) - D'après les notes journalières de trois prêtres orléanais, transcrites par le chanoine Champault*, Paris, Pierre Téqui libraire-éditeur, 1924, 2e édition, p. 81.

60 - *Ibid.*, p. 145.

61 - Mgr Léon CRISTIANI, *Présence de Satan dans le monde moderne*, Paris, Ed. France-Empire, 1959, pp. 150-151.

62 - *Ibid.*, p. 162.

Evidemment, cette branche aurait dû céder tout de suite ; or elle ne fléchit même pas et la postulante resta longtemps dans cette position [63].

Dans ces cas de possession diabolique, comme dans d'autres plus récents qu'il n'y a pas lieu de révéler, eu égard au respect dû aux personnes, divers prodiges accompagnent la lévitation, caricaturant les authentiques phénomènes de la vie mystique. En juillet 1971, j'ai été témoin d'un exorcisme effectué dans une chapelle rurale proche de San Damiano, le hameau italien qui s'illustra dans le dernier tiers du XXe siècle par de prétendues apparitions de la Madone. Au cours de la cérémonie, les assistants - une dizaine de personnes - virent avec ahurissement une lévitation de la possédée : c'était une bonne grosse mamma italienne qui fut soulevée à quelque 40 cm au-dessus du dallage et qui, après avoir oscillé en l'air pendant plusieurs secondes, fut projetée comme une torpille contre le maître-autel, le heurtant violemment de la tête sans se faire le moindre mal.

Dans les dernières années du siècle passé, de multiples cas de prétendue possession diabolique ont été allégués par des exorcistes. Des revues apparitionnistes dénuées de tout sens critique ont fourni une tribune médiatique à plusieurs d'entre eux, dont le plus prisé fut longtemps Mgr Milingo, ancien archevêque de Lusaka, en Zambie. Discrètement destitué de sa charge en 1983 à cause des entours peu clair des *messes de délivrance* auxquelles il s'adonnait, il n'en était pas moins porté aux nues par les propagandistes du merveilleux catholique contemporain, jusqu'au jour où il infligea à leur *discernement* un cinglant camouflet, en convolant le 27 mai 2001 avec une adepte de la secte Moon. Ce regain d'intérêt et de curiosité malsaine pour le diabolisme dans certains milieux chrétiens va de pair avec la fascination qu'exerce le satanisme sur une jeunesse qui a perdu tout repère - le spiritisme est couramment pratiqué dans certains établissements scolaires, les jeux de rôles ont débouché parfois sur des profanations de tombes, voire des crimes rituels -, et sur une intelligentsia blasée, revenue de tout, qui se cherche constamment de nouvelles sensations à la faveur d'expériences. Même dans les sphères les plus raisonnables du peuple de Dieu, on est loin désormais du temps où les chercheurs péchaient par un excès de rationalisme :

Il est à souhaiter que la littérature hagiographique, sans tomber dans une recherche niaise du merveilleux, et surtout dans l'affirmation théologique du miracle proprement dit, cesse d'élaguer aussi librement les données de l'histoire [64].

A la même époque - dans la première moitié du XXe siècle -, le professeur Jean Lhermitte, membre de l'Académie Nationale de Médecine et spécialiste des phénomènes paranormaux, se gardait d'aborder trop ouver-

63 - Louis de Coonan, *Le diable au couvent et Mère Marie-Catherine Dien*, Paris, n.e.l., 1962, pp. 37 et 51.

64 - O. Leroy, *op. cit.*, p. 303.

tement la question du préternaturel diabolique dans ses publications sur la phénoménologie mystique. Aujourd'hui, des théologiens et des médecins de renom n'hésitent pas à mettre en jeu leur réputation en cautionnant sans aucun recul les extravagances de prétendus visionnaires, stigmatisés et possédés du diable. Il serait temps de retrouver, dans ce domaine délicat, l'impartialité et un réel souci de critique objective susceptibles de faire pièce une fois pour toutes à l'esprit hypercritique qui a trop longtemps prévalu, mais aussi à l'engouement et à la crédulité qui, par une réaction bien compréhensible, lui a succédé après le concile Vatican II. Il conviendrait - même et surtout en ces matières qui *a priori* n'offrent guère de prise à la raison - de savoir raison garder.

Des lévitations sans connotation mystique

A titre d'anecdote, voici deux faits qui - s'ils étaient vérifiables - permettraient de mieux percevoir la différence entre les cas abordés dans le cadre de cette étude (la lévitation comme expression phénoménologique d'une expérience d'union à Dieu) et d'autres prodiges analogues exempts de toute connotation mystique.

Le premier événement se serait déroulé au début du XXe siècle en Afrique australe, si l'on doit en croire le magicien Kellar, qui le relata dans la North American Review :

> *Au Natal, je vis un sorcier provoquer la lévitation d'un jeune Zoulou en agitant une touffe d'herbe au-dessus de sa tête. C'était le soir (...) il prit une sorte de masse et la fixa à l'extrémité d'une courroie d'environ deux pieds de long. Un jeune indigène, grand et athlétique, dont les yeux étaient fixés avec une sorte d'appréhension sur ceux du sorcier, prit sont propre bâton à noeud et le fixa à l'extrémité d'une lanière de cuir semblable, également longue de deux pieds. Les deux hommes, se tenant à une distance d'environ six pieds l'un de l'autre, en plain éclairés par le feu et silencieux, se mirent à faire tournoyer leurs massues au-dessus de leurs têtes. Lorsque les deux massues paraissaient venir en contact, il se produisait une étincelle ou une flamme qui semblait passer de l'une à l'autre. A la troisième étincelle, il y eut une explosion, et la massue du jeune homme se brisa en morceaux ; lui-même tomba sur le sol comme inanimé.*

Dans ce rituel de magie guerrière, le phénomène est induit de l'extérieur :

> *Le maître-sorcier se tourna vers les hautes herbes à quelques pieds derrière nous, prit une poignée de chaumes longs d'environ trois pieds. Se tenant à l'ombre, à l'écart du feu, il fit tournoyer la poignée d'herbe rapidement, comme auparavant la massue, autour de la tête du jeune Zoulou qui était couché comme mort, éclairé par le feu. Quelques instants après, l'herbe parut devenir incandescente, bien que le sorcier se tînt à plus de vingt pieds du feu, et elle se mit à brûler lentement, avec une crépitation très nette. Approchant*

davantage du corps de l'indigène entrancé, il fit passer doucement l'herbe enflammée devant sa figure, à une distance d'environ un pied. A ma profonde stupéfaction, le corps étendu sur le sol s'en détacha lentement, s'éleva et flotta dans l'air à une hauteur d'environ trois pieds ; il montait et s'abaissait selon que les passes faites avec l'herbe étaient plus lentes ou plus rapides. Lorsque toute l'herbe fut brûlée et tomba sur le sol, le corps à son tour retomba. Il suffit alors de quelques passes faites par le sorcier avec les mains pour que le jeune Zoulou se redressât surs ses pieds sans avoir l'air d'avoir souffert quoi que ce soit de l'expérience à laquelle il avait été soumis [65].

L'autre exemple, relatif au rebouteur berrichon Louis-Jean, remonte à la même époque et survient aussi dans un contexte de magie ; plus précisément il s'inscrit dans un rituel de sorcellerie campagnarde au cours duquel le sujet parvient à se mettre lui-même en transe :

Louis-Jean ferma sa porte, tira de sa poche un instrument brillant dont je n'ai pu définir la nature, le fixa un instant ; et là, devant moi, en pleine lumière, sans que la moindre supercherie fût possible, je vis « le sorcier » quitter peu à peu le sol, s'élever à une dizaine de centimètres et se diriger ainsi vers son lit, dans un état d'immobilité complète. Son corps, arrivant en contact avec son lit, mit fin à cet extraordinaire phénomène. Louis-Jean parut se réveiller, et devant moi, stupéfait, je vous l'avoue, il se plongea dans les draps [66].

Ces récits pèchent sur deux points : chacun repose sur un témoignage unique - or, *testis unus, testis nullus* -, et il s'agit de relations de seconde main. Leur intérêt réside dans la similitude des éléments exposés : la mise en condition du sujet par un agent extérieur ou par lui-même, et à l'aide d'un objet matériel - une touffe d'herbe incandescente, un objet brillant - grâce auquel la flamme, ou du moins la lumière, semble jouer un rôle déterminant ; le sujet est plongé dans une transe hypnotique au cours de laquelle se produit la lévitation, qui est induite volontairement.

Ces manifestations - si l'on admet que les témoins relatent des faits véridiques - sont tout à fait différentes, dans leur causalité et leur signification, des lévitations que l'on rencontre chez les mystiques. Elles se rapprochent des lévitations de médiums tels Stanton Moses, Daniel Douglas Home ou Eusapia Palladino, dont Hélène Renard a su opportunément souligner combien ils sont radicalement opposés au phénomène que connaît et assume la mystique chrétienne [67].

---

65 - Traduction de l'article, parue dans *L'Echo du Merveilleux*, Paris, septembre 1904, p. 71.

66 - *Ibid.*, p. 72.

67 - H. Renard, *op.* cit., pp. 117-118. D'intéressants phénomènes de lévitation du médium Karl Kraus sont relatés dans l'ouvrage de Ghislaine Windisch-Graetz, *L'archiduchesse rouge - la vie d'Elisabeth-Marie, orpheline de Mayerling, 1883-1963*, Paris, Ed. Duculot, 1990, pp. 282 ss.

PRODIGES DE CÉLÉRITÉ ET MARCHES EXTATIQUES

Des marches extatiques sont signalées parmi les divers prodiges qui auraient marqué dans leurs débuts les apparitions alléguées de la Vierge Marie à Medjugorje, en Bosnie-Herzégovine :

Ils [les visionnaires] gravissent la colline en courant, « comme s'ils avaient des ailes, sans penser aux pierres dures et coupantes ni aux ronces. Vicka est pieds nus. En cinq minutes, ils sont en haut, ce qui eût demandé normalement vingt bonnes minutes [68].

Le phénomène se serait produit le deuxième jour des apparitions, le 25 juin 1981. L'une des visionnaires l'a relaté avec force détails :

Vicka poursuit : « La Vierge nous a appelés à la rejoindre, ce que nous fîmes. Quand depuis le bas on regarde le haut de la colline, cela paraît proche, mais ce n'est pas le cas. Nous courions très rapidement. Ce n'était pas comme marcher sur le sol. Nous ne cherchions pas le sentier. Simplement nous courions dans la direction où elle se trouvait. En cinq minutes, nous fûmes sur la colline. C'était comme si nous étions attirés dans les aires. J'avais peur. J'étais aussi pieds nus, mais aucune épine ne me blessa. Rien ».

Ceux qui virent les enfants témoignent de la véracité de leur parole. Ils étaient étonnés de leur vitesse et étaient incapables de les suivre au sommet de la colline [69].

Ces citations illustrent un cas parmi d'autres des courses extatiques prétendument extraordinaires dont les visionnaires de Medjugorje furent les protagonistes. Il eût fallu soumettre d'entrée de jeu le prodige allégué à une rigoureuse investigation quant à ses circonstances et son déroulement, procéder à une contre-épreuve, recueillir sous serment les témoignages des personnes alors présentes sur les lieux, etc., ce qui n'a jamais été fait. De plus, ce que nous savons de la personnalité de Vicka - elle a été surprise plus d'une fois en flagrant délit d'affabulation et de mensonge -, et du manque d'esprit critique des panégyristes de ces « apparitions », laisse planer de sérieux doutes sur la réalité de l'événement. Enfin, il convient de prendre en compte la part d'exagération, même involontaire, de personnes de bonne foi qui croient servir la cause en en rajoutant : une surenchère habilement médiatisée venant étayer le surnaturel supposé. Les marches extatiques des visionnaires de Medjugorje semblent bien n'être qu'un plagiat de la célérité manifestée par les voyantes de Garabandal dans leurs extases :

Elles ne volaient pas, comme le dirent parfois des personnes qui voyaient les choses de loin et dans l'obscurité ; elles ne volaient pas, j'ai pu le vérifier très bien. Leurs pieds s'appuyaient sur le sol, mais d'une façon que je ne puis décrire. Regardant toujours vers le ciel, elles ne trébuchaient jamais, ne glis-

---

68 - René LAURENTIN - Louis RUPCIC, *La Vierge apparaît-elle à Medjugorje ? Un message urgent donné au monde dans un pays marxiste*, Paris, O.E.I.L., 1984, p. 35.

69 - Svetozar KRALJEVIC, *Les apparitions de Medjugorje, récit, témoignage*, Paris, Ed. Fayard, 1984, p. 23.

saient pas. Elles ne heurtaient aucune pierre, et, attention ! ce ne sont pas les pierres qui manquent par ces ruelles et chemins de Garabandal ! Surtout alors, parce que par la suite, les gens ont peu à peu enlevé les plus dangereuses ; moi-même, j'en ai enlevé pas mal au cours de mes voyages [70].

Des faits de ce genre présentent de réelles analogies avec le phénomène de la lévitation, et ils peuvent être qualifiés sans hardiesse d'extraordinaires. L'un des cas les plus spectaculaires est celui d'AUGUSTE ARNAUD, un cultivateur de Saint-Bauzille de la Sylve, dans l'Hérault. Il eut en 1873 deux apparitions de la Vierge. Lorsque, le 8 juillet, la Mère de Dieu se manifesta pour la dernière fois,

...tout à coup marchant sur le côté gauche (...) il est emporté avec une rapidité effrayante vers la Croix [71].

La *rapidité effrayante* de cette marche extatique du voyant sur les quarante mètres de vignoble qui le séparaient de la croix impressionna vivement les témoins. Quatorze d'entre eux déposèrent devant la commission diocésaine d'enquête, indiquant comment le voyant s'était déplacé de biais à travers les pieds de vigne, le visage pâli soudain et les yeux grand ouverts levés vers le ciel :

« Il semblait nager » : c'est l'image à laquelle certains ont recours pour caractériser cette course tout unie, sans soubresauts, sans agitation, où le corps paraissait être porté beaucoup plus qu'avancer par ses propres moyens [72].

La conjonction de l'état extatique et du caractère naturellement inexplicable de cette course rapide a frappé à ce point les imaginations que, par la suite, on a quelque peu brodé sur la réalité :

On a dit quelquefois qu'il volait et qu'il se déplaçait au-dessus du feuillage, mais c'est là pure imagination. Le déplacement a eu lieu au ras du sol, sans qu'il soit possible cependant de dire si les pieds touchaient terre. Arsène Boudes interrogé sur ce point a répondu qu'il le croyait, sans pouvoir absolument l'affirmer [73].

Il suffit de s'en tenir aux faits, déjà assez inexplicables en eux-mêmes :

Un homme quelconque, essayant de parcourir le même chemin en regardant en l'air à travers les sarments si entrelacés à cette époque de l'année, n'aurait pas pu faire trois pas sans tomber ou sans embarrasser ses pieds dans la vigne [74].

---

70 - E. GARCIA DE PESQUERA, o.f.m., *op. cit.*, p. 86.

71 - *Notre-Dame de la Croix - Les apparitions à Saint-Bauzille de la Sylve*, [par la] Commission historique du Centenaire, 1873-1971, Paris, Ed. Beauchesne, 1973, p. 102.

72 - *Ibid.*, p. 103.

73 - *Ibid.*, p. 103.

74 - *Ibid.*, p. 39.

De telles marches extatiques s'apparentant à la lévitation ne sont pas le fait des seuls protagonistes d'apparitions mariales. CATHERINE-AURÉLIE CAOUETTE (1833-1905), fondatrice au Canada des Adoratrices du Précieux-Sang, avait à peine sept ans quand débutèrent chez elle des phénomènes qui remplissaient ses proches d'étonnement :

Un jour, sa mère l'envoya chercher un objet dans une chambre haute. Comme l'enfant cherchait en vain, la mère vint au bas de l'escalier lui disant où elle le trouverait, et de s'empresser de le lui apporter. Mais, quelle n'est pas la surprise de la mère de voir Aurélie tenant à deux mains ledit objet, mettre ses deux pieds, l'un après l'autre, dans le vide, c'est-à-dire à trois ou quatre pouces des marches, et descendre ainsi, comme une étoile filante. La chose paraissait toute naturelle à Aurélie ; sa mère lui demandant si elle n'avait pas peur : « Non, maman, j'ai déjà descendu l'escalier comme ça » - « Depuis quand, reprit la mère ? » - « Depuis que je l'ai monté en disant : Je vous salue Marie, à chaque marche. » La mère l'observant plus attentivement, la vit plusieurs fois monter et descendre ainsi cet escalier [75].

Des faits du même ordre s'étant produits plus tard en présence de divers témoins, il est permis de ne pas mettre en doute le récit de la mère. Plus tard, Aurélie connut de véritables lévitations :

M. Resther, prêtre curé, la verra tertiaire de Saint-Dominique, s'élever à plusieurs pieds de terre, pour orner une statue de la Sainte Vierge placée au-dessus du grand autel dans l'église du Saint-Rosaire[76].

Le même prodige se retrouve chez MARIA TARALLO, une religieuse italienne stigmatisée, morte en renom de sainteté :

J'étais encore novice quand la Mère supérieure, dans les derniers jours où soeur maria della Passione descendait au choeur pour recevoir la sainte communion, m'ordonna de l'accompagner, parce que la servante de Dieu devait immédiatement retourner au lit. Eh bien, à peine fûmes-nous sorties ensemble du choeur, j'observai que la Servante de Dieu, bien qu'elle fût alors en proie à de grandes souffrances, monta l'escalier en un instant, comme si elle volait ; et moi, qui étais en bonne santé, je fus incapable de la suivre, car vraiment il m'a semblé qu'elle ne touchait pas terre, mais que réellement elle volait au-dessus des marches conduisant à sa cellule [77].

D'autres religieuses furent témoins de cette célérité d'autant plus étonnante que la soeur était très affaiblie par les infirmités qui allaient la mener à la mort.

---

75 - Dom Gérard MERCIER, o.s.b., *Aurélie Caouette, femme au charisme bouleversant*, Montréal, Ed. Paulines, 1982, tome 1, p. 22.

76 - *Ibid.*, p. 102.

77 - Domenico FRANGEPANE, barnabite, *La Serva di Dio Maria della Passione, delle Crocifisse Adoratrici di Gesú Sacramentato (1866-1912)*, San Giorgio a Cremano (Napoli), Postulazione, 1949, pp. 229-230.

Plus proche de nous, Edvige Carboni - la *femme volante* qui impressionnait tellement les fillettes de la paroisse - présente le même phénomène de marche au-dessus du sol :

Edvige était là et, m'ayant écoutée avec cette charité du Christ qui la distinguait, elle déposa [la statuette de] l'Enfant-Jésus sur un fauteuil, me laissant seule dans la salle à manger. Pendant qu'elle s'éloignait, je notai qu'elle ne posait pas les pieds par terre, il me semble la voir encore [78]

Le cas le plus stupéfiant est sans conteste celui de la Vénérable MARIA-GIUSEPPINA CATANEA (1894-1948), carmélite napolitaine :

Soeur Maria Giuseppina est dans sa cellule avec une conseur ; et voici que, d'un coup, elle s'agenouille et se met en prière. Toute l'attitude de sa personne en oraison paraît plus recueillie que de coutume, elle a quelque chose de particulier. Au bout d'un instant, elle se soulève du sol, toujours agenouillée, et sort de la cellule en volant ! Les bras ouverts, le regard levé vers le ciel et le visage radieux, la soeur parcourt avec vélocité les longs couloirs, sans poser les pieds sur le pavement. Le Christ la visite. Les obstacles n'existent plus pour cette singulière amante du Christ, qui les évite, guidée par une main invisible. Les soeurs, pourtant averties de tels phénomènes, ne peuvent s'habituer à la voir dévaler ainsi le grand escalier, elles craignent qu'elle ne tombe et se fasse mal mais le vol se poursuit sans incident. La carmélite ne se rend compte de rien. Une aspirante à la vie religieuse, jeune fille de dix-neuf ans, prétend dans l'ingénuité de son âge, la rejoindre en courant : illusion ! Ses jeunes jambes ne peuvent rivaliser avec une telle vitesse. Les heures passent, et la marche extatique se poursuit. Avec une simplicité paradoxale, comme si soeur Maria Giuseppina avait besoin de lumière, les religieuses disposent des lampes en hauteur, sur le rebord des fenêtres, pour éclairer le trajet, et elles attendent. Enfin, le vol se fait moins rapide, la carmélite abaisse les bras et retourne dans sa cellule. Elle voit et entend à présent celles qui se pressent autour d'elle [79].

On est tenté de se frotter les yeux ! L'incident eut lieu en 1924, il n'était pas le premier ni ne fut le dernier. Les vols extatiques débutèrent à l'improviste le 26 juin 1923, accompagnés d'une sorte de souffle, un *vent* qui semblait envelopper et soulever la religieuse. Le prodige se répéta des dizaines de fois et eut de multiples témoins, parfois étrangers au monastère, qui alors manquaient de se trouver mal, tant était grand leur saisissement. Bien que la soeur souffrît à partir de 1942 d'une sclérose en plaque qui l'immobilisait sur un fauteuil roulant, le phénomène n'en fut d'aucune façon entravé, il se fit simplement moins fréquent :

[le 28 juillet 1943] soeur Maria Giuseppina sui la communauté qui déambule dans le cloître. Un peu courbée à cause de vives douleurs à la colonne

78 - F. NERONE, *op. cit.*, pp. 112-113. Témoignage d'Arnalda Virgili.

79 - Una carmelitana scalza, *Quello che fà l'amore - Suor Maria Giuseppina di Gesú Crocifisso, carmelitana scalza*, Roma, Postulazione Generale O.C.D., 1976, pp. 239-240.

vertébrale, elle est soutenue par une autre religieuse. A la fin, elle bénit avec la statue [de saint François-Xavier] la remise et le jardin, puis tend l'objet à une soeur ; mais au moment où elle baise la main du saint, le vent la ravit soudain et, alors que peu auparavant elle était incapable de marcher sans appui, la voici qui, les bras ouverts, effleure le sol sans bouger les pieds et, le visage transfiguré, parcourt plusieurs fois en volant les allées du jardin [80].

Ces vols extatiques fréquents se produisaient surtout lors des processions en l'honneur du Saint-Sacrement. Comme dans les autres exemples, le prodige est perçu par les témoins comme un signe d'élection divine, car il survient inévitablement dans un contexte de grande ferveur : l'extase mariale d'Auguste Arnaud, la prière d'enfant d'Aurélie Caouette, la dévotion à l'Enfant-Jésus d'Edvige Carboni, la piété eucharistique des moniales italiennes.

A LA RECHERCHE D'UNE EXPLICATION

Si la lévitation est un phénomène réel, comme le démontrent les exemples précédents, force est d'admettre comme postulat qu'elle est contraire aux lois naturelles : *Il n'est pas possible, suivant les lois naturelles, qu'un corps soit soulevé de terre de soi-même* [81]. L'auteur, qui fait autorité en matière de discernement des esprits, tient la lévitation pour un don gratuit signifiant « *une participation anticipée et miraculeuse du corps dès ici-bas à l'agilité des corps glorieux* ». Mais il n'a point étudié les modalités du prodige, défini sous le seul angle de sa signification : une emprise spectaculaire du divin sur la nature, dont la portée charismatique vise à l'édification du Corps mystique par la sanctification de ses membres : celui qui en est l'objet et ceux qui en sont les témoins, dès lors qu'ils sont pénétrés d'amour et de crainte respectueuse devant les *mirabilia Dei.*

Dans le plus grand nombre des cas, il semble que le phénomène consiste en une puissante attraction du sujet vers le haut - un rapt physique, parfois assez violent -, plutôt qu'en une soudaine légèreté du corps. Mais Hélène Renard écrit :

La lévitation induit une sorte d'allègement du corps, si bien que le mystique se trouve léger comme une plume (...) Cette extrême légèreté du corps, comme s'il ne pesait plus rien, comme si le poids s'était en un instant modifié, est attestée pour plusieurs mystiques [82].

Il est malaisé de savoir ce que ressentent les sujets car, le plus souvent inconscients du phénomène, ils n'ont guère formulé leurs impressions, à de rares exceptions près. Peut-être certaines formes du prodige autorisent-elles l'observateur à conclure en une combinaison entre la modi-

80 - *Ibid.*, p. 316.

81 - Prospero Lambertini (futur pape Benoît XIV), *De beatificatione Servorum Dei et de Beatorum canonizatione*, lib. I, pars III, cap. XLIX, n° 3, Bologna, 1734-1738.

82 - H. Renard, op. cit., pp. 116-117.

fication de la densité du corps, devenu plus léger, et l'attraction extérieure vers le haut. L'exemple le plus connu de cette légèreté corporelle est celui de la moniale conceptioniste espagnole MARIA DE AGREDA (1602-1665), célèbre pour ses révélations sur la vie de la Vierge, mais aussi constamment citée pour illustrer la lévitation. Elle était élevée à l'horizontale au-dessus du sol et, telle une plume ou une bulle de savon, elle oscillait au moindre courant d'air ou lorsqu'on soufflait sur elle, ce que ne se privaient pas de faire ses religieuses pour divertir et édifier les nombreux curieux qui venaient assister aux extases de leur supérieure. Les témoins en ont laissé des relations détaillées :

Les ravissements de la servante de Dieu étaient de la nature suivante. Le corps, entièrement privé de l'usage des sens, comme s'il était mort, ne manifestait aucune réaction lorsqu'on le touchait. Parfois, il était soulevé de terre aussi légèrement que s'il n'avait plus aucune consistance matérielle et, telle une plume, il pouvait être mû par un souffle, même à distance. Le visage était plus beau qu'à l'état normal. Toute son attitude était si modeste et recueillie que l'on eût dit un séraphin sous forme humaine. Souvent elle restait deux et même trois heures en cette extase[83].

Le même phénomène a été observé chez l'extatique italienne DOMENICA BARBAGLI (1812-1859), du tiers-ordre séculier des Servites de Marie, qui vécut grabataire durant trente-trois années à Monte San Savino, près d'Arezzo : après ses communions, elle s'élevait en extase au-dessus de son lit, et le moindre souffle la faisait osciller telle une plume suspendue en l'air à l'horizontale. Elle est évoquée par Thurston (*op. cit.*, p. 148, note 3), qui la confond avec Domenica Lazzeri (1815-1848), une des célèbres stigmatisées du Tyrol au XIXe siècle. Il cite également la clarisse BEATRIZ MARIA DE JESÚS ENCISE Y NAVARRETE (1632-1702), de Grenade :

Le plus léger souffle d'air la faisait se balancer de côté et d'autre comme si elle était une plume ou la feuille d'un arbre. Si l'une des religieuses se levait de sa place et quittait la chapelle un peu vite, elle était entraînée comme un brin de paille par le courant d'air ainsi créé[84].

Peut-être les lévitations de la bienheureuse MARIAM DE JÉSUS CRUCIFIÉ BAOUARDY (1846-1878) illustrent-elles encore mieux cette légèreté que prendrait momentanément le corps des extatiques. On connaît de cette attachante carmélite palestinienne, qui vécut plusieurs années en France, huit lévitations dûment attestées ; toutes se produisirent au carmel de Pau, entre le 22 juin 1873 et le 5 juillet 1874. Sans vouloir minimiser le moins du monde sa phénoménologie mystique, il convient de parler plutôt de *semi-lévitations*, dans la mesure où le soulèvement au-dessus du sol s'effectuait toujours à partir d'un appui, si ténu et dérisoire ce dernier eût-il été :

---

83 - José JIMÉNEZ SAMANIEGO, *Vida de la venerable Madre Maria Agreda de Jesús*, Alcala, 1667, 1672, cap. IX.

84 - H. THURSTON, *op. cit.*, p. 148.

Mariam lévitait pour aller, tel un oiseau, se poser au sommet des arbres. Le processus en a été très bien observé :

Elle avait saisi l'extrémité d'une petite branche qu'un oiseau aurait fait plier ; et, de là, en un instant, elle avait été enlevée en haut [85].

Plus explicite, le père Buzy, premier biographe de la bienheureuse, décrit avec précision le prodige :

Soeur Marie s'élevait au sommet des arbres par l'extrémité des branches : elle mettait son scapulaire dans une main, saisissait de l'autre l'extrémité d'une petite branche, du côté des feuilles, et, en un clin d'oeil, glissait par l'extérieur de l'arbre jusqu'au sommet. Une fois montée, elle se tenait sur des branches trop faibles pour soutenir normalement une personne de son poids (...) au sommet d'un tilleul, assise à l'extrémité de la plus haute branche qui, normalement, n'aurait pas dû la soutenir. Sa figure était resplendissante. Je l'ai vue redescendre de l'arbre comme un oiseau, de branche en branche, avec beaucoup de légèreté et de modestie [86].

Dans ce cas précis, il semble que se soient associées une soudaine et extraordinaire légèreté objective du corps de l'extatique - pour que des rameaux en supportent le poids, celui-ci devait avoir été modifié - et une non moins étonnante vélocité et agilité. De toute façon, les deux phénomènes sont du même ordre que la lévitation *stricto sensu*.

Dès qu'elle avait repris conscience, Mariam ne se rappelait plus rien - elle se demanda un jour ce que faisait une de ses sandales au faîte d'un arbre, où elle était restée accrochée -, et elle eût été fort en peine de donner de l'événement une autre explication que celle qu'elle énonçait en extase : « *L'Agneau m'a tendu les mains* ».

Sans doute est-ce sainte THÉRÈSE D'AVILA qui, ayant expérimenté le phénomène, et surtout en ayant gardé conscience, a écrit à ce sujet les lignes les plus significatives :

Mon âme était enlevée et même ordinairement ma tête suivait ce transport sans qu'il y eût moyen de la retenir, quelquefois même le corps tout entier était emporté, lui aussi, et ne touchait plus terre (...) Lorsque je voulais résister au ravissement, il me semblait que des forces si puissantes, que je ne sais à quoi les comparer, me soulevaient par les pieds (...) J'avoue même que dans les débuts, j'étais saisie d'une frayeur très vive en voyant mon corps ainsi élevé de terre. Et bien que l'âme l'entraîne à sa suite avec la plus grande suavité, quand on ne résiste pas, elle ne perd pas cependant l'usage des sens. Pour moi du moins je le conservais assez pour comprendre que j'étais élevée de terre (...)

---

85 - Amédée BRUNOT, *Mariam, la petite Arabe - Soeur Marie de Jésus-Crucifié*, Mulhouse, Ed. Salvator, 1981, p. 43.

86 - *Ibid.*, pp. 43-44.

Souvent, ce me semble, mon corps devenait si léger qu'il perdait toute sa pesanteur ; parfois même c'était à tel point que je ne sentais plus pour ainsi dire mes pieds toucher le sol [87].

Elle perçoit donc la lévitation comme l'effet conjugué - la résultante - d'une force qui, lui étant extérieure, la soulève en l'air, et d'une attraction intérieure de l'esprit qui, élevé vers le haut, entraîne le corps après lui ; elle mentionne la sensation d'une légèreté prodigieuse qu'acquerrait alors le corps. De ses lévitations, retenons le témoignage de sa compagne Anne de l'Incarnation :

Une autre fois, entre une et deux heures de l'après-midi, j'étais à la chapelle, attendant le tintement de la cloche, lorsque notre sainte Mère entra et s'agenouilla, peut-être durant sept ou huit minutes. Puis, sous mon regard, elle se souleva de terre à une hauteur d'environ une demi-aune, sans que ses pieds touchent le sol. A cette vue, je fus effrayée, d'autant plus qu'elle-même tremblait de toute sa personne. Je m'approchai doucement, mis mes mains sous ses pieds que je couvris de mes larmes pendant toute la durée de l'extase, qui se prolongea peut-être une demi-heure. Puis elle redescendit soudain sur terre, se releva et, tournant la tête vers moi, elle me demanda qui j'étais et si je me trouvais là depuis longtemps. Je lui répondis affirmativement. Alors, faisant appel au voeu d'obéissance, elle m'ordonna de ne rien dire de ce que j'avais vu. De fait, je n'en ai pas parlé jusqu'à ce jour [88].

La mystique dominicaine Maria Villani (1584-1670), de Naples, explique de la même façon le phénomène :

Une fois, alors que j'étais dans ma cellule, je me rendis compte d'une nouveauté. Je me sentis attirée et ravie avec une merveilleuse douceur, fort agréable. De même que l'aimant attire le fer, de même je me sentis soulevée entièrement sous la plante des pieds. Au début, j'en éprouvai une vive frayeur, mais ensuite je restai dans un état de béatitude et de joie des meilleures qui fussent. Bien que je fusse totalement hors de moi, je savais pourtant que j'étais soulevée à une certaine distance au-dessus du sol, le corps suspendu en l'air, et ce durant un temps notable. Cela m'est arrivé cinq fois, jusqu'à la vigile de Noël 1618 [89].

Ces faits, relatés par la moniale à son confesseur, n'ont eu aucun témoin, aussi convient-il d'en accueillir le récit avec quelques réserves.

A une époque plus récente, l'institutrice anglaise Theresa Helena Higginson (1844-1905) - une mystique aussi intéressante qu'elle est contes-

87 - Sainte Thérèse d'Avila, *Vie écrite par elle-même*, chap. XX, *in* : *Oeuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, Paris, Ed. du seuil, 1985, pp. 195-196 et 203.

88 - Déposition au procès ordinaire de Ségovie, citée par Miguel Mir y Noguera, *Santa Teresa de Jesús : su vida, su espiritu, sus fundaciones*, tome 1, p. 191, Madrid, Jaime Ratés, 1912.

89 - D. M. Marchese, *Vita della venerabile serva di Dio suor Maria Villani*, Napoli, 1717.

tée -, aurait eu des lévitations qu'elle commente dans ses lettres à son directeur spirituel :

Je vous ai déjà parlé de ce phénomène dont j'avais eu peur, mais cette fois je n'ai pas essayé de résister comme je le faisais auparavant, et je crois que cela a plu à Notre-Seigneur. Il m'a alors remplie d'ineffables délices, et pourtant je crois que je manquais vraiment de confiance, car j'ai été terrifiée en me trouvant soulevée de terre comme je vous l'ai dit. Je veux dire qu'au début je me rendis compte que je quittais le sol et j'ai été profondément humiliée en sentant sa puissance. Il a semblé allumer en moi une flamme d'amour paraissant consumer tout ce qui n'était pas pour Lui. Puis on eût dit qu'Il m'attirait complètement en Lui [90].

Elle insiste sur la conscience initiale qu'elle a du phénomène :

Notre-Seigneur m'a pour ainsi dire surprise en m'attirant en Lui comme un petit morceau de papier enlevé en l'air par un grand vent. Ainsi par moments Il m'élève, attirant ma pauvre âme dans son Essence même, tout comme une goutte d'eau se mélange et se perd dans les grandes eaux de l'océan, et le corps aussi est soulevé, ce dont je me rends compte. J'appréhendais cela immensément, mais je vois maintenant très clairement que c'est folie d'essayer de résister [91].

Elle note également l'impression de frayeur qui, chez elle, accompagne toujours la prise de conscience du phénomène :

Aujourd'hui, il a plu à Notre-Seigneur de m'accorder de ces grandes faveurs dont j'ai déjà parlé (...) et Il m'a remplie d'un tel amour et désir de Lui que mon corps a été élevé en l'air. J'ai pu m'en rendre compte : quoique je n'aie pas essayé de résister, j'éprouve pourtant toujours une peur indicible en ces occasions-là [92].

Ces textes nous renseignent sur les sensations qu'éprouve l'extatique davantage que sur les modalités du phénomène. Ils présentent plusieurs points de ressemblance avec ce qu'écrit sainte Thérèse d'Avila, ce qui est compréhensible quand on sait que Theresa Helena avait lu les oeuvres de la grande mystique espagnole, mais qui ôte quelque intérêt à ses relations. Cependant, Theresa Helena était une femme d'une totale sincérité et d'une réelle humilité. Assurément, elle a eu la conviction d'expérimenter ce qu'elle décrit, avec répugnance, d'ailleurs, car elle n'aimait pas parler de ces choses. Et surtout, il semble bien qu'il y ait eu des témoins de ses lévitations :

90 - Lady Cecilia Kerr, *Thérésa-Héléna Higginson, ou la vie merveilleuse d'une institutrice libre anglaise*, Saint-Céneré, Ed. Saint-Michel, 1971, p. 351, lettre du 20 septembre 1879.

91 - *Ibid.*, p. 352, lettre du 27 avril 1880.

92 - *Ibid.*, p. 353, lettre de juillet 1880.

Tout à coup, elle s'élança, et je suis sûre qu'elle ne touchait plus le lit, car je m'élançai aussi pour la tirer vers le bas. Pendant quelques moments, elle conversa avec son Visiteur céleste [93].

Cette lévitation, la première peut-être, aurait eu lieu en 1874, au cours d'une extase où Theresa Helena recevait l'impression de la couronne d'épines. Les faits se seraient répétés ensuite, alors que débutait la période des fiançailles mystiques : longues années de purifications intérieures et d'extases fréquentes qui, succédant à la stigmatisation, préparèrent la jeune femme à la grâce du mariage mystique, le 24 octobre 1887. L'autre témoignage, se rapportant aux années 1891-1892, est de seconde main :

Presque jamais il [le chanoine Musseley] ne parlait de Thérésa ; il avait cependant pour elle une profonde vénération, et il a confié aux religieuses de la Présentation qu'un jour, passant devant sa chambre, il la vit, soulevée de terre, ravie en extase, recevant sur ses lèvres la Sainte Hostie [94].

Theresa Helena a également noté les effets du phénomène sur son corps :

Notre-Seigneur retire aussi toute la force du corps et je suis restée très faible, à peine moi-même, pendant deux jours entiers [95]

Et encore :

Quant au corps, il demeurait froid et raide, incapable de se mouvoir ensuite, pendant très longtemps [96].

Les effets corporels de la lévitation sont, dans ce cas précis, tout à fait différents de ceux qu'éprouvait sainte Thérèse d'Avila et, plus récemment, l'ursuline Lucia Mangano (1895), une remarquable mystique du XXe siècle :

Je sens un je ne sais quoi qui me rend légère, légère, d'une légèreté qui me fait vivre comme spiritualisée, soulevée de la terre dans une atmosphère surnaturelle, et ainsi je me tiens constamment auprès de Jésus, avec une grande facilité, le regard toujours fixé en lui ; et en cet état, j'adore, j'aime, je souffre. Cette légèreté de l'âme se répercute aussi dans le corps ; il m'arrive si souvent d'être à ce point fatiguée et affaiblie, qu'il me semble que je ne pourrai me lever et me tenir debout ; or au contraire, m'étant levée, je bouge et marche avec facilité, sans sentir le poids du corps. Il me semble être comme un morceau de bois enflammé qui se consume et devient toujours plus léger. J'éprouve alors une grande suavité et connais une paix toujours plus grande, car je sens que quand ce bois sera entièrement consumé, j'irai au ciel [97].

93 - *Ibid.*, p. 91.

94 - *Ibid.*, p. 279. Le chanoine Musseley était le recteur de l'église Saint-Patrice de Manchester.

95 - *Ibid.*, p. 352, lettre du 20 avril 1879.

96 - *Ibid.*, p. 352, lettre du 27 avril 1880.

Il ne semble pas que Lucia Mangano ait eu des lévitations, car il n'existe aucun témoignage à ce sujet. Mais son expérience est intéressante, car elle rejoint ce qu'écrivaient autrefois sainte Thérèse d'Avila et Maria Villani à propos de la légèreté qu'elles éprouvaient en leurs extases ascensionnelles :

Allant à la chapelle ou à l'église, je me suis trouvée légère comme une plume et sans noter la moindre fatigue ; il me semblait ne pas même toucher la terre de mes pieds, tant je me sentais légère [98].

En fait, les mystiques sujets à lévitations étant presque toujours inconscients du phénomène, et le plus souvent trop absorbés dans l'extase pour analyser ce qui leur arrive - sainte Thérèse d'Avila et quelques autres sont à cet égard des exceptions -, et il est malaisé de savoir comment le phénomène est perçu par ceux qui l'expérimentent. Sans doute le spécialiste de la phénoménologie mystique que fut le jésuite Auguste Poulain n'en a-t-il pas saisi toutes les nuances, lorsqu'il écrivait :

Le corps est dans les conditions analogues à celles d'un ballon qui monte, prend sa position d'équilibre et oscille. Il n'y a rien de détruit, mais quelque chose d'ajouté, à savoir une force égale et en sens contraire à la pesanteur [99].

C'EST LAPIDAIRE.

Les considérations sur la légèreté qu'acquerrait le corps des extatiques dans certaines circonstances permet peut-être, sinon d'expliquer, du moins d'appréhender un incident que l'on observe dans quelques faits d'apparitions mariales : la faculté qu'ont les voyants de se soulever les uns les autres sans effort apparent. Ainsi, à l'Ile-Bouchard, en 1947 :

Ce que fera la Dame [embrasser les enfants], en se penchant vers Jacqueline et Nicole, les plus grandes, et vers Laura et Jeannette, trop petites, que Jacqueline soulève tour à tour sans le moindre effort, les tenant élevées à bout de bras [100].

Le fait, qui a beaucoup impressionné les témoins, s'est produit quatre fois. La facilité qu'avait Jacqueline Aubry de porter ses petites compagnes est déconcertante :

Laura et Jeannette qui seront, comme lundi, soulevées chacune « comme une plume » par Jacqueline, à bout de bras [101].

---

97 - Generoso FONTANAROSA, c.p., *Lucia Mangano, orsolina*, Mascaluccia, Ed. L'Addolorata, pp. Passionisti, 1961, vol. primo, p. 462.

98 - *Ibid.*, p. 462.

99 - Auguste POULAIN, s.j., *Des grâces d'oraison*, Paris, Ed. Beauchesne, 1931, p. 585.

100 - Philippe ANTHONIOZ, *Le 8 décembre 1947, Marie apparaît à l'Ile-Bouchard - Le message de Notre-Dame de la Prière*, Paris, Ed. o.e.i.l., 1989, p. 31.

101 - *Ibid.*, p. 33.

Le même phénomène a été remarqué très fréquemment à Garabandal :

Rappelons-nous que, durant les extases, les petites voyantes seules peuvent s'entraider pour faciliter un mouvement : pour les autres personnes, leurs membres s'ont d'une rigidité complète. De même pour la pesanteur : entre elles, elles se soulèvent avec une très grande facilité ; mais deux hommes vigoureux arrivent à peine à en remuer une [102].

En voici un exemple parmi d'autres :

Alors Jacinta se leva à son tour, prit Loli par les genoux et sans le moindre effort l'éleva comme si elle ne pesait pas plus qu'une plume[103].

Une dernière illustration de ces cas de légèreté étonnante conclura cette étude sur une note assez originale. AMBROGINA D'URSO (1909-1954), religieuse italienne, avait subi à la suite d'une chute accidentelle de multiples fractures. Elle avait été opérée, puis plâtrée des épaules à la taille, l'appareil immobilisant également son bras gauche, si bien qu'il fallait plusieurs personnes pour la soulever et la sortir de son lit afin de l'amener à la chapelle, comme elle en exprimait parfois le désir. Un jour - c'était au printemps 1948 -, elle demanda à son infirmière de bien vouloir la porter au choeur. La jeune fille, Anna Sprocatti, se récusa, car elle se trouvait alors toute seule au chevet de l'infirme ; mais la soeur insista tant et si bien qu'elle se résolut à la contenter, lui recommandant de se tenir fermement à son cou avec le bras resté valide. A peine l'eut-elle soulevée qu'elle s'affola, à cause du poids : jamais elle n'y parviendrait ! Mais soeur Ambrogina la regarda en souriant, et au même moment eut lieu le prodige. Son corps devint instantanément léger comme s'il eût été une plume. Incrédule et impressionnée, Anna la porta jusque dans le choeur où elle la laissa, pour retourner dans la chambre et faire le lit [104].

Non seulement le corps de la religieuse, mais aussi l'appareillage de plâtre - qui représentait une surcharge pondérale non négligeable, avaient acquis une inexplicable légèreté.

PHÉNOMÈNES DE CONTRE-LÉVITATION ?

A l'inverse de l'extraordinaire légèreté qu'ont présentée parfois certains mystiques, d'autres - et parfois les mêmes - ont connu des extases durant lesquelles leur corps acquérait une pesanteur insolite, au point même que plusieurs hommes robustes conjuguant leurs efforts ne parvenaient pas à les soulever du sol. Ce phénomène de contre-lévitation paraît être lié à la contemplation du mystère de la Croix. Les rares exemples

---

102 - E. GARCIA DE PESQUERA, op. cit., p. 101.

103 - *Ibid.*, p. 201.

104 - Fernando SPARAGNA, *Una vita per l'Eucaristia : Suor Ambrogina di S. Carlo*, Pontone Sacciano, Postulazione, 1989, p. 122. Déposition sous serment d'Anna Sprocatti, lors du procès informatif ordinaire.

modernes et contemporains que l'on en connaît confirment la relation entre cette pesanteur subite et l'expérimentation, par le sujet, du drame de la Passion du Sauveur. Déjà au XVII[e] siècle la Vénérable MARGUERITE PARIGOT (1619-1648), moniale du carmel de Beaune, sentait son corps devenir

> *une masse de plomb (...) de telle sorte qu'étant sur sa couche elle ne pouvait lever le bras ni la main, ni pas même soulever sa tête sur le chevet et, étant debout, ne se pouvait soutenir sur ses pieds en aucune façon du monde pas un moment, et avait tout le corps si stupide qu'elle ne sentait rien de ce qu'on lui faisait pour douloureux* [105].

Ce n'était pas simplement une impression subjective. Bien que soeur Marguerite du Saint-Sacrement fût très menue - elle mesurait à peine 1 m 30 -, plusieurs soeurs ne pouvaient alors la soulever. Ces soudaines pesanteurs survenaient lorsque la religieuse connaissait de grandes épreuves purificatrices de l'âme, en corrélation avec le mystère de la Croix et dans une perspective réparatrice, ou bien lors d'extases où, partageant les douleurs de Jésus durant la Passion, elle avait également de fréquentes lévitations. D'autres saintes personnes, tels Marie-Madeleine de'Pazzi, carmélite florentine, et Joseph de Copertino, ont présenté cette particularité.

Les stigmatisées belge ROSALIE PÜT (1868-1919) et canadienne MARIE-ROSE FERRON (1902-1936) sont créditées du même prodige, qui survenait lors de leurs extases douloureuses. Mais les témoignages, dans l'un et l'autre cas assez imprécis, ne sont guère convaincants. Ainsi, on nous dit de la seconde :

> *Rose était comme du plomb. Dès qu'elle tombait en extase, le phénomène de la pesanteur apparaissait et augmentait en proportion de la profondeur de l'extase. Rigidité et pesanteur semblaient venir ensemble* [106].

C'est peu. Je n'ai pas trouvé davantage dans un *pavé* de 2094 pages de témoignages et souvenirs, consulté à la Congrégation pour les Causes des Saints. Et l'on sait qu'une personne évanouie semble peser très lourd, or extase et évanouissement sont parfois bien semblables. Rien non plus qui emporte l'adhésion dans ce que rapporte à ce sujet le docteur Imbert-Gourbeyre de la célèbre - et très suspecte - stigmatisée Marie-Julie Jahenny. Cette figure, déroutante à bien des égards, mériterait une étude critique approfondie. S'il n'y a pas eu de fraude à La Fraudais, comme le disait le bon docteur, il reste bien des points obscurs dans cette affaire qui a duré plus d'un demi-siècle.

En revanche, la mystique portugaise ALEXANDRINA MARIA DA COSTA (1904-1955) a été suivie de façon rigoureuse par confesseurs et médecins. A

---

105 - Jacques ROLAND-GOSSELIN, *Le Carmel de Beaune, 1619-1660*, Rabat, édition privée, 1969, p. 79, note 2.

106 - Jeanne SAVARD BONIN, *Une stigmatisée, Marie-Rose Ferron*, Montréal, Ed. Paulines, 1987, p. 121.

maintes reprises, ils ont mis en évidence la pesanteur tout à fait anormale qui s'abattait soudain sur ce corps amaigri par la souffrance et l'inédie, et réduit à moins de 40 kilogrammes, tandis que l'extatique était unie à la Passion :

Le Dr Azevedo invita un jour un prêtre présent à soulever Alexandrina du pavé : à ce moment précis, elle revivait la montée du Christ au Calvaire, avec la croix sur les épaules. Le prêtre, homme très robuste, la prit sous les aisselles, mais tous ses efforts furent vains. Il murmura : « En y mettant toute ma force, je n'y arrive pas ! » [107].

Alexandrina donnait du phénomène - attesté par de nombreuses personnes - une explication d'ordre purement mystique. Requise par son confesseur de préciser combien pesait la croix invisible sous laquelle elle était comme écrasée, elle répondait invariablement : « Ma croix a un poids mondial ».

Dans ces faits de *contre-lévitation*, les sujets ont l'impression non d'être lourds, mais de ployer sous un poids énorme assimilé à celui de la croix du Sauveur. La stigmatisée canadienne Catherine-Aurélie Caouette présentait la même particularité au cours de ses extases douloureuses :

J'ai essayé de détacher ses bras croisés, j'ai éprouvé quelque résistance, mais je suis venu à bout de soulever un de ses doigts ; les doigts ne paraissaient pas serrés, et je n'ai pas remarqué dans les mains le plus léger effort de résistance active. Après avoir demandé à Dieu de vouloir bien, en faveur du but, me permettre une autre tentative, j'ai essayé à diverses reprises et par divers moyens de la soulever de son siège. Je n'ai pu donner le moindre ébranlement à ce corps et, en essayant de le soulever, j'ai éprouvé l'effet d'un poids énorme qui fatigue celui qui veut le mouvoir [108].

Des phénomènes analogues sont signalés dans divers faits d'apparitions mariales où les visionnaires sont conviés, à titre de pénitence réparatrice, à expérimenter et à mimer les diverses phases de la Passion du Sauveur : à Marta Bolsena, en Italie, près de Viterbe, plusieurs des voyants - parfois de jeunes enfants - ont présenté en 1948-1950 ces phénomènes de pesanteur extraordinaire, attestés par de nombreux témoins. De même à Garabandal, en Espagne, et, relate-t-on, dans le cadre des fausses apparitions de La Ladeira, au Portugal, qui durent depuis quarante ans et dont la protagoniste a quitté l'Eglise catholique.

Lorsque, le 12 avril 1947, débutèrent les apparitions de Tre Fontane, à Rome, le voyant Bruno Cornacchiola constata que ses jeunes enfants, saisis par l'extase avant que lui-même le fût, pesaient si lourd que malgré ses efforts il était incapable de les déplacer d'un fil. Attirés dans la

---

107 - Umberto M. Pasquale, s.d.b., *Sotto il cielo di Balazar - Profilo biografico della Serva di Dio Alexandrina Maria da Costa*, Rome, Casa Generalizia Salesiana, Postulazione, 1979, p. 37.

108 - Dom G. Mercier, o.s.b., *op. cit.*, p. 183. Relation de l'abbé Raymond, confesseur de la Servante de Dieu.

sphère de la contemplation, ils lui étaient soustraits, à lui qui appartenait encore au monde ; ils étaient lourds parce que, pour le mondain, l'univers de la prière et du sacrifice est pesant : dès qu'à son tour il fut introduit dans la lumière de la vision, il se sentit léger, comme soulagé d'un grand poids et rempli d'une joie surnaturelle : tout s'était comme éthéré, et il put alors prendre ses enfants dans ses bras. Il y a là un bel enseignement symbolique[109].

La lévitation, signe de sainteté ?

Les maîtres spirituels soulignent le lien étroit existant entre l'extase fonctionnelle - celle qui signale les degrés les plus élevés de l'union de l'âme à Dieu - et la lévitation. Quiconque étudie la vie des mystiques ayant présenté ce phénomène, se convaincra aisément que celui-ci n'apparaît jamais qu'à partir du moment où l'âme entre dans les sixièmes demeures du château intérieur, notamment sous la forme du *vol de l'esprit* (vuelo del espiritu), défini par sainte Thérèse d'Avila comme une des formes les plus élevées de l'extase. Chez l'extatique, la lévitation est un effet immédiat dans le corps du vol de l'esprit, caractérisé par sa soudaineté et sa violence :

> *Il se produit dans l'intérieur de l'âme un vol d'esprit aussi rapide que la balle qui sort de l'arquebuse à laquelle on met le feu* [110].

Moins d'un siècle plus tard, saint Joseph de Copertino emploiera - sans connaître les écrits de la grande mystique espagnole - exactement la même image :

> *Quand dans le fusil la poudre s'embrase, elle projette à l'extérieur la décharge, dans le fracas de la détonation. Ainsi en est-il du coeur extatique, embrasé par l'amour de Dieu* [111].

Aussi, avant d'étudier les modalités et des formes extérieures que revêt le prodige, est-il nécessaire - dans l'ordre du discernement des esprits d'en souligner la portée spirituelle, sans pour autant négliger la relation étroite existant entre l'âme et le corps. Sainte Catherine de Sienne insiste beaucoup sur cette unité de la personne humaine, le corps étant informé par l'âme à la mesure de l'union de celle-ci à Dieu, et elle met dans la bouche du Verbe divin les paroles suivantes :

> *Bien que mortelle encore, (l'âme parfaite) jouit du bonheur des immortels et, malgré le poids de son corps, elle reçoit l'intelligence de l'esprit. Aussi maintes fois le corps est-il soulevé de terre, en raison de cette parfaite union que l'âme a faite avec Moi, comme si le corps avait perdu son poids pour*

---

109 - cf. Mgr Fausto Rossi, *La Vierge de la Révélation* (Trois-Fontaines - Rome), Hauteville, Ed. du Parvis, 1985, pp. 11-12.

110 - Sainte Thérèse d'Avila, *Le château de l'âme ou le livre des demeures*, sixièmes demeures, chapitre 6, *op. cit.*, p. 972.

111 - G. Parisciani, *op. cit.*, p. 40.

devenir léger. Cependant, il n'a rien perdu de sa pesanteur ; mais, comme l'union de l'âme avec Moi est plus parfaite que l'union entre le corps et l'âme, la force de l'esprit fixé en Moi soulève de terre le poids du corps [112].

Pour elle, comme pour tous les maîtres de la spiritualité, la lévitation ne se produit que lorsque l'âme a atteint l'union parfaite avec Dieu - les sixièmes, puis septièmes demeures thérésiennes -, ce qui suppose une très haute vertu. Dans l'expérience mystique chrétienne, le phénomène est *signe* de sainteté, comme il l'a été de tout temps et dans toutes les spiritualités :

En Occident, la lévitation fut associée à la sainteté bien avant le christianisme (...) on la tenait déjà pour un prodige survenant pendant les moments d'intense piété, de même que l'illumination du corps (...) Il en est de même en Orient [113].

Dans le christianisme, cela ne s'applique qu'aux lévitations accompagnant l'extase fonctionnelle des degrés les plus élevés de l'union de l'âme à Dieu, et non à celles qui accompagnent occasionnellement les grâces charismatiques ponctuelles que sont par exemple les apparitions mariales.

Ceci étant, il ne reste plus qu'à relativiser diverses affirmations énoncées par Olivier Leroy au terme de son étude - par ailleurs remarquable - comme des règles enfermant le phénomène dans un cadre trop rigide pour tenir compte de la souveraine liberté de Dieu en ses dons.

* *Le soulèvement est faible (environ une coudée, soit quelque 50 cm).*

Sans atteindre les records d'altitude - si l'on peut dire - d'une Marie Madeleine de'Pazzi, d'un Joseph de Copertino ou d'une Mariam de jésus-Crucifié, plusieurs lévitants ont été soulevés à des hauteurs nettement plus conséquentes, ou bien moindres. Il est difficile de vouloir définir une moyenne.

* *Il se produit de façon progressive et cesse de même.*

Dans nombre de cas, les faits vont à l'encontre de cette affirmation. Dans le rapt ou le vol de l'esprit, le soulèvement est soudain, impétueux, traduisant la force de l'emprise divine sur l'âme. Saint Joseph de Copertino ou Marie de Jésus du Bourg l'illustrent à l'évidence, ainsi que la stigmatisée allemande BARBARA PFISTER (1858-1909) qui volait comme une flèche vers le tabernacle de l'église paroissiale.

* *Le temps d'élévation ne dépasse pas quinze à vingt minutes.*

Sainte Thérèse d'Avila - et tous les auteurs qui l'ont suivie - écrit que plus l'extase est intense, moins elle se prolonge. Mais elle explique que l'état extatique connaît une alternance dans son déroulement, une absorp-

---

112 - Sainte CATHERINE DE SIENNE, *Dialogues*, chapitre XLIX (79), cité par O. LEROY, *op. cit.*, pp. 337-338.

113 - Aimé MICHEL, *Métanoia - Phénomènes physiques du mysticisme*, Paris, Ed. Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1986, pp. 211-212.

tion de l'âme moins profonde que le ravissement (rapt) ou le vol de l'esprit succédant à ce dernier. La caractéristique de cette absorption de l'âme est précisément la légèreté (ou l'impression de légèreté) corporelle. Dans l'extase fonctionnelle des sixièmes demeures, c'est parfois le ravissement ou vol de l'esprit qui provoque une lévitation soudaine, signalée par une sorte de violence ; parfois, l'absorption progressive de l'âme en Dieu induit une lévitation plus lente et plus prolongée, et dans cet état le sujet reste capable de percevoir et d'analyser ce qu'il expérimente ; enfin, une lévitation peut débuter avec soudaineté pour se poursuivre dans la quiétude et l'immobilité du corps qui alors *flotte* dans l'air durant un temps plus ou moins long : certaines extatiques (Maria de Agreda, Ana Magalhaës) ont connu ainsi des lévitations de plusieurs heures.

* *Le corps soulevé garde la position qu'il avait avant la lévitation.*

Là encore, les faits démontrent le contraire dans un grand nombre de cas : saint Joseph de Copertino, Ana Magalhaës, Edvige Carboni, d'autres encore, se déplaçaient et faisaient gestes et mouvements durant leurs lévitations.

* *La lévitation et les stigmates sont généralement incompatibles.*

Hélène Renard écrit :

> *La lévitation ne se rencontre presque jamais chez les stigmatisés, qui sont généralement atteints de paralysie des membres inférieurs et grands jeûneurs*[114].

En réalité, de nombreuses stigmatisées ont présenté le phénomène de la lévitation, non seulement avant leur stigmatisation, mais après la date où elles ont été marquées des plaies de la crucifixion.

*

Il est impossible d'enfermer le phénomène dans un cadre trop rigide, prédéfini. Chaque exemple se présente comme un cas unique, original, qui s'inscrit chez les mystiques dans le champ plus vaste de l'expérience de l'union de l'âme à Dieu. Survenant dans le contexte d'extases fonctionnelles propres au degré d'union appelé par sainte Thérèse d'Avila *sixièmes demeures*, et par saint Jean de la Croix *fiançailles spirituelles*, la lévitation est un signe de cette union, et donc du degré de perfection qui y est attaché. A ce titre, elle est signe de sainteté, car elle indique que la personne qui y est sujette a atteint le prélude à l'union transformante de l'âme, qui est achèvement de la vie mystique ici-bas, véritable déification de l'âme et prémices de l'union béatifique des élus avec Dieu. Le récit de l'Ascension du Christ peut, sur ce point précis, éclairer la signification du phénomène de la lévitation : l'élévation du corps ressuscité de Jésus inaugure l'achèvement de son union plénière au Père dans la gloire ; de même, la lévitation

114 - H. Renard, *op. cit.*, p. 116.

signale que l'âme du mystique parvient à la perfection ici-bas de l'union à Dieu, qui connaît sa plénitude dans l'union transformante et qui s'accomplira dans l'éternelle union et vision béatifique. C'est pour cette raison qu'elle est chez les saints un signe divin :

La théologie catholique traditionnelle refuse de donner à la lévitation une cause naturelle. Elle en fait un prodige divin ou un artifice démoniaque. Pour celles des mystiques non catholiques ou même païens, elle ne leur dénie pas a priori une origine divine [115].

Signe authentique de sainteté chez le mystique catholique, la lévitation traduit dans l'ordre physique la libération intérieure à laquelle l'âme est parvenue : de même que, sous l'action de la grâce, l'âme s'est affranchie de la domination et de l'esclavage du péché, de la pesanteur des passions, de même le corps se trouve momentanément exempté des lois qui le retiennent en ses limites géospatiales, comme pour attester en termes visibles la libération de l'âme qui l'anime et le meut.

ANNEXE

Voici une liste - non exhaustive, tant s'en fait - de personnages qui ont vécu aux XIX[e] et XX[e] siècles, et sont réputés avoir présenté des phénomènes de lévitation. Sur la base des témoignages recueillis, en évaluant leur nombre autant que leur objectivité (attestations directes ou de seconde main, contemporaines ou tardives, émanant de personnes à l'esprit critique, ou au contraire portées au merveilleux, etc.), il est possible d'attribuer à chaque cas une notation de 1 à 5 : la plus haute note traduisant des faits observés indubitablement et fréquemment, par des témoins multiples, dans les meilleures conditions ; la note la plus basse sanctionnant des exemples peu et/ou mal attestés. Un astérisque indique les stigmatisé(e)s.

1. Saints et bienheureux.

St Francesco Saverio Bianchi (1743-1815) prêtre barnabite italien, canonisé en 1951. 3

St Vincenzo Maria Strambi (1745-1824) passioniste italien, évêque de Macerata, canonisé en 1950. 3

St André-Hubert Fournet (1752-1834) prêtre et fondateur français, canonisé en 1933. 4-5

Bienheureuse Anne-Marie Rivier (1768-1838) fondatrice française, béatifiée en 1982. 2-3

St Benedetto Giuseppe Cottolengo (1786-1842) prêtre italien, fondateur de divers instituts, canonisé en 1934, 4-5

Ste Marie-Madeleine Postel (1756-1846) fondatrice française, canonisée en 1925, 3

115 - O. Leroy, *op. cit.*, p. 350.

St Antonio Maria Gianelli (1789-1846) Italien, évêque de Bobbio et fondateur, canonisé en 1951. 2-3

Bienheureux Domenico Barberi (1792-1849 prêtre passioniste italien, béatifié en 1963. 2-3

St Vincenzo Pallotti (1795-1850) prêtre et fondateur italien, canonisé en 1963. 5

Ste Joaquina de Vedruna (1783-1854) veuve et fondatrice espagnole, canonisée en 1959. 5

Bienheureuse Ana Francisca Cirer Carbonell (1781-1855) soeur de la Charité à Majorque, béatifiée en 1989. 5

St Jean-Marie Vianney (1786-1859) Français, curé d'Ars, canonisé en 1925. 3-4

St Michel Garicoïts (1797-1853) prêtre et fondateur français, canonisé en 1947. 5

Bienheureuse Maria De Mattias (1805-1866) fondatrice italienne, béatifiée en 1950. 3-4

Ste Clelia Barbieri (1847-1870) fondatrice italienne, canonisée en 1989. 3-4

St Antonio Maria Claret (1807-1870) Espagnol, évêque de Cuba et fondateur, canonisé en 1950. 3

* Bienheureuse Mariam de Jésus-Crucifié Baouardy (1846-1878) carmélite palestinienne, béatifiée en 1983. 5

* Ste Gemma Galgani (1878-1903) vierge séculière de Lucques (Italie), canonisée en 1940. 3

Bienheureuse Teresa Maria Manetti (1846-1910) fondatrice italienne, béatifiée en 1986. 3

Bienheureuse Ulrika Nisch (1882-1913) religieuse allemande, béatifiée en 1987. 2-3

Bienheureux André Bessette (1845-1937) religieux canadien, béatifié en 1982. 2

* St Pio [Forgione] da Pietrelcina (1887-1968) prêtre capucin italien, canonisé en 2002. 1

2. Serviteurs de Dieu et autres

* Vénérable Anna Katharina Emmerick (1774-1824), Religieuse augustinienne allemande. 1-2

* Vénérable Maria Crocifissa D'Ambrosio (1782-1826) laïque italienne, tertiaire franciscaine. 2-3

Domenica Barbagli (1812-1859) laïque italienne, tertiaire servite de Marie. 4-5

Marie de Jésus du Bourg (1788-1862), servante de Dieu, fondatrice française. 4-5

* Maria von Mörl (1812-1868) laïque autrichienne, tertiaire franciscaine. 1-2

Giuseppina Faro (1847-1871), servante de Dieu, laïque italienne. 2-3

Ana de Jesús Magalhaës (1812-1875), servante de Dieu, laïque portugaise. 5

Maria Leonarda Ranixe (1796-1875), vénérable, fondatrice italienne. 2-3
Marie-Véronique Lioger (1825-1883), servante de Dieu, fondatrice française. 3-4
* Victoire Clair (1811-1883), laïque française, veuve et mère de famille. 2-3
Maria Antonia Paris (1813-1885), vénérable, fondatrice espagnole. 1-2
* Theresa Helena Higginson (1844-1905), servante de Dieu, laïque anglaise. 1-2
* Catherine-Aurélie Caouette (1833-1905), servante de Dieu, fondatrice canadienne. 3-4
* Barbara Pfister (1868-1909), laïque allemande. 3-4
Angela Muñoz Moral (1890-1911), servante de Dieu, Laïque équatorienne. 1-2
* Maria della Passione Tarallo (1866-1912), servante de Dieu, religieuse italienne. 2
* Maria di Gesú Landi (1861-1931), servante de Dieu, tertiaire franciscaine italienne. 1-2
Felice Maria Ghebre Amlak (1885-1934), vénérable, prêtre cistercien érythréen. 2-3
Luis Amigo Ferrer (1854-1934), vénérable, évêque capucin espagnol, fondateur. 1-2
Eusebia Palomino Yenes (1899-1935), vénérable, religieuse espagnole. 2-3
* Marie-Rose Ferron (1902-1936) laïque canadienne. 1
* Marie-Julie Jahenny (1850-1941) laïque française tertiaire franciscaine. 1-2
* Tomasina Pozzi (1910-1944) religieuse italienne. 3-4
Maria Giuseppina Catanea (1894-1948), vénérable carmélite italienne. 5
* Genovefa De Troia (1887-1949), vénérable laïque italienne, tertiaire capucine. 3
* Yvonne-Aimée de Jésus Beauvais (1901-1951), servante de Dieu religieuse française. 3
Melchora Saravia Tasayco (1895-1951), servante de Dieu, laïque péruvienne, tertiaire franciscaine. 2
* Edvige Carboni (1880-1952), servante de Dieu, laïque italienne. 3-4
* Maria Concetta Pantusa (1892-1953), veuve et mère de famille italienne. 5
Ambrogina D'Urso (1909-1954), servante de Dieu, religieuse italienne, 2-3
* Theres Neumann (1898-1962), servante de Dieu, laïque allemande, tertiaire capucine. 2
Cesare Pisano (1900-1964), vénérable, religieux ermite italien. 3
* Adrienne von Speyr (1902-1967) laïque suisse, 2-3
* Marie du Christ Bonnenfant (1907-1973), fondatrice française. 1
* Marthe Robin (1902-1981) servante de Dieu française, tertiaire capucine 1
* Symphorose Chopin (1924-1983) laïque française, tertiaire du Carmel. 1-2
* Raffaela Lionetti (1918-1991) laïque italienne. 1-2
* Domenico Maselli (né en 1922) laïc italien, père de famille, visionnaire de Stornarella. 1-2

* Maria Esperanza Medrano de Bianchini (née en 1928), laïque vénézuélienne, mère de famille, voyante de Betania, 1-2
Carlo Mondin (né en 1944) prêtre séculier italien, 2-3
Conchita Gonzalez (née en 1949), adolescente, voyante de Garabandal. 2-3
* Angelo Chiriatti (né en 1955) adolescent, visionnaire de Bitonto, 0-1
* Roberto Casarin (né en 1963), adolescent, visionnaire de Turin, 1-2
* Miguel Angel Poblet (né en 1955), adolescent, visionnaire de Peñablanca. 0-1

chapitre 2

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX

> Or, quand Moïse descendit du mont Sinaï - Moïse avait dans sa main les deux tables du Témoignage quand il descendit du mont Sinaï -, Moïse ne savait pas que la peau de son visage rayonnait d'avoir parlé avec Lui. Quand Aaron et tous les fils d'Israël virent Moïse, voilà que rayonnait la peau de son visage, et ils eurent peur d'avancer vers lui. Moïse les appela ; Aaron et tous les princes de la communauté revinrent alors vers lui, et Moïse leur parla (...) Quand Moïse eut achevé de parler avec eux, il mit un voile sur son visage. Quand Moïse entrait devant Yahvé pour parler avec Lui, il ôtait le voile jusqu'à ce qu'il sortît ; puis il sortait et disait aux fils d'Israël ce qui lui avait été commandé. Les fils d'Israël voyaient le visage de Moïse qui rayonnait, la peau du visage de Moïse ; Moïse ramenait alors le voile sur son visage, jusqu'à ce qu'il entrât pour parler avec Lui
>
> (Ex 34, 29-31 ; 33-35)

Nous offrant en cet épisode un exemple de la luminosité qui auréole le visage, voire même le corps entier de certains *saints*, le récit biblique atteste l'ancienneté du phénomène dans la tradition religieuse judéo-chrétienne. Le prodige se rencontre aussi dans la plupart des autres religions, et ce dès l'Antiquité. Il s'est vérifié jusqu'à nos jours chez diverses personnes créditées d'une réputation de haute vertu et la phénoménologie mystique chrétienne le tient pour une manifestation d'ordre surnaturel dès lors qu'il se produit dans certaines conditions :

Lorsqu'il s'agit de cas bien attestés, les explications de type scientifique sont insuffisantes, inapplicable ou réductrices de l'ensemble formé par le phénomène et son contexte spirituel [116].

Les circonstances donnent au fait sa signification surnaturelle, qui le distingue d'incidents - a priori comparables - mis en évidence lors d'expériences spirites. De même, étant admise la véracité de certaines observations en milieu médical, le phénomène ne saurait pour autant être réduit à des réactions organiques de luminosité que provoqueraient des conditions psychiques particulières, fussent-elles empreintes d'une connotation religieuse. Aussi, dans son classique traité de discernement des esprits, Prospero Lambertini a-t-il énoncé les critères permettant de tenir pour miraculeuse la luminosité qu'irradient certaines personnes :

1. elle est plus éclatante que celle des lumières ambiantes.
2. elle n'est pas fugace comme celle d'un éclair, mais elle perdure un certain temps.

---

116 - A. Blasucci, article « Phénomènes lumineux », in *Dictionnaire de Spiritualité*, Paris, Beauchesne, fasc. LXII-LXIII, 1976, col. 1184-1188.

3. elle se manifeste dans un contexte de prière, ou lorsqu'on traite de Dieu, de choses spirituelles.
4. la personne concernée doit présenter pour le moins des indices de vertus peu communes.
5. Le phénomène doit produire chez les témoins des fruits spirituels[117].

La réalité matérielle du phénomène étant établie, il n'importe pas moins que soient réunis tous ces critères, afin qu'il puisse - comme la plupart des manifestations susceptibles de souligner l'expérience mystique - être lu dans sa réelle signification :

Le but de cette intervention divine est de manifester et de confirmer devant autrui la sainteté du serviteur de Dieu [118].

Or, soucieux d'inscrire leur héros dans la tradition du merveilleux chrétien, de nombreux auteurs inversent la proposition : dès lors que le thème est signalé dans des biographies antérieures et étayé par des témoignages fiables, il devient exploitable pour la *bonne cause* sans qu'on lui cherche plus avant des garanties aussi probantes. On assiste alors à de véritables *hyperboles de l'hagiographie* où, aux preuves irréfutables requises en pareille matière, se substituent des indices : la critique historique des faits et des documents cède le pas à une démarche interprétative, le plus souvent à partir des déclarations ou des écrits du sujet. La thème de la lumière, fréquent dans le discours des mystiques, se prête à de riches développements symboliques, et là où le sujet n'aura formulé qu'une simple métaphore, témoins et biographes extrapoleront. Les premières *Vies* des saintes Thérèse d'Avila et Maria Maddalena de'Pazzi en offrent divers exemples. A propos des faits de splendeur corporelle attribués à l'une et l'autre, Olivier Leroy exclut qu'il puisse s'agir d'une authentique irradiation lumineuse [119]. En ce qui regarde la seconde, notamment, la formulation paraît traduire plutôt en termes imagés les ardeurs de son amour pour Dieu :

Son visage, abandonnant soudain le teint pâle devenu le sien en raison de ses pénitences (...) devenait tout ardent et plein, ses yeux brillants et étincelants telles des étoiles ; et alors, ne pouvant se contenir, elle s'écriait : ô Amour, ô Dieu ! [120]

On en dira autant des témoignages de soeur Colette d'Applincourt relatifs aux phénomènes de luminosité dont aurait été favorisée sainte Colette de Corbie (+ 1447) : elle aurait vu sortir de sa bouche « *un brandon de flamme ardent et resplendissant, s'élevant comme s'il voulait toucher le*

---

117 - cf. P. Lambertini, *op. cit.*, Liber IV, pars 1a, cap. 26, n° 27.

118 - *Ibid.*, n° 27, p. 310.

119 - Olivier Leroy, « La splendeur corporelle des saints », dans *La Vie spirituelle*, Juvisy, Ed. du Cerf, supplément au tome XLV, 17e année, octobre-décembre 1935, pp. [81-83].

120 - V. Cepari, *Vita di S. Maria Maddalena de'Pazzi*, Rome, 1669, Ed. Prato, 1884, pp. 247-248.

ciel ». Une autre fois, la soeur surprit la sainte en prière dans son oratoire et « la vit revêtue d'une beauté et d'un éclat si grands, qu'elle en tomba aussitôt par terre ». Or, commente une de ses meilleures biographes :

> *ces imaginations ont un seul intérêt : celui de nous faire pénétrer dans l'entourage de Colette ; car nous y voyons le culte que ses familiers et tous ceux qui l'approchent entretiennent pour elle : ils la croient capable de tout, et les merveilles ou prodiges leur semblent tout naturels si elle en est la cause ou l'objet* [121].

Il est aisé de multiplier de tels exemples d'*imaginations* dans les vies des saints. Nombre d'exemples avancés ne résistent pas à un examen critique fondé sur les critères définis par Prospero Lambertini. Mais il n'en existe pas moins des faits dont on ne saurait réduire la relation à de simples tournures de style. Le chercheur dispose à ce sujet d'un matériau de premier ordre, car :

> *Seule l'Eglise catholique, grâce en particulier à sa procédure de béatification, possède sur la luminosité des mystiques une documentation utilisable pour l'historien* [122]

C'est à partir de cette documentation qu'ont travaillé Thurston et Blasucci, mais ils ne citent guère d'exemple postérieur au XVIIIe siècle, le second faisant à peine mention du curé d'Ars (+ 1859) et du père Jean-Michel Roy, prêtre de Bétharram (+ 1924). Ce sont également les seuls cas récents relevés par Olivier Leroy, qui ajoute celui de Séraphin de Sarov (1759-1833), l'un des plus grands mystiques de l'Eglise orthodoxe. Pourtant, si rare que reste le phénomène, il est attesté jusqu'à l'époque contemporaine.

DES CORNES DE MOÏSE À L'AURÉOLE DES SAINTS

Pourquoi le *Moïse* de Michel-Ange porte-t-il des cornes ? C'est la question que doivent se poser les millions de touristes défilant devant la célèbre statue qu'abrite à Rome l'église San Pietro in Vincoli (Saint-Pierre aux Liens). Cette particularité iconographique se retrouve dans les oeuvres d'autres artistes - sculpteurs et peintres - moins connus. Une faute de traduction dans le texte sacré est à l'origine d'une méprise : en hébreu, le verbe rayonner (*qarân*, littéralement lancer des rayons) est dérivé de la racine *qéren*, corne. La Vulgate a traduit : « *le visage de Moïse portait des cornes* ».

Le texte biblique offre du phénomène une description intéressante : c'est la *peau* de Moïse qui rayonne, son corps est devenu source d'une lumière irradiante. On est loin des manifestations médiumniques attestées

---

121 - E. Sainte-Marie Perrin, *La belle vie de sainte Colette de Corbie*, Paris, Plon, 1921, 8e éd., p. 211. Cf. aussi *AA. SS.* 5 mars, tome 1, Anvers, 1668, pp. 558-559.

122 - O. Leroy, *op. cit.*, p. [41].

dans le cadre de réunions spirites, où le sujet est simplement environné d'une lueur fugace ou d'étincelles qu'il semble concentrer autour de lui. Mais plus que la description du prodige, sa signification retient l'attention du lecteur : il est consécutif à la rencontre faciale de Moïse avec Dieu, et il se renouvelle lors de chaque rencontre dans l'intimité de la prière. Reflet de la gloire de Dieu dans la personne de son prophète, il traduit sous forme de signe l'excellence et la profondeur de leur communion. Tel est le tout premier critère d'authenticité du phénomène, que l'hagiographie relève dans la vie de plusieurs saints personnages :

La lumière des saints trouve dans son symbolisme une explication suffisante. Se rappelant la parole de l'Evangile (Lc 11, 34 ss.), ils trouveront naturel, si l'on peut dire, que, s'étant laissé inonder par la lumière divine, ils la répandent matériellement comme de purs cristaux [123].

Chez les mystiques, les phénomènes de luminosité semblent correspondre à des moments ou des phases particulièrement intenses de leur vie spirituelle : communion sacramentelle, oraison, conversation spirituelle. Ils se présentent aux yeux des témoins comme l'extériorisation sensible de l'intimité avec Dieu dont la personne qui en est favorisée reçoit lumières et connaissances.

Si la Vulgate a substitué des cornes à l'irradiation lumineuse du visage de Moïse, assurément nous avons là un exemple extrême des formes que peut revêtir la splendeur corporelle des saints ! Les vies des saints nous offrent un extraordinaire éventail de manifestations lumineuses attribuées - avec prodigalité, nous l'avons vu - à un grand nombre de vertueux personnages. Il n'en est pas moins vrai que : *Les phénomènes lumineux manifestés par des personnes pieuses affectent une très grande variété de formes* [124].

Le plus souvent, la tête ou le visage seuls sont entourés de lumière, comme de ces auréoles dont l'iconographie religieuse pare les élus. Peut-être ces représentations picturales s'inspirent-elles à l'origine de faits observés dans la réalité, dépassant ainsi la simple figuration symbolique. Ce rayonnement limité, affectant la forme d'une auréole - plus exactement d'un nimbe - était fréquent chez saint Vincenzo Pallotti :

Par deux fois, pendant que don Vincenzo célébrait la messe dans l'église du Saint-Esprit, Elisabetta Sanna vit sa tête auréolée d'une vive lumière [125].

La pieuse femme ne fut pas le seul témoin du prodige :

Francesco Maggi, sortant de S. Lucia del Gonfalone à la clôture des Quarante-Heures, vit un cercle d'or qui rayonnait autour du front du saint agenouillé en prière près de l'autel ;

---

123 - Olivier Leroy, « La splendeur corporelle des saints », dans *La Vie spirituelle*, Juvisy, Ed. du Cerf, supplément au tome XLVI, 18e année, janvier-mars 1936, p. [40].

124 - H. Thurston, *op. cit.*, p. 203.

125 - F. Amoroso, *op. cit.*, p. 399.

il fit quelques pas, la tête tournée pour le regarder, et conserva toujours de ce souvenir une vive impression [126].

Aussi précis est le témoignage d'une personne qui, ne connaissant pas le saint, observa le phénomène tout à fait fortuitement :

En 1848, Giuseppe Giorgio passant par la Via Tor di Nona, vit venir vers lui un prêtre accompagné d'un pauvre, qui tenait à la main son chapeau et lui parlait avec beaucoup de respect ; la tête du prêtre était nettement entourée d'un halo comparable à un vif éclat de soleil. Il demanda dans une boutique qui était ce prêtre : on lui répondit que c'était don Vincenzo [127].

Ce sont là quelques-unes des nombreuses dépositions enregistrées dans le cadre de la procédure en vue de la béatification. Les phénomènes dont le bienheureux André Bessette fut l'objet sont identiques :

La chapelle de l'Oratoire (...) se trouvait plongée dans l'obscurité ordinaire. Il était environ neuf heures et le Frère André était agenouillé dans le choeur, près de la porte d'entrée du sanctuaire. Je me trouvais dans la nef, à peu près au milieu de la chapelle et du même côté que le Frère André. Je vis, au-dessus de la tête du Frère André, une source de lumière de 15 à 20 pieds de circonférence, et d'autant de pieds de hauteur. A ma connaissance, ce phénomène (lumineux) a duré de 3 à 4 minutes, ce qui ne pouvait s'expliquer par le luminaire électrique du sanctuaire : le Frère Ludger, à qui j'en ai parlé, a voulu avec moi allumer les lumières électriques, pour constater si l'effet de la lumière électrique ressemblait à ce que j'avais vu ; mais la lumière électrique ne donnait pas le même effet que cette lumière extraordinaire [128].

Voici une autre déclaration :

Dans les dernières années du frère André, il arriva que pour une fois - le ramenant à l'Oratoire après sa visite des malades - on le laissât en route à proximité. Un chauffeur de taxi qui passait le prit dans sa voiture et le laissa en haut de l'Oratoire. Il affirme, ensuite, avoir vu une auréole autour de sa tête - tout le temps - depuis le haut des marches jusqu'au monastère [129].

La maladresse de la formulation rend ces témoignages encore plus précieux : ils ne se présentent pas comme la réédition stéréotypée d'un schéma initial. Les récits relatifs aux phénomènes de luminosité sont, malgré d'évidentes convergences, d'une extrême variété, exposant toutes sortes de détails et d'appréciations qui ne peuvent avoir été inventés pour les besoins de la cause : ces précisions originales traduisent une expérience sur le vif qui fait l'intérêt des témoignages de première main.

---

126 - *Ibid.*, p. 399, stragiudizziali Maggi.

127 - *Ibid.*, p. 399, stragiudizziali Giorgio.

128 - E. Catta, *op. cit.*, p. 84, déposition d'Adélard Favre, *Summarium*, pp. 331-332, n° 77-80.

129 - *Ibid.*, p. 847, relation du Dr Lamy.

Une biographie de la bienheureuse Ulrika Nisch, religieuse allemande morte en 1913, évoque de semblables manifestations :

> *Deux mots (...) de la vive lumière qui jaillissait des yeux de soeur Ulrica et irradiait son visage durant la prière. Soeur Michelle, soeur Mericia, soeur Lioba et de nombreuses apprenties cuisinières en ont parlé à maintes reprises et leurs témoignages concordent parfaitement. Soeur Michelle note en particulier l'étrange et vive lueur qui resplendit sur le visage de soeur Ulrica pendant la messe de la Fête-Dieu 1912. Elle en parla à soeur Bonaventure qui lui dit qu'à l'occasion des grandes fêtes liturgiques soeur Ulrica visualisait probablement le mystère du jour* [130].

Plus explicite, le témoignage de soeur Michaela corrige le texte précédent :

> *Soeur Michaela observa cette luminosité un dimanche de Pentecôte, alors qu'elle était avec soeur Ulrika à la messe de l'église paroissiale et se tenait agenouillée à côté d'elle. Soeur Michaela fut témoin de ce phénomène pour la seconde fois le samedi de la Fête-Dieu 1912, alors que soeur Ulrika se reposait dans le jardin de la maison Saint-Vincent, pour se conformer à sa cure : « Dans la matinée, je reçus de la supérieure l'ordre d'apporter un verre de lait à la malade, qui était allongée là, les yeux fermés. De nouveau, je remarquai une vive lumière - je dirais vraiment une clarté céleste - sur le visage de soeur Ulrika. Je m'en réjouis d'autant plus que le phénomène survenait à un moment où soeur Ulrika devait faire face à de bien pénibles difficultés spirituelles. Je posai le verre de lait sur une chaise et je me retirai. Je relatai l'incident à la supérieure, comme je le faisais régulièrement dans ces cas. La mère supérieure souligna que, au milieu de ses plus rudes tentations, soeur Ulrika bénéficiait de temps à autre d'une illumination qui lui permettait de surmonter ces épreuves. Dans l'un et l'autre cas, je n'ai rien dit à soeur Ulrika*[131].

La première explication attribuée à la supérieure - soeur Ulrika « visualisait probablement le mystère du jour » - se rapporte en toute logique à la fête de la Pentecôte. Le deuxième commentaire nous renseigne sur les dispositions intérieures de la religieuse : les difficultés spirituelles auxquelles il est fait allusion correspondent aux épreuves de la nuit de l'esprit propres aux sixièmes demeures thérésiennes, comme le confirment les notes et les récits de soeur Ulrika relatifs aux années 1911-1912.

Olivier Leroy rapporte le cas de Jean-Michel Roy, prêtre du Sacré-Coeur de Bétharram, une congrégation prodigue en sujets lumineux : son fondateur, saint Michel Garicoïts, était - si l'on peut dire - coutumier du fait, tout comme le troisième supérieur général de l'institut, le serviteur de

---

130 - Angelo Montanati, *Le trésor dans le champ - Vie de la bse Ulrica Nisch (1882-1913), de la Congrégation des Soeurs de la Charité de la Sainte-Croix d'Ingenbohl*, Paris, Ed. Médiaspaul, 1989, pp. 109-110.

131 - Benedikt Baur, o.s.b., *Kein Mass kennt die Liebe - Ulrika Nisch, Kreuzschwester von Hegne*, Konstanz, Merk and Co., 1963, pp. 176-177.

Dieu AUGUSTE ETCHÉCOPAR (1830-1897) dont le visage irradiait fréquemment « une lumière douce, comme tamisée ».

Le 8 mai 1923, le père Jean-Michel Roy et plusieurs de ses confrères se trouvaient à Rome pour la béatification de Michel Garicoïts. Ile célébraient à tour de rôle la messe dans l'église des Miracles, et le père Jules Saubat a laissé une relation du phénomène :

L'économe que j'étais, en même temps que postulateur, supérieur et le reste, courait partout pour pourvoir à tous les besoins. Vers 11 h 30, je traverse en courant la sacristie pleine de monde. Les Pères rentraient, ayant dit leur messe ; les autres partaient aux autels. Tout à coup, notre vénérable recteur m'arrête d'un coup de main assez énergique sur l'épaule et me dit : « Mais, voyez, cet homme-là a l'auréole ! » Je m'arrête, je regarde « cet homme-là » était le Père Roy, qui rentrait à la sacristie, sa messe terminée ; il venait déposer ses ornements. Je regarde : il se tournait juste vers la table des ornements, il s'inclinait devant le crucifix, ut mos est. Je vois en effet, d'abord, un visage très rouge. Cela me frappe peu, mais immédiatement, je vois très clairement une vapeur, sorte de nuée blanche, qui entourait toute la tête. La profondeur du nimbe était de 15 à 20 centimètres, plutôt 20. Je vous assure que je me suis arrêté devant ce spectacle. J'ai regardé, tout surpris, et mon agitation, qui n'était pas petite, est tombée complètement. Le phénomène a duré peu, une minute peut-être ; puis ça s'est affaibli, par les bords extérieurs à la tête, et vite tout a disparu, et j'ai repris ma course aux affaires. Et voilà tout ce que je puis vous dire. Le souvenir en est resté très vif, très précis, et j'en suis ému comme au premier moment [132].

Le témoignage, détaillé, est trop original - le père Saubat mentionne non pas une lumière ou un éclat, mais une vapeur blanche, sans doute luminescente au point d'avoir suggéré d'emblée au recteur l'auréole des saints - pour n'être pas l'expression d'un fait réellement observé par les deux prêtres. Le père Roy mourut quelques mois après ce prodige, dont il ne semble pas avoir été conscient, non plus d'ailleurs que ne le sont généralement les saints personnages sujets à ce genre de manifestations.

LE REFLET DE LA GLOIRE DE DIEU

Les extases ascensionnelles de sainte Joaquina de Vedruna s'accompagnaient de phénomènes lumineux impressionnants, tout comme parfois celles de la bienheureuse Ana Francisca Cirer Carbonell :

Au bout de quelques instants, Margarita Zipa et ses compagnes crurent voir jaillir de l'escalier de vives lueurs. Au cri de Au feu ! lancé par le surveillant Pistola, tous accoururent (...) La lumière et les flammes, causes de cette alarme, provenaient de la servante de Dieu qui, d'une pâleur mortelle, était en extase et soulevée à trois ou quatre palmes au-dessus du sol [133].

132 - O. LEROY, *op. cit.*, p. [158].

133 - F. FORNES, *op. cit.*, p. 270.

Le 15 juillet 1936, la vénérable Maria Giuseppina Catanea - aux vols extatiques si spectaculaires - recevait des visiteurs :

Tout à coup, ils voient la soeur enveloppée d'une lumière éclatante ; son visage a une expression surnaturelle et, pendant qu'elle les bénit en prononçant ces paroles : « Dieu est grand et tout-puissant », elle est soulevée à quelques centimètres au-dessus du sol, tandis qu'un parfum intense et délicieux se répand autour d'elle [134].

Ce n'est qu'un exemple parmi de nombreux autres, où la moniale présentait le plus souvent trois phénomènes distincts : la lévitation, la luminosité et l'émission de fragrances exquises. Comment, à la lecture de tels témoignages, ne pas penser au récit de la Transfiguration ?

Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les emmène, à l'écart, sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière (...) voici qu'une nuée lumineuse les prit sous son ombre et voici qu'une voix disait de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le » (Mt 17, 1-2).

Les apôtres contemplent en Jésus la gloire de Dieu, qui leur manifeste la dilection du Père pour son Fils. Jésus leur présente également le miracle comme un signe prophétique de sa résurrection après qu'il aura eu à souffrir la Passion. Reflet de la Transfiguration du Sauveur, la splendeur corporelle des saints reçoit de ce mystère sa signification, littéralement elle est pour les témoins le signe éclatant du haut degré d'union à Dieu qu'ont atteint les personnes ainsi favorisées :

Etant encore novice, soeur Luigina Rossi se trouvait un soir d'été dans le potager avec les religieuses qui, suivant leur coutume, s'y promenaient en récitant le chapelet, accompagnées du Père fondateur. A un moment, elle vit celui-ci entouré d'une vive lumière. Emerveillée, elle se retourna plusieurs fois pour voir si ce n'était pas un rayon de lune qui l'éclairait ainsi. Mais il n'y avait pas de lune dans le ciel. Craignant une hallucination, elle regarda et regarda encore, inspectant tout. Après avoir eu l'assurance que ce n'était pas une lumière naturelle, elle s'empressa d'en informer la Révérende Mère Geltrude. Celle-ci ne s'en étonna pas outre mesure, elle affirma à soeur Luigina que c'était bien là un fait réel : « Le Père est un saint, et cette lumière atteste que Dieu le protège » [135].

Assurément FRANCESCO SPINELLI (1853-1913), fondateur des Adoratrices du Saint-Sacrement de Rivolta, était un saint : l'Eglise l'a béatifié en 1992. On ne sait qu'admirer le plus, l'esprit critique dont fait preuve la jeune religieuse, ou le détachement de la supérieure, habituée à ce genre de

---

134 - *Una carmelitana scalza*, op. cit., p. 174.

135 - Giustino BORGONOVO, *Il Padre Francesco Spinelli, lampada vivente del SS. Sacramento*, Milan, Ancora, 1939, pp. 512-513.

manifestations. La vie du bienheureux André Bessette présente des faits comparables :

Un soir que j'accompagnais le Frère André à sa petite chapelle, au moment où il fermait la porte de la chapelle à clef dans l'obscurité de la nuit, je l'ai vu pendant quelques secondes, immobile dans l'attitude de verrouiller la porte, tout illuminé de rayons blancs comme on en voit sur les images des saints. Ce tableau m'a créé une impression extraordinaire, inoubliable [136]

La remarque *des rayons blancs comme on en voit sur les images des saints* traduit un réflexe éloquent : le prodige le renvoie à une iconographie classique, dans laquelle frère André s'inscrit presque naturellement (le témoin ne fait pas mention d'une quelconque surprise), tant sa réputation de sainteté est établie. Le sentiment qui domine est l'émerveillement, souvent accompagné d'une crainte révérencielle. Ainsi dans l'aventure que connut Emilio Santese, trésorier de la confrérie Saint-Jean à Pareto, dans la nuit du 29 janvier 1900. Il était à peu près minuit, et il rentrait chez lui en proie à de sombres pensées :

Comme, arrivé à une arcade s'ouvrant sur une brève montée, il jetait un coup d'oeil en contrebas vers le pont de Riodentro, il lui apparut soudain un halo de lumière. N'en pouvant comprendre la cause, il s'en approcha à pas mesurés. Du centre de cette lumière surgit frà Giuseppe, qui marchait les bras levés vers le ciel, absorbé en prière. S'armant de courage, mais la gorge serrée, Santese attendit que la lumière eût disparu « peu après », ainsi qu'il l'attesta, pour appeler : « Oh, frà Giuseppe, que faites-vous ? » Comme s'il se réveillait, l'extatique lui répondit : « Je prie »[137].

Et le religieux - le franciscain Diego Oddi (1839-1919), béatifié en 1999 - fit un bout de chemin avec Santese, lui prodiguant des paroles de réconfort qui dissipèrent ses inquiétudes.

Fioretti d'hier et d'aujourd'hui

On lit dans les *Vitae* médiévales des bienheureuses Aleydis (Alice) de Schaerbeek (+ 1250) et Lidwine de Schiedam (1380-1433), que les chambres dans lesquelles elles vivaient grabataires se trouvaient parfois inondées de la lumière qu'irradiaient leurs corps transfigurés. Le lecteur sera porté à ne voir là que pieuses exagérations des chroniqueurs, mais le prodige se rencontre dans la vie de saints plus récents, tels le dominicain Luis Bertrán (1526-1581) et le franciscain Tommaso da Cori (1655-1729), et il s'est avéré jusqu'à l'époque contemporaine.

Durant la nuit de Noël 1896, l'abbé Busert se trouvait avec deux confrères et une quinzaine de personnes au chevet de la stigmatisée Anna Henle (1871-1950), une pieuse laïque qui vivait recluse dans la maison

136 - E. Catta, *op. cit.*, p. 847 - Déposition de Paul Corbeil, *Summarium* p. 109, n° 129.

137 - Rocco Guerini, *Fra Diego Oddi, un dono di Dio*, Rome, Ed. Amici di Frà Diego, 1987, p. 374.

paternelle à Aichstetten, en Souabe. Elle était en extase et affirmait assister en esprit à la messe de la Nativité qui se célébrait au même moment à Bethléem. Les assistants pouvaient en suivre le déroulement grâce aux répons d'Anna. A la consécration, le visage de l'extatique s'illumina et ses yeux devinrent « comme des étoiles étincelantes » tandis que, visible à tous, une hostie éclatante de lumière apparaissait suspendue en l'air devant ses lèvres. L'abbé Busert la prit pour en communier Anna, dont tout le corps se mit aussitôt à resplendir, éclairant toute la chambre. Le prodige persista une grande partie de la nuit et s'étendit au toit de la maison, au point que des passants revenant de la messe de minuit virent, de la route, « *une maison en feu qui brûlait sans se consumer couronnée de flammes* » ! Le prodige se renouvela plus d'une fois, jusqu'en 1917, année où la stigmatisée obtint de Dieu la disparition des signes extraordinaires qui ponctuaient son existence, attirant l'attention sur elle et suscitant de vives polémiques [138].

C'est également dans la nuit de Noël - en 1965 - que la mystique Symphorose Chopin (1924-1983) fut sujette à un phénomène identique. Comme la maladie la retenait alitée, elle n'avait pu se rendre à la messe de minuit ; tandis qu'elle priait, elle fut ravie en extase et reçut la communion de la main d'un ange. Sa soeur cadette Berthe, qui dormait auprès d'elle, fut alors réveillée par une vive lumière :

> *Assise dans son lit, les mains croisées sur la poitrine, les yeux fermés, Symphorose était toute brillante, comme une ampoule ; il y avait de la lumière dans toute la chambre. Même maman s'en est avisée, malgré qu'elle dormait de l'autre côté. Il y a eu ensuite la sirène des pompiers et du bruit dans l'escalier, parce que les voisins croyaient que la maison brûlait. On a vu sur le toit une grande flamme, c'était comme une croix qui montait vers le ciel. Tout s'est arrêté bientôt, mais [Symphorose] dormait toujours. Le lendemain, elle a dit qu'il y avait eu une croix de lumière sur la maison et que c'était un signe* [139].

Quelques jours avant sa mort, Symphorose confirma ce récit, précisant qu'elle avait reçu de la main d'un ange une hostie lumineuse et que, n'ayant pas vu la croix de lumière au-dessus de la maison, elle en avait eu révélation durant son extase. De tels faits, rarissimes, sont attestés par des témoins dignes de foi :

> *[Maria della Passione Tarallo] était assidue à l'adoration nocturne. Mais, dans les dernières années de sa vie, sa santé était si ébranlée, et si grande sa faiblesse, qu'elle ne pouvait pratiquement plus se tenir sur ses pieds, notam-*

---

138 - cf. Franz TENG, *Anna Henle, der Leidensengel von Aichstetten im Allgäu*, Wien, Kreuzverlag, 1972, p. 31; et Christian ROUVIÈRES, *Une stigmatisée contemporaine, Anna Henle (1871-1950) - Vie et prophéties*, Namur, Centre Béthania, s.d. (1976), pp. 39-40. Dans l'un et l'autre ouvrage, l'épisode est très romancé. J'ai pu, grâce à l'obligeance du père Rösch, dernier confesseur de la stigmatisée, consulter la copie de la déposition de l'abbé Busert, dont l'original est conservé sub secreto dans les archives diocésaines de Stuttgart-Rottenburg, et ramener les faits à une plus rigoureuse objectivité.

139 - Témoignage de Berthe, corroboré par les déclarations de quelques personnes qui furent témoins du fait -Documents de l'auteur.

ment lorsqu'elle regagnait sa cellule après les longues heures passées dans cette position inconfortable. De surcroît, l'obscurité des couloirs et des escaliers était si complète qu'elle ne savait où diriger ses pas. « Alors - lit-on dans les dépositions - par un exceptionnel effet de sa grâce, le bon Jésus la faisait accompagner d'une très vive lumière qui éclairait son chemin ». Le phénomène fut vérifié par diverses personnes, et la Servante de Dieu elle-même le relatait en toute simplicité. Dans la nuit de Noël 1911, plusieurs membres de la communauté purent assister à un fait qui les impressionna beaucoup : à trois heures du matin, soeur Maria Dolores, alors postulante, quitta le choeur après l'adoration pour regagner sa cellule ; elle vit le corridor illuminé par une clarté éblouissante qui sortait de la cellule de la maîtresse des novices (Maria della Passione). S'approchant, elle vit que la porte de la chambre était fermée, et que cette lumière aveuglante filtrait par les fentes et la serrure de la porte[140].

Ces trois prodiges exceptionnels eurent lieu au cours d'une nuit de la Nativité, fête de la lumière par excellence. C'est également en cette solennité que débutèrent les manifestations lumineuses qui, durant plus de trente années, jalonnèrent l'existence de saint MICHEL GARICOÏTS (1797-1863) :

*Le phénomène avait été observé de bonne heure, en 1829 ou 1830, la nuit de Noël. Une pieuse personne de Nay, nullement portée à l'illusion, avait vu « autour de M. Garicoïts une lumière extraordinaire pendant qu'il disait la messe, à l'*Incarnatus est *du Credo »* [141].

Le phénomène se produisait surtout quand il célébrait la messe, quand il confessait, quand il était en prière. De même pour son disciple et successeur AUGUSTE ETCHÉCOPAR (1830-1897) :

Je n'ai jamais vu quelque chose de semblable que sur une autre personne qui, elle aussi, jouit d'une extraordinaire réputation de sainteté. Ce rayonnement paraissait davantage quand le Serviteur de Dieu était en adoration devant le Saint-Sacrement [142].

Le plus souvent, les sujets ne semblent pas se rendre compte qu'ils émettent cette lumière, le phénomène se produisant lorsqu'ils sont absorbés profondément dans la prière, sinon ravis en extase.

ETOILES, BOULES DE FEU ET ÉTINCELLES

De vieilles légendes relatent que parfois des étoiles brillantes apparaissaient au-dessus de la bienheureuse Salomé de Halicz, une clarisse morte en 1268. Ce qui peut paraître pieuse fiction s'est vérifié à une époque relativement récente, en la personne du saint capucin KONRAD VON PARZHAM

---

140 - D. FRANGIPANE, *op. cit.*, p. 229.

141 - Denis BUZY, *Le saint de Bétharram, le bon Père Garicoïts*, Paris, Ed. Saint-Paul, 1947, p. 195.

142 - *Ibid.*, p. 197. Témoignage du père Bourdenne, faisant allusion au père Etchécopar.

(1818-1894), portier au couvent d'Altötting, en Bavière. Des pèlerins, qui y visitaient le sanctuaire de la Vierge Noire vers 1885, *virent une fois au-dessus de la tête du serviteur de Dieu une couronne d'étoiles étincelantes* [143]. Konrad de Parzham présente une phénoménologie de la lumière dont il n'existe guère d'équivalent dans l'hagiographie moderne. Nombreux sont les pèlerins qui en furent témoins, quand ils le surprenaient en oraison devant l'image de la Vierge Noire :

Je vis comment l'ardeur de sa prière intérieure se traduisait extérieurement : des globes de feu étincelants sortaient de sa bouche et s'élevaient jusqu'à la sainte image. Je le vis plusieurs fois. Une fois, je le vis tout entouré d'un voile de brume resplendissante : de sa bouche s'échappaient de toutes parts des étincelles de feu éclatantes [144].

L'incident se renouvela des centaines de fois, entre 1862 et 1892 : c'étaient « des boules de feu ou des globes d'or pur », des « globes comme d'un or resplendissant de façon admirable, qui disparaissaient à la hauteur de la sainte image » ; on pouvait les compter, car ils s'élevaient lentement, telles de grosses bulles de lumière, éclairant parfois la chapelle entière. Recueillis sous serment lors des procès de béatification et de canonisation, des centaines de témoignages ont été passés au crible de la critique la plus rigoureuse, et on ne saurait en contester la valeur.

Les phénomènes de luminosité sont susceptibles d'affecter les formes les plus étonnantes : des flammèches jaillissaient de la bouche et des yeux de sainte Rose de Lima (1586-1617) quand elle était en prière, tandis que le jésuite Bernardino Realino (1530-1616) projetait autour de lui des gerbes d'étincelles. Un prodige similaire a été observé chez saint ANDRÉ-HUBERT FOURNET (1752-1834) :

L'abbé Forget, qui dans son enfance suivait la messe que l'abbé Fournet allait dire au village voisin de Molante, raconta plus tard à l'abbé Morisson qu'un jour d'hiver, la terre étant légèrement couverte de neige, comme il se rendait à ce village, suivant l'abbé sur un étroit chemin qui y conduit, il vit « comme des rayons et des étincelles » sous les pieds d'André-Hubert Fournet. L'abbé Morisson avait été frappé de l'émotion avec laquelle l'abbé Forget racontait ce fait après de si nombreuses années [145].

Rien d'aussi étrange chez la servante de Dieu MARIE ALPHONSINE DANÎL GATTAS (1843-1927), religieuse palestinienne fondatrice des Soeurs du Très-Saint Rosaire de Jérusalem :

Une nuit, j'entendis des pas dans l'escalier. Effrayée, je me levai pour voir qui était dans la maison. Je vis alors soeur Alphonsine sur l'escalier décou-

143 - Georg BERGMANN, *Bruder zwischen Gestern und Morgen, Konrad von Parzham*, Passau, Verlag Passavia, 1974, p. 222.

144 - *Ibid.*, p. 221 - Déposition de Nikolaus Hartwanger.

145 - Jules SAUBAT, *André-Hubert Fournet*, 1924, tome I, cité par O. LEROY, *op. cit.* p. [140], note.

vert qui mène à la chapelle. Lorsqu'elle arriva à la chapelle, celle-ci fut éclairée d'une façon telle que ce ne pouvait être une lumière naturelle. Je réveillai soeur Martine, qui était avec moi, pour qu'elle regardât cette merveilleuse lumière, mais elle ne voulut rien entendre[146].

Or, bien des années plus tard :

Cette même soeur Martine, celle qui n'avait pas voulu regarder la lumière, vint à Aïn Karim. Là, elle dut se lever au cours d'une nuit, selon le désir exprimé par Mère Hanna, pour vérifier que tout était calme dans le dortoir des orphelines. Comme elle ouvrait la porte de sa cellule, elle vit une forme lumineuse qui se hâtait vers la chapelle, éclairant le corridor. Elle poussa un cri de frayeur. Le lendemain, ayant relaté l'incident à la supérieure, celle-ci la rassura en lui disant qu'il s'agissait de soeur Alphonsine qui, chaque nuit, se rendait à la chapelle [147].

S'il n'y a ni globes de feu, ni étincelles, le phénomène n'en est pas moins impressionnant.

~ Et à l'heure de notre mort

Les phénomènes de luminosité surviennent, à de rares exceptions près, dans les dernières années de la vie de la personne qui en est favorisée. Ils semblent souligner son entrée dans les ultimes demeures de l'union transformante où « l'âme, ou mieux, l'esprit de l'âme, est devenu une seule chose avec Dieu » [148]. Pour cette raison, ils sont moins fréquents que d'autres manifestations extraordinaires survenant alors que l'âme n'a pas encore atteint la plénitude de l'union. Pour cela aussi, lorsque la splendeur corporelle et la lévitation se rencontrent chez un mystique, celle-ci précède souvent de plusieurs années les prodiges lumineux. René Laurentin a mis en évidence le contexte spirituel dans lequel a eu lieu chez Yvonne-Aimée [de Jésus] Beauvais (1901-1951) un fait remarquable :

C'est alors que soeur Yvonne-Aimée semble parvenir à la grâce d'Union transformante, telle que la décrivent les mystiques (...) Soeur Marie de la Croix a le sentiment d'une transfiguration [149].

Le 16 mai 1948, fête de la Pentecôte, l'infirmière relate :

En remontant de Complies, je prépare le goûter. Mère Yvonne-Aimée dessine dans le bureau du nord. Elle vient chercher quelque chose au ne 3 et en sortant (je sors également de l'Office) je reste en arrêt avec un « Oh ! ». Son coeur est lumineux et quelle lumière ! Elle me le fait toucher : il est brûlant.

---

146 - Benedikt Stolz, *Ein Rosenkranzleben - Mutter Maria Alfonsina vom Rosenkranz*, Thannhausen, Verlag Minholz, 1968, p. 84.

147 - *Ibid.*, p. 84.

148 - Sainte Thérèse d'Avila, *Le château de l'âme ou le livre des demeures*, septièmes demeures, chapitre 2, *op. cit.*, p. 1036.

149 - René Laurentin, *Un amour extraordinaire, Yvonne-Aimée de Malestroit*, Paris, Ed. O.E.I.L., 1985, p. 198.

Ses côtes sont soulevées, elle a très mal. Je l'ai vue dix minutes, ¼ d'heure, puis Mère Prieure [Marie-Anne] est arrivée et je suis partie [150].

Il s'écoulera moins de trois ans avant la mort de Mère Yvonne-Aimée.

Fort curieusement, une bonne proportion des prodiges de luminosité (plus d'un tiers des cas) répond à une double caractéristique : ce sont des incidents uniques, isolés, qui se produisent quelques instants - plus rarement quelques jours ou quelques mois - avant la mort. Ainsi pour la vénérable Anna Maria Adorni, une fondatrice italienne décédée en 1893 :

Vers six heures du soir, le visage de la vénérable devint resplendissant et la chambre en fut tout illuminée. Une émotion intense et une joie profonde remplirent l'âme des deux infirmières, qui ne pensèrent pas pour autant à appeler les autres soeurs, étant loin de penser que cette splendeur annonçait déjà la vision du ciel. A 19 heures, la vénérée Mère sourit, comme si une céleste vision ravissait son esprit, et elle rendit à Dieu sa belle âme [151].

Souvent, les témoins notent que le sujet semble être alors en présence d'un personnage céleste, comme les soeurs de Saint-Joseph de Cuneo à la mort de leur aumônier, le chanoine GIOVANNI MARIA SILVESTRO, décédé saintement en 1909 :

C'était la nuit du 9 avril. Notre vénéré père Mgr Silvestro était à l'agonie : oeil vitreux, pâleur de mort, respiration entrecoupée (...) Or, voici qu'à l'invocation Janua Coeli, *le visage du mourant se transfigura et, à la stupeur de tous, il se redressa pour s'asseoir sur son lit, croisa les mains sur sa poitrine, puis les tendit comme s'il voulait étreindre quelqu'un, les agita en signe de joie, souriant d'un sourire céleste, puis envoya des baisers du bout de ses doigts et s'efforça d'aller à la rencontre de sa surnaturelle vision ; mais il en fut retenu par les cinq heureuses personnes qui l'assistaient (...) La vision béatifique se prolongea trois quarts d'heure (...) Vers les trois heures, le surprenant spectacle cessa et le malade retomba dans un assoupissement mortel. A ce moment arriva la Mère Générale, elle aussi décédée à présent, qui s'approcha du mourant tout irradié de lumière pour le contempler* [152].

Deux jeunes femmes surprirent fortuitement un phénomène analogue chez le serviteur de Dieu LUIGI LO VERDE, clerc franciscain mort à l'âge de vingt-deux ans en 1932 :

On nous fit entrer. Compte-tenu de la position du lit, le malade ne pouvait pas nous voir tout de suite. La chambre était plongée dans la pénombre, et je fus frappée par quelque chose d'étrange : il me semblait voir de la

---

150 - Paul LABUTTE, *Yvonne-Aimée de Jésus, « ma mère selon l'Esprit »*, Paris, Ed. François-Xavier de Guibert, 1997, p. 705.

151 - Augusto LUCA, *Far rifiorire le speranza - Anna Maria Adorni*, Rome, Ed. Città Nuova, 1982, p. 188.

152 - Peano DALMAZIO, *Mons. Canonico Giovanni Maria Silvestro*, Cuneo, Ed. Protette di S. Giuseppe, 1926, pp. 112-113.

lumière autour de sa tête. Je regardai les persiennes, elles étaient baissées, la toile en était tendue. Cela ne pouvait venir de cet endroit. Un bruit fit se retourner frère Luigi : il tourna la tête et posa les yeux sur nous, étonné de voir une étrangère, puis il se détourna. Cela ne dura qu'un instant, mais j'avais vu d'où venait la lumière. Au même moment, mon amie me serra fortement la main, elle aussi avait été impressionnée. De fait, à peine fûmes-nous sorties qu'elle me demanda :

- Est-ce que tu as vu ?

- Quoi ? lui répondis-je.

- La lumière était dans les yeux de frère Luigi. Ces yeux ont vu le Seigneur !

- Moi aussi, j'avais remarqué le phénomène [153]

Les mourants sujets à de telles manifestations expirent dans une parfaite sérénité, voire dans la jubilation, sans subir les tourments d'une pénible agonie, ainsi qu'on le relève encore chez la vénérable LIDVINA MENEGUZZI (1901-1941), une salésienne missionnaire en Ethiopie :

Comme elle venait de recevoir les derniers sacrements, la malade entra dans une sorte d'extase, à la vive stupéfaction de ses consoeurs. Son visage s'illumina comme s'il était entouré d'un halo aveuglant ; alors, fixant le regard sur quelque chose de mystérieux qu'elle était seule à voir, elle apparut comme transfigurée [154].

Quant à leur entourage, il retrouve paix et consolation à la vue de ces prodiges : les témoins ont soudain l'impression très nette de se trouver en face du divin, leur peine se change en joie, surtout lorsque le mourant a été éprouvé par une longue et douloureuse maladie. Pour certaines âmes éprises de sainteté - notamment les jeunes -, la souffrance des derniers temps de la vie peut constituer l'occasion d'ultimes purifications, de dépouillements intérieurs qui les conduisent *en brûlant les étapes* à l'union transformante : les prodiges de luminosité *in extremis* traduiraient la victoire finale de la grâce au terme du cheminement intérieur, en même temps qu'ils laisseraient entrevoir par anticipation la gloire et la béatitude éternelles promises aux élus ; dans cette perspective, ils ont une signification apologétique, et invitent à la méditation sur le mystère de la mort et de ses entours.

Ainsi, les phénomènes qui accompagnèrent le décès de la servante de Dieu Julitta Ritz (1882-1966), moniale rédemptoristine allemande, semblent bien avoir illustré l'accomplissement de son expérience mystique, la fin de la nuit de l'esprit qu'elle appelait nuit de la foi et dont elle assurait qu'il devait déboucher dès ici-bas sur le jour lumineux de l'éternité. Quelques instants avant de rendre l'âme, elle fut littéralement transfigurée : son

153 - Ermenegildo GIARRIZIO, *Fra Luigi Lo Verde, una gioventú piena di Dio*, Palerme, Curia Provinziale dei Conventuali, 1982, p. 183 - Procès apostolique, témoignage de Grazia Geraci.

154 - Emilio da CAVASO, o.f.m. cap., *Fiamma ecumenica - La Serva di Dio Lidvina Meneguzzi*, Padova, Postulazione, 1967, p. 130.

visage émacié et ridé retrouva soudain la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, ses yeux étincelèrent de façon extraordinaire, et une clarté diffuse se répandit sur ses traits, persistant quelques minutes après la mort à l'émerveillement de la communauté réunie à son chevet.

~ A LA RECHERCHE D'UNE EXPLICATION

Il semble impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'avancer même un début d'explication scientifique à ces phénomènes de luminosité. La théorie du docteur Protti sur le sang radioactif d'Anna Morano, la *femme lumineuse* de Pirano, prête aujourd'hui à sourire. Elle avait été vivement critiquée en son temps par le professeur Bateman, une des sommités du monde médical anglo-saxon :

> *Ce qu'il importe de noter pour l'instant, c'est que les allusions au rayonnement mitogénétique et au rayonnement sanguin doivent être regardées avec scepticisme. Même si le rayonnement mitogénétique existe, il est assurément trop faible pour causer une émission fluorescente. L'explication que donne Protti de son cas remarquable doit être rejetée* [155].

Les paysans italiens regardaient ce phénomène comme un signe de sainteté, d'autant plus qu'il se produisait chez un sujet d'une piété insigne, qui avait jeûné strictement pendant le carême : on n'en avait pas moins admis Anna Morano à l'hôpital pour crises d'asthme et *hystérie*, et c'est au cours de son sommeil - ou d'extases ? - qu'une vive lumière rayonnait par intermittences de sa poitrine. Le prodige, qui durait chaque fois plusieurs secondes, put être filmé. Le professeur Bateman relève, non sans humour :

> *Signor Protti attribue ce phénomène plus prosaïquement et peut-être moins exactement [que le bon peuple italien] à l'action du rayonnement sanguin, qui produirait la luminescence de certaines substances de la peau* [156].

Quant à l'idée d'un *métabolisme nucléaire* chère à Louis Kervran, elle reste pure hypothèse, si séduisante soit-elle. Longtemps encore, notre science restera incapable d'appréhender le pourquoi et le comment de ces manifestations déroutantes [157]. En revanche, la théologie est à même d'apporter sa contribution à la compréhension de tels faits :

> *Lorsqu'il s'agit d'un tel phénomène d'origine divine, une seule explication théologique est possible, celle d'une irradiation qui, de l'esprit au contact avec Dieu, se transmet au corps : l'âme habitée par Dieu laisse transparaître, à travers le corps, quelque chose de la lumière divine. Ce rayonnement spirituel n'empêche pas cependant de considérer le phénomène lumineux comme physique - comme une lumière organique -, mais il est suscité par l'Esprit*

---

155 - Dr J. B. Bateman, *Mitogenetic radiations and bioluminescence*, in « Nature », Londres, 9 juin 1934, p. 880.

156 - *Ibid.*, p. 880.

157 - Cf. les commentaires d'Aimé Michel à ce sujet, *op. cit.*, pp. 235-237. L'auteur ne souligne pas assez le caractère gratuit de ces phénomènes, sur lequel on ne saurait trop insister.

Saint ; finalement, on peut voir dans ce phénomène comme une irradiation anticipée de la glorieuse clarté des corps dans le monde nouveau de la résurrection[158].

Dans les relations qu'elle écrivit par obéissance, la vénérable Lucia Mangano fait état d'expériences intérieures succédant à la grâce du mariage spirituel. Elle consacre plusieurs pages aux effets physiques du rayonnement de la splendeur divine dans l'âme :

Parfois, c'est tout le corps qui se sent resplendissant, environné de cette gloire dont l'âme est irradiée dans la vision béatifique : alors il éprouve comme une confusion indescriptible et ne peut supporter tant de gloire ; c'est pourquoi je souffre énormément. Il arrive en d'autres occasions que le coeur pâtisse de palpitations, de douleurs : ce sont comme des flèches de feu et autres phénomènes parce qu'il est incapable de supporter l'amour et la jubilation de l'âme, que Dieu écoule en lui. Plus souvent, ce sont les yeux qui semblent investis d'une lumière intérieure qui s'efforce de s'écouler par leur voie ; mais, n'étant pas aptes à transmettre une lumière si haute et si éclatante, ils se sentent dilatés et incapables de communiquer cette lumière ; je ne puis les fermer : ils restent troublés par la lumière extérieure et ne peuvent fixer les multiples petites choses d'ici-bas, il semble qu'ils ne trouveraient de repos qu'en fixant l'immensité du ciel [159].

On objectera que ceci n'est que théorie, perception subjective de réalités spirituelles intraduisibles, et par définition sans effet extérieur, corporel. Or, les phénomènes dont l'entourage de Lucia fut témoin correspondent très précisément à ce qu'elle s'efforce d'en exprimer :

Actuellement, Lucia expérimente très souvent ce phénomène duquel j'ai parlé d'autres fois. Il lui semble que de son corps entier s'échappe une lumière très vive qui, d'une manière toute spéciale, se diffuse par les yeux. Il lui semble aussi que les autres doivent le remarquer, mais ils ne voient rien. On note seulement que ses yeux s'illuminent à ce moment-là d'une façon extraordinaire, scintillant comme des étoiles (...) Très souvent, elle a les yeux si lumineux qu'on n'en peut soutenir l'éclat. Après avoir narré les souffrances qu'elle ressent alors dans le coeur, Lucia dit une fois « Quand je me sens ainsi, il me semble que mes yeux se dilatent de plus en plus, devenant resplendissants, aussi dois-je me faire violence pour les fermer, ils sont éclatants comme des étoiles ». En d'autres occasions , Lucia cherchait à cacher son regard et éviter de croiser le mien ; ce phénomène dura une fois près d'une heure. Elle éprouvait une profonde répugnance à se faire voir en cet état [160].

De tels prodiges, manifestant l'intimité de la relation établie par Dieu avec l'âme, en sont le signe visible. Ils attestent que la personne ainsi

158 - A. Blasucci, *art. cit.*, col. 1188.

159 - G. Fontanarosa, *op. cit.*, tome 2, pp. 113-114.

160 - *Ibid.*, pp. 115-117.

favorisée a vu Dieu, qu'elle a été admise à contempler l'éclat de sa gloire, c'est-à-dire les merveilles de son amour, qui va se reflétant jusque dans son corps.

II
La lumière, signe visible de l'invisible

Dès lors que certaines personnes signalées par une éminente piété et une vie spirituelle intense, manifestent dans leur corps des phénomènes de luminosité, il est relativement aisé de situer ces manifestations dans leur itinéraire intérieur : elles signalent une union à Dieu particulièrement profonde qui, réalisé à la faveur des purifications passives de l'âme, s'épanouit dans le mariage spirituel et l'union transformante. Plus problématique est le cas où de semblables prodiges ont lieu après la mort des serviteurs de Dieu, plus étonnants sont ceux produits par l'hostie consacrée ou par les objets inanimés que sont les images saintes.

DES LUMIÈRES PAR-DELÀ LA MORT

Dans la nuit qui suivit le décès du saint ermite CHARBEL MAKHLOUF (24 décembre 1898),

> *le Frère Elie Mehrini visitait à minuit le Saint-Sacrement dans l'église où était exposé le corps du Père Charbel (...) Pendant qu'il priait, il vit une lumière qui, jaillissant du tabernacle, venait planer au-dessus du corps du Père puis, s'élevant, retournait au tabernacle*[161].

C'était le premier des phénomènes lumineux qui, par leur fréquence et leur intensité, allaient bouleverser dans les semaines suivantes les fidèles, chrétiens et musulmans, du Liban :

> *Une lueur extraordinaire apparaissait au-dessus du cimetière, que nous vîmes, nous autres paysans, de nos maisons situées en face du cimetière* [162].

En effet, le prodige se renouvela alors que le corps avait été inhumé, et il acquit de telles proportions que l'on dut procéder à l'exhumation en vue d'une enquête sur l'origine et la signification de ces lumières :

> *On a relevé le corps à cause de l'apparition de la lumière, maintes fois recommencée : je l'ai vue moi-même, trois fois. Les moines, à qui nous rapportions le fait, ne voulaient pas nous croire.*

---

161 - Paul DAHER, *Vie, survie et prodiges de l'ermite Charbel Makhlouf*, Paris, Ed. Spes, 1953, p. 102.

162 - *Ibid.*, p. 102 - Témoignage de Georges Emmanuel.

Mais le supérieur, le Père Antoine Al'Michmichani, est venu dans notre maison opposée au monastère, et a constaté lui-même l'apparition de la lumière. Après quoi, on a relevé le corps [163]*.*

Un témoignage - parmi tant d'autres - d'un musulman corrobore ces récits :

Le préfet de la région, Mahmoud Hémadé, était avec certains de ses hommes à la recherche d'un criminel qu'il croyait être caché à Annaya. La nuit, dès qu'ils furent à proximité du couvent, ils virent une lumière apparaître, d'abord faible, puis brillant d'un très vif éclat, à l'est de la chapelle. Quand ils arrivèrent près du monastère, la lumière avait disparu. Ils réveillèrent le supérieur, le Père Antoine Al'Michmichani, et lui racontèrent le fait. Il leur dit : « En effet, depuis quelques semaines, beaucoup voient cette lumière briller au-dessus de la tombe du Père Charbel » - « Je jure, reprit le préfet musulman, qu'à la première occasion, j'irai moi-même relater le fait à Sa Béatitude le patriarche » [164]*.*

Ce ne sont pas là, à proprement parler, des phénomènes de luminosité corporelle, mais ils sont en étroite relation avec le lieu précis où se trouve le corps du défunt. Et, de même que dans le cas d'un mystique revêtu de la splendeur de Dieu, le prodige traduit l'emprise divine sur cette personne, de même certaines manifestations lumineuses insolites ont pour fonction de souligner que Dieu s'est réservé tel objet, tel lieu, pour lui conférer un caractère sacré : il n'est là rien que de conforme à la tradition biblique. Mais elles peuvent également attester la sainteté d'un défunt serviteur de Dieu lorsqu'elles se produisent en référence directe avec sa tombe, et donc avec son corps.

Pour Charbel Makhlouf, il est évident que ces signes lumineux ont, par leur fréquence et leur ampleur, apposé en quelque sorte un sceau divin sur la réputation de sainteté dont il jouissait de son vivant, favorisant l'expansion de son culte dans la population voisine du monastère, puis dans le pays entier, et hâtant ainsi l'introduction de sa cause de canonisation. Ils ont été également à l'origine de l'exhumation de sa dépouille mortelle, qui fut l'instrument d'autres prodiges.

De semblables lumières ont été signalées sur la tombe de RAFQÂH (Rebecca) AR-RAYÈS de Himlaya (1832-1914), moniale libanaise maronite canonisée en 2001 :

On a constaté sur son tombeau le même phénomène qu'il y eut sur le tombeau de saint Charbel au moment de son inhumation, le 25 décembre 1898, à savoir une lumière resplendissante qui venait du tombeau de notre Servante de Dieu, puis disparut. Plusieurs personnes habitant les villages voisins du monastère Saint-Joseph à Jrabta, virent cette lumière extraordinaire. « J'ai vu cette lumière, rapporte Dorgham Al-Koury Khaïrallah, par

163 - *Ibid.*, p. 102 - Témoignage de Miladé Chehadé.

164 - *Ibid.*, pp. 102-103 - Témoignage de Saba Bou Moussa.

deux fois, deux nuits différentes ; et grâce à cette lumière, je voyais une à une les feuilles du chêne qui est en face du caveau » [165].

Ces prodiges ne sont pas propres au Liban. Au-dessus du cadavre de saint Pierre-Marie Chanel (1803-1841), missionnaire mariste à Futuna, qui venait d'être abattu d'un coup d'herminette par ses assassins, une croix lumineuse apparut, accompagnée de ténèbres soudaines, alors que le ciel était serein, et d'autres manifestations spectaculaires :

Un horrible fracas, suivi d'une forte détonation ce prodige jeta dans l'épouvante pillards et meurtriers. On les vit, lâchant leur butin, tomber lourdement sur le sol. Quelques-uns s'enfuirent dans les bois ; étonnement, frayeur, remords de ce qu'ils venaient de faire, les oppressaient - « Nous n'avons jamais vu pareille chose à la mort de nos chefs, pensaient-ils, le Dieu des Blancs se venge ! » Et ils interprétèrent le fait comme une manifestation de sa puissance et une menace de sa justice [166].

Quelques années auparavant, le 9 février 1824, alors que la stigmatisée Anna Katharina Emmerick venait d'expirer dans la pauvre chambrette qu'elle occupait à Dülmen :

Les habitants des fermes aux alentours de la ville perçurent un éclat flamboyant qui surplombait la cité de Dülmen. Ils se hâtèrent vers la ville pour éteindre l'incendie supposé. Mais il n'y avait le feu nulle part. lorsqu'ils apprirent qu'Anna Katharina Emmerick venait de trépasser, ils retournèrent chez eux en silence, le coeur gros [167].

Moins encore que pour Charbel Makhlouf et Rafqâh de Himlaya, il s'agit de luminosité dont les corps saints seraient en quelque sorte la source. Ces prodiges atmosphériques ne visent qu'à signaler le trépas de saints personnages, peut-être aussi pour souligner la dimension cosmique du mystère de la mort.

Le 18 février 1971, vingt-et-unième anniversaire du décès d'Anna Henle, une lumière aveuglante jaillit par trois fois au-dessus de sa tombe, illuminant une partie du cimetière et suscitant une vive émotion parmi les fidèles réunis là. Le temps était clair - une froide journée d'hiver -, il était impossible qu'en cette saison un orage se préparât : on y vit un signe donné par Dieu de la sainteté de la stigmatisée [168].

Ve sont là des exemples modernes et contemporains qui s'inscrivent dans une tradition hagiographique ininterrompue depuis les origines du christianisme. Les sources font état de phénomènes comparables survenus à la mort des martyrs des premiers siècles, tout comme du subit embrasement du Monte Senario à la mort d'Amideo Amadei - un des sept saints

165 - Joseph Mahfouz, *La servante de Dieu, soeur Rafqâh de Himlaya*, Roma, Postulazione, 1980, pp. 125-126.

166 - P. Nicolet, *Vie du bienheureux Pierre-Louis-Marie Chanel, prêtre mariste, premier martyr de l'Océanie*, Lyon, Ed. Vitte, 1935, 5° édition, p. 292.

167 - *Emmerickarchiv*, IV, 6, n° 42 - Augustinenkloster, Dülmen.

168 - Déclaration du père Roesch, contresignée par cinq témoins et communiquée à l'auteur.

fondateurs de L'ordre des Servites de Marie - ; des lumières apparues au-dessus du cadavre de sainte Beatriz da Silva (1490), fondatrice des conceptionistes ; des éclairs et des flammes qui couronnèrent la *Sainte Colline* de Nagasaki où tant de martyrs donnèrent leur vie entre 1597 et 1632[169]. Il serait aisé de multiplier les témoignages fondés sur des bases solides. La fréquence, l'intensité et la diversité des phénomènes, le nombre et la convergence des dépositions, émanant de personnes des plus diverses, la spécificité du contexte religieux, sont autant d'éléments qui, considérés dans leur ensemble, permettent d'exclure tout aussi bien l'explication des faits par l'illusion, que par leur réduction à de banales manifestations naturelles : feux follets, inflammation spontanée au contact de l'air de substances méphitiques, etc.

UNE LUMIÈRE DE VIE

Après la mort de saint Charbel, une lumière venue du tabernacle vint se poser sur son corps, avant de regagner son point de départ. Durant la nuit de Noël d'Anna Henle, c'est l'éclat prodigieux de l'hostie apparue devant ses lèvres qui attira l'attention des proches, et c'est à partir de la communion que l'extatique devint elle-même irradiée de lumière. Le rapprochement s'impose entre les phénomènes de luminosité corporelle des mystiques et ceux qui se produisent à partir des espèces consacrées, l'hostie qui, pour le croyant, est le corps du Christ mort et ressuscité : corps vivant, source de vie.

Au début du XXe siècle, un prêtre appelé au chevet d'un mourant dans un village isolé, fut surpris par une tempête de neige et contraint de passer la nuit dans une auberge. Reparti en hâte au petit matin, il constata bientôt qu'il avait oublié dans sa chambre la custode renfermant l'eucharistie. Ayant rebroussé chemin, il trouva les hôteliers dans la plus grande agitation : ils avaient remarqué après son départ une lumière insolite qui filtrait par le trou de la serrure et, craignant un incendie, ils avaient tenté d'ouvrir la porte de la chambre. En vain. Le prêtre pénétra sans peine dans la pièce, suivi par la famille de l'aubergiste, et tous purent contempler sur une commode où il l'avait posée la custode entourée de rais de lumière éblouissants. Très impressionnés par le prodige, les habitants de la maison - des presbytériens - se convertirent peu après au catholicisme [170].

Si le récit est édifiant, force est d'admettre que les éléments d'une enquête font défaut ; l'évêque d'Albany (Etats-Unis), dans le diocèse duquel se serait produit le miracle, a fait répondre à une demande d'information qu'il existe à ce sujet une « tradition respectable ».

---

169 - Notamment saint Paul Miki et ses compagnons, jésuites, et saint Pierre Baptiste et ses compagnons, franciscains, tous mis à mort le 5 février 1597 ; et du bienheureux Afonso Navarrete, dominicain, et ses 204 compagnons, tués entre 1617 et 1632 : missionnaires européens, prêtres et laïcs japonais, tous connus sous le nom de *Martyrs du Japon*.

170 - Maria HAESELE, *Eucharistische Wunder aus aller Welt*, Zürich, Pattloch-Verlag, 1968, pp. 41-43.

Le phénomène connaît néanmoins plusieurs précédents fort bien attestés.

Le 23 mai 1447, une hostie consacrée fut volée dans l'église paroissiale d'Ettiswil, une bourgade proche de Lucerne (Suisse), par une pauvre femme que des impies avaient soudoyée à cet effet. Prise de remords, elle préféra s'en débarrasser plutôt que la leur remettre, et la jeta dans un buisson d'orties et de ronces. Quelques jours plus tard, la petite gardienne de cochons Margreth Schulmeister fut surprise de voir que ses bêtes refusaient obstinément de passer près du roncier : ni les cris, ni les coups, ne parvenaient à faire avancer le troupeau. Elle appela à l'aide une autre bergère, et toutes deux furent attirées par une vive clarté qui s'échappait du buisson : elles découvrirent parmi les épines l'hostie intacte diffusant des rayons lumineux. La nouvelle s'ébruita, et bientôt le village entier fut témoin du prodige. Une enquête minutieuse, modèle du genre, conclut au caractère surnaturel du phénomène. On érigea sur place une chapelle votive, encore assidûment fréquentée par les pèlerins [171].

A Huesca (Espagne), des hosties dérobées dans un sanctuaire de la localité le 30 novembre 1648, furent jetées en pleins champs par le voleur. Elles furent retrouvées quelques semaines plus tard, intactes malgré les intempéries : une lumière insolite les avait signalées à l'attention des paysans. A Paterno, près de Naples, les saintes espèces furent enterrées dans un pré par les sacrilèges, et c'est encore un rayonnement lumineux - jailli du sol - qui les fit retrouver en janvier 1772 par des fermiers, plus d'un mois après le vol : elles étaient restées parfaitement incorrompues.

Ni la matière des hosties, ni les éléments constitutifs du corps humain, ne sont susceptibles de produire par eux-mêmes de la lumière. Dans les phénomènes évoqués, l'hostie apparaît comme une source lumineuse, alors que les prodiges observés chez tel ou tel personnage défunt semblent bien être suscités par une cause tout à fait extérieure au cadavre et indépendante de lui, comme s'ils traduisaient par delà la mort une mystérieuse relation à la Vie dont l'unique source est le Christ ressuscité. Il serait vain de prétendre étudier les deux modes de ce miracle de luminescence indépendamment l'un de l'autre, sous peine de ne rien comprendre à leur dimension théophanique.

La lumière des images vivantes

Théophanies également, que les manifestations lumineuses dont certaines images sacrées sont le siège. Dans une remarquable analyse du phénomène [172], Boris Bobrinskoy expose la signification et la portée de tels phénomènes qui se produisent sur les images saintes :

171 - *Ibid.*, pp. 11-12. Le récit est élaboré à partir des sources historiques, abondamment citées.

172 - Boris Bobrinskoy : « Les apparitions de la Mère de Dieu dans l'orthodoxie », in : Bernard Billet et autres, *Vraies et fausses apparitions dans l'Eglise*, Paris, Lethielleux, 1976, 2e édition, pp. 100-126.

L'icône a une fonction inégalable de représentation, d'évocation spirituelle, qui découle de sa nature « sacramentelle » même. Sans nous attarder sur la théologie de l'icône (...) il faut insister sur sa fonction, sur la nature « épiphanique » de l'icône. Par sa nature sacramentelle et épiphanique, l'icône - et toute image élaborée dans la même démarche intérieure que les icônes, c'est-à-dire comme « image issue de la foi en vue de la foi » - est de façon privilégiée le lieu et l'instrument de possibles théophanies parce que, « génératrice et porteuse de présence, elle est le lien ordinaire et nécessaire du miracle, de la grâce du Christ et de ses saints ».

Pour illustrer son propos, l'auteur évoque

des manifestations contemporaines, attestées par de nombreux récits populaires d'interventions miraculeuses de Marie, qui ne peuvent pas toujours être scientifiquement vérifiées (...) Il est d'ailleurs impossible de délimiter les modes de son intervention et la richesse de sa maternité dans laquelle le Saint-Esprit lui-même est à l'oeuvre et se manifeste par excellence. Signalons aussi un phénomène nouveau et scientifiquement inexplicable, celui de la rénovation des icônes ou de la rénovation des coupoles : des coupoles assombries, noircies, se recouvrent d'or ; des icônes qui étaient abîmées ou noircies par la patine, la fumée ou le suif, se purifient, se « lavent » et retrouvent d'elles-mêmes leurs couleurs et leur éclat de façon presque tangible, parfois en un délai de quelques semaines ou même de quelques jours. Des récits de témoins oculaires dignes de tout respect en ont été faits.

Le propos peut s'appliquer au catholicisme, qui connaît aussi des manifestations prodigieuses ayant pour support des images saintes. Sans remonter à l'époque médiévale, il serait aisé d'en exposer de nombreux exemples.

A partir de 1790, une effigie de la Vierge à l'Enfant peinte à fresque sur le mur d'une chapelle de Potenza Picena (Italie), se signala durant quatre années par des phénomènes stupéfiants : les yeux de la Madone s'ouvraient, se fermaient, se levaient vers le ciel ou s'abaissaient vers les fidèles ; la cloche du sanctuaire se mettait à sonner d'elle-même ; et surtout, des rais de lumière fusaient de l'image jusque haut dans le ciel, pour retomber en pluies d'étoiles vers l'horizon, en direction de la célèbre basilique de Lorette située dans le diocèse voisin. Des centaines de personnes furent témoins de ces prodiges, surtout de ce feu d'artifice hors du commun qui attirait de grandes foules de dévots et de curieux. L'enquête rigoureuse menée par l'évêque de Macerata conclut au caractère naturellement inexplicable des faits.

A la même époque, il y eut en Italie centrale, aux confins des Etats pontificaux surtout, une véritable explosion de miracles autour d'effigies de la Vierge. Le 15 février 1796, quatre fidèles qui priaient devant la Madone de l'hospice des camaldules, à Arezzo, virent tout à coup le tableau s'éclairer de rayons fulgurants, tandis que le visage de la Mère de Dieu devenait

d'une blancheur de neige. Quand, au bout de quelques minutes, le prodige cessa, l'image - depuis longtemps noircie par la fumée des lampes à huile, avait recouvré son éclat originel : elle avait été lavée mystérieusement. Le 10 juillet suivant, la Madone miraculeuse de Capocroce, à Frascati, s'illumina soudain devant la foule assemblée en prière devant elle : ses yeux surtout, qu'elle posait tour à tour sur l'une ou l'autre personne de l'assistance, jaillissait une lumière extraordinaire. Au terme de longues et scrupuleuses investigations, les autorités ecclésiastiques reconnurent le caractère miraculeux des événements.

Au XIXe siècle, les soeurs de Charité de Milan conservaient une statue en cire de la Vierge enfant, connue sous le nom de *Santa Bambina*. L'effigie avait été exécutée vers 1730 par la vénérable Chiara Isabella Fornari (1697-1744), clarisse à Todi, qui s'était rendue célèbre par son habileté à modeler de tels simulacres autant que par ses dons mystiques. Endommagée et assombrie par les ans, la statue - « plus propre à éteindre la dévotion qu'à la stimuler », disent les chroniques - était reléguée dans un coffret dont on ne la sortait que pour l'exposer au noviciat, à l'occasion de la fête de la Nativité de la Vierge ; une reproduction plus élégante l'avait remplacée dans la chapelle ouverte au public. En 1884, au début de la neuvaine annuelle préparatoire à la fête, on avait sorti la vieille statue de sa boite, et la novice qui s'en occupait, ainsi que la supérieure générale, avaient cru remarquer une clarté insolite sur le visage et surtout dans les yeux de l'effigie. Mais elles ne s'y attardèrent pas. Le 9 septembre, l'image fut présentée à la vénération d'une religieuse infirme, soeur Giuseppa Woinowich, qui l'avait demandée, puis aux autres malades se trouvant à l'infirmerie. Il y avait là une postulante, Giulia Macario, qui souffrait des suites d'un accident :

> *Elle était alitée à cause de contusions à la tête et au genou droit, causées par une chute en récréation, le 13 juillet précédent. Après quelques jours où l'on avait craint pour sa vie, elle parut se rétablir, au point de pouvoir quitter le lit. Mais l'amélioration fut passagère. Des douleurs spasmodiques irradiaient les endroits lésés. Le Dr Castiglioni constata le gonflement de la rotule par périostite, puis la paralysie affecta tout le côté gauche du corps, et la pauvre postulante fut réduite à un état si pitoyable qu'il fallait chaque nuit deux religieuses pour la veiller, car elle ne pouvait remuer le moins du monde sans en ressentir des douleurs intolérables. Le Dr Castiglioni lui prodigua avec beaucoup de dévouement remèdes et calmants énergiques, mais sans succès. Finalement, lui et le Dr Fumagalli émirent un diagnostic de mort prochaine suite à une contusion cérébrale qui se traduisait par la paralysie*[173].

Tandis que la jeune fille s'efforçait de prendre la statue, elle ressentit une secousse violente et se trouva instantanément guérie. Quelques jours

173 - A. Mascotti, *Maria Bambina - Storia e riflessioni teologiche di una devozione*, Brescia, Ed. Queriniana, 1986, p. 26.

plus tard, soeur Giuseppa Woinowich et une autre malade, soeur Crocifissa Mismetti, guérirent à leur tour de la même façon inexplicable au contact de l'effigie désormais exposée en permanence. A partir du 16 janvier 1885, la *Santa Bambina* s'éclaira parfois d'une lumière mystérieuse, retrouvant progressivement, « par une transformation prodigieuse », sa fraîcheur et ses couleurs d'origine.

Les faits observés en 1973 à Akita, au Japon, sont aussi étonnants. Le 29 septembre de cette année, une statue en bois de la Vierge, vénérée chez les Servantes de l'Eucharistie - qui avait déjà présenté des phénomènes à première vue déroutants -, fut auréolée d'une vive lumière, en présence de quelques membres de la communauté :

> *Soeur Agnès se rend devant l'autel avec une consoeur pour prier le chapelet. Au début de la cinquième dizaine, elle s'aperçoit que la statue de Marie resplendit d'une blancheur éclatante. Elle tire la manche de sa voisine pour l'en avertir ; elles observent toutes deux avec attention en continuant de prier. C'est le vêtement qui resplendit le plus, et des deux mains émane une lumière éblouissante (...) Au cours de l'office du soir se produisit un phénomène inhabituel qui porta la métamorphose de la main à la connaissance de toutes. L'office allait bientôt se terminer, quand la statue devint à nouveau resplendissante de lumière* [174].

Une commission instituée par Mgr Jean Shojiro Ito, évêque de Niigata, examina les phénomènes, et le prélat déclara, dans une lettre pastorale en date du 22 avril 1984, que l'on ne pouvait dénier aux événements d'Akita une origine surnaturelle.

De tels prodiges ne concernent pas les seules images de la Vierge Marie. Avant la dernière guerre, le père Augustin Hieber (1886-1968), curé(doyen de Leutkirch, en Allemagne, ne craignait pas de montrer ouvertement son opposition au régime hitlérien, soutenant par son intrépidité et son inébranlable confiance en Dieu le courage de ses ouailles. Repéré par la Gestapo, il déclarait s'en remettre à la Providence. Ayant appris, peu avant Noël 1937, que les nazis allaient prendre des mesures contre l'enseignement religieux et qu'on donnerait l'ordre de retirer des écoles tous les crucifix, il décida de passer outre : pas une seule croix ne serait ôtée de la moindre salle de classe des cinquante-deux établissements que comptait le doyenné.

Une nuit, étant en prière devant une statue de l'Enfant-Jésus exposée dans la sacristie, il vit l'effigie s'illuminer de façon extraordinaire, tandis qu'une voix intérieure l'assurait que rien ne serait entrepris contre sa personne ni contre la paroisse. Sa gouvernante et quelques fidèles furent témoins du prodige.

---

174 - Teiji YASUDA, *Le prodige de notre temps, Notre-Dame d'Akita (Japon) : les larmes et le message de Marie*, Hauteville, Ed. du Parvis, 1987, p. 81.

De fait, jamais les nazis n'obtinrent de lui la moindre concession et, s'il fut soumis à diverses tracasseries, nul n'osa jamais l'appréhender [175].

On relève, dans la vie de la stigmatisée italienne Edvige Carboni, de nombreux phénomènes d'animation et d'illumination des images saintes, notamment d'une statuette de l'Enfant-Jésus qu'elle entourait d'une particulière vénération :

Souffrant du coeur et des reins, ma soeur Edvige dormait fort peu au cours de la nuit ; elle offrait ses souffrances à Dieu pour la conversion des pécheurs. Plus d'une fois, j'ai vu la chambre s'illuminer et la statuette de l'Enfant-Jésus voler dans la pièce et descendre jusqu'à nous [176].

Les prodiges de cet ordre ne se comptent plus dans cette existence hors du commun, on en possède des dizaines d'attestations enregistrées sous serment lors des procédures en vue de la béatification de la servante de Dieu.

Par leur caractère éclatant, voire glorieux, par l'atmosphère de ferveur dans laquelle ils se déroulent, par les réactions d'allégresse et les conversions qu'ils suscitent chez ceux qui en sont les bénéficiaires et les témoins, ces phénomènes lumineux sont pour le peuple de Dieu un motif de consolation et d'espérance : à ceux qui savent lire de tels signes, il est donné de découvrir de façon plus évidente et plus intime la présence, la proximité de Celui qui en est l'auteur, même s'il agit à travers des causes secondes, et qui est l'*Emmanuel*, c'est-à-dire « Dieu parmi nous ». C'est dans cette perspective, assurément, que le croyant contemplera de telles merveilles, dès lors qu'il est avéré qu'elles ne sont ni le fruit de l'imagination, ni le produit d'une fraude ou d'un quelconque artifice. S'adressant à notre sensibilité davantage qu'à notre raison, et n'étant évidemment pas des objets de foi, ne sont-ils pas accordés au peuple de Dieu pour que, à la lumière de leurs pauvres moyens, les véritables disciples de Jésus *doux et humble de coeur* apprennent à travers eux à retrouver Celui en qui ils croient, et par là à stimuler leur foi et leur espérance, et à réactualiser leur vie de prière et les oeuvres de la charité ?

---

175 - Ida Lüthold-Minder, *Segenspfarrer vom Allgäu: Augustinus Hieber, 1886-1968*, Jestetten, Miriam-Verlag, 1972, pp. 43-45. En 1967, j'ai eu l'occasion de recueillir le témoignage de la gouvernante du curé Hieber et d'une autre personne qui était présente lorsque se produisit le phénomène.

176 - P. Fortunato, op. cit., p. 159.

chapitre 3

INCENDIUM AMORIS

Dieu est appelé feu parce qu'il embrase des flammes de son amour les esprits qu'il habite. Et le nom des séraphins signifie embrasement, parce que les puissances proches de lui dans les cieux sont brûlées du feu inestimable de son amour. Enflammés de ce feu, les coeurs des justes sur terre sont embrasés d'amour. Réchauffés par ce feu, les coeurs des pécheurs viennent à la pénitence, et la véhémence de cette flamme change leur crainte en amour : naguère la peur les faisait fondre en larmes, et voici qu'ils brûlent du feu de l'amour ([177]).

Plus que le mot hyperthermie, d'une sécheresse toute clinique, l'expression latine *incendium amoris* rend compte du phénomène extraordinaire qu'éprouvent dans leur corps certains mystiques lorsqu'ils sont immergés dans les flammes de l'amour divin. De tout temps et dans toutes les civilisations, le feu a été considéré comme un symbole majeur de la transcendance divine. Dans le christianisme, il représente depuis l'origine l'attribut par excellence de Dieu : la charité, c'est-à-dire la plénitude et l'infinitude de l'amour, susceptibles de se communiquer aux créatures que nous sommes. Aussi n'est-il pas étonnant que la spiritualité catholique ait exploité ce thème, et que des spirituels aient connu l'expérience d'une participation à l'amour divin s'expriment en termes enflammés. Bien plus, il est arrivé que cette expérience se traduise, dans la personne de tels d'entre eux, par des répercussions sur leur personne physique de leur communion à Dieu appréhendé comme feu dévorant. Le développement de la spiritualité du Coeur de Jésus, jusqu'à son apogée dans le culte du Sacré-Coeur révélé à sainte Marguerite-Marie comme « fournaise ardente de charité », et l'approfondissement de la dévotion à l'Esprit Saint, « feu procédant du feu » (liturgie byzantine) - que déjà l'Ecriture nous montre se manifestant à la Pentecôte sous la forme de langues de feu (Actes 2, 3) -, ont contribué à l'épanouissement d'expériences intérieures dans lesquelles la symbolique du feu tient une place prééminente.

L'amour divin est perçu comme un feu qui tout à la fois éclaire et brûle - donc enseigne et purifie -, et qui, de lumière en lumière révélant à l'âme son propre néant face à la transcendance divine, la détache du créé pour la fixer en Dieu, l'y transformer et consumer dans la perfection de la charité :

Ô Dieu éternel, ô Feu au-dessus de tout feu, Feu qui brûle sans se consumer ! Feu qui consume dans l'âme tout péché et tout amour-propre, Feu qui

177 - Saint Grégoire le Grand (550-604), *Hom. In Ezechielem*, I, 8, PL 79, 867B.

ne consume pas l'âme, mais la nourrit d'un amour insatiable, puisqu'en la rassasiant vous ne la rassasiez pas, elle vous désire toujours ; et, plus elle vous désire, plus elle vous possède ; plus elle vous cherche et plus elle vous trouve, plus elle vous goûte, ô Feu souverain, Feu éternel, abîme de charité ! Ô Dieu suprême et éternel, qui vous a donc porté, vous le Dieu infini, à m'éclairer de la lumière de votre Vérité, moi votre petite créature ? Nul autre que vous-même, ô Feu d'amour [178].

Certains mystiques ont fait dans leur corps l'expérience de ce feu dévorant, au point que ses effets tangibles - augmentation brutale de la température bien au-delà des normes cliniques, phénomènes de brûlure, etc. - ont pu être enregistrés et contrôlés avec suffisamment de garanties pour que l'on puisse mettre en évidence la réalité du prodige. C'est ce que les spirituels appelle *incendium amoris* : incendie d'amour.

UN AMOUR SÉRAPHIQUE

En 1912, le jésuite allemand JOHANN BAPTIST REUS (1868-1947) a quarante-quatre ans. Missionnaire au Brésil depuis une douzaine d'années, il exerce un ministère éreintant dans diverses localités et n'a guère le temps de s'intéresser à la mystique. De surcroît, se défiant de l'extraordinaire et même du sensible dans la vie intérieure, il n'a jamais eu goût à la lecture d'auteurs autres que les grands classiques de la spiritualité. Il n'en est pas moins d'une piété peu commune, et, esprit éminemment théologal, il aspire à vivre à la perfection les vertus de foi, d'espérance et de charité. Sa formation lui a donné un sens aigu de la liturgie et de la Parole de Dieu, et un vif attrait pour l'oraison mentale ; son engagement dans la Compagnie de Jésus, après son ordination sacerdotale, a renforcé chez lui l'amour de l'Eglise, et lui a permis de répondre à une vocation apostolique auprès des plus pauvres. Rien donc que de classique dans la vie de ce prêtre, dont les aspirations à la sainteté consistaient - conformément aux mentalités de l'époque - à être grand dans les petites choses et à accomplir à la perfection les actes du ministère.

Or, voici que le 26 août 1912 pendant son examen de conscience, il expérimente quelque chose d'insolite :

Il me vint au coeur un tel embrasement que je ne pus l'atténuer qu'en me laissant aller à pousser les plus vifs gémissements. Cet amour, qui venait d'en haut et qui enflammait mon coeur de façon sensible, s'accrût à un point tel que je fus incapable de le supporter davantage, c'était indicible [179].

Depuis deux mois il connaissait une union plus intime avec le Christ, qu'il ne s'expliquait pas très bien et qu'il accueillait comme un don

---

178 - Sainte CATHERINE DE SIENNE (1347-1380), docteur de l'Eglise, *Le livre des dialogues*, Dialogue IV, 25, trad. J. Hurtaud, Paris, 1913.

179 - Ferdinand BAUMANN, s.j., *Ein Apostel des heiligen Herzens Jesu, der Diener Gottes P? Johann Baptist Reus, s.j., (1868-1947)*, München, Kanisiusverlag, 1959, p. 156.

gratuit de l'amour divin, sans trop se poser de questions. Son confesseur lui avait alors demandé de rédiger un journal spirituel très précis. Après l'expérience du 26 août, il éprouva le désir « d'aimer Dieu d'un amour séraphique » [180]. Que n'avait-il demandé ! Il fut pris au mot et se trouva comme submergé sous une avalanche de grâces plus extraordinaires les unes que les autres, surtout compte-tenu du bref espace de temps dans lequel elles se succédèrent : stigmatisation le 7 septembre (il obtint la disparition des signes extérieurs), transverbération du coeur le 12 septembre, mariage mystique le 7 octobre, fête de Notre-Dame du Rosaire. Il avait été d'un coup propulsé aux sommets de l'union transformante, et en resta comme éberlué, puis incrédule, anxieux. Méthodiquement, il analysa ce qu'il vivait, douta, passa au crible de l'obéissance et de la critique chacune de ses expériences, et enfin découvrit - avec le ravissement que l'on peut imaginer, et que ses écrits traduisent en termes émouvants - ce dont chaque homme devrait être persuadé : Dieu nous aime d'un amour fou en son Christ livré pour nous, Dieu n'est pas abstraction mais réalité transformante, Dieu est un Dieu d'amour qui nous associe au mystère même de son amour. Il est émerveillé de trouver un fondement scripturaire à ce qu'il vit :

> *Je me sens comme un grain d'encens posé sur des braises ardentes. Il se consume en flammes devant Dieu, sous l'effet d'un feu qui lui est extérieur. C'est ainsi que tout mon corps se consume (...) en ce feu qui s'abat sur lui* [181].

Comment n'évoquerait-il pas les paroles de l'Apôtre : « Oui, cherchez à imiter Dieu, comme des enfants bien-aimés, et suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est livré pour vous, *s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur* » (Eph 5, 1-2) ?

Jusqu'à la fin de sa vie, il expérimentera le feu de l'amour divin, qui ira le consumant dans la charité toujours davantage, au point qu'il en sera comme écrasé :

> *Je ne pouvais presque pas supporter ce feu. Je luttais contre lui et devais constamment me convaincre que toute résistance s'avérait inutile. Plus je résistais, plus ce feu se faisait ardent. Bien que je me sois efforcé de ne point en venir jusque là, je dus découvrir ma poitrine, ne pouvant plus supporter cet embrasement* [182].

Ce feu est perçu physiquement, Johann Baptist Reus l'éprouve dans son corps : *Je ressens réellement ces flammes. Comment ? Je n'en sais rien. Mais la réalité est là*[183].

C'est une douloureuse et suave sensation de brûlure, qui amène le prêtre au bord de l'évanouissement : il a des malaises, est dévoré d'une soif

180 - *Ibid.*, p. 155 - *Journal*, 4 septembre 1912.

181 - *Ibid.*, p. 285 - *Journal*, 3 juillet 1923.

182 - *Ibid.*, p 202 - *Journal*, 26 mai 1913.

183 - *Ibid.*, p. 267 - *Journal*, 7 janvier 1924.

ardente et d'une faim inextinguible que seule l'Eucharistie rassasie quelque peu, tout en intensifiant encore cette sensation de chaleur dévorante. Pourtant, le phénomène n'a aucune incidence sur sa santé, plutôt fragile :

Mes craintes étaient vaines, ma santé fut au mieux, comme jamais je n'aurais osé l'espérer. Durant l'action de grâces, après la sainte messe, ce ne fut que braises, flammes et feu, et cela s'est prolongé durant toute la journée, même pendant mon voyage [184].

Il s'efforce de s'en cacher, redoutant que son entourage découvre les manifestations sensibles de cette flamme intérieure :

Le feu de l'amour était si intense que j'allais et venais dans la chambre, incapable de le supporter. Malgré ma volonté de n'en rien faire, je fus contraint de mettre ma poitrine à l'air, afin de chercher quelque soulagement à cet embrasement [185].

Cela n'est pas sans rappeler l'expérience similaire que vécut au XVIe siècle saint PHILIPPE NERI (1515-1595) :

Son coeur, explique Tarugi, bouillonne et émet des flammes et un tel incendie qu'il en a les passages du gosier brûlés comme par du vrai feu ». Voilà pourquoi il est obligé, dans les crises, de se mettre à nu et de s'éventer la poitrine. En plein hiver, il lui arrivait de vouloir que les fenêtres restassent ouvertes, et que son lit fût ventilé à l'air froid[186].

Dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit pas seulement d'une sensation subjective, mais encore de la production objective d'énergie calorifique. Et, si Johann Baptist Reus ressent les effets du feu intérieur qui le consume, d'autres les entrevoient : il a le visage enflammé, la peau brûlante, on perçoit à son contact une irradiation de la chaleur qu'il dégage.

Au fil des semaines et des mois, il découvre que ce feu est étroitement lié à la grâce de la stigmatisation, et aux stigmates eux-mêmes, siège d'une douleur comparable à celle que causerait un fer rouge. Il comprend également que l'ardeur en est ravivée par la grâce de la transverbération qui, ouvrant son coeur, en a fait le foyer auquel le Coeur de Jésus, « brasier d'amour », se communique en surabondance : *Je croyais être entouré des flammes de l'Amour, et en même temps être le combustible de ce feu*[187].

L'Amour qui l'investit est un feu transformant, et cette transformation s'opère dans la croix. Témoin cette vision d'un symbolisme remarquable rappelant que l'essence même de la Rédemption est l'amour divin :

---

184 - Ibid., p. 376 - Journal, 20 février 1934.

185 - *Ibid.*, p. 198 - *Journal*, 25 mars 1913.

186 - Louis PONNELLE et Louis BORDET, *Saint Philippe Néri et la société romaine de son temps (1515-1595)*, Paris, Librairie Bloud et Gay, 1928, p. 82.

187 - F. BAUMANN, *op. cit.*, p. 198 - *Journal*, août 1913.

Au cours d'une visite au Saint-Sacrement, j'ai vu mon coeur au milieu de flammes ardentes qui, tel un brasier, en sortaient sous la forme d'une croix. Je sursautai sous l'effet de la brûlure, et m'efforçai de soulager cette sensation. En vain. Cela brûlait et brûlait, pour ma plus grande consolation, et cela me brûle encore tandis que j'écris. La croix de feu, que je voyais jusqu'alors toujours à l'intérieur de moi, s'est élargie : elle a dépassé mon coeur dans ses quatre dimensions, et toute ma personne fut alors immergée dans une grande croix de feu[188].

On peut parler chez ce serviteur de Dieu d'une véritable *mystique du feu*. En étudiant dans l'ordre chronologique ses écrits, et en replaçant dans leur contexte les expériences qu'il relate, on constate que l'évolution de l'*incendium amoris* est étroitement liée à une succession de grâces qui, débutant avec la stigmatisation, s'épanouissent ici-bas dans l'union transformante, transfiguration finale dans la charité divine évoquée déjà au XIIIe siècle par sainte Gertrude d'Helfta :

Ô mon Dieu, tison dévastateur, dont la vive ardeur, d'abord secrète, puis révélée et répandue, se fixant avec une inextinguible puissance sur les marécages glissants de mon âme, a commencé par y assécher l'abondante humidité des satisfactions humaines, pour fondre ensuite la dureté de ma volonté propre. Ô vrai Feu dont la brûlure détruit irrésistiblement le mal de l'âme pour distiller la douce onction de la grâce ! C'est en vous, et en vous seul, que nous sommes rendus capables de nous refaire à l'image et ressemblance de notre premier état. Ô puissante Fournaise, contemplée dans la bienheureuse vision de la paix véritable et dont l'action transforme les scories en or pur et précieux, dès lors que l'âme s'est enfin lassée du mirage des biens périssables pour ne s'attacher qu'à ce qui vient de vous seul, ô Vérité unique ! [189]

Chez Johann Baptist Reus, les effets de l'*incendium amoris* se font sentir surtout dans la poitrine, dans le coeur transformé en un foyer d'amour par la source même du feu, qui est le Coeur de Jésus s'écoulant à la faveur de la transverbération dans le coeur du mystique.

Manifestant selon un mode sensible l'écoulement des flammes de l'amour divin dans l'âme à partir du Coeur de Jésus transfixé sur la croix, le phénomène est étroitement dépendant de la stigmatisation, que les plaies en soient visibles ou non, qu'elle soit complète ou limitée à la seule grâce de la transverbération : des saints qui n'ont pas présenté de marques de la crucifixion mystique qui les unissait au Sauveur - Thérèse d'Avila, Philippe Neri ou Paul de la Croix, par exemple -, n'en ont pas moins connu, à la suite de la transverbération, les effets de l'*incendium amoris* [190].

---

188 - *Ibid.*, p. 380 - *Journal*, 1936 (s.d.).

189 - Sainte Gertrude d'Helfta, *Legatus divinae pietatis*, II, 7, traduction originale.

190 - saint Paul de la Croix (1694-1775), fondateur des Passionistes, connut comme avant lui saint Philippe Neri, une stigmatisation intérieure qui le conformait au Christ souffrant. Tous deux présentèrent des phénomènes d'hyperthermie et un soulèvement des côtes à la hauteur du coeur.

Palma et Rosa

A la fin du XIXe siècle, le docteur Imbert-Gourbeyre s'intéressa beaucoup, un peu trop même, à la stigmatisée calabraise Palma Matarelli (1825-1888), plus connue sous le nom de Palma d'Oria, localité dans laquelle elle passa toute sa vie. Cette pauvre femme, restée veuve à l'âge de vingt-huit ans avec trois jeunes enfants, eut la douleur de les voir mourir l'un après l'autre. Ces deuils la détachèrent du monde et, s'étant faite tertiaire franciscaine, elle s'engagea dans une voie de prière et de pénitence qui fut marquée bientôt par les phénomènes les plus insolites : illettrée, elle se posait comme prophétesse et inspirée de Dieu, montrait à qui l'approchait des stigmates sanglants, était réputée ne vivre que de la sainte communion, qui lui était apportée *par des anges* plusieurs fois par jour (!). Surtout, elle présentait la particularité de brûler littéralement, au point que sur elle ses vêtements s'enflammaient, et elle rejetait par la bouche des flots d'eau si chaude que sa gorge et sa poitrine se couvraient de cloques impressionnantes. Imbert-Gourbeyre la visita :

Des quatre stigmatisées que j'ai vues, c'est elle qui m'a rendu témoin des faits les plus extraordinaires pendant les quatre jours que j'ai passés auprès d'elle en 1871. Je l'ai vue brûler deux fois dans sa chemise, constatant sur son corps de véritables brûlures, semblables à celles causées par un liquide bouillant. J'ai vu aussi des linges appliqués sur son coeur pendant cet incendie, en être retirés avec des impressions extraordinaires [191].

Le bon docteur - qui était quelque peu naïf parce que trop porté vers le merveilleux - se fit discrètement taper sur les doigts par le Saint-Office après la publication d'un ouvrage sur Palma, et il se refusa toujours à une réédition. En effet, le pape Pie IX était rien moins que convaincu par le cas en question :

J'ai fait faire une enquête sur Palma. A la suite du rapport qui m'a été adressé, j'ai remis l'affaire au Saint-Office, lequel a reconnu que toutes ses opérations étaient diaboliques. Le Saint-Office est tenu au secret, mais moi je ne le suis pas. Retenez donc bien ce que je vais vous dire. Ce que fait Palma est l'oeuvre du diable, et ses prétendues communions avec des hosties prises à Saint-Pierre sont une pure supercherie. Tout cela est faux, et j'en ai la preuve, dans les tiroirs de mon bureau. Elle a trompé beaucoup d'âmes pieuses et crédules. Un de vos compatriotes [Imbert-Gourbeyre] a fait à son sujet un livre qui a été déféré au Saint-Office. Par égard pour l'auteur, qui est bon chrétien et dont les intentions ne peuvent être méconnues, le Saint-Office n'a pas voulu le condamner publiquement, mais il l'a prié de retirer son livre de la

191 - Dr A. Imbert-Gourbeyre, *op. cit.*, vol. I, p. 567. Les quatre stigmatisées que connut le docteur sont Louise Lateau (1850-1883), Palma Matarelli, la célèbre Marie-Julie Jahenny (1850-1941) de La Fraudais, et une certaine soeur Sabine, sur laquelle il ne donne guère de précisions.

circulation, afin qu'il ne fût pas exposé à une nouvelle dénonciation et une réprobation expresse [192].

Adrienne von Speyr (1902-1967), une des grandes mystiques du XXe siècle, a laissé sur ce cas une analyse pénétrante. Femme médecin suisse convertie du protestantisme au catholicisme, elle inspira la pensée du théologien Hans Urs von Balthasar. Elle reçut de remarquables lumières surnaturelles sur l'expérience intérieure de certaines personnes. A propos de Palma, elle écrit :

Elle perd les siens après une existence qui était remplie de foi, une foi toute simple et naïve. Sur le coup, chacune de ces pertes est ressentie vivement, mais elle s'y soumet. Ce qui dans sa vie de foi était authentique en est d'abord peu affecté. Elle est incapable d'ordonner de grandes considérations sur ceux qu'elle a perdus ; mais elle concède à Dieu le droit de donner et de reprendre. « C'est ainsi », et elle s'en contente. La solitude s'accroît, et soudain elle mesure tout le poids de l'abandon, aussi ne lui est-il pas difficile de donner du temps à Dieu, de prier davantage, de vivre davantage pour les autres. Mais voici que cela devient pesant, très pesant. Dieu l'attire à soi, dans son intimité, il lui accorde les stigmates et des signes particuliers de sa sollicitude. Elle ne le comprend pas ; des femmes de son entourage, qui constatent les phénomènes dont elle est l'objet, même dans l'ordre spirituel, l'arrachent de force à son cheminement intérieur et lui suggèrent qu'elle doit en jouer. A elle d'élaborer les miracles, à elle d'inventer des choses qui à son avis augmenteraient son efficacité. C'est ainsi qu'elle en arrive à tricher. Son cheminement est un signe montrant que l'homme, même si Dieu le comble de grâces insignes, demeure toujours libre de s'en détourner. La Mère de Dieu « aurait pu » pécher. Elle aurait pu. Palma peut. Au départ, il s'agit de badinages presque inoffensifs. Mais comme les femmes et elle constatent que cela prend, elle en arrivera - peut-être de bonne foi au départ - à y contribuer, à remplacer progressivement les dons de Dieu par sa propre industrie. Dans sa prière, elle se propose sans cesse d'en finir avec tout cela, et de correspondre au dessein de Dieu sur elle, quand bien même ce ne serait qu'imparfaitement. Comme si elle pouvait faire à rebours le chemin parcouru, pas à pas, effaçant d'abord un mensonge, puis un autre ; comme s'il y avait la possibilité de transformer peu à peu en gris le blanc original qui est à présent devenu tout noir ; comme s'il lui était possible, à elle, de se rattraper en ce qui lui est personnel, surtout. Elle ne cesse point de prier, et pourtant elle prend plaisir à ce qu'elle feint. Elle se défend devant Dieu, à coups de prières et de discours interminables, elle calcule avec lui, elle le somme souvent de reconnaître comme son oeuvre à lui ce qu'elle réalise. L'infidélité est victorieuse, et pourtant elle continue de prier [193].

---

192 H. Thurston, *op. cit.*, p. 106.

193 - Adrienne von Speyr, *Das Allerheiligenbuch*, Ertser Teil, pp. 214-215, Einsiedeln, Johannes Verlag, 1966. Il s'agit là d'une des « vues surnaturelles » qu'Adrienne von Speyr expérimentait dans l'obéissance ecclésiale.

Egalement tertiaire franciscaine et stigmatisée, ROSA ANDRIANI (1786-1848) fut, comme Palma, dirigée par le conventuel Francesco De Pace. Elle présentait, outre de multiples extases, visions et révélations, de bien étranges phénomènes d'hyperthermie liés à la grâce de la transverbération :

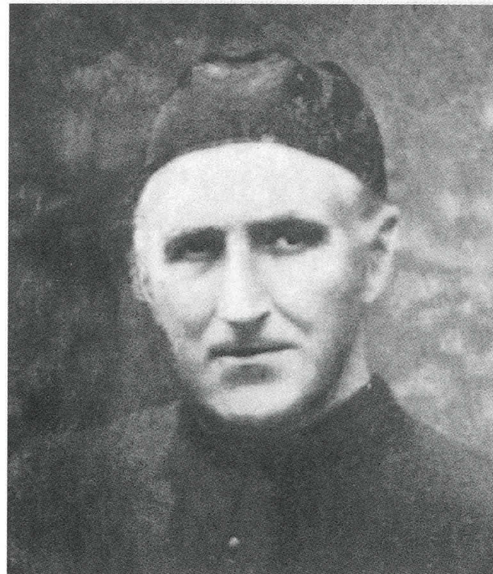
Pleine d'amour pour la séraphique sainte Thérèse dont elle désirait imiter les vertus, le 15 octobre 1824, jour de la fête de la Sainte, Rosa fut enlevée en extase, et un séraphin lui perça le coeur avec le dard du divin amour, et depuis lors cette opération se renouvela tous les ans. Alors il arriva un fait singulier : Rosa arrachait de sa poitrine des os tout chauds. Quelques-uns ont été conservés jusqu'à présent[194].

Cette stigmatisée jouait littéralement avec son corps : elle ne mangeait, ni ne buvait, ni ne dormait - cela dura vingt-huit ans ! - ; elle se livrait à d'effroyables pénitences, allant jusqu'à se traverser la poitrine de part en part avec de longues aiguilles. Soumise à de féroces attaques du démon, elle en ressortait couverte de blessures si profondes que parfois les os étaient dénudés et brisés : elle les guérissait instantanément d'une application de salive et d'un signe de croix ! Elle aussi vomissait de l'eau bouillante, du sang brûlant s'écoulait de ses stigmates. Malgré ces prodiges spectaculaires, dont il ne paraît point qu'ils aient été entachés de supercherie, l'Eglise resta fort réservée sur ce cas et se refusa toujours à introduire sa cause de béatification. Les documents la concernant sont encore sub secreto, plus d'un siècle et demi après sa mort, qui fut accompagnée de manifestations étonnantes : les cloches de l'église se mirent à sonner toutes seules, et le corps resta souple et frais jusqu'à l'inhumation, répandant un parfum suave.

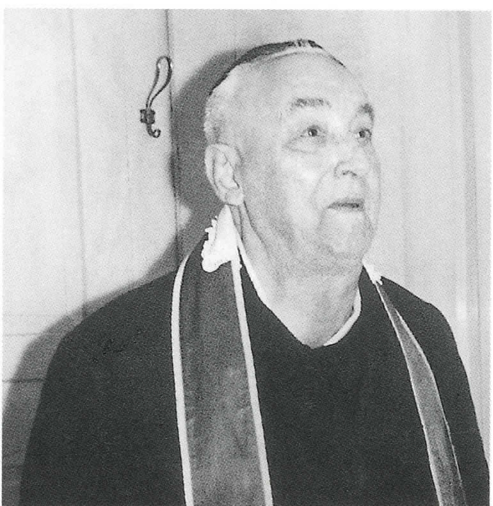
Comment ne pas éprouver pour ces deux mystiques, notamment Palma Matarelli, un intérêt mêlé de compassion ? Toutes deux ont sans doute voulu correspondre - au prix de luttes et de déchirements intérieurs que Dieu seul connaît - à l'image qu'elles se faisaient de la sainteté, à un modèle qu'elles élaboraient en elles-mêmes en aidant quelque peu Dieu, si l'on peut dire. L'une et l'autre ont fait du bien à nombre d'âmes qui venaient les visiter, elles ont présenté à leur décès des signes tenus pour des marques de prédestination. Elles étaient parfaitement désintéressées et ont vécu dans la plus stricte pauvreté matérielle, menant une existence de prière, de sacrifices et d'obéissance inconditionnelle à leur commun directeur spirituel. Sans doute ce dernier manquait-il de discernement, sans doute elles-mêmes furent-elles dépassées par leur propre réputation, se croyant le droit de mettre tout en oeuvre pour soutenir leur renom qui, dans leur esprit, se confondait avec la gloire de Dieu.

---

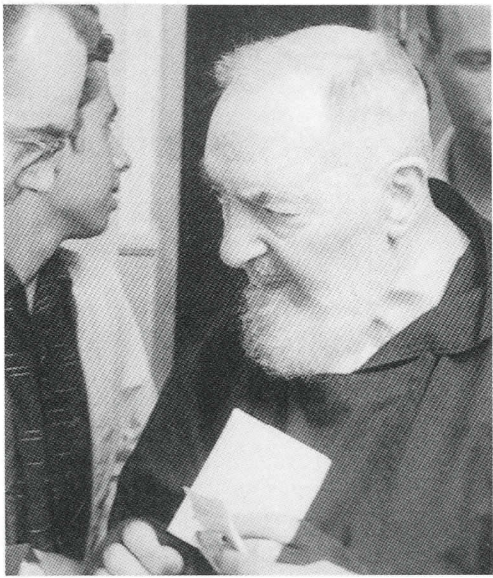
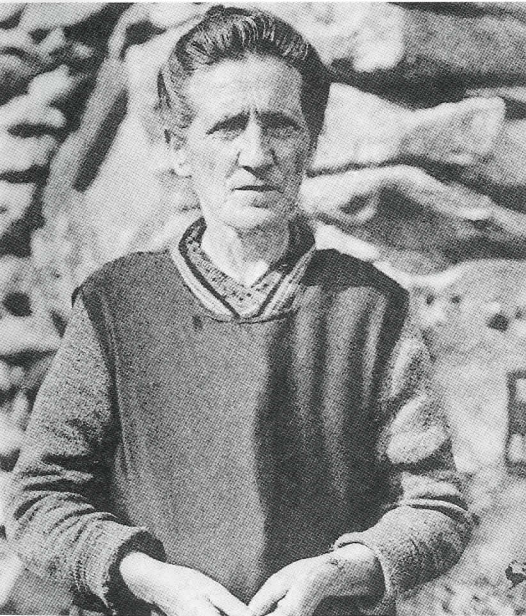
194 - A. IMBERT-GOURBEYRE, *Les stigmatisées - I. Louise Lateau de Bois-d'Haine, soeur Bernard de la Croix, Rosa Andriani, Christine de Stumbele*, Paris, Victor Palmé Libraire-Editeur, 1873, 2e édition, p. 266. C'est le tome II de cet ouvrage, consacré à Palma d'Oria, qui valut à l'auteur un avertissement du Saint-Office. Rosa Andriani extrayait de sa poitrine ses côtes, qui s'y soulevaient sous l'effet de l'incendium amoris. Il ne subsistait de cette ahurissante opération ni blessure ni cicatrice.







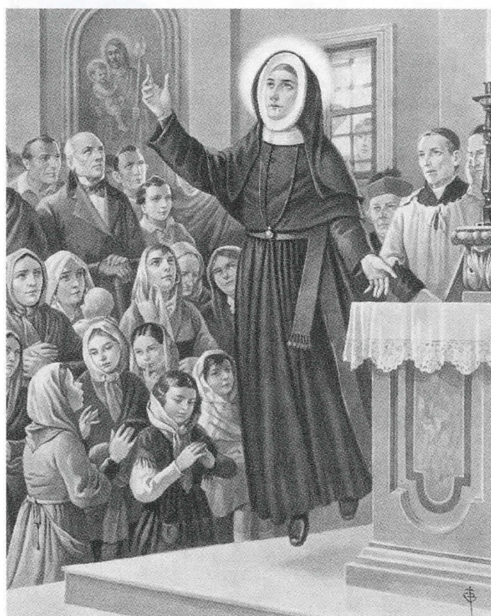




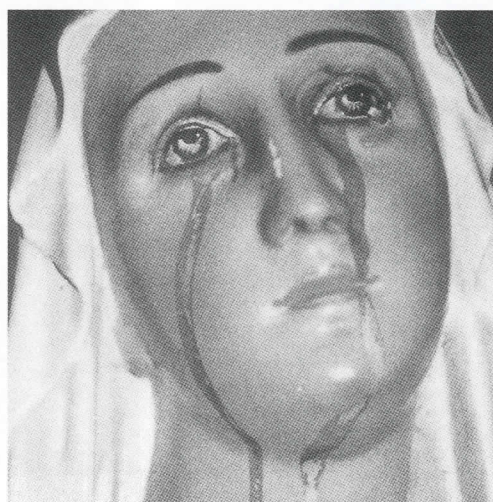




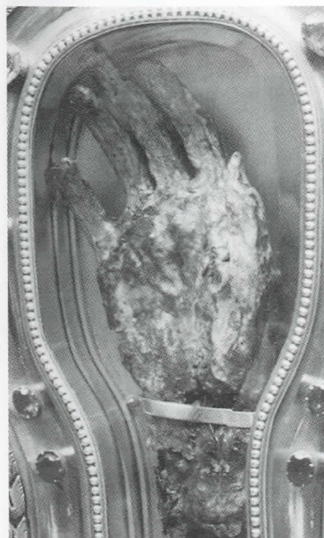













Légendes (du haut vers le bas et de la gauche vers la droite)

Page 1

Photo 1 - Saint *Michel Garicoïts* (1797-1863). Lévitant à l'occasion, et présentant des phénomènes extraordinaires de luminosité corporelle, le fondateur des Prêtres du Sacré-Coeur de Bétharram eut dans sa postérité spirituelle deux émules non seulement en sainteté, mais en luminescence : le serviteur de Dieu Auguste Etchecopar (1830-1897), qui lui succéda à la tête de l'institut, et le père Jean-Michel Roy (+ 1924).

Photo 2 - Sainte *Gemma Galgani* (1878-1903) est assurément une des plus jolies habitantes du paradis. Contemporaine de sainte Thérèse de Lisieux, elle a parcouru une autre petite voie d'amour, celle du Calvaire, éclairée de lumières célestes et jalonnée de mystiques embrasements qui la soulevaient au-dessus du sol.

Photo 3 - Des prêtres et un évêque se sont brûlé les doigts au contact de *Catherine-Aurélie Caouette* (1833-1905), une fondatrice canadienne dont la température corporelle atteignait de tels records, que même les anges s'y seraient brûlé les ailes.

Photo 4 - Le jésuite allemand *Johann Baptist Reus* (1868-1947), missionnaire au Brésil, a vécu littéralement dans les feux de l'amour divin, une suave torture qui le consuma pendant près de trente-cinq années.

Photo 5 - Dans l'Allemagne nazie, le père *Augustinus Hieber* (1886-1968) trouva dans la lumière qu'irradiait une statuette de l'Enfant-Jésus la force d'éclairer ses paroissiens et de raviver leur espérance au plus sombre de la nuit.

Photo 6 - Spécialiste (parfois contestée) des phénomènes mystiques les plus étonnants, la célèbre *Yvonne-Aimée de Jésus* (1901-1951), augustine hospitalière à Malestroit avait pour habitude d'offrir à ses proches les fleurs somptueuses qui sortaient de sa bouche et de son coeur.

Page 2

Photo 1 - La stigmatisée française ***Symphorose Chopin*** (1924-1983) a rendu ses proches témoins de fioretti aussi délicats que stupéfiants : des parfums suaves rafraîchissaient en été la mansarde où elle accueillait ses visiteurs, la chaleur qui émanait de son corps suffisait à réchauffer la pièce en hiver, et elle pouvait, à l'occasion, offrir à l'un ou l'autre une rose jaillie de la plaie de sa main.

Photo 2 - Canonisé, ***Padre Pio*** (1887-1968) est connu pour ses stigmates, visibles durant cinquante années, mais aussi pour les senteurs exquises - ou moins agréables - par lesquelles il se signalait à distance à l'attention de ses pénitents et de ses protégés.

Photo 3 - ***Léonie Van Dijck*** (1875-1949), « la pauvresse qui a vu la Vierge » à Onkerzele (Belgique) en 1933, a été retrouvée parfaitement incorrompue dans son cercueil - qui, lui, avait pourri - vingt-trois ans après sa mort.

Photo 4 - Si les lévitations de la stigmatisée allemande ***Theres Neumann*** (1898-1962) ont eu peu de témoins, ses sanglantes extases de la Passion ont été contemplées chaque Vendredi Saint jusqu'à sa mort par des milliers de fidèles et de curieux.

Photo 5 - L'étrange soeur ***Tomasina Pozzi*** (1910-1944) jouait littéralement avec son corps, qui parfois s'élevait au-dessus du sol lorsque ses compagnes avaient estimé peu convaincantes ses lévitations sur la barre de son lit.

Photo 6 - Accusée de se parfumer en cachette, la franciscaine bavaroise ***Maria Fidelis Weis*** (1882-1923) ne protesta jamais de son innocence : Dieu s'en chargea après sa mort, en enveloppant sa couche mortuaire de volutes de senteurs.

Page 3

Photo 1 - Déjà bien avant son entrée en religion, il arrivait à la sainte espagnole ***Joaquina de Vedruna*** (1783-1854) de surprendre son entourage par de subites lévitations au cours desquelles elle était entourée d'une lumière éclatante.

Photo 2 - De tout le village, et même d'autres localités de Majorque, on venait assister aux lévitations quotidiennes de la bienheureuse ***Francisca Cirer*** (1781-1855) comme on allait au spectacle. Mais l'actrice, point cabotine, souffrit beaucoup de la publicité que lui assurait le prodige.

Photo 3 - La bienheureuse ***Maria de Mattias*** (1805-1866), une fondatrice italienne, souffrit elle aussi de ses lévitations en public. Elle s'efforçait de se cacher dès qu'elle sentait s'amorcer le phénomène, mais Dieu fut souvent plus rapide qu'elle.

Photo 4 - En 1983, les pleurs de la statue de Marie, *Rosa Mistica*, chez les époux Linden à ***Maasmecheln***, suscitèrent un mouvement d'enthousiasme extraordinaire. Près de vingt ans plus tard, le phénomène est presque oublié, et on parle même à mots couverts de supercherie.

Photo 5 - Les larmes de sang de la *Reine de l'Univers* à ***Porto San Stefano***, en 1972, n'ont jamais reçu d'explication convaincante : authentique miracle ou habile montage ?

Photo 6 - La statue de Notre-Dame de Lourdes a vraiment pleuré des larmes de sang en 1985 à ***Mushasah*** (Burundi). Le caractère miraculeux du phénomène n'a pas été reconnu en termes explicites, mais un sanctuaire a été édifié pour abriter l'effigie qui est exposée à la vénération des fidèles.

Page 4

Photo 1 - Voici le résultat du culte des reliques au moyen Age. Morte à Rome et épargnée par la corruption du tombeau, sainte ***Catherine de Sienne*** (1347-1380) était revendiquée par sa cité natale. Pour satisfaire les Siennois, on décapita le cadavre resté intact et on leur envoya la tête qui, à présent momifiée, est offerte à la vénération (et à la curiosité) des fidèles dans un extravagant reliquaire-présentoirà

Photo 2 - Elle semble dormir dans sa châsse de verre : resté incorrompu, le corps de la capucine italienne sainte ***Veronica Giuliani*** (1680-1727) - le visage est recouvert d'une couche de cire reproduisant son masque mortuaire - repose dans la chapelle du monastère de Città di Castello dont elle fut la géniale abbesse.

Photo 3 - Défiant toutes les lois naturelles connues, la bienheureuse *Narcisa Martillo* (1833-1869) resta fraîche et incorrompue durant plusieurs jours après sa mort, au point que l'on n'osait pas l'enterrer, de crainte qu'elle ne fût pas vraiment décédée !

Photo 4 - L'expression sereine du visage du bienheureux *Alfredo-Ildefonso Schuster* (1880-1954), cardinal-archevêque de Milan, sur son lit de mort, est-elle due à la béatitude céleste dont il jouissait déjà, ou au traitement du cadavre par le professeur Rivolta ?

Photo 5 - La main momifiée de saint *Fançois-Xavier* (1506-1552), qui « baptisa des milliers de païens », est une des curiosités de l'hagiographie.

Photo 6 - Lors de son exhumation plus de trente ans après sa mort, le corps du bienheureux cardinal *Schuster* fut retrouvé parfaitement intact. Le visage conservait son étonnante sérénité, et la mitre avait marqué le front d'une barre horizontale. Talent du professeur Rivolta, ou miracle d'incorruption ? L'Eglise ne s'est pas prononcée.

Brûlures mystiques

Catherine-Aurélie Caouette connut la grâce de la transverbération le 8 septembre 1856. Deux jours plus tard, elle constata la présence d'une blessure sanglante à son côté :

> *Elle éprouve comme l'effet d'une flamme à la partie de son coeur qui a été blessée, elle se sent comme brûlée et, la nuit précédente, elle a souffert à un degré bien fort de ce feu. Son coeur est tranquille et elle se sent fortement embrasée d'amour* [195].

Cette sensation va croissant : *Sa blessure l'a fait vivement souffrir, elle éprouvait une ardeur qui la brûlait et se faisait sentir à l'extérieur* [196]. Il ne s'agit nullement d'une simple impression subjective :

> *Je n'en puis plus, me dit-elle, mon coeur brûle. Et en me disant ces mots, elle prend ma main, ouvre son manteau et, par dessus sa robe, l'applique à sa poitrine à l'endroit du coeur. Je sens d'abord une chaleur bien marquée, mais voici que cette ardeur augmente et elle devient bientôt un feu qui brûle ma main. Je sens une douleur assez vive pour que je ne puisse plus la supporter, et je veux retirer ma main ; elle la retient quelques instants, puis elle l'éloigne de son coeur et me dit : « Mon Père, je ne suis pas capable de supporter longtemps de pareilles choses. Il faut que cela cesse, ou je meurs. Je me consume »*[197].

Ce feu intérieur se communique à la croix qu'elle porte au cou :

> *Elle tire sa petite croix de sa poitrine et, me la présentant, elle me dit : « Voyez ». Elle était tellement brûlante que j'en éprouve une certaine douleur et je ne la tiens d'abord qu'avec quelque difficulté. La jeune vierge me dit : « Je brûle, je ne puis vivre longtemps ainsi »*[198].

Plus tard, Johann Baptist Reus vivra une expérience comparable, qui le fera s'écrier : « Mon coeur est réduit en cendres ! Il fond comme de la cire ! » [199], avant de s'écrouler sur le plancher, terrassé par la sensation de brûlure qu'il éprouvait. Chez Catherine-Aurélie Caouette, la communication de l'*incendium amoris* à sa croix a été mise en évidence plus d'une dizaine de fois : *Elle ôte sa croix de sa poitrine, la présente à mes lèvres ; elle est si brûlante que je ne puis la supporter* [200]. Le confesseur n'est pas le seul témoin de ce phénomène :

> *Elle lui a remis [à Mgr La Rocque, son évêque] son crucifix tellement embrasé que la main de Mgr en a été brûlée fortement :*

---

195 - Dom Mercier, *op. cit.*, I, p. 269 - *Journal* du confesseur, 10 septembre 1856.

196 - *Ibid.*, p. 269 - *Journal* du confesseur, 17 septembre 1856.

197 - *Ibid.*, p. 320 - *Journal* du confesseur, 3 juillet 1857.

198 - *Ibid.*, p. 321 - *Journal* du confesseur, 21 juillet 1857.

199 - F. Baumann, *op. cit.*, p. 157 - *Journal*, 22 mars 1925.

200 - Dom Mercier, *op. cit.*, p. 321 - *Journal* du confesseur, 27 décembre 1857.

il en a conservé l'empreinte toute la journée, d'une manière bien sensible, il avait eu le courage de tenir cette croix ardente [201].

C'est véritablement une brûlure, et non une simple chaleur légèrement supérieure à la température du corps :

Mgr La Rocque l'a vue et lui a donné sa croix ; elle l'a mise sur son coeur ; après quelques minutes, elle l'a remise toute brûlante à l'Evêque, qui l'a immédiatement mise entre les mains de la Soeur Ste-Euphrasie. Celle-ci a senti la douleur du feu et ceci a ôté tous les doutes qu'elle avait concernant la réalité des prodiges dont elle avait entendu parler et qu'elle avait vus en partie [202].

Cette extraordinaire chaleur s'intensifie après la communion : le coeur de la jeune religieuse palpite avec force, la peau de sa poitrine devient rouge vif et brûlante. Toutes les douleurs de la stigmatisation et d'autres maux occasionnels sont comme absorbés et consumés par ce feu dévorant :

A la suite de la communion, le feu s'allume dans sa poitrine, elle est embrasée, on sent l'ardeur du feu. Je lui fais appliquer, à plusieurs reprises, des linges trempés dans l'eau froide, elle les rend presque asséchés [203].

Conformément à une tradition solidement établie depuis la période patristique, Catherine-Aurélie Caouette expérimente dans son corps que la communion sacramentelle, vécue comme union transformante dans le feu de la charité divine, attise dans l'âme le feu de l'amour divin. Ce prodige s'inscrit de façon harmonieuse dans l'évolution d'une vie intérieure toute centrée sur le mystère de l'amour divin : perçu comme flamme dévorante qui consume et transforme, il se communique à l'âme - et au corps - à l'occasion du sacrement de l'Amour.

GEMMA ET SA SOEUR D'ÂME

Morte à l'âge de vingt-cinq ans en 1803, GEMMA GALGANI était la fille d'un pharmacien de Lucques (Italie). Elle vécut dans le monde, veillant à cacher au public les signes extraordinaires qui abondaient dans son existence, et les dépassant jusqu'à atteindre l'union parfaite avec Dieu dans le dépouillement de la nue foi et du pur amour. Elle reçut les stigmates visibles le 8 juin 1899, aux premières vêpres de la fête du Sacré-Coeur, puis la grâce de la transverbération peu après. Comparés aux *extravagances* de Palma d'Oria et de Rosa Andriani, les effets de *l'incendium amoris* furent discrets chez elle : embrasements soudains qui enflammaient son visage et rendaient sa peau brûlante, torture d'une soif dévorante. Les paroles qu'elle prononçait en extase - notées par son confesseur - permettent de suivre son

201 - *Ibid.*, p. 321 - *Journal* du confesseur, 10 août 1857.

202 - *Ibid.*, pp. 321-322 - *Journal* du confesseur, 15 août 1857.

203 - *Ibid.*, p. 443 - *Journal* du confesseur, 22 octobre 1861.

cheminement intérieur, réponse à l'Amour qui attise en elle le désir de se laisser consumer en lui : *Je brûle, Jésus ! Quelle consolation ce me serait d'être une flamme de ton pur amour !* [204] Le feu qui s'allume en elle est réponse au don de la charité divine, en face de laquelle elle mesure sa pauvreté :

> *Ah Jésus, pourquoi ne suis-je pas tout enflammée d'amour pour toi ? Pourquoi mon coeur ne se consume-t-il pas tout entier en flammes amoureuses ? Pourquoi n'est-il pas d'amour qui corresponde à ta charité ? O Jésus, que te temps j'ai perdu !* [205]

L'amour divin est tel une flamme qui s'empare de son coeur pour le transformer en le consumant dans la charité :

> *Tu mes brûles, ô Seigneur, et je brûle ! O douleur, ô amour souverainement heureux ! Seigneur, augmente ta grâce, purifie. Qui es-tu, Seigneur ? Tu es une flamme, et je voudrais que mon coeur se transformât tout en une flamme. Oh, j'ai trouvé le feu qui purifie tous les péchés, j'ai trouvé l'ardeur qui dissipe toutes mes tiédeurs, j'ai trouvé la flamme qui consume toutes mes passions* [206].

Cette dimension purifiante de l'amour divin comme seule voie d'accès à la transformation en Celui qu'elle aime est très soulignée chez Gemma. La jeune mystique rejoint ainsi la grande tradition des Pères et des spirituels du Moyen Age, dont un des symboles les plus forts est celui du bois saisi par le feu et s'y consumant jusqu'à devenir lui-même feu. Dans ce désir radical de conversion et de transformation dans la charité, la dimension douloureuse de la purification est peu à peu abolie par la perspective de l'union plénière avec Dieu : *O feu divin, pénètre-moi, brûle-moi, ô Jésus, consume-moi !* [207]

Elle fut exaucée, mourant moins d'un an après cette extase, et laissant le souvenir d'une âme séraphique, transformée et consumée dans les flammes de l'Amour divin.

Quelques années après le décès de Gemma Galgani, son ancien confesseur Mgr Volpi rencontra à Rome TERESA PALMINOTA (1896-1934), une jeune laïque qui présentait une phénoménologie mystique comparable à celle de sa défunte fille spirituelle. Teresa se plaça sous sa direction, et il retrouva en elle le même cheminement intérieur de purification en vue de la transformation dans l'Amour divin ; mais les effets en étaient autrement spectaculaires.

En janvier 1917, Teresa connut la grâce de la transverbération : alors qu'elle priait devant le Saint-Sacrement, un trait de feu jailli de l'hos-

---

204 - *Estasi - Diario - Autobiografia - Scritti vari di S. Gemma Galgani*, per cura della Postulazione dei PP. Passionisti, Roma, s.d., p. 92 - *Extase* 67, 18 décembre 1901.

205 - *Ibid.*, p. 97 - *Extase* 72, 8 janvier 1902.

206 - *Ibid.*, p. 108 - *Extase* 83, 14 février 1902.

207 - *Ibid.*, p. 116 - *Extase* 92, 10 juin 1902.

tie la frappa au côté, lui donnant l'impression que son coeur éclatait. Sous le choc, plusieurs côtes se soulevèrent visiblement, et elle en garda toute sa vie une dilatation de la cage thoracique. Parfois, le coeur battait soudain si violemment que son corps entier en était secoué, même les objets qu'elle touchait se mettaient à bouger. Après sa stigmatisation, survenue dans la nuit du 14 au 15 août 1924, les effets de l'*incendium amoris* allumé en elle par la transverbération se firent à vrai dire tout à fait incroyables :

Il y avait en cette jeune fille un feu mystérieux qui, outre qu'il lui faisait ressentir des douleurs singulières aux mains, aux pieds et au côté, produisait réellement sur les objets les effets du feu [208]*.*

Les effets de cette hyperthermie confinaient à l'invraisemblable :

Le feu mystérieux sortait particulièrement de la bouche et des mains de la jeune fille. Je dis sortait, *non pour indiquer qu'on voyait une flamme jaillir de ces parties du corps - en effet, on n'a jamais vu chez Teresa de flammes au sens matériel du terme, que je sache -, mais parce qu'on en voyait tous les effets. Approchait-elle de ses lèvres quelque image pieuse pour la baiser ? Plus d'une fois, il arriva que cette image en fut brûlée, plus ou moins intensément, dès le moment où elle avait été effleurée par la bouche, et elle présentait les marques les plus évidentes de l'action du feu* [209]*.*

De la même façon étaient brûlés les médailles, chapelets et linges qu'elle portait à sa bouche ou appliquait sur son coeur, et même les objets avec lesquels elle était en contact :

Un fait singulier arriva en présence d'Adela. Toutes deux étaient dans la même église, occupées à prier, lorsque soudain Adela sentit une odeur de roussi. Craignant quelque péril, elle regarda autour d'elle, observa attentivement, et finit par découvrir qu'un point du siège sur lequel Teresa posait la main était légèrement brûlé. Elle fit alors retirer la main à Teresa, et la combustion cessa aussitôt [210]*.*

Cela paraît extravagant. Mais il y eut de nombreux témoins de ces prodiges insolites. Le feu embrasait littéralement la poitrine de Teresa, il alla s'amplifiant au fil des années, jusque quinze jours avant sa mort. De sa transverbération, elle gardait au côté une plaie vive, brûlante :

Teresa souffrait beaucoup de cette plaie, et elle ressentait le besoin d'y appliquer des linges ou des mouchoirs. Mais ces pansements duraient peu de temps. Parfois l'étoffe était aussitôt roussie, et même carbonisée, d'autres fois la combustion se produisait au bout de quelques heures, voire même de quelques jours. Il n'y avait pas de règle fixe.

---

208 - Luigi Fizzotti, c.p., *Il segreto di Teresa Palminota*, a cura di Carmelo A. Naselli, c.p., San Gabriele, Ed. eco, 1979, p. 129.

209 - *Ibid.*, p. 132.

210 - *Ibid.*, p. 134.

Les mouchoirs ainsi appliqués étaient brûlés plus ou moins, certains au point de tomber en cendres à peine les avait-on mis dans une enveloppe, si bien qu'on ne pouvait les conserver[211].

Son confesseur avait demandé à Teresa de garder ces linges. Un jour, pour l'éprouver, il lui signifia de les jeter aux ordures : elle obéit aussitôt, sans la moindre réticence, car elle n'était nullement attachée à ces objets, signes de sa sainteté aux yeux de certains, mais pour elle vestiges d'incidents qui la remplissaient de confusion. Monseigneur Volpi s'ingéniait à chercher un moyen de soulager sa fille spirituelle :

Il lui avait suggéré de faire usage de bains froids. La jeune fille obéit, mais à peine fut-elle entrée dans l'eau qu'elle constata que sa personne produisait le même effet qu'un fer incandescent plongé dans de l'eau, mais avec cette différence que le fer ainsi traité perd sa chaleur au bout de quelque temps, alors que la personne de Teresa n'éprouvait aucune sensation de rafraîchissement et continuait de produire dans l'eau le même effet[212]. *Cet incident rend a posteriori crédible ce que l'on disait arriver au franciscain espagnol* NICOLAS FACTOR *(1520-1583). Ce bienheureux ressentait si fort les effets de l'*incendium amoris, *qu'il courait se jeter dans les bassins des fontaines pour tempérer quelque peu cette intolérable sensation de chaleur ; et les assistants voyaient alors l'eau entrer en ébullition ! Ayant étudié le dossier avec la rigueur dont il était coutumier, Prospero Lambertini admit que les preuves avancées étaient des plus solides, si aberrant que parût le prodige*[213].

Un jour, étant malade, Teresa dut prendre sa température :

Elle s'aperçut qu'à peine elle avait mis le thermomètre, celui-ci indiquait déjà la température maximale et finit par se briser. Elle fit d'autres tentatives, il y eut le même effet[214].

Le même incident a été observé chez le saint PADRE PIO DA PIETRELCINA (1887-1968), illustration désormais classique de ce cas de figure :

On ne saura jamais quelle a été exactement la température corporelle de Padre Pio. Il aurait fallu, pour cela, fabriquer un thermomètre spécial. A Naples, pendant son service militaire, tous les thermomètres utilisés montaient au maximum ou éclataient. C'est pourquoi on avait fini par lui prendre la température sous le bras, avec un thermomètre de bain, et cela donnait 48e5. Tous les médecins diront que c'est idiot, parce que c'est impossible. Pourtant, c'était comme ça.

211 - *Ibid.*, p. 133.

212 - *Ibid.*, p. 130.

213 - Cf. H. RENARD, op. cit., p. 97.

214 - L. PIZZOTTI, *op. cit.*, p. 131.

Peut-être, d'ailleurs, n'est-ce pas tellement idiot, parce qu'il y a des relations entre l'âme et le corps qui échappent à l'analyse scientifique et déroutent toute logique de raisonnement, toute donnée positive [215].

Teresa s'efforça de modeler son cheminement intérieur sur celui de Gemma Galgani, dont elle se disait la soeur d'âme. Comme elle, elle offrit à Dieu sa brève existence pour la conversion des pécheurs et comme elle, elle mourut consumée dans les flammes de l'Amour divin.

Vive flamme d'amour

Les écrits de certains mystiques permettent non seulement d'appréhender de l'extérieur le phénomène de l'incendium amoris, mais encore d'en approfondir la signification spirituelle. Johann Baptist Reus n'est pas le seul à avoir laissé à ce sujet des pages qui comptent parmi les plus belles de la littérature mystique au XXe siècle. Les écrits de Catherine-Michelle Courage (1891-1922), pour être moins littéraires dans leur forme, n'en sont pas moins instructifs.

Jeune fille d'origine modeste, Catherine-Michelle ne connaît pas les auteurs mystiques ; sa direction spirituelle est assurée par le curé de la paroisse, qui n'a aucune prétention théologique et s'efforce de la conduire dans les voies assurées de la pratique sacramentelle et de l'exercice des vertus. Edifié par ses progrès dans la vie intérieure, puis impressionné par les grâces d'union dont elle est favorisée, il lui conseille de tenir son journal. Le vendredi de la Passion 22 mars 1913, elle connaît la transverbération, qui allume en elle les flammes de l'*incendium amoris* :

J'ai ressenti dans mon coeur une chose mystérieuse : c'est un feu qui me consume, me délecte autant qu'il me torture, mais qui m'apaise et me consume. Ah, si je mourrais d'amour, quelle belle mort ! [216]

C'est l'Eucharistie qui alimente et ravive à chaque communion ce feu intérieur, faisant parfois palpiter son coeur de façon extraordinaire :

La présence de l'hostie sainte a produit sur ma langue et surtout dans mon coeur une sensation de brûlure [217].

Ce n'est pas seulement une impression, car les effets s'en traduisent de façon concrète :

Je suis sous l'action d'un feu intérieur, qui me brûle et paraît vouloir me consumer. Dans la région du coeur surtout, ce feu est si intense que mon linge en est roussi.

---

215 - Ennemond Boniface, *Padre Pio le crucifié - Essai historique*, Paris, N.E.L., 1971, p. 256.

216 - [Anon.], *Victime et consolatrice du Coeur de Jésus : Journal spirituel de Michelle-Catherine de Jésus-Crucifié*, Toulon, Imprimerie Mouton F. Cabasson, 1929 - Journal, 28 mars 1918.

217 - *Ibid.* - *Journal*, 1er mai 1919.

La personne qui lave mes flanelles 'en est aperçue et, aux questions qu'elle m'a posées, je ne savais trop quoi répondre [218].

Le 3 mai 1920, le coeur semble être à l'étroit dans sa poitrine, et trois côtes sont soulevées, comme pour lui procurer davantage d'espace. Les religieuses de Saint-Joseph de Lapte, auprès desquelles la jeune fille trouve le climat de ferveur et la discrétion qu'elle recherche, constatent, éberluées, le phénomène. Pour sa part, elle supplie Dieu de la soustraire au regard d'autrui. En vain :

Depuis hier matin, la brûlure du côté est devenue encore plus intense. Voici l'explication que m'en a donnée Jésus : « Ma chère épouse, j'ai fait de ton coeur une fournaise, tu as beau vouloir en renfermer les flammes, quelque chose s'en échappe au dehors, je le permets pour le bien des âmes [219].

Ce feu va augmentant au fur et à mesure que la jeune fille se livre à l'action divine, laissant ses empreintes visibles :

Physiquement, j'ai souffert aussi, le coeur était douloureux, bien brûlant ; ce feu ne s'éteint pas, mais il n'a pas toujours le même degré. Par moments, il est si intense qu'il brûle jusqu'à mes vêtements. Mais que ces souffrances me sont douces ! [220]

Littéralement consumée d'amour, cette mystique française peu connue s'éteint dans une extase au terme d'une brève existence consacrée à l'amour de Dieu et de son prochain. Elle présente un cas remarquable de mystique nuptiale et réparatrice au XXe siècle en France, dont certaines formules e sont pas sans rappeler celles de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

En Italie, les mystiques à phénomènes s'inscrivent dans la tradition passioniste, plus spécialement dans la lignée de Gemma Galgani, la *vierge séraphique* : sa béatification en 1933 l'a fait connaître dans tout le pays, et elle devient pour plusieurs femmes éprises d'absolu un modèle de sainteté comparable à celui que fut, du XVe au XVIIe siècle, sainte Catherine de Sienne.

Associée à la Passion du Sauveur en 1927, LUCIA MANGANO obtient que ses stigmates ne soient pas visible. Elle est en partie exaucée, la plaie du côté continuant de s'ouvrir de temps à autre. La grâce de la transverbération, en 1931, la prépare à celle du mariage spirituel, le 24 mars 1933. Elle connaît dès lors un embrasement intérieur qui ira s'amplifiant d'année en année, jusqu'à sa mort treize ans plus tard. Au début, c'est simplement une fièvre élevée :

Je lui dis de prendre sa température quand arrivaient ces embrasements d'amour divin et qu'elle se sentait brûler de cette flamme mystérieuse qui consumait son coeur. Elle obéit aussitôt. Le thermomètre indiquait 39°5,

218 - *Ibid.* - *Journal*, 13 janvier 1920.

219 - *Ibid.* - *Journal*, 3 mai 1921.

220 - *Ibid.* - *Journal*, 1er novembre 1921

parfois 40°. Mais au bout de quelques heures, elle retournait, alerte et sereine, à ses occupations habituelles [221].

Rien de vraiment singulier, d'autant plus qu'elle a des sautes de température depuis 1926, suite à une vision où Jésus, pour la préparer à entrer dans le mystère de sa Passion, lui a montré son coeur débordant de flammes qui venaient frapper le sien. A la révélation de ce Coeur *embrasé d'amour*, Lucia avait noté :

Je me sentis brûler très fortement du côté du coeur et éprouvai une vive douleur. Cela dura plusieurs jours, et je dus rester alitée, incapable de me lever [222].

Elle a vécu ces malaises insolites comme autant de purifications intérieures, tel un feu qui lui causait une soif ardente de Dieu :

J'ai vu Jésus me présenter son Coeur, qui émettait des flammes, et il m'a semblé que ces flammes m'embrasaient. Je me sentais me consumer [223].

Puis, à partir de la transverbération, elle a éprouvé progressivement une véritable agonie de feu, dans laquelle elle se sentait littéralement mourir. Plus cet état s'intensifiait, plus les effets en devenaient tangibles :

Le 1er juillet (1932), ressentant la chaleur même à l'extérieur, du côté du coeur, elle le dit à Maria Lanza pour s'assurer que ce n'était pas une fantaisie de l'imagination : Maria contrôla que c'était effectivement une chaleur supérieure à la normale [224].

Après la stigmatisation, les effets en sont spectaculaires :

Aujourd'hui à 13 h 30, Lucia est allée se reposer un peu et s'est endormie. Mais elle se sentait constamment unie à Dieu. Durant ce repos, elle a éprouvé une vive chaleur, celle-ci était réelle au point que l'insigne des Passionistes en celluloïd qu'elle porte sur sa robe en est devenu tout mou et flexible, et qu'elle et Maria ont également senti l'odeur du celluloïd qu'on semblait faire brûler[225].

Ces embrasements sont ravivés par le renouvellement de la grâce de la transverbération. Elle finit par en avoir des traces de brûlure sur la peau, ses côtes se soulèvent, et son coeur se met à battre avec une violence inouïe. Elle note dans son journal :

---

221 - F. Generoso, op. cit., I, p. 337 - Témoignage du confesseur, Mgr Scaglia.

222 - *Ibid.*, I, p. 337.

223 - *Ibid.*, I, p. 342.

224 - *Ibid.*, I, pp.455-456.

225 - *Ibid.*, I, p. 457.

Hier (4 mars 1934), j'ai ressenti une brûlure extraordinaire, qui s'étendait de sous le coeur jusque dans tout le côté gauche, puis envahissait tout le thorax, et j'ai senti mes épaules se dessécher sous l'action de ce feu [226].

A son confesseur, elle affirme :

Qu'il lui semblait avoir à l'intérieur de toute la poitrine un feu ardent qui peu à peu consumait son organisme [227].

Plus d'une fois, le prêtre en constatera les manifestations extérieures :

Hier matin, outre les yeux qu'elle avait resplendissants, elle montrait un visage enflammé ; et de la bouche sortait comme la chaleur d'un feu. J'ai moi-même pu noter fort bien le fait, parce que j'ai senti cette chaleur, semblable à un souffle embrasé [228].

Il ne s'agit point d'impressions subjectives : le celluloïd qui fond, les profondes brûlures qui marquent la poitrine, sont autant de signes manifestes de la réalité concrète de ce feu intérieur. Lucia le vivra comme une agonie purifiante intensifiant en elle la soif de s'unir à Dieu. Elle mourra, âgée de cinquante ans, minée par les accidents cardiaques et respiratoires qu'occasionnait ce feu.

Maria Concetta Pantusa, une femme ermite aux lévitation spectaculaires, connaît des manifestations identiques bien après sa stigmatisation :

Onze années après sa crucifixion mystique, la servante de Dieu expérimenta que les signes de l'Amour avaient allumé dans son coeur un feu dont elle sentait toute l'ardeur ; celle-ci atteignit une telle véhémence que la chair en portait les marques et que même les vêtements en étaient brûlés dans la région du coeur [229].

L'embrasement n'en est pas moins lié aux stigmates, les *signes de l'Amour*. Il atteint son point culminant le 15 mai 1947, fête de l'Ascension :

Elle connut l'expérience mystique de l'incendie d'amour, sous le choc duquel elle tomba sans connaissance, se sentant brûler dans toute la poitrine et jusqu'à la gorge. Elle a la poitrine soulevée et couverte de brûlures [230].

Leur contemporaine Maria Marchesi (1890-1962) présente, au fil d'une phénoménologie identique, un cheminement intérieur un peu différent : elle vit ce feu dévorant en termes d'union plus que de purification ou de transformation douloureuse, sur un mode suave, malgré les effets corporels et physiques qui en découlent.

---

226 - *Ibid.*, II, p. 162.

227 - *Ibid.*, II, p. 116.

228 - *Ibid.*, II, p. 116.

229 - T. Tatangelo, op. cit., p. 85.

230 - *Ibid.*, p. 88.

Suscité par la transverbération, en 1921, l'*incendium amoris* s'intensifie jusqu'à la stigmatisation, en 1947 :

> *J'ai terminé ce mois-ci dans un océan d'amour infini. Mon être entier brûle, Père, d'un feu tel qu'hier il a embrasé tous mes membres*[231].

Le phénomène gagne, au fil des années, en fréquence et en intensité, tel une vive flamme d'amour investissant entièrement la personne physique de Maria :

> *Il est des moments dans lesquels je me sens à ce point enflammée, mon Père, que je brûle extérieurement, comme en cet instant où je vous écris. Comme il est beau de se préparer au repos avec le coeur débordant de cet amour* [232].

Durant des années, elle pressent confusément que cet embrasement est le prélude à quelque événement mystérieux :

> *Je suis encore embrasée, mon Père, de l'incendie d'amour de cette nuit, et je sens en moi quelque chose d'extraordinaire qui se prépare*[233].

Quelques semaines avant la stigmatisation, elle expérimente le soulèvement des côtes, accompagné de violentes palpitations cardiaques :

> *Toute cette nuit, Père, je suis restée embrasée par un feu intense qui m'en faisait tressauter le coeur dans la poitrine, au point que j'étais obligée de tenir une main sur ce coeur pour en comprimer les battements, si grande était la véhémence de cet amour* [234].

Ayant atteint son paroxysme avec la stigmatisation, l'*incendium amoris* acquiert alors un caractère de souffrance plus accentué :

> *Depuis la solennité de l'Immaculée Conception, un feu intérieur d'amour m'a accompagnée jusqu'aujourd'hui. Jésus s'est fait intimement proche de moi, m'appelant par mon nom et me tenant unie à lui, comme enchaînée. J'ai expérimenté et sens encore une flamme qui brûle mon pauvre être ; le coeur est gonflé, et ses battements sont si violents, surtout la nuit, qu'ils me causent de brûlantes souffrances* [235].

Cette flamme, accompagnée d'un vif sentiment de la présence du Christ, semble sceller l'exceptionnel degré d'union auquel Maria a été élevée :

> *Il est déjà deux heures du matin, Père, et l'excès d'un si grand amour me tient perdue en Jésus. Profondément impressionnée par ce qui m'arrive, j'ai*

---

231 - Filippo D'Amando, c. p., *Nel misticismo eucaristico : Maria Marchesi, 1890-1962*, Arricia, Santuario di Galloro, 1977, p. 104 - *Journal*, 31 août 1924..

232 - *Ibid.*, p. 104 - Lettre du 10 mai 1940.

233 - *Ibid.*, p. 132 - Lettre du 16 juillet 1940.

234 - *Ibid.*, p. 134 - Lettre du 9 août 1940.

235 - *Ibid.*, p. 133 - Lettre du 9 décembre 1940.

fait appel à vous plusieurs fois, mon Père, pour que vous m'aidiez toujours davantage à connaître ma propre misère. En ces deux nuits, je sens encore, mon Père, la nécessité de vivre seulement pour Jésus, percevant en moi que la flamme de cet amour a augmenté à un point tel qu'il me fait goûter sa présence d'une façon vraiment extraordinaire. Je voudrais vous faire comprendre ce qui se passe en moi en de tels moments, mais je n'y parviens pas. La dilatation de mon coeur a tellement augmenté cette nuit qu'il me semble que je vais mourir d'amour [236].

L'amour s'empare de tout son être, dans une transformation que couronne le mariage spirituel :

Depuis hier, je sens un feu extraordinaire qui m'envahit, me tenant enclose dans une grande lumière, et l'amour est si intense qu'il me semble être devenue tout entière la proie d'une flamme ardente. Je me sens tellement unie à ce Dieu d'amour que j'ai l'impression que je vais en mourir, tant je me sens consumée par son amour infini [237].

Cette union consumante élargit véritablement la capacité de souffrance du corps, quand bien même elle comble de suavité l'âme de Maria :

Cette nuit, j'étais embrasée d'amour, d'un amour que je n'ai jamais expérimenté. Même la literie en était brûlée. J'ai dû me relever, ne pouvant plus supporter ces traits enflammés [238].

Progressivement, durant les vingt années qui lui restent à vivre, elle voit cet incendie intérieur diminuer de fréquence quant à ses manifestations, mais s'accroître d'autant plus en intensité :

Un incendie d'amour s'est saisi de moi ; par chance, cela n'a duré que peu d'instants, sans quoi je ne sais si j'aurais eu la force physique de la supporter[239].

Le corps n'en peut plus supporter la véhémence, et c'est dans un dernier assaut de cette vive flamme d'amour que Maria Marchesi expirera, à l'âge de soixante-douze ans.

FLAMME APOSTOLIQUE

MARTHA VANDEPUTTE (1891-1967) a connu dès son adolescence des grâces d'union qui l'ont éclairée sur sa vocation : fonder dans son pays - la Belgique - et en vue des missions au Congo, alors belge, une famille religieuse missionnaire d'inspiration passioniste. Contemplative par inclination, elle voit s'en dessiner l'orientation apostolique au fil d'une expérience mystique dont elle sait durant quelque temps cacher les effets à ses religieu-

236 - *Ibid.*, p. 105 - Lettre du 6 juin 1941.

237 - *Ibid.*, p. 141 - Lettre du 22 juin 1941.

238 - *Ibid.*, p. 145 - Lettre du 17 octobre 1941.

239 - *Ibid.*, p. 145 - Lettre du 16 janvier 1944.

ses. En 1924, la stigmatisation, puis la transverbération, l'associent à la Passion du Sauveur, et elle écrit à son confesseur qu'elle est marquée *d'une plaie très douloureuse, mais délicieuse (...) qui me cause un véritable martyre*[240]. Elle en analyse les effets dans sa vie d'union à Dieu :

Jésus m'a saisie totalement, j'ai disparu, mon âme était toute transformée, il n'y avait plus qu'amour. J'ai senti ce mal au côté que vous connaissez. Il me semble que d'un trait de son amour Jésus a rouvert la plaie de l'autre fois[241].

Elle évoque aussi les manifestations extérieures de cette plaie vive et brûlante, qu'elle n'est bientôt plus en mesure de dérober à la sollicitude de ses filles les plus proches, inquiètes de voir leur fondatrice en proie à de mystérieuses souffrances :

Le coeur s'enflamme, et une chaleur insupportable, qui va se diffusant jusqu'au dehors, menace de brûler les vêtements [242].

Pour éviter cet inconvénient, elle doit appliquer sur la blessure des pansements susceptibles de protéger quelque peu sa robe, et qu'elle en retire roussis. Au fur et à mesure que se révèle à son âme le dessein de Dieu sur elle et sur son oeuvre, l'*incendium amoris* se fait plus intense, s'accompagnant de phénomènes spectaculaires. Si elle-même écrit fort peu sur ce sujet, elle doit en rendre compte à son confesseur, à qui nous devons quelques précisions :

Trois côtes s'étaient beaucoup soulevées, la partie gauche de la poitrine était plus large que la droite. Elle sentait très vivement la place du coeur. Elle m'a dit plusieurs fois qu'elle en ressentait les effets jour et nuit, tantôt plus, tantôt moins [243].

Si la flamme de charité déposée en son coeur par Celui qui est tout amour la consume intérieurement, elle doit également se communiquer pour s'incarner en quelque sorte dans l'idéal apostolique qui lui a été montré. C'est le sens des souffrances qu'elle expérimente, impression d'un feu dévorant qui se propage sensiblement autour d'elle :

A la douleur de la plaie s'ajoutait une sensation de brûlure qui la dépassait et qui la faisait souffrir horriblement [244].

Chaque renouvellement de la transverbération enflammant sa charité à l'égard d'autrui, lui découvre de nouveaux champs d'apostolat et lui permet d'entrer toujours plus avant dans une dynamique ecclésiale : *Jésus a*

---

240 - Daniela MERLO, *Una lettera colma di tenerezza divina, M. Marta Vandeputte (1891-1967), c.p.* in *Mistica e misticismo oggi - Settimana di studio di Lucca*, 8-13 sett. 1978, PP. Passionisti, Roma, CIPI, 1979, p. 363.

241 - *Ibid.*, p. 363.

242 - *Ibid.*, p. 363.

243 - *Ibid.*, p. 363.

244 - *Ibid.*, p. 363.

agrandi une fois de plus mon coeur [245]. L'*incendium amoris* est chez elle le signe que les flammes de la charité divine s'écoulent à travers son coeur pour combler les attentes de l'humanité aimée du Dieu d'amour. Elle-même y coopère en se livrant sans réserve à l'embrasement de cet amour.

Si peu que l'on connaisse encore de la phénoménologie mystique de la vénérable MONICA [de Jesús] CORNAGO ZAPATER (1889-1964), augustine récollette espagnole - sa cause de béatification étant à l'étude, la discrétion entoure les aspects extraordinaires de sa vie -, on sait qu'elle a expérimenté les mêmes grâces de transverbération brûlante :

> *Elle a subi ce que les traités appellent des* incendies d'amour, *comparables à ceux de saint Paul de la Croix et de sainte Gemma Galgani* [246].

Chaque nouvel embrasement de son coeur, qui s'accompagnait de manifestations sensibles de chaleur et parfois de luminosité, ouvrait sa prière à de nouvelles intentions apostoliques : si, au parloir, elle recevait inlassablement les âmes en quête de conseils ou de consolation, elle se portait également du silence du cloître jusqu'aux pays les plus lointains pour y accompagner en esprit les travaux des missionnaires, dont plusieurs affirmèrent avoir bénéficié des effets sensibles de son assistance surnaturelle.

Cette dimension communicative de la charité s'est rencontrée à un degré éminent chez Symphorose Chopin. A partir de sa stigmatisation, en 1954, elle connut l'*incendium amoris* avec ses effets corporels les plus classiques : soif torturante qui lui desséchait et gerçait les lèvres, brusques élévations de la température bien au-delà du seuil de la normale, marques de brûlure sur la gorge et la poitrine, sur son linge, enfin soulèvement des côtes. Ces phénomènes se greffaient sur une santé délabrée, de multiples interventions chirurgicales l'ayant considérablement affaiblie à cette époque : elle n'avait plus qu'un demi-poumon, et parfois son coeur battait violemment, avec un bruit tel qu'on avait l'impression de l'entendre dans une caisse de résonance. Sans se départir d'un sourire au milieu de ses souffrances, elle disait en souriant, montrant une de ses chemises de nuit roussie par le feu intérieur qui la dévorait :

> *Voyez, le feu de la divine charité fait pour l'âme ce que fait le feu matériel (au corps)* [247].

Elle ne s'attardait nullement sur les effets extérieurs des flammes d'amour qui la consumaient, elle puisait en celles-ci le sens même de sa vocation au service de ses frères :

> *Etre disponible aux autres : ne jamais perdre de vue cette intention divine, c'est le trait le plus saillant de ma mission. Le danger d'une vie dans le*

---

245 - *Ibid.*, p. 363.

246 - Eugenio AYAPE, o.a.r., *Una flor contemplativa : Sor Monica de Jesús - Breve semblanza*, Madrid, Editorial Augustinus, 1977, p. 59.

247 - *Cahier Noir*, autographes, I, 15, s.d. - Documents de l'auteur.

monde, d'une existence séculière, c'est la dispersion, l'oubli du but pour la préoccupation de l'immédiat. Aussi, l'âme sainte dans le monde doit-elle porter le tourment de l'amour comme une blessure toujours saignante, ardente et toute brûlante de l'amour de Dieu et du prochain, et sans cesse s'attisant sous le trait de feu de l'amour divin [248].

Cette ardeur missionnaire en fit une âme toujours à l'écoute, disponible jour et nuit à tout un chacun, et la porta au tombeau au terme d'un élan d'amour constamment renouvelé, conformément à la prière qu'elle avait adressée à Dieu peu après sa transverbération (1976), paraphrasant la parole de Jésus sur la croix :

Consume-moi, ô mon Dieu, pour qu'après avoir accompli ce que Vous [les trois Personnes de la très Sainte Trinité] me demanderez, je puisse dire, ô mon Dieu : « Tout est consommé » [249]

Dans le dernier quart du XXe siècle, une mère de famille italienne, aveugle et paralysée depuis quinze ans après avoir eu trois enfants, a vécu une expérience similaire. Née en 1944, ELENA N. s'est mariée assez jeune. Pendant plusieurs années, sa profonde piété ne s'est signalée par aucune manifestation extraordinaire. Puis elle a senti s'éveiller en elle une immense compassion pour les souffrances des hommes, dont elle contemplait le paroxysme dans la Passion de Jésus, le Dieu Homme. A cet amour qui brûlait son coeur, la portant à agir concrètement en faveur des plus démunis et à faire de la demande d'une vraie paix sa principale intention de prière, Dieu répondit en l'associant à la Passion de son Fils, notamment à son *Sitio* : j'ai soif ! Elle reçut les stigmates en 1972, puis connut la grâce de la transverbération durant l'Année Sainte 1975. Dans une vision où elle contemplait l'Esprit saint lui ouvrant le Coeur de Jésus et ce divin Coeur lui communiquant les dons de l'Esprit sous la forme de sept traits de feu, son coeur fut enflammé d'amour. Depuis ce moment, cette *incendium amoris* ne lui laissa plus aucune trêve : elle le ressentait jour et nuit, si violent qu'il marquait de profondes brûlures sa poitrine et ses vêtements. Surtout, il s'accroissait au contact des misères humaines, comme se nourrissant d'elles pour les consumer : il suffisait qu'on l'approchât pour se confier à sa prière, pour tout à la fois ressentir une impression très nette de brûlure et se sentir soulagé de ses peines, cependant qu'elle-même subissait une véritable torture de ce feu qui l'unissait au Christ Rédempteur.

Les mystiques qui connaissent le phénomène de l'*incendium amoris* le réfèrent au Coeur de Jésus : c'est de lui qu'à la faveur de la transverbération ils reçoivent les flammes de la charité divine, participant ainsi jusque dans leur corps au mystère de l'amour divin et brûlant de le révéler à leurs frères. Tous sont dociles à l'Esprit que leur communique ce divin Coeur et en qui ils confessent le don brûlant et opérant de l'amour divin. A leur

---

248 - *Cahier bleu*, autographes et pensées, 1980, pp. 146-147 - Documents de l'auteur.

249 - *Cahier noir*, I, 32, 1979.

dévotion au Sacré-Coeur de Jésus s'ajoute presque toujours une dévotion particulière à la troisième Personne de la très Sainte Trinité, dont leurs écrits se font l'écho, et qui jusque dans le milieu du XX[e] siècle a préfiguré de façon parfois saisissante le renouveau de la pneumatologie stimulé par le concile Vatican II.

Annexe

Stigmatisation et transverbération

Dans ces pages sur l'*incendium amoris* ont été évoqués plus d'une fois les phénomènes mystiques que sont la transverbération du coeur et la stigmatisation. Ils seront développés dans un autre volume de cette étude, mais il n'est pas inutile d'en présenter les grandes lignes.

La ***stigmatisation*** est l'impression dans le corps des mystiques des plaies de Jésus crucifié : marques de la crucifixion aux mains et aux pieds, du coup de lance au côté. Parfois s'y ajoutent d'autres stigmates (étymologiquement : *signes*), qui sont les traces de la couronne d'épines autour de la tête et sur le front, plus rarement une plaie ou contusion à l'épaule qui rappelle le portement de la croix par Jésus, les marques de la flagellation, voire celles des chutes du Sauveur sur le chemin du Calvaire, celles des liens ayant enserré ses poignets et ses chevilles. Plusieurs mystiques ont obtenu à force de prière que ces signes fussent cachés aux yeux des hommes : les plaies se refermaient aussitôt après avoir été accordées - ce fut le cas pour le père Crozier (1850-1916), un ami du vénérable Charles de Foucauld - ou bien quelque temps après comme cela advint chez Marthe Robin : stigmatisée en 1930, elle a vu les marques s'estomper à partir de 1936. D'autres les ont conservées leur vie durant, tels le saint Padre Pio ou Theres Neumann.

La ***transverbération*** du coeur est une *blessure d'amour* provoquée par l'union de Dieu à l'âme. Celle-ci perçoit Dieu comme un feu ardent, et elle expérimente l'union avec lui comme un contact suave et douloureux :suave, parce que l'âme est comblée par le sentiment de la présence de Dieu ; douloureux, parce que le désir de l'union définitive avec lui n'est pas satisfait. La transverbération traduit de la façon la plus intense cette union : Dieu se communique à la substance de l'âme, qui en même temps est favorisée d'une vision dans laquelle il lui est montré que Jésus (parfois l'Esprit Saint) blesse - traverse, transverbère - son coeur d'un trait de feu, pour l'embraser et le combler de son amour. Dans la mesure où le coeur est à la fois l'image du plus intime de l'âme et le symbole de toute la personne, la transverbération a souvent des répercussions psychosomatiques chez le sujet.

Le ***mariage spirituel*** est une grâce ponctuelle - souvent accordée par Dieu à la faveur d'une vision symbolique - par laquelle l'âme est stabilisée dans le degré le plus élevé de l'union à Dieu : les septièmes demeures du château de l'âme thérésien, ou union transformante, déification, etc. Par extension, l'union transformante est parfois appelée mariage spirituel par certains auteurs.

chapitre 4

L'ODEUR DE SAINTETÉ

Un autre Ange vint alors se placer près de l'autel, muni d'une pelle en or. On lui donna beaucoup de parfums, pour qu'il les offrît, avec les prières de tous les saints, sur l'autel d'or placé devant le trône. Et, de la main de l'Ange, la fumée des parfums s'éleva devant Dieu, avec les prières des saints. (Ap 8, 3-4)

Au fil des Ecritures se révèle l'importance des parfums dans la vie liturgique du peuple de Dieu : de la Genèse - l'agréable odeur du sacrifice de Noé (Gn 8, 2) jusqu'à l'Apocalypse, où il est fait mention encore de « coupes d'or pleines de parfums, la prière des saints » (Ap 5, 8). La vie de Jésus ici-bas s'inscrit entre deux épisodes d'offrandes de parfums : celle des mages présentant la Myrrhe et l'encens à l'Enfant (Mt 2, 11), et l'onction de nard pur effectuée par Marie à Béthanie (Jn 12, 3-7), anticipant l'embaumement de Jésus, qui ne se fera pas, car alors il sera le Ressuscité.

L'offrande de parfums, sous la forme de résines combustibles ou de baumes odoriférants, est une forme d'hommage qui, adressé à Dieu dans la liturgie, symbolise la piété et la prière du donateur : aussi l'acte lui-même en vient très tôt à traduire les dispositions intérieures du fidèle. L'expression *sacrifice d'agréable odeur pour l'Eternel*, fréquente dans l'Ecriture, signifie tout aussi bien l'état d'âme de l'adorateur que le geste qui l'exprime. Le pourtour du bassin méditerranéen est depuis l'Antiquité l'aire géographique de civilisations du parfum [250]. L'importance accordée par les textes bibliques aux fragrances et à leur signification spirituelle trouve des échos dans la spiritualité chrétienne, revêtant même, chez certains mystiques, une forme et une signification particulières.

Au cours de l'été 1970, un de mes amis, alors séminariste à Rome, m'offrit en guise de vacances de l'accompagner à San Vittorino, dans la région des Castelli romani : nous ferions un pèlerinage au sanctuaire qu'avait édifié dans cette localité un stigmatisé dont il se contait merveilles et en qui beaucoup de dévots voyaient le « nouveau Padre Pio ». Ayant eu la grâce de rencontrer ce dernier deux ans auparavant, et rendu méfiant à l'encontre du surnaturel sensible à cause des prétendues apparitions de San Damiano qui connaissaient alors leurs heures les plus glorieuses, je n'acceptai qu'avec quelque réticence.

250 - Jean-Pierre Albert, *Odeurs de sainteté - la mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes, 1990.

Fils de modestes paysans, GINO BURRESI est ne le 7 juillet 1932 à Gambassi, en Toscane. Il entra fort jeune - à l'âge de quatorze ans - dans la congrégation des Oblats de la Vierge Marie, fondée au XIXe siècle par le vénérable Pio Bruno Lanteri, et il y fit profession en 1953. Après avoir exercé durant quelques années les fonctions de sacristain et de catéchiste dans des paroisses à Pise et à Rome, il obtint de ses supérieurs l'autorisation de s'adonner à l'apostolat auquel il se sentait appelé, vocation qu'auraient sanctionnée diverses grâces extraordinaires : dons charismatiques de guérison et de lecture dans les consciences, stigmates, etc. Son rayonnement, déjà indéniable - notamment auprès des jeunes -, en fut puissamment stimulé. Il suscita un vaste mouvement spirituel centré sur la dévotion au Coeur Immaculé de Marie, et fut à l'origine d'un sanctuaire marial et d'une communauté nouvelle dans le bourg de San Vittorino.

Avec mon ami Louis, aujourd'hui curé de paroisse en Italie méridionale, j'y pris part à une procession nocturne. Dans les collines autour du sanctuaire, des centaines de fidèles marchaient en chantant et en priant avec ferveur. De temps à autre, par volutes, une senteur suave imprégnait l'air, se répandant à travers la campagne, pour bientôt s'estomper, puis revenir, toujours aussi forte. J'étais surpris de vérifier ce qui se disait : les pèlerinages à San Vittorino se signalaient par ce prodige insolite. Plus tard dans la nuit, nous eûmes l'occasion de nous entretenir avec le thaumaturge : de sa personne émanait le même parfum que j'avais perçu durant la procession, par bouffées si intenses que je crus bien devoir m'en tirer avec une bonne migraine. Puis le religieux nous montra ses stigmates aux mains - aux poignets, précisément, des plaies profondes, impressionnantes -, et nous remit à chacun un chapelet. Le lendemain, comme nous étions à Sainte Marie Majeure, la même odeur exquise se répandit soudain autour de nous, intense. Ma surprise fut d'autant plus grande lorsque je constatai que ces effluves étaient diffusés par le chapelet de Louis. C'était à n'y pas croire, et pourtant. Plus tard, examinant l'objet, je ne lui trouvai rien de particulier. Du mien, en revanche, rien n'émanait, ni n'émana jamais tant qu'il fut en ma possession. L'ayant offert peu après à une religieuse, j'appris bientôt qu'elle avait à son tour perçu ce parfum extraordinaire en des moments assez pénibles pour elle, et qu'elle en avait été réconfortée de façon inexplicable. Elle ne connaissait nullement la provenance de ce modeste cadeau.

Dix ans plus tard, je fus appelé au chevet d'une personne très proche, qui venait de mourir d'un infarctus. Je la tenais pour une âme sainte, profondément unie à Dieu. Quelques intimes étaient en prière autour de la couche funèbre. J'y restai plusieurs heures, tantôt priant, tantôt m'efforçant de réconforter mes amis que cette fin brutale avait plongés dans une profonde douleur. Quelque trois heures après le décès, une odeur à la fois subtile et intense emplit la chambre mortuaire. M'approchant du corps allongé dans la pénombre, je constatai que cette senteur indéfinissable s'en

exhalait, plus précisément de la région du coeur. Je n'y aurais certainement pas prêté davantage d'attention si, au même moment, d'autres personnes n'avaient déclaré percevoir cette fragrance suave, qui persista quelques minutes avant de s'évanouir d'un coup.

*

Le corps de certaines personnes ayant atteint un haut de gré de sainteté est susceptible, dans des circonstances particulières - durant l'extase, ou bien à la suite de la stigmatisation ou de la transverbération -, d'émettre de la lumière ou de la chaleur. C'est-à-dire une forme d'énergie. Avec les phénomènes de fragrance surnaturelle, il s'agit d'une tout autre réalité : le corps n'émet plus de l'énergie, mais de la matière, si ténue soit-elle. En effet, un parfum est toujours un composé chimique, constitué d'éléments moléculaires volatiles dont la combinaison se révèle odorante. Comment le corps humain peut-il produire cette matière ? Le docteur Hubert Larcher aborde la question dans un ouvrage magistral, désormais classique[251] :

Mourir en odeur de sainteté, écrit le Dr Georges Dumas, c'est, dans le langage courant, mourir en état de grâce ; vivre en odeur de sainteté, c'est être assez pieux pour être regardé comme un saint ; depuis plusieurs siècles, ces formules n'ont plus qu'un sens figuré et la plupart des écrivains qui les emploient aujourd'hui ne leur en connaissent pas d'autre. Mais les historiens des mystiques ont toujours protesté contre cet usage de leur langue ; l'odeur de sainteté est pour eux un fait réel ; quand ils racontent qu'un saint en a été gratifié, ils veulent dire que, durant sa vie ou après sa mort, son corps a exhalé des odeurs agréables, et ils citent des cas nombreux où le prodige a paru manifeste[252].

Il précise que, sur le plan scientifique :

La genèse des parfums paraît poser les mêmes problèmes généraux, qu'il s'agisse des vivants ou des morts[253].

C'est sans doute ce qu'appréhendait à sa façon sainte Thérèse d'Avila lorsque, évoquant les suaves fragrances qui émanaient de la personne de son amie la pénitente Catalina de Cardona, elle les appelle « un parfum comme celui des reliques ». Il n'en paraît pas moins judicieux d'établir une distinction entre l'odeur de sainteté exhalée par des personnes durant leur vie ici-bas, et celle que dégagent les cadavres ou les reliques des serviteurs de Dieu, parfois très longtemps après leur mort. Toutes deux sont des signes donnés au peuple de Dieu, mais ils ont une signification différente

251 - Hubert Larcher, *Le sang peut-il vaincre la mort ?*, Paris, Gallimard, collection « Aux frontières de la science », 1951.

252 - *Ibid.*, p. 157.

253 - *Ibid.*, pp. 157-158.

LA BONNE ODEUR DU CHRIST POUR DIEU

Dès les tout premiers âges du christianisme, la perception par des tiers d'un parfum exquis se répandant autour de la personne des martyrs au moment de leur supplice, est une réalité familière à la communauté des croyants, comme l'attestent par exemple les lettres relatant les derniers moments de l'évêque saint Polycarpe de Smyrne, mis à mort en 155, ou des martyrs de Lyon (Pothin, Blandine et leurs compagnons), exécutés quelque vingt ans plus tard. Il ne s'agit nullement de métaphores, car les textes font mention d'une « odeur flottante d'encens ou de quelque autre épice précieuse », et de la croyance chez certains spectateurs qu'on avait oint les victimes « d'un onguent terrestre » avant de les mener à la mort.

A ces témoignages relatifs aux derniers instants des saints, on peut ajouter ceux qui regardent l'émission de parfums exquis par de pieuses personnes durant leur existence terrestre, bien avant l'heure de leur trépas. Le phénomène est également fort ancien. Sans remonter aux premiers siècles du christianisme, ni même à une époque relativement récente, plusieurs faits de ce genre ont été signalés en plein XXe siècle.

L'émission spontanée de parfums par le corps humain relève de processus chimiques complexes, voire d'une modification du métabolisme. A l'origine de telles réactions peuvent se trouver des facteurs divers : une pathologie organique ou fonctionnelle, et même psychosomatique. Ainsi, on aura tenté d'expliquer par l'ingestion de térébenthine suite à des problèmes d'anurie, les fréquents effluves de violette propres à Catherine de'Ricci, dominicaine italienne du XVIe siècle ; et l'exquise fragrance émanant de Thérèse d'Avila au moment de sa mort, par l'acétonémie diabétique, qui parfois provoque une agréable odeur de pomme : mais on n'a aucun indice que la grande réformatrice espagnole aurait souffert du diabète. Quant au parfum de rose exhalé par Thérèse de l'Enfant-Jésus et, à l'heure actuelle - dit-on - par MARIA ESPERANZA MEDRANO DE BIANCHINI (née en 1928), la voyante des apparitions de Betania au Venezuela, il serait dû à leurs antécédents de pathologie pulmonaire ! Mais le docteur Larcher n'exclut pas une autre explication :

> *Les localisations de parfums au niveau de l'émonctoire cutané, si elles relèvent parfois de prédispositions anatomo-fonctionnelles, peuvent aussi, et le plus souvent, être rapportées à la structure de l'âme*[254].

La cause surnaturelle de l'*odeur de sainteté* n'exclut pas la mise en oeuvre de mécanismes et de réactions purement naturels, tant il est vrai que la nature est assumée et non détruite, ni même niée par les opérations de la grâce :

> *Le* même *phénomène peut très bien avoir* en même temps *une explication chimique et une implication mystique. Si les explications matérielles du phé-*

254 - *Ibid.*, p. 195.

nomène devaient effacer - comme encore trop de « scientifiques » et de « miraculistes » le croient de nos jours pour des raisons analogues parce que exactement opposées - leurs implications symboliques, poétiques et mystiques, nous serions alors condamnés, à plus ou moins brève échéance, à n'être plus édifiés de rien, à perdre de vue le sens de certains phénomènes qui dépasse largement ces phénomènes mêmes, et à nous trouver privés de points de vue non moins essentiels que les points de vue scientifiques [255].

Aussi la cause seconde de la production d'un parfum par une personne peut-elle être un phénomène naturel, explicable scientifiquement, mais provoquée par une cause première agissant au niveau mystique de l'âme :

L'expression « odeur de sainteté » se trouverait justifiée lorsque le phénomène de la production d'odeurs suaves est lié à l'activité mystique et aux conflits d'option qui lui sont propres, ce qui n'exclut pas la possibilité de retrouver des parfums analogues chez certains névropathes, ni celle de les observer parfois chez des sujets dépourvus de vie mystique. Cependant, bien que les mécanismes soient très probablement les mêmes chez tous, leur étiologie est si différente que, dans le cas des mystiques, il paraît vraiment excessif de réduire (...) le phénomène à des dimensions pathologiques [256].

Dans la mesure où l'émission de l'odeur de sainteté correspond chez une personne à un vécu mystique, elle revêt une signification précise, d'ordre charismatique, quels que soient les mécanismes naturels - mis en jeu par l'expérience intérieure - qui *a priori* rendraient intelligible le phénomène de fragrance : il est surnaturel dans sa cause première et non dans sa réalité objective, non plus que dans ses effets. Ceux-ci peuvent lui conférer un caractère extraordinaire, prodigieux, qui en fait un signe et qui, traduisant l'authenticité de l'union du sujet avec Dieu, réalise dans le mystique la parole de l'Apôtre : « Nous sommes la bonne odeur du Christ pour Dieu » (2 Co 2, 15).

~ Padre Pio da Pietrelcina

De son vivant déjà, et plus encore depuis sa mort, le capucin stigmatisé a fait l'objet d'une abondante littérature. Cette production, souvent polémique jusque dans les années 1960-65, a gagné en qualité et on objectivité depuis que, à la faveur des enquêtes en vue de la béatification, la plupart des sources sont devenues accessibles aux chercheurs et même au grand public. Outre la question des stigmates, longuement débattue, le thème qui revient le plus souvent dans les écrits relatifs au saint Padre Pio est celui de l'odeur de sainteté, qui semble avoir été l'une des manifestations les plus fréquentes durant la longue vie du saint prêtre :

255 - *Ibid.*, pp. 187-188.
256 - *Ibid.*, p. 204.

Cette fragrance mystique ou « odeur de sainteté » est un des plus fréquents phénomènes mystiques qu'aient pu observer les pèlerins de San Giovanni Rotondo. Elle est attestée dès ces premiers temps de la stigmatisation et le sera fréquemment jusqu'à sa mort. Il s'agissait toujours d'un parfum exquis mais difficilement définissable. Certains crurent y reconnaître l'odeur mêlée du lilas et du magnolia, d'autres un parfum de violette et de rose. Ce phénomène de l'odeur de sainteté qui se dégage de la personne ou d'un objet lui appartenant, ou même en son absence quand on l'évoque, est ancien dans l'histoire de la mystique [257].

Si Herbert Thurston n'y fait nullement allusion dans les pages qu'il consacre à Padre Pio, presque tous les auteurs mentionnent cette particularité qu'avait le stigmatisé d'émettre dans certaines circonstances de sa vie des senteurs variées, souvent exquises :

Faut-il classer dans la thaumaturgie ce don qu'avait Padre Pio de faire sentir sa présence, ou plutôt son influence, par des parfums de senteur et d'intensité variées ? Pas dans tous les cas, parce que ces effluves odorants semblaient souvent se produire hors de sa volonté, sans qu'il y fût pour rien. Des multitudes de gens ont senti ces étonnants parfums, dans les circonstances les plus diverses, et l'ont attesté. Parfois ces sensations odoriférantes semblaient provenir des stigmates du padre Pio ou de ses habits, ou encore des objets qu'il avait touchés et bénis. Mais il est fréquemment arrivé que des personnes, en danger physique ou difficultés morales, aient senti ce mystérieux parfum, à des distances énormes du couvent où se trouvait Padre Pio, soit après avoir invoqué mentalement le capucin, soit même sans y avoir pensé, et dans ce cas elles ont immanquablement compris d'où leur était venu ce secours [258].

Ces deux textes de portée générale fournissent de précieuses indications sur la manifestation de l'*odeur de sainteté* chez Padre Pio :

* le phénomène commença à se produire peu après la stigmatisation du capucin. Il est donc lié à cette grâce.
- il a duré toute la vie de Padre Pio, avec une fréquence et une intensité variables, et se serait prolongé même après la mort du bienheureux :

Le dernier témoignage public recueilli sur ce point, à ma connaissance, a été celui du Dr Sala, qui a assisté le Padre Pio dans son agonie. Il a déclaré à l'envoyé spécial de l'hebdomadaire Oggi *(n° 10-10-68) : « Quand je revêtis Padre Pio avec la même robe de bure qu'il portait avant d'expirer, je fus envahi par le parfum, très fort, d'oranger, que j'avais senti tant de fois, au cours de mes rencontres, presque quotidiennes, avec le Frère de Pietrelcina*[259].

* le phénomène se manifestait tantôt dans la personne de Padre Pio, tantôt à distance. Les auteurs ont beaucoup insisté sur cette « projection

257 - Yves Chiron, *Padre Pio le stigmatisé*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1989, p. 123.

258 - E. Boniface, *Padre Pio op. cit.*, p. 253.

259 - *Ibid.*, pp. 253-254.

à distance » du parfum, à cause de son caractère extraordinaire, négligeant quelque peu le cas où la fragrance était perçue au contact du capucin. Les deux exemples se retrouvent chez un couple de Français, venus à San Giovanni Rotondo après la mort de leur fille unique, en 1955. La femme était si désespérée que l'on craignait non seulement pour son équilibre psychologique, mais encore pour sa santé physique :

La femme assista à la messe de Padre Pio. A un moment donné, elle eut l'impression d'un parfum très pénétrant. Toute bouleversée, elle demanda à son mari ce qu'il en pensait. Celui-ci répondit qu'il ne sentait rien. La messe terminée, la femme se disait sûre d'avoir eu la réponse muette de P. Pio dans ce parfum. Le mari pensait qu'après tout, ce qui comptait c'était ce retournement psychologique heureux de sa femme. Et ils repartirent pour la France. Au cours du voyage, dans le wagon du rapide où ils se trouvaient, le mari, à son tour, sentit ce parfum pénétrant et en fit part à sa femme qui, elle, ne sentait alors rien d'anormal. Il lui en fit de son mieux l'analyse et elle s'écria : « Mais c'est le même que j'ai senti, moi, à San Giovanni Rotondo ! » Ce fut au tour du mari d'être bouleversé[260].

Le récit est d'autant plus intéressant qu'il permet d'exclure toute influence subjective de l'un des conjoints sur l'autre.

* ces senteurs extraordinaires étaient à ce point tenaces et pénétrantes qu'elles se diffusaient dans les lieux où se tenait Padre Pio, et imprégnaient ses vêtements et les objets mis en contact avec lui. Cela est assez fréquent dans de tels cas :

vêtements, linges ou draps, vases et ustensiles divers, lit, ouate [se trouvent saturés] L'eau qui a lavé le corps défunt, les reliques, ou même les vêtements, demeure longtemps pénétrée de ce parfum (...) les assistants qui touchent ces privilégiés, vivants ou morts, emportent l'odeur attachée à leurs doigts, et elle persiste même après qu'ils se sont lavé les mains[261].

* les effluves odorants qu'exhalait la personne de Padre Pio, ou ceux qui se manifestaient à distance, auraient été d'une grande variété - encens, lis, violette, rose, oeillet, fleur d'oranger, jasmin, magnolia, mais aussi tabac frais et odeur de pain grillé, et même odeurs moins agréables telle celle de l'acide phénique (on accusait Padre Pio d'en user pour raviver ses stigmates), ou de la résine brûlée (?) - au point que plusieurs personnes ont tenté d'élaborer une grille de lecture. Ainsi la mystique Maria Valtorta, qui se voulait fille spirituelle du célèbre capucin et qui prétendait avoir eu révélation d'une table de correspondances entre ces fragrances et la situation spirituelle dans laquelle se trouvaient ceux qui les sentaient. Mais

---

260 - E. Boniface, *Padre Pio de Pietrelcina - Vie, Oeuvres, Passion - Essai historique*, Paris, La Table Ronde, 1966, p. 130.

261 - W. Deonna, *Croyances antiques et modernes : l'odeur suave des dieux et des héros*, Genève, Genava, 1939, XII, pp. 201-202.

Ennemond Boniface avoue : *je ne me porte nullement garant de cette interprétation symbolique*[262].

Ces perceptions de parfums à distance constituaient parfois de *véritables* messages, perçus comme tels par leurs destinataires. C'est à ce niveau que le phénomène acquiert sa dimension charismatique et de fonction de *signe* donné au Corps mystique du Christ en certains de ses membres : invitation à la conversion, appel à la prière ou à la pénitence, garantie d'une assistance en cas de danger corporel ou spirituel, voire mise en garde ou tout bonnement signe de protection, de présence.

Plus intéressant est le lien existant entre l'odeur de sainteté et les stigmates, relation qui, chez Padre Pio, a été soulignée par les docteurs Romanelli et Festa, à l'occasion des visites qu'ils effectuèrent à San Giovanni Rotondo :

> *En juin 1919, alors que je m'y rendais pour la première fois, à peine eus-je été présenté au Padre Pio que je notai que de son corps émanait une certaine senteur, au point que je dis au Très Révérend Père Paul de Valenzana, qui était avec moi, qu'il ne me paraissait vraiment pas bien qu'un frère, surtout jouissant d'un tel renom, usât de parfum. Durant les deux autres jours que je passai à San Giovanni, je ne notai aucune odeur, bien que je fusse resté dans la cellule et toujours en compagnie de Padre Pio. Avant de partir, et précisément dans l'après-midi, en descendant les marches, je notai soudain la même odeur [que celle] du premier jour, mais cela dura peu d'instants. Et soyez assuré, Très Révérend Père, que ce n'était pas suggestion de ma part, premièrement parce que personne ne m'avait parlé d'un tel phénomène, et puis parce que si j'avais été suggestionné, j'aurais dû noter cette senteur à tout moment, et non à intervalle de temps aussi long*[263].

Si le Dr Romanelli eut souvent l'occasion de percevoir cette fragrance extraordinaire, c'est à son collègue le Dr Festa qu'il revint - de façon fortuite - d'établir la relation avec le stigmates :

> *Le sang qui s'écoule goutte à goutte des plaies que le Padre Pio porte sur son corps a un parfum subtil et pénétrant, qu'un grand nombre de personnes l'ayant approché ont pu sentir. Il n'existe de ce phénomène aucune mention dans ma relation parce que, étant moi-même privé du sens de l'odorat, je n'étais pas habilité à formuler à ce sujet un quelconque jugement personnel ; et je n'en ai pas fait mention pour m'en tenir à l'esprit d'objectivité sereine que je m'étais imposé dans mes investigations. Toutefois, bien peu nombreux sont ceux qui, ayant eu l'occasion de visiter Padre Pio, n'ont pas eu une claire perception du parfum émanant de sa personne ; aussi ai-je pensé que, rédigeant cette seconde relation, je n'aurais pas accompli mon devoir si je n'avais pas exprimé aussi ma pensée à ce sujet. Padre Pio ne fait ni n'a*

262 - E. Boniface, *Padre Pio le crucifié*, *op. cit.*, p. 254.

263 - P. Gaetano da Flumeri, *Le stigmate di padre Pio da Pietrelcina - Testimonianze, relazioni*, San Giovanni Rotondo, Ed. Padre Pio da Pietrelcina, 1985, pp. 170-171 - Lettre du Dr Romanelli au père Pietro d'Ischitella, provincial des capucins, 7 novembre 1920.

jamais fait usage d'aucune sorte de parfum ; pourtant, beaucoup de ceux qui l'approchent assurent qu'il émane de sa personne une senteur agréable, comme un mélange de violette et de rose. Quelle est la source de ce parfum ?[264]

Le praticien a pu établir le lien entre le sang de stigmates et l'odeur de sainteté de la façon suivante :

Lors de ma première visite, je recueillis sur un fragment d'étoffe du sang de son côté, que j'emportai pour une analyse microscopique. Moi personnellement, pour la raison que j'ai déjà indiquée, je ne perçus de cet échantillon aucune émanation particulière ; mais les personnes qui, au retour de San Giovanni, se trouvaient avec moi dans l'automobile, sentirent distinctement la fragrance qui s'en exhalait, et ce malgré l'intense ventilation produite par la vitesse du véhicule ; et elles m'assurèrent que cela correspondait au parfum qui émanait de la personne de Padre Pio. Revenu à Rome, durant les jours qui suivirent et pendant une longue période de temps, ce morceau d'étoffe, que je conservais dans un meuble de mon cabinet, en parfuma si intensément l'espace que beaucoup de personnes parmi celles qui venaient me consulter, me demandèrent spontanément l'origine de ce phénomène [265].

Et le docteur de conclure :

Mon collègue le Dr Romanelli, qui m'accompagna lors de ma deuxième visite à Padre Pio, et qui possède un sens olfactif normal, et beaucoup d'autres personnes aussi qui sont allées à San Giovanni, m'ont répété les mêmes constatations. Cette réalité étant établie, il me paraît opportun de chercher à savoir, pour autant que cela est possible, l'origine du phénomène[266].

S'il a été établi que le sang des stigmates de Padre Pio se trouvait à la source des effluves odorants exhalés par Padre Pio, nulle explication naturelle n'a pu en être donnée :

Ceux qui s'occupent de la conservation des tissus animaux savent bien que, pour réaliser leur but, il est nécessaire de bien saigner les chairs, le sang étant parmi les tissus organiques celui qui se décompose le plus vite. Et même le sang qui jaillit d'une veine fraîchement ouverte dans un organisme vivant n'offre pas vraiment de senteur agréable. Aussi, loin de flatter la muqueuse olfactive par un parfum plaisant, les morceaux d'étoffe imbibés du sang coulant des plaies de Padre Pio - d'autant plus que parfois il les utilisait pendant un temps assez long - auraient dû pour le moins être sujets à un processus de décomposition, et certainement pas être source de parfums [267].

---

264 - *Ibid.*, pp. 230-231 - Troisième relation du Dr Festa, 7 avril 1925.

265 - *Ibid.*, p. 231.

266 - *Ibid.*, p. 231.

267 - *Ibid.*, p. 232.

D'aucuns ont voulu trouver une explication à ce non-sens biologique :

Quelqu'un, voulant formuler des arguments contraires aux éminentes vertus de Padre Pio, a affirmé qu'à certaines époques celui-ci a fait usage de teinture d'iode et d'une solution concentrée d'acide phénique [pour enrayer l'hémorragie continuelle des stigmates], et a émis l'hypothèse que l'usage de ces substances aurait provoqué le phénomène du parfum [268].

Parfaitement grotesques, de telles assertions furent réfutées par nombre de médecins, même de ceux qui a priori n'étaient guère inclinés à attribuer au prodige une origine surnaturelle. Il est certain que - contrairement aux lois de la nature - c'est le sang des stigmates de Padre Pio qui produisait ces parfums :

Les stigmates, lorsqu'ils sont parfumés, posent le problème de l'origine sanguine possible du parfum (...) Dans le cas du Père Pio, c'est bien au sang lui-même que paraît lié le parfum [269].

Cela semble vrai de tous les stigmatisés. Sur une période s'étendant du XV[e] siècle [bienheureuse Osanna Andreasi (1449-1505), tertiaire dominicains] jusqu'à nos jours, tous les saints personnages qui, durant leur existence mortelle, ont manifesté habituellement l'odeur de sainteté, ont connu une expérience spirituelle dont le dénominateur commun est une relation intime à Jésus souffrant dans sa Passion. Tous ont vécu leur union au Crucifié dans la douleur et la suavité des blessures d'amour que sont les stigmates et la transverbération. Cette expérience serait donc susceptible de provoquer un stress d'une telle violence qu'il induirait une profonde modification du métabolisme sanguin :

Un état d'âme spécial - ce dont nul ne doute - qui soit le déclencheur d'une chimie très particulière du sang et d'une mutation prodigieuse du corps [270].

Le lien de la stigmatisation (au sens large du terme) avec l'*odeur de sainteté* paraît aussi indéniable qu'il l'est avec l'*incendium amoris* :

Comme les lésions organiques d'origine mystique - stigmates et autres blessures d'amour mystiques relèvent de la même étiologie que ces troubles fonctionnels des émonctoires physiologiques de la peau, on ne s'étonnera pas de les trouver si fréquemment associés [271].

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir fréquemment associés les deux phénomènes dans le cadre des expériences intérieures transfigurées par la croix, qui opère la transformation de l'âme dans le Christ-Epoux. La mystique de la croix est mystique sponsale, illustrant les plus beaux passages du

268 -*Ibid.*, p. 232.

269 - H. LARCHER, *op. cit.*, p. 196.

270 - H. RENARD, op. cit., p. 187.

271 - H. LARCHER, op. cit., p. 195.

Cantique des cantiques, où l'épouse - « jardin bien clos et fontaine scellée » (4, 12) de l'Epoux - est brûlée par les « fièvres de feu » de l'amour, « une flamme de Yah » (8, 6) : un feu que seul Dieu est capable d'allumer et qui, autant qu'il manifeste l'impétuosité de l'amour, est signe de consécration, exhalant « l'odeur de ses parfums meilleure que tous les baumes » (Ct 4, 10 // 4, 14). Cette association hyperthermie / fragrance a inspiré à plusieurs mystiques la comparaison avec le grain d'encens qui est consumé en exhalant son parfum.

Femmes parfumées

La bienheureuse Ulrika Nisch a laissé peu d'écrits : quelques notes rédigées en hâte par obéissance, révèlent une âme qui, durant sa brève existence (1882-1913), a connu une sublime expérience d'union à Dieu. On n'y relève ni stigmates ni transverbération, mais elle mentionne fréquemment Jésus comme époux de son âme, particulièrement dans le mystère de sa Passion : elle nourrit une tendre dévotion pour les plaies du Sauveur. Sa vie, marquée de grandes épreuves physiques et morales assumée en union au Crucifié, illustre dans « les petites choses du quotidien » la communion aux souffrances de Jésus. Vers la fin de sa vie, ses consoeurs remarquent en elle certains phénomènes insolites :

> *Soeur Albertine, par exemple, confiait un jour à Soeur Joaquina Beil qu'elle avait vu Soeur Ulrica élevée au-dessus de l'agenouilloir de son banc à la chapelle. Etat de lévitation évidente. « Quand je l'ai appelée, elle ne me répondit pas ». Quelques instants plus tard, c'est la Supérieure qui l'interpelle : « Venez, Soeur Ulrica, c'est l'heure ». Aussitôt l'extatique revint à sa position normale. Se frottant légèrement les mains, elle fit le signe de la croix et quitta la chapelle*[272].

Mais l'odeur de sainteté qu'exhale la jeune religieuse a davantage de témoins que ses lévitations :

> *Plusieurs consoeurs signalèrent d'autres manifestations particulières de la sainteté de Soeur Ulrica, ayant respiré, par exemple, le parfum qui émanait de sa personne. Soeur Michelle a joui maintes fois de ce privilège : « Un jour, dit-elle, je dus la frictionner. A partir de ce moment et pendant trois jours, ma main conserva un agréable parfum. J'eus beau me laver consciencieusement les mains, le parfum persistait ». Soeur Michelle en informa aussitôt la Supérieure qui entreprit une sérieuse enquête. Ce parfum ne pouvait en aucun cas émaner des hôtes de la maison, car il fut perçu non seulement au quatrième étage où dormait Soeur Ulrica, mais il la suivait comme un nuage partout où elle passait. Soeur Bonaventure inspecta soigneusement sa chambre.*

272 - A. Montanati, *op. cit.*, p. 108.

Elle n'y trouva qu'un simple morceau de savon tout ordinaire. Or, le « parfum » de la bienheureuse était indéfinissable. Il n'égalait ni le parfum des fleurs, ni celui de l'encens [273].

Même phénomène chez la vénérable Alexandrina da Costa, après qu'elle eut répondu à l'appel de Jésus l'invitant à partager les douleurs de sa Passion :

Autour de la personne d'Alexandrine on percevait souvent un parfum très suave. Des centaines et des centaines de personnes, hommes et femme, ont eu plus d'une fois cette impression et ont pu en contrôler la réalité. Dom Umberto aussi, lors de sa première visite à Alexandrine, avait été témoin de cette émission de parfum. C'est la raison pour laquelle il demanda à Diolinda (le soeur de la stigmatisée) de ne plus orner de fleurs odorantes le petit autel aménagé dans la chambre [274].

Le prodige donna lieu parfois à des scènes cocasses, à cause de l'ignorance où étaient certaines personnes des particularité que présentait la vie mystique d'Alexandrina :

Encore sous le coup d'une profonde émotion, pour avoir assisté à l'extase du vendredi, une demoiselle (le soeur de Don Umberto) fut admise à dormir dans la chambre contiguë à celle d'Alexandrina. Elle ne put fermer l'oeil. Elle resta éveillée toute la nuit, constamment assiégée et entourée par des effluves de parfums d'une suavité et d'une délicatesse extrêmes, qui lui semblaient l'immerger dans un monde paradisiaque. « Quel parfum ! », ne cessait-elle de répéter, et elle l'aspirait à pleines narines et à pleins poumons, en éprouvant une douceur vertigineuse. Le matin, elle demanda à son frère quel parfum on utilisait pour la toilette d'Alexandrina. Don Umberto, pour toute réponse, lui conseilla de s'adresser à Diolinda. « Comment pourrais-je l'interroger, puisque je ne connais pas le portugais ? », répliqua sa soeur. Ils appelèrent Diolinda et Don Umberto servit d'interprète :

- J'aimerais connaître la marque du parfum que vous donnez à Alexandrina.

- Mais nous n'utilisons pas de parfum ! Croyez-vous que cette pauvre maison dans la campagne soit une parfumerie ?

- Pourtant, j'ai senti des parfums, tout de suite après mon arrivée, dès que je me suis approchée du lit d'Alexandrina. Et cette nuit, au cours de mes heures d'insomnie, j'ai été par moments entourée d'effluves de parfum. Ce n'était pas un parfum comme les autres ; c'était une senteur très fine, agréable, variée, que je ne percevais pas de façon continue, mais par intermittences.

273 - *Ibid.*, P. 109.

274 - U. Pasquale, *op. cit.*, p. 84.

Diolinda et Don Umberto éclatèrent de rire. La jeune femme, surprise et confuse, rougit et n'osa plus dire un mot. Son frère lui expliqua l'étrange phénomène, qui se vérifiait depuis des années [275]

La vénérable Lucia Mangano connut elle aussi ces fragrances surnaturelles à partir du jour où elle fut sujette aux blessures d'amour divin :

Hier, le 29 avril (1932), Jésus se fit sentir très fortement à moi, comme d'habitude ; et, lorsque je le perçois ainsi, cela me fait beaucoup souffrir. Pensant à Jésus dans sa Passion, et à ses plaies, je sentis que j'allais perdre la tête [être saisie par l'extase], et tomber dans un ravissement. Il me semblait que des Plaies du Christ émanait un parfum qui remplissait toute la pièce. Je parvins à ne pas perdre les sens parce que je fis beaucoup d'efforts et me levai aussitôt pour sortir de la chambre ; quand j'y revins avec Maria, celle-ci nota le parfum et me demanda ce que c'était. Mais je lui dis que je n'en savais rien, et me mis à rire sans rien ajouter [276]

Souvent, la vénérable exhalait des senteurs exquises dont elle voyait la source dans les Plaies du Christ. Des faits semblables ont été notés chez Edvige Carboni :

Durant l'existence d'Edvige, des parfums extraordinaires furent souvent mis en évidence autour d'elle, senteurs qui présentaient quelque ressemblance avec celles de la violette, de la rose, du lis. Ils émanaient de sa personne ou d'objets lui appartenant, ou bien se faisaient sentir dans les lieux où elle se tenait, où elle était passée [277].

Plusieurs personnes eurent l'occasion de le constater, comme Argia Papini, qui avait accueilli la servante de Dieu dans sa maison :

Le phénomène se manifestait à l'improviste, et cela eut lieu très fréquemment pendant les jours où Edvige resta dans cette demeure [278].

Luigina Sinapi (1916-1978), une autre laïque stigmatisée morte à Rome en réputation de sainteté, présentait :

des phénomènes de parfums qu'exhalaient, en certains moments, ses mains jusqu'à en imprégner la maison, surtout après les visites de la Vierge [279].

Une de ses amies atteste :

J'avais la faveur de respirer l'agréable parfum qui embaumait cette chambre à coucher, et celui qui se dégageait des mains et de toute la personne de Luigina. Un jour elle m'en parla : « Tu sais, on me demande parfois quel parfum j'utilise ou bien on pense que je fais ma toilette avec un savon de

---

275 - *Ibid.*, pp. 83-84.

276 - G. Fontanarosa, *op. cit.* I, pp. 365-366.

277 - P. Fortunato, *op. cit.*, p. 152.

278 - *Ibid.*, p. 152.

279 - Chino Bert, *Luigina Sinapi, Victime d'amour pour le monde qui agonise*, Hauteville, Ed. du Parvis, 1988, p. 64

luxe ». Je puis apporter un démenti à ces suppositions : on n'avait pas, à l'époque, pour laver la vaisselle, de gants en caoutchouc ni non plus de détergents parfumés. Or, une fois, elle me fit sentir l'odeur de ses mains encore mouillées de gouttes d'eau grasse. Je respirai, spécialement sur l'extrémité des doigts, ce parfum très agréable au mélange de jasmin, de vanille et d'encens, le même qui remplissait la petite chapelle où je priais le Rosaire alors que Luigina gisait sur son lit de douleur [280].

Des phénomènes identiques sont attribués à la Canadienne - fort contestée - Marie-Rose Ferron (1902-1936), et à la servante de Dieu Yvonne-Aimée de Jésus (1901-1951) de Malestroit, ainsi qu'à FILOMENA CARNEVALE (1929-1959), une mystique italienne peu connue. Toutes trois étaient stigmatisées, de même QU'AFRA BRIGIDA BLANCO, la principale protagoniste des apparitions mariales de La Codosera (Espagne, 1945) qui, ayant été marquée des plaies du Sauveur à l'âge de vingt-et-un ans, coupa sa longue chevelure par esprit de pénitence et pour signifier sa totale consécration à Dieu ; sa mère conserva pieusement dans une boite de carton ces cheveux noués en tresse : dix ans plus tard, il en émanait toujours une exquise fragrance, plus marquée aux jours de fêtes liturgique. A l'heure actuelle, une humble mère de famille nommée AMPARO CUEVAS (née en 1931), qui affirme bénéficier d'apparitions de la Vierge à l'Escorial, près de Madrid, est créditée de semblables manifestations :

Ce qui nous surprend le plus, tout au long de notre visite, ce sont les effluves d'un parfum intense qui émane continuellement de son corps. Il a la saveur, l'arôme et les caractéristiques du parfum surnaturel. Certains le perçoivent, d'autres non. Je l'accompagnai en voiture à la prairie où l'on récite le rosaire, et tout le véhicule fut inondé de cette senteur si surprenante [281].

L'auteur est connu pour sa soif du merveilleux et son imagination quelque peu débridée, aussi convient-il de recevoir avec prudence son témoignage. Mais de nombreuses autres personnes se sont portées garantes de la réalité du phénomène.

~ TROIS FRANÇAISES

La mystique Symphorose Chopin m'a honoré de son amitié durant plus de dix ans, et je l'ai approchée fort souvent, mais jamais je n'ai perçu auprès d'elle la moindre *odeur de sainteté*. Il est vrai que j'ai été témoin chez elle d'une vertu peu commune, plus significative à mes yeux que les prodiges les plus extraordinaires. Mais de nombreuses personnes, qui ne se connaissaient pas entre elles, ont fait mention de parfums qui exhalait de sa personne, notamment durant ses extases ou après ses communions. Ces senteurs, que l'on comparaît à un mélange de rose, de lys et d'encens,

280 - *Ibid.*, pp. 49-50.

281 - Francisco SANCHEZ-VENTURA Y PASCUAL, *in* « Maria Mensajera », n° 58, 1987, p. 4. Que sont « la saveur, l'arôme et les caractéristiques du parfum surnaturel » ?

étaient particulièrement prononcées dans son haleine et au niveau de son coeur. Il existe à ce sujet plusieurs témoignages dont il paraît difficile de contester le bien-fondé.

Dans les mêmes années 1970-80, habitait à Paris une femme connue d'un petit cercle de clercs et de fidèles comme *la mystique du Sacré-Coeur*. Mère d'un prêtre, restée veuve assez tôt, elle connaissait une expérience spirituelle élevée : ni visions ni apparitions ni stigmates, mais une oraison « paisible et brûlante à la fois », devenue habituelle au terme d'une longue nuit intérieure crucifiante. Dès qu'elle était « touchée par la flamme de l'amour divin », il lui semblait que son coeur s'embrasait, et elle présentait d'évidents phénomènes d'hyperthermie : sa poitrine émettait une chaleur telle que ses vêtements en étaient parfois roussis ; en même temps, il émanait de la région du coeur et de la bouche une odeur exquise, qui se matérialisait parfois sous la forme d'une légère buée. Divers témoins ont perçu autour d'elle cette senteur indéfinissable, qu'ils comparaient au parfum de la rose, mais en plus intense et plus subtil à la fois. Bien que l'ayant rencontré souvent, je n'ai jamais rien senti, alors que j'ai été témoin de l'*incendium amoris* qui la consumait. Ses intimes conservent d'elle le souvenir d'une âme très sainte, toute cachée en Dieu et ayant connu de grandes souffrances morales et physiques en lesquelles elle voyait autant d'occasions de s'unir à Jésus dans sa Passion.

Toujours à la même époque, et toujours à Paris, une dame faisait quelque peu parler d'elle parmi les fidèles qui fréquentaient la chapelle des Carmes, rue de Vaugirard. Quand elle revenait d'avoir communié, il sortait de sa bouche un parfum de lys et d'encens si intense que ses voisins en étaient parfois presque incommodés. Elle était la seule à ignorer le phénomène. Un jour, une dévote indiscrète s'approcha d'elle et s'efforça de l'amener à en parler, lui disant qu'elle voulait « sentir l'odeur du bon Dieu ». La pauvre femme tomba des nues et fut profondément affligée quand elle comprit de quoi il s'agissait. Elle alla entendre la messe dans une autre paroisse, puis finit par obtenir à force de prière la cessation de ce prodige qui attirait l'attention sur elle. Du prêtre qui l'accompagnait spirituellement, j'appris qu'elle avait vu une fois dans son oraison le Coeur de Jésus marqué d'une plaie ardente, et qu'elle avait eu l'impression d'en recevoir un trait de feu qui avait blessé son propre coeur : cela lui causait en permanence une intolérable sensation de brûlure, qui atteignait son paroxysme au moment de la communion. Mais jamais elle n'avait perçu le parfum qui alors émanait d'elle.

Ces trois cas concernent des femmes qui, chacune selon le mode qui lui était particulier, ont expérimenté une profonde union au Coeur blessé de Jésus, union se traduisant par la grâce mystique des blessures d'amour. Ils ont eu divers témoins, qui pour la plupart ne se connaissaient pas entre eux et même ignoraient tout de la vie intérieure des sujets, se limitant à noter les manifestations insolites qu'ils remarquaient.

UNE TÉLÉKINÉSIE MOLÉCULAIRE ?

Certains mystiques possèdent la faculté de faire sentir - au sens littéral du terme - leur présence spirituelle à distance. Padre Pio en est l'exemple le plus connu : des personnes se trouvant en danger physique ou en difficulté morale, ont soudain perçu autour d'elles un parfum suave qui, les alertant sur le péril qu'elles encouraient, ou les réconfortant dans leur désarroi, était interprété comme un message que leur adressait le saint capucin :

Un jour, dans les environs de San Giovanni Rotondo, une pauvre femme ramassait des châtaignes sur une pente assez roide, marchant à reculons. Soudain, un délicieux arôme lui fit lever la tête. Madonna mia ! Encore un pas et elle aurait roulé au fond du précipice. Dès qu'il la vit, Padre Pio la tança vertement : « Cela t'apprendra à marcher à reculons, ma fille ! » [282]

Innombrables sont les faits du même ordre relatés par les biographes du bienheureux. Citant plusieurs de ces prodiges, le docteur Larcher commente :

Il est cependant des cas où tout se passe comme si certains personnages, de leur vivant, pouvaient projeter leur propre parfum à distance et le reconcentrer en certains lieux où ils peuvent être perçus et reconnus. Ile peuvent manifester à distance leur présence spirituelle par une émission parfumée, comme le fait saint Colomban quand il est absent de son monastère [283].

Ce qui se produisait chez saint Colomban au VIe siècle se retrouve chez Padre Pio à l'époque contemporaine :

Ces parfums raniment, encouragent, braquent l'attention sur un danger imminent, tancent, mettent en garde, rappellent sa présence, ses conseils, sa direction [284].

Un prodige identique a été signalé plus d'une fois dans la vie de la vénérable Alexandrina da Costa :

Les mêmes effluves de parfum se sont fait sentir très loin, à 150 km, au noviciat des Salésiens, où habitait Don Umberto : ils avaient pénétré dans l'église, dans le cloître, et s'étaient fait sentir à toute la communauté [285].

A son confesseur qui lui demandait la signification de ces senteurs émanant de sa personne et se répandant à distance pour être perçues par des tiers, la jeune femme répondait de la part du Christ, qu'elle assurait contempler durant l'extase :

---

282 - Maria WINOWSKA, *Le vrai visage de Padre Pio, prêtre et apôtre*, Paris, La Colombe, 1955, p. 108.

283 - H. LARCHER, *op. cit.*, p. 230.

284 - M. WINOWKA, *op. cit.*, p. 107.

285 - U. PASQUALE, op. cit., p. 84.

Dis-lui que ce parfum est une fragrance divine. Qu'il est la bonne odeur de tes vertus [286].

Bien loin d'en montrer de l'orgueil et de s'y complaire, Alexandrina se lamentait, disant que si le Seigneur éprouvait le besoin de manifester à des tiers les vertus qu'il affirmait trouver en elle, c'est que celles-ci devaient être bien fragiles, et qu'elle avait besoin de la prière de nombreuses personnes pour rester fidèle à Dieu.

Les mêmes projections de parfum à distance ont été observées chez Edvige Carboni, et chez la stigmatisée américaine Margaret Reilly, morte en 1937 :

Les religieuses qui reçurent Margaret Reilly à Peskill, prétendirent que lorsqu'elle demeura une fois en prière, tard dans la nuit, à la chapelle, on y sentit ensuite une odeur merveilleuse. Quand cette stigmatisée y revint un deuxième soir pour prier, plusieurs nonnes l'accompagnèrent, mais cette fois il n'y eut pas d'émission de parfum. Margaret dit que cette faveur ne leur fut pas accordée, car elles venaient là pour des motifs peu méritoires [287].

Ce prodige d'émission à distance de senteurs, relevé chez Padre Pio et d'autres saints personnages, pose un problème d'ordre spirituel, sinon théologique : contrairement à ce que certains auteurs ont écrit, dans ce cas précis *le phénomène était en rapport avec la conscience du Père Pio*[288]. Aussi le docteur Larcher se pose la question de *la possibilité d'extension des rapports psychosomatiques à certaines substances émises par le corps*[289], ce qui lui permet d'avancer l'hypothèse d'une télékinésie moléculaire [290]. Peut-être aurions-nous là une amorce de piste pour comprendre comment des objets manipulés par ces mêmes mystiques pourraient devenir les vecteurs de fragrances inexplicables.

~ Objets parfumés

Gino Burresi offrait à certains de ses visiteurs des chapelets qui, longtemps après, exhalaient des parfums qualifiés de surnaturels par leurs bénéficiaires. La servante de Dieu Catherine-Aurélie Caouette communiquait la fragrance qui émanait de sa personne aux objets qu'elle touchait : *Elle me rend mon chapelet que je lui avais laissé il y avait quelques jours, il était imprégné d'une suave odeur* [291].

286 - *Ibid.*, p. 84 (27 septembre 1944)

287 - H. Thurston, *op. cit.*, p. 280, note 2.

288 - H. Larcher, *op. cit.*, p. 231.

289 - *Ibid.*, p. 232.

290 - La télékinésie est la faculté de déplacer à distance les objets, par la seule force de la volonté, consciente ou inconsciente. « Télékinésie » est un terme commode, introduit ces dernières années dans la discussion des phénomènes psychiques, il est défini par l'*Oxford of English Dictionary* comme « un mouvement d'un corps ou dans un corps, censé se produire à une distance de, et sans lien naturel avec, la cause motrice de l'agent » (H. Thurston, *op. cit.*, p. 174).

291 - G. Mercier, *op. cit.*, I, p. 346.

Le même incident est rapporté au sujet de sa compatriote Marie-Rose Ferron :

Mon époux, mes parents, mes amis et moi avons très souvent respiré ces parfums exquis de roses, de fleurs exotiques et d'encens. Un crucifix béni par Jésus pour Flora, pendant une extase de Rose, nous fut prêté pendant six mois et donna continuellement des parfums d'encens très forts et pour tous. Nous faisions la démonstration en le brossant avec une poudre javellisante et même l'eau de rinçage sentait l'encens liquide (sic)., et le parfum d'encens continuait de nous émerveiller [292]

Le prodige aurait eu de nombreux témoins, jusque fort loin et même après la mort de la stigmatisée :

Enveloppons d'un baume ces merveilles en parlant maintenant d'un autre charisme : les parfums. Je vous ai donné à ce sujet le témoignage du Père Boyer, de l'abbé Léonard, de Mgr Stephen Grenier, son curé. Des centaines et des centaines d'autres personnes, dont beaucoup en Orient, ont témoigné d'un parfum extraordinaire et souvent inconnu [293].

Les actes du procès en vue de la béatification d'Edvige Carboni mentionnent plus d'une fois une effigie de saint Joseph que la servante de Dieu vénérait particulièrement et qui présentait le même phénomène :

Flora Argenti a noté par écrit ses souvenirs : « Edvige avait une statuette de saint Joseph portant l'Enfant-Jésus dans ses bras, qui exhalait une senteur céleste :tous pouvaient la percevoir, même après la mort d'Edvige. Les prodiges dont cette statuette fut l'objet ont été si éclatants que parfois même des étrangers purent en être témoins [294].

A ces manifestations a priori déroutantes, la *télékinésie moléculaire* apporte peut-être un début d'explication. Dans le cas d'Edvige Carboni, des fragrances extraordinaires s'exhalaient de sa personne, se diffusaient autour d'elle, se répandaient dans les lieux où elle séjournait. Or ce sont les mêmes parfums qui

provenaient parfois de la statuette de saint Joseph appartenant à Edvige, qui pendant longtemps fut conservée à la Scala Santa, et qui est à présent à Alghero. Dans ces deux endroits, le phénomène s'est vérifié plusieurs fois [295].

La personne produisant des effluves odoriférants se comporterait comme un émetteur qui projetterait ceux-ci sur les objets, grâce au mécanisme de la *télékinésie moléculaire* :

---

292 - J. Savard-Bonin, *op. cit.*, p. 135.

293 - *Ibid.*, p. 135.

294 - F. Nerone, *op. cit.*, p. 124.

295 - P. Fortunato, *op. cit.*, pp. 152-153.

Il est aisé de concevoir la possibilité d'émission de certains parfums par des médiums *involontaires, occasionnels, et inconscients de leur rôle au point d'attribuer aux* esprits - *dans le sens spirite de ce mot - une production de leur propre corps qui paraît effectivement obéir à une volonté étrangère aux yeux de leur conscience* [296].

Cette hypothèse pourrait

Expliquer le parfum de certaines statues (...) et la persistance de ce parfum sur des objets après contact avec l'émetteur ou l'émettrice des substances odoriférantes [297].

De tels objets seraient alors le *canal* d'effluves odorants produits par le mystique lui-même, et non pas la *source* de ces parfums, comme récipiendaire et témoins sont portés à le croire. Mais alors il faudrait expliquer pourquoi ces phénomènes de senteurs se produisent par intermittences, en des laps de temps variables, et surtout comment ils surviennent après la mort des supposés émetteurs. Par ailleurs, l'hypothèse ne saurait rendre compte de l'émission de parfums à distance sans aucun support matériel, comme ce fut le cas chez Padre Pio ou Alexandrina da Costa. Ces derniers, en effet, étaient toujours parfaitement conscients, sinon de produire des effluves odorants, du moins d'envoyer un message ou un signe de leur présence spirituelle aux personnes qui les percevaient alors sous la forme de senteurs caractéristiques.

~ Marie Mesmin, concierge à Bordeaux

C'est en ces termes que le docteur Larcher présente la protagoniste de manifestations pour le moins déroutantes, notamment de fréquents phénomènes olfactifs :

Marie Mesmin concierge à Bordeaux, dans l'oratoire de qui, vers 1913, une statue de la Vierge parut émettre des parfums (ambre, encens, rose, violette)[298].

Les faits débutèrent chez Marie Mesmin (1867-1935) le 21 mai 1913, veille de la Fête-Dieu :

A l'heure des premières Vêpres, de suaves parfums s'exhalèrent de la statue de la Bambina alors que l'on priait (...) Tout l'oratoire embaumait et l'odeur se répandait, sensible au dehors même jusqu'au boulevard [299].

La statue était une réplique en plâtre de la *Santa Bambina* des soeurs de Charité de Milan, évoquée dans le chapitre sur les prodiges lumineux. Le prodige se serait répété jusqu'à la fin de l'année 1921, mais le cardinal

296 -H. Larcher, *op. cit.*, p. 227.

297 - *Ibid.*, p. 228.

298 - *Ibid.*, p. 228.

299 - Gilles Lameire, *La Vierge en pleurs de Bordeaux*, Montsûrs, Ed. Résiac, 1973, p. 67.

Paulin Andrieu, archevêque de Bordeaux, émit le 11 février 1926 un jugement négatif sur ces événements et les prétendues apparitions mariales auxquelles ils étaient liés. Les caractéristiques du phénomène ont été exposées par Gilles Lameire :

* « Le parfum est intermittent, il n'est en rien soumis aux lois naturelles ; il passe, revient, disparaît, reparaît subitement, s'évanouissant de nouveau pour réapparaître ensuite, c'est bien un parfum surnaturel » :

An 1914, M. de Monluisant m'accompagna à la chapelle. Très ému, il y pria longuement aux pieds de la Bambina. Avec grande foi et ferveur, il posa son chapelet et une croix sur le globe de la Vierge et le reprit au bout d'un quart d'heure. Le chapelet embaumait comme le mien. Ce jour-là, dans l'oratoire et dans toute la maison se dégageaient des parfums par bouffées. Ayant envoyé à l'une de mes parentes, avant la naissance de son sixième enfant, une image de la Santissima Bambina, l'image se parfuma d'elle-même huit jours avant la délivrance [300].

* « Le parfum est variable ; une fois c'est une odeur de rose, une fois c'est une odeur d'encens, une fois c'est une odeur de violette, une fois c'est d'une autre essence » :

Ces parfums n'ont pas cessé depuis la réception de votre lettre. Le plus souvent, j'ai le parfum de la violette, quelquefois de la rose, et une fois, mais peu de temps, celui de l'encens. Parfois, c'est un parfum que je ne puis définir [301].

* « Le parfum a imprégné des images de la statue et aussi divers objets, comme médailles et chapelets qui avaient touché la statue. Les chapelets parfumés furent particulièrement nombreux ; il est même arrivé qu'ils gardent le parfum pendant deux mois » :

Je déposai mon chapelet, écrit une visiteuse, Mme de Monluisant, le 1er décembre 1916, sur le globe de verre couvrant la Vierge-enfant. Le soir, en me couchant, le lit où se trouvait mon chapelet, en fut tout embaumé. Le chapelet conserva son parfum deux ou trois mois [302].

* « Après avoir touché la statue, les objets et les chapelets, le plus souvent, n'étaient pas parfumés tout de suite mais au cours du voyage des propriétaires et après leur retour chez eux » :

Un jour, un paquet d'images de la Santa Bambina ne se parfumait pas. M. P... eut l'idée de les faire bénir par M. l'abbé P... d'Angoulême. Et aussitôt après, ayant été de nouveau exposées, elles furent embaumées [303]

300 - *Ibid.*, p. 69.

301 - *Ibid.*, p. 70.

302 - *Ibid.*, p. 69.

303 - *Ibid.*, p. 70.

* « Des odeurs ont été exhalées à divers endroits où l'image de la statue était vénérée, et même au front, dans les tranchées, pendant la guerre de 1914-1918 » :

Un religieux (...) en avait mis une image dans son calepin ; quand il l'ouvrait, des bouffées de parfum en sortaient, au point qu'un jour, un monsieur devant qui il l'avait ouvert, lui dit : « Mais, vous vous parfumez donc ? » Et, en ayant reçu l'explication, ce nouveau témoin fut poursuivi par la même bonne odeur jusqu'à l'entrée de sa maison[304].

En réalité, bien que le prodige fût liée le plus souvent à des objets de piété ayant touché la statue appartenant à Marie Mesmin, il arriva bientôt qu'il se produisît de plus en plus fréquemment sans le secours d'aucun support matériel :

Depuis que, de ma propre initiative, j'ai pris la cause en main, depuis que je relate la touchante histoire des statues merveilleuses et que j'ai mis en lumière des témoignages, il n'est pas rare que des vagues de parfums, ou de roses, ou de violettes, ou d'encens, n'envahissent ma maison de leur odorante et fugitive présence. Et ce n'est pas moi seul qui jouis de ce privilège : ma famille et les personnes étrangères présentes en jouissent également. Le même phénomène s'est produit dans une maison un peu éloignée de la mienne, au moment précis où une personne de ma famille narrait à ses habitants les faits précis que nous connaissons[305].

Compte-tenu du contexte, on ne peut dans ce cas précis exclure a priori l'éventualité d'une hallucination olfactive, sinon d'une supercherie. Mais il existe suffisamment d'autres témoignages permettant d'écarter en d'autres circonstances cette hypothèse. Maître Maurice Garçon, avocat renommé qui s'intéressa aux phénomènes extraordinaires et dont l'esprit critique fut rarement pris en défaut, exclut dans cette affaire toute possibilité d'illusion ou de fraude, du moins chez la visionnaire et en sa présence :

Il paraît impossible de nier l'existence du phénomène ; S'il est possible de concevoir une hallucination même collective mais simultanée, il paraît difficile de soutenir que cette même hallucination ait pu se reproduire plusieurs centaines de fois chez des personnes différentes, et venues parfois isolément[306].

Est-ce la statue de la Santa Bambina qui est à l'origine de ces émanations odoriférantes, ou bien la personne de Marie Mesmin ? Cette femme, pieuse assurément, sans doute sincère, était une visionnaire sujette à des extases, des révélations, etc. Elle connut une existence modeste, tissée de souffrances physiques et morales de tout genre. Etait-elle pour autant une authentique mystique ? L'Eglise a répondu par la négative.

---

304 - *Ibid.*, pp. 70-71.

305 - *Ibid.*, pp. 71-72.

306 - *Ibid.*, p. 73.

Pourtant, divers témoignages font état de lévitations et autres phénomènes insolites qui, si leur réalité avait pu être prouvée, auraient ouvert la voie à une enquête plus approfondie. Mais les entours de cette affaire, qui fit grand bruit à l'époque, sont loin d'être clairs. La vie de prière de Marie Mesmin non plus que la charité dont elle est créditée ne suffisent à emporter l'adhésion, car plusieurs questions restent posées quant à la sincérité de son obéissance ecclésiale et à son désintéressement ; et, même s'il semble assuré qu'elle ne s'est pas livrée à quelque supercherie que ce soit, on ne peut en dire autant de certaines personnes de son proche entourage ; enfin, elle a été desservie par les implications politiques de ses messages et révélations, au nom desquels certains de ses adeptes - non seulement exaltés, mais évoluant en marge de l'Eglise - ont pris avec son accord (sinon à son instigation) des initiatives malheureuses qui contribuèrent, par le scandale qu'elles créèrent, à discréditer la cause des prétendues apparitions.

~ Effluves célestes et odeur fétide

En 1973, une statue en bois de la Vierge Marie, vénérée chez les Servantes de l'Eucharistie du monastère de Yuwazadai, à Akita (Japon), est l'objet de manifestations déroutantes liées à des apparitions de la Mère de Dieu à une (future) religieuse de la communauté. L'effigie a déjà présenté divers phénomènes assez insolites pour que l'on en ait informé Mgr Jean Shojiro Itô, évêque de Niigata et ordinaire du lieu : le prélat a recommandé à leur sujet la plus grande discrétion. Le 29 septembre 1973, la statue distille une sorte de *sueur* que l'on recueille sur des tampons d'ouate :

> *Au bout d'un moment, l'une des Soeurs fait remarquer que les cotons sentent bon. Chacune se met à sentir le sien : il s'en dégage une essence subtile dont on ne peut dire si elle tient de la rose, de la violette ou du lys. C'est le ravissement général, on n'a jamais senti une essence aussi merveilleuse. Quand Soeur O. déclare que le plus subtil des parfums ne peut exhaler une telle suavité, et c'est bien l'avis de tout le monde, on se demande si ce ne serait pas le parfum du Paradis*[307].

Cette fragrance semble provenir de la *sueur* coulant de la statue, substance légèrement huileuse recueillie sur les cotons. On serait donc en présence d'un suintement de baume parfumé. Or,

> *le dimanche suivant, quand elles entrent dans la chapelle, elles sont frappées par le même parfum. La Supérieure va s'assurer qu'il vient bien de la statue tandis que les autres, restées à leur place, se sentent comme enveloppées dans les délicieux effluves (...) Le parfum resta longtemps dans la chapelle. A chaque fois qu'on y allait, on avait l'impression d'être comme transporté au Ciel*[308].

---

307 - T. Yasuda, *op. cit.*, p. 82.

308 - *Ibid.*, p. 82.

Cette fois, il n'est plus question de la mystérieuse sueur qui, lorsqu'elle avait coulé pour la première fois, ne s'accompagnait pas de la moindre odeur : les deux phénomènes sont indépendants l'un de l'autre, même s'il leur arrive d'être concomitants et de s'interpénétrer l'un l'autre. Conformément à une révélation reçue par soeur Agnès - la protagoniste des apparitions liées à ces prodiges -, le parfum persiste jusqu'au 15 octobre :

C'est le dernier jour où il est donné de sentir le parfum du ciel. En fait, depuis le matin, il a imprégné toute chose au fil des heures avec une intensité particulière et plongé les Soeurs dans un complet ravissement. Au contact de cette essence subtile qu'aucune rose de la terre n'égale, on se répète à l'envi que c'est le parfum des fleurs célestes. Il est si merveilleux qu'on ne s'en lasserait jamais[309].

Dès le lendemain, il faut se rendre à l'évidence : l'exquise senteur a disparu. Pire encore : une puanteur infecte, liée à l'apparition d'un ver blanchâtre devant chaque religieuse au choeur, ramène chacune de celles-ci à une réalité qu'elles analysent fort bien :

Quand j'ai vu ce ver blanc et luisant, je n'ai pu m'empêcher de penser que l'image de mon état repoussant m'était reflétée. Les autres semblent avoir ressenti la même chose. Après une période quasi euphorique où nous avions été baignées dans les effluves célestes pendant plus de deux semaines, c'était la douche froide, nous nous faisions toutes petites et n'en menions pas large. La bonne odeur, c'était le parfum de Marie, exempte de toute souillure du péché. La mauvaise odeur, c'était notre odeur à nous, couvertes de péchés. Quand la première disparaît, c'est nous qui empestons. Que sommes-nous quand la grâce de Dieu nous est retirée ? Sommes-nous plus qu'un de ces misérables vers ? Chacune avait repris cette réflexion à son compte. Les vers sont apparus une seule fois, mais l'odeur fétide est restée pendant trois jours[310].

Le plus remarquable, en ces événements, n'est pas tant l'efflorescence du merveilleux, que la pédagogie surnaturelle se dégageant de ces expériences hors du commun. Les religieuses l'ont bien compris, elles ont assimilé un enseignement à partir du message délivré par ces signes extraordinaires. L'enquête rigoureuse menée à la demande de Mgr Itô a permis d'exclure formellement que soeur Agnès - bien que favorisée parallèlement de visions et d'apparitions - ait été de quelque façon que ce soit à l'origine de ces fragrances étonnantes, comme des autres manifestations dont la statue était l'objet : on avançait des hypothèses relevant de la parapsychologie, et même de l'occultisme ! On se trouve là en présence d'un message dont la portée est soulignée par des signes prodigieux.

309 - *Ibid.*, p. 91.

310 - *Ibid.*, pp. 92-93.

LE SIGNE D'UNE PRÉSENCE SURNATURELLE

En 1981 à Montréal (Canada), une icône de Marie *Porte du Ciel* présente d'étranges phénomènes :

Dans la nuit du 21 novembre de la même année, fête de la Présentation de Marie, un phénomène insolite se produisit vers les trois heures du matin. Une huile parfumée s'échappait de l'icône et son parfum était si pénétrant qu'il emplissait l'appartement et éveilla ses deux occupants [311].

A priori, le parfum semble émaner de l'huile. Mais bientôt, des reproductions de la sainte image sont à leur tour l'objet de semblables manifestations :

A l'heureuse surprise générale, bon nombre d'entre elles commencèrent à suinter une substance huileuse, inodore par elle-même, mais dont l'épanchement est parfois accompagné de parfums surnaturels[312].

On distingue donc nettement l'émission d'huile et la production d'une senteur exquise, qui parfois se rejoignent sur la même image. La multiplication de ces icônes *miraculeuses*, dans certains cercles charismatiques notamment, banalise le phénomène, et l'on ne peut dans quelques cas précis exclure l'illusion, non plus que la supercherie.

De semblables manifestations odoriférantes se produiraient lors d'apparitions de la Vierge Marie, qui sont - selon l'heureuse expression de Sylvie Barnay - *les icônes de l'Occident*[313]. Elles auraient alors la même signification que les prodiges survenant sur les images saintes de l'Orient, et l'apparition mariale (ou celle d'un saint) constituerait, à l'instar de l'icône :

Un milieu, une possibilité pour une épiphanie continue - à l'intérieur de laquelle Dieu manifeste sa grâce de façon exceptionnelle et particulière, soit aux saints, soit aux élus - de sa pédagogie ecclésiale [314].

La signification de semblables prodiges s'inscrirait donc dans la fonction pédagogique de l'apparition. Mais il arrive que seul le visionnaire perçoive le parfum de l'apparition dont il affirme être favorisé :

Quant aux parfums perçus par certains « receveurs » à l'exclusion de leur entourage, on pourrait les interpréter comme des « apparitions » olfactives, surtout lorsqu'elles accompagnent des apparitions visuelles [315].

Un phénomène de ce genre est rapporté par le docteur Larcher :

Une jeune fille de dix-neuf ans, Filomena Schiavi, à Cassino, souffrait depuis cinq mois de péritonite aiguë et était considérée comme perdue. Après

311 - Dr Philippe MADRE, *L'icône de Marie, Porte du Ciel*, Nouans-le-Fuselier, Ed. du Lion de Juda, 1987, pp. 16-17.

312 - *Ibid.*, p. 21.

313 - Sylvie BARNAY, *Les apparitions de la Vierge*, Paris, Cerf, coll. Bref, 1992, p. 51.

314 - B. BOBRINSKOY, *op. cit.*, p. 101.

315 - H. LARCHER, *op. cit.*, p. 229.

lui avoir administré les sacrements, le prêtre de la paroisse porta dans la chambre de la mourante une image de sainte Thérèse de Jésus (d'Avila) et lui dit : « Tu rapporteras toi-même cette image dans l'église quand tu seras guérie ». Aussitôt la jeune Philomène appela d'une voix tremblante sa mère et lui déclara qu'elle sentait une forte odeur de rose et qu'elle percevait une lumière éblouissante, cependant qu'elle continuait à fixer du regard l'image de sainte Thérèse. Dans la nuit, elle réveilla sa mère et lui dit : « Je vois l'image de la sainte miraculeuse se mouvoir et sourire ». Peu de jours après, la malade était guérie [316].

Et l'auteur de commenter :

Or, on voit que l'odeur de roses perçue par la jeune fille n'était pas de celles qui furent identifiées chez sainte Thérèse d'Avila et se montrèrent si persistantes. Il semble donc difficile de prétendre, dans ce cas, que la sainte avait « projeté » son odeur de sainteté dans son image (ce qui n'exclut nullement la possibilité de son action spirituelle dans la guérison de la mourante) [317].

De même, lorsque le phénomène se produit lors d'apparitions de la Vierge Marie - c'est le cas le plus fréquent -, il serait absurde d'attribuer à la personne même de Marie, transfigurée dans la gloire de l'Assomption, l'émission d'une fragrance extraordinaire : tout comme l'apparition visuelle est une image *signifiant* la présence de la Mère de Dieu, le prodige d'émission de senteurs *signifie* - selon un autre mode sensoriel - cette présence agissante.

Aux moments précis où Symphorose bénéficiait d'apparitions de la Vierge ou de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il n'était pas rare que son entourage perçût autour d'elle une délicate odeur de rose et de lis. Le même phénomène est évoqué dans la biographie de Luigina Sinapi,

parfums qu'exhalaient, en certains moments, ses mains jusqu'à imprégner la maison surtout après les visites de la Vierge [318]

La fragrance s'étendait de la personne de la Vierge à celle de Luigina :

Après un temps, l'apparition s'éloignait discrètement sans jamais se retourner. Elle laissait dans son sillage un parfum intense qui me poursuit encore parfois et qui imprégnait la chapelle et la maison pour la journée entière [319].

Les mêmes prodiges étaient fréquents chez Catherine-Aurélie Caouette :

J'ai senti quelquefois un parfum délectable qui s'échappait de sa personne. Une fois, entre autres, que je venais de converser quelques instants avec elle,

---

316 - *Ibid.*, p. 229.

317 - H. Larcher, *op. cit.*, p. 229.

318 - C. Bert, *op. cit.*, p. 64.

319 - *Ibid.*, p. 73.

après la communion, elle embauma l'appartement au moment où elle s'éloigna de moi, sous mes yeux. Lui ayant demandé un peu plus tard si elle avait reçu quelque faveur dans cette Communion, elle me répondit que Marie l'avait aspergée du contenu d'une petite fiole qu'elle tenait à la main. C'était, m'a-t-il semblé, l'explication de l'embaumement de l'appartement dont je viens de parler[320].

Un autre témoignage souligne la relation entre ces senteurs et les apparitions de la Vierge Marie :

Pendant l'action de grâces, Marie versa sur elle un parfum qui l'a réjouie et fortifiée. Elle a cru en sentir ses habits empreints. Mgr Larocque l'a vue après cette communion, il ne savait pas ce qu'elle avait éprouvé. Il a écrit : « L'ayant fait mander après son action de grâces, j'ai été frappé de respirer la plus suave odeur qui s'exhalait de sa personne »[321].

Dans les cas évoqués, les personnes sont des stigmatisées. Ces manifestations ponctuelles de fragrances ne seraient-elles pas la conséquence d'un approfondissement occasionnel de leur expérience intérieure, de leur intimité avec l'*Epoux de sang* ? Car si le phénomène survient à la faveur d'une intervention sensible de la Mère de Dieu, il est aussi en étroite corrélation avec l'Eucharistie : ces mystiques bénéficiaient d'apparitions mariales le plus souvent après la communion, durant l'action de grâces : elles souligneraient le rôle d'accompagnement et d'intercession de Marie dans le cheminement de ces âmes vers le Christ Epoux, se présentant soit comme le prélude, soit comme le corollaire d'une union plus intime avec Jésus crucifié et glorifié.

Cet aspect de la *médiation* de Marie mérite d'être développé. Le rôle de Marie dans l'émission de ces parfums est occasionnel, le phénomène ne constituant qu'un signe de cette médiation s'exerçant dans un contexte eucharistique :

Elle est venue me voir un moment après [le salut du Saint-Sacrement]. J'ai senti alors près d'elle un parfum virginal d'une manière saisissante. Elle semblait être jusqu'à un certain point sous une influence extatique[322].

C'est donc bien l'union au Christ qui est à l'origine du prodige, même si celui-ci revêt une connotation mariale :

Le jour de Noël, elle eut une vision qu'elle relata à son directeur ; Marie lui était apparue et avait mis l'Enfant-Jésus dans ses bras, l'abandonnant quelques instants à ses caresses. Aurélie était ravissante à voir quand elle me racontait cela, écrit l'abbé Raymond. Quand elle prononçait le nom de Jésus, il s'exhalait de sa bouche une suave odeur assez forte[323]

320 - G. Mercier, *op. cit.*, I, p. 345 - Témoignage de Mgr La Rocque.

321 - *Ibid.*, p. 345.

322 - *Ibid.*, p. 345.

323 - *Ibid.*, p. 346.

Ces épisodes relatifs à Catherine-Aurélie Caouette se retrouvent chez Luigina Sinapi et Symphorose Chopin. Le caractère christocentrique de l'odeur de sainteté est attesté par le fait que la senteur s'exhale de leur personne quand, à la faveur de la communion ou de l'adoration eucharistique, elles sont favorisées de grâces d'union : le prodige est signe de cette intime union entre le Christ et l'âme, à laquelle la Vierge Marie coopère ou participe en vertu de sa médiation de grâces.

~ FRAGRANCES MARIALES

Des phénomènes de senteurs inexplicables signalent parfois les apparitions publiques de la Vierge Marie, indépendamment de la personne du (des) voyant(s). Ils seraient le signe de l'union existant entre le Christ et son Corps mystique, union que vient rappeler la Mère de l'Eglise et dont elle se fait occasionnellement l'instrument. L'exemple le plus intéressant d'un tel prodige est sans conteste celui du sanctuaire du LAUS, au diocèse de Gap, dans les Hautes-Alpes. Une modeste chapelle rurale datant de 1640 fut agrandie à partir de 1666, suite aux apparitions de la Mère de Dieu dont fut favorisée la bergère Benoîte Rencurel. La voyante elle-même a exhalé plus d'une fois de mystérieuses senteurs :

> *Il a été manifeste que Benoîte en a été souvent imprégnée, surtout au moment de ses extases, et que les témoins y ont vu une bénédiction spéciale de Dieu sur elle, et un motif pour accueillir avec plus de confiance les conseils qu'elle transmettait au nom de la Vierge. C'est pour avoir senti* cette suave odeur *qu'un généreux artiste donna au sanctuaire en 1716 la belle Vierge en marbre de Carrare qui orne le choeur*[324].

Non seulement ces fragrances étaient perceptibles à partir de Benoîte, mais encore - de façon objective, dirait-on - elles se manifestaient (et se manifestent encore) dans le sanctuaire, indépendamment de la voyante :

> *A partir de Pâques 1666 sont signalés de plus en plus fréquemment les fameux parfums du Laus, sur lesquels M. Gaillard s'étend longuement dans son récit, pour en tirer toute une théologie olfactive d'un goût douteux* [325].

Ces parfums, inexplicables naturellement, sont un des traits originaux de ce sanctuaire. Dès l'origine, ils ont été interprétés comme un signe de consécration du lieu :

> *Je sentis une odeur si suave pendant un demi quart d'heure, que de ma vie je n'ai rien senti de pareil, qui me causa une satisfaction si grande que je fus hors de moi-même. Ce qui me confirma d'autant mieux dans le bon sentiment que j'ai toujours eu de cette apparition, car les bonnes odeurs qu'on*

---

324 - R. de LABRIOLLE, *Benoîte, la bergère de Notre-Dame du Laus*, édition privée., Gap, 1977, p. 95.

325 - *Ibid.*, p. 94.

sent dans un lieu sont des marques visibles de la sainteté d'iceluy (...) Ce que je n'aurais osé avancer si une infinité d'autres personnes de condition et dignes de foi ne m'avaient rapporté avoir senti de pareilles odeurs dans ce saint lieu [326].

Ce phénomène exceptionnel est perçu par les croyants également comme un appel à la prière et à la conversion :

Ce parfum aux effets spirituels pouvait prédisposer à une authentique conversion. Pourquoi n'y aurait-il pas, en ce lieu choisi dans ce but, quelques grâces sensibles évoquant les parfums de l'Epoux divin, chantés dans la Bible ? La piété orientale le comprend sans peine, et l'attirance des foules de Syrie auprès du tombeau odorant du moine Charbel le montre avec évidence[327].

Ce prodige aurait accompagné divers faits d'apparition récents. A TRE FONTANE (Rome), après l'apparition initiale du 12 avril 1947, la grotte choisie par la Madone pour se révéler à Bruno Cornacchiola se serait soudain emplie d'une parfum pénétrant, au point que les vêtements du voyant en furent imprégnés pendant plusieurs heures :

Un parfum suave se répand aux alentours et s'intensifie au fur et à mesure qu'on s'approche du rocher sur lequel s'est posée la Vierge [328].

Il aurait été perçu par des tiers :

Même ma femme m'a questionné, continue Bruno, pour que je m'explique au sujet du parfum que je laissais derrière moi [329].

Sur ce phénomène, resté ponctuel, nous ne possédons que le témoignage du voyant, dont la propension à l'emphase est notoire. Par ailleurs, il est surprenant que ses enfants, qui étaient alors avec lui, n'aient pas eu leurs vêtements imprégnés par cette fragrance.

A BETANIA, au Venezuela, les manifestations de la Vierge auraient été signalées plus d'une fois par d'exquises senteurs de rose :

Elle [le Vierge Marie] est irradiée de lumière et apparaît à l'improviste, accompagnée d'un parfum de roses, et parfois d'autres phénomènes [330].

Il n'est pas précisé si cette odeur était propre aux seules apparitions dont bénéficiait la principale voyante, Maria Esperanza Medrano de Bianchini - elle-même sujette à des phénomènes de fragrance s'inscrivant dans son expérience spirituelle -, ou bien si elle ponctuait également les apparitions collectives, ou celles à d'autres visionnaires.

---

326 - *Ibid.*, pp. 94-95.

327 - *Ibid.*, p. 95.

328 - F. ROSSI, *op. cit.*, p. 42.

329 - *Ibid.*, p. 44.

330 - René LAURENTIN, *Multiplication des apparitions de la Vierge aujourd'hui. Est-ce Elle ? Que veut-Elle dire ?*, Paris, Ed. Fayard, 1988, p. 52.

La mariophanie de SAN MARTINO DI SCHIO, en Italie, présente des phénomènes mieux documentés. Renato Baron, un homme modeste, affirme y être favorisé depuis 1985 d'apparitions de la Madone dont plusieurs signes insolites auraient authentifié la réalité. Les premières émanations de fragrances tenues pour surnaturelles se produisirent un an plus tard :

Des visiteurs étaient en train de saccager le chemin de crois. Les hommes les plus proches s'y précipitèrent et mirent en fuite les profanateurs (...) A leur surprise, la croix de bois, mise à mal, répandait maintenant un parfum. Ils l'ont installée dans la chapelle, entourée d'un plastique rigide, percé de trous, au travers desquels on sent cette odeur douce et pénétrante, indéfinissable : mi-encens, mi-fleurs, mi-fruits. Le Dr Magnelli en a été interloqué [331].

Le phénomène ne fut pas limité à cela : à partir du 11 novembre 1986, divers objets de dévotion qui avaient été mis en contact avec la croix exhalèrent à leur tour le même parfum. Celui-ci remplit parfois la chapelle par volutes, s'attachant aux personnes :

Oscar Grandotto nous tend la main, mais pas seulement pour nous dire au-revoir : peu avant, il a touché le crucifix, et voici que sa main en reste imprégnée d'un parfum de rose. Effectivement, le parfum se fait sentir de manière évidente [332].

Bien plus, dès 1987, cette étrange odeur s'est fait sentir en divers endroits sur le lieu des apparitions :

Parfois, le phénomène du parfum s'étend à l'église de S. Martino et au chemin de la Via Crucis (entre la maison de Renato et l'église), avec une intensité particulière au niveau de la deuxième croix, en bois d'acacia. Mais aussi les pierres, l'eau du ruisseau et les autres stations sont par moments investies par des effluves de cette attachante essence « divine » ! [333]

A en croire les panégyristes de cette mariophanie, le parfum aurait été perçu par des milliers de personnes, et on aurait analysé en laboratoire certains objets ainsi parfumés, sans parvenir à un début d'explication. Mais il fut question également de manipulations et de supercherie ; toutefois, le voyant bénéficia d'un non-lieu au terme d'un procès en escroquerie que lui avaient intenté ses adversaires (*Corriere della Sera*, 18 mai 1991). A l'heure actuelle, l'enthousiasme s'est refroidi depuis que la curie épiscopale de Vicenza, dont dépend le site, a réitéré le 15 août 1998 ses réserves sur le caractère surnaturel des faits allégués.

En somme, les lieux d'apparitions mariales où se produisent d'authentiques phénomènes de fragrance sont très rares, qui soulignent la consécration du site choisi par la Mère de Dieu, en faisant en quelque sorte

---

331 - *Ibid.*, p. 97.

332 - Piero MANTERO, *La Madonna chiama - Apparizioni e messagi a S. Martino di Schio*, Roma, Ed. Mediterranee, 1987, p. 25.

333 - *Ibid.*, p. 25.

une « terre sacrée ». Seul le Laus en constitue un exemple véritablement probant, peut-être unique au monde.

~ SINGERIES

En 1955 eurent lieu de prétendues apparitions mariales à REGGIO EMILIA. La visionnaire était une pauvre couturière d'une cinquantaine d'années, Rosina Soncini. Sans doute sincère, mais peu équilibrée, elle était connue dans les hôpitaux de la ville comme une grande hystérique ; et Mgr Socche, évêque du lieu à l'époque et fervent apôtre marial - on l'appelait *l'évêque de la Madone* - considéra les faits comme pieuses rêveries d'une cervelle dérangée. Au terme d'une enquête en bonne et due forme, il les condamna sans appel. Cela ne troubla en rien Rosina : au lieu de voir la Vierge sur le parvis de la cathédrale, elle eut ses visions à domicile, via San Domenico. A partir de ce jour :

De nombreux visiteurs perçurent le phénomène du parfum d'oeillets et de violettes. Les habitants de la maison ont baptisé ce phénomène la barrière de parfum, *parce que celui-ci se dégage à la hauteur d'une des dernières marches qui donnent accès à la mansarde de Rosina, et parce que l'odeur est si forte qu'on a l'impression d'une barrière ou d'un mur qui se dresse contre la poitrine des gens* [334].

Il est probable qu'il y eut là une fraude inconsciente de la visionnaire, dont la chambrette transformée en oratoire regorgeait constamment de bouquets de violettes et d'oeillets, ses fleurs préférées.

Pareillement, de nombreux pèlerins ont affirmé avoir perçu des effluves odorants autour du *Jardin de Paradis*, le site des apparitions de la Madone des Roses à SAN DAMIANO. Dans la mesure où ces personnes sont de bonne foi, il paraît difficile d'y voir autre chose que des hallucinations olfactives. Mais il est aussi une explication plus prosaïque : les aspersions odoriférantes opérées nuitamment par l'un des prêtres qui sévissaient alors sur les lieux, et qui se faisait prudemment appeler *abbé X* ou *Père André*. Celui-ci était André Althofer, un prêtre français en délicatesse avec l'autorité religieuse, à cause de son appartenance à la secte du pseudo-pape Clément XV de Clémery.

A la même époque, des faits comparables étaient signalés à LA LADEIRA, au Portugal : la Vierge y apparaissait également, à en croire la visionnaire Maria Conceiça Mendes Horta, et prodiguait à foison des signes odorants :

La terre du lieu est parfumée parce que foulée par les pieds de Notre-Seigneur, et les pèlerins emportent de cette terre qui reste parfumée[335].

334 - Bruno GRABINSKI, *Flammende Zeichen der Zeit. Offenbarungen, Prophezeiungen, Erscheinungen*, Gröbenzell, Verlag Siegfried Hacker, 1974, p. 162.

335 - [Anon.], *Ladeira (25 km de Fatima)*, opuscule s.l. s.d., c/o Madame Buffe, Marseille, p. 5.

Diverses personnes qui se rendirent sur les lieux m'ont confirmé que « la campagne sent bon » là-bas, et beaucoup estimaient que le prodige de fragrance allégué relevait simplement de l'agréable odeur de la garrigue chauffée par le soleil d'été. Mais un fidèle assidu et convaincu de cette fausse mariophanie se promenait avec une fiole remplie de cette terre *parfumée* : il ne faisait aucun doute qu'on y avait mêlé quelques gouttes d'une de ces essences exotiques bon marché que l'on trouve chez les vendeurs de produits indiens ou extrême-orientaux. Un autre pèlerin, devenu par la suite religieux, m'a confié qu'il tenait pour presque certaine une manipulation grossière : « on doit arroser la terre avec des parfums bon marché, style encens indien ou patchouli », me dit-il textuellement. Il n'est pas inintéressant de savoir que le père Althofer, spécialiste ès-fragrances mystiques, fréquentait assidûment La Ladeira. Un autre phénomène de senteur prétendument surnaturelle se serait vérifié sur les lieux :

Les Cendres n'avaient pas été imposées à l'Eglise cette année. Or en ce mercredi de 1971, une pluie de Cendres, intactes et en forme de feuilles est tombée sur tout le pays. Ces cendres étaient parfumées et beaucoup de personnes en recueillirent [336].

Plus que suspects, les événements de La Ladeira ont fait l'objet - au terme d'une longue et laborieuse enquête - d'un jugement négatif de la part des évêques de Santarém et de Leiria-Fàtima (17 juin et 24 novembre 1977). La visionnaire, en rupture avec l'Eglise catholique, a fondé sa propre secte.

De telles singeries n'ont rien ne nouveau. La fausse mystique CATHERINE FILLJUNG (1848-1915), que certains auteurs catholiques s'obstinent encore à présenter comme une sainte authentique, était une femme escroc d'envergure : elle fut convaincue de fraude et de simulation d'extases et de stigmates, sans compter les mensonges, calomnies, détournements de fonds et abus de biens dont elle eut à répondre jusque devant les tribunaux. Parmi ses tours de passe-passe, l'un concerne les fragrances extraordinaires :

Chaque soir, quand son monde était endormi, [elle] se retirait dans le petit oratoire de la maison et y restait des heures en prière et en extase. Au matin, on sentait souvent dans cette pièce une odeur exquise, qu'on ne savait ni définir ni expliquer. La Vierge, interrogée, avait révélé le sens de ce prodige : il attestait que les Anges, au cours de la nuit, avaient visité l'oratoire. A quel moment et de quelle manière, la simple Catherine n'avait pas cherché à le savoir ; mais elle et ses compagnes avaient pris en grande vénération ce lieu fréquenté par les esprits célestes [337].

Mensonge éhonté que ce récit se présentant sous les couleurs de la piété. Mgr Pelt, évêque de Metz, a rétabli la vérité :

---

336 - *Ibid.*, p. 6. Cf. Aussi José Luis LOPEZ DE SAN ROMÁN, *Messagio carismatico a Ladeira (Fatima continua)*, Messina, Ed. Dielle, 1973, pp. 37 et 64.

337 - Eugène EBEL, Soeur *Catherine - Notes biographiques sur la mystique lorraine Catherine Filljung, religieuse dominicaine fondatrice de l'Orphelinat de Biding, 1848-1915*, Paris, Ed. Téqui, 1929, p. 186.

Chargée du soin de l'oratoire, Lena Laubmeister, de Dosenheim, près de Francfort, qui a été un certain temps à l'orphelinat, trouvait parfois le matin des restes de cendres sur le parquet. Elle eut des soupçons sur leur origine et me donna commission d'acheter à Saint-Avold de petits cierges d'encens. Lena les fit brûler en cachette dans l'oratoire de Catherine. Le lendemain matin, les « soeurs », qui ne savaient rien de cet achat, furent émerveillées par l'odeur exquise de l'oratoire. Catherine était absente. A son retour, les soeurs lui parlèrent de cette odeur. Elle rougit, ne dit aucun mot et, prise de colère, s'éloigna [338].

La supercherie ayant été dévoilée, il n'y eut plus jamais de senteur angélique dans le couvent.

Plus récemment, une fraude analogue a été mise en évidence à San Damiano, en la personne d'un soi-disant stigmatisé nommé FERNAND LLAKAY, proche de la visionnaire Rosa Quattrini, et de ce fait tenu en haute estime par la cohorte des naïfs et des mémères de pèlerinages, devant qui il exhibait complaisamment ses stigmates : de petites auto-lésions superficielles exhalant une tenace odeur de violette. On finit par en repérer fortuitement l'origine : il omit un jour de se débarrasser des flacons d'échantillons de parfum bon marché qu'il utilisait à cet effet, aussi prétendit-il que le diable en personne les avait placés subrepticement dans ses affaires personnelles pour le discréditer !

A la même époque, deux ou trois visionnaires belges faisaient également parler d'elles à San Damiano, qui, faute d'obtenir du ciel des stigmates exhalant de célestes arômes ou des extases odoriférantes, allaient en chercher la solution chez le parfumeur du coin. L'une d'entre elles fut condamnée vers 1975 pour escroquerie, avant qu'un séjour dans un hôpital psychiatrique mît fin à ses mystiques exploits.

~ NATUZZA EVOLO

NATUZZA (diminutif de Fortunata) EVOLO est une des mystiques actuellement vivantes les plus remarquables. Elle est née le 23 août 1924 de parents modestes établis à Paravati, une bourgade proche de Mileto, en Calabre. Après une enfance pauvre, mais heureuse, elle fut placée à l'âge de quatorze ans comme domestique chez des particuliers. Elle épousa en 1944 un garçon du village, Pasquale Nicolace, après avoir essuyé plusieurs refus auprès de congrégations religieuses dans lesquelles elle aurait souhaité entrer : on se défiait d'elle à cause des phénomènes insolites dont elle était l'objet depuis son adolescence. Elle accepta de se marier sous réserve que son futur respecterait sa vocation particulière d'expiation et de sollicitude en faveur des plus pauvres. Le couple, très uni, a eu cinq enfants.

338 - Mgr Jean-Baptiste PELT, *La vérité sur Catherine Filljung, fausse mystique* (1848-1915), Metz, Ed. Le Lorrain, 1934, pp. 114-115.

Plus que par la variété et la profusion des prodiges manifestés en sa personne, Natuzza s'est depuis longtemps acquis le respect de ses concitoyens et l'estime des autorités religieuses par son extrême discrétion, une obéissance sans faille et l'exemple qu'elle donne d'une vie entièrement consacrée aux autres dans une charité sans limite. Son cas a été étudié par plusieurs médecins et psychologues, mais aussi par des théologiens, qui ont pu se convaincre de l'authenticité des faits étonnants que présente son existence, autant que de l'intégrité morale et de l'élévation spirituelle dont elle fait preuve.

Parmi les signes extraordinaires qui abondent dans sa vie, les phénomènes de fragrance ne sont pas les moins intéressants, quand bien même ils ne sont pas aussi spectaculaires que d'autres. Ils offrent l'avantage d'illustrer toutes les formes que revêt l'*odeur de sainteté.*

* Les fragrances sont liées à la grâce de la stigmatisation, survenue très tôt - à l'âge de dix ans -, avec l'apparition de plaies douloureuses aux pieds et aux mains. Natuzza put les cacher pendant quelques années, ces marques n'étant visibles que le vendredi et durant le Carême. Plus tard, elle reçut la blessure au côté (gauche), puis la contusion du portement de la croix à l'épaule droite. Ces stigmates, qui la conforment au Christ souffrant, s'atténuent ou s'accentuent suivant le déroulement de l'année liturgique. Ils ne saignent que durant le Carême, période où ils acquièrent progressivement leur développement jusqu'au Vendredi Saint. Ce jour-là, Natuzza participe en extase à la Passion de Jésus, au prix d'atroces souffrances physiques et spirituelles. Dès sa stigmatisation, elle a commencé d'émettre des parfums :

> *De nombreuses personnes ont perçu, à partir de la personne de Natuzza, les émanations d'un intense parfum de fleurs, sans qu'il y eût à cela une quelconque cause ou explication naturelle*[339].

Le prodige, assez fréquent, est parfois si manifeste que les témoins en sont déconcertés :

> *Au terme de la visite médicale, il se répandit dans la pièce un parfum très intense, mélange de fleurs, de cédrat, d'ambre et de citronnelle. Mon frère en resta tout émerveillé et inspecta la maison entière pour découvrir l'origine de cette senteur ; il voulut voir si Natuzza la porte sur elle, mais elle n'use d'aucun parfum* [340].

Si l'on étudie de près le phénomène, on découvre qu'il existe une relation mystérieuse, inexplicable (ou du moins inexpliquée) entre les stigmates de Natuzza - plus précisément le sang qui en coule - et ces parfums. Presque tous les linges tachés par ce sang ont exhalé, à un moment ou un autre, des senteurs suaves, parfois très intenses :

339 - Valerio Marinelli, *Natuzza di Paravati, serva del Signore,* Rosarno, Tip. Gallucci, 1980, p. 227.

340 - *Ibid.*, p. 233 - Témoignage du Pr. Maria Mantelli, de Catanzaro.

Un jour, il m'arriva une lettre recommandée de Natuzza, contenant un mouchoir taché de sang, accompagné d'un mot (qu'elle avait dicté à sa fille pour moi). A peine eus-je décacheté l'enveloppe, que la maison s'emplit d'un parfum extraordinaire. Je portai le mouchoir ou l'enveloppe dans une autre pièce, et peu après celle-ci s'emplit du même parfum qui, à l'évidence, provenait de l'enveloppe, de la lettre et du mouchoir. Je multipliai les expériences, pour vérifier la provenance du parfum. Ma maison est fort grande : je posais ces objets dans telle ou telle pièce, fermais la porte, et revenais un peu plus tard ; et alors je sentais ce parfum intense, pénétrant, à vous étourdir. Le phénomène a duré trois jours (...) Le parfum qui emplissait les pièces était si violent qu'on ne pouvait presque pas y entrer. C'était une senteur de pleurs, violettes, lis, jasmin, un bouquet, un mélange si intense qu'il faisait tourner la tête [341].

* Le phénomène se produit toujours lorsque Natuzza est en prière, avec une particulière intensité durant la messe, ou à l'occasion d'apparitions du Christ ou de la Vierge Marie. Lorsqu'elle entend la messe, et notamment après la communion, elle est sujette à d'abondantes sueurs de sang souvent accompagnées de douleurs lancinantes. L'effusion sanguine intéresse le visage, la poitrine, les épaules et les mains. Elle correspond, pour la stigmatisée, à une union plus intime avec le Christ souffrant son agonie à Gethsémani, et elle est plus fréquente et plus abondante durant le Carême. Ces sueurs de sang surviennent à des moments inattendus, elles sont totalement indépendantes de la volonté de Natuzza. Celle-ci a prié la Madone de la délivrer de ces manifestations spectaculaires qui attiraient les regards sur elle, ainsi que des prodiges de fragrance qui les accompagnaient, les signalant ainsi à l'attention de tierces personnes. Elle a été en partie exaucée :

la senteur émanant de sa personne ou des objets qu'elle a touchés a, pour autant que j'ai pu le constater, un peu diminué comparativement au passé, parce que ce parfum enivrant frappait beaucoup l'imagination des gens qui venaient la voir, et qu'elle a demandé à la Madone de lui retirer ce don [342].

* Cette fragrance se communique aux objets que touche la stigmatisée, dès lors qu'elle les prend dans ses mains :

ce même parfum s'exhale aussi mystérieusement des objets qu'elle a touchés à l'occasion, comme les chapelets, crucifix et images pieuses qu'elle donne en souvenir. Ces objets, à peine ont-ils été touchés par elle, ne fût-ce que durant un instant, se mettent à répandre aussitôt une senteur exquise ; ou bien, au contraire, ils l'exhalent au bout d'un certain temps. Et, chose d'autant plus mystérieuse et inexplicable, l'odeur est perçue tantôt par plusieurs personnes indépendamment les unes des autres, mais au même moment, tantôt par

341 - *Ibid.*, pp. 228-229 - Témoignage d'Ida Marino. Plusieurs personnes ont été témoins de ce fait extraordinaire.

342 - *Ibid.*, p. 228.

quelques-unes seulement tandis que les autres ne sentent rien. On doit exclure toute hypothèse d'une hallucination olfactive, parce que le parfum se dégage souvent à l'improviste et avec intensité, sans que les gens s'y attendent, et parce qu'il est perçu très fortement[343].

Cette communication de la senteur aux objets que touche Natuzza illustre la relation entre les stigmates et cette fragrance : en effet, pour que cette dernière se communique aux objets, il faut qu'ils aient été en contact avec les mains marquées des plaies mystiques ; si Natuzza se contente de baiser un objet sans le prendre dans ses mains, il n'acquiert pas le parfum :

Nous rappelant que, lorsqu'elle touchait un chapelet, elle le laissait tout embaumé, nous lui avons donné deux rosaires qu'elle tint dans la main pendant une minute environ. De fait, ces chapelets dégagèrent un parfum intense pendant une journée au moins. Je me rappelle qu'Annita, une de mes nièces, entra dans la pièce où je préparais l'arbre de Noël. C'était le soir, quelques heures après la visite de Natuzza ; elle tenait à la main un de ces chapelets, et je sentais un parfum très intense, étrange, un mélange d'encens et de fleurs, de chèvrefeuille, de jasmin. Par la suite, j'ai encore senti plusieurs fois ce parfum dans ma maison, et il a été perçu aussi par d'autres personnes[344].

Le parfum qui émane des objets touchés par Natuzza s'en dégage parfois plusieurs heures après le contact avec les mains de la stigmatisée :

La mère du malade m'avait confié un chapelet à faire bénir par Natuzza. Celle-ci le toucha, puis me le rendit. Pendant le voyage du retour, nous perçûmes soudain dans la voiture un fort parfum, à nous tourner la tête, et nous découvrîmes qu'il s'exhalait du chapelet. Le professeur Diego Menniti, orthopédiste en chef de l'hôpital civil de Nicastro, confirme qu'il a senti personnellement plus d'une fois une odeur caractéristique émanant de ce chapelet, que l'on avait posé au chevet du malade, et qui rappelait celle de la térébenthine[345].

* Natuzza est capable d'émettre à distance des senteurs suaves que les récipiendaires interprètent comme le signe d'une présence ou d'une assistance spirituelle :

Il y eut une période durant laquelle, pendant plus de deux mois, chaque matin, ma mère et moi sentîmes un parfum très intense dans le vestibule de ma maison. L'odeur ne s'en faisait sentir que dans un coin du vestibule et nulle part ailleurs. Un matin, je ne le perçus plus et en restai fort déroutée, regrettant de ne plus sentir cette odeur que nous attribuions à la présence spirituelle de Natuzza. Mais, quand je sortis de la maison pour me rendre à

---

343 - *Ibid.*, p. 227.

344 - *Ibid.*, p. 232 - Témoignage d'Angela Bruni, de Catanzaro.

345 - *Ibid.*, p. 230. Natuzza ne 'bénit' pas les objets, elle les prend dans ses mains et, en formulant intérieurement une brève prière, elle les présente à la bénédiction du Christ.

mon bureau, à peine eus-je pénétré dans ma voiture, que je sentis encore un effluve de ce parfum. Par la suite, nous le perçûmes encore plusieurs fois, mais par intermittences. C'était un mélange de senteurs de fleurs, de lavande, fortes et pénétrantes. Il n'y avait aucune explication à cette odeur, d'autant plus que ni ma mère ni moi n'usons de parfum, et pas même de désodorisants, car cela nous cause des malaises[346].

Ce parfum à distance, qui se manifeste tantôt en cas de difficultés ou de besoins d'ordre spirituel, tantôt à l'occasion d'une prière en union aux intentions de Natuzza, est perçu comme un message, comme un signe revêtant une valeur pédagogique :

Nous étions absorbés dans la prière, lorsque nous sentîmes un intense parfum de fleurs qui nous fit penser, à moi comme aux autres - y compris le prêtre - à Natuzza. Don Bartolo lui-même nous dit que c'était [un signe de] la présence de Natuzza. Il n'y avait aucune explication naturelle à ce parfum, parce que personne ne l'avait perçu au début de la prière ; ce n'était certainement pas non plus un parfum qu'une personne aurait porté sur elle, car nous l'aurions remarqué aussitôt, tant il était pénétrant ; et personne n'était entré dans la pièce durant la prière.

Il n'y avait, je le répète, aucune fleur dans cet oratoire, que nous avions aménagé extérieurement aussi comme ce désert en lequel nous devons convertir nos coeurs pour ne penser qu'au Seigneur[347].

* L'intensité des émissions de parfums à distance est telle que diverses personnes ont tendance à interpréter celles-ci comme le signe sensible d'invisibles *bilocations* de Natuzza. Le Dr Mariella Costa Leone, médecin à Vibo Valentia, a parlé à ce sujet de « parfum bilocatif » :

Plusieurs fois, j'ai senti le parfum bilocatif de Natuzza, très pénétrant et caractéristique, d'une grande douceur. Mais quand je me disais : « Tiens, c'est Natuzza ! », il disparaissait aussitôt. Il y a quelque temps, je l'ai perçu alors que j'étais à l'hôpital, toute seule dans la salle des médecins. Le parfum était très intense. Mais quand je pensai : Peut-être est-ce Natuzza qui vient ? », l'odeur s'évanouit aussitôt. Plus tard, elle me confirma qu'elle était venue me rendre visite[348].

Un autre témoignage souligne l'identification entre le phénomène et la bilocation :

Natuzza est venue plus d'une fois me rendre visite dans l'atelier où je travaille. Je suis certain de cela, non parce qu'elle m'est apparue en personne, mais parce que j'ai senti, pendant que je travaillais, un parfum particulier que je suis incapable de définir, comme de violette, de lilas, de rose. Naturellement, il y a diverses odeurs dans mon atelier, mais certainement pas de

---

346 - *Ibid.*, pp. 230-231.

347 - *Ibid.*, p. 227.

348 - *Ibid.*, pp. 233-234.

fleurs ! Je suis convaincu que cette senteur atteste la présence spirituelle de Natuzza, parce que, lorsque je me rends à Paravati pour la visiter, je lui baise la main par dévotion et j'en sens s'exhaler exactement la même odeur[349].

Assurément, il est excessif de parler en l'occurrence de bilocation. Dans les cas similaires dont la vie de Padre Pio ou celle d'Alexandrina da Costa offrent de nombreux exemples, nul n'a jamais parlé à ce propos de bilocation. Tout au plus s'agit-il d'une présence spirituelle, voire d'une vue à distance, ou de télépathie. La bilocation, *stricto sensu*, est un prodige d'un autre ordre. Une explication de l'émission à distance de parfums est sans doute à rechercher dans l'hypothèse d'une télékinésie moléculaire évoquée par le docteur Larcher, et reprise par d'autres auteurs :

Cela s'est vérifié récemment encore chez Padre Pio, dont la présence spirituelle était mise en évidence - et l'est encore, depuis sa mort - par une forte odeur de violette, ou d'acide phénique quand il s'agissait de donner un avertissement, voire de transmettre une désapprobation. Il se vérifie aussi chez Fratel Gino. Il n'existe aucune explication naturelle de ce phénomène ; en général, il survient comme s'il était adressé à telle ou telle personne en particulier, et non à toutes les personnes présentes[350].

Le cas de Natuzza Evolo offre l'avantage de concerner une contemporaine, qui a été étudiée avec le plus grand soin et un esprit critique par des personnes compétentes : prêtres, médecins, psychologues, se sont intéressés à l'extraordinaire témoignage que constitue la vie humble et toute donnée aux autres de cette paysanne italienne, capable d'accueillir avec simplicité l'intrusion dans son existence des formes les plus étonnantes de ce que l'on appelle le surnaturel. Chez elle, le phénomène de l'*odeur de sainteté* revêt toutes les variétés possibles qui, s'inscrivant harmonieusement dans l'ensemble d'une vie de foi, d'espérance et de charité, en sont autant de signes donnés aux hommes et - l'avenir le dira - peut-être plus spécialement à l'Eglise entière.

*

Qu'ils concernent des personnes ou, plus rarement, des lieux, les phénomènes de fragrance indiquent une consécration. La personne saisie par Dieu lui est consacrée, dans le cadre d'une union sponsale (comme les époux sont *consacrés* l'un à l'autre), l'endroit choisi par la Mère de Dieu devient une *terre sacrée* où se renouvelle, par la prière ecclésiale des fidèles, l'union sponsale entre Dieu et son peuple, entre le Christ et son Epouse qui est l'Eglise. Le parfum mystique qui émane de telles personnes ou de semblables endroits de grâce est un signe de cette appartenance à Dieu, dont la Vierge Marie se fait parfois le témoin ou la garante. Il est important

349 - *Ibid.*, p. 234 - Témoignage d'Aurelio Urbinati, de Pontedra (Pise).

350 - *Ibid.*, p. 227.

de souligner l'enracinement dans la tradition biblique de ce phénomène, évoqué notamment dans le poème nuptial qu'est le *Cantique des cantiques*.

Le parfum mystique est susceptible de se communiquer aux objets - surtout aux effigies sacrées et aux objets de dévotion - mis en contact avec les personnes qui en sont favorisée. Il y a là comme une extension manifeste de la grâce d'union sponsale du Christ avec son Eglise à tous les membres du Corps mystique, plus spécialement peut-être - dans le cadre d'une piété populaire capable de comprendre le langage des signes - aux « pauvres de Dieu ». Le langage des signes est simple et transparent, accessible seulement à ceux qui savent lire le *message* au-delà de la manifestation extraordinaire : message de l'amour de Dieu proposé à tout homme de bonne volonté, amour de Jésus dans l'eucharistie, tendresse maternelle de Marie qui renvoie à l'Amour. C'est bien là ce que perçoivent et assimilent les personnes qui sont sensibles à l'humble médiation des signes, et plus spécialement celles qui découvrent à leur faveur un chemin de conversion.

Enfin, le mystère de l'union du Christ avec tous les membres de son Corps mystique, et de ces derniers entre eux - au-delà même de ses limites actuellement visibles -, est souligné par les manifestations de senteurs suaves après la mort des saints. Ces fragrances posthumes, observées chez Padre Pio, mais aussi chez d'autres élus, se produisent parfois longtemps après le décès des personnes. S'ils attestent qu'elle jouit de la félicité éternelle, ils peuvent également souligner qu'une âme entre dans la béatitude, tel le frère de la stigmatisée MARIE-CATHERINE DIEN (1908-1944), religieuse de l'Institut des Amantes de la croix à Phat Diem, au Vietnam :

> *Lorsque son frère lui apparut pour lui annoncer sa sortie du purgatoire et son entrée dans le ciel, des juvénistes sentirent un parfum délicieux qui ne ressemblait en rien à ceux de la terre*[351].

Ce sont, en effet, des « *parfums du Ciel* », du moins interprétés comme tels par ceux qui les perçoivent. Ces fragrances célestes, quand bien même elles évoquent des senteurs qui sont connues ici-bas, leur sont incomparablement supérieures en subtilité et en intensité, aussi la fraude en la matière est-elle aisément détectable. Surtout, davantage que l'effet qu'elles produisent sur le sens olfactif, elles se caractérisent par leur signification et leur portée spirituelles.

351 - L. de COOMAN, *op. cit.*, p. 112.

chapitre 5

L'ÉMISSION DE SUBSTANCES HÉTÉROGÈNES

Je me suis levée, moi, pour ouvrir à mon bien-aimé, et de mes mains a dégoutté la myrrhe [litt. : mes mains ont distillé la myrrhe], et de mes doigts la myrrhe liquide, sur les poignées du verrou

(Ct 5, 5)

Dans l'éblouissant poème d'amour qu'est le *Cantique des cantiques*, les symboles de la passion qui unit les deux amants - en qui la Tradition chrétienne se plaît à contempler le Christ et son Eglise - mettent en jeu, et même en scène, les beautés de la création, mais également les richesses d'une civilisation qui fut, entre autre, une civilisation des parfums. L'auteur fait appel à des images d'une remarquable puissance d'évocation ; ainsi, chantant les charmes de sa bien-aimée, le fiancé s'exclame :

C'est du miel vierge que distillent tes lèvres, mon épouse, le miel et le lait sont sous ta langue (Ct 4, 11).

A son tour, la jeune fille manifeste sur le même mode allégorique le charme qu'elle trouve aux paroles et aux baisers de son aimé :

Ses lèvres sont des lis, elles distillent la myrrhe liquide (Ct 5, 13b).

Ce ne sont là que des représentations poétiques, d'un symbolisme très fort. Mais, parce qu'elles ont servi de fil conducteur et parfois d'illustration à des expériences mystiques de type sponsal, elles permettent de saisir la signification de certains phénomènes extraordinaires que sont la production, par une personne élevée à une intime union avec Dieu - ou par une effigie sacrée - de substances qui n'ont rien à voir avec leur nature chimique ou organique.

I

Le corps humain, instrument de dons divins ?

S'il est étonnant qu'un corps humain, et a fortiori une statue ou une image, exhale une senteur extraordinaire, il est plus stupéfiant encore qu'ils émettent des substances que l'on peut qualifier d'hétérogènes, dans la mesure où leur composition chimique n'a rien à voir avec les constituants de l'organisme humain, ou avec la matière de l'objet qui semble en être la source.

Dans le cas d'un parfum, on orientera la recherche d'une explication vers la possibilité de réactions chimiques consécutives à certaines opérations se produisant dans le corps, ou bien vers la télékinésie moléculaire, qui serait apte à projeter sur un objet les effluves odoriférants émanant d'une personne. Encore que :

Dans la nature, en dehors de l'homme, tous ces parfums, à l'exception du musc, qui se trouve chez l'animal, ont une origine végétale. Ils sont dus, en ce cas, à diverses substances contenues dans des essences huileuses, « volatiles à la température ordinaire, ininflammables, insolubles ou peu solubles dans l'eau, solubles dans l'alcool, dans l'éther ». Leur densité est, en général, inférieure à celle de l'eau [352].

Il semblerait que, chez l'homme, ce soit le sang - tout comme la chlorophylle, dans les plantes - qui, sujet à des modifications opérant dans l'organisme une synthèse des substrats chimiques odoriférants, devienne le vecteur de l'odeur de sainteté. Ces modifications se produisent lors d'expériences mystiques intenses provoquant

ces agonies du corps, lors du vol de l'âme, ces ralentissements métaboliques, ces combustions incomplètes [qui] ne vont pas sans rapprocher les conditions des réactions biochimiques dans l'organisme humain de celles qui existent chez les végétaux [353].

Si l'hagiographe se doit de prendre en compte ces données scientifiques et d'y chercher une explication aux phénomènes qu'il est amené à constater dans la vie de certains mystiques, il ne saurait perdre de vue qu'il ne s'agit là que de causes secondes, l'origine de ces prodiges se trouvant dans la relation et l'interaction étroites entre l'âme agie par Dieu et le corps qu'elle anime : l'âme informe le corps, et les auteurs spirituels savent fort bien que les purifications passives de l'esprit ont des effets sur le corps, de même que les grâces d'union peuvent se traduire dans l'organisme. L'exemple le plus évident en est la stigmatisation.

Le propos de ces pages n'est pas tant la recherche d'une explication des phénomènes exposés, que celle de leur signification spirituelle, voire d'une interprétation d'ordre théologique qu'il appartient aux personnes compétentes de développer. Jusqu'à présent, la compréhension spirituelle des phénomènes abordés a été relativement aisée. Avec l'émission de substances hétérogènes par l'organisme humain, nous abordons un domaine plus complexe : quelle signification attribuer au fait que des personnes menant une vie d'intense prière en arrivent occasionnellement à produire à partir de leur propre organisme des substances dont on sait à l'évidence que leur structure moléculaire est radicalement différente des composants du corps humain ?

---

352 - H. Larcher, *op. cit.*, p. 166.

353 - *Ibid.*, p. 206.

Huiles et baumes

La littérature hagiographique connaît plusieurs exemples de corps saints ou de reliques qui distillent, après la mort du sujet, une substance huileuse à laquelle sont attachées diverses propriétés miraculeuses : ainsi, pour ne citer que les plus célèbres, la « manne de saint Nicolas », suintant dès après sa mort et jusqu'à nos jours des ossements de l'évêque de Myre - celui de la légende des enfants mis au saloir et ressuscités par lui -, dont les restes ont été transférés à Bari en 1087 ; ou bien la substance appelée « huile de sainte Walburge », qui s'écoule des reliques de l'abbesse de Heidesheim, en Allemagne, morte au VIIe siècle. A ces huiles singulières sont attribuées des vertus thérapeutiques, sinon le pouvoir d'opérer des curations prodigieuses. Ce phénomène des saints myroblites (étymologiquement : qui projettent de l'huile) après leur mort fera l'objet d'une étude ultérieure. Il existe des personnes qui, durant leur vie, ont émis une substance que l'on a pu analyser et qui s'est révélé être une huile végétale.

Il ne semble guère exister, dans la tradition hagiographique, de cas de saint myroblite de son vivant. Ce qui s'en rapprocherait le plus est l'émission par la stigmatisée Palma Matarelli, si chère au Dr Imbert-Gourbeyre, d'une sorte de baume huileux qu'elle rendait par la bouche et que l'on recueillait avec dévotion dans des flacons où il se conservait sans se corrompre, répandant un parfum agréable et se figeant parfois pour former comme des figures d'hosties assez épaisses :

> *On me montra aussi à Oria des carafes pleines d'un liquide échappé de la bouche de Palma, dans lequel il s'était formé des corps semblables à des hosties. Je conserve encore un flacon plein de cette espèce de baume, qui ne s'est nullement corrompu, à mon grand étonnement* [354].

Ce baume présentait l'aspect et la consistance de l'huile d'olive, mais, les méthodes d'analyse n'étant pas suffisamment au point à l'époque, on n'a évidemment pas pu savoir ce qu'il en était.

Récemment, un prodige plus intéressant a attiré l'attention des croyants en Syrie, puis dans le monde entier : Myrna Nazzour, une jeune femme de dix-huit ans mariée depuis quelques mois, s'était rendue au chevet de sa belle-soeur malade, à Soufanieh, un quartier de Damas. Les quelques personnes présentes se mirent à prier pour la malade lorsque, raconte Myrna :

> *Soudain, j'ai senti une chose étrange, indescriptible, tout mon corps frissonnait. Comme si une force était sortie de moi. Une jeune femme de confession musulmane prénommée Mayada (...) a crié : « Myrna, qu'est-ce qu'il y a sur tes mains ? » De l'huile coulait de mes mains* [355].

354 - A. Imbert-Gourbeyre, *La stigmatisation*, *op. cit.*, I, p. 567.

355 - Christian Ravaz, *Soufanieh - Les apparitions de Damas*, Paris, Mambré Editeur-Diffuseur, 1988, pp. 19-20.

Après le premier mouvement d'inquiétude et de scepticisme suscité par l'incident, le phénomène s'est vérifié des dizaines de fois depuis le 22 novembre 1982, date à laquelle il débuta. A partir du 27 novembre, c'est la modeste reproduction sur papier d'une icône représentant la Vierge à l'Enfant, qui se mit à exsuder de l'huile au domicile de Nicolas et Myrna Nazzour. Puis, dès le 15 décembre, se succédèrent à des dates irrégulières des apparitions de la Vierge à Myrna. La jeune femme présente en outre une stigmatisation qui s'est établie progressivement du 31 octobre 1983 au 25 novembre 1983, avec des plaies aux mains, aux pieds et au côté. Le processus de stigmatisation a été précédé de l'effusion d'huile aux mains de la voyante, effusion accompagnée de douleurs et d'une sensation de poussée par un objet dur et pointu. Enfin, le jeudi 31 mai 1984, fête de l'Ascension, l'huile s'écoule des mains, du visage et du cou de Myrna, mais aussi des yeux, ce qui occasionne des douleurs atroces qui la font gémir et même crier. Le 28 novembre suivant, elle vomit par quatre fois de faibles quantités d'huile parfumée :

> *Plusieurs échantillons d'huile recueillie à Soufanieh ont été analysés. Les échantillons avaient été prélevés sur l'icône ou sur la peau de Myrna. A la vue des résultats de ces analyses, les spécialistes ont affirmé que l'on est en présence d'huile d'olive, pure à 100%. Or l'huile d'olive pure est presque introuvable naturellement. En effet, toutes les huiles d'olive comportent, en plus des composants basiques, des composants extérieurs en plus ou moins grande quantité*[356].

Assurément, il est impossible que l'organisme humain - constitué de tissus animaux - secrète une substance organique végétale. Pourtant les faits sont là. Cette huile mystérieuse présente d'intéressantes caractéristiques, qui ont été mises en évidence peu à peu :

* Elle suinte de la peau de Myrna, plus rarement s'écoule de ses yeux, uniquement lorsque la jeune femme est en prière ou en extase. Le phénomène se produit au prix de vives douleurs qui s'expriment par des soupirs, des gémissements et des sanglots, parfois même par des cris. Le prodige est donc lié à un mystère douloureux.

* Elle s'écoule abondamment, il ne s'agit pas d'une simple exsudation comparable à la transpiration :

> *les mains de la jeune femme se recouvrent abondamment d'huile qui s'écoule à terre en un gros filet. Un jeune homme prénommé Nabil présente ses mains sous le filet d'huile et s'en recouvre le visage et la tête*[357].

Et encore :

356 - *Ibid.*, p. 79.

357 - *Ibid.*, p. 72.

C'est alors qu'il [le père Elias Zahlaoui] a vu apparaître sur les paumes et les doigts de Myrna de l'huile qui s'exprimait avec une abondance étonnante en formant des bulles, comme si elle bouillait[358].

* Elle a l'aspect de l'huile d'olive, très limpide, mais elle est volatile et ne tache pas :

Lorsque l'huile recouvre le corps de Myrna, elle s'évapore peu à peu sans laisser de dépôt sur l'épiderme. Cette huile ne tache pas. Nous avons fait l'expérience suivante : sur deux échantillons de soie pris dans le même coupon, nous avons versé sur le premier quelques gouttes d'huile de Soufanieh, sur le second quelques gouttes d'huile du commerce. Au bout de huit jours, l'échantillon de Soufanieh ne présente plus aucune tache et il est sec[359].

* Elle semble pouvoir, en quelque sorte, se régénérer d'elle-même. En effet, s'étant évaporée sur des tampons d'ouate qui l'avaient recueillie, ceux-ci ont été retrouvés plus tard de nouveau imbibés :

Une religieuse de la congrégation des Filles de la Charité, de Damas, a souhaité en 1983 envoyer un morceau de coton imbibé d'huile à l'époux de sa soeur atteint d'une maladie incurable. La religieuse demande au Père Malouli le coton. De retour dans sa communauté elle le partage avec deux de ses consoeurs, chacune se sert, il ne lui reste qu'un petit morceau tout sec. peu importe, « j'y crois », dit-elle dans son témoignage écrit, et la religieuse expédie le petit morceau de coton sec en expliquant dans la lettre qui l'accompagne les faits survenus à Soufanieh. Trois semaines plus tard, elle reçoit une lettre de sa soeur qui lui précise que le petit coton « baignait » dans l'huile[360].

* Elle posséderait des vertus curatives extraordinaires, au point que l'on parle d'huile miraculeuse. Nombreux sont les exemples de guérisons de maladies très graves, sinon incurables, qui ont été opérées grâce à des onctions de cette huile. Il existe plusieurs dépositions de médecins à ce sujet, dont on ne peut contester la rigueur ni l'objectivité.

Ces manifestations, pour le moins déroutantes, ont été observés par des dizaines de personnes. Prêtres et médecins ont effectué des enquêtes rigoureuses : toute supercherie est exclue. Le phénomène de l'émission d'huile est très irrégulier, quoique fréquent. Il s'est interrompu, de même que les apparitions et la stigmatisation, durant une année entière, du 26 novembre 1985 au 26 novembre 1986, pour reprendre avec plus d'intensité. Cette « année de désert », qui fit le jeu des détracteurs et des sceptiques, est un indice de plus en faveur de l'origine surnaturelle du prodige. La conduite de la famille Nazzour - un foyer modeste et accueillant -, la dignité, la générosité et le désintéressement de Myrna et des siens, sont également des critères positifs.

---

358 - *Ibid.*, p. 38.

359 - *Ibid.*, p. 79.

360 - *Ibid.*, p. 81.

Enfin, il est arrivé une fois que l'huile imprègne les mains d'un malade guéri - par ingestion d'un peu de l'*huile miraculeuse* de Soufanieh - d'un infarctus compliqué d'une hémorragie cérébrale ayant entraîné une hémiplégie :

Huit jours après sa guérison, le dimanche 19 décembre 1982, Samir Hanna s'est rendu à la maison de Soufanieh. En descendant de la voiture qui l'a amené face à la porte de la maison de Soufanieh, ses mains qu'il tenait jointes se sont soudainement recouvertes d'huile. Il a alors levé les deux mains en l'air et écarté les doigts, craignant qu'on ne l'accuse d'avoir dissimulé un coton imbibé d'huile entre ses mains ou ses doigts [361].

Un phénomène comparable se serait produit à Paris en 1988. Coïncidence méritant réflexion, le protagoniste des faits est un Syrien orthodoxe d'une trentaine d'années, nommé BASSAM ASSAF, serviteur d'un riche homme d'affaires de même nationalité et de même confession, Michel Merhej :

C'est en appelant la bénédiction de la Vierge sur son maître, le vendredi 12 août, que survient le prodige. Dans le petit oratoire de la maison, la Vierge apparaît à Bassam Assaf, tout de blanc vêtue, ceinte d'une écharpe et baignée de couleurs bleu et or. Elle lui répond : « Je le protège, je le garde. Donne-lui cette bénédiction ». Des mains de Bassam, froides puis glacées par la stupeur, une l'huile grasse se met à couler pour la première fois [362].

Eliminons du récit la glose sur les mains, qui n'a aucune raison d'être : en effet, Bassam prétend bénéficier depuis déjà plusieurs mois d'apparitions mariales, et il n'a aucune raison d'être en proie à la stupeur pour une vision de plus. Seul compte le fait : de l'huile suinterait donc de ses mains. Le phénomène est enregistré par les caméras :

Le « miracle » se renouvelle devant les caméras des télévisions françaises convoquées pour filmer la scène. Devant les journalistes, Bassam Assaf se lave les mains, puis relève les manches de sa chemise. Il ouvre alors une petite porte, monte rapidement dans le petit oratoire et s'agenouille devant une statue de la Vierge, surmontée d'un crucifix. Il garde les mains jointes, puis les ouvre. Une huile odorante se met alors à ruisseler. C'est systématique. Dès que Bassam prie, l'huile suinte de ses mains [363].

Ce n'est, malheureusement pour le visionnaire, pas aussi systématique qu'on le dit : quand l'illusionniste Gérard Majax vient en compagnie d'un huissier pour contrôler le prodige, rien ne se produit. Il n'en faudrait pas davantage pour en tirer une conclusion négative. Mais Bassam persiste, d'autres éléments rendent l'affaire suspecte, notamment la publicité qui en est faite et la mise en scène qui entoure ces manifestations. Le 2 septembre

361 - *Ibid.*, p. 46.

362 - *Le Monde*, 12 septembre 1988.

363 - Dominique ROUCH, *Dieu seul le sait - Enquête sur les miracles*, Paris, Ed. Hachette/Carrère, 1990, pp. 85-86.

1988 déjà, Michel Merhej a rendu public un texte qu'il a préparé, véritable manifeste en faveur des événements se déroulant sous son toit, et qu'il conclut par ces mots :

> *Après un contrôle intransigeant de l'Assemblée Episcopale Suprême des Orthodoxes, le Patriarche d'Antioche et de tout le Levant a confirmé le miracle par un acte portant son seing, daté du 2/12/1988. La « bénédiction de l'huile » a dépassé Bassam pour s'étendre à des centaines de visiteurs de différentes religions, races et pays ; et les guérisons miraculeuses se comptent par dizaines parmi les musulmans, les chrétiens et les autres. Des documents et certificats ont été signes par les bénéficiaires pour en justifier. Bassam rapporte que Dieu lui donne des visions terribles et répétitives concernant le salut de l'humanité, et que les miracles sont liés à des prodiges importants qui auront lieu. Il dit que la Vierge continue à lui apparaître pour lui montrer des visions vivantes et terribles et donner des messages divins qu'il a mission de transmettre à M. Michel Merhej, « détenteur de la bénédiction » selon son expression habituelle : « Dis à mon fils Michel » Nous ne parlons pas ici d'un fait miraculeux qui a eu lieu et qui s'est terminé, mais d'un miracle continu, qui se produit chaque jour, où la sonnerie du téléphone et de la porte se font [*sic*] entendre toute la journée* [364].

C'est aller un peu vite en besogne, car les autorités religieuses n'ont a pas encore rendu de conclusion officielle. Un membre de la commission d'enquête précise :

> *Dans l'orthodoxie, nous n'aimons pas la polémique : nous restons en dehors et au-dessus. Ces faits sont d'un autre ordre. Enfin, l'idée personnelle que M. Michel Merhej se fait de sa « mission » n'est pas sans poser problème*[365].

Les faits prennent bientôt une tournure inquiétante. Les médias laissent entendre de plus en plus clairement que l'on se trouve en présence d'une fraude, cependant que dans l'oratoire du miracle quelques fidèles voient à leur tour leurs mains se couvrir spontanément d'huile. Puis s'en mêle l'argent : Bassam demande à son maître des sommes de plus en plus élevées, destinées à financer le plan de salut programmé par la Vierge, car Michel Merhej doit être « un des deux témoins de l'Apocalypse : ces deux flambeaux érigés devant le Maître de la terre » ! Enfin, le serviteur infidèle en rajoute, pour *faire plus vrai* il simule des apparitions :

> *Bassam terrorisait les enfants en leur « faisant voir la Vierge » par un savant montage de rideaux blancs* [366].

L'affaire se termine mal. En 1991, le serviteur indélicat est inculpé sur plainte de son maître :

---

364 - *Ibid.*, p. 95.

365 - R. Laurentin, *op. cit.*, p. 228, note 1.

366 - *Chrétiens Magazine*, 48, 15 février 1992, p. 8.

Las ! Trois ans presque jour pour jour après la première apparition de la Vierge, Bassam Assaf a avoué la supercherie. Lui et son frère Jouhar, vingt-sept ans, son complice, font désormais pénitence derrière les barreaux. Ils ont été inculpés, mercredi 14 août, pour escroquerie [367].

Si l'affaire est close, elle n'en reste pas moins troublante :

On en reste aux hypothèses. Ceux qui connaissent le déconcertant dossier pencheraient plutôt pour la déviation d'un homme dont les débuts auraient été sincères, et cela pourrait expliquer qu'il ait impressionné des gens sérieux et considérables (...) La plupart des gens, y compris prêtres et chrétiens, ignorent ce que peut être la puissance de la tentation contre ceux qu'un charisme engage dans l'oeuvre de Dieu. Ces voyants auraient besoin de beaucoup d'aide et de conseils, car leur situation de vedette est malsaine et prépare le terrain pour leur tourner la tête : ils reçoivent honneurs et cadeaux. L'argent, l'amour et la gloire viennent au-devant d'eux. S'ils s'y laissent prendre, ils s'écartent de leur vocation, et on ne sait jusqu'où cela peut aller[368].

Que penser, notamment, des effusions d'huile sur les mains des assistants ? Une illusion collective paraît peu crédible, peut-être ces manifestations déconcertantes relèvent-elles de la parapsychologie - on a évoqué l'hypothèse de *projections ectoplasmiques* -, si ce n'est de prestiges diaboliques.

Enfin, un prodige similaire se serait produit à la même époque à Sydney, en Australie. La protagoniste en était GEORGETTE HARB, une visionnaire d'origine libanaise qui affirmait bénéficier d'apparitions de saint Charbel Makhlouf. Elle aurait été associée à la Passion du Sauveur durant le Carême 1986 et, tous les vendredis, aurait exsudé « plusieurs galions » d'une huile parfumée s'écoulant de tout son corps. On se trouve là en plein délire - un galion représente plus de quatre litres ! -, et l'affaire est d'autant plus suspecte que la dame entretenait les relations les plus cordiales avec le faux voyant australien William Kam, alias *Petit Caillou* et futur pape Pierre II, dont les prétendues apparitions de Notre-Dame de l'Arche, Secours des Chrétiens, à Nowra, ont fait l'objet d'une condamnation de la part de Mgr Murray, évêque de Wollongong et ordinaire du lieu.

*

Quelle est la signification d'un tel phénomène, lorsqu'il est authentique ? L'huile d'olive - notamment l'huile vierge - est dans les civilisations méditerranéennes, le judaïsme en particulier, porteuse d'une grande richesse symbolique : elle figure la joie et la prospérité (cf. Ps 45, 8 ; Is 61, 3), la force (Ps 92, 11), qui sont les fruits de la paix véritable, la paix inté-

367 - *Le Monde*, 17 août 1991.

368 - *Chrétiens Magazine*, 48, 15 février 1992, p. 8.

rieure accordée par Dieu, tout comme l'huile est le fruit de l'olivier, emblème traditionnel de la paix.

L'Ecriture nous enseigne aussi que l'onction d'huile traduit une consécration à Dieu. Pour le chrétien, chaque homme est image de Dieu, image du Christ, par onction de l'Esprit Saint (cf. 2 Co 1, 21-22). L'huile est associée à la troisième Personne de la Sainte Trinité qui, par l'onction de la grâce divine et des sacrements, consacre le baptisé à Dieu et l'appelle à reproduire en lui l'image du Christ, c'est-à-dire à devenir saint, parce qu'il est alors marqué par « une onction qui vient du Saint » (1 Jn 20, 27).

Enfin, l'huile servait à purifier de la lèpre (Lv 14, 17 ss.), à guérir les malades par onction (Jc 5, 14), à panser et curer les blessures, comme le montre la parabole du bon Samaritain (Lc 10, 34). A Soufanieh, la Vierge Marie se présente comme celle qui donne l'huile :

Je vous ai donné de l'huile plus que vous ne m'en avez demandé. Je vous donnerai bien plus fort que de l'huile. Repentez-vous et croyez. Souvenez-vous de moi dans votre joie[369].

Marie, la comblée de grâce, est donc la dispensatrice de la grâce divine, de la joie. Elle est la source du Christ, notre joie - *Cause de notre joie*, la saluent les Litanies de Lorette -, et par là de la grâce du Christ Sauveur qui guérit l'humanité de la lèpre du péché. La tradition orientale se plaît à chanter la Mère de Dieu comme *la source de la Miséricorde* (théotokion de sexte, liturgie byzantine), et encore *la source où les vivants puisent vie et lumière* (hymne de Mar Yakoub, liturgie syro-maronite) ; la liturgie byzantine de l'Assomption salue en elle *la source inépuisable, source de la Vie* (hymne de saint Théophane Graphtos), et pendant le Carême elle est invoquée comme *la source du salut*» (acathiste du 5e samedi de carême). Ces quelques invocations, parmi d'autres dont la ferveur mariale de Eglises d'Orient est si riche, nous aident à comprendre la signification de l'huile qui, miraculeusement, s'écoule parfois d'icônes ou d'effigies de la Mère de Dieu.

Pourquoi, à Soufanieh, l'huile suinte-t-elle également de la voyante, Myrna Nazzour ? Ne suffisait-il pas que la Mère de Dieu, par l'exsudation de l'icône, montrât qu'elle est Celle qui donne la Vie, et par là Celle qui pense les plaies de l'humanité, la lèpre causée par le péché ? La réponse se trouve probablement dans une réaction de Myrna :

Le Père Zahlaoui (...) a entendu la jeune femme prononcer une prière personnelle :

- O Vierge tu es la source. Les gens viennent pour toi, pas pour moi. Ne permets pas que l'huile coule de mes mains et s'arrête de couler de ton image. O Vierge tu es la source. Ne permets pas que l'huile cesse de couler de ton image.

369 - C. Ravaz, *op. cit.*, p. 29 - Apparition du 18 décembre 1982.

Le Père était surpris par la naïveté de cette prière qui n'en était pas moins profonde. Il continuait à observer Myrna qui, sans se retourner, lui dit :

- Je sens que la Vierge est entrée en moi.

Le Père a frissonné en entendant la jeune femme affirmer cela, il ne comprenait pas. C'est alors qu'il a vu apparaître sur les paumes et les doigts de Myrna de l'huile qui s'exprimait avec une abondance étonnante[370]*.*

Myrna est littéralement investie par la Vierge Marie, source de l'huile sainte : elle est faite *icône* de la Mère de Dieu, c'est-à-dire *image signifiant sa présence.* Le prodige la consacre comme *signe* de Marie pour ses frères. Ce phénomène mystique est d'une importance capitale, aussi bien pour l'épanouissement de la vie intérieure de la voyante que pour le peuple de Dieu qui, par les grâces qu'il en reçoit, est témoin et participant de ces signes. Il y a là une dimension de consécration mariale de la personne qui atteint un degré suréminent, dans une sorte d'appropriation de Myrna - tout son être, corps et âme - par la Mère de Dieu qui la donne à son Fils (notamment lors des extases de participation à la Passion du Sauveur), tout comme elle veut donner à son Fils l'Eglise entière, en chacun de ses membres, et, par-delà les limites de l'Eglise, l'humanité entière ; et qui la donne à ses frères en spectacle d'édification, comme l'Eglise, en chacun de ses membres, doit être donnée à l'humanité entière pour l'édification et la consolation de celle-ci. Le message des signes complète celui des paroles, il l'éclaire et le confirme, dans une cohérence que la seule industrie de Myrna Nazzour eût été bien en peine d'élaborer.

Telle paraît être la signification profonde des événements de Soufanieh. On ne la rencontrait nullement chez Bassam Assaf. Et ce qui se passe dans la personne de Myrna Nazzour et autour d'elle répond, par sa simplicité, son harmonie et sa richesse intérieure se traduisant en peu de paroles, aux déviations pseudo-mystiques d'une Marie-Paule Giguère, visionnaire canadienne qui se présente comme la réincarnation mystique de la Vierge Marie, ou d'un André Pestiaux, illuminé belge qui fit quelque peu parler de lui en prétendant être une réincarnation du Christ !

MARIE-PAULE GIGUÈRE, née le 14 septembre 1921, a raconté complaisamment dans les quinze volumes de sa *Vie d'amour* les étapes d'une existence assez incohérente qui l'amenèrent à fonder l'*Armée de Marie.* Ce mouvement de prière et de sanctification, qui connut une rapide expansion, fut approuvé le 10 mars 1975 comme pieuse association de fidèles par Mgr Roy, archevêque de Québec. Mais les égarements de la fondatrice le firent dissoudre par décret du cardinal Vachon, successeur de Mgr Roy, le 4 mai 1987, après plusieurs mises en garde pour « erreurs graves ». En effet, Marie-Paule affirmait - entre autres extravagances - être la réincarnation mystique de la Vierge, l'épouse tout aussi mystique du futur pape et par là

370 - *Ibid.*, pp. 37-38.

promise aux plus hautes destinées dans l'Eglise, tandis que deux de ses fils seraient le Grand Monarque appelé à régner sur le monde entier, et le Grand Pontife, dernier pape qui mènerait l'Eglise dans la gloire ! Loin de se soumettre dans une attitude d'obéissance filiale, la visionnaire a persisté dans ses errements.

ANDRÉ PESTIAUX, « un jeune père de famille » habitant Boitsfort, dans la banlieue de Bruxelles, affirme avoir été converti à San Damiano en 1982. Il prétend recevoir depuis 1984 des messages du Christ, complétés bientôt par des visions et des révélations de la Vierge Marie, etc. Ce fatras de textes verbeux, fortement teintés de lieux communs à connotation eschatologique, et non exempts d'erreurs théologiques, l'ont présenté finalement comme instrument privilégié, puis réincarnation mystique du Christ. Il a connu quelque renom en 1984-85, avant de faire l'objet d'un jugement négatif de la part de l'autorité ecclésiastique. Ses antécédents spirites et les liens qu'il a noués avec le faux voyant australien William Kam, le rendaient déjà plus que suspect. Il a fini par se séparer de l'Eglise catholique pour fonder sa propre chapelle.

Dans la même catégorie de « réincarnations » mystiques, citons encore le visionnaire PIERRE POULAIN, de Derval (Loire-Atlantique), né en 1924 : en toute humilité, il se fait appeler *Jésus-Pierre* par ses sectateurs. Et LÉON THEUNIS (1925-1985), protagoniste des prétendues apparitions de Bohan et de Mortsel, en Belgique, qui lui aussi quitta l'Eglise pour prendre la tête d'un mouvement sectariste.

LES ROSES DE LA CHARITÉ

S'il est déroutant de voir le corps humain exsuder de l'huile d'olive, combien plus étonnante serait la production par ce même organisme d'une substance végétale infiniment plus élaborée que l'huile ! Cela semblerait relever de la science-fiction. Pourtant, le fait a été bel et bien observé, et certains de ces phénomènes - tout à fait contemporains - ont fait l'objet de contrôles scientifiques des plus rigoureux qui, s'ils ont permis d'écarter tout soupçon de fraude, n'en sont pas moins restés incapables d'expliquer de tels prodiges.

Dans les années 1965-80, où les prétendues apparitions de San Damiano éclipsaient tout ce que l'Italie mystique comptait de manifestations surprenantes, vivait dans la région de Paterno, en Sicile, une mère de famille qui se signalait à l'attention des cercles dévots par les phénomènes dont elle était l'objet. Née en 1917, elle s'appelait DOMENICA PATANIA - surnommée par ses proches et ses fidèles *Mamma Minna* -, et avait connu une existence très éprouvée, jusqu'à ce qu'en 1960 sainte Rita, lui apparaissant, la guérît du cancer dont elle était atteinte. En contrepartie, la sainte des cas impossibles lui demanda d'assumer dans son corps les souffrances de la Pas-

sion de Jésus, en réparation des offenses causées à Dieu par les pécheurs et pour la conversion de ces derniers.

Dès lors, Domenica présenta sur son corps diverses plaies, qui s'effaçaient tout aussi soudainement qu'elles étaient apparues, en particulier une blessure frontale aux bords vifs dénudant l'os crânien : réplique du stigmate de la couronne d'épines que sainte Rita aurait arboré durant plusieurs années dans sa vie ici-bas (1360-1434). Ces maux causaient à Domenica de vives souffrances, qu'elle supportait avec patience et générosité :

Ces plaies sont signes de sa foi et de son union à la Passion du Christ (...) Elle porte ces marques sanglantes à l'épaule gauche, au côté droit, aux mains et au front[371].

Outre ces blessures mystiques, Domenica était atteinte d'une forme très grave de diabète, et le taux glycémique de son sang était si élevé que n'importe quelle autre personne eût, dans les mêmes conditions, depuis longtemps succombé à un coma diabétique. La maladie avait occasionné une cécité presque totale. Il est évident que cette femme, par son métabolisme à ce point déréglé, n'était pas une femme comme les autres.

Domenica avait des apparitions de la Vierge, au cours desquelles survenait parfois un phénomène pour le moins effarant : ses yeux aveugles se mettaient soudain à briller d'une lumière extraordinaire, et elle vomissait des dizaines de pétales de roses frais et odorants. Presque toujours rouges, plus rarement blancs ou jaunes, ils jaillissaient un à un de sa bouche entr'ouverte, tandis que son corps était comme ravagé par des spasmes douloureux :

En 1970, alors que nous étions à Lourdes (...) elle s'absorba en prière et atteignit un état que je qualifierais d'extatique. Et voici que des pétales de roses se mirent à sortir de sa bouche ! Ils étaient frais, veloutés au toucher, comme s'ils venaient d'être effeuillés d'une fleur, et ils répandaient un parfum d'une intensité exceptionnelle[372].

Le prodige se renouvela durant l'été 1973, lors d'un pèlerinage que Domenica effectuait à Niscima, une localité proche de Caltanisetta, où une Madone de Lourdes placée dans une grotte attirait par milliers les fidèles, parce qu'elle était réputée verser des larmes :

Je l'ai vue tomber en extase, et elle commença à murmurer de très belles prières d'une grande élévation théologique tout à fait incompatible avec sa culture de paysanne. Puis j'ai vu les pétales couler de sa bouche, jaillir doucement d'entre ses lèvres. J'en ai recueilli quelques-uns.

371 - Déclaration de Mgr Giovanni Spinnato, chancelier de la curie épiscopale de Caltanisetta - Documents de l'auteur.

372 - Rapport du Pr. Mariano Grasso, médecin à Catane, qui fut chargé d'étudier le cas - Documents de l'auteur.

Que puis-je dire ? Scientifiquement, les faits sont inexplicables, et j'exclus de la manière la plus formelle toute possibilité de supercherie[373].

Des dizaines de personnes furent témoins de cette étonnante émission de pétales :

Les pétales tombaient sur le sol l'un après l'autre ; ils étaient tout frais et très parfumés. Je ne vois pas comment cette femme aurait pu nous mystifier[374].

Le père Tommaso, passioniste de San Giovanni La Punta, qui accompagnait spirituellement la stigmatisée, et le docteur Mariano Grasso, qui l'observa durant cinq années, étaient formels : il n'y avait pas supercherie, les faits étaient là, quand bien même on ne pouvait les expliquer. Le métabolisme particulier de cette femme gravement malade ne pouvait rendre compte du phénomène, et il est peu probable que les deux facteurs fussent liés d'aucune façon. Le plus incompréhensible était le grand nombre des pétales ainsi émis, et leur extraordinaire fraîcheur : ils étaient secs, sans aucune trace de salive, veloutés et parfaitement intacts, ne présentant ni froissure ni déchirure. Ils pouvaient être recueillis et conservés, ce qui exclut l'hypothèse d'une hallucination collective.

Cette histoire rappelle un charmant conte de Grimm, où deux soeurs sollicitées par une mendiante - en réalité une fée déguisée - de lui tirer de l'eau d'un puits, se voient rétribuées en fonction de leur charité. La cadette, serviable, s'empresse de contenter la pauvre femme, qui en vertu de ses pouvoirs magiques, lui concède de matérialiser chacune de ses paroles sous forme de fleurs, perles et pierres précieuses qui jailliront d'entre ses lèvres à chaque mot qu'elle prononcera. A l'aînée, qui s'est montrée revêche et qui l'a rebutée, la fée inflige la punition de vomir des crapauds et des serpents dès qu'elle ouvrira la bouche. Peut-être les pétales de Domenica Patania - aujourd'hui décédée - symbolisaient-ils la dévotion mariale et la charité qui caractérisaient son existence ? Malgré ses infirmités et ses handicaps, elle se dévoua sans compter aux pauvres et aux malades, menant une vie aussi cachée que possible, fuyant toute publicité et trouvant ses plus grandes joies dans l'oraison, le souci d'autrui et le silence.

LE CAS LE PLUS EXTRAORDINAIRE

René Laurentin mentionne, dans l'étude qu'il a consacrée à Yvonne-Aimée de Jésus :

Des fleurs issues soit de la plaie du côté, soit de la bouche, que nous nous bornons à mentionner, en attendant une étude ultérieure : 7 fois[375].

---

373 - *Ibid.*

374 - Déposition d'un témoin - Documents de l'auteur.

375 - René LAURENTIN - Dr P. MAHÉO, *Yvonne-Aimée de Malestroit - Les stigmates, dans le sillage de François d'Assise*, Paris, Ed. O.E.I.L., 1988, p. 130.

Il ne semble pas exister, dans l'hagiographie antérieure au XXe siècle, un tel prodige : des fleurs fraîches, parfois couvertes de rosée, de véritables fleurs avec tige et feuilles, jaillissant de stigmates ! Imbert-Gourbeyre cite seulement l'exemple de « sang stigmatique produisant des fleurs ». Les témoignages relatifs Yvonne-Aimée de Jésus sont nombreux, d'une grande précision, souvent très sobres : constats dépouillés de toute fioriture, parfois même de toute émotion sensible, ils n'en ont que davantage de poids. En face de faits si extraordinaires, les imaginations ne se sont pas exaltées :

Nous adorions en silence la munificence de Notre-Seigneur envers une de ses créatures et nous retournions à notre ouvrage sans plus y penser[376]

Le phénomène semble n'obéir à aucune règle sinon celle du bon plaisir divin. Il se produit à l'état de veille aussi bien que durant l'extase, à l'occasion de la participation à la Passion autant que dans le ravissement de l'union nuptiale au Christ. Le seul facteur commun à ces manifestations est la douleur passagère qui les accompagne, suivie d'une impression de soulagement :

Notre Mère, allongée dans son lit, avait l'air de souffrir beaucoup (...) Elle a écarté un peu sa chemise, à l'endroit du coeur : j'ai vu un petit bout de tige qui sortait de la plaie du coeur avec peine. Alors notre Mère a tiré un peu pour arracher littéralement un gros oeillet splendide, rouge sang. Elle l'a tiré et l'a posé sur la table de nuit en disant : « Ah, ça va mieux. Il m'étouffait[377].

On objectera à ce témoignage sa date tardive : il rapporte, à quinze ans de distance, un incident qui s'est déroulé le 9 juillet 1941. Il existe néanmoins d'autres récits, immédiatement contemporains des événements. Est-ce au même que fait référence le diaire du père Labutte, à la date du 8 juillet de la même année :

Mardi 8 juillet. 12 h. (...) Mère Yvonne-aimée est au lit. Elle est oppressée. Son coeur bondit (...) Un oeillet rouge lui sort du coeur. Il me semble que j'entends craquer la chair (...) Puis, quand l'oeillet est sorti, la plaie du coeur se ferme sans cicatrice[378].

Avec le temps, le souvenir de ces faits propres à frapper les imaginations reste tout à la fois vivant et étonnamment objectif. Ni l'oubli, qui eût pu l'appauvrir, ni l'enthousiasme, susceptible de déformer les faits en les embellissant, ou simplement en leur cherchant a posteriori une explication, n'ont de prise sur l'impression première. Le fait est relaté dans sa seule réalité concrète :

J'ai vu le 9 juillet 1941, une fleur sortir de la cicatrice de son côté. Elle sortait par la queue. Il s'agissait d'oeillet rouge ; celui que j'ai vu était sanglant.

---

376 - *Au service de Jésus Roi d'amour*, *op. cit.*, p. 99.

377 - R. Laurentin - P. Mahéo, *op. cit.*, p. 97 - Déposition de soeur Marie de la Croix, 1956, n° 398.

378 - *Ibid.*, p. 96 - N° 329.

Pour les autres fleurs, sorties de son côté ou de sa bouche, je le tiens de Mère Marie-Anne. Elles avaient environ 15 à 20 centimètres de tige [379].

On taxerait difficilement le témoin d'exagération. La déposition de Mère Marie-Anne de Jésus (qui succédera à Marie-Yvonne de Jésus dans sa charge de Supérieure générale) au procès informatif en vue de la béatification, a presque la sécheresse d'un rapport médical :

C'est pendant cette période que j'ai cueilli plusieurs oeillets sortant de son coeur. Ces oeillets étaient d'une fraîcheur extraordinaires et couverts de rosée comme si je les avais cueillis dans un parterre. Mais quand je prenais la fleur dans la main, mes doigts portaient des traces de sang (...) La chambre était embaumée, surtout lorsque les fleurs sortaient par la bouche. Mais avant que les fleurs ne paraissent, elle avait un hoquet très dur, comme si quelque chose se brisait dans son coeur, et cela lui faisait très mal (...) Il y avait eu donc, une toute petite blessure que l'on voyait à peine car, aussitôt les fleurs sorties, la blessure se refermait instantanément sans laisser ni traces ni cicatrices. Ces mêmes phénomènes se sont reproduits plusieurs fois au cours de sa vie [380].

Quand ces prodiges sont-ils apparus dans l'existence d'Yvonne-Aimée ? La première mention du phénomène remonte à la fin du mois de mars 1924, quelques semaines après la stigmatisation (22 février) : le 21 ou le 28 - les données sont contradictoires -, peut-être les deux fois, en fait plus probablement le 28, jour où est signalée « une hémoptysie avec formation d'une fleur », une rose, jaillie de la bouche d'Yvonne-Aimée [381]. Le lien avec la stigmatisation apparaît manifestement le Lundi saint 29 mars 1926, date à laquelle la jeune fille connaît la grâce de la transfixion du coeur :

Son coeur lui faisait très mal. Nous regardâmes, car souvent son coeur se trouvait percé. En ouvrant sa chemise, nous aperçûmes à l'ouverture d'une blessure une rose splendide et qui embaumait [382].

Comme chez Domenica Patania, le phénomène apparaît pour la première fois après la stigmatisation : il doit donc être en relation avec celle-ci. Yvonne-Aimée est entrée dans les voies extraordinaires le 12 juin 1921 ; elle a été favorisée le 5 juillet suivant de la grâce que la théologie mystique connaît sous le nom de *fiançailles spirituelles*, grâce ponctuelle d'union plus intime du Christ avec l'âme, qui introduit celle-ci dans les sixièmes demeures thérésiennes ou union extatique. Un autre témoin apporte quelques précisions intéressantes :

Entre 9 et 10 h, Aimée me dit : - Le coeur me fait mal. Il me semble que ses cicatrices s'ouvrent. Je regarde. Il saigne.

---

379 - *Ibid.*, p. 97 - Deuxième déposition de soeur Marie de la Croix, 10 mars 1958, n° 140.

380 - *Ibid.*, p. 190 - Déposition de Mère Marie-Anne, 18 novembre 1957, n° 362.

381 - *Ibid.*, p. 49, à la date du 28 mars 1926 ; et p. 130, note 2 : « 21.3.1924 (rose) ». R. Laurentin précise que le phénomène se serait produit sept fois, mais on peut relever quelques autres cas.

382 - *Ibid.*, p. 63 - Compte-rendu d'Henriette Augris, le jour même, n° 231.

J'y mets un linge et descends en aviser Mademoiselle Villemont.
Mais un appel du Bon Ange nous fait remonter en hâte. Nous trouvons Aimée évanouie, toute secouée par la violence des battements du coeur. Nous voulons voir s'il saigne encore une splendide rose rouge sang, à la longue tige, au large feuillage, vient d'en sortir. Mlle la « cueille » et la pose sur l'oreiller d'Aimée, toujours évanouie [383].

Le même prodige se renouvelle le 14 novembre 1931, dans une période marquée par une succession d'extases joyeuses et douloureuses, auxquelles s'ajoutent des sévices diaboliques :

Le samedi 14 novembre : le soir, pendant une extase, je vis sortir doucement de la blessure de son coeur, une rose rouge, dont la tige avait environ 25 centimètres, le dessous de quelques pétales et de quelques feuilles était comme lamé d'or [384].

Plus rares, les émissions de fleurs par la bouche paraissent également liées à la stigmatisation, car la plaie du coeur se fait alors douloureuse :

Mercredi 2 juillet, dans la nuit : son coeur a saigné. Elle a beaucoup souffert pour rendre par la bouche un superbe oeillet rouge. Il y avait du sang dessus [385].

Tous ces faits sont incompréhensibles, inexplicables. La supercherie est exclue : plusieurs témoins ont vu les fleurs sortir de la bouche, de la plaie du côté. Dans le premier cas, on pourrait imaginer qu'Yvonne-Aimée aurait avalé un oeillet ou une rose, ou bien l'aurait dissimulé dans sa bouche, pour le régurgiter au moment opportun. Cela semble toutefois un peu difficile, il ne s'agissait pas de quelques pétales ou d'un bouton de rose, mais de fleurs entières, épanouies, souvent avec tige et feuilles. Et comment eût-elle pu parler normalement - ce qu'elle faisait sans difficulté, juste avant l'apparition de la fleur - avec un tel objet coincé entre la joue et la gencive ? Voici un dernier témoignage :

Le soir, après l'instruction du Père, je sortis avec elle. Elle ma parla, me dit qu'elle n'était pas très bien, qu'elle avait la bouche pleine de sang. Je me préoccupais un peu, mais elle me dit avec un bon sourire :
- Ne vous tourmentez pas, cela va passer.
Et, tout en me parlant, elle eut un hoquet. Je vis dans son mouchoir du sang, car il faisait un peu sombre dans le parc. Je le pris, et à ma vue apparut une magnifique rose rouge d'un parfum exquis (...) En touchant les feuilles de la rose, mon doigt était rouge de sang.

---

383 - *Ibid.*, p. 65 - Journal Boiszenou, 30 mars 1926, n° 236.

384 - *Au service de Jésus Roi d'amour, op. cit.*, pp. 109-110.

385 - R. Laurentin - P. Mahéo, *op. cit.*, p. 95 - Carnet de soeur Marie de la Croix, 2 juillet 1941, n° 300.

J'étais émerveillée., car j'ai très bien vu la rose sortir de la bouche et je dois remarquer que dans le parc il n'y avait pas une seule rose de cette couleur[386].

La religieuse est formelle : elle a *entendu* Yvonne-Aimée lui parler normalement, elle l'a *vue* sourire, puis elle a *vu* sortir de sa bouche une rose qu'elle a prise, a cause de la pénombre, pour une hémoptysie, avant de découvrir aussitôt qu'il s'agissait d'une rose dont elle a *touché* les feuilles et *senti* le parfum.

~ Fleurs de la fiancée ou parure de la victime ?

De semblables prodiges se rencontrent, à un degré moindre, dans la vie d'une autre mystique française, Marie [du Christ] Bonnenfant (1907-1973), fondatrice d'une modeste congrégation religieuse. Elle connut une existence aux activités fort diversifiées qui cachaient les grâces extraordinaires dont elle aurait été favorisée. Extatique précoce, elle fut stigmatisée durant la Semaine sainte 1931, et connut la transverbération du coeur une semaine plus tard, préludes à une intense activité apostolique.

Une année après ces événements, et dans le contexte de la grâce qu'elle nomme *épousailles mystiques* (il s'agirait plutôt des fiançailles spirituelles), elle répondit à son confesseur qui demandait un signe confirmant l'authenticité de sa vie mystique, que ce signe serait donné lors de la quête durant la messe :

Je me rendis compte que de sa main quelque chose avait « coulé » au moment où je lui tendis la bourse. Quand je la portai au Supérieur, je m'aperçus qu'il y avait une rose rouge : enroulé à l'intérieur, on distinguait un billet de cent francs. Il fallut, pour l'obtenir, effeuiller les pétales une à une [sic]. Avec la rose se trouvaient des pâquerettes. Ces dernières fleurs avaient continue de « couler » alors que Raymonde n'y prêtait aucune attention. J'en ai retrouvé dans les escaliers, et jusqu'à la porte. Après plus de quarante ans, il ne m'en reste plus qu'une ; elle a conservé toute sa souplesse[387].

La nature du phénomène est malaisée à cerner : s'agit-il d'une véritable émission de fleurs qui seraient sorties de la main stigmatisée de la future Marie du Christ, ou d'un apport télékinésique matérialisé au niveau de la main ? L'exemple suivant est plus probant :

Un matin, je la trouvai dans mon bureau, après une nuit d'adoration. Elle était là, à genoux, les yeux fermés. Quand l'extase cessa, je lui fis remarquer qu'un lys sortait de son corsage, il semblait partir du coeur.

- J'en ai vu beaucoup, cette nuit, me fit-elle remarquer en le cassant. Je ne savais pas qu'Il m'en avait donné un.

386 - *Ibid.*, p. 90 - Déposition de Mère Sylvie, 24 septembre 1934 - Le phénomène avait eu lieu le 6 septembre précédent à Lloret del Mar, en Espagne.

387 - P. François de l'Assomption, *Mère Marie du Christ - La vie d'une grande mystique au service du sacerdoce*, Hauteville, Ed. du parvis, 1978, p. 70.

Elle le garda une quinzaine de jours. Ce n'était pas le lys de France, mais je devais, plus tard, revoir les mêmes à New York[388].

Même si les termes semblent suggérer un apport télékinésique, il paraît ressortir de la constatation du prêtre et de la réaction de la jeune femme (elle brise la tige) que la fleur sortait bien de sa poitrine.

Des faits identiques ont été observés chez Symphorose Chopin après sa stigmatisation. Il arrivait qu'à la suite de visions symboliques où elle se voyait transportée dans un jardin magnifique, dont le maître lui donnait quelques fleurs, elle revînt d'extase avec l'une ou l'autre de ces fleurs - toujours des roses -, qui présentaient la particularité de n'avoir pas d'épines : elles sortaient de la plaie du côté, parfois du stigmate de la main droite. Dans ce dernier cas, la blessure s'ouvrait spontanément, dans laquelle on pouvait voir se former une fleur qui en jaillissait d'un coup, au prix de vives souffrances. Le phénomène, très rare, a été constaté par diverses personnes, notamment par Mgr Combes, qui fut son directeur spirituel de 1945 à 1969.

Enfin, on relate de semblables prodiges chez Maria Esperanza Medrano de Bianchini, la voyante de Betania (Venezuela) : outre les effluves odorants qu'exhale sa personne, plusieurs témoins auraient assisté à l'émission de roses par la plaie qu'elle porte au côté, parfois par la bouche. Soumise à une enquête théologique et à une investigation médicale, cette femme - au demeurant charmante, engagée dans la vie - a été définie comme un sujet sain et équilibré ; toute possibilité de fraude ou de supercherie ayant été écartée, et les fruits des apparitions dont elle était favorisée depuis 1976 s'étant révélés positifs, l'origine surnaturelle de ces dernières a été admise par l'Ordinaire du lieu en 1987.

*

Les personnes chez qui se rencontre ce phénomène d'émission de fleurs - toutes sont des femmes -, ont connu auparavant la grâce de la stigmatisation. René Laurentin incline à y voir l'expression poétique de la tendresse divine, signes d'une relation sponsale entre le Christ et l'âme :

Tout se passe comme si Dieu parlait un langage plus élémentaire, plus irrationnel que celui des sages et des savants (...) Le langage des parfums, fleurs et cadeaux où s'exprime la gratuité de l'amour[389].

Cette interprétation est évidente, dès lors que l'on précise que la relation sponsale de l'âme avec le Christ est relation avec l'Epoux de sang (Ex 4, 25-26) : cela est souligné, dans l'expérience de ces mystiques, par le caractère sanglant de leur union au Crucifié - manifestée dans les stigmates, notamment la plaie du coeur : la blessure du plus grand amour -, et par la dimension victimale de leur alliance avec le Christ Sauveur. En effet, la

---

388 - *Ibid.*, p. 75.

389 - R. Laurentin - D. Mahéo, *op. cit.*, p. 131.

grâce de la stigmatisation a une fonction réparatrice : elle fait de celui qui l'accueille une victime unie à Celui qui est le Grand Prêtre Eternel et la Victime sans tache (He 7, 26 ; 9, 14 ; 10, 14), une victime d'expiation et de réparation pour ses propres péchés, mais aussi pour le péché de l'Eglise en ses membres défaillants, et pour le péché de tous les hommes. Dès lors, il est significatif de retrouver dans l'Ecriture, et la Tradition qui en découle, le rôle réel ou symbolique attribué aux fleurs dans les offrandes et les sacrifices. Ainsi, lors de la fête juive des Moissons, les premiers fruits - les prémices - offerts devant l'autel étaient recouverts de fleurs (Mischna, Bikkourim, 2,3). Et l'Ecclésiastique nous montre le Grand Prêtre, au Jour des Expiations : *Comme la fleur des roses au jour du printemps, comme les lys sur le bord de l'eau* (Si 50, 8).

En ce jour de fête solennelle, le Grand Prêtre offrait à Dieu l'holocauste pour l'expiation de ses péchés et ceux du peuple, avant de sortir du Saint des saints pour bénir la foule au nom du Très-Haut. Aussi ne semble-t-il ni erroné, ni trop hardi, de voir en ces fleurs, dont le Seigneur pare en quelque sorte les souffrances des âmes qu'il associe à son mystère d'oblation, des signes de la participation à son état victimal, d'identification à sa mission salvatrice, qui implique expiation et réparation. Les fleurs qui jaillissent de la souffrance de ces mystiques à phénomènes sont la parure de la victime autant que la couronne nuptiale, parce qu'ils s'offrent à l'amour divin tels les prémices de l'offrande de toute l'Eglise. On ne peut donc dissocier, dans leur expérience, l'implication victimale et la dimension sponsale. Dans leur cheminement intérieur, ces manifestations extérieures apparaissent au moment de la vie spirituelle où *voici que l'hiver est passé, et que les fleurs sont apparues dans le pays* (Ct 2, 12).

L'hiver passé est celui de la sujétion au monde, de l'esclavage du péché, mais également de la désolation et du froid des grandes purifications passives de l'âme qui précèdent les fiançailles spirituelles, puis l'union transformante. Les fleurs indiquent que l'âme est entrée dans les secrets de la Sagesse éternelle, qu'elle est remise à cette divine Sagesse : *Comme des plantes de roses à Jéricho* (Si 50, 14).

La Sagesse, agissant dans l'âme soumise librement à ses motions, ne dit-elle pas d'elle-même :

Moi, comme une vigne, j'ai fait germer la grâce
Et mes fleurs sont un fruit de gloire et de richesse (Si 24, 17).

Contemplées à la lumière de l'Ecriture, dans une méditation sur leur signification et non sur leur caractère factuel extraordinaire, ces insolites émissions de fleurs apparaissent comme un phénomène qui s'intègre de façon cohérente dans le cadre d'une vie mystique sponsale et victimale.

II

LES IMAGES QUI PLEURENT ET QUI SAIGNENT

De prime abord, il paraît incongru d'aborder ici l'étude des images saintes qui pleurent ou exsudent de l'huile. Il s'agit cependant de l'émission de substances hétérogènes, non plus par un organisme vivant, mais par de la matière inerte. Et la signification de ce type de prodiges rejoint, par bien des aspects les phénomènes évoqués précédemment : le message silencieux que délivrent les icônes *miraculeuses* est comparable à celui évoqué par l'huile suintant du corps de Myrna Nazzour ou par les fleurs issues des stigmates d'Yvonne-Aimée de Jésus.

Sur les images saintes, le prodige le plus fréquemment observé est l'écoulement de larmes, du moins d'une substance aqueuse donnant l'impression de pleurs. Plus rare est l'effusion d'huile ou de baume, pendant longtemps caractéristique des icônes orientales. Les saignements de statues et de tableaux ont tendance à se multiplier depuis un demi-siècle, mais ils sont le terrain de prédilection des fraudeurs. Ces manifestations insolites sont susceptibles de revêtir les formes les plus diverses.

SEPT MIRACLES RÉCENTS

Au XX[e] siècle, plusieurs faits extraordinaires relatifs à des effigies sacrées ont été tenus pour miraculeux par l'autorité ecclésiastique compétente, dès lors que les scientifiques les avaient déclarés inexplicables naturellement. Sept d'entre eux méritent une mention particulière.

1. Le crucifix sanglant d'Asti (Italie, 1933).

Une jeune femme, Maria Tartaglino, se trouvait hospitalisée dans la clinique des Pères de Saint-Joseph d'Asti, dans le Piémont, suite à des accidents cardiaques invalidants. Sa foi lui permit de supporter l'épreuve avec courage et sérénité et, en prévision d'un long séjour, elle fit aménager dans sa chambre un petit autel orné d'un crucifix et d'images pieuses, qu'elle se plaisait à orner de fleurs. Le 9 août 1933, elle se sentit inspirée après la communion d'offrir ses souffrances en réparation pour les péchés commis contre l'eucharistie. Cet appel se renouvela le surlendemain et, ayant obtenu l'autorisation de se lever durant quelques minutes, elle s'approcha du crucifix pour prier. A ce moment-là, une voix intérieure l'exhorta à « regarder l'état dans lequel les sacrilèges avaient mis le Sauveur, renouvelant en lui les tourments de sa Passion » ; au même instant, le Christ s'anima sur la croix, ses traits se creusèrent, ses yeux s'abaissèrent, il semblait que son buste se soulevât sous l'effet d'une respiration spasmodique. La jeune femme crut être l'objet d'une illusion lorsque, sous ses yeux, de grosses gouttes ayant l'apparence du sang se mirent à couler de la plaie au côté du Crucifié. Affo-

lée, elle toucha du doigt le liquide rouge, voulut nettoyer l'effigie avec une serviette, la laver avec un linge mouillé. En vain : le sang continuait de couler. Alors, saisie de crainte, elle appela Maria Mortera, qui occupait la chambre voisine. Celle-ci recueillit un peu du liquide sur son doigt. Impressionnées, les deux femmes restèrent en prière devant le crucifix, incapables de dire un mot ou de bouger. Il était 13 h.

Deux heures plus tard, devant les femmes toujours immobiles, le prodige se renouvela, des gouttes de sang frais venant recouvrir celui qui s'était coagulé. Puis Maria Tartaglino posa le crucifix sur son lit et, s'étant couchée, resta seule. Mais à 17 h, un troisième saignement se produisit. Elle appela alors une religieuse soignante qui, sans être émue outre mesure, épongea le liquide avec de la gaze et fit avertir l'aumônier, don Placido Botti : rendu ainsi témoin du prodige, celui-ci recommanda le silence le plus absolu.

Le 16 août, Maria Tartaglino quitta la clinique pour aller en maison de repos. Elle confia le crucifix à Maria Mortera qui, après l'avoir vénéré durant quelques jours, l'enveloppa d'un linge de coton blanc et le rangea dans une armoire. A son retour, le 17 septembre, Maria Tartaglino demanda son crucifix. Dépliant le linge qui le protégeait, les deux femmes virent avec stupeur qu'il était maculé de taches sanglantes et que la plaie du côté saignait abondamment. L'aumônier et les religieuses furent alertés, ils constatèrent que le liquide coulait à grosses gouttes, au point d'éclabousser le dessus de lit. On photographia le crucifix et, comme le prêtre l'approchait de ses yeux pour mieux observer le phénomène, un filet de sang ruissela entre ses doigts, tandis que les mains et les pieds de l'image sainte, puis la couronne d'épines, se mettaient à leur tour à saigner. L'événement prenait des proportions trop importantes pour qu'on n'en informât pas l'évêque d'Asti, Mgr Umberto Rossi. Celui-ci, après avoir entendu les témoins, ordonna une enquête. On inspecta le crucifix, on le radiographia, et on fit analyser à l'institut médico-légal le liquide qui s'en écoulait : du sang humain pur. Le 23 avril 1934, Mgr Rossi promulgua un décret par lequel il reconnaissait la réalité du phénomène qui, étant exclue la supercherie, échappait à toute explication d'ordre scientifique et probablement était dû à une intervention divine :

> *Par ce miracle, Dieu veut nous signifier deux réalités : la première nous concerne nous, prêtres, car il entend par là nous rappeler avec quel sérieux et quelle ferveur nous devons célébrer le sacrifice eucharistique ; la deuxième, de portée plus générale, appelle tous les fidèles à prendre conscience de la gravité du péché, qui renouvelle les souffrances du Sauveur, et à faire pénitence et réparation pour leurs fautes et ceux de la multitude, afin de consoler le divin Coeur de Jésus.*

Les esprits forts déplorèrent que les termes du décret se référassent à une spiritualité de la réparation, tenue pour doloriste. Mais, le caractère

miraculeux de l'événement ayant été reconnu, de solennelles manifestations de ferveur populaire se déroulèrent à Asti durant la Semaine Sainte 1934, couronnées le Vendredi Saint par une procession de dizaines de milliers de fidèles qui escortèrent le crucifix miraculeux jusqu'à la chapelle des Pères de Saint-Joseph, où il est toujours exposé à la vénération du peuple de Dieu.

2. La Sainte-Face d'Airola (Italie, 1947).

Dans sa maison du 83 de la via Monte Oliveto, à Airola, la stigmatisée Maria Concetta Pantusa avait réservé la place d'honneur à une image de la Sainte-Face, reproduction *améliorée* d'une photographie du visage de l'Homme du Saint-Suaire vénéré à Turin. Détachée d'un album, collée sur un carton rigide, et encadrée de façon rudimentaire, l'image était exposée sur un meuble. Le lundi 17 février 1947, veille du mardi gras, elle se mit à répandre en abondance un liquide semblable à du sang. Maria Concetta, qui était en prière devant elle, fit aussitôt informer le supérieur du proche couvent des franciscains, qui dépêcha un prêtre pour voir de quoi il retournait :

> *L'image était toute recouverte de sang, en partie légèrement coagulé, mais la plus grande part en était encore toute fraîche, et même par endroits formait de petites bulles, comme du sang qui aurait subi un récent bouillonnement. L'impression nette et précise était que le sang jaillissait de la Sainte-Face, et non qu'on l'y avait appliqué. Je regardai longuement la face de Jésus : le sang avait coulé de la tête, des linéaments du visage et des yeux* [390].

Le prodige dura trois heures. Il se renouvela le 28 février, puis le 4 mars suivant, en présence de plusieurs témoins.

Evidemment, on prit les mesures adéquates pour écarter tout soupçon de fraude et même de supercherie involontaire, et on constata que le « sang » s'écoulait de plus en plus, au point d'imbiber un voile de lin dont on avait momentanément recouvert l'image pour la soustraire au regard des curieux. La troisième fois, le mystérieux liquide ruissela jusque sur une feuille de papier placée sous l'image : les personnes présentes virent le sang sourdre, puis s'écouler le long de l'effigie et se répandre sur le papier.

Après une longue période de silence requise par l'autorité ecclésiastique pour éviter toute flambée d'enthousiasme prématuré, voire de fanatisme, et à la suite de multiples auditions sous serment des témoins, le liquide prélevé sur l'image fut analysé dans un laboratoire : c'était du sang humain, du groupe 0+. Au terme d'une rigoureuse enquête, Mgr Ilario Roatta, évêque de Sant'Agata dei Goti, ordinaire du lieu, a reconnu le 25 juillet 1974 la réalité objective du phénomène, et le 11 février 1976 son caractère surnaturel.

---

390 - T. Tatangelo, *op. cit.*, p. 90.

Très prudente, l'Eglise avait attendu vingt-neuf ans avant de se prononcer. Maria Concetta était morte depuis plus de vingt ans.

3. Le Christ du Miracle, à Salta (Argentine, 1950).

Depuis le XVII[e] siècle, on vénère à Salta, en Argentine, un crucifix de grande valeur artistique, sculpté en Espagne et offert à la ville par l'évêque du diocèse voisin de Tucumán. La piété populaire attribue à la sainte image la préservation de la cité lors des tremblements de terre de 1692, 1844 et 1948 : malgré d'importants dégâts matériels, on ne dénombra jamais aucune victime, ce qui valut son nom au crucifix.

Angelica Esquin de Ferray Sosa conservait dans son appartement, au 544 de l'Avenida Belgrano, une photographie du *Christ du Miracle*. Le Mercredi des Cendres 1950, cette image se mit à exsuder une sorte de *transpiration* abondante, à la vue de centaines de personnes alertées par la propriétaire affolée :

> *Lentement, l'image qui était exposée avec d'autres dans une pièce du premier étage, commença à présenter une humidité qui alla en augmentant, au point de se transformer au bout de quelques minutes en de nombreuse gouttelettes perlant du seul visage du Christ*[391].

Durant cinq années, le prodige se renouvela à la même date liturgique dans les mêmes conditions. Parfois, il se prolongeait jusqu'au Vendredi Saint :

> *Il existe des centaines et des milliers de personnes qui témoignent du fait qui, de cette manière, est établi sans contestation possible. Et que l'on ne qualifie pas cette unanimité de suggestion collective, car beaucoup de ceux qui viennent observer le phénomène sont mus par des motifs manifestes de contradiction et de critique bien plus que par la foi. Mais tous, en fin de compte, ne peuvent faire moins que de se rendre à l'évidence de la réalité du prodige*[392].

Mgr Zavella, archevêque de Salta, et son vicaire général Mgr Cortez, furent témoins du prodige, et ils tinrent dans leurs mains la photographie pendant qu'elle exsudait ce mystérieux liquide. Mise sous scellés en 1955, l'image n'en présenta pas moins le même phénomène : toute supercherie étant ainsi exclue, une enquête canonique fut ouverte. L'analyse scientifique révéla que le liquide recueilli sur l'image était en tout point comparable à de la sueur humaine.

---

391 - *El Tribuno*, 1[er] février 1954, p. 2.

392 - *Ibid.*, p. 3.

4. La *Madone des Larmes* de Syracuse (1talie, 1953)

La première grossesse d'Antonina Iannuso, mariée depuis sept mois, était difficile : une forme grave de toxémie occasionnait contractions et convulsions douloureuses, accompagnées souvent d'une cécité passagère. Ces crises, de plus en plus fréquentes, obligeaient la jeune femme à garder le lit. Le samedi 29 août 1953, au cours d'un accès plus violent, un petit bas-relief de plâtre peint représentant la Vierge montrant son Coeur Immaculé - modeste cadeau de mariage que les époux Iannuso avaient suspendu au chevet du lit conjugal - se mit soudain à pleurer : des larmes se formaient à l'angle intérieur des yeux de la Madone et roulaient sur ses joues, si abondantes qu'elles finissaient par tomber sur le lit. Antonina, et sa belle-mère et sa belle-soeur qui la veillaient, furent témoins du phénomène. Après un premier mouvement de stupeur, elles alertèrent les voisins qui, à leur tour, constatèrent la réalité de ces pleurs mystérieux. Quand Angelo Iannuso rentra de son travail quelques heures plus tard, il trouva devant sa porte une foule de dévots et de curieux qui assiégeaient son domicile en criant au miracle.

Le prodige se répéta de nombreuses fois, en présence de centaines de personnes. Policiers, membres du clergé et médecins contrôlèrent ces lacrymations et en étudièrent le déroulement : les larmes perlaient aux yeux de l'image, puis ruisselaient le long de ses joues pour tomber jusqu'à ses mains, imbibant des tampons d'ouate que l'on avait placés sous le bas-relief ; quand on les épongeait avec un linge, elles se remettaient à couler. L'événement attirait des milliers de personnes, si bien que l'on exposa l'effigie sur le mur extérieur de la maison des Iannuso, afin de satisfaire la curiosité de la foule.

A priori réticente, l'autorité ecclésiastique institua une commission d'enquête regroupant médecins, experts chimistes et théologiens, et presque tous purent observer le prodige. On examina le bas-relief, on recueillit du liquide qui en coulait pour l'analyser dans un laboratoire. Les conclusions de la commission furent formelles : il n'y avait aucun trucage, toute supercherie était exclue. Par ailleurs, un plâtre bien sec et peint à l'aérographe avec des couleurs et un vernis à la nitrocellulose ne pouvait en aucun cas exsuder de l'eau ; or, les larmes étaient très abondantes, et le processus de leur formation, puis de leur écoulement à partir de l'effigie, avait été rigoureusement contrôlé. Enfin, les analyses chimiques furent déterminantes : on se trouvait en présence d'un liquide *en tout semblable à des larmes humaines*, ce que confirma une confrontation avec l'analyse des larmes d'un enfant :

> *En voulant admettre, par absurde, une infiltration d'humidité, celle-ci se serait en tout cas rassemblée sur les parties convexes du moulage, sur les parties proéminentes du verre opalin sur lequel il est fixé (...) La présence du verre opalin noir exclut toute possibilité d'absorption par le moulage de l'humidité du mur. D'ailleurs, en réalité, le mur sur lequel se trouvait*

l'icône était sec et le verre, support de l'image, incliné et ne tenant au mur que par le piton d'accrochage, ne touchait légèrement celui-ci que par sa base (...) Une condensation superficielle d'humidité se serait uniformément répandue sur toute la surface et jamais n'aurait pu déterminer dans les yeux seuls le lent, très lent, phénomène de versement des larmes, c'est-à-dire la formation graduelle, dans les sacs lacrymaux, de larmes qui grossissaient peu à peu pour retomber ensuite sur le visage, sur les mains, tandis que l'aspect gonflé de l'oeil donnait à la « Madonnina » une apparence humaine (...) Le liquide émis par les yeux de la « Madonnina » a une composition analogue à celle des larmes humaines[393].

Déclaré réel mais parfaitement inexplicable par la science, le prodige a été reconnu le 12 décembre 1953 par l'Episcopat sicilien comme une intervention miraculeuse, restant alors encore *sub judice* les guérisons extraordinaires alléguées, survenues par contact avec de l'ouate imbibées des larmes de la Madone, ou avec l'image elle-même. La première guérison fut celle d'Antonina Iannuso, qui put mener sa grossesse à terme dans des conditions optimales, et qui par la suite eut d'autres enfants sans voir se renouveler les incidents dont elle avait souffert. La famille Iannuso est restée très effacée, cependant qu'un sanctuaire a été édifié en l'honneur de la *Madone des Larmes*. Il y eut, à la suite du miracle de Syracuse, une véritable épidémie de *Vierges en pleurs* :

Dans les jours et les semaines qui suivirent, il se produisit en Sicile un phénomène que la parapsychologie connaît bien : comme par une sorte de contagion mystique, des phénomènes similaires se vérifièrent dans toute l'île. A Catane, une reproduction photographique de la Madonnina en pleurs de Syracuse suscita le même courant d'émotion religieuse, car le phénomène de la lacrymation se reproduisit devant plusieurs témoins. Cela arriva également à Messine, où une image de saint Jean-Baptiste décapité versa des larmes et où, le 25 septembre, une fillette de sept ans, Sarina Pino, vit la Madone qui lui parla et lui promit plus d'une fois la guérison de son petit cousin Giovannino Amore. D'autres apparitions et lacrymations se produisirent à Caltanisetta, à Palagonia, et de nouveau à Messine ; à Riposto, c'est un crucifix qui saigna, et à Porto Empedocle, des gouttes de sang jaillirent du coeur de la Vierge représentée sur une image pieuse[394].

Presque tous ces faits relevaient de la pieuse illusion, si ce n'est - dans certains cas - de la supercherie la plus éhontée.

---

393 - Mgr Ottavio Musumeci, *A Syracuse, la Madone a pleuré*, Mulhouse, Ed. Salvator, 1956, pp. 75-79 - Rapport du professeur La Rosa, chimiste-hygiéniste du Laboratoire d'Hygiène et de Prophylaxie de Syracuse. Le liquide avait été prélevé directement par les docteurs M.Cassola et F. Cotzia, et l'analyse fut effectuée par le professeur La Rosa et le docteur M. Marletta, adjoint au même laboratoire - Le rapport a été rédigé le 29 novembre 1953.

394 - Franco Ferrarotti, Giuseppe De Luttis, M. I. Macioti et Leda Catucci, *Studi sulla produzione sociale del sacro*, vol. I, *Forme del sacro in un epoca di crisi*, Napoli, Liguori Edizione, 1978, p. 242.

5. Le *Saint Crucifix* de Porto das Caixas (Brésil, 1968).

Porto das Caixas est une modeste paroisse du diocèse de Niteroi, au Brésil. Comme chaque année, le père Carlos Guilhena Rodrigues avait organisé dans l'église de la Conception un triduum en l'honneur de Jésus crucifié, invitant ses ouailles à prier spécialement pour la sanctification du clergé et pour les vocations sacerdotales. Le 26 janvier 1968, deuxième jour du triduum, le curé monta à l'autel pour allumer les cierges avant la messe et pour ôter des vases quelques fleurs fanées. Il remarqua sur le piédestal du crucifix deux ou trois taches d'un liquide rouge qu'il essuya machinalement avec un chiffon : sans doute un écoulement de la peinture des plaies du Christ, car il faisait chaud, et la peinture avait dû se diluer à la faveur d'un phénomène de condensation.

La célébration débuta, il était 20 h. Soudain, deux paroissiennes commencèrent à s'agiter et à chuchoter entre elles au premier rang. Le curé, qui connaissait bien ses dévotes, n'en fut guère troublé. Après la messe, tandis qu'il se trouvait dans la sacristie, il fut rejoint par les deux bavardes qui venaient lui raconter, avec force gestes, qu'elles avaient vu le crucifix prendre une couleur insolite et devenir comme vivant. Il haussa les épaules, éleva un peu la voix pour ramener les rêveuses à la réalité, et envoya son jeune sacristain, un chenapan d'une douzaine d'années, éteindre les cierges : les bonnes bigotes avaient dû prendre pour des mouvements ce qui n'était que reflets des flammes sur la sainte effigie. Le sacristain, Nicomar Correia Macubu, revint en courant et en claquant des dents : il y avait des taches rougeâtres sur le socle du crucifix, et des gouttes de la même couleur s'écoulaient des plaies du côté et des pieds du Christ, ainsi que de ses genoux. Le polisson était même monté sur l'autel pour toucher le liquide, il en avait pris sur son doigt et même l'avait goûté, c'était du sang !

Le curé piqua une terrible colère : non seulement on se moquait de lui, mais encore on traitait avec bien peu d'égards les choses les plus sacrées ! Il alla néanmoins contrôler les dires de son servant de messe, et vit en effet qu'une sérosité rouge sombre suintait des plaies du Crucifié. Il n'en pensa pas moins que c'était de la peinture qui se diluait dans l'humidité et la moiteur ambiantes ; et, ayant calmé son petit monde, il se rendit au chevet d'un malade qui l'attendait.

Quand il revint, deux heures plus tard, il trouva l'église remplie d'une foule en proie à une émotion indescriptible : on priait à haute voix, on chantait des cantiques et ce, chose surprenante, dans l'ordre le plus parfait. Se frayant un passage à grands coups d'épaule, le père Guilhena arriva à l'autel, autour duquel plusieurs fidèles formaient un cordon de protection ; quelques-uns avaient recueilli sur des mouchoirs, ou simplement sur leurs doigts, du liquide qu'exsudait le Christ. Le prodige se prolongea durant trois heures, des dizaines de personnes purent voir le Christ saigner à grosses gouttes, au point que le liquide formait une large tache au pied de

la croix. Puis le saignement cessa d'un coup, et le liquide sécha. Il était plus de minuit quand le prêtre fit évacuer l'église, dont il ferma soigneusement les portes derrière lui.

Le lendemain matin à la première heure, il informa l'archevêque de l'événement. Le prélat ordonna que l'on recueillît le liquide séché au pied du crucifix, et il le fit analyser par trois laboratoires différents, sans préciser de quoi il s'agissait. Les résultats furent concordants : c'était du sang humain du groupe O+. Après qu'il se fut assuré qu'il n'y avait aucune fraude, l'archevêque permît que l'on rouvrît l'église - elle avait été tenue fermée durant toute l'enquête -, et que l'on vénérât la sainte image. Quelques jours plus tard, alors que des milliers de fidèles défilaient devant le crucifix, l'ingénieur Miguel Penido, venu par curiosité et un peu pour se moquer de la crédulité populaire, s'aperçut que du sang ruisselait à grosses gouttes de la plaie du côté du Christ. De nouveau, des centaines de personnes furent assistèrent au prodige.

Au terme de nouvelles analyses, et après avoir interrogé un grand nombre de témoins, l'archevêque de Niteroi publia un mandement pastoral : on ne pouvait nier la réalité du saignement et il s'agissait bien de sang humain, comme l'avaient mis en évidence les analyses effectuées dans divers laboratoires de médecine. Le phénomène étant inexplicable par des causes naturelles, il devait être tenu pour un signe divin, et la vénération publique du *Saint Crucifix* était autorisée. En outre, de nombreuses conversions, dont certaines firent sensation, et quelques guérisons présentant un caractère extraordinaire, permettaient d'accorder foi au caractère miraculeux du prodige.

6. La *Vierge des Larmes* d'Akita (Japon, 1973-1981).

Dans la chapelle des servantes de l'Eucharistie, sur la colline de Yuzawadai, à Akita, une statue en bois de la Vierge Marie présenta d'étranges phénomènes, en relation avec les apparitions dont affirmait bénéficier une postulante, Agnès Katsuko Sasagawa : des parfums émanaient de l'effigie, de mystérieuses lumières l'entouraient. Le vendredi 6 juillet 1973, une marque cruciforme apparut dans la paume de la main droite de la statue, et il s'en écoula un liquide sanguinolent :

> *Il y avait effectivement une blessure en forme de croix sur la main droite de la statue. La branche latérale faisait un centimètre et la branche verticale un centimètre sept. On aurait dit qu'elles avaient été tracées avec un stylo à bille noir et sur ces lignes ressortaient deux points plus sombres. Cela ressemblait tout à fait à de l'encre qui aurait suinté sous l'effet de la chaleur (...) Une demi-heure ou une heure plus tard (...) la main avait un aspect nettement différent. La taille de la croix était la même qu'auparavant mais au lieu de suinter comme l'encre d'un stylo, elle avait l'air d'être vraiment gravée dans la chair. La bordure de la croix avait tout à fait l'aspect de la chair*

humaine et l'on voyait même ressortir le grain de la peau comme une empreinte digitale sur un millimètres environ. Je me suis dit à ce moment-là que la blessure vivait (...) Ce jour-là, la statue a subi plusieurs transformations. Soeur K. m'ayant avertie que le sang coulait vers le bas comme s'il venait de sortir de la plaie et avait imprégné le bois. Je me suis dit que du sang imprégné dans du bois devait effectivement donner cette couleur [395].

La blessure dans la main de la statue répondait en quelque sorte à une plaie identique apparue le 28 juin précédent dans le creux de la main droite de soeur Agnès, alors que celle-ci était en prière à la chapelle : une marque cruciforme très douloureuse, dont suintait depuis la veille (5 juillet) du sang en petite quantité. La main de la statue se remit à saigner, plus abondamment, le jeudi 12 juillet au soir et le vendredi 13 juillet au soir, la chapelle ayant été ce dernier jour verrouillée par inadvertance :

La porte sera ouverte par soeur K. rentrée pour l'office du soir. On découvre que le sang coule à nouveau de la main de Marie. Vu de plus près, il paraît avoir juste commencé, décrivant une ligne rouge jusqu'au bas du petit doigt [396].

Le sang coula pour la dernière fois le vendredi 27 juillet. La plaie sur la main de la statue resta visible pendant deux mois encore, puis elle disparut inexplicablement. Or, ce même 27 juillet, la blessure que portait soeur Agnès à la main s'effaça spontanément, sans laisser de trace, et toute douleur s'évanouit aussitôt à jamais.

A cause du parallèle entre l'expérience de la jeune religieuse et les phénomènes observés sur la statue, certains enquêteurs formulèrent une hypothèse hardie : on ne pouvait certes nier la réalité des faits observés, puisque plusieurs religieuses et même l'évêque en avaient été témoins, ayant *vu le sang couler* de la statue, et même en ayant recueilli. Mais soeur Agnès, en proie à des obsessions religieuses de types hallucinatoire, devait être douée de « pouvoirs ectoplasmiques » qui l'auraient rendue capable de projeter, par la seule force de la pensée, tout à la fois l'empreinte de sa blessure sur la paume de la statue, et son propre sang sur celle-ci ! Cette explication parapsychologique semblait devoir être étayée par le fait que le sang prélevé sur la statue était du groupe B, le même que celui de soeur Agnès.

Deux nouveaux phénomènes vinrent balayer cette thèse. Le 29 septembre 1973, jour où la marque de blessure disparut instantanément de la main de la statue, celle-ci s'illumina soudain et se mit à « transpirer » abondamment :

A cinq, elles épongèrent la sueur avec beaucoup de précautions et de dévotion. Tout le corps en était trempé. Elles avaient beau essuyer, essuyer.

---

395 - T. Yasuda, *op. cit.*, pp. 52-53.

396 - *Ibid.*, p. 55.

Un liquide semblable à de la sueur graisseuse suintait sans arrêt, surtout sur le front et sur le cou [397].

A l'analyse, cette *sueur* comparable à du baume, par ailleurs exquisément parfumée, se révéla appartenir au groupe AB. Dès lors, il devenait impossible de soutenir la thèse de la *projection ectoplasmique* par soeur Agnès. Mais l'événement décisif fut la série des 101 lacrymations de la statue qui se produisirent en présence de nombreux témoins entre le 4 janvier 1975 et le 15 septembre 1981, à des dates irrégulières et aux moments de la journée les plus variables :

Les deux yeux de statue de bois brillaient, le liquide s'accumulait, débordait, ruisselait, tout à fait comme ceux d'un être humain. Chacun en reparla ensuite comme s'il avait assisté aux larmes d'une personne vivante. Les larmes apparaissaient sur le bord intérieur des yeux où se trouvent les glandes lacrymales, coulaient le long du nez, sur les joues, puis tombaient goutte à goutte, exactement comme une personne humaine qui pleurerait toutes les larmes de son corps en conservant la même position. Le gouttes s'arrêtaient sous le menton comme de petites perles, s'accumulaient sur le col du vêtement, roulaient sur la ceinture, suivaient les plis de la robe et tombaient sur le globe [398].

Les prodiges de saignement et de sudation, n'ayant eu pour témoins que les religieuses et l'évêque, avaient pu être entourés de la plus grande discrétion. Mais les lacrymations eurent lieu devant des visiteurs, qui ébruitèrent l'événement. Les médias s'en emparèrent, on photographia la statue en larmes, et même une chaîne de télévision japonaise parvint à filmer le déroulement du phénomène, le 8 décembre 1979. Après une première conclusion négative de la commission mandatée par l'évêque - on avait été sensible à l'argument ectoplasmique -, une contre-expertise effectuée à la faculté de Médecine Légale de Gifu certifia formellement que le liquide recueilli sur la statue présentait une composition chimio-organique identique à celle de larmes humaines du groupe 0+ ! Il ne pouvait plus être question de « projection ectoplasmique » attribuable à soeur Agnès, et ce d'autant moins qu'elle se trouva parfois absente du couvent lorsque la statue pleurait. Une guérison retentissante attribuée à la Vierge d'Akita, qui s'opéra en Corée du sud - guérison radicale d'une tumeur au cerveau irréversible, alors que la malade se trouvait dans le coma en phase terminale - amena Mgr Itô, évêque de Niigata, à affirmer solennellement dans une lettre pastorale du 22 avril 1984 le caractère surnaturel des événements d'Akita.

397 - *Ibid.*, p. 81.

398 - *Ibid.*, p. 143.

7. Notre-Dame de Fátima à Damas (Syrie, 1977).

Du 20 au 25 juillet 1977, des larmes coulèrent des yeux de la statue de Notre-Dame de Fátima vénérée dans l'église dédiée à la Mère de Dieu sous le même vocable, à Damas. Des milliers de fidèles, chrétiens et musulmans, furent témoins du prodige, qui suscita un élan d'enthousiasme et de ferveur populaire sans précédent. L'origine surnaturelle du phénomène a été reconnue le 15 janvier 1987, au terme d'une enquête rigoureuse qui dura près de dix ans.

Le curé de l'église, Mgr Georges Hafouri, vicaire général du Patriarcat grec-catholique de Damas, avait quitté la ville pour se rendre au Liban, au chevet d'un de ses frères qui avait été gravement blessé au cours des combats. C'est durant son absence que se vérifièrent les faits qui bouleversèrent non seulement les populations syrienne et libanaise, mais encore les communautés chrétiennes de Turquie, d'Egypte et de Jordanie. Le mercredi 20 juillet 1977, une paroissienne nommée Georgette Sofia était restée en prière devant la statue pèlerine de Notre-Dame de Fátima qu'abritait l'église, lorsque, au moment de s'en aller, elle remarqua des gouttes qui s'écoulaient de l'oeil gauche de l'effigie. Elle alerta aussitôt les quelques fidèles qui s'attardaient dans le sanctuaire.

Tandis que la foule se pressait dans l'église pour voir le prodige, en informa par téléphone Mgr Hafouri. A cause des combats qui se déroulaient alors autour de Beyrouth, il ne put regagner Damas que dans la nuit du 22 au 23 juillet, mais il fut également témoin du phénomène :

> *J'ai vu couler les larmes de la statue. Elles ne coulaient pas comme des larmes, petites ou grosses, comme lorsque nous pleurons, mais elles paraissaient plutôt constituées d'une sorte de sérosité épaisse qui jaillissait des yeux embués de la statue, notamment de l'oeil gauche, et qui glissait le long de ses joues (...) Jusqu'à ce jour, l'oeil gauche est resté gonflé, et il semble qu'il exprime les grands soucis et la tristesse poignante d'une personne en proie à la douleur*[399].

Mgr Angelo Pedroni, nonce apostolique en Syrie, et de nombreuses personnalités religieuses, civiles et militaires de toutes confessions, purent de leurs propres yeux se convaincre de la réalité du prodige. Des dizaines de milliers de fidèles et d'incroyants défilèrent en silence devant la statue, qui pleurait presque continuellement. On recueillit de ces « larmes » sur un mouchoir, afin d'en analyser la teneur : elles avaient les caractéristiques organiques et chimiques de larmes humaines. Le phénomène cessa spontanément dans la nuit du 24 au 25 juillet, il avait duré plus de quatre jours.

Les faits eurent un impact considérable sur les populations chrétiennes et musulmanes de la région : tous y virent un appel à la réconciliation, mais chacun y lut aussi un signe en fonction de sa propre sensibilité. D'aucuns pensèrent à un avertissement pour le Liban ou la Syrie, à une mise en garde contre la montée de l'intégrisme islamiste, d'autres préférè-

399 - Lettre de Mgr Hafouri à l'auteur, 24 juin 1981.

rent interpréter ces larmes comme un gage d'espérance, annonciateur de la paix. Quoi qu'il en soit, le phénomène suscita un ample mouvement de prière et contribua à détendre les relations entre chrétiens et musulmans en Syrie. Au terme d'une longue investigation, Mgr Mounayer, archevêque catholique des Syriens de damas, a reconnu l'origine surnaturelle et le caractère miraculeux de cette lacrymation.

Miracles nombreux et anciens

Depuis la guerre de 1939-45, et plus particulièrement dans le dernier quart du XXe siècle, ont été signalés de nombreux *miracles* de statues ou de tableaux qui saignaient, pleuraient ou transpiraient. Mais le prodige est connu depuis presque les débuts du christianisme. Déjà les récits de l'évêque et historiographe Grégoire de Tours (538-594) mentionnent plusieurs manifestations de ce genre, interprétées dans une perspective apologétique comme des avertissements donnés par le Ciel aux grands pécheurs et aux hérétiques. On trouve également, dans un ancien martyrologe romain, la *legenda* d'une image du Christ crucifié qui, profané par des impies, aurait versé du sang. Cela se serait passé au Ve siècle, en Rhénanie, et on en faisait mémoire chaque année le 9 novembre.

Ces cas anciens sont difficilement vérifiables, malgré des traditions tenaces. A partir du Moyen Age, les cas se multiplient dans toute l'aire géographique chrétienne, au fur et à mesure de son extension. Ils correspondent souvent à des situations précises : un affaiblissement de la foi, ou simplement du sentiment religieux, dans le peuple de Dieu ; ou bien une menace extérieure pesant sur une communauté chrétienne, voire une seule personne. Ils se produisent dans des contextes de péril, externe ou interne.

1. Des signes en vue de la conversion.

De telles manifestations surviennent parfois pour raviver la ferveur de groupes se laissant aller à la tiédeur, sinon à une habitude de péché : jurer le nom de Dieu, négliger ou abandonner la pratique religieuse, se détourner de la prière, sont autant d'occasions pour le Ciel d'intervenir selon un mode extraordinaire. Ainsi, il est arrivé qu'une image sainte se mît à pleurer ou à saigner à la suite d'une profanation, fût-elle involontaire. Plusieurs événements de ce genre ont eu une répercussion considérable.

* Telle est l'origine du sanctuaire de *Notre-Dame des Miracles* à Cima (Italie). dans une chapelle abandonnée dite « La Caravina », une fresque représentant la Mère de Dieu versa des larmes lorsque deux hommes, passant devant elle, se moquèrent de la coutume qu'avaient les femmes du pays d'entreposer leurs fagots contre les murs à moitié ruinés de l'édifice pour en confier la garde à la Madone.

Le prodige eut lieu le 11 mai 1562. La lacrymation, très abondante, fut observée par de nombreux paysans alertés par les blasphémateurs.

Saint Charles Borromée, qui était alors administrateur apostolique du diocèse de Côme, où se situe Cima, diligenta lui-même une enquête sévère : peu sensible au merveilleux, il eut le mérite de s'incliner devant l'évidence des faits et de reconnaître solennellement le caractère miraculeux du prodige. Il est amusant de voir que ce prélat austère, plus *intellectuel* que mystique, fut confronté maintes fois durant l'exercice de sa charge épiscopale à des manifestations extraordinaires sur lesquelles il dut porter un jugement (rarement favorable, du reste).

* Parfois, l'effigie répand des larmes de sang. A RHO, près de Milan (la ville épiscopale de Charles Borromée !) une Pietà pleura du sang le 24 août 1583 : des paysans avaient juré devant elle, à cause de la famine. Là encore, le prélat prématurément usé par les travaux et les fatigues de sa charge - il devait mourir l'année suivante - eut à coeur de constituer une commission dont il suivit avec vigilance les investigations, avant de reconnaître le caractère surnaturel de l'événement et de faire entreprendre l'édification d'une basilique destinée à abriter l'image miraculeuse.

* Enfin, il est arrivé qu'une image de la Mère de Dieu *réagît* à des coups que lui portaient des profanateurs . C'est l'origine du sanctuaire de la *Madonna del Cengio* à ISOLA VICENTINA, dans le diocèse de Vicenza en Italie, où une statue de la Vierge à l'Enfant, frappée par des reîtres allemands en 1513, versa pendant plusieurs jours d'abondantes larmes. De même à VICOFORTE, dans le diocèse de Cuneo, une fresque de la Vierge à l'Enfant saigna au point d'impact d'un carreau d'arbalète que lui avait malencontreusement décoché un chasseur en septembre 1596.

Ces quatre miracles sont abondamment et solidement documentés. D'autres prodiges de ce genre ont été signalés un peu partout en Europe. Le plus célèbre est celui qui illustra la célèbre Vierge Noire de Czestochowa : en 1430, un hérétique hussite lui porta des coups d'épée au visage, et aussitôt des larmes s'écoulèrent des yeux de l'icône, tandis que les estafilades de la joue - encore visibles aujourd'hui - répandaient du sang. C'est du moins ce que rapporte la *legenda* de l'image miraculeuse protectrice de la Pologne.

Ces manifestations insolites ont pour effet de délivrer un message silencieux en vue de la conversion des coeurs. Elles peuvent se comparer, quant à leur finalité, aux apparitions où la Vierge en pleurs appelle le peuple de Dieu à la repentance. L'exemple le plus connu en est la mariophanie de La Salette, le 19 septembre 1846, mais des faits similaires s'étaient produits auparavant : aux Trois-Epis, près de Colmar (France, 1451) et à Ziteil, en Suisse (canton des Grisons, 1580), mais aussi à Siluwa, en Lituanie (1747). D'autres relayèrent le fait de La Salette, notamment à Obermauerbach, en Bavière (1848) et à Ceretto, en Toscane (1853).

*

A une époque relativement récente, un « miracle » de ce genre éveilla la curiosité des foules et enflamma les imaginations. Cette fois, ce n'est pas une effigie de la Mère de Dieu qui se trouvait à l'origine du phénomène, mais une statue de sainte Anne, propriété d'un aubergiste d'ENTREVAUX, dans les Basses-Alpes. Jean Salvade, 56 ans, avait acquis l'objet, qu'il plaça en évidence dans la salle commune de l'Hôtel du Var, dont il était le gérant. A ses amis qui s'étonnaient - libre-penseur, il n'avait jamais fait preuve d'une quelconque piété -, il avait répondu qu'il attendait de cette Vierge qu'elle lui portât chance, car le commerce n'allait pas fort.

Le 27 décembre 1953, au cours d'une partie de belote où il ne cessait de perdre, il s'emporta violemment et, s'en prenant à la statue, il la fit tomber à terre d'un coup de poing. Le bout de l'index de la main droite se brisa net. Il se calma et reposa l'objet endommagé à sa place. Le lendemain, en faisant l'ouverture, il constata avec effarement que du sang s'était échappé du doigt cassé, coulant jusque sur le sol. Les voisins alertés s'émerveillèrent. Le « miracle de la Vierge qui saigne » débutait.

Cela dura six années. Parfois le prodige se renouvelait, mais personne ne voyait jamais le sang couler, on arrivait toujours trop tard. La grande presse s'empara de l'affaire, les foules se mirent en mouvement, des pèlerinages s'organisèrent et, pour l'aubergiste, les affaires reprirent. On vendait cartes postales, cierges et souvenirs, des milliers de fervents défilaient dans la salle aménagée en chapelle pour prier devant la statue, puis on organisa à travers la France et même à l'étranger des « tournées » de l'effigie miraculeuse. L'Eglise eut beau multiplier les appels à la prudence, rien n'y fit. On parlait de guérisons et de conversions, un médecin de Nice attesta le plus solennellement du monde : « J'affirme, en engageant ma réputation, que la statuette ne présente aucun signe suspect et que l'écoulement sanguin reste pour moi inexplicable ». On prétendit même avoir découvert, grâce aux rayons X, la Sainte-Face du Christ sous les traits peints de sainte Anne ! [400] Entre-temps, les affaires de l'hôtelier étaient devenues florissantes, le « miracle » rapportant bon an mal an un million de francs de l'époque.

Et puis, en 1959, le bail de Jean Salvade ne fut pas renouvelé. Il décida de tirer encore quelque ultime profit d'une affaire devenue si lucrative : *crachant le morceau*, il raconta - contre espèces sonnantes et trébuchantes - comment il était arrivé à mystifier les foules. La veille du jour où il frappa la statue, il avait soigneusement scié un doigt, puis l'avait remis en place avec un point de colle. Ensuite, après l'incident et le départ du dernier client, il s'était piqué le bout du doit et avait barbouillé de son propre sang le moignon de la statue, laissant quelques gouttes tomber à terre « *pour faire plus vrai* ». Le tour était joué ! Si les analyses avaient conclu à la présence de sang humain au terme d'investigations pour le moins bâclées,

400 - L'hebdomadaire *Paris-Match* consacra à ces faits plusieurs articles au début de l'année 1954.

l'autorité ecclésiastique restait convaincue qu'il y avait supercherie, et elle refusa d'avaliser le « miracle » parce que, entre autres éléments qui entrèrent en ligne de compte, personne n'avait jamais vu se produire l'écoulement du sang. Jean Salvade avait espéré vendre ses révélations à la presse. Il fut condamné en 1962 à trente mois de prison pour escroquerie, laissant des milliers de personnes à leur déception et un médecin perdu de réputation.

*

Dans les années qui suivirent le concile Vatican II, tandis que se mettait en place - non sans difficultés ni dérapages - la réforme liturgique, certains groupes traditionalistes tentèrent à grands coups de prétendus miracles d'exploiter le thème de la Vierge qui pleure : dans des églises où se célébraient des messes modernes, et donc jugées irrévérencieuses, sinon sacrilèges, des statues de la Mère de Dieu auraient versé des larmes pour marquer la désapprobation du Ciel ! Un prodige de ce genre a été signalé en 1970 à Grafenstaden, près de Strasbourg, puis en 1972 à Drumondville, au Québec. Après enquête sur place, il s'est avéré que les faits n'avaient aucune consistance, il s'agissait de rumeurs accréditées dans un dessein évident de propagande anticonciliaire et véhiculées par une certaine presse qui se prétend *catholique* mais ne s'embarrasse point de scrupules, estimant sans doute que la fin justifie les moyens.

*

* Des images sacrées se sont mises à pleurer ou à saigner au moment où deux ennemis allaient en venir aux mains devant elles, ou bien lorsque deux groupes unis par la même foi se disposaient à engager une lutte fratricide.

La Madone de Sous l'Echelle, à Lodi (Italie du nord), versa des larmes de sang en 1448 au moment où deux hommes engageaient un duel devant le fronton qui la supportait ; le front de la Madone de l'Humilité, peinte à fresque dans la chapelle Sainte-Marie-hors-les-Murs, à Pistoia (Toscane), se couvrit le 17 juillet 1490 d'une abondante sueur, alors que la foule venait prier à ses pieds à cause de la guerre civile qui menaçait de déchirer la cité. Dans ces deux cas - parmi nombre d'autres -, le prodige eut pour effet de réconcilier les adversaires.

Parfois, le phénomène a valeur d'avertissement, mais il ne suffit pas à faire cesser troubles et divisions : durant l'été 1336, la simultanéité de la sudation extraordinaire de la statue de *Notre-Dame des Vertus* à Aubervilliers, en France, et des pleurs abondants de la statue de *Notre-Dame de l'Expectation* à Walshingam, en Angleterre, n'empêcha pas le conflit entre les deux pays. On a pu mettre en évidence, statistiquement, une éclosion de prodiges sur les images sacrées - presque toujours des effigies de la Vierge Marie - à des périodes de crises internes de la chrétienté : de part et d'autre

de la Manche lors de la guerre de Cent Ans (1337-1453), dans plusieurs pays d'Europe durant le Grand Schisme d'Occident (1378-1429), en Italie à l'occasion de luttes intestines et du déferlement des armées impériales, puis françaises à travers la péninsule (1468-1559). A ce propos mérite d'être conté le miracle de la *Madone des Larmes* de TREVIGLIO, près de Bergame : les troupes françaises commandées par Lautrec assiégeaient la cité, dont la population s'était portée devant l'image de la Vierge vénérée dans l'église des Augustines pour implorer sa protection. Sous les yeux de centaines de fidèles, le tableau se mit soudain à verser des larmes, tandis que son front se couvrait d'une abondante sueur. On en fit informer Lautrec, qui vint en personne constater le fait ; lui et plusieurs de ses hommes, après s'être convaincus de l'authenticité du phénomène - on suppose aisément qu'ils ne s'en laissèrent pas conter - y perçurent un signe de la Providence, et c'est ainsi que la cité fut sauvée. Une double enquête, canonique et civile, ayant conclu au caractère surnaturel de l'événement, les habitants firent édifier un magnifique sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, qui fut achevé en 1670 seulement.

2. La compassion de Marie.

Des manifestations de cet ordre traduisent de façon explicite la compassion de la Vierge Marie aux souffrances de ses enfants d'ici-bas menacés d'un grave péril physique ou morale, ou bien confrontés à des situations douloureuses, voire tragiques.

* Par de tels signes, la Mère de Dieu s'adresse parfois à des personnes en particulier, dans le cadre d'une mystérieuse et intime relation surnaturelle. Le prodige acquiert toutefois une audience plus large dès lors qu'il est perçu et accueilli par la communauté comme un *signe* exemplaire. Telle est, par exemple, l'origine du sanctuaire de *Notre-Dame de Pitié* à OLETTA, en Corse, lieu de pèlerinage particulièrement cher aux insulaires. Le jour de Vendredi Saint 1734, Maria Bartolo, épouse d'un patriote, était occupée à pétrir la pâte des gâteaux de Pâques, suivant une vieille coutume locale. Non loin d'elle, son bébé sommeillait dans un berceau au pied d'un tableau de la Madone. Comme elle était absorbée par sa tâche et par les prières qu'elle récitait en travaillant, elle entendit une voix : « Maria ! » S'étant retournée et n'ayant vu personne, elle se remit à pétrir et à dire ses oraisons, un peu étonnée cependant. Une deuxième fois, la voix se fit entendre : « Maria, ton fils brûle ! » La mère ne fit qu'un bond et découvrit qu'une bûche embrasée avait roulé de l'âtre jusque sous le berceau, et que déjà des flammes menaçaient l'enfant.

Ayant éteint ce début d'incendie, elle s'agenouilla devant le tableau de la Madone, et elle vit alors que des larmes coulaient des yeux de l'image. Saisie d'émotion, quelque peu incrédule aussi, elle toucha du doigt la toile, y laissant une empreinte qui est encore visible de nos jours. Les voisins, alertés aussitôt, furent témoins du prodige. Par la suite, au terme d'une

rigoureuse enquête, Mgr Curbo, évêque de Bastia, conclut au caractère surnaturel de l'événement, qui est à l'origine du sanctuaire actuel.

Cette dimension de compassion de la Mère aux peines de ses enfants se retrouve à Syracuse, où Antonina Iannuso était en proie durant sa grossesse à des maux graves et douloureux ; et à Akita, où soeur Agnès était affligée d'une surdité invalidante. Les deux femmes furent guéries par l'intercession de la Vierge qui, par ses pleurs, semblait compatir à leurs épreuves.

* Parfois la compassion de Marie s'étend à un groupe soumis aux tribulations, à la discrimination, voire à la persécution. Les larmes ou les sueurs des effigies mariales sont alors non seulement un *signe* de consolation et de réconfort, mais aussi un *message* d'espérance pour ceux à qui ils s'adressent, parfois même un *avertissement* pour les persécuteurs.

Dans les premiers temps de la conquête de l'Amérique latine par les Espagnols et les Portugais, plusieurs manifestations extraordinaires de la Mère de Dieu furent signalées. Elles ne visaient point tant - comme on serait porté à le croire de prime abord - à « soutenir le moral » des conquistadores, qu'à témoigner de la dilection maternelle de la Vierge à l'égard des plus pauvres, les Indiens, et à rappeler par là les Européens à une exigence de charité et de respect de la personne humaine. L'exemple le plus célèbre en est l'apparition de Marie à l'Indien Juan Diego[401] (qui a été canonisé en 2002). Cette mariophanie a donné naissance au sanctuaire de *Notre-Dame de Guadalupe*, au Mexique.

Il est d'autres interventions maternelles de la Vierge en faveur des indigènes. Le tableau de Notre-Dame de la Consolation, exposée dans la cathédrale de Lima, au Pérou, était particulièrement chère aux Indiens, qui l'appelaient *Notre-Dame de Copacabana* : elle était « leur » Madone, celle des plus pauvres. En 1591, elle se couvrit plusieurs fois d'une abondante sueur, qu'aucune cause naturelle ne pouvait expliquer. Le miracle ayant été reconnu, la sainte image fut transférée dans l'église qui porte désormais son nom. Le 10 septembre 1710, une copie de l'icône, qui se trouvait à Ica, une autre ville du Pérou, se mit à son tour à ruisseler de sueur et de larmes, en si grande abondance que l'on dut s'y reprendre à plusieurs fois pour l'essuyer. Aussitôt après, on s'aperçut que la peinture avait été comme renouvelée, ayant retrouvé en quelques instants son éclat original.

Tout à fait comparables, parce que porteuses du même message de consolation, sont les manifestations extraordinaires qui jalonnent l'histoire religieuse de la Pologne et de la Biélorussie :

> *Notons un fait extrêmement caractéristique. Au XVIIe siècle et pendant une grande partie du XVIIIe siècle, beaucoup de ces icônes versent des larmes, et ce sont souvent des larmes de sang. Ces prodiges ont été confirmés par d'innombrables témoignages et reconnus officiellement par les autorités*

401 Voir le livre du Père Brune *La Vierge du Mexique ou le Miracle le plus spectaculaire de Marie*, Ed. Le Jardin des Livres, Paris 2002.

ecclésiastiques. Or, c'étaient pour les catholiques de rite grec des années d'épreuves et de persécutions qui menaçaient leur union avec Rome. Dans son Histoire du peuple ruthène, Bartoszewicz remarque que le même phénomène se reproduit chaque fois que les « uniates » devaient souffrir pour leur foi[402].

Le peuple de Dieu n'est pas seul dans l'épreuve, car avec lui souffre Celle qui le protège : les larmes des images saintes sont le signe de cette communion de la Mère aux tribulations de ses enfants, et un appel à rendre féconde cette souffrance, à lui donner sa signification et sa dimension d'éternité. Manifestations prodigieuses, elles sont des signes destinés à ranimer ou à conforter l'espérance dans telle ou telle communauté ecclésiale exposée à la persécution ; elles stimulent la force des chrétiens dans l'épreuve, parfois même suscitent la conversion des persécuteurs.

C'est dans cette perspective qu'il convient de lire certains faits relativement récents, comme ce qui se passa en 1934 à PRUJINIAY, en Lituanie, et en 1948 à CLUJ, en Roumanie. Dans ces deux localités, des icônes de la Toute Sainte versèrent des larmes pendant plusieurs jours, devant des centaines de témoins. Pour éviter les représailles du pouvoir communiste en place, qui alors sévissait contre les croyants, les autorités religieuses préférèrent banaliser ce genre de signes en faisant fermer les sanctuaires abritant ces images sacrées, ou bien en retirant celles-ci : la situation imposait de telles mesures de prudence. On dispose encore de peu de renseignements sur ces faits miraculeux advenus derrière le rideau de fer, surtout pour cette période, dans laquelle il importe de situer les événements : en 1933-35, les Etats baltes connaissaient des troubles graves liés à durcissement de la situation en U.R.S.S., et en 1948 la Roumanie édictait sa loi contre le catholicisme. L'effondrement du bloc de l'Est permettra peut-être de retrouver peu à peu des documents relatifs à ces interventions extraordinaires de la Mère de Dieu.

En juillet 1949, un semblable prodige fut signalé à Lublin, en Pologne : une icône de la cathédrale, reproduction de la Vierge Noire de Czestochowa, pleura durant plusieurs jours. Le phénomène, que Maria Winowska nomme l'incident de Lublin, survint durant une période où le pays connaissait un resserrement de l'étau soviétique, et il suscita un mouvement de ferveur populaire remarquable :

L'affaire fut vite étouffée. Pour éviter « de sérieuses conséquences », l'évêque fit fermer la cathédrale. Mais le prodige fut suivi de miracles, de guérisons, et surtout de conversions. D'innombrables pèlerins, empêchés de prendre le train, s'acheminaient à pied vers « Notre-Dame de Lublin » et le matin, sur le parvis de la cathédrale, les miliciens ramassaient les cartes du parti déchirées. Des rapports officieux - et de plus en plus rares - multiplient

402 - P. KRYPIAKIEWICZ, *Le culte marial en Ruthénie*, cité par Maria WINOWSKA, « Le culte marial «en Pologne », in *Maria, Etudes sur la Sainte Vierge*, Paris, Ed. Beauchesne, tome IV, 1956, p. 701.

sur ce point les allusions prudentes et discrètes, tout en soulignant le désir des autorités ecclésiastiques de réduire « l'incident » à des dimensions purement spirituelles, afin d'éviter de cruels « chocs en retour ». Le fait est que le « climat » marial en Pologne en a été singulièrement intensifié. Plus que jamais un peuple éprouvé se sent investi de la présence quasi palpable de Notre-Dame dont il attend son salut [403].

Confrontées à ces faits prodigieux, les autorités ecclésiastiques surent réagir avec une prudence exemplaire non sans avoir fait dûment constater par des témoins autorisés la réalité objective des phénomènes, et avoir rassemblé une documentation susceptible d'avoir son utilité en temps opportun.

3. Le gage de la victoire finale du Christ.

Signes d'encouragement et d'espérance, ces *miracles* sur les images saintes ont pu être interprétés parfois comme l'assurance formelle de la victoire finale de la vraie foi sur l'hérésie, et de la libération du peuple de Dieu soumis à l'oppression ou à la persécution. En effet, à partir du XVIe siècle, et jusqu'au XVIIIe siècle, ce n'est plus tant l'unité interne de la catholicité qui est menacée - le concile de Trente a redonné à celle-ci cohésion et dynamisme -, que sa survie dans certains pays où elle est confrontée à des périls extérieurs : la Réforme protestante et la poussée de l'orthodoxie, d'une part, l'avancée des Turcs, d'autre part. De même qu'à cette époque l'éclosion de semblables prodiges est étroitement liée en Pologne et en Ukraine aux persécutions contre l'Eglise grecque-catholique par les orthodoxes, et au danger suédois - donc luthérien -, de même en Hongrie elle se réfère directement à la menace turque : les lacrymations des icônes y sont accueillies non seulement comme un encouragement à tenir ferme dans la foi, mais aussi - peut-être surtout - comme le gage du triomphe définitif de la chrétienté sur l'Islam :

Je ne m'étonne pas - écrivait le Père Etienne Csete, s.j., à la fin du XVIIe siècle - quand j'entends dire de tous côtés que l'image de Notre-Dame verse des larmes d'eau et de sang. Car, sans une révélation particulière, nous ne pouvons savoir ce qui est caché dans les secrets de Dieu, ce que signifie un miracle de ce genre, ce que le Saint-Esprit a en vue. Mais, de même que l'eau éteint le feu, de même mes pensées ardentes sont apaisées par l'espérance ; si notre Mère pleure, si elle verse des larmes de sang, des gouttes de sueur, et si des milliers d'êtres vont voir le miracle, n'est-ce pas que cela a été dès le commencement son habitude, l'habitude de sa miséricorde maternelle, d'arroser ce que saint Etienne a planté ? [404]

---

403 - *Ibid.*, p. 701.

404 - Louis Nagyfalusy, s.j., *Le culte de la Sainte Vierge en Hongrie, « regnum marianum »*, in *Maria*, op. cit., p. 662.

On lira dans la même perspective les signes comparables observés au cours de la Révolution française, et surtout ceux que semble avoir occasionnés dans les Etats pontificaux le déferlement des troupes commandées par Bonaparte sur la péninsule italienne, dans les années 1796-7 : il y eut alors une prolifération de « miracles » sur les effigies de la Mère de Dieu, particulièrement à Rome et dans les cités du Latium. Si l'on ne peut écarter, dans certains cas, les effets d'une psychose collective dans les populations terrifiées par la *furia francese*, nombre de ces faits échappent à toute tentative d'explication rationnelle : des enquêtes ont été menées avec d'autant plus de vigilance et de rigueur, que les temps étaient troublés et propices à ce que s'enflamment les imaginations. Le caractère providentiel et miraculeux de plusieurs de ces prodiges a été reconnu par les autorités ecclésiastiques.

Plus récemment, des phénomènes de pleurs et de saignements d'images de la Vierge Marie ont été signalés dans les communautés chrétiennes en Chine, durant la révolte des Boxers, qui revêtit les formes d'une violente persécution : ainsi à Tong Lu et a San Tai Tsé, en juin 1900. De même au Mexique dans les années de lutte ouverte contre l'Eglise (1915-1929), et en Irlande lors des incidents anticatholiques de Templemore, en juillet 1920. Outre le message de réconfort et d'encouragement que constituaient de telles manifestations pour les chrétiens, ceux-ci y puisaient surtout l'assurance de la victoire finale du Christ et le signe de la fécondité du sacrifice de leur vie que firent alors de nombreux martyrs pour témoigner de leur foi.

4. Le mystère de Marie Médiatrice ?

Réfléchissant sur les faits d'Akita alors qu'ils étaient encore à l'étude, un prêtre japonais formula la conclusion suivante : *A notre époque, ce genre d'événements n'intéresse plus personne. On ferait mieux de faire carrément le silence là-dessus* [405].

Comparés à des problèmes plus graves auxquels se trouvent confrontées l'Eglise et l'humanité, de tels phénomènes paraissent en effet bien secondaires, et bien dérisoires : leur déroulement ponctuel, leur caractère sensationnel, leur impact limité, ne constituent pas des éléments favorables à leur insertion dans la vie de l'Eglise, dans la « dynamique du salut universel » dont le magistère, par la promotion de la *nouvelle évangélisation*, nous a rappelé avec insistance le primat. Pourtant, à y regarder de plus près, ces manifestations prodigieuses dans lesquelles d'aucuns ne verront que des *moyens pauvres* tout à fait disproportionnés aux urgences de l'Eglise et du monde, se révèlent porteuses d'un message singulièrement actuel. Peut-être cela explique-t-il leur prolifération à notre époque.

* Tous ces faits traduisent la même réalité : la compassion de Marie aux épreuves et aux souffrances de ses enfants. Non seulement les peines

405 - T. Yasuda, *op. cit.*, p. 147.

physiques ou les dangers immédiats, mais encore la profonde misère qui découle du péché et de l'attiédissement de la ferveur religieuse, ainsi que les dommages causés à l'unité du peuple de Dieu et de l'humanité par les dissensions, les rivalités et les conflits. Les larmes et les saignements des icônes mariales apparaissent comme autant de signes de la participation de la Vierge à l'oeuvre de notre salut, et donc à la Passion salvatrice de Jésus : ce sont des manifestations du mystère de la co-rédemption de Marie, associée de façon suréminente à l'oeuvre rédemptrice de son Fils. Par ces signes, la Mère de Dieu - qui est aussi la Mère de l'Eglise - entend ramener le peuple chrétien au Christ, tourner chaque âme de bonne volonté vers le mystère de la Passion, mystère porteur d'espérance parce que source du salut. On ne saurait, en effet, dissocier les larmes de Marie de leur cause immédiate, qui est la passion et la mort de Jésus : elle pleure son Fils mort, ce que les artistes d'autrefois ont traduit dans les *pietà* et les déplorations du Christ au tombeau. Les larmes de la Mère manifestent selon un mode sensible son intime union aux souffrances du Fils.

Une des illustrations les plus intéressantes de cette relation entre la Vierge des douleurs et le Christ mort est le prodige advenu en 1522 à CANNORO, dans le Piémont. Une modeste image sur parchemin représentant le Christ mort entre la Vierge et saint Jean l'Evangéliste était conservée chez l'aubergiste Tommaso de' Zaccheri dans une petite chambre aménagée en oratoire familial. Le soir du 8 janvier 1522, sa fille Antonietta s'aperçut que l'image présentait quelque chose d'insolite. Elle poussa un cri et tous accoururent - la famille, puis les consommateurs et les voisins, une vingtaine de personnes qui furent les témoins oculaires du miracle : la Madone pleurait des larmes de sang. Bientôt après, l'Apôtre se mit à son tour à verser des larmes ; enfin, du sang vif jaillit en abondance des plaies des mains et du côté de Jésus. Le saignement fut si copieux que l'on dut disposer des morceaux d'étoffe sous l'image pour en recueillir l'effusion. Le phénomène se renouvela le lendemain, mais le côté du Christ sembla se gonfler visiblement avant d'émettre une grande quantité de sang. Puis, tandis que l'hémorragie à cet endroit cessait, les pleurs de la Vierge redoublèrent. Le prodige se répéta quatre fois encore, toujours de la même façon.

On recueillit de notables quantités de sang sur des linges et des mouchoirs. La déposition sous serment des témoins fut recueillie devant notaire, et une minutieuse enquête canonique permit à l'évêque de Novare de conclure au caractère surnaturel de l'événement. Transformée en oratoire public, la modeste auberge fit place en 1575 à un magnifique sanctuaire dû à des élèves de Bramante, avec une coupole de Tibaldi. C'est devant cette image miraculeuse que saint Charles Borromée voulut célébrer une de ses dernières messes, le 31 octobre 1584. La basilique, élevée au rang de sanctuaire national, se dresse dans la magnifique panorama de la région des lacs alpins d'Italie.

Les linges tachés de sang n'ont subi aucune corruption ; soumis à une analyse scientifique en 1970, ils ont révélé la présence de constituants du sang humain.

* De tels miracles permettent aux croyants de transcender les contingences pour revenir à l'essentiel : le mystère du salut, opéré par le Christ dans sa Passion. Par là, ils dénoncent non tant les situations que leur cause, le péché. Marie apparaît alors comme celle qui pleure sur le péché des hommes - et sur ses conséquences dans l'histoire de l'humanité -, et qui s'associe au sacrifice rédempteur de son Fils. Intimement unie à l'oeuvre rédemptrice du Christ et y participant, elle est légalement la Médiatrice des grâces, celle qui par sa prière et ses supplications, obtient de son Fils miséricorde pour l'humanité pécheresse :

> *La deuxième chose* [à Akita] *concerne la question de Marie, Médiatrice de toutes les grâces. Ce n'est pas encore un dogme, mais j'ai compris que cela ne saurait tarder* [406].

Cette réflexion d'un théologien japonais laisse entrevoir que la multiplication de semblables prodiges à l'heure actuelle serait comme une discrète mais efficace préparation du peuple de Dieu, par le langage des signes, à accueillir la proclamation du dogme de la Médiation de grâces de Marie coopérant à la Rédemption, l'oeuvre du Salut accomplie par le Christ dans son sacrifice sur la croix. De ce point de vue, ces signes s'inscriraient dans l'évolution actuelle du Corps mystique, comme autant d'illustrations du primat de la miséricorde sur la justice. Depuis un siècle - notamment sous l'influence de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, puis de sainte Faustine Kowalska -, une théologie de la miséricorde s'est développée, qui tout à la fois restitue à la miséricorde divine sa dimension métaphysique (ce n'est pas un sentiment), et permet aux membres de l'Eglise qui se reconnaissent pécheurs, donc pauvres, de recevoir le don gratuit de la miséricorde en ne cédant pas à la « méta-tentation » de notre temps : la perte du sens du péché, pharisaïsme qui en fin de compte amène l'homme à se passer de Dieu. Peut-être ces *miracles* constituent-ils en effet des moyens préparant le peuple de Dieu à accueillir une définition plus explicite du rôle maternel de Marie dans l'économie du salut.

Quelques faits au regard de la critique

A la lumière de ces principes généraux, quelques faits modernes et contemporains soulèvent des interrogations : question d'authenticité, sans doute, mais également - les deux approches se rejoignent - question de signification. Que de tels phénomènes se produisent est une chose, encore convient-il d'en vérifier la réalité, d'en établir le caractère objectif ; qu'ils acquièrent pour l'Eglise ou la communauté des hommes une fonction de

---

406 - *Ibid.*, p. 148.

signe, en est une autre. Dès lors que le prodige est avéré, quelle signification peut-il revêtir ? Est-il simplement un fait isolé, erratique, pu bien s'inscrit-il, par sa dimension de signe, dans l'économie d'une pédagogie divine ? En matière de discernement et d'appréciation, la réalité objective de l'événement ne saurait être un argument suffisant : les critères de cohérence et de signification ont une importance au moins aussi grande. Que des prodiges soient susceptibles d'advenir dans le vécu de l'Eglise est une évidence ; qu'ils aient pour autant valeur de signes, et donc soient des éléments constructifs et féconds dans la vie du peuple de Dieu, telle est la question ultime à laquelle ils doivent amener notre réflexion. Un jugement positif sur leur origine et leur authenticité surnaturelles ne peut être émis sans que cette question n'ait trouvé une réponse exempte de toute ambiguïté.

Plusieurs de ces manifestations prodigieuses s'inscrivent dans l'expérience du peuple de Dieu comme étant porteuses d'un message, appelé à juste titre *message des signes*. Mais d'autres prodiges du même genre - leur réalité ne semblant pas devoir être mise en doute - présentent des caractéristiques assez déroutantes pour que le croyant se pose quelques questions sur leur origine, et même dans certains cas pour que l'Eglise soit amenée à intervenir, avec vigueur quelquefois, afin de remettre les choses à leur vraie place. Diverses manifestations extraordinaires, qui durent depuis plusieurs années, n'ont toujours pas fait l'objet d'un jugement de la part de l'autorité ecclésiastique compétente, si complexes en apparaissent les entours.

1. Le *miracle* de Saint-Saturnin-les-Apt (1850).

Maître Garçon a consacré à ces événements qui défrayèrent la chronique religieuse et judiciaire au milieu du XIXe siècle, un opuscule à présent introuvable[407]. La protagoniste en fut une ancienne institutrice des campagnes, ROSETTE TAMISIER, âgée à l'époque des faits de quelque trente-deux ans. Légèrement boiteuse et de santé fragile, elle vivait tantôt à Saignon, chez ses parents, tantôt à Saint-Saturnin-les-Apt (Vaucluse) auprès de son frère et de sa belle-soeur. Elle jouissait d'une bonne réputation de piété et d'honnêteté et, qualité importante dans les campagnes à l'époque, d'endurance au travail. Depuis qu'elle avait effectué un bref séjour chez les Soeurs de la Présentation, certains prétendaient même qu'elle était une sainte : on l'avait vue en lévitation, on affirmait qu'elle bénéficiait d'apparitions céleste, que parfois les stigmates apparaissaient à ses mains. Le clergé local n'en était pas moins fort divisé à son sujet, la majorité des prêtres adoptant toutefois une attitude de réserve favorable.

Le dimanche 10 novembre 1850, alors qu'elle priait dans la chapelle du calvaire située à quelque distance de Saint-Saturnin, Rosette remarqua sur le tableau de la Pietà surmontant l'autel, du sang frais qui maculait la plaie à la main droite du Christ mort. Sa compagne et disciple Joséphine

407 - Maurice GARÇON, « Rosette Tamisier ou la miraculeuse aventure », *Cahiers de la Quinzaine*, Paris, L'Artisan du Livre, 1929.

Imbert fut également témoin du prodige. Les deux jeunes filles touchèrent et goûtèrent ce sang et en recueillirent sur un mouchoir, puis elles allèrent informer l'abbé Grand, curé du lieu.

Le prodige se renouvela le 13 décembre, toujours en la seule présence de Rosette et de Joséphine. Cette dernière courut chercher le curé, qui vit à son tour les gouttes de sang sur les plaies de la main droite et du côté du Christ. Il fit quérir un jeune médecin, le docteur Clément. Ce dernier constata également la présence de sang sur le tableau et l'ayant épongé par trois fois avec un mouchoir - le liquide aussitôt absorbé par l'étoffe, de nouvelles gouttelettes se reformaient -, il demanda qui l'y avait déposé.

L'affaire fit grand bruit, les foules commencèrent à se déplacer et à monter à la chapelle. Le 16 décembre, de bon matin, la fidèle Joséphine vint de nouveau chercher le curé Grand. Arrivé au sanctuaire, celui-ci y vit de nombreuses personnes, alertées par le carillon de la cloche, qui se serait mise à sonner toute seule. Rosette était en extase à sa place habituelle, près de l'autel, et il y avait du sang sur le tableau. Le docteur Clément fut appelé, et il fit éponger ce sang qui, au bout d'une heure et demie, ne s'était toujours pas coagulé. Comme précédemment, les gouttelettes se reformèrent après application d'un linge.

Les autorités civiles et religieuses s'émurent. Un nouveau prodige ayant été prédit par Rosette, l'archevêque d'Avignon se rendit sur place le 19 septembre. La chapelle, fermée à clef, était gardée par des gendarmes. Le matin 20, Rosette annonça l'imminence du *miracle* et demanda à rester quelques instants seule en prière dans le sanctuaire, ce qui lui fut concédé à contre-Coeur. Peu après, la foule envahit les lieux, et on put constater que du sang perlait à toutes les plaies du Christ, cependant que Rosette était prostrée près de l'autel. Avant même que l'archevêque fût arrivé, le sous-préfet Grave épongea le sang en présence du docteur Clément et du docteur Bernard, venu d'Apt pour la circonstance. Dès que le prélat fut accouru, on nota que quelques gouttes de sang étaient encore visibles, et on les épongea en sa présence. Le phénomène se renouvela dans l'après-midi, en l'absence de Rosette, que l'archevêque entendait alors dans la maison où elle s'était retirée, exténuée et confuse : un gendarme vit du sang suinter de nouveau et le recueillit sur son mouchoir.

L'enquête ecclésiastique, confiée par l'archevêque à une commission constituée à cet effet, mit à jour divers éléments suspects : un saignement annoncé pour le 1er janvier 1851 ne se produisit pas - il est vrai que les scellés avaient été apposés sur la porte de la chapelle -, des contradictions furent relevées dans les déclarations de rosette au sujet des révélations dont elle affirmait bénéficier ou qu'on lui attribuait, on émit des réserves sur la sainteté de sa vie, sur son honnêteté, etc. Le curé était trop enthousiaste, les médecins s'affrontaient, le sous-préfet manoeuvrait pour ravir la vedette à l'archevêque, la population s'emballait et se divisait entre défenseurs

- les plus nombreux - et adversaires du miracle, bref l'ambiance était des plus détestables.

Pourtant, le 5 février 1851, Rosette étant alitée à cause d'une maladie, on découvrit un abondant saignement sur le tableau que protégeait désormais la chapelle dûment verrouillée. Les partisans du miracle crièrent victoire. Ils déchantèrent bientôt : diverses personnes affirmèrent qu'elles avaient vu, le matin même avant l'aurore, Rosette monter à la chapelle portée par son frère et sa belle-soeur, chez qui elle logeait alors. On apprit aussi qu'elle disposait, grâce à la complaisance du curé, d'un double des clefs de la chapelle. Enfin, l'expertise réalisée sur le liquide mystérieux fit apparaître qu'il pouvait fort bien s'agir de sang régurgité par une sangsue : ayant perdu une partie de sa fibrine, il était plus lent à coaguler que du sang frais, et plus difficile à éponger avec une étoffe.

L'affaire se termina par une double condamnation, civile et ecclésiastique. Un premier procès devant le tribunal correctionnel de Carpentras se solda par un non-lieu, la cour s'étant déclarée incompétente. Appel fut interjeté et, le 7 novembre 1851, la cour d'appel de Nîmes condamna la malheureuse fille à six mois de prison et seize francs d'amende, pour outrage par gestes envers des objets de culte. Incarcérée depuis neuf mois déjà, Rosette purgea sa peine et, étant insolvable et incapable de payer les frais du procès, elle vit sa détention prolongée. Elle ne fut élargie que le 30 décembre 1852. La commission d'enquête ecclésiastique conclut à l'absence de tout caractère surnaturel dans les faits de Saint-Saturnin ; en conséquence de quoi Rosette se voyait refuser l'accès aux sacrements, à moins d'avouer qu'elle s'était livrée à une supercherie. Jamais elle ne l'admit, protestant de son innocence et de sa bonne foi, et se disant étrangère à toute manipulation. Elle vécut pauvrement, édifiant prêtres et laïcs par sa piété et sa résignation, victime durant de longues années de l'inflexibilité des autorités ecclésiastiques et de campagnes de calomnies qu'elle supporta avec charité et dignité. Elle mourut dans les premières années du XX[e] siècle, ayant reçu les derniers sacrements.

Il est difficile de porter une appréciation sur cette histoire. Rosette Tamisier semble bien avoir été sincère, mais il est certain qu'elle se complaisait dans son rôle de *sainte*, aidée en cela par un entourage crédule et avide de merveilleux, par une population disposée à accréditer le premier ragot venu, la première rumeur tant soit peu sensationnelle. Elle-même se montra imprudente et peu discrète - elle en « rajoutait » -, desservie par un tempérament que l'on qualifierait aujourd'hui d'extraverti, sinon d'exhibitionniste. Il est possible que l'on ait été, dans ce cas précis, en présence d'un phénomène d'ordre parapsychologique, cette fameuse *projection ectoplasmique* avancée pour expliquer rationnellement (!) les faits d'Akita. Peut-être, à la faveur d'une transe auto-induite qui précédait le miracle, et que l'on qualifia un peu rapidement d'extases, Rosette était-elle capable de projeter de son sang sur le tableau. Mais comment rendre compte alors de la pro-

duction du phénomène les deux fois où Rosette était absente ? A sa décharge, signalons que l'on n'a jamais trouvé sur elle aucun objet susceptible de causer une piqûre ou une coupure, dont elle aurait utilisé le sang pour barbouiller l'image, non plus qu'aucune sangsue. S'il est vrai qu'elle présenta des stigmates, ceux-ci apparurent toujours indépendamment du saignement du tableau, et aucun médecin ne releva jamais sur son corps - elle fut pourtant examinée avec soin - les marques caractéristiques causées par l'application de sangsues. Les méthodes d'analyse n'étaient pas assez pointues à l'époque pour qu'on pût déterminer le groupe sanguin de Rosette ou celui du sang qui perlait du tableau, et par là de savoir s'ils étaient identiques. De cette lamentable affaire, il ne reste qu'à méditer les conclusions auxquelles parvint la commission d'enquête ecclésiastique :

> *Il se rencontre dans ces événements quelques faits jusqu'à présent inexpliqués, capables de vivement impressionner ceux qui les étudieraient seulement par leur côté sensible ; mais, soit que l'on considère la condition dont on les fait dépendre, les circonstances diverses qui, d'après le récit des témoins, en ont accompagné la production en des jours différents, les espérances données pour certains jours et non réalisées, soit qu'on étudie du point de vue de la perfection chrétienne certains détails connus de la conduite de la personne qui a pris la principale par dans ces événements, il est impossible (...) d'y rencontrer les caractères d'un vrai miracle* [408].

Un prodige peut-être, à cause du caractère sensationnel et en partie inexplicable des faits. Un miracle, certainement pas et, partant, aucune origine surnaturelle au phénomène dont la valeur de *signe* est loin d'être évidente. C'est le type même de jugement que, dans bien des cas semblables, l'autorité ecclésiastique est amenée à formuler pour ramener les faits à leur juste mesure.

2. Les *miracles* de la *Vierge en Pleurs* de Bordeaux (1907-1913).

MARIE MESMIN, concierge à Bordeaux, et sa *Santa Bambina* en plâtre, ont déjà été évoquées à propos des effluves de mystérieux parfums qu'auraient exhalés la statue. Précédemment et plus d'une fois, cette effigie avait versé d'abondantes larmes en présence de nombreux témoins.

Quelques années auparavant - du mois de mars 1907 au 5 mars 1910 -, le même prodige s'était vérifié sur une statue de Notre-Dame de Lourdes qui fut enlevée à Marie Mesmin sur ordre de Mgr Berbiguier, vicaire général de Bordeaux. Le phénomène avait suscité beaucoup d'intérêt et d'émotion parmi les croyants de la ville, et sans doute craignit-on alors une explosion de fanatisme, à une époque où les relations entre l'Eglise et l'Etat étaient extrêmement tendues.

Dans les deux cas, il semble déraisonnable de mettre en doute la réalité des faits : les témoins, appartenant à tous les milieux et à toutes les con-

408 - *Ibid.*, p. 65.

ditions sociales, furent nombreux. Beaucoup de personnes venues en sceptiques constatèrent de visu les pleurs de l'une et l'autre statues. On recueillit des larmes sur des tampons d'ouate et des morceaux de ruban. Le phénomène, spontané, débutait par un changement d'expression du visage des effigies sacrées : les yeux semblaient rougir et se gonfler, puis les larmes coulaient, se tarissant dès que s'intensifiait la prière des assistants. Jamais on ne découvrit à ces miracles d'explication naturelle, non plus qu'une cause frauduleuse. Ils eurent un terme définitif lors de l'enlèvement de la statue de Notre-Dame de Lourdes - elle fut « mise en observation » chez les franciscaines de la rue de la Teste -, avant qu'on en perdît la trace. Quant à la santa Bambina, elle cessa de pleurer dès le jour où Marie Mesmin déménagea de sa loge de concierge, expulsée par le propriétaire de l'immeuble à cause du mouvement provoqué par le phénomène et des rumeurs que celui-ci alimentait. Aux lacrymations de cette seconde statue succédèrent les émanations de parfums exquis relatés précédemment.

L'attitude de l'autorité ecclésiastique fut très ferme. Après deux ordonnances en date des 4 février 1916 et 11 juillet 1919 - ayant une portée strictement disciplinaire, les textes interdisaient aux prêtres et aux fidèles de se réunir chez Marie Mesmin pour prier -, un mandement pastoral fut publié le 11 février 1926 par le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux :

> *En prenant ces mesures (de 1916 et de 1919), nous avons entendu réprouver le point de départ du nouveau culte, c'est-à-dire le fait d'une Vierge qui aurait pleuré dans une loge de concierge, fait qui ne repose sur rien de plausible* [409].

Un nouveau culte à la Vierge des Pleurs semblait en effet s'amorcer, qui devait avoir son sanctuaire - une basilique ! - à l'emplacement de la loge de Marie Mesmin, tant les prodiges avaient eu de retentissement non seulement dans la France entière, mais jusqu'en Italie et dans plusieurs autres pays, grâce à diverses publications pour la plupart revêtues de l'*imprimatur*. Mais il est également une autre cause à la sévérité de l'autorité ecclésiastique :

> *La ferveur mystique qui anime [les adeptes de la Vierge des Pleurs] ne doit pas être de bonne qualité et d'origine céleste, puisqu'elle se traduit, sous prétexte de maléfices, par des représailles injustes et sacrilèges* [410].

Des amis trop zélés de Marie Mesmin, pour la venger de sortilèges dont elle était - ou se croyait - victime, avaient organisé des expéditions punitives *musclées* contre des prêtres soupçonnés d'être les auteurs desdits sortilèges.

De surcroît, les révélations dont l'humble concierge affirmait être favorisée ne pouvaient que déplaire : la demande d'une basilique du Rosaire

---

409 - G. Lameire, *op. cit.*, p. 265.

410 - *Ibid.*, p. 266.

qui eût été élevée en plein centre de Bordeaux à l'emplacement de sa loge, où les deux statues avaient pleuré, parut insensée. Mais surtout, les implications politiques des messages rencontrèrent une vive opposition, car ils recelaient d'étranges prédictions. Certaines ont été authentifiées par les événements : la guerre de 1914-18, aisément prévisible à l'époque, mais également la guerre civile en Espagne, et la perte des colonies par la France, « même l'Algérie ». D'autres relèvent du registre apocalyptique devenu classique dès le milieu du XIXe siècle, notamment l'annonce d'une restauration monarchique en France et toute la perspective d'un salut miraculeux de l'humanité à coups de prodiges sous la houlette d'un Saint Pontife et le sceptre d'un Grand Monarque. Il était impensable que l'Eglise cautionnât à l'époque semblables vaticinations.

Les miracles de la *Vierge des Pleurs* de Bordeaux - bien oubliés aujourd'hui - gardent leur mystère. Certains phénomènes ont été attestés, que l'on ne saurait a priori attribuer à des seules causes naturelles, étant par ailleurs exclue toute supercherie. Mais la personnalité de la visionnaire est problématique, et les déviations du mouvement, ainsi que la teneur des messages attribués à la Vierge Marie, ne plaident pas en faveur d'une origine surnaturelle. La encore, il s'agit de prodiges et non de miracles, d'événements insolites qui ne sont pas pour autant les *signes* d'une intervention divine.

Existe-t-il une relation entre la prédiction de Marie Mesmin relative à la perte de l'Algérie par la France et le fait qu'en 1851 déjà, une statue de la Vierge-Enfant vénérée dans une communauté religieuse d'El Biar, non loin d'Alger, versa durant quelques jours d'abondantes larmes devant plusieurs témoins ? La coïncidence est intéressante, les effigies de ce type étant plutôt rares [411].

3. Le *Sacré*-Coeur de Mirebeau-en-Poitou (1911-1921)

Le protagoniste de cette dramatique histoire est un prêtre du diocèse de Poitiers, l'abbé Clovis-Césaire-Argence Vachère de Grateloup, né en 1853. Vicaire de Saint-Savin, il devient bientôt *prêtre libre*, c'est-à-dire dégagé de toute obligation de ministère paroissial, et aurait été précepteur dans « *de bonnes familles* » avant de se retirer à Mirebeau-en-Poitou, dans une propriété dont il a hérité.

Etrange personnage, qui s'invente une légende dorée - un prêtre réfractaire caché par son grand-père durant la Révolution aurait prédit à celui-ci la vocation sacerdotale de son petit-fils - et qui se pique d'ascendances aristocratiques :

411 - Allusion à ces faits dans : Franz Weiss, *Gottes Blut*, Achaffenburg, Paul Pattloch-Verlag, 1976, p. 119, au sujet des intuitions mystiques de Mère Marie de Sainte-Philomène von Stransky, religieuse du Bon Pasteur et fondatrice du couvent d'El Biar.

Il disait descendre d'une famille Vachère de Grateloup, mais il ne semble pas non plus avoir droit à ce nom de Grateloup [412].

Il s'intéresse aux événements de Tilly-sur-Seulles, dans le Calvados (1896-1899), et rencontre en 1903 la principale voyante, Marie Martel qui, depuis la fin des apparitions publiques, mène une existence en retrait, ponctuée encore de grâces mystiques. Le 3 mai 1903, il prononce sur place une homélie très remarquée :

Avec des accents prophétiques, il annonça des châtiments terribles et très prochains. Si nous ne faisons pénitence et n'observons pas les commandements, nous périrons tous [413].

Voilà qui donne le ton, d'autant plus que ce prêtre à la piété ostentatoire en impose par sa stature - c'est un homme baraqué, mesurant près de deux mètres - autant que par la force de son verbe. Quand il ne fulmine pas des menaces apocalyptiques, il s'adonne à de délicats ouvrages de dames : ses chasubles peintes et brodée dont du dernier chic. Quelque peu frotté d'herboristerie, il s'est fait également une réputation de guérisseur, et il ne lui déplaît point d'être tenu pour thaumaturge par ses fidèles.

Le lendemain de sa visite à Marie Martel, il est le premier témoin des pleurs de la statue de la Vierge placée dans la chapelle des apparitions, et il attire sur le phénomène l'attention des quelques personnes présentes. C'est la première fois qu'une manifestation de ce genre est signalée sur les lieux.

S'étant enthousiasmé pour les événements de Tilly, il se rend à Rome en 1905, sous le prétexte d'y défendre en haut lieu la cause des apparitions, mais il y fait plus de mal que de bien :

Par son attitude personnelle, l'abbé Vachère fait tort à la cause de Tilly [414].

Son séjour romain comporte de nombreuses zones d'ombre. A le croire, il aurait été nommé « chanoine et vicaire général *honoris causa* du diocèse de Pescina (ou des Marses), qui dépend personnellement du Pape » [415], et aurait reçu de Pie X en personne le privilège de la chapelle domestique, avec la Sainte Réserve, et celui d'ériger un calvaire. Assidu auprès de la mystique Benedetta Frey (+ 1913) de Viterbe - ce qui n'a rien d'improba-

---

412 - Georges Bertin (dir.), *Apparitions/Disparitions*, Paris, DDB, coll. « Sociologie du quotidien », 1999, p. 184.

413 - Association du calvaire des Amis de Mirebeau, *Témoignages historiques*, Montsûrs, Résiac, 1994, p. 236.

414 - Abbé J.-F. Villepelée, *Marie Martel. II. Fidélité au message de Tilly*, Montsûrs, Résiac, 1983, p. 13.

415 - [Anon., en réalité René Bombenger], *Le Sacré-Coeur de Mirebeau-en-Poitou. Précis historique, révélations*, Saint-Céneré, Imprimerie Saint-Michel, 1967, p. 12. Le diocèse des Marses, ou plus exactement de Marsi (Marsorum), devenu en 1986 celui d'Avezzano, n'a jamais dépendu directement du Pape, puisqu'il était suffragant de l'Archidiocèse de L'Aquila ; par ailleurs, le diocèse de Pescina n'existe pas, mais bel et bien celui de Pescia qui, situé en Toscane, n'a rien à voir avec Marsi ou Avezzano. Enfin, il eût été étrange que le pape ou l'évêque du lieu nommât vicaire général, fût-ce honoris causa, et on se demande alors pourquoi - d'un siège résidentiel, un prêtre étranger, qui de surcroît n'était pas appelé à y séjourner. Le décret d'excommunication de l'abbé Vachère ne mentionne nullement cette dignité, ce qu'il n'eût pas manqué de faire - pour l'annuler - si elle avait été authentique. Enfin, s'il avait été vicaire général d'un diocèse italien, il n'eût pas relevé de la seule juridiction de Poitiers, que reconnaît pourtant comme légitime l'autorité romaine.

ble, car il courait les *âmes privilégiées* -, il prétendra avoir célébré la messe du jubilé de sa profession religieuse, et elle lui aurait remis son crucifix, ce qui en revanche est parfaitement faux.

En réalité, le pauvre abbé Vachère est un mythomane et un paranoïaque qui éprouve le besoin de s'attribuer des missions et de faire parler de lui. Cela saute aux yeux lorsqu'on lit sa correspondance, qui nous le montre sous un aspect bien moins benoît et honorable que l'image qu'il entend donner de lui. Il s'y révèle arrogant, grossier et vindicatif, rebelle à l'autorité ecclésiastique - il insulte copieusement Mgr Humbrecht, évêque de Poitiers, et se montre méprisant envers Claire Ferchaud, la voyante de Loublande -, et d'une mégalomanie insensée :

> *Ce qui frappe dans son attitude entre 1911 et son décès, c'est son refus d'obéissance, sa rébellion contre la hiérarchie. Des lettres l'attestent (...) Il se positionne en martyr, ses partisans le suivront dans cette démarche, s'assimile au Christ* [416].

Enfin, il entretient une relation ambiguë avec un jeune adolescent dont il fait son confident, Notamment en ce qui concerne les manifestations extraordinaires qui rendront Mirebeau-en-Poitou tristement célèbre.

Les faits débutent officiellement le 8 septembre 1911 sur une image du Sacré-Coeur, que l'abbé Vachère aurait rapportée de Rome, la tenant indirectement d'une pseudo-mystique nommée Paola Sacchetti (dont la biographie a été mise à l'*Index*) :

> *Vers sept heures du matin, alors que je regardais l'image en montant les marches de l'autel, je remarquai des traces rouge foncé. Je m'approchai de l'image et constatai des taches de sang. De plus, le regard baignait dans les larmes. J'appelai les habitants de la maison pour constater le fait. L'après-midi de ce même jour, vers trois heures, les taches devinrent liquides en présence d'une personne amie qui venait de Lourdes* [417].

A partir de ce jour, le prodige se renouvelle plusieurs fois, entouré d'une publicité qui attire par centaines fidèles et curieux dans la chapelle privée du prêtre :

> *Ce sang coulait à n'importe quelle heure du jour devant de nombreux visiteurs. Ils emmenaient du sang sur des morceaux d'étoffe, images etc. Tous voulaient voir l'Image de près et tous disaient qu'il ne pouvait y avoir tromperie. Sur cette image de papier, le sang coulait et restait liquide deux ou trois et même jusqu'à neuf heures. Plus de trois mille personnes passaient à chaque heure du jour devant l'image. Tous tombaient à genoux et priaient le Bon Maître d'écarter le châtiment, on était persuadé que c'était l'annonce des plus grands événements* [418].

---

416 - G. Bertin, *op. cit.*, p. 185.

417 - *Témoignages historiques*, p. 255.

418 - *Ibid.*, p. 255.

Devant l'ampleur que prend l'événement, Mgr Humbrecht, intronisé évêque de Poitiers depuis peu, ordonne le 11 octobre de retirer l'image pour la faire mettre sous scellés au séminaire : elle n'y saigne pas, et des traces de supercherie auraient été mise en évidence à l'occasion d'un examen (découverte dans le « sang » de poils de pinceau). Comme par réaction - ou défi ? - ce sont des hosties consacrées par l'abbé Vachère qui se mettent à saigner à partir du 16 octobre, et le même jour débutent les révélations attribuées au Sacré-Coeur :

> *Essentiellement marquées par la culpabilité, les messages que lui délivre Jésus sont catastrophistes. Ils baignent dans les malheurs annoncés, les rejets, le sang de la guerre auquel font écho les écoulements dont il affirme être témoin*[419].

Finalement, l'image est rendue à son propriétaire le 15 décembre, avec interdiction de l'exposer à la vénération du public : à peine replacée dans la chapelle, elle présente de nouvelles effusions de sang. Les événements se poursuivent durant une année, bien que l'évêque de Poitiers ait publié une mise en garde contre ce qui semble être une habile supercherie. Le 5 octobre 1912, Mgr Humbrecht édicte une ordonnance où il condamne les manifestations prétendument surnaturelles et qualifie l'abbé Vachère de « faussaire et escroc ». Le 17 mars 1913, devant la persistance des prodiges allégués, et surtout de la publicité faite en sous-main par leur protagoniste, il fait enlever l'image et les hosties sanglantes. Alors, deux jours plus tard, une autre effigie se met à saigner, puis c'est - le 16 septembre - une statue du Christ au tombeau qui répand du sang de toutes ses plaies, tandis que la statue de la Vierge qui complète le groupe verse des larmes. Il y aurait eu à ces prodiges sanglants de nombreux témoins.

Cette surenchère au miracle se double de la multiplication des messages attribués au Seigneur dont, en fin de compte, le sujet central est l'abbé Vachère lui-même, qualifié de « prêtre-victime » et habilité par ses voix célestes à donner des ordres aux chefs d'Etat et au Souverain Pontife lui-même :

> *Ordonne au pape d'avoir à faire porter à Rome les Divines Hosties sanglantes pour y être adorées. Sur son refus, je le rends, lui et tous ceux qui l'entourent, responsables des maux qui vont fondre sur l'Eglise et le monde*[420].

Tous les efforts déployés par Mgr Humbrecht pour réduire au silence le pauvre prêtre mégalomane s'étant révélés vains, l'abbé Vachère est excommunié *ad personam* par un décret du Saint-Office en date du 22 avril 1914, « par l'ordre exprès de Notre Très Saint Seigneur le Pape Pie X ». les sanctions ecclésiastiques n'auront sur lui d'autre effet que de la con-

---

419 - G. Bertin, *op. cit.*, p. 188.

420 - *Témoignages historiques*, p. 56.

forter dans son rôle de martyr, et il ne se rétractera jamais. Au contraire, il amplifiera ses vaticinations contre l'autorité ecclésiastique, tandis que se multiplieront autour de lui les prodiges sanglants. En 1920, c'est le crucifix prétendument donné par la vénérable Benedetta Frey qui saigne à son tour : l'objet étant réputé avoir appartenu à une mystique authentifiée par l'Eglise est censé conférer une légitimité surnaturelle supplémentaire aux phénomènes de Mirebeau. Or il est certain que jamais Benedetta Frey n'a donné son crucifix à l'abbé Vachère : elle n'en avait qu'un conformément au voeu monastique de pauvreté, et le tenait entre ses doigts au moment de sa mort. De même, il est prouvé que jamais l'abbé Vachère n'a célébré la messe du jubilé de profession de la sainte moniale : c'est le cardinal Francesco Cassetta, envoyé extraordinaire du pape pour l'occasion, qui assura l'office liturgique et communia de sa main la religieuse, le 10 novembre 1911. A cette date, l'abbé Vachère se trouvait à Mirebeau.

L'affaire a paru assez grave au Saint-Siège pour constituer une de ces causes expressément réservées au Saint-Office. Jamais celui-ci ne reviendra sur son jugement, à cause de l'obstination de l'abbé Vachère à persister dans ses déclarations, et à exhiber ses images et objets ensanglantés. A sa mort, l'Eglise lui refusera les obsèques religieuses, et il sera conduit à sa dernière demeure par une poignée de ses fidèles.

L'affaire en fût restée là si, en 1929, une révélation de la stigmatisée Theres Neumann n'avait provoqué une vive sensation et donné un regain d'actualité à une histoire depuis longtemps oubliée. On estimait généralement que la mystique allemande jouissait, lors de ses extases, du don d'hiérognosie (faculté de distinguer les objets bénits de ceux qui ne le sont pas, les reliques authentiques des fausses, et surtout les hosties consacrées). On lui aurait présenté un jour une image du Sacré-Coeur de Mirebeau-en-Poitou, et elle aurait réagi exactement comme elle réagissait lorsqu'elle était mise en contact avec de vraies reliques de la Passion. Elle aurait même assuré, à propos de l'abbé Vachère : « Il est au ciel, chez le cher Sauveur. Il était innocent ; c'était un prêtre pieux, on s'est trompé sur son compte, les messieurs ont eu tort, le Sauveur était content de sa conduite » [421].

Que penser de cet épisode pour le moins déconcertant ? Il ne faut pas attribuer à Theres Neumann un privilège d'infaillibilité : elle s'est parfois trompée dans ses discernements *surnaturels*. Plutôt que d'un cas d'hiérognosie, il aura pu s(agir en l'occurrence d'un phénomène de télépathie entre les fidèles de l'abbé Vachère et la stigmatisée, qui leur aurait alors « révélé » ce dont ils étaient convaincus, et qu'ils portaient en eux sans le formuler.

Par ailleurs, Theres était sensible en extase à toute effigie du Christ en croix ou souffrant, à toute iconographie du Sacré-Coeur ou de la Passion, et c'est le sujet même de l'image, et non les faits prétendument surnaturels liés à celle-ci, qui aura pu susciter sa réaction. Enfin, le cas se rappro-

421 - Friedrich Ritter von Lama, *Chronique de Konnersreuth*, 1929, p. 186, et 1931, pp. 19-20.

che d'un incident similaire : Theres Neumann s'était prononcée à peu près dans les mêmes termes sur soeur Canisia, une religieuse du diocèse de Freiburg i. B., qui avait été expulsée de sa congrégation et excommuniée à la suite de *miracles* comparables. L'archevêque de Freiburg avait alors réagi vivement, au point de reprendre le dossier de soeur Canisia : on avait alors pu mettre en évidence qu'elle était irresponsable, parce qu'atteinte d'une grave maladie mentale dont on avait sous-estimé l'importance lors de l'enquête sur les faits.

C'est probablement dans cette direction qu'il convient de chercher l'explication de la révélation reçue par Theres, mais également des miracles de Mirebeau-en-Poitou. L'abbé Vachère était sans doute un prêtre pieux et sincère, mais peu équilibré. Il éprouvait une véritable fascination pour le merveilleux et, attiré par les apparitions de Tilly-sur-Seulles, il s'était attribué - sans mandat de quiconque - la mission de faire aboutir la cause à Rome, en passant par dessus l'autorité de l'ordinaire du lieu et en se prévalant de relations haut-placées au Vatican. Il n'aura réussi qu'à augmenter le trouble dans une affaire déjà passablement embrouillée : *L'abbé Vachère, par son attitude, jette une ombre sur la Cause de Tilly* [422].

D'une autre façon - par des appréciations malveillantes à l'encontre de Claire Ferchaud et par sa critique de la position bienveillante adoptée par l'évêque de Poitiers envers cette mystique -, il a porté à celle-ci et à sa mission un tort considérable.

Qu'en est-il de la matérialité des faits de Mirebeau-en-Poitou ? Nombre d'entre eux n'ont eu pour unique témoin de leur commencement que l'abbé Vachère. Les autres personnes ont été mises en face du fait accompli : images et hosties maculées de sang, statues mouillées de larmes. En aucun cas il n'existe de témoignage circonstancié faisant état de la constatation par des tiers du processus de saignement ou de lacrymation. D'autres phénomènes allégués - parfums exhalés par le Sacré-Coeur, lumières mystérieuses - sont attestés uniquement par l'abbé Vachère. A Tilly-sur-Seulles, l'exceptionnelle lacrymation de la statue de la Vierge Marie ne se produit qu'en présence de l'abbé Vachère. Enfin il conviendrait d'étudier les implications financières de tous ces *miracles*. Mgr Humbrecht condamna dans les termes les plus catégoriques ce prêtre qu'il qualifiait d'escroc. Son successeur, Mgr de Durfort, prélat d'une haute vertu et fort circonspect, arriva aux mêmes conclusions. On ne peut pourtant pas les taxer d'anti-mysticisme, la premier a soutenu la mission de Claire Ferchaud, le second a tenu en haute estime Josefa Menendez, religieuse du Sacré-Coeur qui faisait état de révélations surnaturelles et dont la cause de béatification est aujourd'hui bien avancée. Qu'en fut-il réellement des saignements d'images pieuses chez l'abbé Vachère ? Bien que l'on ait cru pouvoir mettre en évidence la présence de sang humain, Mgr Humbrecht qualifiait le liquide de « peinture ». Bien des questions resteront sans réponse, la seule

422 - J.-F. Villepelée, *op. cit.*, p. 12.

certitude est qu'il ne s'agissait en rien d'authentiques interventions divines.

Cela n'est pas sans rappeler le cas similaire d'un prêtre français familier de San Damiano, qui bénéficiait auprès des adeptes de ces apparitions d'une solide réputation de piété. Il se disait mandaté par le Saint-Siège et missionnaire apostolique, ce qu'attestait sa soutane grise (en fait, il était allergique au noir), et en relations avec les plus hauts dignitaires du Vatican. A la suite de conflits avec un confrère - chacun aspirant à être le chapelain du futur sanctuaire, que l'on attend toujours -, il fut chassé du lieu par Mamma Rosa. Revenu en France, il caressa le projet de fonder une communauté de religieuses réparatrices, encouragé qu'il était par les prétendues révélations d'une des fidèles de la Madone des Roses que son patronyme avait fait surnommer *Marie la Perruche* : des images saignaient, pour preuve de l'authenticité de leur commune mission. Ce prêtre est aujourd'hui décédé, et son rêve ne s'est pas réalisé. En proie à de semblables fantasmes, un éditeur « catholique » fort connu s'était lui aussi investi d'une mission : il se posait comme le paladin des valeurs familiales et de la doctrine sociale de l'Eglise, se targuant d'avoir ses entrées à la Curie romaine et d'y bénéficier de puissants appuis, et se prévalant de l'aval d'*âmes privilégiées* dont les révélations et les prodiges de statues en larmes cautionnaient son action. Cela ne lui évita pas une condamnation officielle par la conférence épiscopale de France, et ses prétendues protections vaticanes servaient surtout de publicité pour sa maison d'édition, lui ouvrant les portes et les chéquiers de crédules fidèles. Il me demanda de l'accompagner à Rome, et j'eus l'occasion de constater qu'en fait de relations dans les hautes sphères religieuses, il était plutôt *persona non grata* dans les dicastères romains : il comptait sur moi pour l'introduire auprès de certains *Monsignori* dont il s'imaginait à tort que j'étais un familier, sinon un intime. Quant aux pleurs de ses Madones tutélaires, tantôt leur propre inefficacité les fit se tarir, tantôt ils redoublèrent, en signe d'affliction face aux oppositions et aux « persécutions » dont il était victime de la part de la hiérarchie ecclésiastique.

4. Les *images miraculeuses* de Cossirano (Italie, 1953-1960).

Dans l'intéressant ouvrage qu'elle a consacré aux « faits extraordinaires du peuple de Dieu », Gabriella Lambertini a consacré un chapitre aux phénomènes étranges qui accompagnèrent de 1953 à 1960 les apparitions de la Madone alléguées à Cossirano, une paroisse du diocèse de Brescia. Une fillette, puis d'autres, et enfin quelques adultes, affirmaient bénéficier de célestes visions au cours desquelles ils recevaient de la Vierge Marie des messages à forte teneur eschatologique. Dans le même temps, des signes prodigieux venaient attester auprès des fidèles de cette mariophanie la véracité des dires des visionnaires:

> *Dans les cénacles de Castrezzato, Ospedaletto, Valseriana, Vertova, Cene, et particulièrement dans celui de Trenzano, des images saintes auraient pleu-*

ré des larmes de sang. Deux des enfants avaient le don d'annoncer ces phénomènes de larmoiement, et généralement la veille, ou encore au moment où ils commençaient dans quelque endroit de la maison qu'ils ne voyaient pas[423]

Il est fait mention de « plus de mille images et statues saintes [qui] ont pleuré des larmes de sang » dans la maison de Rocco Invernizzi, siège d'un des cénacles de prière suscités par les prétendues apparitions :

Ce fut le 23 mai 1957 qu'une des voyantes annonça à Rocco que le jour suivant une statue pleurerait dans sa maison. Le lendemain, en effet, une statue du sacré-Coeur qui se trouvait à côté de l'escalier extérieur, là où il y avait un petit autel devant lequel les fidèles se réunissaient pour prier, versait des larmes de sang. Ces larmes de sang coulaient sur le visage, les mains et le coeur de la statue. Ce phénomène s'est produit sept fois, et deux fois la statue a pleuré des larmes humaines en présence de plusieurs témoins. Les enfants de ce cénacle continuèrent à annoncer, à intervalles, des larmes de sang qui se produiraient jusqu'au 12 mai 1958 et, par la suite, jusqu'en 1960. Les statues qu'on y avait portées, pleuraient parfois ensemble, et ce jusque fin 1960 [424].

La réalité des faits a été suffisamment établie pour qu'on ne puisse les révoquer en doute : il y eut de nombreux témoins, on recueillit sur des linges et des tampons d'ouate le liquide qui voulait des images, et que plusieurs laboratoires identifièrent comme du sang humain du groupe A. Pourtant, au terme de longues et scrupuleuses investigations, l'autorité ecclésiastique sanctionna avec sévérité les prétendues apparitions et leur cortège de signes miraculeux. A une première mise en garde édictée en 1954, succéda en juillet 1958 un mandement pastoral de Mgr Giacomo Tredici, évêque de Brescia :

Après examen diligent des faits par des personnes chargées par nous de le faire, nous devons conclure qu'il n'y a pas de motifs suffisants pour y voir une intervention surnaturelle. C'est pour cela que nous renouvelons la défense aux prêtres, même des autres diocèses, aux religieux et religieuses, de soutenir ce mouvement, ne fût-ce que par leur seule présence, et nous invitons tous les fidèles à s'abstenir de toute forme de culte qui se rapporte à ces faits [425].

Un communiqué de don Luigi Trancana, curé de Trenzano - qui rapporte des paroles de l'évêque auxiliaire de Brescia - permet d'entrevoir une explication pour ces manifestations :

423 - Gabriella Lambertini, *Dieu nous fait-il signe ? Les faits extraordinaires du peuple de Dieu ; signes des temps ?*, Marquain (Belgique), Ed. Jules Hovine, 1976, p. 77.

424 - *Ibid.*, pp. 77-78.

425 - *Ibid.*, p. 79.

Les statues du Sacré-Coeur, de la Madone et les crucifix n'ont jamais pleuré le sang du Seigneur ni de la Sainte Vierge. Ce qu'on a vu sur leur visage et sur leur corps est oeuvre humaine[426].

Il y avait donc de forts soupçons - sinon des preuves - de supercherie, peut-être inconsciente. Ou bien, se serait-on, une fois de plus, trouvé confronté à des phénomènes de *projection ectoplasmique* ? Mais d'autres détails jettent une inquiétante lumière sur ces prétendus miracles :

Une pauvre vieille femme avait l'habitude, à cette époque, de solliciter la bénédiction d'un prêtre du diocèse, car elle craignait d'être sujette à une infestation diabolique. Au cours de ces bénédictions, elle entrait en crise et, de ses poings serrés, elle se mettait à frapper rageusement les objets sacrés. Le prêtre, qui la bénissait en présence de quelques personnes invitées à prier, eut l'idée de l'interroger sur les événements de Cossirano. Elle répondit immédiatement : « Opérations diaboliques, opérations diaboliques ! C'est nous qui sommes là-bas ! » [427].

On objectera, avec raison, qu'il s'agit là d'une réaction purement subjective, encore que l'incident ait eu lieu tout au début des faits de Cossirano, dont la vieille « possédée » ignorait, nous précise-t-on, l'existence.

Tout aussi étonnante est l'anecdote suivante : cinq jeunes femmes de l'Action Catholique se rendirent un jour à Cossirano pour étudier sans préjugés ce qui s'y passait. Elles s'étaient munies d'eau bénite, dont elles jetèrent discrètement quelques gouttes dans la direction où plusieurs enfants en larmes prétendaient voir la Vierge. Ce fut alors un spectacle insoutenable ; les pauvres gamins se mirent à pousser des cris horribles, se contorsionnèrent par terre et tentèrent en vain de prendre la fuite. Revenus à eux, ils déclarèrent qu'à un moment précis - celui où les jeunes femmes jetèrent l'eau bénite, ce qu'ils n'avaient pas remarqué -, la figure de la Vierge qui se montrait à eux sous l'aspect de Notre-Dame de Lourdes s'était muée en un monstre hideux, menaçant et rugissant, entouré de flammes, qui se débattait dans d'effroyables convulsions [428].

En 1974 encore, bien que les faits eussent été condamnés depuis plus de quinze ans, don Faustino Negrini, curé de la paroisse de Gussago proche de Cossirano, pratiquait des exorcismes à l'aide d'une statuette *miraculeuse* de la Madone qu'il avait acquise dans un des cénacles de prière. Cette effigie continuait à cette époque de verser des larmes, et le prêtre affirmait bénéficier d'apparitions. L'autorité ecclésiastique n'intervint pas, afin d'éviter toute médiatisation de faits qui restèrent confidentiels :

Quant aux prétendues apparitions de la Madone à Don Faustino Negrini à Gussago, en 1958, je dois préciser que depuis cette date don Faustino Negri-

426 - *Ibid.*, p. 80.

427 - Quidam [pseudonyme d'un prêtre, probablement], *Il diavolo*, Brescia, édition privée, 1969, p. 213.

428 - *Ibid.*, pp. 213-214.

ni est le desservant du sanctuaire marial de la Stella, à Gussago. Jusque voici quelque temps encore, il a exercé une action d'exorciste non autorisée, mais tolérée à cause de l'âge extrêmement avancé de ce prêtre[429].

Lors d'un séjour que j'effectuai à San Damiano en 1972, une habituée des lieux, invétérée « coureuse d'apparitions », me donna une image dont je crus, à première vue, qu'il s'agissait de Notre-Dame de Lourdes : c'était en effet la même iconographie, avec simplement une couronne en plus. Les Italiens ayant pour habitude de parer leurs Madones de diadèmes et de bijoux, cela ne m'étonna aucunement. Quelques mois plus tard, revenu en France, j'allai visiter la mystique Symphorose Chopin et, croyant lui faire plaisir, je lui offris cette image. A peine l'eut-elle touchée qu'elle la rejeta vivement, comme si elle s'était brûlée, me disant d'un ton où se mêlaient la surprise et un peu de reproche : « Mais, c'est une image du diable ! C'est le diable qui s'est déguisé en Sainte Vierge ! » Je repris l'image et l'examinai : elle représentait *Marie Immaculée, Reine des Victoires de Cossirano.* C'est à la suite de cet incident que je m'informai sur ces événements dont j'ignorais tout, et que Symphorose connaissait évidemment moins que moi.

Il se pourrait donc bien que de mystérieuses interventions d'ordre préternaturel diabolique aient été à l'origine des prétendues apparitions de la Madone et des prodiges qui les soulignaient. Cette hypothèse, qui n'a pas été formulée explicitement par l'évêque de Brescia, justifie peut-être le ton extrêmement sévère du décret épiscopal du 26 avril 1960, dernier texte officiel de la curie épiscopale de Brescia, qui mit un terme à cette histoire : les fidèles prirent leurs distances, les apparitions et les miracles allégués allèrent se raréfiant, pour cesser définitivement dans les derniers jours de l'année 1960.

5. Le *triple miracle* de Schwandorf (Allemagne, 1977-78).

L'Italie n'a certes pas l'exclusivité des manifestations extraordinaires, quand bien même les mentalités religieuses de la péninsule - notamment dans le sud - constituent un terrain propice à l'intrusion du merveilleux et du surnaturel dans l'existence des hommes. Les frontières entre humain et divin sont beaucoup plus floues et mouvantes dans ce pays, que par exemple dans notre France réputée cartésienne ou dans les pays germaniques raidis par la poussée luthérienne. On ne saurait par ailleurs négliger la force et la richesse des influences byzantines dans la religiosité du peuple italien en Calabre et dans les Pouilles, mais aussi jusqu'à Milan ou Ravenne. Voici néanmoins des événements « miraculeux » qui se sont déroulés à une date assez récente en Bavière, bastion du catholicisme en Allemagne.

429 - Lettre à l'auteur de don Luigi PEZZOTI, chancelier de la curie épiscopale de Brescia, 21 février 1979.

Une certaine Franziska Krüger - Fanny pour les intimes - coule des jours presque heureux avec son mari Walter, dans leur petit pavillon du 15, Sommerstrasse, à Schwandorf, modeste cité industrielle sise à la lisière de la forêt franconienne. Il est protestant, elle est catholique, il boit un peu et elle prie beaucoup. Elle s'est aménagé un oratoire dans une chambre du premier étage, qui ressemble plutôt à une boutique d'objets de piété, tant y sont nombreux statues, images saintes et crucifix. Elle passe là de longues heures en méditation, favorisée parfois de paroles intérieures du Christ et d'apparitions d'âmes du Purgatoire, nourrissant envers ces dernières une profonde dévotion. Parfois aussi elle déprime, se désolant de la conduite de son époux, au point d'avoir eu même la tentation de se jeter dans la rivière proche, pour en finir une fois pour toutes. Une femme d'une profonde religiosité, quelque peu exaltée assurément, et fragile psychologiquement : telle est la protagoniste des faits.

Le 7 janvier 1977, alors qu'elle rénove les papiers peints de la maison, elle s'aperçoit qu'une photographie sous verre de Notre-Dame de Fátima présente des gouttelettes d'eau autour des yeux. Impressionnée, elle s'en va chercher quelques voisins, qui constatent le fait. La rumeur d'une Madone miraculeuse versant des larmes vient de naître.

Très vite, des foules de dévots affluent devant la sainte image : les uns voient des traînées de gouttelettes immobiles sous le verre, à la hauteur des yeux ; d'autres ont la chance de saisir le moment où le liquide coule en filets le long de la vitre protectrice. Mais jamais personne ne constate le début du phénomène, c'est-à-dire le *jaillissement* de larmes des yeux de l'image. Alors beaucoup repartent sceptiques, et on ne se prive pas de parler à mots couverts de supercherie et d'illusion. Le 31 janvier, ces pleurs cessent. Entre-temps, pour répondre au désir des pèlerins, Fanny a déplacé l'image - qui jusqu'alors se trouvait sous le bras d'un crucifix - afin de la rendre plus accessible. A la place, elle a accroché l'effigie d'une Madone connue sous le nom de *Rosa Mistica*. Le 4 février, celle-ci se met à pleurer de la même façon que la précédente qui, elle, reste désespérément sèche. Le prodige réveille les ardeurs dévotionnelles des convaincus de la première heure, qui ameutent le public, et des dizaines d'autobus affrétés pour la circonstance amènent croyants et curieux jusqu'au pavillon de la Sommerstrasse. Las ! le prétendu miracle va s'amenuisant, pour cesser à son tour le 20 février.

Pendant plusieurs mois, il n'y a plus rien. Fanny déprime, Walter - qui était devenu sobre - se remet à la bouteille. Mais le 28 novembre, les époux découvrent fortuitement que l'image de Rosa Mistica est à nouveau couverte de gouttelettes. Le 5 décembre, c'est Notre-Dame de Fátima qui se remet à pleurer, et le jour de Noël, une image représentant la Madone des Larmes de Syracuse est à son tour ruisselante de larmes. La chapelle domestique se révèle bientôt trop exiguë pour accueillir les centaines de personnes qui veulent voir le triple « miracle ». Les foules sont d'autant

plus fanatisées que court la rumeur d'une attitude plutôt favorable de Mgr Graber, évêque de Regensburg. En réalité, le prélat, homme profondément surnaturel, n'a pas voulu écarter a priori l'éventualité d'une intervention céleste, aussi a-t-il institué dès le mois de juillet 1977 une commission d'enquête chargée d'étudier les faits. Or, au printemps 1978, son successeur fait publier une note pastorale inspirée par les conclusions de la commission d'enquête mandatée par Mgr Graber (qui s'est entre-temps retiré, à cause de son grand âge), et par celles d'une deuxième commission indépendante de la première, nommée en janvier 1978. Les conclusions des deux équipes se recoupaient pleinement :

L'apparition de traces évidentes d'humidité a pu être observée au cours des années 1977 et 1978, à chaque fois au début de la saison hivernale seulement. Ces traces résultent de l'infiltration dans le mur auquel sont suspendues les images, infiltrations dues à une défectuosité du toit. Cette défectuosité était depuis longtemps connue des époux propriétaires de la maison, qui n'y avaient jamais porté remède. L'enquête a établi qu'au sujet des traces d'humidité observées sur les images soumises à l'examen, il s'agit sans aucun doute d'eau de condensation, qui résulte du défaut de construction évoqué précédemment, et qui disparaît lors de conditions climatiques particulières, c'est-à-dire durant la saison chaude. Les modifications qui apparaissent sur le papier ou le support des photographies soumises à l'examen, résultent des effets de l'humidité et de la prolifération subséquente de moisissures et de bactéries. De semblables modifications ont été mises en évidence dès lors qu'on a soumis d'autres matériaux semblables - photographies, papier ou carton - à des conditions identiques. A la suite de ces résultats, on ne peut plus dire qu'il s'agit là de « larmes de Marie ». Aussi l'évêque se voit-il dans l'obligation de prohiber tout culte relatif à ces images, ainsi que toute organisation d'assemblées de prière, de pèlerinages ou de célébrations liturgiques ayant ces images pour objet, ainsi que toute diffusion de photographies de ces images[430].

Le mandement épiscopal ne convainc ni ne décourage les fidèles, non plus que les époux Krüger qui font édifier dans leur jardin - grâce aux offrandes des pèlerins - une chapelle spacieuse destinée à abriter les trois saintes images. Depuis que celles-ci y sont exposées à la vénération des âmes crédules, elles n'ont plus jamais émis la moindre « larme ». Walter Krüger est décédé peu après les événements, ayant été favorisé - assurait-il - d'apparitions de la Vierge et de Padre Pio (qui ne l'ont nullement incité à entrer dans le giron de l'Eglise catholique), et la chère Fanny s'est mise à son tour à vaticiner, à partir de célestes visions dont elle n'était pas moins comblée. Les inconditionnels du *miracle* de Schwandorf et les incontournables mémères de pèlerinages, que l'on rencontre de Garabandal à San Damiano,, et de la tombe de Padre Pio à celle de Marthe Robin, et qui voient partout des soleils dansants et des pluies de fleurs, viennent encore

430 - Texte paru dans le bulletin d'informations diocésaines de Regensburg ; les 29 mai et 14 juin 1978.

de nos jours s'extasier devant les traces laissées par les larmes de la Vierge sur les trois images, notamment les taches rougeâtres qui constellent l'effigie de Notre-Dame de Fátima : marques de moisissure provoquées par un champignon chromogène de la famille du *micrococus prodigiosus*, plus connu sous le nom de « bactérie de l'hostie sanglantes ».

Tout est parti d'une illusion habilement entretenue, à partir de l'interprétation erronée de faits explicables de la façon la plus naturelle qui soit. Il n'est pas interdit qu'il y a eu également supercherie de la part des époux Krüger, qui connaissaient bien l'état défectueux du mur sur lequel étaient suspendues les images. Un détail inclinerait à le croire : alors que le « miracle » battait son plein, ils accueillirent un homme qui se présentait comme prêtre catholique et qui célébra plusieurs fois la messe devant les « saintes images », en présence de nombreux pèlerins. Enquête faite, la curie épiscopale de Regensburg découvrit que le soi-disant prêtre était un escroc, ordonné dans des circonstances troubles et de façon tout à fait irrégulière par un évêque vietnamien résidant à Rome, Mgr Pierre-Martin Ngô dinh Thuc : celui-ci avait procédé en 1975-76 à des ordinations sacerdotales et à des consécrations épiscopales gravement illicites, dans le cadre des fausses apparitions d'El Palmar de Troya (Espagne), agissements qui lui avaient valu d'être excommunié et suspens a divinis. Il avait fait mine de se rétracter, puis avait recommencé d'ordonner d'autres « prêtres », en dépit de l'interdiction formelle de Rome. Lorsque l'évêque de Regensburg alerta les époux Krüger sur la situation du prétendu prêtre catholique, ils ne voulurent rien entendre, et la célébration des messes se poursuivit de plus belle : comment, en effet, eût-on pu se passer des services d'un tel homme, qui rendait plus crédibles encore les faits en les cautionnant de son autorité *sacerdotale* et qui donnait aux fidèles abusés l'impression que les autorités ecclésiastiques - en permettant la célébration de l'eucharistie - entérinait les « miracles » allégués ?

Malgré tant d'éléments négatifs, des conversions ont été signalées, et même des guérisons en apparence prodigieuses. Mais, jusqu'à preuve formelle de l'authenticité de ces grâces, cela fait partie des légendes qui se créent autour de manifestations prétendument miraculeuses, dans un but de propagande plus que d'édification, et souvent au détriment de la vérité.

6. Les *pleurs* de Rosa Mistica à Maasmecheln (Belgique, 1982).

A partir de 1982, la petite cité de Maasmecheln, dans le Limbourg belge, a été lé théâtre d'événements comparables à ceux de Schwandorf. Ils se sont déroulés au domicile des époux Linden, 115, Koning-Albert-Laan : un charmant pavillon dans lequel monsieur Linden, un ancien professeur, espérait savourer les joies de la retraite et pratiquer avec son épouse Maria, naguère coiffeuse, l'art d'être grands-parents.

C'est la fin de l'été. Le 14 septembre, Maria reçoit chez elle, pour une neuvaine de prière, une statue pèlerine de la Vierge connue sous le

nom de *Rosa Mystica*. Cette coutume, réactualisée depuis une vingtaine d'années et assez répandue dans certains pays de vieille tradition mariale, consiste à accueillir dans une maison privée une image sacrée que l'on met à l'honneur sur un autel improvisé et devant laquelle le voisinage se réunit à heures fixes pour prier, notamment en méditant les mystères du rosaire. Au bout de neuf jours, la statue ou l'icône passe dans une autre maison, et ainsi de suite : il se crée de la sorte une chaîne de prière ininterrompue à partir de l'image « pèlerine ». Maria est d'autant plus réceptive à cette pieuse initiative, qu'elle et son mari sont catholiques pratiquants. Elle-même est issue d'une famille modeste où l'on cultivait des valeurs qui peuvent à certains paraître désuètes : le respect des traditions familiales et religieuses, le sens du travail - il y avait treize bouches à nourrir, et elle était l'aînée -, etc. Elle a connu une existence éprouvée : de ses sept enfants, quatre sont morts en bas-âge, et elle a traîné jusqu'en 1980 une succession de maladies et d'infirmités qui ont nécessité une trentaine d'opérations. Elle attribue une soudaine et durable amélioration de sa santé à l'intercession de Padre Pio, qu'elle invoque avec confiance. Mais d'aucuns parlent d'hystérie.

Le 15 septembre, fête de Notre-Dame des Douleurs, plusieurs personnes qui récitent le chapelet devant la statue, s'interrompent en s'exclamant : la Vierge pleure ! En effet, Maria voit sur les joues de la Madone quelques gouttelettes, mais, pensant à un incident naturel, elle calme son petit monde, et la prière se poursuit avec ferveur. Après le départ des voisins, elle prend la statue pour l'essuyer avec un linge sec : il ne serait plus question de ces prétendues larmes, causées sans doute par un phénomène de condensation, ou par un mouvement maladroit lors de l'arrosage des plantes qui ornent l'autel improvisé. Au moment où elle va remettre la statue à sa place, elle sent un liquide couler sur ses mains et voit avec stupeur qu'effectivement, des larmes coulent des yeux de la Madone.

Le lendemain, la rue est noire de monde : la nouvelle ayant été ébruitée, des centaines de personnes veulent voir « la Vierge qui pleure ». Les Linden doivent céder à la pression de la foule, et un défilé ininterrompu de curieux et de dévots assaille leur maison pendant les sept jours que dure encore la neuvaine. Mais il n'y a plus de manifestation insolite, et tout semble devoir rentrer dans l'ordre lorsque la statue est rapportée au couvent de Hamont, d'où elle provient.

En mars 1983, Maria Linden fait l'acquisition d'une statue identique : elle se propose de la vénérer chez elle et, à l'occasion, de la prêter en qualité de Vierge pèlerine aux familles qui en feront la demande. Elle est ainsi à l'origine d'un réveil de la piété mariale dans la région, car elle consacre son temps et ses efforts à cet apostolat des neuvaines. Le 8 août, un prêtre polonais de passage qui a entendu parler de la lacrymation du 14 septembre 1982, exprime le désir d'examiner la nouvelle statue. Comme on la lui montre, de grosses larmes jaillissent des yeux de l'effigie et roulent le

long de ses joues. A partir de là, on comptera des centaines de lacrymations, observées par de nombreux témoins. La statue est exposée dans une pièce de la maison aménagée en oratoire, que les Linden ouvrent aux pèlerins :

> *C'est ainsi qu'a commencé le phénomène de lacrymation presque ininterrompu jusqu'à présent, qui parfois cesse pendant quelque temps, « comme chez une personne qui ne pourrait plus pleurer d'avoir trop pleuré », dit Mme Linden. Le plus souvent, les paupières rougissent au moment où la statue va pleurer (...) Jamais la Vierge n'a émis de larmes de sang, contrairement à ce qu'on a raconté ça et là (...) Certains ont eu le bonheur d'observer le jaillissement spontané des larmes, qui coulent ensuite le long des joues de la statue, d'autres en voient les traces humide et parfois la grosse goutte que forme l'accumulation des larmes au menton de la Vierge, et qui tombe ensuite sur les linges disposés au pied de la statue. Autant que possible, on distribue aux pèlerins des fragments de cette étoffe, qui a recueilli les larmes, dont il s'échappe parfois une intense odeur de roses* [431].

Les enquêtes et examens effectués par le docteur Erik Ballaux, radiologue, puis par une équipe de l'I.P.C. de Bruxelles-Wolluwe dirigée par le professeur Van Hoof, ont abouti aux conclusions suivantes :

- le processus de jaillissement spontané des larmes a été constaté par de nombreux témoins.
- le liquide ne coule que des yeux de la statue.
- il ne s'agit nullement d'un phénomène de condensation.
- il n'y a ni trucage, ni manipulation de la statue. Tout soupçon de fraude ou de supercherie doit être écarté.
- à l'analyse, le liquide qui jaillit de yeux de la statue ne peut être identifié comme des larmes humaines, même s'il en contient certains composants chimiques et organiques : ceux-ci sont en quantité trop infime, comparativement à la composition des larmes humaines.

Sommes-nous en présence d'un authentique miracle ? Il appartient à l'Eglise d'en juger, mais l'évêque de Hasselt, dont relève Maasmecheln, n'a jamais voulu ouvrir une enquête : aux yeux de l'autorité ecclésiastique, la chose était claire, on avait affaire à une hystérique. Si des éléments positifs prêchent en faveur du surnaturel - la dignité et la retenue de monsieur Linden, homme d'une grande probité ; le désintéressement et la vie de prière des époux ; le réveil de la ferveur mariale dans la région ; la signification que de nombreux croyants ont attachée à ce prodige de lacrymation, perçu comme un appel silencieux à la prière et à la conversion -, la personnalité de Maria Linden pose quelques questions : par moments exaltée et volu-

---

431 - Gerhard HERMES, *Die Tränen der « Rosa Mystica » - Maria weint in Belgien*, Stein-am-Rhein, Christiana Verlag, 1984, pp. 6-7.

bile, elle racontait des histoires extravagantes sur son expérience mystique, nourrissait des fantasmes de miracles et de mission reçue du Ciel. Un étrange incident apporte peut-être quelque lumière sur ces faits : la statue a été filmée alors que son visage ruisselait de larmes, mais au développement de la pellicule, on constata avec stupeur qu'elle pleurait des larmes de sang. Une interférence paranormale ou même diabolique n'est donc pas à exclure, non plus que de subtiles manipulations effectuées par Maria Linden, que sa profession de coiffeuse amenait à user de produits chimiques susceptibles d'effets-retard. Elle est décédée en juin 2001, emportant avec elle le secret des larmes de sa Madone, auxquelles se propres enfants n'ont jamais accordé le moindre crédit.

STATUES MIRACULEUSES, STIGMATES ET APPARITIONS

Souvent, les saignements, exsudations ou lacrymations d'images saintes, sont liés à des faits de stigmatisation ou d'apparition : les détenteurs de telles images sont favorisés de grâces en relation plus ou moins explicite avec les prodiges signalant ces effigies. Quelle est le lien entre ces manifestations extraordinaires et les faveurs mystiques que reçoivent ou prétendent recevoir leurs propriétaires ? Dans plusieurs mariophanies, les pleurs d'une statue ou d'une image de la Vierge sont interprétés comme de signes *objectifs* qui authentifient la réalité du phénomène *subjectif* que sont visions et apparitions. Les fidèles y reconnaissent - parfois à juste titre - la « preuve » que le (la) visionnaire est sincère lorsqu'il (elle) affirme voir la Mère de Dieu : le signe est un sceau divin qui garantit le caractère surnaturel de la révélation.

1. Le signe authentifiant l'apparition.

Au XX[e] siècle, l'origine céleste de plusieurs apparitions mariales aurait été confirmée par des prodiges sur des images saintes. Le phénomène de la relation mariophanie / image(s) *miraculeuse(s)* semble avoir été amorcé en 1934 avec les faits de Lokeren-Naastveld, en Belgique, où des crucifix appartenant aux visionnaires Berthonia Holtkamp et Joseph Kempenaers auraient émis du sang : la supercherie a été dénoncée le 25 mars 1942 par le cardinal Van Roey, archevêque de Malines-Bruxelles. D'autres faits du même ordre ont accompagné des apparitions présentant un caractère d'authenticité, tels les événements d'Akita, au Japon. Mais de semblables cas sont rarissimes, malgré la multiplication de prétendus prodiges sur les images saintes dans le dernier quart du XX[e] siècle.

* La visionnaire espagnole MARIA NIEVES SAIZ est née le 5 avril 1931 à Saragosse. Elle a eu sa première apparition de la Vierge - sous le vocable complexe de *Marie, Reine des Victimes et Mère des Prêtres, Corédemptrice, Médiatrice et Avocate universelle* - le 4 août 1938 à Madrid, où sa famille

s'était établie. Elle avait sept ans à peine. Les apparitions, nombreuses, se sont prolongées jusqu'au 1er septembre 1972, accompagnées de messages demandant que l'on fît exécuter une statue représentant Marie telle qu'elle se montrait : une Vierge à l'Enfant, leurs deux coeurs visibles sur la poitrine, se tenant debout sur un globe terrestre devant une grande croix, une colombe planant au-dessus d'elle au sommet d'une auréole de douze coeurs d'or entourant la tête de la Madone. Cette effigie compliquée ne fut réalisée qu'en 1960, oeuvre d'un sculpteur qui la tailla dans une seule pièce de bois.

La statue, haute d'une soixantaine de centimètres, aurait répandu une notable quantité de sang au moment où un prêtre la bénissait, alors qu'elle sortait à peine de l'atelier de l'artiste : le liquide s'écoulait du coeur de la Vierge. Le phénomène se renouvela le 27 novembre 1963, fête de la Médaille Miraculeuse. Deux médecins, les docteurs Serrano de Pablo et Solana, firent analyser le liquide : « sang humain très pur, du groupe A ». Pour plus de sûreté, ils enfermèrent l'objet préalablement nettoyé dans un tabernacle de bois à porte vitrée, sur laquelle furent apposés les scellés. Tout cela enregistré par un acte passé devant Me Bellido, notaire.

Maria Nieves récupéra cette châsse d'un nouveau genre et l'installa dans son oratoire. Le 12 octobre 1965, fête de Notre-Dame du Pilar, patronne de l'Espagne, du sang jaillit des coeurs de l'Enfant et de la Vierge, et des yeux de celle-ci. La statue était toujours dans son habitacle scellé, ce qui excluait toute intervention extérieure. Le prodige se renouvela encore cinq fois, toujours à l'occasion d'une fête liturgique, les sceaux restant intacts. La dernière effusion sanglante semble s'être produite le 14 septembre 1976, fête de la Croix glorieuse.

Dans les messages que recevait la voyante, la Vierge définissait ces prodiges comme des signes attestant le caractère surnaturel de ses apparitions, mais aussi comme l'expression de ses souffrances et de celles de son Fils à cause des péchés de l'humanité, en particulier ceux des âmes consacrées. Malgré leur caractère spectaculaire, les faits n'ont connu qu'une audience limitée, aussi les autorités ecclésiastiques n'ont-elles pas eu à intervenir publiquement :

> *L'archevêché n'a émis aucun jugement officiel sur les apparitions supposées de la Vierge Marie aux nommés Maria Nieves et Francisco Pacheco [son mari], et donc ne s'est prononcé ni en leur faveur, ni contre elles. Mais plus d'une fois nous avons attiré l'attention des responsables sur la publicité qui entoure ces faits à cause de leurs excentricités* [432].

Marginalisés par la personnalité de leurs protagonistes et l'indifférence des fidèles, puis éclipsés par des mariophanies qui ont bénéficié d'une large médiatisation, ces faits sont aujourd'hui presque oubliés.

* Il n'en va pas de même avec les apparitions dont se prévalait (et se prévaut encore) une visionnaire portugaise nommée Maria da Conceiçao

432 - Lettre de la chancellerie de l'archevêché de Madrid à l'auteur, 20 juin 1980.

Mendes, qui a rendu célèbre dans le monde entier - du moins dans le microcosme des amateurs de merveilleux répandus sur toute la planète - la localité de Ladeira do Pinheiro. Théâtre d'un véritable festival de prodiges allégués et de manifestations plus extraordinaires les unes que les autres, la modeste cité lusitanienne aurait motif de s'enorgueillir d'un sanctuaire qui prétend concurrencer celui, tout proche, de Fátima, si les autorités ecclésiastiques avaient avalisé cette nouvelle mariophanie.

Les apparitions présumées de la Vierge, mais aussi de Jésus, d'une foule de saints et de cohortes d'anges, ont débuté le 18 février 1962. Le 1er décembre 1968, un grand crucifix exposé dans la maison de la visionnaire fut retrouvé ruisselant de sang. Le prodige se renouvela le 4 janvier 1969, plus impressionnant encore, accompagné cette fois d'effluves odorants. C'était, affirmait la visionnaire, un signe donné pour authentifier le caractère surnaturel des apparitions. Il se répéta encore à maintes reprises, agrémenté de manifestations toujours plus variées et plus originales.

Malgré le caractère spectaculaire du *miracle* et d'autres signes, les autorités ecclésiastiques ont réagi avec une extrême rigueur contre les prétendues apparitions de Ladeira. Deux notes pastorales, du patriarcat de Lisbonne le 4 février 1965, et de la curie épiscopale de Santarém le 17 juin 1977, dénient à ces faits un quelconque caractère surnaturel, interdisent toute manifestation cultuelle sur les lieux, et exhortent les fidèles à se tenir à l'écart de cette affaire. La visionnaire et ses adeptes sont excommuniés.

La conférence épiscopale portugaise a fait procéder à une longue et rigoureuse enquête sur la visionnaire et ses apparitions. La personnalité de Maria Conceiao ne joue certes pas en sa faveur :

> *Atteinte de névrose hystérique, elle souffre de :*
> *- névrose de type oral (hyperlabilité).*
> *- complexe d'infériorité, parce que n'ayant pas eu d'enfant.*
> *- névrose sexuelle (rejet de la sexualité, qui se manifeste d'une autre manière).*
> *- intelligence normale, peu pratique.*
> *- manque d'honnêteté (dans les tests effectués à l'hôpital de Julio de Matos, elle tenta plusieurs fois d'induire en erreur le docteur Ginhoven).*
> *- il n'y a pas de psychose à proprement parler (car elle conserve le sens des réalités), mais quelques éléments de type légèrement psychotique* [433].

Même si ce tableau clinique constitue a priori un lourd handicap, la commission d'enquête n'a pas voulu formuler d'appréciation sur les faits à partir de cette seule base. Des mensonges graves, volontaires et répétés, ont été mis en évidence dans les déclarations de la visionnaire relatives aux révélations et aux miracles dont elle se prétend favorisée. Par ailleurs, elle

433 - Adelino Alves, *As « visoes » da Ladeira - Realidade ou Mistificaçao ?*, Torres Novas, Grafica Almondina, 1978, p. 17 - Conclusions des docteurs Sampaio Ferreira, psychiatre de l'hôpital de Julio de Matos, et Adrianus Van Ginhoven, titulaire de la chaire de psychiatrie, psychologie et parapsychologie de l'Université de Groningen (Pays-Bas).

s'est placée en toute connaissance de cause en situation irrégulière avec l'Eglise : mariée pendant dix-huit ans et ayant perdu son époux, elle s'est remariée civilement un mois et treize jours plus tard, au mépris des délais canoniques de viduité ; puis elle a refusé de régulariser sa situation matrimoniale, sous le prétexte que le Christ en personne avait célébré son union ! Elle et son second mari, Humberto Lopes Horta, sont donc dans la situation e « pécheurs publics » et, *de facto*, excommuniés. Enfin, et c'est là le point qui intéresse particulièrement ce chapitre, la preuve de la supercherie a été faite en ce qui concerne le prétendu saignement du crucifix : les analyses effectuées ont démontre de la façon le plus catégorique qu'il s'agissait de sang de poulet ! A l'évidence, on en avait aspergé le crucifix. Pourtant, il s'est trouvé des témoins pour affirmer sous serment *qu'ils avaient vu jaillir* le sang des plaies du Christ.

Tous ces éléments ont amené les autorités ecclésiastiques à condamner sans appel les prétendues apparitions de Ladeira, à interdire toute forme de culte relatif à ces faits, et à excommunier de facto les prêtres et les fidèles qui se rendraient sur les lieux. Le 24 novembre 1977, une notification de l'évêque de Leiria-Fátima, faisant siennes les conclusions des curies épiscopales de Santarém et de Lisbonne, invitait fermement les adeptes de la visionnaire de Ladeira à s'abstenir de tout pèlerinage au sanctuaire de Fátima.

* Dans le site enchanteur du Monte Argentario, sur la côte tyrrhénienne en Italie, la petite station balnéaire de Porto San Stefano est devenue depuis 1966 une terre sacrée que la Madone honorerait de ses visites : l'ancien ouvrier de chantier naval Enzo Alocci (né le 9 février 1931), marié et père de famille, y bénéficierait de fréquentes apparitions. La première a eu lieu le 27 mars 1966, au lieu-dit *La Grotta.* Comme « preuve »de l'origine surnaturelle de son expérience, que d'aucuns contestaient, le visionnaire montra des stigmates aux mains et aux pieds, qu'il aurait reçus le 11 septembre 1966 : ces plaies, apparemment inexplicables et assez impressionnantes, n'eurent pour effet que de diviser davantage les esprits : on parla de supercherie, d'automutilation.

Aussi un second signe fut-il donné, présentant le caractère d'objectivité qui fait défaut aux stigmates : la statue de la Madone, *Reine de l'Univers*, vénérée sur le lieu des apparitions, aurait versé des larmes durant plusieurs jours au mois de juillet 1972 et, à partir du 16 octobre suivant, des pleurs de sang. Le prodige se serait répété assez fréquemment, parfois devant des témoins occasionnels. Des photographies de la Madone aux yeux et aux joues maculés de sang ont été répandues dans le monde entier.

Plusieurs analyses scientifiques ont été effectuées. Tout d'abord celle des larmes, recueillies sur des tampons d'ouate. Les conclusions furent formelles : il s'agissait de larmes humaines. Deux analyses du sang, faites le 26 mars 1973 par le docteur Vittorio Cavaceppi, spécialiste d'hématologie à l'Université de Rome, et le 6 avril 1973, par le professeur Cesare Gerin et

la doctoresse Maria Angelini, de l'Institut de médecine légale du même établissement, ont fourni des résultats identiques : c'était du sang humain du groupe A.

Malgré l'apparente évidence de ces signes, Mgr Primo Gasbarri, évêque de Grosseto et ordinaire du lieu, n'a pas reconnu le caractère surnaturel des apparitions alléguées. Dans une notification pastorale publiée le 13 novembre 1973, il déclarait que, « sans vouloir mettre en question la personne de monsieur Enzo Alocci », l'examen canonique « qui a été long et approfondi, n'a pas permis de prouver le caractère surnaturel des faits en question ». Des soupçons de fraude ont été émis, car lorsque la statue fut mise sous scellés pendant un mois, aucun saignement ne se produisit, alors qu'ils étaient fréquents auparavant, et qu'ils reprirent par la suite. On découvrit aussi que plusieurs témoignages faisant état du processus même de l'écoulement des larmes n'étaient pas concordants ; que d'autres, mentionnant « un rougissement et un gonflement des yeux de la statue », étaient suspects, compte-tenu de la personnalité des déposants, pèlerins exaltés et prêts à voir des miracles partout. Ce qui sans doute a le plus desservi Enzo Alocci, par ailleurs homme fort simple et tout à fait désintéressé, est la teneur eschatologique exacerbée des messages qu'il affirmait recevoir du Ciel, les prophéties non réalisées qu'ils contenaient et le soutien inconditionnel qu'ils apportaient à Rosa Quattrini, la visionnaire de San Damiano, déjà maintes fois condamnée par les autorités ecclésiastiques. L'ensemble des faits de Porto San Stefano, quand bien même exempt de supercherie, est loin d'être cohérent : il lui manque la « transparence » qui est un des critères d'authenticité des véritables manifestations surnaturelles. Quant aux prodiges de lacrymation de la statue, si aucune explication satisfaisante n'a pu être apportée, l'Eglise s'est refusée à y reconnaître les signes divins qu'on y a voulu voir.

* Les faits de Mortsel, une banlieue d'Anvers, ont débuté en 1967 à Bohan, localité des Ardennes belges, où leur protagoniste Léon Theunis était en vacances. Cet homme d'une trentaine d'années, employé aux télécommunications, avait depuis longtemps abandonné toute pratique religieuse. Il revint à la foi à la faveur d'apparitions mariales dont il se prétendait favorisé. Conformément aux directives qu'il reçut lors de ses visions, il fit sculpter une statue de la Vierge et la plaça dans une pièce de sa maison transformée en oratoire. Malgré la publicité que leur fit le visionnaire, les faits n'attirèrent qu'un maigre troupeau de dévotes. Un événement sensationnel survint fort à propos : le 9 août 1973, la statue se mit à répandre quelques larmes. Cela suffit pour enflammer les imaginations et drainer les foules.

Les circonstances de cette lacrymation sont pourtant bien suspectes : il y avait sept personnes dans l'oratoire, dont une seule vit « une larme perler dans l'oeil de la statue » ; elle alerta les autres qui alors seulement remarquèrent quelques gouttes sur les joues de l'effigie. Si ce n'est là une

mise en scène, cela y ressemble : *nul n'a vu les larmes jaillir des yeux et couler*, on a simplement constaté la présence de gouttelettes d'eau sur le visage de la statue. Une deuxième lacrymation se produisit le 9 septembre suivant, devant quinze personnes. Une seule prétendit avoir « très bien vu la statue commencer à pleurer ». A cette occasion Léon Theunis reçut de la Vierge l'explication du phénomène :

> *Je verse ces larmes comme preuve que je suis réellement avec toi, et par chagrin parce que l'humanité, malgré tous mes efforts pour la sauver et l'assister, ne veut pas m'accepter* [434].

D'emblée, l'accent est mis sur la personne du visionnaire, c'est lui et non la Vierge - encore moins le Christ - qui tiendra la place centrale dans ses révélations. Le prodige se renouvela le 9 octobre, en présence de plus d'une centaine de personnes : le miracle faisait recette. Puis, le 31 octobre, ce furent des larmes de sang :

> *Mme Hellemans de Kontinch (...) témoigne que le 31 octobre en entrant dans la chambre, elle vit, ainsi que M. et Mme Theunis, M. et Mme Conchie, deux dames de Haarlem et deux de La Haye, le visage et les habits de la statue tachés de sang frais* [435].

Les personnes présentes, dont la visite était annoncée, avaient été placées devant le fait accompli : une statue maculée de sang frais, qui se coagula peu après. Comme le docteur Clément, dans l'affaire Rosette Tamisier, on pourrait demander « qui avait mis ce sang là ». Mais la fatuité de l'homme est telle que ces braves dévots, loin de se poser la moindre question, furent ravis d'être les premiers témoins d'un si grand miracle.

Il est certain qu'il y a eu supercherie dans les faits de Mortsel. Ce fut la conviction des autorités ecclésiastiques : le 17 juin 1974, Mgr Daem, évêque d'Anvers, publia une notification précisant que le caractère surnaturel des faits allégués n'était nullement prouvé. Le 18 février 1976, Mgr Mathen, évêque de Namur, fit paraître à son tour une note de mise en garde, car les prétendues apparitions s'étaient déplacées à Bohan, dans son diocèse. Enfin, le 23 avril 1976, les deux prélats publièrent une notification commune condamnant les « apparitions » et « miracles » comme dépourvus de tout caractère surnaturel, et interdisant toute forme de culte dans l'oratoire de Léon Theunis. Celui-ci se sépara alors de l'Eglise, suivant le conseil de ses apparitions, pour s'instituer thaumaturge et nouveau Christ. Il était appelé, en vertu de *pouvoirs spéciaux*, à diriger la Doctrine (sic), puisque Jésus lui avait annoncé le 10 octobre 1978 la fin de l'Eglise :

434 - [Anon.] *A Mortsel, la Vierge pleure des larmes de sang*, Marquain, Ed. Jules Hovine, 1973, p. 17.
435 - *Ibid.*, p. 16.

Voici presque deux mois que je te demande d'informer les gens que c'est fini du Vatican, qu'ils ne sont plus les guides de mon peuple, que ce n'est plus moi qu'ils cherchent, mais leur « moi » propre [436]

Il fit édifier en 1980 une chapelle à Bohan, sur le lieu de la première apparition, à côté d'un puits d'eau miraculeuse foré sur les indications de la Vierge. Presque jusqu'à sa mort, le 22 février 1985, il dirigea le pèlerinage du dernier samedi du mois, marchant chargé d'une croix à la tête d'une procession d'adeptes vêtus de sombre ; puis il distribuait la communion, pardonnait les péchés et imposait les mains aux malades.

* Au printemps 1974, LUCIA FRASCARIA, une visionnaire soi-disant stigmatisée dénoncée comme simulatrice par la curie épiscopale de Milan, quitta cette cité décidément bien peu accueillante aux mystiques pour retourner dans son village natal, San Nicandro Garganico, situé dans le sud de la péninsule. Elle obéissait à la Vierge qui, lui apparaissant depuis 1969, lui ordonnait d'aller fonder là-bas un grand sanctuaire qui ferait pendant à celui tout proche de San Giovanni Rotondo, que Padre Pio avait illustré de sa sainteté. N'était-elle pas en effet l'héritière spirituelle et le parèdre féminin du bienheureux capucin, dont elle avait reçu, comme en un relais mystique, les plaies surnaturelles au jour même où il mourait ?

Accueillie avec ferveur par ses compatriotes - grâce à une propagande habilement orchestrée -, et portée en triomphe, elle entraîna durant quelque temps les foules dans son sillage. Le 21 avril 1974, elle se présenta, à la tête de nombreux adeptes, à la porte d'un couvent où elle voulait entendre la messe. Le prieur, alerté par l'archevêque de Foggia (sans doute aussi peu ouvert aux questions mystiques que son confrère de Milan), s'en tint aux consignes reçues : pas de stigmatisée dans sa chapelle, pas de messe pour ces dévots en rupture d'obéissance avec l'Eglise. Alors, grâce à quelques relations dans le pays, on parvint à abuser le brave don Guglielmo Guerrieri, vieux curé de l'église du Carmel, et Lucia Frascaria confia à ses disciples qu'un signe serait donné de l'authenticité de sa mission. En effet, au moment de la communion, diverses personnes crièrent qu'elles voyaient couler le sang des plaies du grand crucifix dominant le maître-autel. Ce fut un beau tumulte, chacun bousculant l'autre pour mieux constater la réalité du prodige, cependant que la stigmatisée, affalée sur son banc et apparemment en proie à de vives souffrances, prétendait revivre la Passion de Jésus.

Lorsque le calme fut revenu, on put considérer à loisir le crucifix. Il ne présentait plus rien d'anormal, sinon, disaient certains, un éclat insolite des traits sanglants peints sous la plaie du côté. Illusion collective, favorisée par l'exaltation des adeptes que galvanisait la visionnaire ? Phénomène de *projection ectoplasmique* temporaire lié à la transe de Lucia ? On ne le saura jamais. Certains témoignages sont assez troublants, qui font état de l'apparition durant plusieurs minutes de filets de sang frais sur le crucifix : la con-

---

436 - Christine MARTIN, *Pèlerinages d'Ardenne méridionale*, Liège, Pierre Mardaga Editeur, 1991, p. 68.

vergence est étonnante entre des détails très précis relevés dans les dépositions de fidèles étrangers au cercle de la stigmatisée, et qui se trouvaient dans l'église au moment du « miracle ». Quoi qu'il en soit, si le *signe* en question ne convainquit que ceux qui n'avaient pas besoin d'être convaincus, il ne fit en revanche que renforcer l'attitude très critique des autorités ecclésiastiques. A l'heure actuelle, Lucia Frascaria est tombée dans l'oubli le plus total.

* Les événements de Naju, en Corée du sud, ont fait le 1er janvier 1998 l'objet d'une condamnation sans équivoque par Mgr Youn, archevêque de Kwangiu et ordinaire du lieu. Ils n'en continuent pas moins d'alimenter la chronique de certaines feuilles pieuses qui gavent leurs lecteurs de faits prétendument surnaturels - fussent-ils les plus controuvés -, et qui par ailleurs protestent haut et fort de leur obéissance à l'autorité ecclésiastique légitime.

JULIA YOUN et son mari, âgés d'une quarantaine d'années, étaient convertis au catholicisme depuis quelques années. La jeune femme, souvent malade, avait trouvé dans la parole d'un prêtre une orientation pour sa vie : « Ne savez-vous pas que la grâce de la souffrance est une grâce plus grande que celle de la santé ? » Elle avait ainsi appris à unir ses épreuves aux douleurs de la Vierge et de Jésus dans sa Passion, offrant pour la conversion des pécheurs ses souffrances physiques et morales. Alors que son état s'était aggravé, elle avait été guérie de façon imprévisible à l'occasion d'un pèlerinage dans une communauté religieuse caritative. Rentrée chez elle le soir du 30 juin 1985, elle pria le chapelet devant une statuette de la Vierge exposée dans son appartement : soudain, elle vit des larmes couler des yeux de l'effigie, puis descendre le long de ses joues. Elle éveilla son mari, et tous deux constatèrent la réalité du phénomène.

Le lendemain, comme elle accueillait chez elle quelques membres de la Légion de Marie, la statue pleura de nouveau pendant que l'on priait devant elle. C'est ainsi que la nouvelle fut ébruitée. A partir de là, les événements se précipitèrent : catholiques et protestants, croyants et non-croyants, défilaient jour et nuit dans la chambre pour contempler le prodige, qui se renouvelait fréquemment. Cela dura deux mois, puis les lacrymations s'espacèrent, mais le 19 octobre 1986, la statue versa des larmes de sang.

Entre temps, Julia avait commencé de recevoir de la Vierge des enseignements relatifs à ces pleurs mystérieux et à leur signification : appel à la prière et à la conversion, instructions sur le sens de la souffrance, sur l'eucharistie et la croix. Souvent, ces messages étaient donnés durant les lacrymations de la statue, au cours d'apparitions.

Sur le conseil de quelques confrères, le père Johan Park Hi-dong, curé de la paroisse, prit la statue le 5 novembre 1986 et la garda au presbytère, où elle resta trois mois sans qu'eût lieu la moindre manifestation extraordinaire. Il la rendit à Julia. Peu après, les pleurs reprirent, suivant

un processus presque immuable : des larmes claires coulaient puis, après un temps d'arrêt, des larmes de sang. Les témoignages sont nombreux, la réalité des faits ne saurait être mise en doute. Enfin, toujours dans la ligne d'offrande réparatrice que lui enseignait la Vierge, la visionnaire fut appelée à s'associer aux souffrances de Jésus en sa Passion : le 19 octobre 1987, au cours d'une extase douloureuse, elle reçut les stigmates, qui parfois devinrent visibles.

Tel est, exposé brièvement, le déroulement des faits de Naju. L'archevêque de Kwangiu, ordinaire du lieu, se tint informé des événements. Il constitua une commission chargée de les étudier, et, en attendant de se prononcer, il autorisa l'exposition de la statue à la vénération des fidèles dans une chapelle provisoire. Cela épargnait à Julia et à son mari l'inconvénient de visites incessantes, canalisait la piété populaire et permettait un contrôle plus objectif des manifestations. Pourtant, au terme d'une longue et délicate enquête, et malgré l'attention bienveillante qu'il portait à la visionnaire, le prélat porta un jugement négatif sur l'ensemble des faits. Les motifs de cette condamnation sont exposés au fil de la longue déclaration officielle publiée le 1er janvier 1998 :

- messages « contenant plusieurs éléments humains et artificiels », arrangés pour les besoins de la cause et selon les circonstances, élaborés à partir d'emprunts à d'autres révélations privées.
- erreurs et approximations théologiques dans certains messages.
- surenchère à l'extraordinaire et au merveilleux, dont les manifestations ne sont pas niées, mais susceptibles d'être « qualifiés de forces préternaturelles ».

Implicitement, Mgr Youn souligne également la place centrale que la visionnaire occupe non seulement dans les événements, mais dans les messages. Il déplore aussi la propagande parfois indiscrète qui a été faite autour des faits.

Malgré des directives et des orientations pastorales précises, l'archevêque n'est guère obéi. Si la visionnaire s'est faite plus discrète, elle n'en continue pas moins de répandre les messages qu'elle affirme recevoir, et son entourage les diffuse massivement, ce qui va à l'encontre du voeu émis formellement par Mgr Youn. Il y a, sous couvert d'une soumission à l'autorité ecclésiastique, une désobéissance *de facto* qui ne plaide pas en faveur de l'origine surnaturelle des faits.

2. Le *binôme complexe* de Maropati et Cinquefrondi (Italie, 1971-72).

Maropati et Cinquefrondi sont deux localités de l'Italie méridionale, distantes l'une de l'autre d'une dizaine de kilomètres. A une année d'écart, des phénomènes pour le moins étranges ont mis en émoi ces modestes bourgades, trouvant un large écho dans toute la Calabre, qui est un peu à la péninsule ce que le Berry est pour la France : la terre de toutes les superstitions, mais aussi des manifestations extraordinaire et des mira-

cles, relayés par une religion populaire haute en couleurs, marquée par l'héritage oriental de Byzance. On n'y compte plus les visionnaires, stigmatisés, statues qui pleurent et tableaux qui saignent, chaque diocèse ayant largement son compte en merveilles de tout genre.

A MAROPATI habite l'avocat Giambattista Cordiano, qui est inscrit au parti communiste et se dit athée. Au contraire, son épouse Caterina De Luco, femme modeste et douce, est très pieuse. Ils ont six enfants. Malgré leurs divergences idéologiques, si l'on peut dire, ils forment un couple uni et sans histoire, et le mari n'a pas protesté quand Caterina a suspendu dans la chambre à coucher conjugale, au-dessus du lit, une reproduction sous verre de la *Madone du Rosaire* de Pompéi. Cette image, de 1,10 m sur 0,70 m, lui a été donnée par sa belle-mère, elle-même fervente chrétienne qui, ayant vu avec joie deux de ses filles se consacrer à Dieu, ne comprend pas que son fils ait perdu la foi et abandonné toute pratique religieuse.

Dans la nuit du 28 au 29 décembre 1970, madame Cordiano fait un rêve qui lui laisse au réveil une agréable impression : la Vierge, vêtue de blanc, se penchait au-dessus du lit des époux et y laissait tomber son chapelet. Elle vit là un bon présage, puis n'y pensa plus. Le 3 janvier 1971, passant dans sa chambre, elle voit que le tableau de la Madone oscille sur la cloison ; s'étant approchée, elle constate qu'un des clous qui retiennent le cadre vient de se détacher. Le tableau finit par s'immobiliser, de guingois. Cela n'a rien que de très naturel. Ce qui l'est moins, c'est la tache de sang frais qui vient d'apparaître sur le mur : un rond sanglant, frémissant, « comme vivant ». Et sur le lit, juste sur son oreiller, il y a quelques gouttes de sang et d'eau. Intriguée, elle efface la tache sur le mur et prend l'oreiller pour le nettoyer : il est trempé, comme s'il sortait d'une lessive. Elle fait part de l'incident à son époux, qui se moque gentiment d'elle.

Le 5 janvier, la tache de sang réapparaît soudain sur le mur, vive et comme animée d'un frémissement. Affolée, madame Cordiano appelle au secours. Son mari et leur fils Raffaele accourent, et tous trois contemplent, ahuris, l'étrange phénomène. Une feuille de papier appliquée sur la tache pour l'éponger, l'empreinte d'une grande croix parfaitement régulière, de quelque 15 cm de longueur, s'y imprime. Ils restent perplexes.

Le 23 février, alors que l'on commence à oublier ces incidents, un nouveau suintement de sang se produit sur la cloison. De plus, le cadre s'est encore détaché d'un côté, et deux filets de sang s'écoulent sur l'image, imbibant le papier : il sort du crucifix terminant le chapelet que tient la Vierge sur cette représentation. Le lendemain, les Cordiano - qui n'ont soufflé mot de ces manifestations à personne - informent le curé, don Vincenzo Ida, qui suggère de réviser la fixation du tableau, d'aller prier devant le Saint-Sacrement et, à tout hasard, de faire analyser ce « sang ».

Le 23 mars, un autre fils de la maison, Vincenzo, voit que des larmes de sang coulent des yeux de la Madone. Le curé, alerté à temps, est témoin du prodige. On découvre que le sang ne suinte pas du papier, mais

qu'il semble jaillir du verre recouvrant l'image, exactement à la hauteur des yeux : de là, il glisse jusqu'à la bordure du cadre. Le curé s'assure de la réalité du phénomène en recueillant un peu de ce sans sur ses doigts.

Le 25 mars, c'est l'avocat lui-même, resté jusque là un peu sceptique, qui assiste à l'écoulement du sang à partir des plaies du crucifix. De son côté, madame Cordiano a conservé la feuille de papier marquée de l'empreinte d'une croix : comme, le 6 avril, elle la baise avec respect, une deuxième croix se dessine à côté de la première, toujours avec ce sang « comme vivant » qui reste liquide durant plus de trois heures.

On pourrait poursuivre l'énumération des faits. Disons, pour abréger, qu'à des dates variables et souvent en présence de témoins, le sang jaillit soudain sur la vitre du tableau, à la hauteur des yeux ou du coeur de la Madone, ou de la croix du chapelet. Le Vendredi Saint 9 avril 1971 vers midi, deux croix de sang se forment soudain sous le cadre : deux petites taches qui, apparues sur le papier mural, se mettent à gonfler et à s'écouler vers le haut et le bas, traçant lentement l'axe de la croix, puis vers la gauche et la droite, pour les branches. Plusieurs personnes peuvent contempler le déroulement du prodige. Vers 15 h, le sang coagule, pour redevenir frais et liquide vers 18 h. Le lendemain une sorte d'ombre cruciforme se profile sur le mur entre les croix déjà dessinées, et au bout d'une demi-heure cette ombre s'empourpre, comme si elle s'emplissait de sang vif. Le jour de Pâques, cette nouvelle croix, qui entre-temps a séché, redevient liquide, et le sang reste fluide pendant toute la journée.

La barrière dressée pour tenir les curieux à distance n'interrompt point ces stupéfiantes manifestations. Les foules accourent, des centaines de personnes assistent en direct aux saignements et à la formation de croix sur le mur, puis à celle de dessins emblématiques - calices, étoiles, épées - qui s'impriment sur les linges où l'on recueille le sang. Exaspéré par les rumeurs de fraude et de mystification qui ne manquent pas de circuler, monsieur Cordiano exige l'ouverture d'une enquête de police. Le 4 mai 1971, M. Maccari, officier judiciaire à Cinquefrondi, institue une commission d'enquête civile et fait placer le cadre sous scellés. Une semaine plus tard, les membres de la commission assistent, incrédules, à un nouveau saignement : toute manipulation étant exclue, le sang apparaît sur le verre du tableau, mais également sur la vitre de l'urne dans laquelle est enfermée la Madone !

Entre-temps, on a fait procéder à plusieurs analyses de ce sang : à l'Institut d'Hygiène et de Prophylaxie de Reggio Calabria, à l'Institut Gemelli de Rome, au laboratoire de l'Université de Bologne et à l'Université de Messine. Des trois premières villes, les résultats sont arrivés, concordants et incompréhensibles : il s'agit de sang humain pur, mais impossible à classer dans aucun des groupes sanguins connus. De Messine, les résultats provoquent une émotion considérable : on a mis en évidence dans le liquide - il a été recueilli le même jour, 30 juin 1971, pour tous les labora-

toires - un mélange de sang humain, de sang de boeuf, de pintade, de cheval, de porc et de bélier ! Mais on pense connaître bientôt le fin mot de l'histoire : une professeur de l'Université de Messine, communiste et athée virulent, a su par une indiscrétion la provenance du liquide et s'est livré à des manipulations malveillants dans le but de discréditer l'affaire.

Une analyse ultérieure, pratiquée dans un laboratoire de Philadelphie, aux Etats-Unis, donne les mêmes résultas que les trois premières : du sang humain pur, inclassable. Largement exploités par les médias, les faits connaissent un grand retentissement dans tout le pays. Des milliers de pèlerins affluent à Maropati, on signale des grâces de conversion spectaculaires - la première étant celle de l'avocat Cordiano -, des guérisons étonnantes par simple contact avec des linges tachés du sang *miraculeux*, ainsi qu'un renouveau de la piété populaire, les âmes simples étant particulièrement aptes à lire le message silencieux du signe : prière et pénitence.

Bientôt les phénomènes vont se raréfiant, ils ne cesseront définitivement qu'au bout d'une vingtaine d'années, s'étant comme intériorisés, décantés, à la faveur de deux facteurs nouveaux qui prennent en quelque sorte le relais. Il s'agit tout d'abord des extases dont est favorisée Lina Fragomeni, une étudiante de Messine : en présence du tableau, elle a des apparitions de la Vierge qui lui délivre des messages d'une grande élévation spirituelle sur la prière et le sens de l'offrande de soi, sur le mystère de la médiation de Marie, sur la signification du rosaire dans sa relation aux sacrements et, plus spécialement, à l'Eucharistie.

Puis ce sont les faits mystérieux de CINQUEFRONDI. Dans cette localité, la couturière Elisabetta Iamundo réunit chaque soir dans sa chambre un groupe de voisines et d'amies, pour réciter le chapelet devant une vieille estampe représentant la Vierge montrant son Coeur Immaculé, qu'elle a récupérée dans un tas d'objets voués au feu. Aux mois de mai et d'octobre, traditionnellement consacrés à la Mère de Dieu, la Bettina - comme on l'appelle affectueusement dans le pays - intensifie son apostolat marial. Pendant longtemps, l'image, soigneusement encadrée, a été suspendue à côté d'une chromo représentant une Pietà. Un jour, la Bettina accroche cette dernière sur une autre cloison. La nuit même, elle est réveillée par une secousse accompagnée d'un grondement. Pensant à un léger séisme, comme il s'en produit parfois dans la région, elle se rendort. Le lendemain, elle trouve la Pietà par terre, posée contre le mur, comme si on l'y avait déposée avec soin. La nuit suivante, même secousse et même bruit sourd, perçus jusque dans les maisons voisines. Le jour suivant, une de ses voisines lui confie qu'elle a fait un rêve troublant où elle se voyait dans une procession de personnes récitant le chapelet, lorsqu'une femme s'approcha d'elle pour lui souffler : « Va dire à la Bettina de remettre le cadre de la Pietà là où il était auparavant. Sinon, il se produira d'étranges choses, des choses que vous ne auriez imaginer ». Au chapelet du soir, on commente ce songe en riant, et la Bettina déclare qu'elle laissera les choses en l'état. Mais, les voi-

sins ayant passé encore quelques nuits agitées à cause de petits séismes accompagnés d'une rumeur sourde, elle finit par suspendre la Pietà à sa place initiale.

Le 26 octobre 1971, la Bettina converse avec deux amies, lorsque l'une d'elles remarque sur la tableau de la Madone au Coeur Immaculé de petites gouttes sombres. Elles s'approchent et découvrent avec stupeur que des larmes se forment sous les paupières de l'image, pour s'écouler lentement, laissant de longues stries sur les joues. Saisie d'émotion, la Bettina s'évanouit. Ses compagnes la font revenir à elle et, pendant deux heures, le petit groupe auquel s'est jointe la mère des deux amies, contemple le phénomène.

Evidemment, il est imaginable que les pieuses femmes gardent le secret, comme la Bettina les en a suppliées, et le 1er novembre, tout Cinquefrondi est informé : la modeste habitation de la couturière est assaillie par des centaines de curieux et de fidèles, et le désordre sur la voie publique est tel que le sergent Micale, chef de la police locale, doit intervenir. Persuadé qu'il s'agit d'une pieuse mystification montée de toutes pièces par quelques bigotes exaltées, il détache le tableau du mur pour l'examiner : tandis qu'il le tient en mains, le prodige se renouvelle, il voit parfaitement les larmes se former dans les yeux de la Madone, puis rouler le long de ses joues. Etouffant un juron, il manque de lâcher l'image.

Le miracle attire bientôt les foules, au grand dam de la Bettina, qui n'est plus chez elle et ne sait plus où donner de la tête : assurément ses soixante-cinq ans n'y résisteront pas. Pendant dix jours, les lacrymations se succèdent avec une fréquence extraordinaire, durant parfois vingt minutes. Les gens viennent de toute la région, on jumelle les pèlerinages - organisés parfois par des curés de paroisse - de Maropati, où les phénomènes se poursuivent, et de Cinquefrondi, où ils semblent vouloir perdurer. Une interruption de quinze jours dans les pleurs de sa Madone ravive l'espoir de la Bettina de voir cesser le va-et-vient chez elle. En vain ! Les larmes coulent de nouveau, de plus en plus abondantes, à partir du 25 novembre 1972. Des centaines de personnes, prêtres, religieuses, journalistes, médecins et gens du peuple, en sont les témoins. Pour éviter que l'on détériore l'image a force de passer sur elle mouchoirs et tampons d'ouate sur lesquels on recueille les précieuses larmes, un prêtre suggère de l'enfermer dans une urne vitrée et scellée, avec des compresses de gaze et de coton disposées à la base. Parfois, le soir venu, étoffe et coton sont littéralement trempés, tant les pleurs sont abondants. La chambre de la Bettina ayant été aménagée en oratoire, on vient y prier devant la sainte image, on emporte un fragment de coton pour les malades : des guérisons étonnantes sont constatées, un regain de ferveur est enregistré dans la région.

Le 14 avril 1973, du sang se met à sourdre du coeur de la Vierge, jaillissant sous forme de gouttelettes qui se réunissent en un filet, pour s'écouler sur les cotons et les gazes disposés à la base de l'image. Là, il se

coagule et sèche en prenant une teinte sombre, mais plus d'une fois il recouvre sa fluidité et sa couleur rouge vif, et même se met à bouillonner : on n'est pas loin de Naples et du miracle de saint Janvier. Une commission d'enquête nommée par l'archevêque de Catanzaro, ordinaire du lieu, a fait analyser larmes et sang dans divers laboratoires : comme à Maropati, il s'agit de larmes humaines et d'un sang humain pur, inclassable.

A partir du mois de janvier 1974, tandis que s'estompent enfin les prodiges de lacrymation et de saignements, la Bettina est favorisée d'apparitions de la Vierge : celle-ci, se montrant presque toujours en pleurs, lui communique des messages d'une richesse et d'une densité théologique inattendues chez la pauvre illettrée qu'est la Bettina. Des communications eschatologiques et des prophéties émaillent ces textes : la Madone aurait annoncé la tentative d'assassinat de Jean-Paul II le 13 mai 1981. Au fil de cette expérience spirituelle, la vieille couturière entre toujours davantage dans une ligne de souffrance réparatrice et d'apostolat auprès des plus pauvres. En 1977, elle a reçu les stigmates, à l'âge de 71 ans. Considérée comme une sainte femme, elle a passé les dernières années de sa longue vie (elle est morte plus qu'octogénaire) dans la souffrance, effacée mais disponible à tous.

Dans les deux cas de Maropati et de Cinquefrondi, les autorités ecclésiastiques ne se sont pas prononcées de façon définitive. Des mises en garde ont été édictées contre la Bettina, qui s'est laissé circonvenir par un entourage parfois indiscret. Tant que les protagonistes étaient encore en vie et que les miracles se poursuivaient, les évêques concernés ont observé une attitude de prudente réserve ? A l'heure actuelle, les enquêtes sont toujours en cours. Loin de se concurrencer, les deux lieux saints se sont en quelque sorte jumelés, en vue du bien commun de l'Eglise locale. Cinquefrondi renvoie constamment à Maropati, comme la Vierge, Mère de Jésus de Nazareth, que contemplait la Bettina, renvoie à l'Eucharistie et à la croix.

3. Teresa Musco et les signes de sa *mission*.

Teresa Musco est une stigmatisée italienne morte à l'âge de trente-trois ans le 19 août 1976. Sa cause de béatification est à l'étude. Sa biographie critique[437], amplement documentée, confronte le lecteur à une telle succession de prodiges, que les limites du vraisemblable et même de l'imaginable semblent être littéralement pulvérisées. Les faits sont d'une telle abondance, d'une telle complexité et à ce point extraordinaires, qu'ils éclipsent pour celui qui ne saurait en saisir la signification, l'offrande héroïque de chaque instant et la recherche permanente de la volonté divine qui constituent la trame de cette brève existence.

437 - Gabriele M. Roschini, o.s.m., *Teresa Musco, 1943-1976, Crocifissa col Crocifisso, il piu imponente complesso fenomenico di tutti i tempi e di tutti i luoghi*, Castel Volturno, « Comitato pro Teresa Musco », 1977, 505 pages.

Née en 1943 dans une famille très pauvre - matériellement, mais aussi sur le plan moral et spirituel -, Teresa entretient dès son enfance une familiarité exceptionnelle avec le surnaturel : à peine âgée de sept ans, elle connaît une profusion de visions, d'apparitions et de signes miraculeux, à la faveur desquels elle expérimente les phénomènes mystiques les plus inouïs. Ces grâces extraordinaires, qu'elle parvient durant quelques années à cacher à son entourage, l'enveloppent d'une sorte de halo de mystère et de pureté qui déconcerte ses proches, puis les irrite, au point qu'elle devient le souffre-douleur de son père et l'objet d'une crainte superstitieuse pour sa mère, ses frères et soeurs, ses amies : on la considère vaguement comme une sorcière, que l'on finit par haïr sans oser trop s'en prendre à elle. Elle n'a guère de compagnes de jeux, et elle n'a guère non plus le temps de jouer, car on pense la neutraliser quelque peu en en faisant la cendrillon de la maisonnée. A cette solitude morale et affective s'ajoute bientôt l'épreuve de la maladie. Plus exactement des maladies : elle passera sa vie entre traitement médicaux, hospitalisations et interventions chirurgicales, au point que l'on pourrait dresser une cartographie poignante de sa pathologie. Enfin, dès 1960, la douleur des stigmates, puis celle de la déréliction spirituelle, parachèvent dans le creuset de la souffrance la purification de cette âme toute donnée à Dieu et à ses frères.

En 1975, Teresa a trente-deux ans. En même temps qu'elle atteint les sommets de l'union transformante, elle touche aux limites de son existence ici-bas. Elle semble avoir épuisé toutes les formes et dimensions de la souffrance autant que celles de l'extraordinaire. Le 26 février, comme elle est allée rendre visite à sa mère, elle récupère dans son ancienne chambre transformée en débarras une image de la Sainte-Face reléguée dans un coin. L'ayant rapportée chez elle le soir même, elle la voit émettre des larmes de sang. C'est le premier des 623 (six-cent vingt-trois !) prodiges de lacrymation, de saignement et de sudation que l'on observera sur vingt-trois statues, images saintes et crucifix ayant appartenu - la plupart temporairement, ce qui explique leur nombre - à Teresa : quatre statues de la Vierge et quatre images de la Madone, une statue de saint Joseph, une image et deux statuettes de l'Ecce Homo, une image et quatre statuettes de l'Enfant-Jésus, deux statuettes du Sacré-Coeur, des crucifix. Les phénomènes se répartissent sur 226 jours, dans une période de moins de dix-huit mois, de février 1975 à août 1976 (plusieurs de ces images saintes pleurant ou saignant à la même date), et la dernière manifestation a lieu le jour même de la mort de Teresa : un de ses Enfants-Jésus verse d'abondantes larmes, en présence de cinq témoins.

Intimement liés aux précédents, et ayant débuté plusieurs mois avant eux, des phénomènes comparables se produisent sur trois images de la Vierge offertes par Teresa à son frère Luigi, qui habite à Castel San Lorenzo : ils se prolongeront plusieurs mois après la mort de la stigmatisée,

et on en répertoriera 216 entre le mois de juillet 1974 et le 27 septembre 1977, répartis sur 110 jours.

Enfin, il faut signaler le saignement de photographies mortuaires de Teresa - donc après son décès -, et le phénomènes affectant les fleurs disposées dans sa chambre et sur sa tombe : elles se couvrent subitement de rosée, même au plus fort de la canicule, au point que parfois leurs corolles en débordent et se déversent sur d'autres fleurs, et jusque sur le lit ou la dalle mortuaire où elles ont été déposées.

Les témoins de ces prodiges ont été nombreux. La plupart ont observé le processus de la lacrymation ou du saignement, depuis la formation des gouttes jusqu'à leur glissement le long du papier des images ou du plâtre des statuettes. Grâce à leur fréquence et à leur durée, ces faits ont pu être étudiés dans les meilleures conditions. Tout soupçon de supercherie ou de manipulation est exclu, de même qu'une explication par les fameuses *projections ectoplasmiques*, plusieurs effigies ayant pleuré ou saigné en l'absence de Teresa, et même après sa mort. Les larmes et le sang recueillis ont été analysés plus d'une fois : présentant les caractéristiques organiques et chimiques de larmes et de sang humains, ils étaient du groupe 0+.

Tels sont les faits, dans leur réalité objective, indéniable. Quelle est leur *signification* ? Car c'est à ce niveau que, toute explication par l'illusion ou par la fraude ayant été écartée, se situe la question pour l'Eglise.

*

Souvent, lorsque le phénomène survient, Teresa reçoit une communication intérieure ou un message qui lui en enseignent la signification :

> *Jésus ne se contente plus de messages verbaux, il veut nous conduire à l'évidence par des moyens plus sensationnels*[438].

A cette explication de portée générale s'ajoutent des commentaires précis :

> *La Vierge lui dit ouvertement que ces larmes se verront également dans d'autres villes et dans d'autres pays ; qu'elles seront, pour ceux qui ne prient pas et qui disent que la prière n'est que fanatisme, leur propre condamnation*[439].

Ces signes sont donc un avertissement autant qu'un appel à la conversion, à la prière et à la pénitence. Ils traduisent la gravité de l'offense à l'Amour qu'est le péché et constituent un appel du Sauveur à tous les hommes pour qu'ils accueillent le don de sa miséricorde. Mais il ressort d'une communication de la Vierge à Teresa qu'ils sont également des signes attestant sa mission :

---

438 - Mgr Fausto Rossi, *Teresa Musco, stigmatisée du XXe siècle,* Hauteville, Ed. du Parvis, 1991, p. 104.

439 - *Ibid.*, p. 114.

Ma fille, un grand signe sera encore donné dans ta famille et autour de toi : je me servirai de toi pour sauver les âmes [440].

La mission spécifique que la stigmatisée a reçue de Jésus est *l'offrande réparatrice pour la sanctification des prêtres*, comme le montrent les pages de son autobiographie. Non qu'elle fût indifférente aux autres membres du Corps mystique - sa charité et son dévouement héroïques envers tous, en particulier les plus pauvres, en est la preuve -, mais elle a reçu un appel particulier à coopérer à la sanctification du clergé, condition première de la sainteté de l'ensemble de l'Eglise : le troupeau ne peut avancer dans les voies de la perfection évangélique si les pasteurs ne les lui ouvrent par leur enseignement et l'exemple de leur propre vie. Plusieurs commentaires de ces saignements et lacrymations font référence en termes explicites à la mission de Teresa, mais aussi à l'objet de cette mission, les péchés des consacrés :

Ma fille, je désire que tous mes fils de prédilection sachent que ces larmes sont pour eux. Je désire qu'ils se corrigent de leur vie mondaine et pleine de vices, je désire qu'ils ne me laissent pas seul, qu'ils prient afin que soient réparés tant de scandales dont ils sont eux-mêmes la cause. Je veux que tant de sang innocent soit reconsidéré à sa juste valeur [441].

Innombrables sont les communications célestes dans lesquelles il est indiqué à Teresa que telle faute ou imperfection des prêtres est la cause de tel saignement du Christ sur telle image précise, de telles larmes de Marie, de tel prodige de sueur sur telle autre effigie. A un prélat qui s'étonne de la multiplicité et de la variété des phénomènes - dont par ailleurs il admet l'origine surnaturelle -, Teresa répond :

La Madone m'a dit que la pluralité des phénomènes est causée par le fait que les péchés des prêtres sont variés, couverts par l'attitude tolérante de beaucoup d'évêques [442].

A la multiplicité des péchés du clergé s'oppose ainsi le pluralisme des manifestations extraordinaires qui jalonnent l'itinéraire spirituel de Teresa Musco et qui authentifiaient sa mission. Est-ce à dire que ces signes sont destinés uniquement aux prêtres ? La Vierge répond à cette question :

La Madone l'invite à dire à son Père spirituel qu'il informe l'évêque de « ce qui se produit », lui précisant qu'elle désire voir porter à la connaissance de nombreux fidèles le miracle du sang de son Fils : « Il est temps, dit la Madone, de s'émouvoir, car tant d'âmes sont assaillies par Satan ! Nous désirons la prière et la pénitence, et pas seulement en paroles » [443].

---

440 - G. Roschini, *op. cit.*, p. 236 - Communication du 13 septembre 1975.

441 - *Ibid.*, p. 285 - Message du 5 mars 1976, à l'occasion des pleurs de sang d'une image de la Sainte-Face.

442 - *Ibid.*, p. 425 - Réponse à Mgr Aquato, archevêque de Salerno.

443 - *Ibid.*, p. 286 - Message du 8 mars 1976, à l'occasion des pleurs de sang d'une image de la Sainte-Face.

Les fidèles et leurs pasteurs doivent être en communion dans leur effort de sanctification, les signes sont destinés à tous, d'autant plus que :

> *Seuls ceux qui ont un coeur pur sont en mesure de comprendre et d'accueillir mes signes, mes messages. Je suis content que toi-même ne parles pas. Laisse les hommes en décider. Mais si l'on ne prie pas, beaucoup seront la proie de Satan* [444].

Teresa n'est que l'instrument, qui doit rester caché. Ces manifestations extraordinaires ont une portée pédagogique, et donc charismatique, parce qu'elles sont lisibles pour le peuple de Dieu en son entier, quand bien même elles s'inscrivent dans la vocation et le cheminement personnels de la stigmatisée.

La mission de Teresa ne cesse pas avec sa mort : comme Thérèse de l'Enfant-Jésus, elle aurait pu dire qu'elle passerait son ciel à faire du bien sur la terre. A l'occasion de son décès, on imprima des dépliants présentant un résumé de sa vie, illustré de photographies, notamment celles de ses mains et de ses pieds, marqués au-delà de la mort par les stigmates encore bien visibles. Le 3 novembre 1976, les photographies d'un de ces dépliants qui se trouvait chez Luigi Musco, émirent du sang : des larmes sanglantes coulèrent des yeux clos de Teresa, tandis que les plaies des mains et des pieds se mettaient également à saigner. Le 10 novembre, le phénomène se reproduisit sur le même document, tandis qu'un autre saignait à son tour. Enfin, le 7 mars 1977, un troisième dépliant identique présenta les mêmes effusions mystérieuses. Ces prodiges, qui eurent lieu en présence de plusieurs témoins, furent soumis à une enquête rigoureuse.

La réalité objective du phénomène ayant été établie, il n'est pas difficile de lui trouver une signification : présente au milieu du peuple de Dieu par-delà la mort, Teresa poursuit au Ciel, dans le mystère de la communion des saints, sa mission amorcée ici-bas. Restant proche de nous, elle oeuvre dans la communauté ecclésiale et nous le manifeste. Elle prie avec nous et pour nous, intercède pour nous, dans la prière, unique moyen pour tous les membres de l'Eglise de se retrouver unis dans l'adoration de Dieu, qu'ils soient encore au Purgatoire ou déjà dans la vision béatifique, car l'Eucharistie n'a plus lieu d'être après la mort. Ces signes sont une invitation à croire et à espérer en la pérennité de l'Amour qui, selon la parole de l'Ecriture, est « fort comme la mort » et même, suivant d'autres traductions, « plus fort que la mort » (Ct 8, 6).

Un précédent à ces phénomènes *post mortem* se retrouve, à une échelle plus modeste, chez la servante de Dieu Clara De Mauro (1890-1942), humble tertiaire franciscaine ayant vécu en Sicile, qui par certains aspects apparaît comme une devancière de Teresa Musco. Une jeune femme gravement malade, Giovanna Minardo, s'était recommandée à

---

444 - *Ibid.*, pp. 242-243.

l'intercession de soeur Clara, décédée depuis treize ans, dont elle conservait une photo à son chevet. Une nuit, se sentant très mal, elle voulut prendre l'image et demanda à la garde-malade de faire de la lumière :

> *La domestique, ayant rallumé la lampe, s'aperçut que la photographie donnait du sang vif, à partir d'une des mains de soeur Clara, et que le liquide baignait non seulement la photographie elle-même, mais aussi le livre de dévotion sur lequel elle était posée. Au même instant, une senteur de paradis envahit toutes les chambres. La malade cria au miracle et voulut se lever*[445].

Effectivement, Giovanna Minardo était radicalement et définitivement guérie du typhus en sa phase terminale qui allait l'emporter : c'était le 25 janvier 1945. Cette guérison a été retenue par la Congrégation pour les causes des saints en vue d'une étude sur son caractère miraculeux qui, le cas échéant, ferait progresser les démarches pour la béatification de Clara De Mauro.

De tels prodiges sont des *signes* d'une présence personnelle des saints, selon un mode qui échappe à nos lois. Ils nous rappellent la réalité du mystère de la communion des saints, et sont comparables aux phénomènes identiques survenant sur les images de la Vierge Marie.

En guise de conclusion

Pleurs et effusions sanglantes d'images saintes sont susceptibles de se prêter à une investigation scientifique et de faire l'objet d'une étude critique, grâce aux progrès réalisés en permanence par la recherche médicale en matière de chimie organique. Les manipulations et la fraude se détectent le plus souvent sans réelle difficulté. Aussi, aisément contrôlables et vérifiables, ces prodiges s'inscrivent-ils dans une réalité objective.

Contrairement à d'autres phénomènes liés à la vie mystique, ils s'adressent à de nombreuses personnes. Leur caractère spectaculaire leur assure une large publicité : on les photographie, on les filme, des reportages télévisés sont consacrés à l'un ou l'autre d'entre eux. Contrairement à la plupart des autres manifestations insolites du mysticisme, ils ne se présentent pas comme l'affleurement d'un vécu, somme toute très intime, que les âmes d'oraison ont à coeur de tenir caché. Si parfois ils traduisent l'expérience spirituelle de ces dernières, de tels signes dépassent largement leur mission personnelle, parce qu'ils s'adressent à l'ensemble du peuple de Dieu. A ce titre - et dès lors qu'ils sont authentiques - ils sont de véritables messages, qui ont une portée charismatique indéniable.

Depuis quelques années, on assiste à une recrudescence de semblables manifestations dans le cadre plus large des mariophanies. Il n'est presque aucun exemple d'apparitions mariales alléguées qui ne s'accompagne

---

445 - Samuele Cultrera, o.f.m. cap., Una vittima del Sacro Cuore, suor Clara Di Mauro, Rome, Ed. privée., 1974, pp. 65-66.

désormais des larmes ou du saignement d'une statue, présentés comme autant de « preuves » du caractère surnaturel de ces apparitions. Ces prodiges présentent le danger de détourner l'attention des fidèles de l'intervention même de la Vierge et de ses paroles, et de constituer aux yeux des visionnaires un moyen de pression sur l'autorité ecclésiastique appelée à se prononcer sur leur cas. Pourtant, ils n'apportent rien au fait apparitionnaire. Au contraire, ils se présentent avec le recul comme des rajouts inutiles, et il y a souvent distorsion, voire incohérence, entre la *teneur* du message allégué et la *fonction* que l'on prétend attribuer à de tels signes. Très souvent, comme si l'imaginaire et le sensible reléguaient à l'arrière-plan la dimension théologale de la mariophanie, le contenu des paroles attribuées à la Vierge se banalise et s'appauvrit à partir du moment où survient le phénomène extraordinaire, surtout si ce dernier devient répétitif. Un processus de surenchère s'instaure : par son caractère sensationnel, le signe prend le pas sur le message, quand il ne se substitue pas à lui. Il n'est que de voir la relecture que font les adeptes de telles *apparitions à phénomènes* : des mariophanies alléguées, tels les faits de Naju, déjà signalés, ou de Manduria (en Italie, depuis 1992), sont connues davantage par les manifestations extraordinaires dont elles s'accompagnent que par le message qu'elles délivrent. Ce fut le cas autrefois, avec les communications de la Vierge à Marie Mesmin, plus récemment avec les apparitions de Porto San Stefano.

Enfin, il est fréquent que le visionnaire *s'approprie* le prodige, dès qu'il en découvre la possibilité : émerveillé, troublé parfois (quand il n'en est pas l'auteur frauduleux), il l'interprète comme une caution que le Ciel lui accorderait personnellement et qui constituerait un moyen de pression sur une hiérarchie religieuse tenue pour trop indifférente au fait apparitionnaire ou trop lente à s'émouvoir. Les pleurs ou les saignements de l'image deviennent prétexte à une démarche centrifuge favorisant la dérive sectariste ; perçus comme la justification objective d'une divergence entre charisme et institution, ils sont susceptibles de faire voler en éclats la barrières de l'*ecclésialité*, en particulier au niveau si délicat de l'obéissance à l'autorité religieuse légitime.

Souvent peu éclairés - quand ils ne sont pas abusés - et manquant de discernement, les adeptes de tels visionnaires n'hésitent pas à faire corps avec ces derniers, dont la mission est prétendument authentifiée par les larmes ou les effusions sanglantes extraordinaires de leurs statues. Premières victimes d'une déviation du sentiment religieux, ils en deviennent bientôt les complices et en arrivent à se dresser avec leurs gourous contre l'autorité légitime de l'Eglise, voire à les suivre dans un véritable schisme, comme l'ont montré les exemples tristement célèbres d'El Palmar de Troya, en Espagne, ou de Bohan-Mortsel, en Belgique.

Annexe I
Phénomènes sur des images saintes

Voici une liste - elle est loin d'être complète - de phénomènes de sudation, lacrymation et saignements d'images saintes ou de statues religieuses, qui se sont produits dans l'Eglise catholique depuis le miracle de la Madone aux Larmes de Syracuse (1953). Dans la mesure du possible, est indiqué le jugement que l'autorité ecclésiastique compétente a émis sur chaque cas.

En face de semblables manifestations, la réaction d'un certain public friand de merveilleux est généralement très simpliste : dès lors qu'un prodige de ce genre est allégué, il crie au miracle sans chercher plus avant. L'Eglise procède avec calme et esprit critique, s'efforçant en premier lieu de rassembler les preuves de la réalité objective du phénomène, après s'être assurée qu'il est exempt de toute fraude ou manipulation. Puis elle en étudie les modalités :

* la nature de la substance émise : eau, larmes, sueur, sang, huile.
* le processus de l'émission : suintement, écoulement, formation de « larmes » ou de « gouttes ».
* les causes : phénomènes de condensation, de dilution de matières colorantes.

Toute explication a priori naturelle ayant été écartée, elle cherche l'origine du prodige :
* la parapsychologie : le phénomène serait produit par une projection ou une matérialisation de type médiumnique - les fameuses projections ectoplasmiques évoquées dans le cas d'Akita -, dont à vrai dire on sait fort peu de choses assurées.
* le préternaturel diabolique. Le sensible est, comme l'imaginaire, le domaine d'action favori du père du mensonge. Certains prodiges liés à de prétendues mariophanies ont été dénoncés par l'autorité ecclésiastique comme des prestiges diaboliques, ainsi à Cossirano (Italie, 1953) et, plus récemment et en termes explicites, à Manduria (Italie, 1992). A propos de ces derniers faits, Mgr Franco, évêque d'Oria et ordinaire du lieu, a rendu un jugement négatif dans une lettre pastorale en date du 14 décembre 1997, où il qualifie les prodiges observés d'oeuvre *du Malin*.
* le surnaturel divin : un signe exceptionnel donné au peuple de Dieu en vue de la sanctification de ses membres, et donc susceptible d'être interprété comme un *miracle*, parce qu'il transcende toutes les lois naturelles connues, mais aussi parce qu'il revêt une signification et qu'il est porteur de fruits de grâce : conversions, voire guérisons insolites, renouvellement de la ferveur des fidèles.

Plusieurs faits dont a été admise la réalité objective, inexplicable dans l'état des connaissances actuelles de la science, n'ont pas donné lieu à une reconnaissance canonique de leur caractère miraculeux, parce que leur signification n'était pas évidente, ou parce qu'un premier élan d'enthousiasme ne se sera pas traduit dans le vécu de la communauté ecclésiale en fruits durables de dévotion et de conversion.

Il appartient à la seule autorité ecclésiastique de définir et de reconnaître le caractère miraculeux d'un signe, les instances médicales et scientifiques étant habilitées simplement à en contrôler et en attester le caractère naturellement inexplicable. Lorsque l'Eglise dénie à un prodige tout caractère miraculeux, donc toute origine surnaturelle, cela n'implique pas nécessairement que le fait est explicable a priori par de seules causes naturelles. Cela signifie que l'Eglise n'y reconnaît pas les critères qui attestent que « le doigt de Dieu est là » : réalité objective parfaitement inexplicable du point de vue scientifique, transparence, signification et intégration féconde dans le vécu du peuple de Dieu.

*** Les années 1953-1959**

Elles sont marquées par une prolifération de phénomènes de lacrymation et de saignement d'effigies sacrées, notamment en Sicile, puis en Italie, où ils apparaissent le plus souvent comme un plagiat du miracle initial de Syracuse. Quelques faits méritent cependant une attention particulière. Ceux dont l'autorité ecclésiastique a reconnu le caractère miraculeux, ou qui bénéficient de la part de l'ordinaire du lieu d'une réserve favorable, sont signalés par un *. Ceux qui ont fait l'objet d'une mise en garde ou d'une condamnation formelles, sont indiqués par un **n**.

* 1953 - SYRACUSE (Italie - Sicile, Syracuse). Du 29 août au 1er septembre 1953. Lacrymation d'un bas-relief de terre cuite représentant la Vierge montrant son Coeur Immaculé, au domicile des époux Iannuso, puis sur le mur où elle est exposée au public. 12 décembre 1953 : reconnaissance de la réalité du phénomène par la conférence des évêques de Sicile. 16 décembre 1953 : reconnaissance du caractère miraculeux du phénomène par Mgr Ettore Baranzini, archevêque de Syracuse. Un sanctuaire a été édifié pour abriter l'effigie de la *Madone des larmes* et la proposer à la vénération des fidèles.

n 1953 - MESSINA/Messine (Italie - Sicile, Messina). Septembre 1953. Pleurs d'un tableau représentant la décollation de saint Jean-Baptiste, dans une église. Jugement négatif (illusion, peut-être effet de condensation).

n 1953 - PORTO EMPEDOCLE (Italie - Sicile, Agrigento). 21 novembre 1953, et jours suivants. Lacrymation, puis saignement d'une reproduction de la *Madone des Larmes* de Syracuse, au domicile de Tita Castiglione. Jugement négatif (soupçons de supercherie).

n 1953 - CALABRO DI MILETO (Italie, Mileto). 14 décembre 1953 et jours suivants. Lacrymation, puis saignement d'une reproduction de la *Madone des Larmes* de Syracuse, au domicile de Concetta Mescano. Jugement négatif (soupçons de supercherie).

n 1953 - ENTREVAUX (France, Digne). 27 décembre 1953 et jours suivants, durant quelques années. Saignement d'une statuette de sainte Anne, chez l'aubergiste Jean Salvade. Jugement négatif, après une attitude initiale d'extrême réserve de la part de l'autorité ecclésiastique. 1959 : aveu de mystification par le propriétaire de l'objet (cf. *Supra*).

n 1953 - MUSSOMELI (Italie - Sicile, Caltanisetta).
Décembre 1953. Lacrymation d'une reproduction de la *Madone des Miracles*, céleste patronne de la cité, dans une maison particulière. Mise en garde de l'évêque de Caltanisetta (soupçons de supercherie). Les faits n'ont guère d'écho.

n 1954 - CATANIA/Catane (Italie - Sicile, Catania). 4 janvier 1954 et jours suivants. Lacrymation d'une reproduction de la *Madone des Larmes* de Syracuse, au domicile de Francesco Pulvirenti. Jugement négatif (soupçons de supercherie).

n 1954 - MEZZOLOMBARDO (Italie, Trento). 1er et 2 avril 1954. Lacrymation d'une reproduction de la *Madone des Larmes* de Syracuse au domicile de madame De Gregori. Mise en garde de l'évêque de Trento : le « prodige » est dû à un phénomène de condensation. Les faits sombrent bientôt dans l'oubli.

n 1954 - PALAGONIA (Italie, Palermo). Printemps 1954. Lacrymation d'une image de la *Madone de Palagonia*. Mise en garde de l'évêque (soupçons de supercherie). Les faits seront bientôt oubliés.

1954 - MESSINA/Messine (Italie - Sicile, Messina). Printemps 1954. Lacrymation d'une reproduction de *la Madone des Larmes* de Syracuse, dans une maison particulière. Aucune intervention de l'autorité ecclésiastique, les faits n'ayant guère eu d'écho.

n 1954 - RIPOSTO (Italie - Sicile, Acireale). Printemps 1954. Saignement d'un crucifix dans une maison particulière. Mise en garde de la curie épiscopale de Palermo (soupçons de supercherie).

* 1954 - ANGRI (Italie, Nocera de' Pagani). 12 mai 1954 et 12 mai 1955. Lacrymation d'une photographie sous verre de la *Madone des Larmes* de Syracuse, chez les époux Ferraioli. Reconnaissance du caractère surnaturel des faits au terme d'une longue enquête canonique. Erection d'un oratoire pour abriter l'image miraculeuse, exposée à la vénération des fidèles.

1954 - GIARRE (Italie - Sicile, Acireale). 21 août 1954. Lacrymation d'une photographie sous verre de la *Madone des Larmes* de Syracuse, au domicile d'Alfio Nicotra.
Aucune intervention de la curie épiscopale d'Acireale, le phénomène s'étant heurté à l'indifférence de la population.

1954 - NEWCASTLE (Grande-Bretagne, Hexham). 5 novembre 1954. Lacrymation d'une statue de la Vierge du XVIe siècle, dans la maison de Teresa Taylor. Aucune intervention de l'Ordinaire du lieu, le fait - un phénomène de condensation - n'ayant suscité qu'un bref enthousiasme chez les fidèles.

n 1956 - CASAPULLA (Italie, Capua). Mai 1956, plusieurs fois jusque 1968. Lacrymation d'une statue de la Madone dans l'oratoire privé de la maison de madame Lombardi. Placée sous scellés en 1968, l'effigie n'a jamais plus versé la moindre larme. Jugement négatif de l'archevêque de Capua (soupçons de supercherie).

1957 - SAUSOLITO (Etats-Unis, Winona). Janvier 1957. Pleurs d'une statue de la Vierge dans un musée, après qu'elle eut été baisée par un paralytique. N'ayant pas ému outre mesure le public, le phénomène allégué n'a fait l'objet d'aucun jugement. Il a été récupéré par le mouvement dissident issu des fausses apparitions de Necedah (1949).

* ROCCA CORNETA DI LIZZANO IN BELVEDERE (Italie, Bologna). 13 mai 1957 (quarantième anniversaire des apparitions de Fàtima), et plusieurs fois jusqu'à nos jours. Lacrymation d'une antique statue de la Vierge à l'Enfant (oeuvre en papier mâché du XVIe siècle), dans l'église paroissiale de Rocca Corneta. Mise sous scellés, l'effigie a continué d'émettre des larmes devant de nombreux témoins. La réalité des faits a été établie, l'image est exposée à la vénération du public. Aucun jugement, réserve favorable.

n 1957 - COSSIRANO et TRENZANO (Italie, Brescia). Du 24 mai 1957 au mois de décembre de l'année 1960. Pleurs et saignements de plusieurs crucifix et statues de la Vierge et du Sacré-Coeur, dans les cénacles de prière suscités par les fausses apparitions de Cossirano. Si le caractère inexplicable de certains faits a été mis en évidence (n'étant pas exclue une intervention diabolique), d'autres « prodiges » se sont avérés le fruit de manipulations. Après plusieurs mises en garde, l'évêque de Brescia a déclaré l'ensemble des manifestations dépourvu de tout caractère surnaturel, par notification du 26 avril 1960.

n 1957 - VERTOVA (Italie, Brescia). 24 mai 1957, ensuite durant plusieurs mois. Pleurs de sang d'une statue de Notre-Dame de Lourdes dans le cénacle de prière organisé par Angelo Andreletti, adepte des fausses apparitions de Cossirano. Jugement négatif de l'évêque de Brescia, la supercherie ayant été démontrée.

1958 - VILLA BARONE DI SAN SECONDO PARMENSE (Italie, Parma). 24 mai 1958, ensuite durant le 24 de chaque mois durant quelques années. Pleurs de sang d'une image de la Vierge chez Gina Melloni, liés par la suite à de prétendues apparitions mariales. Réserve de l'autorité ecclésiastique, qui n'a émis aucun jugement, les faits n'ayant guère eu de suites.

1958 - GUSSAGO (Italie, Brescia). Juillet 1958. Pleurs de sang d'une statue de la *Madone Miraculeuse des Victoires* de Cossirano, chez don Faustino Negrini, curé et recteur du sanctuaire de la Stella. Le prêtre étant âgé de 76 ans à l'époque des faits, et ceux-ci n'ayant guère connu de retentissement, l'évêque de Brescia a fermé les yeux sur ce qui était probablement une pieuse fraude.

*1959 - ATRIPALDI (Italie, Avellino). 20 décembre 1959, puis du 20 au 28 mai 1960, et le 1er juin 1960 (jour de Fête-Dieu). Saignement d'une photographie de la Sainte-Face (reproduction partielle du Saint-Suaire de Turin), chez madame Bellini. Mise sous scellés, l'image a saigné deux fois encore. Les analyses effectuées ont mis en évidence la présence de sang humain. La réalité du phénomène ayant été constatée, l'évêque d'Avellino a permis la vénération publique de l'image, sans émettre de jugement.

n 1959 - GAETA (Italie, Latina). 9 mai 1959. Lacrymation d'un tableau de la Madone du Rosaire de Pompéi, dans une église de la ville. Mise en garde de l'autorité ecclésiastique. Les investigations effectuées ont permis d 'expliquer le prodige allégué par un phénomène naturel de condensation.

*** Les années 1960-1969**

La décennie se signale par les apparitions alléguées de Garabandal (Espagne, 1961-1965) et de San Damiano (Italie, 1964-1981), qui mobilisent la plus grande partie du public apparitionniste. L'impact de ces mariophanies explique peut-être la raréfaction des prodiges sur les images.

1960 - HEMPSTEAD (Etats-Unis - Texas, Houston). Février 1960, jusqu'en janvier 1961. Lacrymation et sudation de quatre effigies mariales dans l'église paroissiale Saint-Paul. L'enthousiasme des milliers de fidèles et de curieux venus assister douze mois durant au *miracle*, qui se reproduisait par intermittences, s'est refroidi dès que les enquêtes scientifiques menées à la demande de l'autorité ecclésiastique eurent permis d'expliquer le phénomène par des causes naturelles : la condensation de l'humidité des murs, suivant les variations de la température extérieure. Aucun jugement n'a été formulé.

1960 - NEUWEIER (Allemagne, Freiburg i. Breisgau). 16 avril 1960, et quatre fois encore jusqu'en 1962. Pleurs d'une statue de Notre-Dame de Fàtima dans un oratoire public, en présence de trois témoins. L'un d'eux, soeur Maria N., aurait par la suite bénéficié d'apparitions mariales. L'enquête sur les faits (qui n'ont guère eu de retentissement) a été rendue impossible par

la disparition de la documentation s'y rapportant. Aucun jugement n'a été formulé.

n 1960 - NANCY (France). Juillet 1960, puis une fois par mois pendant plus d'une année. Saignement d'une statue du Sacre-Coeur appartenant à un certain Roger Roussot, adepte du pseudo-pape Clément XV (Michel Collin). Les faits relèvent de la supercherie à des fins lucratives. Les prêtres qui cautionnèrent ces manifestations furent sanctionnés par une ordonnance de l'évêque de Nancy en date du 30 août 1960.

n 1963 - CAVA DE' TIRRENI (Italie, Salerno). 9 juillet 1963. Mouvements et lacrymation d'une statue de la Vierge dans l'église paroissiale. Trois enfants en auraient été témoins. Une rapide enquête a mis en lumière le caractère purement illusoire des faits allégués, contre lesquels l'Ordinaire du lieu a publié une note de mise en garde.

n 1963 - OSTIA (Italie, Ostia, vicariat suburbicaire de Rome). 3 et 4 septembre 1963. Lacrymation d'une icône byzantine dans une église de la Vierge. Une rapide enquête a démontré qu'il s'agissait d'un phénomène naturel de condensation. Le Vicariat de Rome a publié une mise en garde.

1967 - MONT-LAURIER (Canada, Mont-Laurier). 7 et 8 octobre 1967, 2 février 1968. Pleurs d'une image de la Vierge au domicile d'Aldège Lapointe, qui reçoit des « messages du Ciel ». L'évêque du lieu a nommé une commission d'enquête, mais a réservé son jugement.

* 1968 - PORTO DA CAIXAS (Brésil, Niteroi). 26 janvier 1968. Saignement des plaies du crucifix placé sur l'autel de l'église paroissiale. Le phénomène a duré plusieurs heures en présence de centaines de témoins. Une enquête scientifique ayant conclu à la réalité des faits, l'archevêque de Niteroi a reconnu le caractère surnaturel du phénomène et autorisé la vénération publique du crucifix (cf. *supra*).

n 1968 - VINTEBBIO (Italie, Vercelli). Printemps 1968. Lacrymation d'une statue de la Vierge dans l'église paroissiale, puis de cinq autres images mariales au domicile d'un certain Giuseppe N, 35 ans. L'Ordinaire du lieu a émis une sévère condamnation des faits, qui étaient une supercherie mise sur pied par le curé don Rino Ferraro. Celui-ci, adepte du pseudo-pape Clément XV, a été frappé de la peine de suspens a divinis.

* 1969 - FLORENCE/Firenze (Italie, Firenze). 8 septembre 1969 et 8 septembre 1970. Saignement d'un tableau de la Vierge à l'Enfant au domicile de Sergio Miccinesi. L'effusion sanglante se produisait à partir du coeur de la Madone. La commission d'enquête nommée par l'archevêque de Florence a conclu à la réalité du phénomène ; le liquide suintant du tableau s'est révélé, à l'analyse, du sang humain très pur. Sans émettre de jugement définitif, l'archevêque a autorisé la vénération publique du tableau dans la sacristie

de l'église paroissiale dell'Olivetto, à Florence. Durant cette décennie, les mariophanies alléguées un peu partout dans le monde sont de plus en plus souvent accompagnées de prétendues manifestations extraordinaires sur les statues et images pieuses vénérées sur les lieux d'apparitions. La plupart relèvent de la supercherie pure et simple.

*** Les années 1970-1979.**

On assiste, durant cette décennie, à une véritable *explosion* de prétendus miracles ayant pour support des statues et des images saintes. Outre quelques phénomènes d'une ampleur et d'une complexité remarquables - les faits de Maropati, les prodiges ayant accompagné l'existence de la servante de Dieu Teresa Musco (cf. *supra*) -, on remarquera la simultanéité de deux *épidémies de miracles* en 1972, aux Etats-Unis d'une part, en Italie d'autre part.

1970 - WIEN/Vienne (Autriche, Wien). Janvier 1970. Saignement des plaies d'une statue du Sacré-Coeur provenant de l'église Saint-Joseph, en possession de Maria Baumann depuis 1968. Avant de saigner à grosses gouttes, les plaies subissaient d'étonnantes transformations : gonflement du coeur autour de la blessure le marquant, creusement et tuméfaction des plaies aux mains et aux pieds, émission de rais lumineux. Entourés d'une extrême discrétion, les faits ont été soumis à l'appréciation d'une commission d'enquête, mais aucun jugement n'a été émis par l'autorité ecclésiastique.

1970 - GRAFENSTADEN (France, Strasbourg). Date non précisée. Pleurs d'une statue de la Vierge dans l'église paroissiale, à l'occasion d'une messe « moderniste ». Les faits manquent de toute consistance : il s'agit d'une rumeur lancée dans les cercles apparitionnistes par des groupes intégristes[446].

1970 - NEW ORLÉANS (Etats-Unis). Mai 1970, jusqu'au 5 août 1972, puis plus rarement jusqu'en 1978. Pleurs d'une statue pèlerine de *Notre-Dame de Fàtima*, provenant du sanctuaire portugais et itinérant dans les Etats de l'est du pays. On a compté une vingtaine de lacrymations, à Waterbury (Connecticut) où le phénomène a débuté, puis à New Orleans où les faits les plus impressionnants ont été observés les 17 et 18 juillet 1972 en présence de nombreux témoins. Le prodige s'est produit également à Atlanta et Long Island. Les autorités ecclésiastiques concernées ne se sont pas prononcées.

1971 - MAROPATI (Italie, Mileto). 3 janvier 1971, jusqu'en 1973 au moins. Emissions de sang à partir d'un tableau de la *Madone du Rosaire de Pompéi*,

446 - Depuis que l'inconsistance des faits a été soulignée dans la première édition du présent ouvrage (1992), la rubrique les concernant dans le *Kleines Lexikon der Marienerscheinungen* de Robert ERNST - référence en la matière - a été modifiée par Gottfried HIERZENBERGER et Otto NEDOMANSKY dans leur livre *Erscheinungen und Botschaften der Gottesmutter Maria*, Augsburg, Pattloch Verlag, 1993 : le prodige ne se serait plus déroulé dans l'église paroissiale, mais à l'occasion d'une exposition, et les témoins en auraient été quelques visiteurs.

chez les époux Cordiano (cf. *Supra*). La réalité des faits a été mise en évidence, mais l'Ordinaire du lieu n'a émis aucun jugement.

* 1971 - ICA (Pérou, Ica). 5 juillet 1971. Pleurs d'une statue de *Notre-Dame du Mont Carmel*, dans la chapelle des religieuses hospitalières de Saint-Jean de Dieu, en présence de plusieurs témoins. La réalité des faits ayant été constatée par une commission d'enquête, l'évêque d'Ica a autorisé la vénération publique de l'image, sans toutefois formuler de jugement.

* 1971 - PITTSBURGH (Etats-Unis, Pittsburgh). 1er octobre 1971 et à des dates-clés de la mise en place des lois sur l'avortement, jusqu'en 1973. Lacrymation, puis pleurs de sang d'une statue de *Notre-Dame de la Maternité* appartenant à une personne gratifiée de dons mystiques. Au terme d'une enquête rigoureuse, l'Ordinaire du lieu a autorisé la vénération publique de la statue, se réservant de porter un jugement définitif sur le prodige.

1971 - CINQUEFRONDI (Italie, Catanzaro-Squillace). 26 octobre 1971, et des centaines de fois jusqu'en 1973, plus rarement jusqu'en 1982. Pleurs, puis saignement d'une image de la Madone chez Bettina Iamundo (cf. *Supra*). Bien que les analyses aient mis en évidence la présence de larmes et de sang humain, l'autorité ecclésiastique a émis un jugement négatif sur les faits.

1972 - DRUMONDVILLE (Canada, Québec). 24 janvier 1972 (ou 1971 ? - Les témoignages allégués sont divergents). Lacrymation d'une statue de la Vierge dans une chapelle, lors d'une messe « moderniste ». La Mère de Dieu serait en même temps apparue aux cinq adolescents qui accompagnaient à la guitare le chant des fidèles. Là encore, il s'agit d'une rumeur ne reposant sur aucun fait réel, lancée par des groupes intégristes pour discréditer à coups d'arguments surnaturels le concile Vatican II [447].

1972 - MONTERREY (Mexique). Janvier 1972, durant plusieurs jours. Lacrymation et sudation d'une statuette de l'Enfant-Jésus de Prague appartenant à une pauvre femme, Aurelia Martinez Sifuentes. Des centaines de fidèles et de curieux ont été témoins de ces manifestations. L'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée.

n 1972 - PORZIANO DI ASSISI (Italie, Assise). 28 et 29 janvier 1972, puis 2 février 1972. Renouvelé le 15 et 19 août 1973, le phénomène s'est poursuivi à des dates ultérieures. Lacrymation d'une statue de *Notre-Dame de Fàtima* dans la chapelle de la communauté nouvelle des « Frères de la Miséricorde de Jésus », alors *ad experimentum*. La commission d'enquête nommée par Mgr Silvestri, évêque de Foligno et administrateur apostolique d'Assise, a conclu à un phénomène naturel de condensation. Un jugement négatif a été rendu le 16 avril 1973. A la suite de nouvelles lacrymations, l'autorité ecclésiastique a exigé la plus grande discrétion sur les faits dont les entours

447 - Depuis la mise au point effectuée dans la première édition du présent ouvrage (1992), les faits de Drumondville ont été purement et simplement gommés des listes de Robert ERNST et de ses plagiaires.

sont peu clairs : relations suspectes avec Rosa Quattrini, la visionnaire de San Damiano, et soupçons de supercherie. La communauté à été dissoute, et ses deux fondateurs ont eu affaire avec la justice pour supercherie et abus de la crédulité publique.

1972 - LENDINARA (Italie, Adria). 1er février 1972, puis 70 fois à des dates variables. Lacrymation d'une image sous verre de la Vierge des Douleurs vénérée au sanctuaire de la *Madone del Pilastrello*, chez les Olivétains. Les larmes, jaillissant des yeux de l'image, traversaient le verre, le long duquel elles s'écoulaient. Une commission d'enquête instituée par l'évêque d'Adria a établi que le liquide prélevé était identique à des larmes humaines, mais aucun jugement officiel n'a été émis.

n 1972 - PIANURA (Italie, Pozzuoli). 16 août 1972. Sudation sanguinolente d'une image de la Sainte-Face, photographie découpée dans un magazine et collée sur un support de carton, chez sa propriétaire Rosamunda Costarella. L'enquête a mis en évidence un phénomène de condensation ayant entraîné la dilution des encres de couleur de l'image. Un jugement négatif a été prononcé par l'Ordinaire du lieu.

1972 - WASHINGTON (Etats-Unis). 8 septembre 1972, puis plus de 50 fois jusqu'en 1974. Pleurs d'une statue de *Notre-Dame de Fàtima* appartenant à une « âme privilégiée ». Une statue de *Notre-Dame de Lourdes* aurait pleuré 8 fois, tandis qu'une statuette de l'*Ecce Homo* aurait saigné durant la Semaine Sainte en 1973 et 1974. L'autorité ecclésiastique a observé une attitude d'extrême réserve face à ces événements restés confidentiels.

n 1972 - RAVENNA/Ravenne(Italie). 12 septembre 1972, puis à diverses dates jusqu'en 1974. Pleurs d'une statue de *Notre-Dame de Fàtima* dans l'église San Pier Damiani, puis, le 3 novembre 1972, luminescence du coeur, qui émet un liquide dont l'analyse a indiqué qu'il s'agissait de sang humain. Des phénomènes de fragrance accompagnent parfois les larmes et les saignements. L'archevêque de Ravenna n'a pas reconnu le caractère surnaturel des faits.

1972 - CULATRA (Portugal, Faro). 15 septembre 1972. Lacrymation d'une statue de la Vierge dans la chapelle de l'île de Culatra, relevant de la paroisse d'Olhao. L'enquête a révélé qu'il s'agissait d'une illusion collective, bientôt oubliée.

1972 - MONTRÉAL (Canada). A une date imprécise de 1972. Pleurs d'une statue pèlerine de *Notre-Dame de Fàtima*, en présence de plusieurs témoins. Les entours de ce supposé prodige sont peu clairs. Les faits n'ayant eu aucune répercussion, l'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

1973 - MARANO DI NAPOLI (Italie, Napoli). 30 mai 1973. Un tableau de sainte Rita, exposé dans l'église paroissiale, aurait versé des larmes de sang. Le

curé, don Carmine Severino, fut le seul témoin du prodige. Les résultats de l'enquête ordonnée par l'autorité ecclésiastique n'ont pas été rendus publics. Les faits, entourés de la plus grande discrétion, n'ont pas eu de suite.

1973 - NISCIMA (Italie - Sicile, Caltanisetta). 11 août 1973, jusqu'en 1980. Pleurs d'une statue de *Notre-Dame de Lourdes* placée dans une grotte artificielle, dans le jardin de Gaetana Bella. Mise sous scellés en 1980 à la demande des autorités ecclésiastiques, la statue émit des larmes de sang. Aucun jugement n'a été prononcé par l'Ordinaire du lieu après les conclusions de la commission d'enquête instituée pour étudier les faits.

n 1973 - MALÈ (Italie, Trento). Septembre 1973, jusqu'à l'heure actuelle. Exsudation d'un liquide huileux et parfumé sur un tableau de la *Madone des Jeunes* peint d'après les indications de la visionnaire Laura Bertini, par sa confidente Anna Donato. Jugement négatif de Mgr Gottardi, archevêque de Trento, sur les apparitions et sur le prodige allégué.

1973 - ROCCALUMERA (Italie - Sicile, Messina). 28 décembre 1973 et jours suivants. Saignement d'une effigie de l'*Ecce Homo* en bronze, au domicile de la famille De Lucca. Jaillissant du front et des tempes de l'image, le sang s'écoulait le long du cou sans jamais tomber hors du cadre du bas-relief. Les faits n'ayant guère suscité d'élan de piété, l'autorité ecclésiastique n'a émis aucun jugement.

1974 - CASTEL SAN LORENZO (Italie, Vallo della Lucania). 20 juillet 1974, jusqu'en 1977. Lacrymation et sudation d'une image de *Notre-Dame de Fàtima* au domicile de Luigi Musco, frère de la stigmatisée Teresa Musco (+ 1976). Puis pleurs et larmes de sang - plus de cent manifestations extraordinaires - sur diverses images, en particulier les dépliants nécrologiques de Teresa (cf. *Supra*). L'Ordinaire du lieu a adopté une attitude de prudente réserve sur ces faits. Les investigations à leur sujet sont jointes à l'enquête en vue de la béatification de la servante de Dieu.

* 1975 - AKITA (Japon, Niigata). 4 janvier 1975, jusqu'au 15 septembre 1981. Lacrymation d'une statue de la Vierge dans la chapelle des Servantes de l'Eucharistie. Il y eut 101 manifestations, qui avaient été précédées de divers autres phénomènes, liés à l'expérience de soeur Agnès Katsuko Sasagawa (cf. *Supra*). Par lettre pastorale du 22 avril 1984, Mgr Jean Shojiro Itô, évêque de Niigata, a reconnu le caractère surnaturel de l'ensemble des faits.

1975 - DORREGO MENDOZA (Argentine, San Rafael). 18 janvier 1975 et jours suivants, puis en 1985. Pleurs de sang, puis exsudation sanglante d'une statuette de *Notre-Dame de Lourdes* chez Angelo Amelio Innocenti, un homme d'une soixantaine d'années qui aurait eu par la suite des apparitions de la Vierge, avec des messages très volubiles.

Soupçons de supercherie, ou pour le moins de surenchère. La réalité des faits a été établie, mais l'autorité ecclésiastique n'a formulé aucun jugement.

* 1975 - CASERTA (Italie). 26 février 1975, jusqu'au 19 août 1976. 623 phénomènes de sudation, lacrymation, pleurs de sang et saignements sur 23 images saintes ayant appartenu à la stigmatisée Teresa Musco (cf. *Supra*). L'ensemble des faits, unique dans l'histoire de la spiritualité, fait l'objet d'études dans le cadre des investigations visant à la béatification de la servante de Dieu. La réalité des phénomènes a été établie ; ils sont considérés favorablement par les autorités ecclésiastiques concernées.

n 1975 - BOOTHWYN (Etats-Unis, Philadelphia). 4 avril 1975, puis tous les vendredis, jusqu'à une date inconnue. Saignement des plaies aux mains d'une statue du Sacré-Coeur, au domicile d'Ann Dolorès Poore qui, divorcée et remariée deux fois, se fait appeler *Marie-Madeleine 1975*. Les autorités ecclésiastiques ont dénoncé la supercherie, montée à des fins lucratives et orchestrée par des adeptes du pseudo-pape Clément XV (Michel Collin).

1975 - MESSINA/Messine (Italie - Sicile). 4 avril 1975. Sudation d'un baume odorant, puis saignement d'une statuette du Sacré-Coeur chez l'avocat Giuseppe Castro. Les analyses effectuées à la demande de l'autorité ecclésiastique ont indiqué la présence de sang humain sur la statuette. Aucun jugement n'a été émis.

n 1975 - LA MARTAIS, près Conquereuil (France, Nantes). Mai 1975. Lacrymations et saignements de multiples images religieuses chez Pierre Poulain, le *Restaurateur de l'Eglise* (!), qui s'est prétendu ensuite favorisé d'apparitions, visions, stigmates invisibles etc. Il s'est entouré d'une cohorte de visionnaires vénérant un attirail de statues, crucifix et hosties qui saignent prétendument. Les faits, fruits de grossières supercheries, se discréditent d'eux-mêmes de par la personnalité de leur protagoniste, qui est à l'origine d'une dérive sectariste. Les successifs évêques de Nantes ont publié plusieurs mises en garde et condamnations contre les événements de La Martais.

* 1975 - CATANIA/ Catane (Italie - Sicile). 31 mai 1975, jusqu'en 1991. Pleurs d'une icône de la Vierge peinte sur verre, au domicile de Maria Sardella Castorina. L'effigie émit plusieurs fois d'abondantes larmes en présence de nombreux témoins, notamment les 15 et 16 octobre 1975. Le prodige marque le début d'une phénoménologie mystique complexe jalonnée de signes : guérison instantanée et radicale de la petite Tiziana, fille de Maria, qui se mourait d'une gastro-entérite foudroyante (1975), pleurs puis larmes de sang d'une statue de *Notre-Dame de Lourdes* (1980), sudation sanglante d'un Christ en bois sculpté (1985). La réalité des faits ayant été mise en évidence, une chapelle a été édifiée pour abriter les images « miraculeuses »,

proposées à la dévotion des fidèles. Favorisée d'apparitions de la Vierge à partir de 1978, Maria Castorina est morte le 24 février 1991. Les successifs archevêques de Catane, Mgr Picchinenna, puis Mgr Bommarito, ont suivi avec attention les événements, qui sont encore *sub judice* et bénéficient d'une réserve favorable de la part de l'autorité ecclésiastique.

1975 - NEW ORLEANS (Etats-Unis). 5 juin 1975, jusqu'en 1985. Lacrymation d'une statue de *Notre-Dame de Fàtima* appartenant à une exilée cubaine. La statue ayant pleuré 53 fois, d'autres effigies se mirent à verser des larmes (une deuxième statue de *Notre-Dame de Fàtima*, une autre de *Notre-Dame de Lourdes*, un Sacré-Coeur), ou à saigner (un crucifix, un *Ecce Homo*). La propriétaire des objets ayant refusé de s'en dessaisir pour les besoins de l'enquête, l'autorité ecclésiastique observa à l'égard de ces manifestations une attitude très réservée.

n 1975 - GRAY (France, Langres). Août 1975. Pleurs d'une statue de la Vierge en présence de cinq personnes. Le prétendu prodige aurait été à l'origine de la vocation des fondateurs d'une communauté nouvelle, dont les activités se sont poursuivies ensuite en rupture avec l'Eglise catholique (fausses apparitions du Fréchou). Les protagonistes de cette affaire ont été excommuniés.

1976 - PORT-AU-PRINCE (Haïti). 26 mai 1976. Pleurs d'une statue de la Vierge dans la cathédrale de Port-au-Prince, en présence de quelques fidèles. N'ayant eu aucune suite, l'incident n'a pas fait l'objet d'une enquête ni d'un jugement. Une illusion n'est pas à exclure.

1976 - POSTEL (Belgique, Hasselt). Octobre 1976. Pleurs d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans une maison particulière, lors d'une réunion de prière. Le phénomène, très bref, n'a eu aucune suite. Il pourrait s'agir d'une illusion. L'autorité ecclésiastique n'a pas eu à intervenir.

n 1977 - SCHWANDORF (Allemagne, Regensburg). 7 janvier 1977, jusqu'en 1978. Lacrymation et sudation de trois images de la Vierge Marie, chez les époux Krüger (cf. *Supra*). Deux commissions d'enquête successive ont mis en évidence le caractère rigoureusement naturel de ces manifestations, dues à un phénomène de condensation. Les époux Krüger n'en ont pas moins promu la vénération publique des images, allant à l'encontre des recommandations de l'autorité ecclésiastique.

* 1977 - DAMAS (Syrie). Du 20 au 25 juillet 1977. Pleurs d'une statue de *Notre-Dame de Fàtima*, dans l'église du même nom, en présence de nombreux témoins (cf. *Supra*). Au terme d'une enquête confiée à une commission d'experts, Mgr Hafouri, archevêque de Hassaké-Nisibe, a reconnu le caractère surnaturel des faits le 15 janvier 1987.

n 1977 - LAMEZIA TERME (Italie, Nicastro). Octobre 1977, jusqu'à nos jours. Pleurs de sang d'une effigie de la Madone, annonçant des apparitions mariales à un adolescent, Pietro N. Une phénoménologie complexe - entachée de soupçons de fraude - s'est développée à partir de cet événement et de l'apparition de croix de sang sur les voilages encadrant l'image. Les faits ont donné lieu à une dérive sectariste. L'évêque de Nicastro a émis un jugement négatif sur les événements, dont le protagoniste et un de ses comparses ont été excommuniés.

1978 - NEVADA (Etats-Unis, Reno). 8 janvier 1978, jusqu'en 1980. Pleurs d'une statue pèlerine de Notre-Dame de Fàtima, dite « la Vierge d'Europe ». Dans les années suivantes, des manifestations semblables se sont produites sur la même statue, à Carthage (New York). Les faits n'ont donné lieu à aucun jugement.

1978 - CINQUEFRONDI (Italie, Catanzaro). Jeudi Saint 1978 et jours suivants. Saignement de la plaie du côté d'une statue du Christ dans l'église Notre-Dame du Carmel : le sang apparaissait lorsqu'une fillette, Carmelina Chindamo, baisait la statue en signe de vénération. Les faits ont eu de nombreux témoins, parmi lesquels le curé de la paroisse. Un crucifix appartenant à Carmelina a également saigné, prélude à des apparitions du Christ dont elle aurait été par la suite favorisée. L'analyse du liquide recueilli sur la statue et sur le crucifix a établi qu'il s'agissait de sang humain d'un groupe autre que celui de la fillette. L'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée sur ces phénomènes.

n 1978 - QUÉBEC (Canada). Mai 1978, et années suivantes. Pleurs d'une statue de Notre-Dame de Fàtima, propriété d'une certain « frère » Joseph Francis, qui serait prétendument favorisé de communications célestes. Les entours de cette affaire et la personnalité du visionnaire - lié aux fausses apparitions de Nowra (Australie) à William Kam - la rendent plus que suspecte. D'autres images saintes auraient présenté par la suite de semblables phénomènes. L'archevêque de Québec a publié diverses notes de mise en garde contre ces manifestations.

1979 - LA SAOLHENA (Portugal, Porto). Dimanche de Pâques 1979. Lacrymation d'une statue de la Vierge dans l'église paroissiale, en présence d'une quarantaine de personnes. Le phénomène, qui se prolongea durant quelques heures, aurait été dû à la condensation. L'affaire n'ayant connu aucune suite, l'Ordinaire du lieu n'eut pas à intervenir.

*** Les années 1980-1989.**

Les prodiges de lacrymation et de saignements d'effigies sacrées - la statue de Marie, *Rosa Mistica* (image des apparitions de Montichiari, en Italie) supplante celle de *Notre-Dame de Fàtima* - se multiplient dans le monde entier, souvent liés à une phénoménologie complexe y associant stigmates et appa-

ritions, dont les sujets sont orientés vers une *mission* dans l'Eglise. La décennie est marquée également par la part active que prennent certains mouvements charismatiques dans la promotion de ce type de manifestations.

n 1980 - TORINO/Turin (Italie). Mars 1980 et mois suivants. Pleurs de sang parfumé d'une statuette de la Vierge appartenant à un adolescent, Roberto Casarin, qui est marqué des stigmates le Vendredi Saint. Les faits, dont la réalité objective semble avoir été établie, ont donné lieu à une dérive sectariste (cf. *supra*). Ils ont fait l'objet d'un jugement négatif de la part de l'autorité ecclésiastique, et leur protagoniste a été excommunié.

1980 - NISCEMI (Italie - Sicile, Caltanisetta). Mai 1980 et mois suivants. Pleurs de sang d'une statue de Notre-Dame de Lourdes placée dans une grotte. Plusieurs centaines de fidèles en furent témoins, ainsi que Mgr Stella, évêque de Caltanisetta. Placée sous scellés dans une niche vitrée, l'effigie n'a plus présenté aucun phénomène. Il n'y a pas eu de jugement officiel.

1980 - ADRANO (Italie - Sicile, Catania). 8 et 10 décembre 1980. Lacrymation d'une photographie de la *Madone de Cinquefrondi*, cependant que des croix de sang apparaissaient simultanément sur la cloison où était suspendue l'image. Tombant sur une table placée contre le mur, les larmes versées par la Madone se changeaient en sang. Le phénomène fut relayé deux jours plus tard par les pleurs de sang de deux images de *Notre-Dame de Fàtima* et de *Jésus Miséricordieux* apportées par un visiteur. La réalité du prodige est incontestable. A la demande de l'archevêque de Catania, les faits ont été soumis aux investigations d'une commission scientifique. Les résultats de l'enquête n'ont pas été communiqués, et l'Ordinaire du lieu ne s'est pas prononcé.

1981 - MONTRÉAL (Canada). 21 novembre 1981 et jours suivants. Emission par une icône de *Marie, Porte du Ciel*, d'un baume huileux suavement parfumé qui s'écoulait de l'épaule et de la main droite de la Vierge, et de la main droite de l'Enfant-Jésus. L'origine de cette image est mal connue : un étudiant catholique l'aurait reçue d'un moine orthodoxe. Le prodige, dont la réalité semble indubitable, suscita un élan enthousiaste de ferveur mariale qui incita les autorités religieuses orthodoxes, dépositaires de l'image, à tenir celle-ci enfermée dans une chapelle derrière une iconostase. Aucun jugement officiel n'a sanctionné ces faits. La multiplication de prodiges semblables survenus sur des reproductions de cette icône - une vingtaine de cas ont été signalés en 1990 dans le seul diocèse de Quimper, en France -, a banalisé de façon regrettable le phénomène. La personnalité de certains détenteurs de ces images *miraculeuses* jette aussi un peu d'ombre sur cette affaire.

1982 - Castroreale Terme (Italie - Sicile, Messina). 28 avril 1982. Pleurs de sang d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans une maison particulière, en présence de quelques personnes qui s'y étaient réunies pour réciter le chapelet. Les faits n'ayant eu aucune suite, l'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

n 1982 - Granada/Grenade (Espagne). 13 mai 1982. Pleurs de sang d'une antique statue en bois de la Vierge des Douleurs placée dans une chapelle latérale de l'église San Juan de Dios. Mise sous scellés, l'effigie aurait de nouveau pleuré, ce qui fut démenti par les experts de la commission d'enquête. L'archevêque de Granada a émis un jugement négatif sur ce fait, entaché de supercherie.

1982 - Maasmecheln (Belgique, Hasselt). 14 septembre 1982 et mois suivants. Lacrymation d'une statue pèlerine de Marie, *Rosa Mistica*, au domicile de Maria Linden. A partir du 8 août 1983, pleurs d'une autre statue de Marie, Rosa Mistica, acquise par Maria Linden. Les faits sont suspects (cf. *Supra*). Aucun jugement n'a été émis par l'évêque de Hasselt, qui n'a pas estimé opportun d'ouvrir une enquête.

n 1982 - Erbano di Boario (Italie, Brescia). 21 septembre 1982. Pleurs de sang d'une statue en marbre de Marie, *Rosa Mistica*, au domicile de Rina Baisini et en présence de 82 personnes réunies pour réciter le chapelet. La commission scientifique chargée d'étudier le fait a mis en évidence la présence de sang humain du groupe A - le même que celui de Rina Baisini - et a conclu à un phénomène de projection ectoplasmique, sans écarter pour autant la possibilité d'une supercherie. L'évêque de Brescia a énoncé un jugement négatif et a interdit la vénération publique de l'effigie.

* 1982 - Soufanieh (Syrie, Damas) 27 novembre 1982, puis ensuite jusqu'à nos jours. Abondante émission d'huile par une modeste image de la Vierge, au domicile de Nicolas et Myrna Mansour, un couple de chrétiens récemment mariés. Le prodige s'est poursuivi en connexion avec une phénoménologie originale affectant la jeune femme depuis le 22 novembre : émission d'huile de ses mains, puis de ses yeux et de son visage, apparitions de la Vierge, puis du Christ, stigmatisation (cf. *Supra*). Le résultat des enquêtes effectuées, diverses guérisons remarquables alléguées, l'élan de ferveur suscité par les faits et jamais démenti, enfin le témoignage des jeunes époux, sont autant de critères positifs. L'Eglise ne s'est pas encore prononcée, mais Mgr Hafouri, archevêque d'Hassaké-Nisibe, a reconnu implicitement le caractère miraculeux de l'exsudation de l'icône le 15 janvier 1987.

* 1983 - Brooklyn (Etats-Unis). 20 novembre 1983, puis 25 et 26 avril 1984. Pleurs d'une statue pèlerine de Marie, *Rosa Mistica*, dans la chapelle du père John Starace, dirigeant local du Mouvement Sacerdotal Marial de Don Gobbi. L'évêque de Brooklyn fut témoin d'une de ces lacrymations et

autorisa la vénération publique de l'effigie, sans toutefois se prononcer sur le fond.

1983 - (...) (Canada). 24 décembre 1983, puis jusqu'en 1984. Dans une localité du Canada non citée, lacrymation de plusieurs images pieuses appartenant à un homme « favorisé de grâces mystiques ». Aux pleurs d'une icône de la Vierge à l'Enfant, se sont ajoutés ceux de photographies de Padre Pio et de Jean-Paul II ; puis, dès le 16 juin 1984, larmes d'une statue de la *Dame de tous les Peuples* (prétendues apparitions d'Amsterdam, 1945) et, le 20 août suivant, lacrymation d'une statue de *Notre-Dame de Fàtima*. Enfin, à partir de septembre 1984, pleurs de sang d'une image de la Vierge au Coeur Immaculé, d'une statue du Sacré-Coeur et d'une effigie de l'*Ecce Homo*. La volontaire imprécision entretenue sur le lieu et la personne, le foisonnement des prodiges allégués, les entours de ces « miracles » dont le récit circule sous le manteau, laissent une impression de malaise. Peut-être s'agit-il du « frère » Joseph Francis de Québec, réputé posséder de nombreuses images *miraculeuses*.

1984 - GIHETA (Burundi, Gitega). Janvier 1984. Pleurs de sang d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, en présence du père Ernesto Tome et de quelques fidèles. Les faits, entourés de discrétion, n'ont pas justifié l'intervention de l'autorité ecclésiastique.

1984 - MONTENAKEN (Belgique, Bruges). Du 27 janvier au 6 avril 1984. Pleurs d'une statue de Marie, Rosa Mistica, au domicile des époux Lemache-Ivens. Les faits ont eu plusieurs témoins. Le prodige serait lié à des révélations surnaturelles dont la maîtresse de maison bénéficierait depuis un pèlerinage à San Damiano. Les faits sont *sub judice*, mais l'enquête semble avoir été abandonnée, le mouvement de ferveur suscité par le prodige s'étant finalement estompé.

* 1984 - CHICAGO (Etats-Unis). 29, 30 et 31 mai 1984, puis à des dates ultérieures. Pleurs d'une statue pèlerine de Marie, *Rosa Mistica*, dans l'église Saint John of God, où elle était exposée depuis son arrivée d'Italie. Des milliers de fidèles ont été témoins du prodige. Au terme d'une longue enquête, l'archevêque de Chicago a reconnu le caractère miraculeux du phénomène. La statue a été couronnée canoniquement le 31 mai 1985.

1984 - CARTAGENA (Colombie). 4 juin 1984. Pleurs d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans un oratoire privé, en présence de six fidèles et du curé de la paroisse. Une commission d'enquête a été chargée d'étudier le fait, mais l'autorité ecclésiastique n'a émis aucun jugement.

* 1984 - TUMBES (Pérou, Lima). 7 et 9 juin 1984. Pleurs d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans l'oratoire domestique de la famille Zelava Girón. De nombreuses personnes, accourues dès l'annonce du prodige, en ont été témoins : le visage de la statue pâlissait visiblement, puis ses paupières rou-

gissaient et les larmes coulaient. L'événement a suscité un renouveau de la piété dans la région. Une commission d'enquête a été chargée d'étudier les faits, dont Mgr Noriega, archevêque de Lima, a reconnu le caractère miraculeux.

1984 - VILLA CONSTITUCIÓN (Argentine, Santa Fe). Août 1984, durant quelques jours. Pleurs d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans l'église paroissiale Notre-Dame de Fàtima du quartier ouvrier de Cilsa. Des centaines de personnes ont pu contempler le prodige et sentir l'exquise senteur de rose qui l'accompagnait. Le curé, don Samuel Martino, fut témoin du phénomène et en informa l'Ordinaire du lieu. Une commission d'enquête a été chargée d'étudier les faits, mais l'autorité ecclésiastique n'a émis aucun jugement.

1984 - SANTA BARBARA (Colombie, Medellin). Pleurs de sang d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans la maison d'une pieuse femme de la paroisse. L'événement n'ayant guère eu d'écho, l'autorité ecclésiastique n'a pas estimé opportun d'intervenir.

* 1984 - REIMESH (Liban, Akka des Grecs-Melkites). Début octobre 1984. Saignement d'une statue de la Vierge dans l'église paroissiale : le sang coulait d'une plaie ouverte à la gorge de l'effigie. Mgr Maximos Salloum, archevêque grec-catholique d'Akka et Ordinaire du lieu, a reconnu le caractère miraculeux du prodige.

1984 - LAS CHARCAS (Colombie, Medellin). Du 7 au 22 octobre 1984. Pleurs de sang d'une statue de la Vierge exposée depuis des années à la vénération des fidèles dans un modeste oratoire. De nombreux fidèles ont pu constater le prodige. Une commission d'enquête a été chargée d'étudier les faits, mais l'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée.

1984 - JAMBEIRO (Brésil, Taubaté). 15 octobre 1984 et jours suivants jusqu'à la fin du mois. Pleurs d'une image de Marie, *Rosa Mistica*, vénérée de foyer en foyer dans la localité. Les yeux de l'effigie rougissaient, semblaient se gonfler, et il en jaillissait des larmes qui roulaient sur le papier. De nombreuses personnes ont été témoins du prodige, qui a été accueilli avec ferveur et enthousiasme. La commission d'enquête instituée par l'Ordinaire du lieu a mis en évidence la réalité du phénomène, mais l'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée sur le fond.

1984 - NEUENTAL (Allemagne, Fulda). 17 décembre 1984, puis 12 et 13 juillet 1985. Pleurs d'une statue de Marie, Rosa Mistica, au presbytère de la paroisse, en présence du curé Reinhold Lambert, membre du Mouvement sacerdotal Marial, puis d'une quinzaine de fidèles. La même statue a encore versé des larmes à Siegburg le 3 février 1985, puis à Hannover le 17 du même mois, dans la maison d'une protestante qui se convertit au catholicisme, et dans d'autres localités où le curé Reinhold la proposait à la véné-

ration de groupes de prière. Les autorités ecclésiastiques concernées ne sont pas intervenues, les faits étant restés circonscrits dans de petits cercles dévots. Une « pieuse » supercherie est loin d'être exclue.

* 1985 - MUSHASAH (Burundi, Gitega). 18 janvier 1985. Pleurs de sang d'une statue de Notre-Dame de Lourdes dans la chapelle d'une communauté religieuse. Le prodige aurait été un signe confirmant les apparitions de la Vierge dont était favorisé depuis le 10 novembre 1984 le novice Cyrille Mararishah : il fut le premier à s'apercevoir du phénomène., qui eut plusieurs témoins. Sans se prononcer sur le fond, ni sur les apparitions (qui cessèrent le 15 septembre 1986), Mgr Joachim Ruhuna, archevêque de Gitega, a autorisé la construction d'un sanctuaire placé sous le vocable de Marie, Mère de Miséricorde.

1985 - BONTKIRCHEN (Allemagne, Trier). Février 1985. Pleurs d'une statue de Marie, Rosa Mistica, dans une maison particulière où s'était réuni un groupe de prière. Les faits n'ayant eu aucune répercussion, l'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

n 1985 - NAJU (Corée du sud, Kwangju). 30 juin 1985, puis de nombreuses fois jusqu'à nos jours. Pleurs d'une statuette de la Vierge au domicile de Julia Youn. Le prodige est à l'origine d'une phénoménologie complexe (cf. Supra). L'ensemble des événements de Naju a fait l'objet, le 1er janvier 1998, d'une condamnation par Mgr Youn, archevêque de Kwangju.

1985 - MONTERODUNI (Italie, Isernia). Juillet et août 1985. Pleurs d'une statue de l'Addolorata dans une chapelle du village, en présence de nombreux fidèles réunis pour prier. Le prodige était accompagné de mouvements dans la statue, dont la caméra a filmé la réalité : soulèvement de la poitrine et battement du coeur, mouvements des paupières et des yeux. L'Ordinaire du lieu a institué une commission d'enquête pour étudier les faits, qui n'ont, à ce jour fait l'objet d'aucun jugement officiel.

1985 - LIMBURG (Allemagne, Limburg). 13 août 1985. Pleurs de sang d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans une maison particulière où s'étaient réunis les membres d'un groupe de prière. L'événement n'ayant eu aucune suite, l'évêque de Limburg n'a pas estimé opportun d'intervenir.

1985 - HAMONT (Belgique, Hasselt). 5 et 6 septembre 1985, puis à des dates variables durant les années suivantes. Pleurs de sang d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans une ferme des environs de Hamont. Le phénomène serait lié à des locutions de la Vierge que recevrait la mère de famille, guérie « miraculeusement » d'une luxation à la hanche lors d'un pèlerinage à Montichiari, quelques années plus tôt. Les faits ayant été tenus dans la plus grande discrétion, l'Ordinaire du lieu n'a pas estimé opportun d'intervenir.

1985 - SINT-HUIBRECHTS (Belgique, Anvers). 6 septembre 1985. Pleurs de sang d'une statue pèlerine de Marie, *Rosa Mistica*, au domicile des époux Atgen-Mertens. Les faits n'ayant eu aucune suite, l'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

1985 - JEZZINE (Liban, Saida). 18 décembre 1985. Pleurs d'une statue de la Vierge dans la chapelle d'une communauté de moines grecs-catholiques. Des milliers de fidèles ont pu contempler le phénomène. L'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée sur ces événements.

1985 - MONTRÉAL (Canada). A une date non précisée. Pleurs de sang d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, au domicile de Jean-Guy Beauregard. Le prodige ayant suscité un grand concours de fidèles, le propriétaire de l'immeuble intima l'ordre au propriétaire de la statue de faire cesser l'affluence. Jean-Guy Beauregard offrit la statue à un couple ami, Maurice et Claudette Girouard. Mais il n'y eut pas d'autre manifestation extraordinaire. Le liquide prélevé sur la statue a été identifié par un laboratoire comme du sang humain. L'autorité ecclésiastique a observé une attitude très circonspecte (soupçons de supercherie).

1985 - WINTERBERG (Allemagne, Paderborn). A une date non précisée. Pleurs d'une statue de la Vierge durant quelques jours, dans une maison particulière abritant un cénacle de prière. Les faits ont été tenus dans la plus grande discrétion. L'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

n 1986 - LEURA (Australie, Wagga Wagga). 29 janvier 1986 et les jours suivants, durant une semaine. Saignement d'un crucifix appartenant à un protestant qui, la veille, avait oint les plaies du Christ d'une huile « miraculeuse ». Il s'agirait soit d'une supercherie inconsciente, soit d'une illusion. Le fait semble ne mériter aucun crédit. L'incident, que le visionnaire William Kam tenta de récupérer à son compte avant de dénoncer la « fraude », a fait l'objet d'une mise en garde de l'Ordinaire du lieu.

1986 - SAINTE-MARTHE DU LAC (Canada, Montréal). Mai 1986, durant plusieurs jours. Pleurs d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans un oratoire privé, en présence de plusieurs témoins. Le visionnaire québécois « frère » Joseph Francis dénonça le phénomène comme un plagiat de ses « miracles ». L'incident étant resté ponctuel et n'ayant guère eu de suite, l'autorité ecclésiastique n'a pas eu à intervenir.

n 1986 - SYDNEY (Australie). Mai 1986, durant plusieurs jours. Exsudation d'huile parfumée d'une image de saint Charbel Makhlouf appartenant à une femme d'origine libanaise, Georgette Harb. Les faits sont liés aux fausses apparitions de Nowra à William Kam. Par la suite, Georgette Harb aurait bénéficié à son tour de révélations célestes. Le cardinal Clancy, archevêque de Sydney, a publié plusieurs mises en garde contre la visionnaire et ses agissements, qualifiés de suspects.

1987 - OLSBERG (Allemagne, Paderborn). A une date non précisée. Pleurs de sang et effusion sanguine d'une statue de Marie, *Rosa Mistica*, dans une maison particulière où s'étaient réunis les membres d'un groupe de prière. L'événement n'a eu aucune suite et l'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

1987 - SANTO ANTONIO (Brésil) A une date non précisée. Pleurs d'une statue pèlerine de Marie, *Rosa Mistica*, en présence de plusieurs personnes. L'incident étant resté ponctuel, l'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

n 1987 - FAIRHILL (Irlande, Galway). A une date non précisée. Pleurs d'une statue pèlerine de Marie, *Rosa Mistica*, en présence de nombreux témoins. Le prodige a suscité un mouvement d'enthousiasme bien vite éteint. L'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue directement, mais Mgr Murphy, évêque de Cork, a exprimé des réserves sur les diverses manifestations prétendument extraordinaires qui abondaient alors dans tout le pays.

1987 - CROSIA (Italie, Cosenza). 23 mai 1987 et jours suivants. Pleurs d'une statue de la Madone de la Déploration dans une chapelle abandonnée dédiée à l'Addolorata, en présence de deux adolescents - Vincenzo Fullone et Anna Blasi - favorisés par la suite d'apparitions de la Vierge. L'Ordinaire du lieu suit les événements avec attention (les apparitions durent toujours), et aucun jugement n'a encore sanctionné les faits.

1988 - CACHICHE (Pérou, Ica). Janvier 1988. Pleurs d'une statue de *Notre-Dame de Lourdes*, vénérée dans la chapelle de l'orphelinat de la localité. De nombreuses personnes auraient été témoins du prodige, qui a suscité un important réveil de la ferveur populaire. Les faits sont encore *sub judice*, aucun jugement n'a été formulé par l'autorité ecclésiastique.

1988 - MANILLE (Philippines, Manille). Septembre 1988. Pleurs d'une statue en bois de *Notre-Dame de La Salette*, exposée dans le jardin d'un presbytère. Le prodige s'est répété plusieurs fois, en présence de divers témoins. Les faits sont encore *sub judice*.

1988 - SAO FRANCISCO SOLANO (Brésil). A une date non précisée. Pleurs d'une statue de Marie, Rosa Mistica, en présence de quelques personnes. La réalité du fait établie, le liquide prélevé sur l'effigie et analysé par un laboratoire n'a pu être identifié. L'événement n'ayant eu aucune suite, l'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

*** Les dernières années du XXe siècle.**

Par leur caractère spectaculaire et l'impact médiatique qu'ils ont eu, deux prodiges sur des images saintes ont eu dans la dernière décennie du XXe siècle un retentissement mondial : en France, à partir de 1990, l'exsudation huileuse d'une image que l'on a appelée *l'icône de Toulouse* ; et surtout, en 1995, les larmes de sang de la *Madonnina de Pantano* à Civitavecchia (Ita-

lie). Dans les deux cas, on a eu tôt fait de crier au surnaturel. Pourtant, les entours de l'une et l'autre affaire sont rien moins que limpides. Quelques années et quelques investigations ont suffi pour que ces prodiges allégués glissent dans un oubli relatif. Il est vrai que la multiplication des phénomènes de ce genre banalise le miracle, qui ne fait plus guère recette, d'autant plus que les exemples de supercherie vont se multipliant avec l'augmentation du nombre de cas recensés ça et là. Le jésuite espagnol José Maria Pilon, intervenant à Radio Vatican, n'a pas hésité à déclarer - faisant allusion à la *Madonnina* de Pantano - que les faits de lacrymation, de sudation et de saignement d'images saintes signalés dans le monde sont tous sans exception entachés de fraude, d'une manière ou d'une autre. Et il est significatif que depuis une vingtaine d'années l'Eglise n'a reconnu le caractère miraculeux d'aucun d'entre eux.

n 1990 - TOULOUSE (France, Toulouse).
11 février 1990, puis fréquemment durant quelques années, plus rarement ensuite. Emission d'huile parfumée par une reproduction de l'icône de Marie, Porte du Ciel, au domicile de Paul Gardey de Soos, membre d'une communauté charismatique, en sa présence et celle de trois autres personnes. A peine connu, l'événement fut amplement médiatisé et fit grand bruit, suscitant un élan de ferveur enthousiaste - et des répliques du prodige - bien au-delà des cercles apparitionnistes et des mouvements charismatiques. La réalité des faits semblait bien établie. Le 24 mai 1991, au terme d'une enquête ayant duré plus d'une année, Mgr Collini, archevêque de Toulouse, publia un décret : le phénomène pourrait s'expliquer par des causes naturelles, il ne constitue pas un signe pour le peuple de Dieu, et la vénération publique de l'image est interdite. Mais à partir du 6 décembre 1991, une image du Christ se mit à son tour à exsuder un liquide huileux, change de couleur. Ce processus de surenchère, puis des soupçons de manipulation, enfin les références explicites aux « apparitions » contestées de Medjugorje jetèrent une ombre sur l'*icône de Toulouse*, dont le souvenir peu à peu s'estompa. Il est vrai que des prodiges plus sensationnels - et davantage médiatisés - occupèrent bientôt le devant de la scène du merveilleux.

n 1991 - SAO PAULO (Brésil). 13 mai 1991, puis le 13 de chaque mois jusqu'à la fin de l'année. Pleurs d'une statue de la Vierge dans une église. Les larmes sont si abondantes qu'elles remplissent parfois un verre. La réalité des faits a été attestée par de nombreux fidèles et curieux. L'enquête ordonnée par l'archevêque de Sao Paulo a permis de découvrir une supercherie orchestrée par un groupe de « personnes pieuses » à des fins lucratives.

1991 - POTENZA (Italie, Potenza-Muro). Printemps 1991. Pleurs d'une statuette de la Vierge placée dans une chapelle érigée au milieu d'un camp de préfabriqués hébergeant des sinistrés du séisme de 1981. Quatre femmes

auraient vu couler trois larmes des yeux de l'effigie. L'événement a fait quelque bruit, attirant l'attention du public sur les conditions d'existence précaires des sinistrés dix ans après la catastrophe. Puis on n'en a plus parlé.

1992 - LAKEBRIDGE (Etats-Unis - Virginie). Depuis 1992. Au contact de James Bruce, un prêtre de 37 ans prétendument stigmatisé, les statues qu'on lui amène pour qu'il les bénisse se mettent à pleurer ou changent de couleur, si l'on en croit les assertions de l'intéressé et de nombreux témoins. Les faits - s'ils sont réels - semblent liés à l'expérience mystique du prêtre, qui bénéficierait de visions du Christ depuis le 16 avril 1992. L'autorité ecclésiastique a adopté une attitude de prudente réserve face à ce cas déconcertant.

1992 - NOCERA SUPERIORE (Italie, Salerno). La Madone de l'église Maria Santissima in Costantinopoli aurait versé une larme alors qu'on la nettoyait. L'incident n'a eu aucune suite.

1993 - TARTOUS (Syrie, Lattaquié). Depuis le 13 août 1993. Une icône de la Vierge appartenant à Jamilé, femme orthodoxe épouse d'un catholique, exsuderait de l'huile. Le prodige serait parfois accompagné d'une pluie de grains d'encens sec et chaud. Les faits étant entourés de discrétion, l'autorité ecclésiastique n'est pas intervenue.

1993 - San Antonio Abate (Italie, Napoli). Octobre 1993 et plusieurs fois jusqu'en avril 1995. Lacrymation de quatre images sacrées, au domicile du carabinier Antonio Giovanni. Trois images de la Madone et une photographie de Padre Pio ont versé d'abondantes larmes et des pleurs de sang pendant près d'un an et demi. Toute supercherie a été écartée. Des guérisons étonnantes sont signalées. Ayant alerté l'autorité ecclésiastique, le carabinier et sa famille ont observé scrupuleusement les consignes de discrétion qui leur ont été données. Les faits ont été rendus publics le 10 avril 1995. Les faits sont *sub judice.*

1994 - SAN CHIRICO RAPARO (Italie, Potenza-Muro). Printemps 1994. Exsudation huileuse du visage d'une statue de la Madone en papier mâché exposée dans la cour de l'orphelinat. Le phénomène ne s'est pas renouvelé et n'a eu aucune suite.

n 1994 - ASSEMINI (Italie - Sardaigne, Cagliari). Printemps 1994. Pleurs de sang d'une statue de la Vierge, dans une maison particulière. Une investigation policière et médicale a mis en évidence la supercherie, effectuée à partir de deux statues identiques interchangeables, dont l'une était maculée du sang de leur propriétaire. En octobre 1994, le procureur de la République a ouvert une enquête au terme de laquelle la propriétaire de la statue miraculeuse et ses deux complices ont été inculpés en juillet 1996 pour abus de la crédulité publique et outrage à la religion. Ils ont été condamnés en novem-

bre 1996 à de fortes amendes. Dès le début des faits, l'archevêque de Cagliari avait publié une note de mise en garde.

n 1994 - LAZISE (Italie, Verona). 5 avril 1994 et jours suivants. Pleurs de sang d'une statue de Notre- Dame de Fàtima placée dans une niche au fond du jardin de Bruno Burato, rebouteux. A la suite du *miracle*, Burato aurait bénéficié de communications célestes et présenterait chaque Vendredi Saint les stigmates du Christ. Les analyses du sang de la statue effectuées par un laboratoire de Venise ont révélé qu'il s'agissait de sang masculin du même groupe sanguin que celui du visionnaire. En 1995, le procureur de la République a ouvert une enquête pour abus de la crédulité publique. Mise en garde, puis jugement négatif de Mgr Nicora, évêque de Verona.

n 1995 - SUBIACO (Italie, Subiaco). Du 24 janvier au 16 février 1994. Pleurs d'une statue de l'Immaculée appartenant à deux religieuses d'une communauté nouvelle non reconnue, les *Missionnaires du Pardon et de la Réconciliation*, fondées par Mgr Milingo. Le liquide, recueilli sur un linge par les deux soeurs et analysé dans un laboratoire, présentait les caractéristiques de larmes humaines. Soupçons de supercherie. L'autorité ecclésiastique a fait enlever la statue, qui a été mise sous scellés à Rome. Elle n'a plus versé de larmes.

1995 - CIVITAVECCHIA (Italie, Civitavecchia). Du 2 février au 15 mars 1995. Pleurs de sang d'une statuette de la *Gospa* de Medjugorje, acquise sur le lieu des prétendues apparitions par don Pablo Martin, le curé espagnol de la paroisse de Pantano (quartier excentré de Civitavecchia), et par lui offerte à la famille Gregori. L'effigie, placée dans une grotte au fond du jardin familial, fut trouvée le 2 février 1995 « pleurant des larmes rouges » par la petite Jessica, enfant du couple Gregori. Le prodige s'étant répété plusieurs fois dans les jours suivants, Mgr Grillo, évêque de Civitavecchia, fit retirer la statuette et la conserva dans sa chapelle privée. C'est là qu'elle saigna pour la dernière fois, le 15 mars 1995, alors qu'il la tenait entre ses mains. Le 17 juin 1995, la statue *miraculeuse* fut ramenée discrètement à l'église Sant'Agostino de Pantano où, placée dans une niche protégée par une vitre blindée, elle est exposée à la vénération des fidèles. Mgr Grillo était - et pour cause - convaincu du caractère surnaturel de la lacrymation sanglante de la *Gospa* de Pantano. Ce n'était pas l'avis de la *questura* de Civitavecchia, qui soupçonnait quelque supercherie : dès le mois de mars 1995, le procureur de la République ouvrait une enquête sur les faits. Par ailleurs, plusieurs éléments jettent la suspicion sur cette affaire : le climat de mysticisme exacerbé dans lequel baignaient les partisans du *miracle* (jusqu'à la propre soeur de l'évêque), le refus des membres de la famille Gregori de se soumettre à un test sanguin après la découverte, par les laboratoires, que le sang de la *Madonnina* était du sang masculin, ainsi que la personnalité du curé - passionné de merveilleux -, et la relation avec les prétendues appari-

tions de Medjugorje. La Congrégation pour la Doctrine de la Foi a dissuadé Mgr Grillo de reconnaître officiellement le caractère miraculeux de ces larmes de sang. En avril 1997, une plainte a été déposée pour vol et séquestration par le curé Pablo Martin de documents photographiques compromettants. En mai 1998, un illusionniste fit « pleurer » la *Madonnina* dans son habitacle blindé, ce qui relança la polémique. Là encore, le curé intervint pour étouffer l'affaire. A l'heure actuelle, les faits se sont dilués dans l'indifférence. Seuls les supporters de Medjugorje organisent encore des pèlerinages à la *Madonnina* pour faire croire à des fruits de dévotion. En réalité, le prétendu miracle - qui pourrait bien avoir eu, par certains de ses aspects, une origine préternaturelle diabolique - n'a pas porté les fruits escomptés, que ce soit pour Medjugorje dont les partisans se sont efforcés de récupérer l'affaire à leur profit, ou pour la population locale.

n 1995 - SALERNO (Italie). 7 mars 1995. Saignement d'un bas-relief en céramique de Padre Pio, appartenant à Federico della Rocca qui se dit fils spirituel du saint capucin, et exposé dans la cour d'un immeuble. Le « sang » coulait des stigmates de la main et du côté droit, mais les analyses effectuées sur le liquide n'ont pas confirmé qu'il s'agissait bien de sang. Les faits, entachés d'un soupçon de supercherie, n'ont eu aucun lendemain. Mgr Pierro, archevêque de Salerno, a fait ôter l'effigie le 10 mars, et a publié un jugement négatif.

1995 - COCHABAMBA (Bolivie). Depuis le 9 mars 1995, jusqu'à nos jours. Pleurs et larmes de sang d'une effigie du Christ, chez Catalina Rivas. Celle-ci aurait reçu les stigmates et bénéficierait de révélations destinées à promouvoir une *Grande Croisade d'Amour*. Elle est suivie par des médecins et des théologiens. L'archevêque de Cochabamba à l'époque, Mgr Fernández Apaza, a observé les faits avec attention. Son successeur actuel, Mgr Solari, fait montre d'une prudente réserve.

n 1995 - CASTROVILLARI (Italie, Crotone). 10 mars 1995. Pleurs de sang d'une statue de la Vierge Marie dans une maison particulière, chez les époux Longo. L'événement a attiré des milliers de fidèles. Mgr Mugione, évêque de Crotone, a fait ôter la statue et a émis un jugement négatif : le phénomène, entaché de soupçons de supercherie, a été attribué à une « spiritualité déviante ».

1995 - SERIATE (Italie, Bergamo). 16 mars 1995. Pleurs de sang d'une statue de la Vierge achetée en commun par vingt-sept familles d'un immeuble. Le curé a pris la statue pour l'examiner et faire analyser le liquide si le saignement se reproduisait. Rien n'étant arrivé, il a rendu l'objet, nettoyé, à ses propriétaires. L'incident n'a eu aucune suite.

1995 - TERNI (Italie). 22 mars 1995. Saignement d'une statue de la Vierge en ciment, exposée dans une niche grillagée au belvédère de la Cascade del

Marmore. La robe de la Madone se serait tachée de rouge sous les yeux d'une vieille dame. L'incident n'a eu aucune suite.

n 1995 - Tivoli (Italie). 22 mars 1995. A huit heures du matin, pleurs de sang découverts sur un bas-relief de céramique représentant la Vierge, qui ornait l'entrée d'un immeuble, via Antonio del Re. Vers midi, des témoins affirment avoir vu se dessiner une petite croix de sang sur le mur proche de l'effigie. Des milliers de personnes accourent pour voir le prodige. Le soir même, les autorités civiles font recouvrir le bas-relief d'une bâche et fermer le portail d'accès à l'immeuble. Le 24 mars, l'effigie est retirée, à la demande de l'évêché, qui publie une note de mise en garde (soupçons de supercherie).

1995 - Camaiore (Italie, Chieti). 23 mars 1995 et jours suivants. Pleurs de sang d'une statuette de *Notre-Dame de Lourdes* chez Ivana Faricelli. A la demande du curé, la statuette est remise à l'évêché. Mgr Menichelli, évêque de Chieti, confie l'étude du phénomène à deux sommités médicales, le professeur Cucurrullo et le docteur Carnevale, anatomopathologiste. Toute fraude semble exclue, mais le phénomène ne s'est pas reproduit. Les faits sont encore *sub judice*.

n 1995 - Murano (Italie, Venezia). 23 mars 1995. Pleurs de sang d'une statuette de la Vierge et de deux crucifix en plastique dans une habitation privée, chez un verrier à la retraite. Mise en garde de la curie patriarcale de Venise. Ouverture d'une enquête par le procureur de la république pour abus de la crédulité publique.

n 1995 - Viagrande (Italie - Sicile, Catania). 25 mars 1995. Pleurs d'une statue de la Vierge placée à un carrefour meurtrier à l'entrée de la localité. Le prodige a attiré des milliers de fidèles, mais il ne s'est pas reproduit. Il s'agirait d'un phénomène de condensation. Mgr Bommarito, archevêque de Catane, a dénoncé « une psychose collective, l'envie d'un miracle à tout prix ».

1995 - Zambla Alta (Italie, Bergamo). 27 mars 1995. Pleurs de sang d'une statuette de la Madone abritée dans un oratoire champêtre : une seule larme a coulé sur la joue gauche, aussitôt séchée. Devant l'afflux des curieux et des fidèles, le propriétaire a retiré la statue. L'incident n'a eu aucune suite.

1995 - Sarcedo (Italie, Vicenza). 27 mars 1995. Pleurs allégués d'une statue de la Madone. L'événement n'a eu aucune suite.

n 1995 -Zafferana Etnea (Italie - Sicile, Catania). 27 mars 1995. Pleurs allégués d'une statue de la Madone. L'incident ne s'est pas reproduit. Mgr Bommarito, archevêque de Catane, a publié une note de mise en garde.

n 1995 - MILO (Italie - Sicile, Catania). 27 mars 1995. Pleurs allégués d'une statue de la Madone. Le phénomène reste ponctuel. Devant ce qui semble être l'amorce d'une épidémie de Vierges en larmes dans son diocèse, Mgr Bommarito, archevêque de Catane, publie une sévère note de mise en garde.

1995 - PALERMO (Italie - Sicile). 28 mars 1995 et octobre 1999. Pleurs d'une reproduction de la Madone des Larmes de Syracuse, dans l'oratoire d'une certaine Carla, réputée visionnaire. Le prodige s'est répété en octobre 1999 sur une photographie de la même Madone, qui a émis des larmes de sang. Les faits sont *sub judice*.

n 1995 - RAGUSA (Italie - Sicile). Fin mars 1995. Pleurs de sang d'une statue de la Vierge abritée par un oratoire. Mise en garde de l'autorité ecclésiastique. Le 11 avril 1995, deux étudiants de 19 ans ont été surpris à projeter avec des seringues leur propre sang sur la statue. Ils ont été inculpés d'abus de la crédulité populaire.

n 1995 - SASSO PISANO (Italie, Sienna) 10 avril 1995. Pleurs d'une statuette de la Vierge placée dans une niche à côté de l'école maternelle. Le phénomène, observé par un seul témoin, n'a eu aucune sienne. L'autorité ecclésiastique a fait ôter l'effigie, pour prévenir tout mouvement de fanatisme.

1995 - BRUNSSUM (Pays-Bas, Maastricht). 27 juin 1995. Pleurs de sang d'une statuette en porcelaine de la Vierge, appartenant à la famille Coumans. Pour satisfaire la curiosité de la foule venue contempler le prodige, les Coumans ont placé la statuette sur un petit autel devant leur maison, Voorstraat 8. En un mois, des dizaines de milliers de personnes ont défilé devant l'effigie miraculeuse, puis l'élan de ferveur initial est retombé. L'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée.

1995 - STURNO (Italie, Avellino). 25 juillet 1995. Sueur et pleurs de sang d'une statuette identique à celle de la *Madonnina* de Civitavecchia, au domicile du commerçant Filippo Famiglietti. L'effigie a été retirée par ordre du parquet de Sant'Angelo dei Lombardi. Peu après, une effigie de l'Ecce Homo placée sur le même autel domestique aurait émis un liquide huileux. Les faits n'ont eu aucune suite.

1995 - TARQUINIA (Italie, Civitavecchia). Durant l'été 1995. Pleurs de sang d'une statuette de la Madone dans une maison privée. Le *miracle* serait un plagiat des pleurs de sang de la *Madonnina* de Pantano.

n 1995 - MARANO (Italie, Modena). Durant l'été 1995. *Pleurs* de sang d'une statuette de la Madone placée sur une colonnette dans la propriété Badiali. L'effigie a été trouvée avec le visage et les mains maculés de sang, mais nul n'a constaté le début du phénomène allégué. Il s'agirait d'une supercherie ou d'une plaisanterie : du sang humain (dont la nature a été attestée par un

laboratoire) aurait été projeté sur la statuette. En 1996, l'évêque de Modena a publié un jugement négatif.

1996 - VOLENDAM (Pays-Bas, Haarlem). Lundi de Pentecôte 1996. *Pleurs* de sang d'une statue de la Vierge placée dans une petit oratoire. L'effigie a été trouvée au matin le visage maculé de sang. Quelques dévots ont crié au miracle, mais l'enquête menée par la police a conclu à une mauvaise plaisanterie d'adolescents qui, éméchés, en sont venus aux mains et ont barbouillé la statue de leur sang. L'autorité ecclésiastique a publié une note de mise en garde contre toute interprétation *miraculiste* de l'incident.

1996 - PANNARANO (Italie, Benevento). 5 et 6 juin 1996. Pleurs de sang d'une statue pèlerine de Maria, Rosa Mistica, dans une maison particulière, alors qu'une fillette priait pour obtenir la guérison de sa mère malade. Le deuxième jour, le curé - resté sceptique quand on l'a informé - est témoin de la formation et de l'écoulement des larmes. Il recommande la plus grande discrétion. Les analyses effectuées démontrent qu'il s'agit de sang humain. Du 11 octobre 1996 au 14 juin 1997, Mgr Sprovieri, archevêque de Benevento, a conservé la statuette dans sa chapelle privée, mais le phénomène ne s'est pas renouvelé. Les faits n'ayant pas eu beaucoup de retentissement, l'autorité ecclésiastique n'a émis aucun jugement.

1997 - LE TORRETTE (Italie, Ancona). Printemps 1997. Pleurs d'une statuette vénérée dans un oratoire champêtre, au lieudit Le Torrette. Aux fêtes mariales, le phénomène se renouvellerait parfois, accompagné de *miracles* solaires. L'autorité religieuse a adopté une attitude de réserve, face à ces faits qui n'ont guère eu de répercussion.

1997 - BUSENBACH (Allemagne, Rottenburg-Stuttgart). Depuis juin 1997. Emanations de parfums suaves d'une statue du Sacré-Coeur provenant de l'église paroissiale et conservée dans une maison particulière. Parfois une buée odorante couvre l'effigie. Les faits auraient eu de nombreux témoins, mais les entours de cette affaire - liée à l'intervention et à l'action de visionnaires douteux, tel Kazimierz Domanski, le faux voyant d'Olawa, en Pologne - jettent la suspicion sur l'authenticité du phénomène.

1999 - DASA (Italie, Mileto). 10 et 13 février 1999. Pleurs de sang d'une statue de la Madone placée dans une niche, dans le jardin de Maria Assunta Iaconis, la seconde fois devant une trentaine de personnes. Coulant en abondance des yeux jusqu'au menton, le sang a ensuite éclaboussé la robe de la Vierge pour ruisseler jusqu'au socle de la statue. Plusieurs tests effectués par le Dr Potenza et son équipe de l'hôpital de Soriano Calabro ont confirmé qu'il s'agit de sang, mais probablement pas humain , et d'un groupe indéterminé. Des guérisons inexplicables ont été signalées. Les faits sont *sub judice*.

1999 - San Gennaro in Benevento (Italie, Benevento). Du 17 au 25 juillet 1999. Pleurs et saignements allégués de plusieurs statues de la Vierge dans la localité. Le 17 juillet dans la soirée, la statue de Marie, *Mère de l'Eglise*, vénérée dans un oratoire public, verse des larmes en présence de deux jeunes femmes. Le 19 juillet, un postier voit pleurer la statue de Marie, *Mère de la Consolation*, qu'abrite un autre édicule de la localité. Le 20 juillet, c'est la statue de la *Madone de la Réparation* qui verse des larmes de sang dans la petite chapelle où l'implore un groupe de fidèles.
Le 21 juillet, quelques personnes voient deux larmes couler des yeux de la statue de *Marie, Mère de Jésus*, placée à un carrefour. Enfin, le dimanche 25 juillet, la grande statue de *Sainte Marie de la Tendresse* érigée dans le jardin du presbytère présente à la main gauche deux filets d'un liquide rouge semblable à du sang, qui s'écoulent lentement. L'enquête confiée à la gendarmerie permet d'exclure toute supercherie. Les tests pratiqués par divers laboratoires démontrent que le liquide ayant coulé de la main de Sainte Marie de la Tendresse est bien du sang humain, mais que les « larmes » des autres effigies est un liquide anorganique, qui ne provient ni d'un phénomène de condensation, ni du matériau des statues. L'énigme reste entière. L'autorité ecclésiastique a ouvert une enquête sur ces faits apparemment inexplicables, qui sont encore *sub judice*.

*

La liste de ces manifestations extraordinaires sur des images saintes est loin d'être exhaustive. Elle ne prend pas en compte les pleurs, exsudations et saignements de statues ou de crucifix allégués sur le lieu de prétendues mariophanies et en relation avec celles-ci : le cas actuel le plus connu de tels prodiges est celui de Manduria, en Italie (diocèse d'Oria), où la visionnaire Debora Moscioguri a été démasquée et déférée en juillet 1996 devant le tribunal de Taranto « pour avoir provoqué de fausses lacrymations d'images saintes ».

Les autorités ecclésiastiques sont extrêmement prudentes face à de telles manifestations, surtout depuis la publicité inconsidérée qui a été faite aux larmes de sang de la *Madonnina* de Civitavecchia, dont le caractère surnaturel est loin d'être établi. Les supercheries sont nombreuses dans ce domaine. Les faits de Civitavecchia, en 1995, ont été suivis en Italie d'une véritable épidémie de statues qui pleuraient et saignaient, plus importante encore que celle qui succéda au miracle de la *Madone des Larmes* de Syracuse, en 1953.

Deux types de madones sont particulièrement représentés dans l'histoire de ces prodiges : les copies de Notre-Dame du très Saint Rosaire de Fàtima (la statue originale est conservée sur le lieu des apparitions), et surtout les statues pèlerines de *Marie, Rosa Mistica*, exécutées sur le modèle de l'effigie sculptée d'après les indications de la voyante Pierina Gilli (morte en 1991), suite aux apparitions dont elle aurait été favorisée en

1946-47 à Montichiari, puis à partir de 1966 aux Fontanelle. Or, ces apparitions ont été condamnées sans équivoque par les successifs évêques de Brescia - notifications des 30 juin 1968, 25 novembre 1975 et 12 février 1979 -, quand bien même Mgr Sanguineti, l'évêque actuel, a pris en février 2001 des dispositions en vue d'assurer la prise en charge et l'accompagnement des fidèles et des pèlerins. Pourtant, certains prodiges survenus sur l'image de *Marie, Rosa Mistica*, semblent présenter les caractères d'interventions surnaturelles. De même, les larmes de la statue miraculeuse d'Akita ont fait l'objet d'un jugement positif ; or, elle est une réplique en bois de l'effigie de la *Dame de tous les Peuples* d'Amsterdam, tableau peint d'après les indications de la visionnaire Ida Peerdeman, dont les prétendues apparitions en 1945 ont fait l'objet de sévères condamnations de la part des successifs évêques de Haarlem. Ces sanctions ont entérinées par la Congrégation pour la doctrine de la foi le 4 juin 1973 et le 25 mai 1974.

Il peut sembler étrange que de vrais miracles aient pour support des images provenant de fausses apparitions, qu'ils donneraient à première vue l'impression de cautionner. En réalité, ces prodiges - s'ils ont authentiques - répondent à la piété sincère du peuple de Dieu envers la Vierge Marie : la ferveur des fidèles dépasse rapidement l'origine prétendument surnaturelle de telles représentations de la Mère de Dieu, quand elle ne l'ignore pas, et c'est dans le contexte d'une piété mariale simple et ramenée à l'essentiel que parfois éclosent des prodiges, interprétés et vécus comme des signes de la compassion maternelle de Marie pour l'Eglise et pour tous les hommes.

Annexe II
Du mauvais usage des prodiges

Il existe dans l'Eglise catholique - plus exactement à sa périphérie - un courant sectariste qui, depuis plus d'un siècle, véhicule une « spiritualité » apocalyptico-mariale tissée de prétendues révélations privées et ponctuée de miracles controuvés. Se réclamant du fameux *secret* de La Salette publié progressivement dès 1859 par la voyante Mélanie Calvat, puis des vaticinations d'une cohorte de pythonisses telle la stigmatisée Marie-Julie Jahenny (1850-1941), ce mouvement multiforme n'hésite pas à détourner à son profit des textes de spirituels et de mystiques plus anciens - notamment saint Louis-Marie Grignion de Montfort et, depuis qu'elle est à la mode, Hildegarde de Bingen -, mais il fait appel également aux *Centuries* de Nostradamus et à des prophéties apocryphes élaborées après la Révolution française, quand ce n'est aux *mystères* de la Grande Pyramide : semblable à un fleuve, il charrie une tradition gnostique qui se nourrit de spéculations sur la *Fin des temps* et sur la venue plus ou moins providentielle d'un *Grand Monarque* et d'un *Saint Pape* appelés à restaurer une Eglise tenue pour adultère, afin de réaliser son unité et son triomphe final en vue de la

conversion des nations. De fort suspectes mariophanies viennent ponctuellement relancer ce courant, avec des *messages* dont la fonction est tout à la fois d'actualiser ces thèmes en une synthèse adaptée au moment présent, et de cautionner les inévitables dérives qu'engendre leur rejet par le Magistère de l'Eglise catholique. Des prodiges spectaculaires, présentés comme autant de *signes* destinés à authentifier le mouvement qui les sécrète, sont en réalité ordonnés à la séduction des âmes simples en quête de merveilleux.

Cette spiritualité frelatée connaît depuis le milieu du XXe siècle de nouveaux développements, grâce aux précisions apportées par les fausses apparitions de Cossirano (Italie, 1953) sur le triomphe miraculeux de l'Eglise après une période de *châtiments* destinés à purifier l'humanité. Le message de Garabandal (Espagne, 1961-65) a fixé les grandes lignes d'une chronologie de la fin des temps qui verrait se succéder un avertissement d'ordre surnaturel visible dans le monde entier, puis les inévitables *châtiments* et, annonçant la fin des temps, un grand miracle pérenne sur le site même des apparitions. La plupart des mariophanies et révélations privées les plus contestables qui se multiplient depuis lors, ont repris et amplifié ces thèmes, les agrémentant de prédictions sur l'avènement d'une ère mariale - le triomphe du Coeur Immaculé de Marie annoncé par la Vierge à Fàtima (Portugal 1917, mais le message n'a été révélé qu'en 1942), objet de gloses plus fantaisistes les unes que les autres -, et sur une venue intermédiaire du Christ qui relève du millénarisme mitigé, condamné par l'Eglise. Les spéculations sur le contenu du *troisième secret* de Fàtima ont entraîné une surenchère, poussée jusqu'à la caricature à Medjugorje où les visionnaires prétendent détenir chacun dix secrets destinés à être révélés à une date imminente toujours repoussée, ce qui entretient le suspens et la prolongation des apparitions alléguées depuis 1981 dans cette localité de Bosnie-Herzégovine. La déception qui a accueilli la publication, en 2000, du *troisième secret* de Fàtima (jugé par d'aucuns trop banal, quand il n'est pas dénoncé comme un faux), est compensée dans les cercles apparitionnistes par la prolifération de secrets dans les mariophanies contemporaines.

Ces arguments impressionnent un public d'âmes ferventes mais peu formées, mobilisant une clientèle qu'Antoine Delestre a fort bien cernée dans son étude sur le pseudo-pape Clément XV. Tout d'abord, les « animateurs-militants-adhérents » :

> *Quelques aristocrates en attente d'une « Restauration miraculeuse » qui n'en finit pas d'arriver, des enseignants, des médecins, des ingénieurs, ainsi que des prêtres et des religieuses en rupture d'Eglise et de Congrégation, bref, sans doute une partie non négligeable de la « nouvelle petite bourgeoisie », frustrée de pouvoir, désireuse de se mobiliser, et qu'on trouve dans de larges secteurs du mouvement associatif*[448].

---

448 - Antoine DELESTRE, *Clément XV, prêtre lorrain et pape à Clémery, 1905-1974*, Nancy, P.U.N., Ed. Serpenoise, 1985, p. 130.

Puis la foule des sympathisants, personnes crédules, souvent de bonne foi et généreuses, qui constitue le contingent de pèlerinages organisés vers des lieux d'apparitions non reconnues par l'Eglise : clientèle (...) plus populaire et faite surtout de petits commerçants et d'artisans, et d'employés[449].

On peut y ajouter bon nombre de membres de mouvements charismatiques, de communautés nouvelles et d'associations pieuses tel le Mouvement Sacerdotal Marial de Don Gobbi, par exemple, qui sont séduits par les formes traditionnelles de la piété populaire promues dans ces pèlerinages, et mus par un amour de l'Eglise - plus exactement du pape Jean-Paul II, auquel est identifiée l'Eglise - affectif davantage que théologal. Parmi eux, des clercs qui ne sont pas en rupture d'Eglise trouvent dans cette *turba magna* un vaste champ d'apostolat, le terrain de vocations sacerdotales et religieuses, et un auditoire de choix dès lors qu'ils se piquent de prédication ou d'accompagnement spirituel, quand ce n'est de formation des âmes à [un ersatz de] la vie mystique.

*

L'exploration de ce courant sectariste, à la faveur des prétendus miracles advenus sur des images saintes, permet d'en saisir les mécanismes et d'en démasquer les manipulateurs : souvent des prêtres (en situation irrégulière) ou des hommes se donnant pour tels, ne s'embarrassant d'aucun scrupule pour exploiter les âmes naïves, souvent désorientées, à la recherche de formes sensibles de la dévotion, et se livrant - au nom de la « vraie tradition » - à des pratiques qui sont de l'escroquerie pure et simple. Il est relativement rare que les autorités ecclésiastiques réagissent de façon officielle et publique contre de tels charlatans :

Les évêques n'aiment pas engager le fer [contre eux]. *Ils attendent longtemps avant de s'y résoudre. En les dénonçant, ils craignent de leur faire une inutile publicité ou de provoquer un scandale qui pourrait retourner l'opinion publique contre eux. En général, ils n'interviennent publiquement que contraints et forcés, et après avoir beaucoup hésité, malgré la malhonnêteté et la perversité parfois criantes de certains groupes qui se jouent d'eux et ne respectent évidemment pas leur règle du jeu* [450].

Aussi ces imposteurs jouent-ils sur du velours. Assurés d'une impunité quasi totale, ils n'hésitent pas - surtout si les autorités ecclésiastiques réagissent - à discréditer la hiérarchie par tous les moyens possibles : de la simple exploitation médiatique des tensions ou divisions que l'on discerne parfois dans le corps épiscopal, jusqu'à l'intoxication de leurs adeptes par des campagnes de diffamation et même de calomnies entretenues par des rumeurs, par la mise en circulation sous le manteau de *révélations* dont seraient opportunément favorisées des *âmes privilégiées*, etc. Le préjugé

449 - *Ibid.*, p. 130.

450 - *Ibid.*, p. 130.

selon lequel les évêques seraient a priori hostiles au surnaturel - véhiculé par certains mariologues - ne facilite pas la tâche des Ordinaires de lieux où sont signalées des manifestations prétendument surnaturelles.

1. Histoires belges (1934-1936).

En 1933, suite aux apparitions (par la suite reconnues) de la Vierge à Beauraing, puis à Banneux, se produit en Belgique une véritable épidémie de visionnaires : de tous côtés, la Mère de Dieu ou le Christ se montrent, communiquent des messages, appellent des âmes pieuses à participer à la Passion du Sauveur.

Un de ces événements connaît un grand retentissement : à Lokeren, sur le noyau initial des visions dont fait état un garçonnet de dix ans, Gustave Van Driessche, se greffent des *apparitions* à Berthonia Holtkamp, Joseph Kempenaers et Martha Molitor, trois exaltés qui par leurs extravagances ont déjà coulé les faits d'Onkerzele, où la Vierge s'est montrée à une humble mère de famille. Martha Molitor s'efface bientôt, tandis que Berthonia Holtkamp multiplie les extases en public et finit par exhiber des stigmates au front et au dos des mains : de simples exsudations de sérum mêlé d'un peu de sang. Surtout, des crucifix et des images pieuses qu'elle détient commencent à émettre du sang. Le même prodige est signalé chez Kempenaers.

Le cardinal Van Roey, archevêque de Malines et primat de Belgique, charge le docteur Fransen, de Gand, de constituer une commission médicale qui examinera extases, stigmates et prodiges de saignement. Les praticiens ayant mis en évidence l'origine naturelle des phénomènes, le prélat publie une notification :

> *Nous demandons au clergé et aux fidèles de n'attacher aucun intérêt aux visions, révélations et prédictions attribués aux dénommés Berthonia Holtkamp, de Berchem-Anvers, et Joseph-Henri Kempenaers ; de Wilryk*[451].

Mais, toujours annoncés à l'avance, les miracles continuent de plus belle, jusqu'en 1936 au moins. Aussi le cardinal est-il amené à désigner une nouvelle commission médicale, mais aussi théologique, qui parvient à des conclusions identiques, notamment en ce qui concerne les saignements d'images sacrées :

- jamais il ne s'est agi de sang humain normal, on y trouvait une teneur en globules blancs de très loin supérieure à la normale, des liquides organiques non biologiques (dans le genre des colorants), et des composés anorganiques à base de fer.

- ce n'était pas, sur les objets appartenant à Berthonia Holtkamp, du sang menstruel.

---

451 - Texte cité dans *Etudes Carmélitaines Mystiques et Missionnaires*, Paris, Desclée De Brouwer, 19e année, vol. II, octobre 1934, pp. 315-316.

Au terme d'investigations menées avec diligence, le cardinal Van Roey rendra, le 25 mars 1942 - on ne peut le taxer de précipitation -, un jugement définitif :

> *Les faits (...) de Lokeren-Naastveld manquent de tout caractère surnaturel (...) En ce qui concerne les prétendus saignements de croix, de statues, de médailles et d'images religieuses, survenus à Bruxelles, à Anvers, à Courtrai et en d'autres localités, nous déclarons que, dans presque tous les cas, la supercherie a été manifestement démontrée et que, dans aucun cas, on n'a produit un indice quelconque d'une intervention surnaturelle. En conséquence, il est interdit de conserver, de répandre, de vénérer ou de faire vénérer un de ces objets, aussi longtemps qu'il porte des traces de soi-disant saignement* [452].

Entre-temps, alors que la prolifération des images sanglantes en Belgique atteint son paroxysme, de nouvelles apparitions mariales sont signalées au printemps 1936 à Ham-sur-Sambre, dans le diocèse de Namur. C'est là qu'on retrouve l'incontournable Berthonia Holtkamp qui, tout en continuant d'avoir ses révélations à domicile, ne peut s'empêcher de courir chaque nouveau lieu miraculeux : elle y cherche confirmation de la mission qu'elle affirme avoir reçue - fonder un ordre religieux de carmélites destiné à propager une dévotion nouvelle au Visage du Christ -, et s'efforce d'y recruter des adeptes. Elle rencontre à Ham-sur-Sambre deux autres illuminées : Valérie Nieuwenhuisen, originaire d'une localité flamande à la frontière des Pays-Bas, et Sabine Naelaerts, qui habite à Créhen, près de Hanut.

Favorisé d'apparitions, le trio concurrence les deux visionnaires locales : la petite Emelda Scohy, une fillette névrotique, et une jeune femme nommée Adeline Pietcquin, que divise déjà une sourde rivalité. Au bout de quelques mois, Valérie Nieuwenhuisen se désolidarise du groupe et regagne sa Flandre natale. Elle continuera d'y avoir des visions à domicile, devant une statue de la Vierge qui, à l'occasion, versera quelques larmes et exhalera de suaves parfums. Les faits se prolongeront sans bruit jusque vers 1954-55, époque où un journal en mal d'articles à sensation, les tirera de l'oubli pour leur donner une publicité aussi brève qu'inattendue. Une commission médicale ayant déclaré Valérie atteinte de folie mystique, celle-ci échappera de justesse à un internement en asile psychiatrique. Quant aux larmes et parfums de sa statue miraculeuse, nul n'en saura jamais expliquer la provenance : on parlera - à vrai dire sans aucune preuve - de supercherie.

A son tour, Berthonia Holtkamp quitte la scène, préférant retrouver à Anvers le cercle des fidèles qui se pressent dans son oratoire privé. Elle glissera bien vite dans l'oubli, ayant eu le temps néanmoins de communiquer à Sabine Naelaerts sa morbide prédilection pour les images qui pleurent et qui saignent. Et bientôt des prodiges de cet ordre se produisent à Ham-sur-Sambre : crucifix et statues émettent du sang, et même des pierres « foulées aux pieds par la Vierge » saignent abondamment ! Ces détails

---

452 - J.-M. ALONSO, *op. cit.*, pp. 26-27.

extravagants ont été attestés par Sabine, lors de conférences qu'elle tint pour un cénacle de prières de Namur, en 1976-78.

2. Imbroglio franco-belge (1936-1948).

A Ham-sur-Sambre, la petite Emelda éclipse peu à peu sa rivale de la première heure. Adeline Pietcquin accepte alors l'offre que lui fait un prêtre français de passage, l'abbé Lucien Césard, curé de Bouxières-aux-Dames, près de Nancy : elle se partagera entre la Belgique et la France. Ainsi démarrent, à la fin de l'année 1936, les apparitions de Bouxières, la visionnaire belge bénéficiant dans cette dernière localité des mêmes faveurs célestes qu'en son pays, et les partageant avec une paroissienne, vieille fille nommée Gabrielle Hanus : celle-ci voit pour la première fois la Vierge perchée sur une brouette, au fond du jardin du presbytère.

Les apparitions se prolongent durant des années tant à Bouxières qu'à Ham-sur-Sambre, jumelées grâce à Adeline qui effectue de fréquents déplacements de l'une à l'autre localité. Elles suscitent une extraordinaire exaltation, attirant des milliers de pèlerins troublés par le contexte de l'époque : les *messages* annoncent un cataclysme imminent - il n'est point besoin d'être grand prophète pour prévoir que la guerre va éclater entre la France et l'Allemagne -, mais aussi de terribles châtiments qui précéderont le retour d'un Grand Monarque et la venue d'un Saint Pape, et même la fin du monde. Les prodiges sanglants qui ponctuent les faits de Ham-sur-Sambre sont interprétés comme autant de signes avant-coureurs de l'échéance finale. L'ambiance est survoltée, catastrophiste à souhait.

Sabine Naelaerts reste l'unique dépositaire des images sanglantes et des révélations de Ham-sur-Sambre : elle discrédite Emelda Scohy, l'accusant de se *shooter* à l'éther pour provoquer ses visions, et faisant courir le bruit que sa famille spécule sur la crédulité du public. Elle déconsidère Adeline Pietcquin, lui reprochant d'avoir déserté la Belgique en faveur de la France, et d'avoir ainsi *trahi* la Vierge belge. Propagés et amplifiés dans les groupes apparitionnistes, ces ragots instaurent un climat de tension exécrable. Sabine en profite, car elle jouit d'un réel prestige auprès des foules avides de merveilleux : créditée de multiples visions, détentrice de statues et de crucifix qui saignent à point nommé pour authentifier ses prophéties, elle voit son crédit augmenter avec la déclaration de la guerre, puis le déroulement du conflit : ne les a-t-elle pas prédits ? En réalité, elle procède avec habileté à une lecture apocalyptique des événements.

Dans l'immédiat après-guerre, elle se lie avec Roger Roussot, un jeune Parisien établi à Bruxelles : attiré par les apparitions de Ham-sur-Sambre, il est tombé sous le charme de la visionnaire aux statues sanglantes, ce qui ne l'empêche nullement de se faire passer auprès des fidèles - sous le nom de frère Roger - pour un religieux servite de Marie, dont il arbore la bure, assez fantaisiste à vrai dire.

Las ! Au terme de dix années d'enquête, Mgr Charue, évêque de Namur - qui, du fait de la guerre, a eu des questions plus urgentes à résoudre -, publie le 25 mars 1946 un décret condamnant sans appel les manifestations de Ham-sur-Sambre : tout caractère surnaturel leur est dénié, toute forme de culte à *Notre-Dame du Pauvre Tunnel* (on désignait ainsi la Vierge parce qu'elle se montrait sous une voûte de maçonnerie abritant un point d'eau) est prohibée. Une lettre du Saint-Office, en date du 5 janvier 1951, viendra confirmer le jugement épiscopal, dont les apparitionnistes irréductibles contestent le bien-fondé.

Mgr Charue ayant donné l'ordre de démolir la chapelle et le chemin de croix érigés malgré sa défense sur le lieu des apparitions, Sabine Naelaerts en recueille les vestiges et les transporte dans sa maison de Créhen, où elle a aménagé un oratoire domestique. Restée en relations avec « frère Roger », qui est retourné à Bruxelles et à qui elle a cédé la statue du Sacré-Coeur du *Pauvre Tunnel*, elle continue d'avoir des visions lui enjoignant - bien que mariée - de fonder une congrégation religieuse destinée à honorer la *Sainte-Face* du Christ et son Précieux Sang : héritage des obsessions de Berthonia Holtkamp, ce thème sera appelé à connaître un certain succès. Pour mener à bien sa mission, elle se place sous la direction spirituelle de l'abbé Lucien Césard.

Celui-ci n'en mène pas large. Mgr Fleury, évêque de Nancy, a édicté plusieurs notes de mise en garde contre les apparitions de Bouxières, puis, par mandement du 10 septembre 1945, il a suspendu de ses fonctions de curé l'abbé Césard. Ce dernier ayant fait appel à Rome, la situation risque de durer. L'arrivée de Sabine Naelaerts, avec son cortège de miracles sanglants, redonnera un coup de fouet aux événements et montrera à l'autorité ecclésiastique ce qu'est la vraie mystique ! Mais, par deux fois - le 15 août 1946 et le 3 mars 1947 -, le Saint-Office entérine le jugement négatif sur les faits de Bouxières et les sanctions portées contre l'abbé Césard. Et le 20 juillet 1947, l'évêque de Nancy notifie au curé récalcitrant d'avoir à vider les lieux dans les plus brefs délais. Il est vrai que la confusion la plus totale règne dans la paroisse, divisée entre « grotteux » (partisans des apparitions) et adversaires regroupés derrière le maire. Le curé se barricade dans son presbytère avec ses deux visionnaires qui, sans pour autant être toujours d'accord entre elles, reçoivent du ciel des centaines de visions et de messages d'encouragement. De loin, Sabine suit avec intérêt les opérations et exhorte l'abbé Césard à tenir bon contre le déchaînement des forces sataniques, en l'occurrence la curie épiscopale. Mais elle se garde bien de venir se fourrer dans le guêpier de Bouxières, où elle espérait pourtant supplanter Adeline Pietcquin.

Le 25 juin 1948, les forces de la gendarmerie, placées par la préfecture sous le commandement du capitaine Chapon, assiègent le presbytère et parviennent au bout d'une journée de résistance acharnée à en déloger définitivement le curé et ses sbires. A dater de ce jour, il n'y a plus d'appa-

ritions à Bouxières, « l'évêque en ayant chassé la Sainte Vierge », comme dit prosaïquement la visionnaire Gabrielle Hanus. Celle-ci et sa compagne rentrent alors dans un silence salutaire.

En 1950, l'abbé Césard finit par se soumettre et fait amende honorable. Tout semble rentré dans l'ordre, les protagonistes de ces événements hors du commun ayant pris le parti de se faire oublier et de se remettre en règle avec l'Eglise. C'est compter sans l'obstination de l'abbé Césard et de Sabine Naelaerts, auxquels des *miracles* viennent opportunément rappeler qu'ils ont une mission à remplir.

3. La fromagère mystique de l'Allgäu (1949-1960).

Vers la fin de l'année 1949 - le dimanche 9 octobre précisément -, cinq fillettes du village de Heroldsbach, en Bavière, affirment que la Vierge leur apparaît à la lisière de la forêt communale. L'événement rencontre un accueil si enthousiaste, qu'en moins de deux mois on chiffre déjà par dizaines de milliers les pèlerins accourus sur les lieux. Le 8 décembre, le soleil tourne dans le ciel de Heroldsbach, galvanisant les quelque huit à dix mille personnes qui sont sur place. Parmi elles, frère Roger, accouru de Bruxelles pour la circonstance, et l'abbé André Althoffer, prêtre français du diocèse de Saint-Dié friand de merveilleux [453].

Pourtant, dès le 30 octobre, l'archevêque de Bamberg a publié une note de mise en garde contre les apparitions. Il s'appuie sur les premières conclusions de la commission d'enquête qu'il a instituée pour étudier les faits. Cela n'a en rien refroidi le zèle des fervents, spectateurs convaincus des visions quotidiennes des gamines, qui transmettent des messages rappelant par certains aspects les vaticinations prophétiques de Ham-sur-Sambre et de Bouxières-aux-Dames.

Au début de l'année 1950 se joignent au groupe des fillettes des premiers jours divers autres visionnaires, notamment Norbert Langhojer, un ancien novice de la proche abbaye bénédictine d'Unterschwarzach : par ses extravagances, et par l'ascendant qu'il exerce sur les gamines, il contribue dans une mesure non négligeable à crisper les relations déjà tendues entre la hiérarchie ecclésiastique et les adeptes des apparitions. Se présentant comme « l'organisateur du culte » mandaté par le Ciel, il sème la division entre les visionnaires et leurs partisans. Le 10 décembre 1951, Mgr Kolb, archevêque de Bamberg, lui notifie par décret son excommunication *ad personam*, parce que fauteur du culte illicite de la Madone de Heroldsbach. Entre-temps, le curé de la paroisse - favorable aux apparitions - a été déplacé, un théologien a été suspendu *a divinis* pour s'être obstiné à défendre l'authenticité des faits, et un autre a été destitué de sa chaire d'enseignant

453 - La présence de Roger Roussot et de l'abbé Althoffer à Heroldsbach le 8 décembre 1949 a été attestée par Sabine Naelaerts. Par ailleurs, lors d'une conférence qu'il tint à San Damiano durant l'été 1970, devant un petit groupe de convaincus, André Althoffer a évoqué le *miracle du soleil* d'Heroldsbach en des termes qui indiquaient à l'évidence qu'il en avait été le témoin direct.

au grand séminaire pour la même raison. On ne badine pas avec ce genre d'affaires, d'autant plus que divers documents émanant de la curie épiscopale, mais aussi du Saint-Office que l'on a consulté en l'occurrence, dénient tout caractère surnaturel aux prétendues apparitions, les visionnaires étant écartés de la réception des sacrements dès lors qu'ils persistent dans leurs errements.

Il est possible que les faits aient présenté à l'origine quelque élément surnaturel, mais ils auront - le cas échéant - dévié très rapidement :

La crédibilité des enfants ne nous paraît pas suffisamment établie. On ne peut pas non plus exclure systématiquement la possibilité d'illusions conscientes ou non, d'une surenchère de l'imagination - excitée par la pression psychologique exercée par les foules sur la suggestibilité des enfants -, non plus que des interventions diaboliques, qui sont loin d'être exclues [454].

Le moteur de ces déviations est sans aucun doute Norbert Langhojer, étrange personnage qui s'adonne au spiritisme avec son ami Schaffler et qui introduit dans le *corpus* heroldsbachien un élément d'une importance capitale : la dévotion au Précieux Sang du Christ. La dévotion n'a en soi rien que de fort louable, mais elle revêt à Heroldsbach des formes pour le moins stupéfiantes. Passe encore que les fillettes aient des apparitions de Jésus montrant ses plaies ensanglantées, et même qu'elles voient s'animer le Christ en bois d'un crucifix qui les asperge et les abreuve de son sang. Plus scabreux est le rite suivant, qualifié de *magique* par les théologiens qui ont étudié la question : écartées de la réception des sacrements, les gamines communiaient mystiquement au sang du Christ conservé dans un flacon par Norbert Langhoyer, qui faisait alors office de prêtre. Ce Précieux Sang aurait été recueilli à la plaie du côté du Christ en bois évoqué précédemment, et confié à Langhojer par l'ange qui apparaissait parfois aux visionnaires pour leur donner la communion mystique.

Tout en sévissant à Heroldsbach, Langhojer propage les visions et les messages d'une certaine Maria Finkel qui assure bénéficier de communications célestes relatives au culte du Précieux Sang ! Elle promeut également la dévotion à *Notre-Dame Reine des Roses*, vocable sous lequel la Vierge se présente à elle, mais dont - étrange coïncidence - les fillettes de Heroldsbach ont eu également révélation le 9 juin 1950.

Maria Finkel était l'épouse d'un opulent marchand de fromage de Kierwang, charmante bourgade perchée dans les monts d'Allgäu. Pendant la guerre, le bonhomme a été fait prisonnier par les Russes et sa fromagère de femme, s'ennuyant au logis malgré la présence de leurs cinq enfants, s'est tournée vers la mystique. Depuis lors, elle reçoit chaque jour des fleuves de révélations divines, et se fait appeler en toute simplicité *Benigna* ou *Consolata* : de fait, l'esprit étant rassasié, elle a pensé également à la chair et

454 - Conclusions de deux médecins catholiques mandatés pour étudier les faits, citée par Bruno GRABINSKI, *Flammende Zeichen der Zeit*, Gröbenzell, Verlag S. Hacker, 1974, p. 129. Cf. aussi Gerd SCHALLENBERG, *Visionäre Erlebnisse*, Augsburg, Pattloch Verlag, 1990, pp. 164 ss., 383 et 393-396.

s'est consolée de son abstinence forcée dans les bras d'un commerçant - luthérien de surcroît, dans la très catholique Bavière ! -, qu'elle a fini par épouser « avec dispense personnelle de Notre-Seigneur ». Elle passe son temps à inonder le marché non plus de fromages, mais de tracts relatant les visions et les messages dont elle affirme bénéficier[455].

Des dissensions s'étant élevées entre Langhojer et Benigna, celle-ci se détache de Heroldsbach qui commence à péricliter, suite aux sévères condamnations ecclésiastiques frappant lieux et personnes. Elle en retient une dévotion particulière à la Madone des Roses - die *Rosenmadonna* -, variante du titre sous lequel la Vierge (ou son sosie ?) s'est manifestée, et au Précieux Sang. Après quelques mois d'errance, elle est reçue à bras ouverts par le père Chapatte, curé de Miécourt, une petite paroisse helvétique du diocèse de Bâle, à la frontière de l'Alsace. Fort amateur de prophéties et de visions, ce prêtre nourrit le dessein de faire de son village perdu la Nouvelle Jérusalem, centre mondial de la mystique où se rencontreront des âmes privilégiées de tout poil, la première étant d'ailleurs sa propre gouvernante. Comme les nouvelles se propagent à la rapidité de l'éclair dans les milieux apparitionnistes, le presbytère de Miécourt devient le centre de ralliement de Maria Finkel, mais aussi de Roger Roussot et des abbés Althoffer et Césard, sans compter une poignée d'illuminés de moindre envergure.

4. Un conflit sanglant (1960-1962).

Pendant quelques années, Miécourt baigne dans un climat de routine. Certes, Benigna vaticine, relayée parfois par la gouvernante du curé Chapatte, et de loin par Sabine Naelaerts. Certes, on entend parler de temps à autre d'une nouvelle mariophanie, mais ce n'est jamais la grande manifestation du *Triomphe de Marie*, prédite jadis à Bouxières-aux-Dames, et que l'on appelle de tous ses voeux. L'heure est à la mélancolie.

L'année 1960 se profile. Voici qu'un personnage providentiel fait son apparition - une vraie cette fois-ci - à Miécourt, qui en quelques semaines rassemble autour de lui et de sa mission les mystiques brebis en quête de pasteur : Michel Collin, ancien prêtre de l'institut du Sacré-Coeur de Saint-Quentin, a été réduit à l'état laïc par décret du Saint-Office en date du 17 janvier, « pour propagation de doctrines erronées, fausses révélations, pour révolte ouverte contre le Saint-Siège et plusieurs évêques, et pour organisation de manifestations superstitieuses ». Il n'en a cure, ayant été *mystiquement* sacré évêque en 1957 par le Christ en personne, puis désigné de la même façon comme pape Clément XV. Il bénéficie en outre depuis 1948 de visions de Notre-Dame de la Lumière. Ne seraient-ce point là le *Saint* Pontife et les apparitions de *Triomphe de Marie* tant de fois annoncés ?

455 - Au sujet de cette histoire rocambolesque, cf. B. Grabinski, *op. cit.*, p. 144 (allusion discrète), et A. Delestre, *op. cit.*, p. 23. Sabine Naelaerts n'a pas été avare de précieux détails sur les aventures de Benigna.

Benigna en est convaincue, qui immédiatement a reconnu en Michel Collin l'envoyé du Ciel. Conviction partagée par le curé helvète et sa gouvernante, qui n'ont aucune peine à gagner à leurs vues les familiers du cénacle de Miécourt. En signe de gratitude, Clément XV confère la pourpre cardinalice à André Althoffer, ainsi qu'au père Paul Bernardin, curé de Clefcy dans les Vosges. Quant à Roger Roussot, détenteur de la miraculeuse statue du Sacré-Coeur de Ham-sur-Sambre, il est ordonné prêtre mystiquement par le Christ : clément XV ratifie l'ordination. Des foyers-cénacles s'organisent, sur le modèle du *Foyer du Christ-Roi* de Haguenau (Bas-Rhin) fondé en 1959 par le pape mystique ; l'un des plus dynamiques est celui de Nancy, où officie Roger Roussot, dans une chapelle aménagée chez le frère de l'abbé Césard. On y vénère la statue du Sacré-Coeur du *Pauvre Tunnel.*

Le 20 juin 1960, frère Roger entend la voix de la Sainte Vierge qui lui annonce l'imminence d'un miracle du Précieux-Sang. Quelques jours plus tard, le Sacré-Coeur se met à saigner. Il versera son sang régulièrement chaque mois. Clément XV saisit l'occasion : il fait éditer des images de la statue miraculeuse qui annoncent une « marche de Jésus vers son peuple », remettant en honneur la coutume des images pèlerines illustrée après la guerre par le périple à travers la France de la statue de la Vierge de Boulogne, Notre-Dame du Grand Retour [456]. L'initiative connaît un succès certain puisqu'elle permet à ses organisateurs de collecter plusieurs millions (de l'époque) « pour que le Sacré-Coeur et ses Gardiens aient un toit bien à eux ». Il est vrai que l'on distribue aux fidèles des sachets de cellophane renfermant un peu d'ouate ou des fragments de toile blanche tachés du Précieux Sang, et portant l'inscription *Sanguis Christi.*

Mgr Pirolley, évêque de Nancy, réagit promptement. Dès le 30 août 1960, il frappe de la peine canonique de l'interdit personnel :

> *l'ex-père Michel Collin, réduit à l'état laïc par décision du Saint-Office, et déjà interdit par Son Excellence l'évêque de Strasbourg ; l'abbé Lucien Césard, du diocèse de Nancy, ancien curé de Bouxières-aux-Dames et contre lequel dut sévir alors, en raison de semblables errements, notre éminent prédécesseur Mgr Fleury ; l'abbé André Althoffer, du diocèse de Saint-Dié, en raison de la collaboration apportée à Nancy à l'action de l'abbé Césard* [457].

Cette histoire de statue sanglante devient la pomme de discorde entre Roger Roussot, son propriétaire-exploitant, et Clément XV, accusé d'avoir fait main basse sur la cagnotte. La rupture est éclatante, le pape mystique excommunie frère Roger et ses défenseurs :

---

456 - « Du 23 mars 1943 au 29 août 1948, les quatre reproductions de la statue nautonière de Notre-Dame de Boulogne, moulées en 1939, sillonnèrent la France. Elles parcoururent plus de 100 000 kilomètres, entraînant des foules à pied, qui en priant et chantant accompagnaient la Madone. Dès le départ de Lourdes en 1943, la visée était de faire ratifier par le plus grand nombre de Français la consécration au Coeur Immaculé de Marie » - A. Delestre, *op. cit.*, p. 21, note 2.

457 - *La Semaine Religieuse* du diocèse de Nancy, n° 36, 4 septembre 1960.

* Les abbés Lucien César et André Althoffer, récemment promus cardinaux, sont accusés de détournement de fonds (plusieurs millions) et de soutien à l'action de Roger Roussot. Le premier est en outre convaincu d'avoir falsifié les messages de Bouxières.

* Roger Roussot est mis au pilori pour avoir répandu « des messages soi-disant du ciel, falsifiés et mensongers », et pour s'être prévalu de la caution de Clément XV.

* Sabine Naelaerts se voit dénoncée comme maîtresse de Roger Roussot, « avec lequel vous vivez, séparée de votre mari ». On lui reproche en outre d'avoir demandé à Clément XV d'inventer « des messages du ciel » accréditant la *mission* de son amant.

Tandis que les prêtres restent à Nancy avec un groupuscule d'adeptes, Sabine et Roger ouvrent à Créhen une « Maison du Précieux Sang » où l'on vénère le Sacré-Coeur *miraculeux* et où, à partir de 1961, une statue de *Notre-Dame de la Rédemption* se met à son tour à saigner. En 1964, c'est chez l'abbé César, à Nancy, qu'une hostie répand du sang. Malheureusement pour le cénacle, la mort prématurée de Roger Roussot le 22 août 1962, des suites d'un accident de la route, puis la disparition quelques mois plus tard de l'abbé César, réduisent à néant un projet de fondation des « Frères et Soeurs de la Charité ». Comble d'horreur : l'abbé Althoffer, qui a succédé à l'abbé César dans la direction de l'oeuvre et dans celle de Soeur *Sabine*, se brouille avec cette dernière et s'enfuit de Créhen en emportant « la caisse, les statues et les reliques » du cénacle des « Frères et Soeurs du Calvaire et du Précieux Sang », nouveau nom de la communauté. Restée seule, Sabine s'efforcera de maintenir l'oeuvre, rebaptisée en 1970 « Congrégation des Apôtres des Derniers Temps ». En vain tout bascule dans l'indifférence. Les rares rescapés de cette lamentable histoire se rallieront en 1981 à un mouvement dissident de l'Eglise Rénovée de Clément XV.

Tout, dans cette affaire, est supercherie pure et simple. Il a été prouvé que les saignements et pleurs des statues étaient oeuvre *humaine*, destinée à abuser les âmes simples et à alimenter une pompe à finances des plus lucratives. Michel Collin/Clément XV le savait bien - étant lui-même expert ès-miracles de pacotille -, et il sut en jouer avec brio.

5. Les déboires du *Pontificat de Gloire* (1963-1974).

EN 1962, Miche Collin est le grand vainqueur dans la compétition mystico-miraculiste issue des dérives de Lokeren. Il a écarté Sabine Naelaerts, qui se retrouve seule, affectée par la mort de Roger Roussot puis celle de l'abbé César, et par la trahison de l'abbé Althoffer. Le 9 juin 1963, il est solennellement couronné pape de l'*Eglise Rénovée* au « Petit Vatican » de Clémery, en Lorraine. Il fait de cet ancien domaine rural, acheté grâce au pactole constitué par les offrandes des fidèles du Sacré-Coeur ensanglanté qu'il a détournées à son profit, le siège de son *Pontificat de Gloire.*

Pourtant, malgré le soutien que lui apportent les révélations de la fidèle Benigna, malgré les ressources financières dont il dispose grâce à la crédulité d'un petit industriel de Luçon qui se ruine littéralement pour lui, malgré les miracles qui attestent auprès de ses quelques milliers d'adeptes l'authenticité de sa mission, le pape Clément XV connaît de sérieux déboires. La hiérarchie catholique, dont il ne cesse de diffamer et de calomnier les représentants - jusqu'au pape Paul VI -, multiplie les mises en garde, qui marginalisent de plus en plus la dérive sectariste. Des fidèles bernés ouvrent soudain les yeux et lui intentent des procès. Le fisc s'intéresse aux finances de l'*Eglise Rénovée*, qui connaissent quelques douloureux redressements. Mais surtout, au sein même du *Pontificat de Gloire* surgissent des dissensions qui provoquent des schismes entraînant la défection de dizaines, parfois de centaines de fidèles.

* L'un des premiers à prendre ses distances est Gaston Tremblay, ancien novice canadien des frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu, qui a été gagné à la cause de Clément XV à l'époque des miracles du Sacré-Coeur. Sacré évêque de l'*Eglise rénovée*, il n'en quitte pas moins son « pape » en 1967, pour se proclamer à son tour pontife mystiquement désigné par le Christ sous le nom de Grégoire XVII. Couronné par ses adeptes le 29 septembre 1971, il dirige à Saint-Jovite, dans son pays d'origine, le « Monastère des Saints-Apôtres de l'Amour Infini », communauté qu'il a fondée et qui régit une vingtaine de filiales assez prospères dans divers pays. L'une d'elles s'est établie à Dozulé (Calvados), près du lieu des prétendues apparitions du Christ à Madeleine Aumont en 1972-78, qu'elle s'est efforcée de récupérer. La doctrine austère de la secte et sa défiance à l'égard du merveilleux, attirent des âmes nostalgiques éprises de prouesses ascétiques.

* Quatre ans plus tard, c'est *frère Albert*, un des piliers de l'*Eglise Rénovée*, qui fait sécession. De son vrai nom Lucien Léger, cet ancien prêtre bénédictin en quête de sensations fortes a été séduit par les prodiges qu'opère Clément XV. Il s'est rallié à sa cause et, dès 1969, il a exhibé dans son cénacle de Paris des hosties qui saignent et des statues qui pleurent : ces signes garantissent l'authenticité des révélations politico-apocalyptiques qu'il affirme recevoir, annonçant la Fin des Temps et la rénovation de l'Eglise pour 1972. Prédictions qui n'ont point l'heur de plaire au pape de l'*Eglise Rénovée* !

Ayant rencontré son véritable maître spirituel dans la personne de l'abbé Joseph Grumel, un autre illuminé en rupture d'Eglise, Lucien Léger quitte Clément XV dont il dénonce le faux mysticisme avec autant de flamme qu'il a mis naguère à le porter aux nues. Il est vrai que le pontife de Clémery a eu l'indélicatesse de lui refuser la pourpre cardinalice.

Après quelques années d'errance, pendant lesquelles il fait parler de lui en célébrant des *messes adamiques* - en tenue d'Adam et en étole ! - sous le prétexte d'évangéliser les estivants dans les camps naturistes, il se retire à

Limoges et y ouvre le « Centre Bethléem » : ce lieu de retraites spirituelles périclite bientôt, malgré les larmes miraculeuses que verse pour une poignée d'adeptes la statue de Notre-Dame de la Salette, protectrice de la maison. L'oeuvre, moribonde à peine née, s'éteindra après le décès de Lucien Léger : lui-même mourra réconcilié avec l'Eglise catholique.

* En Belgique, Jean-Marie Michiels fonde sa propre Eglise, en dissidence avec celle de Clément XV et avec le mouvement de Lucien Léger, dont il a été un des plus ardents supporters : laïc ordonné prêtre *mystiquement* par le Christ - c'est une manie -, il a concélébré avec Lucien Léger la première des messes de celui-ci où une hostie aurait saigné, le 6 juillet 1969. Le miracle lui ayant plu, il en a fait la constante des célébrations qu'il multiplie plusieurs fois par jour dans son cénacle de Limal, non loin de Bruxelles : alors les statues se mettent à pleurer, les hosties saignent, et le « prêtre » tombe en transe, affirmant revivre la Passion du Sauveur. Une enquête effectuée le 20 décembre 1970 a permis de mettre en évidence la supercherie.

Sabine Naelaerts sort alors de l'ombre pour s'associer au nouveau thaumaturge et se refaire une virginité mystique. Mais des divergences s'étant élevées entre eux, elle renonce à son projet, annonçant la fin brutale à brève échéance du stigmatisé de Limal. Pour une fois bonne prophétesse, elle a le plaisir de voir disparaître ce rival - qui entre-temps a juste eu le temps de se faire ordonner prêtre par un évêque orthodoxe schismatique néerlandais -, et de récupérer les adeptes de l'*Oeuvre du Précieux Sang de Gethsémani*, qu'il a fondée.

* Le dernier schisme de quelque importance dans l'Eglise Rénovée est celui de Louis Rollin, ancien moine de Cîteaux devenu assureur-conseil après sa rupture avec l'Eglise catholique et son passage chez Clément XV. Ayant établi un embryon de cénacle à Triny (Loiret), il se fait accueillir dans l'Eglise Vivante (orthodoxe russe), où il est ordonné prêtre par Mgr Achille Potay. Celui-ci quittera en août 1973 l'orthodoxie pour s'établir à la « Maison de la Révélation » à Arès, près de Bordeaux. Sous le nom de Frère Michel, il établira sa propre Eglise fondée sur des révélations intitulées en toute simplicité *L'Evangile donné à Arès*.

Tels sont les déboires de l'*Eglise Rénovée* de Clément XV jusqu'à la mort de celui-ci, le 23 juin 1974, au terme de trois mois d'atroces souffrances causées par un cancer de l'oesophage. On aura relevé, dans les mouvements issus de la dérive sectariste de Michel Collin, le rôle joué par les prodiges de statues qui pleurent et d'hosties qui saignent. Dans tous les cas, la fraude a été établie sans conteste. Hormis la dissidence du Grégoire XVII canadien, aucun des schismes de l'*Eglise Rénovée* n'est à l'origine d'une communauté durable, la mort des fondateurs entraînant immanquablement la disparition de leur oeuvre. Le dernier schismatique, Louis Rollin, n'a pas fondé sa propre chapelle, il s'est inséré dans une structure préexistante.

Il est encore un autre aspect fort intéressant de la mission de Clément XV. Tout en racolant des fidèles, tout en combattant avec violence la hiérarchie catholique et en diffusant les milliers de pages de ses soi-disant révélations surnaturelles, le pontife de Clémery dirigeait sa secte structurée sur le modèle de l'Eglise catholique romaine : il présidait aux célébrations liturgiques, mais aussi proclamait des dogmes - plus ou moins délirants -, canonisait à l'occasion, élaborait une nouvelle liturgie. Surtout, il voyageait beaucoup, visitant des lieux d'apparitions mariales reconnues ou non, et espérant y obtenir l'aval de certains visionnaires. Il escomptait par là pêcher de nouveaux adeptes dans le vivier grouillant que constitue la clientèle apparitionniste.

On l'a vu à Garabandal, en Espagne. Il s'est prévalu plus tard, au moyen de photos truquées, de la reconnaissance des voyantes qui en réalité avaient refusé de le rencontrer, et qui dénoncèrent les tentatives de récupération dont elles furent victimes. Il s'est rendu à Kérizinen, en France, où la visionnaire Jeanne-Louise Ramonet lui refusa son assentiment, malgré les efforts désespérés d'un de ses disciples bretons, Pierre Poulain. Ses pérégrinations le conduisirent jusqu'à Eisenberg, en Autriche, où, si fausse voyante qu'elle fût, Aloisia Lex le fit chasser à coups de fourche par ses fils. Surtout, il hanta assidûment La Ladeira et San Damiano.

A La Ladeira, Clément XV et ses disciples reçurent de la dangereuse Maria Conceiçao Mendes un accueil enthousiaste : la fausse voyante stigmatisée reconnut en eux les envoyés de Dieu, et Clément XV concélébra l'une des sept *alliances* - sorte de parodies de la messe - avec deux prêtres français fort influents à San Damiano, qu'ils désertaient parfois pour courir vers d'autres mariophanies alléguées. Cette concélébration obligée, demandée par le Ciel au nom de la charité fraternelle et de la réconciliation (!), suscita des tensions, et la visionnaire dut à regret prier le *Pontife de Gloire* de ne plus remettre les pieds sur ce coin de terre bénie du Portugal, qu'avaient foulée les pieds très purs de l'Immaculée[458].

A San Damiano, les choses furent autrement complexes et dramatiques, et il est trop facile de les écarter d'une simple phrase en prétendant que ce lieu (et sa visionnaire) aurait résisté

> *aux assauts successifs des partisans de « Clément XV », de l'évêque d'Ecône, et de la longue cohorte de pseudo-mystiques en quête de sectateurs*[459].

Il se trouvait, parmi les milliers de pèlerins de San Damiano, de nombreux adeptes de Clément XV qui faisaient sous le manteau une active propagande, avec la bénédiction - ou du moins l'accord tacite d'un protagoniste de la première heure : l'abbé André Althoffer, ex-cardinal de l'*Eglise Rénovée* et ancien confesseur peu délicat de Sabine Naelaerts.

---

458 - Cf. A. Alves, *op. cit.*, pp. 38-40.

459 - *San Damiano, histoire et documents*, par un groupe de recherches pluridisciplinaires, Paris, Ed. Téqui, 1983, p. 154.

Depuis l'automne 1969, André Althoffer vit incognito à San Damiano, y résidant à demeure quand sa fringale de merveilleux ne l'entraîne pas vers de nouveaux lieux de prétendues apparitions. Il y sévit sous le pseudonyme de *Père André*, et même de *Père X.*, et fait partie du cercle des prêtres intimes de Rosa Quattrini qui ont leurs entrées auprès d'elle, qui célèbrent clandestinement la messe dans une pièce attenant à la maison, et qui régentent les faits avec une arrogance proportionnelle à l'irrégularité de leur situation canonique. Il s'y est lié avec des « pseudo-mystiques en mal de sectateurs » cautionnés ouvertement par Mamma Rosa, tels les faux stigmatisés Fernand Llakay - l'homme aux parfums (cf. *supra*) - et Eliane Gaille, qui se ralliera à Mgr Lefebvre. C'est lui qui, pour la plus grande part, est à l'origine des fragrances « surnaturelles » de San Damiano. Il exerce un ascendant certain sur les pèlerins de langue allemande, auxquels il sert d'interprète, et n'hésite pas à les orienter discrètement vers d'autres lieux d'apparitions où il conserve quelque crédit, notamment Heroldsbach et Eisenberg [460].

A San Damiano, André Althoffer retrouve providentiellement le curé Chapatte et sa fromagère mystique : sans renier la mission de Clément XV, ils se sont désolidarisés de son action car Maria Finkel ressent les premières atteintes du mal qui l'emportera. Ils contribuent néanmoins à ramener l'abbé Althoffer dans la mouvance de l'*Eglise Rénovée* - il concélèbrera à La Ladeira une *alliance* avec son complice d'autrefois Michel Collin -, où il reprend contact avec un confrère suisse rencontré jadis à Heroldsbach, le père Josef Leutenegger. Ce dernier vient de se rendre célèbre en Allemagne et en Autriche par un « miracle eucharistique » : le vin consacré par lui au cours d'une messe célébrée dans la chapelle champêtre de Maria Rain s'est transformé en *Précieux Sang*, tachant un corporal. C'était le 9 juillet 1970, et le prodige s'est renouvelé le 14. Après enquête, l'évêque d'Augsburg a fait savoir que le miracle ne présente pas le moindre indice d'une intervention surnaturelle, et il a enjoint au père Leutenegger de faire montre de la plus grande discrétion : celui-ci manifeste son esprit d'obéissance en publiant un opuscule relatant complaisamment le prodige. Il est vrai qu'il bénéficie de l'aval de Rosa Quattrini qu'il est allé consulter et qui, au cours d'une apparition mémorable dans son oratoire, le 9 décembre 1970, lui a fait savoir de la part de la *Madone des Roses* que le miracle était authentique[461]. Enchanté de retrouver un thème si cher, illustré naguère par Sabine Naelaerts et Roger Roussot, l'abbé Althoffer emboîte le pas au père Leutenegger.

460 - Au sujet du comportement de l'abbé André Althoffer à San Damiano, cf. *Exposé du dossier San Damiano*, établi par le Centre marial de Namur et remis le 31 mai 1970 à Mgr Manfredini, évêque de Piacenza, sections D6 et E13.

461 - Cf. l'opuscule *Blutwunder im 20. Jahrhundert ?*, anonyme et *pro manuscripto* [en réalité Robert Mäder Editeur, Berikon, 1971, réédité en 1980].

6. Extra-terrestres et hosties volantes (1974-1978).

Après la mort de Clément XV, accompagné dans son au-delà mythique par une cohorte d'extra-terrestres, avec lesquels il entretenait déjà de son vivant les relations les plus cordiales, après la disparition de Maria Finkel alias Benigna, puis celle de l'abbé Chapatte, l'Eglise Rénovée tombe sous la coupe d'une exaltée française, une certaine Yvette se disant tertiaire du Carmel. Porte-parole du défunt pontife qui lui dicte d'interminables et insipides messages annonçant sa résurrection imminente - on l'attend toujours, comme la révélation des secrets de Medjugorje -, ladite Yvette suscite un schisme posthume : acoquinée avec Roger Fontaine, promu « double mystique de Clément XV, incarnation masculine de l'Immaculée Conception » et enfin « Dieu sur terre » (excusez du peu !), elle entraîne dans son sillage un bon nombre des fidèles d'entre les fidèles : ayant fait sécession, ils constituent une nouvelle *Eglise Rénovée* qui n'a aucun succès, tant ses doctrines sont aberrantes. Il ne reste plus à Clémery qu'un quarteron de vrais disciples du défunt *Pontife de Gloire*, qui aujourd'hui encore s'efforcent d'entretenir sa mémoire et de poursuivre sa mission, dans un silence prudent.

A l'*Eglise Rénovée*, qui bat sérieusement de l'aile, les derniers coups sont portés, plus violents et plus bas les uns que les autres. Paradoxalement, l'appartenance à la secte de Clément XV constitue dans certains milieux apparitionnistes une caution, le certificat d'appartenance à une tradition mystique remontant aux temps héroïques de Ham-sur-Sambre et de Heroldsbach.

* En Italie, l'un des cardinaux nommés par Clément XV prétend lui succéder à sa mort. C'est tout à fait contraire au dogme colliniste : le pontife ne saurait avoir de successeur, puisqu'il va ressusciter. Mais don Rino Ferraro, ancien curé de Vintebbio, dans le diocèse de Vercelli, a reçu des assurances célestes du bien-fondé de ses prétentions : la Madone daigne lui apparaître dans son église paroissiale, et même une de ses statues verse des larmes de sang. *Suspens a divinis* depuis le 21 janvier 1969, à cause de son appartenance non dissimulée à l'*Eglise Rénovée* et des troubles que cela entraîne dans le presbyterium et dans sa paroisse, il meurt le 9 avril 1978 à Rovereto, où il s'est retiré chez des adeptes. Lui aussi a annoncé qu'il ressuscitera, si bien que ses hôtes et des disciples discrets veillent durant sept mois le cadavre exposé sur un lit de parade dans la cave de la maison. Certaines rumeurs circulant, la justice finit par s'en mêler et tout rentre dans l'ordre : on enterre le corps, en partie momifié grâce à l'air sec de la cave, et il ne ressuscitera pas. Au cours de sa brève carrière de successeur de Clément XV, don Rino a détourné plus de cinquante millions de lires dans son ex-paroisse, grâce à la supercherie de la Madone aux larmes. Après sa disparition, le mouvement qu'il a suscité ne lui survivra pas [462].

---

462 - Renseignements fournis par la curie épiscopale de Vercelli - Lettre de Mgr Giuseppe Ferrari à l'auteur, 6 février 1979.

* En France, Pierre Poulain se détache à son tour de l'*Eglise Rénovée*, dont il a été un membre actif. Ce paysan madré de Pierric, une minuscule paroisse du diocèse de Nantes, établit son sanctuaire dans le hameau voisin de La Martais, près de Derval.

Après la mort de Clément XV, il est resté pendant quelques mois désemparé, avant de se ressaisir et de fonder son propre mouvement. Promu en 1975 *Restaurateur* par des voix célestes - il a l'habileté de ne pas prétendre à la succession pontificale de Clémery et de rester simple laïc -, il sait s'attirer les bonnes grâces de la visionnaire de Ladeira, et surtout celles de Sabine Naelaerts qui le reconnaîtra pour son héritier spirituel et lui léguera une relique insigne soustraite à la rapacité d'André Althoffer : un linge taché des ultimes gouttes du Précieux Sang versé par la statue *miraculeuse* du Sacré-Coeur en 1962. Bientôt ses visions et ses révélations lui découvrent sa mission : émanation de Dieu sur terre (il se fait appeler Jésus-Pierre), il est infaillible, et à ce titre établi au-dessus de toute Eglise. Il règne discrètement sur une cohorte de visionnaires et inspire des liturgies signalées par une surabondance de prodiges sanglants : statues, images et crucifix répandent des litres d'hémoglobine - la chapelle est un véritable étal de boucherie -, tandis que des hosties, ensanglantées ou non, volent à travers les pièces et vont se plaquer un peu partout. Le tir étant parfois mal ajusté, on les retrouve dans les endroits les plus insolites, où elles sont pieusement conservées, simplement collées par un morceau de scotch là où elles ont atterri. Il ne fait aucun doute que l'on se trouve en face de supercheries des plus grossières, qui n'en attirent pas moins quelques fidèles, et avec eux nombre de billets de banque : Pierre Poulain est le plus riche propriétaire terrien de la commune. Il s'est néanmoins trouvé des théologiens (!) pour avaliser la mission et les messages du *Restaurateur* [463].

* Aux Etats-Unis, les choses sont à la mesure du pays : démesurées. Clément XV a tenté de phagocyter un mouvement sectariste assez important : *For my God and my country* (« Pour mon Dieu et mon pays »), inspiré par de prétendues apparitions de la Vierge à Mary Ann Van Hof, une paysanne de Necedah, dans le Wisconsin. Les faits, remontant à 1949, avaient regroupé des milliers d'adeptes en une puissante association structurée à l'américaine : publicité, efficacité et afflux de dollars. Après la condamnation des faits par l'évêque de La Crosse, la visionnaire s'est détachée de l'Eglise catholique, suivie par un grand nombre de ses fidèles. Mais, résolue à rester la seule patronne des lieux saints et du mystique business, elle a fait la sourde oreille aux offres d'alliance du pape de Clémery. Au terme de six mois d'un siège aussi inefficace qu'assidu, ce dernier n'a pu se résoudre à rester sur un échec : il a fondé à Necedah un diocèse de l'*Eglise Rénovée*, qui finit par compter plusieurs centaines de fidèles. A sa mort, le diocèse est passé tout entier sous l'obédience de son rival canadien Gré-

---

463 - Cf. Patrick et Philippe CHASTENET, *Prophéties pour la fin des temps*, Paris, Ed. Denoël, 1983, pp. 115-142 ; et l'ouvrage d'Alfred TIROLE *Paris, veux-tu brûler ?*, Mouthe, 1986, c/o Henri Clot.

goire XVII. Mais en 1978, l'évêque a rallié un troisième pape mystique fraîchement éclos dans cette jungle, un autre Grégoire XVII, espagnol (cf. *infra*). Ses ouailles n'ont pas suivi et ont chassé *manu militari* le prélat indigne, bien que celui-ci eût appelé à son aide les extra-terrestres protecteurs de son Eglise.

Aux Etats-Unis, Clément XV a érigé en 1966 un autre diocèse de l'*Eglise Rénovée* à Philadelphie, mettant à sa tête le révérend père John Lovett. Créé cardinal pour l'occasion, celui-ci a été frappé aussitôt par la hiérarchie catholique de la peine de *suspense a divinis* assortie de l'interdit personnel. Cela n'a nullement affecté le nouveau prélat qui, grâce aux largesses de ses ouailles, a fait édifier sa propre église dans le jardin de sa mère. En 1975, Clément XV ayant rendu l'âme depuis peu, une de ses fidèles habitant à Boothwyn, dans la banlieue de Philadelphie, exhibe une statue du Sacré-Coeur qui tous les vendredis saigne « miraculeusement ». L'enquête effectuée par ordre de l'archevêque (catholique) de Philadelphie a beau avoir démontré la supercherie, les foules continuent d'affluer pour contempler le prodige, et avec elles les dollars de pleuvoir. Estimant que le cas relève de sa juridiction ecclésiastique et peu enclin à reverser à Clémery le pactole qui jaillit au rythme des hémorragies de la statue, le « cardinal » Lovett prend ses distances d'avec l'*Eglise Rénovée* et fonde sa propre chapelle.

*

A la fin des années soixante-dix du XXe siècle, l'oeuvre de Michel Collin/Clément XV a volé en éclats, comme s'est disloquée quelque vingt ans plus tôt celle de Sabine Naelaerts. Cette dernière, en récupérant les faits de Ham-sur-Sambre et de Bouxières-aux-Dames - présentés comme la synthèse d'une tradition apocalyptico-mariale remontant au *secret* de La Salette, et comme le creuset de toutes les mariophanies à venir -, a été la véritable initiatrice d'un courant sectariste qui durant près d'un demi-siècle s'est développé en rupture avec l'Eglise catholique. L'*Eglise Rénovée* de Clémery étant moribonde depuis la disparition de son fondateur, on peut croire alors que le mouvement ne survivra plus, marginalisé à l'extrême, qu'à travers la sécession du faux pape canadien Grégoire XVII (Gaston Tremblay), et dans l'oeuvre du *Restaurateur* breton, Pierre Poulain. Celui-ci peut à juste titre se présenter comme l'unique héritier spirituel de la *mission* de Clément XV.

7. Le match Italie-Espagne (1974-1975).

Au printemps de 1968, quatre fillettes ont fait état d'apparitions de la Vierge au lieu-dit El Palmar de Troya, dans le diocèse de Séville, en Espagne. Elles ont été bientôt relayées, puis évincées, par divers adultes parmi lesquels se détache la figure d'un jeune homme de vingt-trois ans, Clemente Dominguez Gómez. Par l'abondance et la volubilité des messages qu'il pré-

tend recevoir de ses célestes interlocuteurs - la Mère de Dieu, mais aussi Jésus-Christ et une kyrielle de saints, puis Dieu le Père en personne ! -, il s'impose bientôt auprès du public comme le principal voyant. Les stigmates qu'il exhibe entre 1970 et 1975 comme signes de l'authenticité de sa *mission* lui valent de nouveaux adeptes parmi les fidèles fascinés par le sensationnel. La croix sanglante qu'il porte empreinte sur le front, à l'instar de la visionnaire de Ladeira, lui acquiert la caution et l'*amitié mystique* de celle-ci. Ils se brouillent néanmoins rapidement, s'accusant mutuellement de se voler des adeptes. On se querelle en effet beaucoup dans le milieu apparitionniste.

Ces extravagances amènent les autres visionnaires d'El Palmar à se désolidariser de lui. Ils ont été mis en garde par leur mentor, le père Jesus-Luis Luna qui, dès 1972, le dénonce comme « victime d'une terrible fraude parapsychologique »[464]. De fait, Clemente est un névropathe viveur et jouisseur, aux moeurs plus que douteuses, habile à exploiter la crédulité des gens : un escroc doublé d'un simulateur, sans que soient exclues de son expérience des interventions d'ordre préternaturel diabolique[465]. 1975 est une année-clef dans son itinéraire. Il bénéficie, en sa qualité de « chef des voyants », de l'attention bienveillante de plusieurs prêtres venus au Palmar. Il a entendu de leur bouche bien des prophéties véhiculées dans les cercles apparitionnistes, et appris l'existence de Clément XV et de son oeuvre : André Althoffer, l'abbé Josef Leutenegger et d'autres adeptes de l'*Eglise Rénovée*, n'ont pas manqué de se rendre sur les lieux de la mariophanie espagnole. De plus, la visionnaire de Ladeira et d'autres énergumènes du même acabit lui ont fourni de précieux détails sur la tradition apocalyptico-mariale plus ou moins occulte dont ils se réclament.

A cette époque, l'univers apparitionniste est une nébuleuse dont il importe d'avoir les clefs pour en pénétrer les arcanes. Ça et là dans le monde subsistent les groupuscules issus de mariophanies révolues, le plus souvent condamnées par l'Eglise, qui végètent ou bien se cherchent un élément fédérateur. Ils l'ont trouvé dès 1964 dans les prétendues apparitions mariales de San Damiano, en Italie : la médiatisation de l'événement et la prétention de la visionnaire Rosa Quattrini qui le présente au nom de la Madone comme *les plus grandes apparitions de tous les temps*, attirent sur le lieu des dizaines de milliers de pèlerins, clientèle internationale constituant un vivier de gogos des plus rentables pour « des prêtres français non incardinés dans le pays, qui ont le monopole de la direction spirituelle de ces pèlerinages » [466]. Parmi ces prêtres sans mandat - « aucun prêtre ne peut, de sa propre autorité s'arroger (comme il semble que cela se pratique trop sou-

---

464 - Padre [Jesus-Luis] LUNA, *La Mère de Dieu m'a souri - Les apparitions de Palmar de Troya*, Paris, n.e.l., 1973, p. 47.

465 - Pour la question des moeurs, cf. Padre LUNA, *op. cit.*, pp. 65-66 ; et P. CHASTENET, *op. cit.*, p. 131. Pour la fraude en matière de stigmates, cf. Padre LUNA, *Vrai et faux Palmar*, Marquain, Ed. Jules Hovine, 1976, pp. 59-60. Pour les escroqueries financières, cf. Padre LUNA, *La Mère de Dieu*, pp. 135-137, et *Vrai et faux Palmar*, p. 54.

vent à San Damiano) le droit de s'occuper de faits sur lesquels il n'a aucun droit de regard » - et sans scrupules, le plus influent est l'abbé René Durand[467].

Ce prêtre français, aumônier scolaire à Tournon et se présentant comme théologien, causera le plus grand tort à San Damiano. Il y sévira durant plusieurs années, y régnant comme le maître des lieux et l'âme damnée de la visionnaire [468]. En constante recherche de merveilleux, avide de jouer un rôle à la hauteur de l'image qu'il donne de lui-même, et attendant avec fébrilité une restauration monarchique en France, il pense avoir trouvé dans la mariophanie italienne le tremplin de ses ambitions - ne sera-t-il pas le recteur du magnissime sanctuaire qui s'élèvera à San Damiano ? -, et dans les messages eschatologiques attribués à la Madone, la réponse à ses interrogations sur l'avenir politique du monde. Cela ne le retient pas de fréquenter d'autres lieux d'apparitions alléguées en Europe, dont il connaît bien un certain nombre pour s'y être installé parfois pendant plusieurs semaines ès-qualité de théologien habilité à étudier les faits.

Il s'est rendu souvent à Garabandal, en Espagne. Cette mariophanie a bénéficié durant les quatre années (1961-65) de sa durée d'une audience internationale, qu'elle conserve encore. Les vaticinations de Rosa Quattrini et les soleils tournants qui scandent, dit-on, ses visions, ne peuvent venir à bout de l'impact qu'ont eu sur des foules de pèlerins les extases spectaculaires des quatre petites voyantes espagnoles, la communion *miraculeuse* de l'aînée d'entre elles, la force et la sobriété du message délivré par la Vierge. Garabandal reste la référence des faits apparitionnaires des années 1960-80, et l'abbé Durand le sait : s'il affirme aujourd'hui que Conchita (l'aînée des fillettes) « est diabolique », il se targue d'avoir été naguère un de ses familiers, et donc d'être mieux placé que quiconque pour l'avoir démasquée et pour savoir que San Damiano est la réussite éclatante de l'occasion manquée à Garabandal.

Il fréquente assidûment Ladeira, dont il cautionne la visionnaire Maria Conceiçao Mendes. Il y a célébré, parfois avec le père André Althoffer, quelques-unes des sept *alliances* réclamées par le Ciel, dans lesquelles il voit le prélude au triomphe de la Madone de San Damiano : la mariophanie italienne sera le couronnement des apparitions portugaises.

Il est en relations avec le cénacle de l'*Armée Blanche* fondé en 1960 à Barcelone par les époux Sesma, à partir des révélations qu'ils prétendent recevoir de la Vierge des révélations truffées d'erreurs théologiques que le théologien René Durand a été incapable de relever. Peu importe : l'*Armée Blanche* constitue l'avant-garde de la grande armée d'apôtres que la Madone

---

466 - Marquis de La Franquerie, *Mise au point sur la fondation de l'Armée Blanche en France, en réponse aux insinuations calomnieuses faites par les responsables actuels, et strictement réservée aux membres de la branche française*, lettre circulaire du 7 mai 1972, pro manuscripto, La Chapelle-Hermier, p. 10.

467 - *Ibid.*, p. 12.

468 - Sur le rôle de l'abbé Durand à San Damiano, cf. *Copie du dossier de San Damiano*, sections DC3 à DC5.

de San Damiano travaille à rassembler pour l'ultime bataille contre les forces du Mal.

Dans ces lieux, et dans d'autres encore, l'abbé Durand est en relation non seulement avec les visionnaires, mais avec les foules de pèlerins qui y affluent, certains sillonnant l'Europe d'un bout à l'autre et colportant les propos attribués par tel ou tel mystique à la Mère de Dieu, les menaces eschatologiques et les messages annonciateurs d'un chambardement général du monde et d'une purification finale de l'Eglise sous la conduite d'un saint pape. Dans ces lieux aussi, l'abbé Durand parle inlassablement et avec enthousiasme de San Damiano et de *la sainte Mamma Rosa* - « plus sainte que Padre Pio lui-même » -, s'efforçant de gagner toujours davantage d'adeptes à la mariophanie italienne. Une ambiance d'exaltation imprègne les cercles apparitionnistes qui gravitent autour de lui, les esprits sont soumis de sa part à une véritable intoxication, et les imaginations s'échauffent dangereusement.

Lorsqu'il séjourne à San Damiano, l'abbé Durand régente l'entourage immédiat de la visionnaire. Il sait écarter les prêtres susceptibles de lui faire de l'ombre, tient sous sa coupe le père André Althoffer et quelques autres trop timorés pour oser l'affronter, inspire une crainte respectueuse aux membres de la famille Quattrini. Dans la maison même - il a le privilège de loger dans une dépendance -, si l'on prie beaucoup, on parle davantage encore, et on évoque en présence de Rosa la thématique apocalyptique colportée par les messages et les révélations qui pullulent alors aux quatre coins du monde. Il est inévitable que la visionnaire en ait subi l'influence, fût-ce inconsciemment. Il serait intéressant d'étudier, dans la chronologie des messages qu'elle affirmait recevoir du Ciel, l'évolution de cette thématique et les sources dont elle s'inspire : ainsi, l'un des vocables de la Vierge à San Damiano - la *Madone des Roses* - semble bien n'être, via le père André Althoffer, qu'un doublon de la *Rosenmadonna* de Heroldsbach.

Malgré les efforts déployés par l'abbé Durand - plus exactement à cause de ses interventions intempestives et de celles de ses confrères sans mandat -, les successifs évêques de Piacenza sévissent contre les apparitions de San Damiano. Aux notes de mise en garde a succédé un rapport négatif envoyé le 13 novembre 1968 par Mgr Malchiodi au substitut de la Secrétairerie d'Etat du Vatican. Les notifications de son successeur, Mgr Manfredini, sont plus sévères encore : interdiction à Rosa Quattrini de publier les messages qu'elle prétend recevoir (1970), puis jugements négatifs réitérés jusqu'en 1980.

C'est à cette époque néfaste que l'abbé Durand entend parler d'El Palmar de Troya et de son extraordinaire visionnaire Clemente Dominguez. Il est enthousiasmé, Clemente est intéressé : si le prêtre se rend rarement sur le lieu de la mariophanie espagnole - il ne s'y attardera pas, car le poste de futur recteur de la future basilique est déjà occupée par le père Luna, qui n'entend pas s'en laisser déposséder -, le visionnaire effectue en

revanche plusieurs pèlerinages à San Damiano, y récupérant de nombreux adeptes. Surtout, Clemente baigne dans le climat d'illuminisme exacerbé que connaissent bien tous ceux qui ont, ayant su raison garder, ont fréquenté San Damiano dans ces années.

Le 22 décembre 1975, un coup de tonnerre éclate dans le ciel déjà bien sombre de San Damiano. Au Palmar de Troya, le visionnaire Clemente Dominguez institue solennellement l'*Ordre des Carmes et des Carmélites de la Sainte-Face* :

> *A partir d'aujourd'hui commence pour nous cet ordre qui prépare la seconde venue de Celui-ci qui vous parle, et qui est Jésus-Christ. Vous, qui serez fidèles aux règles, vous brillerez plus que beaucoup d'autres, car vous êtes la lumière spéciale pour l'Eglise qui sortira de cet Ordre. Cet Ordre est aussi grand que le Palmar de Troya, la torche de l'humanité*[469].

La nouvelle n'a rien de troublant en soi. Mais la population apparitionniste, sans cesse à la recherche de scoops et de rebondissements, y sera sensible. L'abbé Durand et ses comparses en ont bien conscience : tout événement sensationnel survenant dans une autre mariophanie est un coup porté à la routine obligée qui règne à San Damiano. Et surtout, le coup de pied de la mule est porté dans la dernière phrase du message attribué au Christ : les faits du Palmar de Troya, destinés a être le flambeau (la traduction du terme espagnol par *torche* est maladroite) de l'humanité, supplanteront la plus grande apparition du monde que prétendaient être les événements de San Damiano. C'est ce que retiendront les foules en attente des *grands événements*.

Par ce coup de maître, Clemente Dominguez se pose comme l'unique représentant du courant apocalyptico-marial véhiculé au fil de mariophanies successives depuis les faits déjà lointains de Ham-sur-Sambre. Il réactualise en trois phrases attribuées au Christ les thèmes récurrents :

* La fondation d'un Ordre marial destiné à honorer la Sainte-Face du Sauveur et, par extension, son Précieux Sang, puisqu'il s'agit de la face de Jésus outragée durant la Passion (le thème du sang du Christ revient d'ailleurs plusieurs fois dans les messages de Clemente). Le choix du Carmel - lointain écho des *Carmélites du Visage du Christ* de Berthonia Holtkamp - est judicieux : espagnol par ses réformateurs, sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, l'ordre est très populaire dans la péninsule ibérique. Mais avant d'être espagnol, il est par excellence l'ordre de la Vierge Marie, ce qui comble les apparitionnistes.

* L'annonce d'une restauration de l'Eglise « qui sortira de cet Ordre ». Sans être formulés, les thèmes du Grand Monarque et surtout du Saint Pontife - énoncés déjà à Bouxières-aux-Dames, à Ladeira et, dans une certaine mesure, à San Damiano - sont présents à la pensée de Clemente, comme le montrera la suite des événements.

---

469 - Padre LUNA, *Le vrai et le faux Palmar*, p. 34-35.

* La perspective du triomphe de Marie dans sa manifestation la plus éclatante, clairement désignée comme étant celle du Palmar de Troya, qui du fait même balaie les prétentions similaires avancées jadis par Herolds-bach, tout récemment par San Damiano.

En ce 22 décembre 1975, Palmar de Troya est, pour les mémères de pèlerinages et autres fanatiques d'apparitions, la mariophanie ultime. Tous ont pour Clemente Dominguez les yeux de Chimène.

8. Le Vatican est en Espagne (1975-1978).

L'état de grâce est de brève durée. En décembre 1975, quelques adeptes de Clemente se sont rendus en Italie pour solliciter de Mgr Pierre-Martin Ngo dinh Thuc, ancien archevêque de Hué, un service d'importance : rien moins que conférer au visionnaire et à quelques-uns de ses proches l'ordination sacerdotale. L'archevêque vietnamien - d'esprit traditionaliste, sinon intégriste - vit chichement à Arpino, où il s'est retiré après la chute et l'assassinat de son frère Ngo dinh Diêm, qui a exercé sa dictature sur le Sud Vietnam de 1954 à 1963. Prélat sans juridiction, il est enchanté de reprendre du service, fût-ce au nez et à la barbe du cardinal-archevêque de Séville. Par avance acquis à plusieurs idées réactionnaires exposées dans les messages que reçoit Clemente, et sensible au merveilleux dans la mesure où celui-ci conforte ses propres positions, il se laisse gagner sans difficulté à la cause du visionnaire espagnol, qui a bien choisi son émissaire : un prêtre suisse émule du fameux abbé Josef Leutenegger, ancien fidèle de Clément XV et inventeur d'un soi-disant miracle eucharistique à Maria Rain, en 1970.

Parti de la Ville Eternelle après les fêtes de Noël, le prélat arrive au Palmar le 30 décembre. Après y avoir célébré la messe, malgré l'interdiction de l'Ordinaire du lieu, il assiste à une longue « extase » de Clemente qui achève de le convaincre, si besoin est. Dans la nuit du nouvel an, il l'ordonne prêtre, avec quatre de ses compagnons. Aussitôt informé, le cardinal Bueno y Monreal, archevêque de Séville, entre dans une sainte colère et publie dès le lendemain, 2 janvier 1976, une note pastorale dénonçant ces ordinations sauvages gravement illicites. Ce qui n'empêche point Mgr Thuc de persister dans ses errements : le 11 janvier, il procède à la consécration épiscopale de Clemente et de quatre autres prêtres (trois le sont effectivement, ayant été ordonnés dans l'Eglise catholique plusieurs années auparavant, le dernier a été ordonné avec Clemente dix jours plus tôt).

Tandis que Mgr Thuc regagne précipitamment Rome, le visionnaire entreprend de structurer et d'organiser sa nouvelle famille religieuse : il se trouve d'un coup évêque, fondateur et supérieur de l'*Ordre des Carmes et Carmélites de la Sainte-Face*, assisté de quatre évêques et de trois prêtres, sans compter les prêtres de l'Eglise catholique gagnés à sa cause et passés dans sa secte. Car il s'agit bien d'une secte, dissidence schismatique (et bientôt hérétique) de l'Eglise catholique.

La question de la validité des ordinations sacerdotales et des consécrations épiscopales du Palmar de Troya a été maintes fois soulevée. Rome ne s'est jamais prononcée sur le fond, tant la question est ardue et complexe : certaines théologiens inclinent à considérer valides, quand bien même entachées de graves irrégularités, les ordinations et les consécrations ; d'autres estiment que même les ordinations ne sont pas valides. Quoi qu'il en soit, Mgr Thuc est frappé de la peine canonique d'excommunication majeure spécialement réservée au Saint-Siège, et avec lui tous ceux qu'il a ordonnés et consacrés [470]. La veille, le cardinal-archevêque de Séville s'est exprimé :

> *Pour le moment, nous éviterons d'analyser la validité des ordres conférés à El Palmar de Troya, car nous manquons d'information digne de foi sur les intentions du consécrateur et l'orthodoxie des rites, mise à part la rupture de la communion ecclésiale implicite dans ces abus (...) Nous déclarons irrégulières les ordinations et consécrations effectuées, et considérons comme suspens « a divinis » les intéressés. Nous interdisons à ces derniers de façon absolue d'exercer les saints ministères* [471].

Plus tard, sans se prononcer sur leur validité, le Saint-Siège déclarera les ordinations et consécrations

> *sans aucune valeur, illégitimes, coupables et frappées d'excommunication (...) L'Eglise ne reconnaît ni ne reconnaîtra jamais l'ordination de ceux qui ont déjà été ordonnés illégitimement, ou de ceux qui éventuellement seraient ordonnés par eux. Pour tous les effets juridiques, l'Eglise considère que chacun est resté dans l'état qui était le sien auparavant* [472].

Ces sanctions - les plus graves que connaît l'Eglise catholique - n'affectent pas le moins du monde le nouvel évêque Clemente Dominguez : ne sait-il pas, par inspiration divine, que le pape Paul VI est de coeur avec lui, approuvant et bénissant sa mission ? N'a-t-il pas eu révélation, le 4 août 1976, qu'il sera lui-même le futur pontife, successeur de Paul VI ? Dans cette même vision, la Vierge lui a demandé de changer son nom pour s'appeler désormais *Padre Fernando*, en l'honneur du roi Ferdinand III qui arracha Séville à la domination musulmane.

Le 6 août 1978, alors que vient de parvenir à Santa Fe de Bogotá, où *Padre Fernando* se trouve alors - la nouvelle de la mort de Paul VI (empoisonné, bien entendu, par le cardinal Villot), le visionnaire d'El Palmar de Troya est solennellement couronné pape par le Christ en personne, assisté des saints Pierre et Paul, dans la chapelle du monastère des Carmes de la

---

470 - Sentence d'excommunication publiée au nom du pape Paul VI le 15 janvier 1976, à Madrid, par le nonce apostolique en Espagne, Mgr Dadaglio. Texte français dans *La Documentation Catholique*, n° 1693, 7 mars 1976, p. 235.

471 - Notification du cardinal Bueno y Monreal, archevêque de Séville, à la date du 14 janvier 1976. Texte français dans *La Documentation Catholique*, ibid., p. 234.

472 - Décret sur les ordinations illégitimes d'El Palmar de Troya, produit par mandat spécial de Sa Sainteté Paul VI, *Osservatore Romano* du 21 septembre 1976.

Sainte-Face fondé en Colombie quelques semaines auparavant. Il est bien sûr le seul à voir les rites mystiques se déroulant au ciel en son honneur, mais tous ses adeptes acclament son élévation au souverain pontificat, qui est annoncée peu après à Séville par quatre « évêques » créés cardinaux pour la circonstance.

Dans son ouvrage le vrai et le faux Palmar, publié en 1976, le père Luna ne se trompait pas qui, ayant cerné la personnalité de Clemente Dominguez, écrivait :

Il a ainsi démontré une fois de plus qu'il se moque des choses les plus sacrées, que l'excommunication lui importe peu et que n'importe quel jour il est capable de nous faire savoir que Dieu l'a désigné « pape » (du doigt) et que, ayant créé lui-même un brillant collège cardinalice, il assumera le « pouvoir suprême » sous le nom de Clément XV pour ne pas avoir à changer le sien[473].

Il ne faisait erreur que sur un point, mais d'importance : le nom qu'allait prendre le pontife mystique. Clémente décide qu'il sera le pape Grégoire XVII. C'est d'une habileté diabolique.

* Il s'affirme non seulement comme le successeur de Michel Collin/Clément XV (une prophétie du XVIe siècle attribuée à un certain « moine de Padoue » fait mention d'un Grégoire XVII qui succédera à un Clément XV), mais encore comme le seul véritable pape face à son homonyme canadien Gaston Tremblay. Celui-ci prend fort prosaïquement la nouvelle ; s'adressant au pontife andalou, il lui écrit non sans humour :

En fin de compte, ça n'est pas un concours de beauté, mon cher ami ! Je vous cède ma place. Si ça pouvait être vrai que c'est vous qui êtes le bon, eh bien ! mon Dieu, je serais débarrassé de cette croix ! Je prendrais des vacance[474].

En évitant de prendre le nom de Clément, il peut assurer aux détracteurs de Michel Collin qu'il ne se réfère en rien à lui, et qu'il se considère comme le successeur mystique de Paul VI, seul véritable pontife. Il joue ainsi sur tous les tableaux.

9. Les sectes françaises (1977-1991).

Depuis 1975, Clemente Dominguez est serein. Les mariophanies rivales d'El Palmar de Troya ne sont pas en mesure de le concurrencer : San Damiano est paralysé par la relative obéissance de Rosa Quattrini à l'autorité ecclésiastique, les faits de Garabandal appartiennent déjà au passé, les événements de Ladeira sont discrédités par une grande partie de ceux qui les soutenaient, et quelques apparition signalées ça et là n'ont qu'un

473 - Padre Luna, *op. cit.*, p. 43.

474 - P. Chastenet, *op. cit.*, p. 99.

retentissement limité. La seule ombre au tableau est la « mission » du *Restaurateur* breton, Pierre Poulain, que sa qualité d'unique héritier de Clément XV et de Sabine Naelaerts auréole dans les milieux apparitionnistes d'un prestige incontestable. Aussi, après sa « consécration épiscopale », Clemente éprouve-t-il le besoin de se rendre, escorté de plusieurs de ses jeunes « évêques », chez celui qui est son seul rival. Mais la rencontre se passe mal :

Il y avait beaucoup de jalousie entre Pierre Poulain et Clemente Dominguez (...) Clemente se mettait littéralement en transe, ce que ne pouvait pas faire Pierre Poulain. Il en avait pris ombrage. Et puis, il logeait tous ces « évêques », il les nourrissait. Ils étaient nombreux (...) Ils devenaient coûteux. Clemente, lui, avait aussi le désir de « commander » à la place de Pierre Poulain. Ils ont dû s'excommunier mutuellement, je crois. Finalement, ils ont été chassés et sur la route du départ, Clemente a eu cet accident où il a perdu la vue. Certains ont dit que c'était Pierre Poulain qui lui avait jeté un sort[475].

Revenant de La Martais, Clemente a eu un accident de la route dont il est sorti sérieusement blessé et quasi aveugle. Si quelques âmes simples avancent que le faux mystique aura été puni par le Ciel justement dans sa vue, pour ses mensonges sur ses prétendues visions, ses partisans voient en lui une âme-victime, auréolée désormais du prestige du martyre. A l'heure actuelle, le pape andalou attend, muré dans sa cécité, l'accomplissement des prophéties le concernant. Entouré d'un Sacré-Collège d'opérette tout à sa dévotion, comptant plusieurs milliers d'adeptes dans le monde, adulé par quelques riches bienfaiteurs, il coule des jours sereins sans le moindre souci financier. Grâce aux offrandes de ses fidèles, il a fait édifier au Palmar de Troya une cathédrale où une statue de la Vierge pleure parfois, où un Christ répand du sang. Les grandes fêtes liturgiques y voient affluer des centaines de pèlerins, qui supputent la date de la Fin des Temps désormais imminente : ce jour-là, les mystères ultimes s'accompliront, et Grégoire XVII, « pape de la Croix et de l'Epée », c'est-à-dire *Pontife de Gloire* et *Grand Monarque* (les deux figures emblématiques seront récapitulées en lui), fera refleurir l'Eglise de toujours. Alors viendra la dernière persécution, celle de l'Antéchrist qui le fera crucifier à Jérusalem. Mais il ressuscitera le troisième jour pour achever sa mission ici-bas : sous le nom de Pierre II le Romain, il ira à la rencontre du Christ descendant du ciel dans la gloire pour juger les vivants et les morts.

Clemente Dominguez a tout lieu d'être satisfait : le crédit de Pierre Poulain, passablement écorné à cause de l'extravagance de ses vaticinations et de la non-réalisation de ses prophéties, a été ruiné en 1980 par une sordide histoire de moeurs et de bébé non déclaré à l'état civil. L'oeuvre du *Restaurateur* ne regroupe plus qu'une poignée de vieilles filles déguisées en

475 - *Ibid.*, p. 131.

religieuses, et de vieux garçons hantés par des visions plus délirantes les unes que les autres. Et Rosa Quattrini est morte en 1981, emportant les regrets et les illusions d'un gros contingent des fidèles de la Madone des Roses. Déjà point à l'horizon la nouvelle *dernière plus grande apparition de tous les temps* : Medjugorje, en quoi Mgr Zanic, évêque de Mostar et Ordinaire du lieu, verra une cause d'énorme scandale pour l'Eglise entière.

Si le pontife andalou attend benoîtement son heure, certains de ses adeptes ont préféré prendre les devants, la patience ne s'avérant guère payante pour eux, du moins. Le véritable moteur de toutes ces prétendues apparitions est l'argent, et leurs sectateurs, bons dévots pleins d'onction et plus rigoristes - en apparence seulement, et pour les autres surtout - que les grands ascètes chrétiens, ne sont que les adorateurs de la suprême divinité : Mammon, dieu du fric. Et les schismes et disputes qui sont monnaie courante chez les sectateurs de la Sainte-Face, du Précieux-Sang ou de la Madone de ci ou de là, sont le plus souvent causés par l'appât du gain facile, que viennent corser rivalités de personnes, intrigues amoureuses et luttes d'influence.

Voyant leur leader hispano-pontifical s'en mettre plein les poches, plusieurs de ses disciples estiment que le gâteau ne peut rester entre ses seules mains : il est assez gros pour que chacun en puisse recueillir une part, ou même seulement quelques miettes. Loin de se formaliser des dissidences qui se font jour dans son Eglise, Clemente a l'habileté de les encourager comme autant de branches de son oeuvre. Bien plus, il se prête volontiers à la consécration d'*évêques* désireux de constituer leurs propres chapelles : cela assure au Palmar de Troya une excellente publicité.

* Le premier à faire sécession est Benedikt Günthner, un boulanger de Ruhpolding, en Autriche : devenu prêtre, puis évêque, par la grâce de Grégoire XVII, il se proclame cardinal bien avant que son maître soit devenu pape. Sous le nom de *Pater Albertus Magnus* (Albert le Grand), il entreprend une tournée dans un triangle compris entre Vienne, Salzbourg et la Styrie, quêtant pour les oeuvres des Carmes de la Sainte-Face et pour le financement de la revue de spiritualité (!) qu'il édite : une minable feuille ronéotypée exposant messages et prophéties du Palmar et d'autres lieux. En guise de reçu, il envoie à ses dupes une image pieuse. Au terme de plusieurs mois passés à porter la bonne parole dans les campagnes autrichiennes, à célébrer des messes et à pratiquer - indistinctement sur le bétail et les filles de ferme un peu nerveuses -, des exorcismes payants, il est épinglé dans une métairie des environs d'Amstetten, en Basse-Autriche : plusieurs paysans au solide bon sens, lassés de voir leurs épouses ou leurs mères dilapider pour cet hurluberlu le fruit de leur labeur, ont porté plainte contre lui. On retrouvera sur son compte la coquette somme de 28 millions de schillings ! Un long séjour derrière les barreaux lui offrira l'occasion de méditer le commandement du décalogue *Tu ne voleras point*, et, peut-être, de se convertir.

* Peut-on parler de sécession en ce qui concerne la filière française ? Tout au début des années 1970, un candidat à la vie religieuse, déçu dans ses aspirations, rencontre un autre jeune homme dans la même situation : ils décident de s'associer pour réaliser leur commun idéal. C'est ainsi que débute l'une des dernières émergences du courant apocalyptico-marial amorcé quarante ans plus tôt par Berthonia Holtkamp et Sabine Naelaerts.

Roger Kozik est entré à l'âge de 21 ans chez les Serviteurs de Jésus et Marie de l'abbaye d'Ourscamps, dans l'Oise. Quelques années plus tard, il a été orienté vers le séminaire de Montmagny, pour y prendre du recul par rapport à sa vocation sacerdotale, mais il a été renvoyé en raison de ses « inaptitudes à la vie sacerdotale ». Revenu à la vie civile en 1970, il fait la connaissance à Paris de Michel Fernandez, et tous deux vont s'établir dans la paroisse du Fréchou où Mgr Johan, alors évêque d'Agen, a accepté de les accueillir pour les guider dans leur projet de fonder une communauté. Leur style de vie suscite un malaise parmi la population locale, aussi disparaissent-ils un beau jour sans donner suite à d'autres propositions d'insertion que leur a soumises alors Mgr Saint-Gaudens, successeur de Mgr Johan : leur unique ambition est d'accéder au plus vite au sacerdoce, et non de se soumettre humblement aux exigences d'apostolat et de prière qui font partie de la formation sur le terrain des futurs religieux qu'ils prétendent vouloir être.

En 1974, ils parviennent à se faire ordonner prêtres - du moins ils le prétendront plus tard - par Mgr Laborie, évêque de l'*Eglise catholique latine*, qui s'appelait naguère encore *Eglise vieille-catholique union française*. Malgré son nom, cette communauté n'a rien à voir avec les Eglises de l'union d'Utrecht regroupant la tradition vieille-catholique reconnue par le conseil oecuménique des Eglises. C'est une des multiples ecclésioles non romaines qui fleurissent au gré de la fantaisie, des désirs personnels et des frustrations de « personnalités dont l'histoire est souvent marquée par une rupture d'ordre privé mais qui ne paraît guère s'inscrire dans un mouvement religieux d'ensemble » [476]. Jean Laborie est une de ces personnalités. Ayant fondé sa propre Eglise, il a récupéré les fausses apparitions d'Espis, près de Moissac, dont il a fait le haut-lieu de ses activités, y faisant construire un sanctuaire et y entretenant le souvenir du Petit Gilles, l'enfant visionnaire vedette de la mariophanie, mort prématurément.

Le choix d'Espis par Mgr Laborie ne doit rien au hasard : Michel Collin a joué à l'époque un rôle important dans ces prétendues apparitions qui, de 1946 à 1951, ont défrayé la chronique, et qui ont fait l'objet de sévères condamnations de la part de l'autorité ecclésiastique. Plus tard, Jean Laborie a connu le futur Clément XV et, s'il n'est pas prouvé qu'il s'engagea dans son *Eglise Rénovée*, il est certain en revanche qu'il lui a *emprunté* l'héritage mystique d'Espis. Par le biais de cette ordination alléguée, Roger Kozik et Michel Fernandez pénètrent plus avant dans le milieu apparition-

---

476 - E. Poulat, cité par Bernard Vignot, *Les Eglises parallèles*, Paris, Ed. du Cerf, collection *Bref*, 1991, p. 47.

niste, qu'ils connaissent déjà quelque peu pour avoir pèleriné à San Damiano, et ils se rattachent au courant apocalyptico-marial illustré par le pape de Clémery. Mais, des soupçons d'invalidité pesant sur les ordinations conférées par Mgr Laborie - lui-même, peu rassuré sur sa propre légitimité, se fera reconsacrer évêque en 1981 par Mgr Thuc -, les deux compères se font ordonner (toujours selon leurs dires) par Mgr Enos, primat de l'Union des Eglises Catholiques Indépendantes. Or, Rome ne reconnaît pas davantage le sacerdoce de ce mouvement dissident que celui des prêtres de Mgr Laborie.

Marc Arbinet est dans la même situation que Kozik et Fernandez, qu'il a rencontrés en 1975 chez Mgr Laborie. Sans doute a-t-il été également ordonné prêtre par ce dernier mais, soucieux de légitimité, il a pris ses distances pour faire un essai de vie religieuse chez les cisterciens de Hauterive (et tenter d'y retrouver une virginité canonique). Mais il a été exclu de l'abbaye au bout de dix mois, en juin 1976, pour « inaptitude à la vie religieuse ». Retiré près de Charolles, dans le diocèse d'Autun, il y accueille au début de l'année 1977 les deux transfuges de Mgr Enos. Voici donc nos trois larrons réunis en un embryon de communauté « sauvage » sous l'autorité - toute relative - de Marc Arbinet qui, le 4 septembre 1976, est allé se faire ordonner prêtre au Palmar de Troya, avant d'y être consacré évêque le 15 du même mois. Inspirés par son exemple, peut-être même conseillés par lui, Kozik et Fernandez s'y rendent à leur tour pour recevoir en mai 1977 une troisième ordination sacerdotale, puis la consécration épiscopale. Tous trois sont, bien entendu, membres « séculiers de notre Ordre des Carmes de la Sainte-Face » et, à ce titre, missionnés en France en vue d'y établir des communautés, filiales de la maison-mère ibérique.

Dès leur retour d'Espagne, Roger Kozik et son inséparable Michel Fernandez regagnent le Fréchou - après un bref séjour chez Marc Arbinet -, pour y rendre publiques les apparitions dont le premier prétend être favorisé depuis plusieurs années. Devenu le *Père Jean-Marie*, Kozik affirme que la Vierge Marie se montre à lui depuis 1969 ; en réalité, les messages qu'il lui attribue depuis cette date, et qu'il publiera dans un opuscule, ont été composés durant les quelques jours passés chez Arbinet. Laissé pour compte, ce dernier - alias *Père Placide* -, fait à son tour état d'apparitions sur ses terres : la rivalité entre lui et Kozik se solde finalement par une rupture où tout le monde trouve son compte, chacun s'instituant visionnaire en sa propre maison.

Ces faits auraient pu ne constituer que deux cas de fausses apparitions parmi tant d'autres, mais ils s'inscrivent dans la longue filière pseudo-mystique évoquée jusque là : les visionnaires sont les héritiers immédiats du Grégoire XVII andalou et, plus indirectement, de l'*Eglise Rénovée* du pape de Clémery. Les prétendues manifestations de *Marie, Messagère de Dieu*, à Roger Kozik, au Fréchou, et celles de *Notre-Dame des Pauvres*, à Marc Arbinet, à Satonnay, présentent de troublantes similitudes - dans les

thèmes des messages autant que dans les prodiges qui les accompagnent - avec les faits d'El Palmar de Troya, dont elles s'inspirent à l'évidence.

* Au Fréchou, apparitions et miracles se succèdent. Roger Kozik se fait passer pour un grand mystique :

Et surtout, il y a le Père Jean-Marie, nouveau Padre Pio ou nouveau saint François « qui porte dans sa chair les 'stigmates' du Christ » - « On a vu le Père Jean-Marie disparaître sous les traits du Christ surtout quand son front est déchiré par la couronne d'épines ». Et puis le père a le don de bilocation (fête de Pâques 1982, à 13 heures), ainsi que le don de lévitation. « Le 14 août 1977, on a vu le père Jean-Marie en extase ». Aussi, ne faut-il pas s'étonner si « le 14 novembre 1977, les pèlerins ont vu la statue de Notre-Dame sourire au Père Jean-Marie » et si « le 26 juillet 1979, au pied de l'Autel, Notre-Dame lui a passé au doigt l'Anneau mystique » [477].

Bien entendu, une statue miraculeuse et d'autres prodiges attestent l'authenticité des célestes faveurs imparties au visionnaire :

« Des larmes de sang coulent de la statue de la Vierge, le 14 octobre 1982 ». « Les hosties se multiplient miraculeusement ». « Le visage du Christ apparaît dans le Saint-Sacrement ». « Il y a des observations de mouvements du soleil dans le ciel » [478].

Toute la panoplie du merveilleux de pacotille est déployée pour séduire les âmes trop crédules.

* A Satonnay, les phénomènes extraordinaire sont nettement plus rares - tout au plus aura-t-on observé quelques larmes furtives sur la statue de Notre-Dame des Pauvres -, aussi l'affaire périclite-t-elle quelque peu. Elle est néanmoins assez florissante pour que Marc Arbinet réussisse à se rendre acquéreur en propre de l'église romane de Satonnay et, par le biais de la « Communion de Satonnay », association qu'il fonde en 1987 et dont il est le président, d'une belle propriété à Saint-Laurent-de-Brionnais : le prieuré de la Croix de la Borde, un ancien couvent de religieuses. Mais le visionnaire n'a pas l'envergure de son ex-complice et désormais concurrent Roger Kozik, non plus que le sens de la mise en scène spectaculaire ni le goût des statues sanglantes.

Dans l'un et l'autre cas, l'autorité religieuse est intervenue avec vigueur : les évêques concernés ont condamné sans appel les apparitions alléguées et informé les fidèles que tout ce beau monde est sous le coup de graves sanctions canoniques : le décret de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi en date du 17 septembre 1976 garde toute sa valeur, qui précise que tous ceux qui ont reçu illégitimement des ordinations au Palmar de Troya restent toujours frappés de l'excommunication majeure spécialement réservée au Saint-Siège, qu'ils sont évidemment suspens a divinis, et

477 - *Bulles* (Bulletin de liaison pour l'étude des sectes), n° 29, 1er trimestre 1991 : «Les sectes pseudo-catholiques », Ière partie, pp. 17-18.

478 - *Ibid.*, p. 18.

que « l'Eglise ne reconnaît pas et ne reconnaîtra jamais leur ordination, et pour tous les effets de droit en considère les « bénéficiaires » comme étant dans l'état que chacun avait auparavant » [479].

Les protagonistes de ces manifestations le savent pertinemment qui, bien vite se sont démarqués du Palmar de Troya et qui ont - par le mensonge et la fraude - tenté de travestir la réalité : en se prétendant ordonnés par Mgr Thuc et non par les évêques de Grégoire XVII (cela fait quand même plus sérieux, plus catholique), et en orchestrant une perfide campagne de désinformation faisant état de pourparlers avec Rome en vue d'une reconnaissance canonique, ce qui est parfaitement mensonger [480] La réalité du Fréchou et de Satonnay est plus sordide, ce sont deux dérives sectaristes motivées avant tout et presque uniquement par l'esprit de lucre :

> *Le travail de la communauté des Serviteurs et Servantes de Notre-Dame, les offrandes et les dons des pèlerins qui viennent en nombre aux pèlerinages, les legs habilement sollicités auprès des personnes que l'on assiste, les appels réitérés à la charité publique, la vente des écrits et des cassettes ou vidéo-cassettes, etc., ont permis à l'argent de couler à grands flots et de remplir les comptes bancaires personnels des pères ou des associations créées à cette intention* [481].

C'est l'aspect le plus révoltant de ces affaires. Initialement, Berthonia Holtkamp, puis Sabine Naelaerts et les visionnaires de l'abbé Césard, n'étaient guidés que par l'illuminisme. Avec l'entrée en scène de Roger Roussot et de Michel Collin, les perspectives financières ouvertes par l'exploitation de faux miracles ont été largement exploitées, pour devenir en fin de course le seul moteur de ces déviations du sentiment religieux. Et si, à La Martais ou au Palmar de Troya, les visionnaires sont encore en partie motivés par leur orgueilleux délire mystique et la persuasion d'avoir à remplir une *mission*, tel n'est plus le cas au Fréchou et à Satonnay : Kozik et Arbinet ont mis sur pied de vulgaires escroqueries et des montages financiers dont les moyens d'action sont adaptés à une clientèle ciblée.

Aussi n'est-il pas étonnant que l'un et l'autre aient eu affaire avec la justice. Certains adeptes grugés ouvrent les yeux et réagissent. A la suite d'une plainte déposée pour escroquerie par un certain monsieur Seigneur, Roger Kozik et ses comparses se sont retrouvés devant les tribunaux. Débouté en première instance le 27 mars 1990, le plaignant a fait appel et le procès a repris sous le nouveau chef d'abus de confiance. L'enquête a fait apparaître des faits très édifiants :

---

479 - Cf. le texte intitulé *Les prétendues apparitions d'Andiran - Document publié par un groupe de prêtres, religieuses et laïcs du Néracais, avec l'autorisation de l'Evêque d'Agen*, s.d., par les soins de l'Abbé Louis Bottacin, curé de Vianne.

480 - Cf. la mise au point sur les faits du Fréchou publiée par Mgr Saint-Gaudens, évêque d'Agen, dans *La Croix - L'événement* du 23 mars 1991, reprise dans *La Documentation Catholique* du 21 avril 1991, n° 2026, p. 4111 ; et la mise en garde « à propos des agissements de Monsieur Arbinet » publiée le 24 juillet 1987 par Mgr Le Bourgeois, évêque d'Autun.

481 - *Bulles*, pp. 17-18.

Pour l'accusation, le montant des sommes remises pour la communauté et qui se sont retrouvées sur les comptes personnels ou joint sur celui des quatre prévenus, s'élèvent à 4 800 000 francs (...) On les soupçonne depuis longtemps de détourner à leur profit, entre deux apparitions, les dons de leurs nombreux fidèles, parfois de condition très modeste, pour faire des placements immobiliers. Une enquête de police avait établi en 1989 que 75 millions de francs d'oboles à Sainte-Marie avaient transité sur les comptes privés des bienheureux prélats du Fréchou [482].

Le 10 mai 1991, au terme de longues procédures, Roger Kozik et trois de ses comparses ont été condamnés pour abus de confiance par la cour d'appel d'Agen à de sévères peines de prison avec sursis, assorties de trois ans de mise à l'épreuve et de cinq ans d'interdiction des droits civiques [483].

10. Les exploits de Max-Jean Cotin (1978-?)

Marc Arbinet joue décidément de malchance. Après avoir été « lâché » par Kozik et Fernandez, il est victime d'un redoutable imposteur et escroc en la personne d'un de ses premiers disciples, cofondateur avec lui de la *Communion de Satonnay* : Max-Jean Cotin, qui se présente comme le Père Maximilien Cotin de Taillac. Cet intéressant personnage incarne la quintessence de la déviation en France du courant apocalyptico-marial jadis issu des pieuses rêveries de Berthonia Holtkamp : en lui, le mouvement se trouve littéralement vidé de sa substance pour ne plus constituer que le tremplin d'activités tout entières ordonnées à la seule recherche de l'argent facile.

Max-Jean Cotin est né en 1954 au Creusot, dans une famille très modeste qui s'établit plus tard à Saint-Max, aux environs de Nancy. Curieuse coïncidence, cette localité a été dans le milieu du XXe siècle, le siège d'une officine s'occupant à divulguer les messages attribués à la Vierge dans des apparitions non approuvées par l'Eglise catholique. Bouxières, non plus que le Petit Vatican de Clément XV à Clémery, n'en sont éloignés. Et surtout, cette officine devient bientôt un centre important de diffusion des messages d'El Palmar de Troya [484]. Il se trouve - est-ce un hasard ? - que le cursus de Max Cotin croise les chemins de l'antipape andalou.

Au terme d'une scolarité médiocre - il ne va pas jusqu'au baccalauréat -, Max décide d'embrasser la vie religieuse : réponse aux secrètes aspirations d'une mère qui le couve, désir de promotion sociale et de revanche sur une existence sans éclat, sur un milieu défavorisé, influence des cercles

482 - *Le Petit Bleu de Lot-et-Garonne* (Agen), samedi 11 mai 1991, p. 6.

483 - Cf. notamment *Le Figaro*, samedi 11 mai 1991, p. 6, et La *Documentation Catholique*, 16 juin 1991, n° 2030, p. 612.

484 - Cf. A. Delestre, *op. cit.*, pp. 126-127.

apparitionnistes particulièrement agissants à Saint-Max ? Un peu de tout cela, sans doute[485], mais certainement pas une vocation authentique, comme le mettent en évidence les moines de la Trappe d'Acey qui, au terme d'une année de noviciat, le congédient sans hésiter. Il se tourne alors vers les Prémontrés de Saint-Michel de Frigolet, qui le reçoivent fin 1978 : après un noviciat tourmenté, il est admis à la profession simple en décembre 1979. Cet acte, contesté par certains religieux, provoque au sein de la communauté une crise si grave qu'une enquête est ouverte sur le compte de frère Max : on découvre qu'il mène une double vie d'apprenti-moine le jour et, la nuit, les portes lui étant ouvertes par certaines complicités, de noceur et de gigolo. Sa duplicité couvre de tels désordres que, les langues se déliant, le scandale éclabousse l'abbaye. Renvoyé aussitôt, il est radié de l'ordre en février 1980.

On le retrouve bientôt après dans une paroisse où il est parvenu à s'infiltrer en se faisant passer pour un diacre en voie d'ordination, puis dans d'autres. Le schéma est toujours identique : abusant de la bonne foi de curés à qui il propose son aide, il s'efforce au moment propice (les vacances d'été en général) de s'insérer dans les structures de l'Eglise catholique, non tant pour jouer au prêtre qu'il rêve d'être, que pour se constituer une clientèle de dévots susceptibles de l'aider financièrement : son champ d'action s'étend à diverses localités de la Côte d'azur, de Cannes à Toulon. Dès lors, l'existence de cet énergumène est ponctuée de scandales de moeurs, de malversations et d'escroqueries. Il va jusqu'à ouvrir un cabinet de consultation où il joue, à partir de faux diplômes, à l'infirmier, mais aussi au prêtre thaumaturge et visionnaire ; il tâte de l'occultisme à l'occasion, envisage d'entrer dans la franc-maçonnerie, se fait entretenir par des dupes fortunés. Tôt ou tard démasqué - soit qu'il se rende coupable d'indélicatesse, voire de vol, soit que l'autorité ecclésiastique alertée intervienne -, il sillonne ainsi le Midi de la France.

Il parvient en 1981 à se faire ordonner prêtre par Mgr Thuc, qui vit désormais à Toulon, après l'avoir été probablement dans d'autres ecclésioles dissidentes. Deux précautions (au moins) valant mieux qu'une, il se fera encore ordonner par un escroc notoire, le pseudo-monseigneur Nanta del Torini, lui-même consacré évêque par Mgr Thuc. C'est à cette époque qu'il rencontre Marc Arbinet, avec qui il fonde en 1987 la *Communion de Satonnay*. Dès lors, sa tactique est très simple : appartenant à cette association quand cela l'arrange, bénéficiant de l'amitié ombrageuse de Marc Arbinet - qui le réordonne prêtre - et profitant des largesses des pèlerins de Notre-Dame des Pauvres, il sévit également çà et là dans des paroisses ou des institutions catholiques où il pénètre grâce à de faux diplômes, un faux curriculum vitae, de fausses attestations. Il se présente tantôt comme le secrétaire

485 - Dans *Les Eglises parallèles*, B. VIGNOT trace avec talent et acuité le « portrait imaginaire » d'un de ces faux prêtres qui s'insèrent dans des filières parallèles (pp. 87-94). Beaucoup de détails s'appliquent à la lettre au cheminement de Max-Jean Cotin.

d'un évêque africain rentré en France pour raisons de santé, tantôt comme un religieux mariste en quête d'incardination, quand ce n'est un prêtre des Minimes de saint François de Paule « dont il n'y a en France que deux représentants », si ce n'est un missionnaire collectant des fonds pour ses oeuvres [486].

S'il est capable de berner de nombreuses personnes - clercs et laïcs - de bonne foi, qu'il émeut sur son sort et à qui il extorque au passage quelques milliers de francs (quitte à signer des reconnaissances de dettes qu'il « oublie » d'honorer), il bénéficie également de troublantes complicités grâce à ses relations interlopes. Il se signale ainsi dans divers diocèses de France où, tôt ou tard, il est démasqué. Mais le Père Maximilien Cotin de Taillac - c'est son nouveau nom - ne recule devant rien : se réclamant toujours de l'Eglise catholique, il apitoie les âmes simples et crédules, et séduit les personnes pieuses qu'abusent sa qualité de « prêtre » et son verbiage empreint d'onction ecclésiastique et de critiques acerbes contre les « mauvais prêtres progressistes ». Il fait pleurer sur son sort : sa mère est récemment décédée (elle est bien morte cinq ou six fois, la pauvre femme !) et il n'a pas le premier sou pour payer ses obsèques ; son frère aussi est décédé, laissant sans ressources une jeune veuve et deux orphelines en bas-âge ; lui-même est atteint d'un cancer, ou d'une leucémie, c'est selon, ou bien il a été victime de circonstances tragiques qui l'ont jeté à la rue. Son imagination n'a d'égal que son aplomb dans le mensonge. Paré de faux titres, nanti de diplômes tout aussi faux - n'est-il pas licencié en philosophie et en théologie, pour le moins, mais aussi premier prix du Conservatoire de Nancy ? -, il mène avec sang-froid une carrière d'escroc d'envergure, tout en gardant le contact, lucratif, avec Satonnay.

A la Toussaint 1989, c'en est trop : démasqué une fois de plus, convaincu d'imposture une fois de plus, en mauvais termes avec Marc Arbinet, il quitte la secte de Notre-Dame des Pauvres, qui d'ailleurs périclite à présent. Il entend désormais faire route indépendamment et pour son seul profit. Il sévit durant quelque temps dans la région parisienne, jouant au professeur de philosophie dans une école libre de Versailles, puis au vicaire dans une paroisse proche de Mantes-la-Jolie. Il se rend coupable de détournements de fonds, une plainte est déposée contre lui : il s'efforce alors de se faire oublier quelque peu.

En novembre 1991, sa présence comme « prêtre remplaçant » est signalée dans la paroisse Sainte-Rita de l'Eglise Catholique Apostolique Gallicane de Mgr Dominique Philippe, à Paris. Il s'y constitue une nouvelle clientèle de dupes. Entre-temps, il a envoyé anonymement par centaines d'exemplaires la copie d'une lettre manuscrite datée du 3 juin 1991, qui aurait été rédigée par Marc Arbinet et où celui-ci ferait amende honorable,

---

486 - Cf. notamment la mise en garde de *L'Eglise de Nantes*, du 2 juin 1990, citée par *La Documentation Catholique*, 1er juillet 1990, n° 2009, p. 678 ; et celle du secrétariat général de la Conférence des Evêques de France, du 17 avril 1990.

avouant ses tromperies et supercheries. Marc Arbinet a affirmé que ce texte n'est pas de lui (ce qu'a confirmé l'analyse graphologique) : Max Cotin se venge.

Mais quelques mois plus tard, les deux compères se retrouvent. Ils sont dans une impasse, près d'être rejoints par la justice, et à bout de ressources financières et, tout en s'accusant mutuellement de l'échec du sanctuaire de Satonnay, ils envisagent une opération commune : Cotin bénéficiera d'apparitions de la Vierge, toujours sous le vocable de Notre-Dame des Pauvres, et la bonne Mère daignera bénir les eaux d'une source ou d'un ruisseau pour les rendre miraculeuses. Ce ne sera pas n'importe quoi : le Lourdes du sida. Telle est la perversité de ces imposteurs, prêts à jouer sur un tableau particulièrement sensible et douloureux. Il n'est que de trouver le site de la future mariophanie. Grâce à l'appui financier d'une galerie d'art véreuse, plaque tournante d'un juteux trafic de stupéfiants et de faux tableaux, Cotin est près d'acquérir dans les Ardennes belges, près de la frontière française, un petit prieuré doté fort à propos d'une fontaine champêtre. Alors que le projet semble devoir aboutir, et que Max Cotin peaufine son crapoteux dessein, lui et son comparse sont balancés par un de leurs adeptes, au moment où précisément les plaintes déposées contre eux semblent près d'aboutir grâce aux efforts et à la ténacité du père Jacques Trouslard, prêtre du diocèse de Soissons et spécialiste de la lutte contre les sectes. N'eût été ce concours de circonstances, la Vierge serait apparue en 1992 en Belgique.

Visionnaire le jour et disc-jockey la nuit, Marc Arbinet a été mis en examen quelque temps après ces sordides machinations. Max Cotin s'est terré - le courage n'est pas son fort - durant quelque temps chez un de ses protecteurs, près de Fontainebleau. Il a réussi, une fois de plus, à s'infiltrer dans une communauté religieuse qui a fait montre à son égard d'un inexplicable aveuglement. Il ne fait plus guère parler de lui, se contentant de parader à temps partiel comme hiérophante dans une sulfureuse Eglise parallèle de Paris, et mettant toute son énergie à calomnier inlassablement ceux qu'il a croisés sur sa route et qui n'ont pas eu l'heur de se rallier à ses projets.

Il n'a jamais cru - et pour cause - à la phénoménologie mystique falsifiée qu'il exaltait, et dont il ne se servait que pour satisfaire son appétit du lucre, soit en se donnant comme témoin de manifestations prodigieuses, soit en proposant ses services « sacerdotaux » à d'autres visionnaires en quête de caution ecclésiale. Il représente le cas extrême de cette dérive où les phénomènes extraordinaires du mysticisme n'ont plus valeur de signe et surtout n'attestent plus la sainteté de celui qui s'en prétend gratifié : n'ayant servi durant un temps que comme leurres pour les gogos en quête de merveilleux, ils sont évacués dès lors qu'ils n'ont plus pour fonction de justifier les agissements de celui qui a pu durant un temps s'en prévaloir.

Peut-être y a-t-il eu, dans certains cas - chez Michel Collin et au Palmar de Troya, notamment, et peut-être au Fréchou -, de réelles manifesta-

tions insolites. Il n'est pas exclu que l'on se soit trouvé en face de prodiges relevant du préternaturel diabolique : la diable ne tarde pas à s'inviter dès qu'on lui ouvre la porte et, père du mensonge, il est par là-même le maître de l'illusion et des prestiges. Mais il lui suffit le plus souvent de se trouver des complicités dans la mythomanie, la vanité et l'amour de l'argent et des plaisirs de prétendus visionnaires, pour n'avoir pas à déployer lui-même ses artifices : on simule des stigmates en s'automutilant (pas trop gravement, tout de même), on peut asperger de sang, d'eau ou d'huile des images saintes, ou répandre discrètement le contenu de quelque échantillon de parfum autour de soi.

L'inventivité des faussaires de Dieu ne connaît point de limites.

chapitre 6

PHÉNOMÈNES ACCOMPAGNANT LA MORT

Etant donc venu, Jésus trouva Lazare depuis quatre jours déjà au tombeau (...) Les Juifs donc, qui étaient avec Marie dans la maison et la réconfortaient, voyant que bien vite elle s'était levée et qu'elle était sortie, la suivirent, pensant qu'elle allait au tombeau pour y pleurer. Quand donc marie vint où était Jésus, en le voyant, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ! » Jésus donc, quand il la vit pleurer, pleurer aussi les Juifs qui l'avaient accompagnée, gronda en (son) esprit, puis il dit : « Où l'avez-vous mis ? » On lui dit : « Seigneur, viens et vois. » Jésus versa des larmes. Les Juifs disaient donc : « Voilà comment il l'aimait ! » (Jn 11, 17. 31-35)

La mort est, de tous les accidents d'une existence, le plus inéluctable et le plus irréversible. Le Christ lui-même, en son Humanité Sainte, a ressenti cette douloureuse et définitive désappropriation de l'autre, qui a pleuré sur son ami Lazare. Fin de toutes choses aux yeux de l'incroyant, pour qui la réalité de l'homme va se délitant dans le néant, elle est pour le chrétien passage à une autre vie : plus exactement à la dimension d'éternité de notre vie. Notre existence ici-bas porte en soi le germe dynamique de cette vie éternelle dont elle est préparation et anticipation d'autant plus que nous nous laissons agir par la grâce divine, stimulant de cette vie éternelle : la vie sur terre est première étape et prémices de la vie éternelle. Dès lors que nous regardons, à la lumière de la foi, notre existence terrestre comme la première phase de notre vie éternelle, la mort n'est plus terme ni anéantissement : elle apparaît comme un passage obligé, opéré par une transformation du réel que marquent divers incidents phénoménologiques. Le moindre n'est certes pas la destruction de notre corps, et par là de notre capacité à nous incarner dans le temps et l'espace tels que nous les connaissons et les appréhendons présentement. *Pâque* de l'éternité, la mort est tout à la fois bouleversement de notre être et source de douleur pour les personnes qui voient un de leurs proches soustrait à leur perception sensorielle et affective, c'est-à-dire aux modes actuels de relation interpersonnels. Mais l'*état de mort*, la condition du défunt, n'en est pas moins continuité, et non cette rupture ou cet « autre chose » que le dualisme réducteur corps/âme nous inciterait à schématiser.

Certes, les manifestations qui accompagnent et en quelque sorte traduisent la mort, ne sont pas de nature à nous faire d'emblée appréhender cette Pâque dans la lumière de l'espérance : en face du silence, de la *non-réponse* définitive opposée à notre sensibilité par le cadavre qu'est devenu

l'être cher, le coeur reste meurtri et l'intelligence est désarmée devant le mystère. Tout, en notre humanité, se cabre et se révolte face à la mort, c'est naturel : seul l'obscur et âpre exercice de la vertu de foi permet au croyant d'assumer l'épreuve en la lisant à la lumière de l'espérance. De récentes et instructives études sur les phénomène de « la vie après la vie » ont familiarisé, ces dernières années, le grand public avec une approche plus sereine et plus positive du mystère de la mort : elles font état d'expériences personnelles subjectives qui, à défaut d'apporter une réponse à l'interrogation de l'homme sur son devenir *post mortem*, lui ouvrent de consolantes perspectives en l'invitant à une réflexion plus responsable, plus engagée, sur la question. Les exemples présentés dans ces travaux n'ont pas d'autre but, ils ne prétendent en rien constituer des preuves. Par ailleurs, il existe dans la phénoménologie mystique, des faits objectifs liés à la mort, que l'observation, parfois même la science médicale, sont en mesure d'appréhender, et qui seraient susceptibles de constituer autant de *signes d'espérance*. Là non plus, il ne s'agit pas de preuves d'une survie, mais d'incidents qui signifient un ordre de réalités autres que celles qui sont inscrites dans notre univers dimensionnel.

LA MORT D'UNE CANDIDATE À LA SAINTETÉ.

La vénérable Maria Giuseppina Catanea, carmélite napolitaine, a présenté au fil de sa vie claustrale les phénomènes les plus spectaculaires. Ils n'étaient cependant que les signes visibles d'une éminente sainteté, conquise de haute lutte et au prix de renoncements qui la rendent à la fois proche de nous et très attachante.

Elle meurt le dimanche 14 mars 1948 à 19 h 05, au terme de souffrances atroces assumées dans une offrande héroïque : atteinte de sclérose en plaque et d'autres maux qui la minent depuis une vingtaine d'années, elle a succombé des suites d'une gangrène foudroyante qui, dégénérant en multiples phlegmons, a réduit son corps à l'état de ruine. Les plaies, multiples et profondes, répandaient une quantité de pus à l'odeur fétide, et la nécrose s'était étendue au corps entier qui, littéralement, pourrissait sur pied. Les infirmières changeaient chaque jour les pansements, le coeur soulevé par la puanteur et l'aspect repoussant des tumeurs, dont aucune thérapie n'avait pu venir à bout. Le lecteur m'excusera d'insister sur ces détails, il est nécessaire de les connaître pour mesurer le caractère exceptionnel des prodiges que l'on admira après la mort de la vénérable.

Une heure s'est écoulée, durant laquelle la communauté réunie autour du cadavre est restée absorbée en silence dans une douloureuse prière. Puis on s'occupe d'arranger la dépouille mortelle en vue des obsèques. Le médecin traitant a laissé des instructions pour l'ultime renouvellement des bandages. Or, les soeurs constatent avec surprise que les linges, imbibés d'humeur et de pus depuis la veille, n'émettent aucune odeur. Mais, tout à leur chagrin, elles ne s'y attardent pas.

A l'aube, après une nuit de veille auprès de leur défunte prieure, elles portent le corps en procession jusqu'au choeur de la nouvelle église du monastère, encore inachevée : prévoyant l'affluence des dévots, que la petite chapelle n'eût pas suffi à contenir, les supérieurs ecclésiastiques en ont décidé ainsi. Certains suggèrent de pratiquer des injections de substances destinées à retarder le processus de décomposition, afin que le cadavre puisse être exposé le plus longtemps possible à la vénération des fidèles. Le docteur Luigi De Lucca, médecin traitant, s'y oppose énergiquement : il a constaté la disparition de toute odeur désagréable et le parfait état de conservation du corps. On est au lundi matin 15 mars. Dans la journée, la communauté et quelques personnes habilitées à franchir la clôture découvrent que les pansements ôtés la veille des plaies de la défunte exhalent une senteur suave, si pénétrante qu'elle inonde le cloître et le monastère.

Le mardi 16 mars, le professeur Luigi D'Amato, qui a soigné Mère Maria Giuseppina durant sa dernière maladie, vient prier devant sa dépouille mortelle, toujours exposée dans l'église, où des milliers de personnes défilent en silence, admirant l'expression sereine du visage de la défunte et priant les moniales de faire toucher au corps de la *sainte* des médailles, des chapelets, des images. Il enregistre, avec un confrère, le professeur Milone, le caractère exceptionnel - scientifiquement inexplicable - de la conservation du cadavre, phénomène que n'ont même pas remarqué les religieuses : le processus cadavérique n'a pas débuté, le corps entier est flexible, légèrement coloré, sans la moindre odeur. Aussitôt informé, le cardinal Ascalesi, archevêque de Naples, concède aux médecins la faculté d'examiner la dépouille mortelle à leur guise. Lui-même vient désormais chaque jour se rendre compte de l'évolution des faits. Grâce à cette mesure, on conserve les dépositions d'une quarantaine de praticiens qui ont été témoins de ces prodiges:

> *Le mardi 16, j'ai accompli le pieux devoir d'aller visiter la dépouille mortelle de soeur Maria Giuseppina di Gesú Crocifisso, qui durant de nombreuses années avait nourri pour ma famille une affection vraiment maternelle. Je l'avais examinée durant sa dernière et si douloureuse maladie, et j'avais vu l'état de ruine auquel avait réduit plusieurs parties du corps la gangrène qui devait finalement l'emporter. Mais, sur le lit mortuaire où elle reposait, entourée de fleurs et de la vénération d'une multitude de fidèles, il n'apparaissait pas qu'elle eût succombé à une infection aussi cruelle. Son visage serein, la couleur de la figure et des lèvres, rien n'indiquait qu'elle fût morte depuis 48 heures ; et, ce qui est le plus admirable, c'est qu'aucune odeur infectieuse n'émanait de son corps* [487].

Mêmes constatations deux jours plus tard:

---

487 - [Una carmelitana], *Quello che fá l'amore - Suor M. Giuseppina di Gesú Crocifisso, carmelitana scalza*, Rome, Postulazione Generale O.C.D., 1976, pp. 390-391, note - Déclaration du Prof. Doct. Luigi D'AMATO, Directeur de L'Institut de Pathologie Spéciale de l'Université de Naples.

J'ai examiné Mère Maria Giuseppina di Gesú Crocifisso pour la première fois en 1939, parce qu'elle était affectée de graves troubles hépatiques. Par la suite, j'ai eu l'occasion de revoir plusieurs fois cette femme exceptionnelle, toujours pour des raisons professionnelles, toujours suite à de nouveaux tourments physiques qui ont fait de la vie de soeur Giuseppina un véritable martyre. Durant sa dernière maladie, j'ai suivi, avec mon éminent collègue De Lucca, les phases successives d'une pathologie infectieuse qui a causé une gangrène avec des phlegmons septiques aux deux cuisses. J'ai dû intervenir par deux fois pour inciser ces phlegmons gangreneux, afin d'en évacuer un liquide noirâtre et fétide, provenant du tissu conjonctif sous-cutané de ces endroits. J'ai toujours admiré l'émouvante sérénité avec laquelle la Mère supportait les douleurs physiques résultant de multiples maux qui l'ont affligée durant plus de 20 ans. On ne peut se borner à parler de résignation chrétienne, car la Mère accueillait les souffrances avec le sourire, bénissant Dieu pour les épreuves qu'il lui envoyait : merveilleuse expression d'une foi surhumaine ! Aujourd'hui 18 mars (à 13 heures), c'est-à-dire pratiquement au terme de quatre jours après la mort, j'ai observé qu'il n'y a pas même encore sur le cadavre de la Mère les premiers signes de la décomposition cadavérique. J'ai pu pousser l'observation jusqu'à l'abdomen, qui ne présente pas les taches habituelles, ni n'exhale aucune odeur de putréfaction. L'absence desdits phénomènes cadavériques est d'autant plus notable que le décès de la Mère est intervenu suite à une maladie infectieuse, c'est-à-dire une pathologie dans le cadre de laquelle les phénomènes cadavériques apparaissent très tôt[488].

A la stupéfaction générale, les phénomènes perdurent, si bien que les fidèles commencent à crier au miracle, d'autant plus que le 18 mars au soir se produit la guérison soudaine d'une fillette a qui on a appliqué un objet ayant touché le cadavre de la vénérable moniale. L'inhumation de Mère Maria Giuseppina est ajournée au 20 mars, tandis que les praticiens émerveillés consignent au jour le jour leurs observations:

J'ai examiné le cadavre de soeur Giuseppina le 15 de ce mois à 17 heures, donc un jour environ après son décès. J'ai pu constater, outre l'aspect, qui était celui d'une personne endormie, l'absence de rigidité cadavérique, la coloration normale du visage et des lèvres, la flexibilité des mains et des pieds, l'élasticité de la peau qui est d'une souplesse surprenante, bien plus que durant la vie de la Mère, à cause des douleurs qu'elle éprouvait dans toutes les parties du corps dès qu'on la touchait à peine. J'ai revu aujourd'hui, 19 mars, la même dépouille mortelle, et je peux attester que les conditions dans lesquelles elle se trouve n'ont pas changé. Nous sommes à cinq jours de la mort : il n'y a aucune rigidité, nulle tache d'aucune sorte ; aucune odeur, même de tout près, et en reniflant ; une extraordinaire élasticité cutanée et une coloration normale, un peu pâle, perdurent ; il n'y a pas de formation de lividures dans les membres inférieurs, les lèvres conservent leur couleur

488 - *Ibid.*, pp. 391-393, note - Déclaration du Prof. Doct. Giuseppe Milone, Premier Chirurgien des Cliniques Universitaires de Naples.

rose, la position des bras réunis se maintient, contrairement à ce qui se produit dans les cadavres au début du processus de décomposition. Si elle n'était pas sur un lit mortuaire, si l'on ignorait la gravité des maux qui l'ont affligée si longuement durant sa vie, et si on n'éprouvait pas, en touchant le cadavre, la sensation du froid de la mort, il semblerait que soeur Joséphine dorme. Moi, qui sais toutes les souffrances auxquelles a été sujette cette sainte moniale depuis que je la connais, c'est-à-dire depuis vingt ans, et qui ai assisté aux crises qu'occasionnaient ses maladies, et qui ai vu l'étendue des dernières lésions nécrotiques, d'où s'écoulait un liquide séreux fétide, je suis d'autant plus émerveillé en constatant que ce cadavre n'exhale pas la moindre odeur ni ne présente aucun signe de décomposition[489].

Au fil des jours, les rapports médicaux se succèdent, qui nous plongent dans la perplexité et l'émerveillement:

19 mars 1948. J'atteste, pour la réputation de sainteté de Mère Giuseppina di Gesú Crocifisso : je suis venu plusieurs fois avec mon épouse dans ce monastère, et ce depuis de nombreuses années, pour y entendre de sa bouche des paroles de réconfort et de conseil. Je me suis fait un devoir de l'examiner après sa mort, pour me recommander en même temps à son intercession. Cinq jours se sont écoulés depuis sa mort, le 14 de ce mois, et j'ai constaté un phénomène surprenant, que l'on doit admettre surnaturel : l'absence de tout phénomène cadavérique. Il n'y a aucune odeur de putréfaction, aucune marque cadavérique, une totale absence de rigidité. L'aspect du visage est semblable à celui d'une personne endormie. Là où l'on observe des infiltrations oedémateuses dans la peau, celle-ci se révèle élastique à la palpation, sans aucune dépression. Le phénomène, je tiens a le répéter, à quelque chose de surnaturel[490].

De jour en jour, le cardinal Ascalesi a fait retarder les obsèques jusqu'au samedi Saint 27 mars. Près de deux semaines sont passées, et la servante de Dieu reste exposée à la vénération des fidèles, incorrompue et flexible. Tous les médecins qui le souhaitaient ont pu examiner à loisir le cadavre :

J'ai observé aujourd'hui (23 mars) pour la seconde fois, neuf jours après sa mort, le corps de soeur Giuseppina. Je dois signaler qu'au bout de tant de jours après le décès, on ne relève dans les parties visibles du cadavre ni taches cadavériques, ni taches hypostatiques. La coloration des lèvres, non plus que celle du visage et des extrémités, ne laissent apparaître les signes que nous avons l'habitude d'observer sur les cadavres. Soeur Giuseppina nous apparaît encore aujourd'hui comme une personne endormie et souriante.

---

489 - *Ibid.*, p. 393-394, note - Déclaration du Dr Cesare EVANT.

490 - *Ibid.*, p. 394, note - Déclaration du Dr Gaetano SANTANIELLO, Médecin provincial.

Tout cela nous rend pensifs et nous émeut, en face de la dépouille mortelle de cette pieuse et vénérable soeur, qui par sa prière a réconforté tant d'affligés dans les moments où ils avaient le plus besoin de réconfort[491].

Dix jours après le décès, rien n'est changé:

24 mars 1948. J'ai eu la chance d'examiner soeur Giuseppina sur son lit de mort et, dix jours après son départ de cette terre, elle m'est apparue comme vivante et souriante, à cause de la coloration rose de son visage et de la fraîcheur de sa peau. Je n'ai absolument d'aucune façon pu sentir la moindre odeur de putréfaction ni mettre en évidence le début d'une résolution musculaire ou d'une rigidité cadavérique : grandes et petites articulations sont flexibles. J'ai eu l'occasion d'entrer dans ce monastère pour des raisons d'ordre professionnel, et encore aujourd'hui, il me semble voir soeur Giuseppina, l'oeil perspicace et pénétrant, la parole animée, encourageant à se soumettre aux inspirations divines[492].

Dans toutes ces dépositions de médecins se mêlent, aux considérations purement professionnelles, pour ne pas dire techniques, de profondes réflexions sur la sainteté et sur le témoignage exemplaire donné par la servante de Dieu à ses concitoyens. Finalement, Mère Maria Giuseppina est inhumée le 27 mars 1948, treize jours après sa mort. On a déposé le corps dans un cercueil de bois que l'on pose à même le sol de la crypte de l'église, et que l'on entoure d'un muret de maçonnerie couvert d'une plaque de marbre perforée. Le 27 décembre de la même année, le cardinal Ascalesi ouvre le procès informatif en vue de la béatification de la sainte moniale. Le 24 mars 1950, on procède à l'exhumation canonique en vue de la reconnaissance des restes. Le corps est retrouvé intact, et on constate un nouveau prodige:

Deux années avant sa mort, on lui avait prélevé par aspiration du sang d'une veine, pour analyses. Ce sang fut conservé dans deux ampoules. A l'époque du décès de la servante de Dieu soeur Maria Giuseppina di Gesú Crocifisso, ce sang était encore liquide. Au moment de l'inhumation, les deux ampoules furent déposées dans le cercueil à côté du corps. Deux ans plus tard, on procéda à la récognition du cadavre, et le sang fut trouvé encore liquide dans les ampoules. Tout ceci a été attesté par le Doct. L. De Lucca, par le père Romualdo, carme déchaux, et par tous ceux qui furent présents à l'exhumation[493].

Ce cas exceptionnel, assez récent, est remarquablement documenté. Il a l'avantage de présenter presque tous les phénomènes extraordinaires susceptibles de survenir après le décès d'une personne morte en réputation

---

491 - *Ibid.*, pp. 394-395, note - Déclaration du Prof. Doct. Generoso Colucci, spécialiste des maladies nerveuses et mentales.

492 - *Ibid.*, p. 395, note - Déclaration du Prof. Doct. Attilio De Marco, spécialiste des maladies nerveuses et mentales.

493 - *Ibid.*, pp. 397-398, note.

de sainteté : l'absence de rigidité cadavérique et du processus de décomposition, la fragrance surnaturelle, la conservation post mortem du corps et même du sang. Il est rare de voir réunis en une seule personne autant de signes manifestes.

*

Hélène Renard a exposé de façon très claire et complète le processus des signes accompagnant naturellement la mort et - d'une certaine manière, à cause de leur succession irréversible - la rendant manifeste. Depuis un quart de siècle, notre approche de la mort a beaucoup évolué, mais je n'ai pas qualité pour m'aventurer, en ce domaine complexe, sur les subtiles mais importantes nuances qui existent entre mort clinique et mort biologique, etc. Je me contenterai donc de signaler les phénomènes qui, se succédant chez une personne défunte, attestent la réalité de son décès:

- l'immobilité et le refroidissement du cadavre.
- la rigidité cadavérique - *rigor mortis* -, qui survient quelques heures après le décès et disparaît au plus tard au bout de 48 heures.
- l'émanation d'une odeur particulière qui, d'abord fade, douceâtre - la fameuse odeur de mort -, devient très vite pestilentielle, signalant le début du processus de décomposition du corps : il n'y a jamais (en règle générale) de bonnes odeurs dans les cadavres.
- la décomposition ou putréfaction du corps qui, dès que cesse la rigidité cadavérique, s'amorce au niveau de l'abdomen pour s'étendre rapidement à tout le corps.

Ces signes de la mort évoluent de façon variable, en fonction de divers facteurs : les causes du décès, la température et l'humidité ambiantes, etc. Ils se produisent toujours suivant le même schéma, à moins qu'on ne les enraye artificiellement, de façon provisoire ou pour une longue durée, par l'injection de substances conservatrices, par la conservation dans le froid (cryogénisation) ou par tout autre procédé technique. Il arrive aussi que la putréfaction du corps soit retardée ou empêchée par des facteurs naturels provoquant la momification du cadavre, ou bien sa *saponification*, que l'on observe notamment chez les personnes mortes par noyade et qui ont séjourné durant un certain temps dans l'eau.

Or, on note chez certaines personnes l'abolition partielle ou totale de ce processus nécrotique, en contradiction radicale avec les lois naturelles. Ces prodiges survenant sur des défunts qui ont joui de leur vivant d'une réelle réputation de sainteté, ne sont pas rares dans l'hagiographie chrétienne ; si l'on ne peut, évidemment, parler de phénomènes courants, il est avéré que plusieurs saints personnages ont été l'objet, après leur trépas, de signes manifestes allant à l'encontre des lois naturelles, et dont la signification n'échappe pas à ceux qui en sont les témoins : perçus et interprétés comme des signes de sainteté, ils sont souvent à l'origine de l'ouver-

ture d'une procédure visant à la glorification de ceux qui en ont été favorisés. Dans nombre de cas, ces signes auront constitué les tout premiers éléments d'une *fama sanctitatis post mortem.*

I

SIGNES DE VIE APRÈS LA VIE

Un corps mort est, par définition, réduit à une définitive immobilité : perdant progressivement sa température, il devient froid en quelques heures et bientôt commence à se figer dans la rigidité cadavérique. Il existe, dans l'hagiographie, plusieurs exemples - certains sont tout à fait contemporains - où ces premiers effets de la mort ne se vérifient pas ; non seulement le cadavre conserve la chaleur et la souplesse d'un corps vivants, mais il est animé de mouvements que l'on peut contrôler objectivement.

LA CHALEUR ET LES COULEURS DE LA VIE

Décédée le 13 mars 1933 à l'âge de douze ans et demi, la petite ANFROSINA BERARDI, fille de modestes paysans de la province des Marches, fut exposée dans son cercueil au milieu de la cour de la ferme paternelle, pour satisfaire la piété de nombreuses personnes qui, non sans raison, la vénéraient comme la petite sainte locale. Tous voulaient l'embrasser une dernière fois, et ils constatèrent que la corps, deux jours après le décès,

> *non seulement se maintenait coloré et flexible comme celui d'une personne vivante, mais encore qu'il conservait une chaleur telle que ceux qui en touchaient les parties découvertes n'éprouvaient pas la sensation de froid que l'on rencontre au contact d'un cadavre* [494].

Même constatation chez une fillette espagnole, MARIA CARMEN GONZALEZ VALERIO, morte à Madrid le 17 juillet 1933 âgée de neuf ans à peine, avec une précoce réputation de sainteté:

> *Quand je pris ses mains pour les baiser une dernière fois, je vis ce que tous avaient remarqué avant moi : elle avait conservé sa chaleur naturelle et toute sa flexibilité* [495].

Les enfants ne sont pas seuls à présenter ces manifestations déroutantes. De la tertiaire capucine Clara Di Mauro (1890-1932), il est relaté :

> *Après sa mort et jusqu'au moment où elle fut mise en bière - ce que j'accomplis moi-même -, son corps fut tout à fait flexible, chaud, malléable et comme baigné de sueur* [496].

---

494 - Venanzio da CASACANDITELLA, *Anfrosina Berardi. Giglio purpureo delle vette*, Sienna, Ed. Castagalli, 1978, p. 168.

495 - [Una Carmelita Descalza], *La niña que se entrego a Dios - Vida de la Sierva de Dios Maria del Carmen González Valerio y Sáens de Heredia*, Madrid 1930-1939, Madrid, Carmelitas Descalzas de Aravaca, 1980, p. 123.

Les signes étaient à ce point manifestes que sa famille ne voulait pas qu'elle fût inhumée, car : *pendant deux jours après sa mort, son corps se maintint encore chaud et souple* [497]. Souvent, on relève avec l'absence de *rigor mortis* une coloration insolite du cadavre, dont le visage conserve le teint frais d'une personne vivante. Alors que l'on allait inhumer CLEONILDE GUERRA, laïque de l'Action Catholique morte le 19 mai 1949 à l'âge de vingt-sept ans, le fossoyeur eut un moment d'hésitation : *J'ai noté que la morte présentait un visage d'une belle couleur rose, fait un peu étrange pour un cadavre* [498]. De nombreuses personnes venues rendre un dernier témoignage d'amitié à la jeune défunte l'avaient remarqué, pendant les quarante-huit heures qui précédèrent ses obsèques.

Même constatation au sujet de Maria della Passione Tarallo, déjà citée pour ses lévitations et ses phénomènes lumineux:

> *On était à la saison caniculaire (27, 28 et 29 juillet). La scène se passait en Italie méridionale, dans une toute petite église, au milieu d'une foule considérable ; le corps resta tout le temps parfaitement flexible et, bien que tiraillé sans cesse par les fidèles qui l'entouraient, il demeura - à l'étonnement de tous - intact et sans aucune trace de décomposition, sans dégager la moindre odeur : au contraire, on remarqua que le visage était coloré, devenant de plus en plus beau, les traits de plus en plus fins* [499].

Le corps de Francesco Maria Greco, prêtre italien mort en 1931 à l'âge de soixante-quinze ans, présentait de semblables particularités:

> *Les témoins disent que le corps - les mains notamment, si marquées durant sa vie qu'elles semblaient décharnées - était d'une morbidesse et d'une flexibilité telles qu'il semblait celui d'un enfant, conservant pendant deux jours une couleur si fraîche qu'elle paraissait celle d'une personne vivante* [500].

A la flexibilité du corps - resté si souple que l'on pouvait sans aucune peine plier les bras et les mains pour baiser celles-ci -, et à la fraîcheur de la carnation, s'ajoutait l'inexplicable émanation d'une odeur suave, « un parfum du ciel [qui] se diffusa dans la chambre mortuaire » (*Ibid.*).

Deux jours après le décès de NARCISA DE JESÚS MARTILLO MORÁN (1833-1869), une laïque équatorienne béatifiée en 1992, les médecins relevèrent, fort perplexes:

---

496 - [Vice Postulazione], *Suor Clara Francesca di Gesù Agonizzante (Adelaide De Mauro) - Storia completa desunta dai documenti raccolti e da quelli della Curia Arcivescovile di Messina*, document dactylographié de 456 pages [par le P. Samuele CULTURA], Siracusa, s.d., p. 337 - Témoignage de Vincenza Scamporlino.

497 - *Ibid.*, p. 337 - Témoignage de Salvatrice Orsini.

498 - Pier Domenico COSTA, *Nilde - Vita della Serva di Dio Cleonilde Guerra*, Rome, C.D.C., 1983, p. 114.

499 - Luigi Maria FONTANA, *Vita della Serva di Dio Maria della Passione*, Napoli, Postulazione, 1917, p. 353.

500 - Mario DE Seta, *Vita del Servo di Dio Francesco Maria Greco*, Napoli, Postulazione, 1965, p. 635

la flexibilité de son corps et d'autres signes qui ne sont pas propres aux cadavres (...) Le cadavre n'avait pas l'aspect d'un cadavre. Il n'en avait ni la rigidité, ni même le froid classique de la mort [501].

Trente-huit jours après le décès, de nouveaux examens médicaux furent effectués, afin de permettre l'inhumation jusque-là retardée:

On nota la flexibilité du corps, le teint rosé des mains, la souplesse de la peau qui présentait les couleurs naturelles d'une personne vivante, la totale absence d'odeur fétide, signes non équivoques et inimitables de la vie [502].

Pourtant, Narcisa était bel et bien morte depuis plus d'un mois. Tout comme était morte la petite Maria del Carmen Gonzalez Valerio dont les dernières heures avaient été atroces : raidie par des crampes et des coliques douloureuses, le visage ravagé par la souffrance, elle avait été emportée par une septicémie massive, et tous les soins ne parvenaient pas à masquer l'odeur fétide qu'exhalait ce pauvre petit corps torturé. Or, au moment où elle expira, une beauté céleste se répandit sur son visage. C'était une beauté spirituelle, lumineuse, comme si son corps était devenu un vase d'albâtre que rendait translucide une radieuse lumière qui se fût allumée en lui [503]. Cette merveilleuse transformation impressionna vivement son entourage:

Le corps (...) n'exhalait pas la moindre mauvaise odeur. Il conserva son entière flexibilité et tous les caractères d'un corps vivant ; son visage était si frais et si rose que l'employé chargé de délivrer le permis d'inhumer s'y refusa[504].

Tous ceux - parents et amis, médecins et prêtres - qui virent le cadavre, furent marqués durablement par ces faits hors du commun.

Mouvements insolites

Il arrive parfois qu'après la mort - et même assez longtemps après -, le cadavre du défunt effectue quelque mouvement qui, à l'évidence, n'a rien à voir avec le relâchement musculaire ou articulaire signalant l'amorce du processus de putréfaction. L'hagiographie connaît les cas extrêmes des saints *céphalophores* qui, tels l'évêque Denis ou la vierge Solange, auraient après leur décollation ramassé leur tête pour la porter sur le lieu de leur sépulture. Qui ne connaît la légende de l'évêque martyr, qui aurait parcouru ainsi le trajet séparant la colline de Montmartre de la localité qui porterait par la suite son nom ? Au XIVe siècle, le cadavre de sainte Agnès de Montepulciano, dominicaine morte depuis plusieurs années, dont le corps

501 - Roberto Pazmino Guzmán, *Narcisa de Jesús, una mujer de nuestro pueblo*, Gayaquil, Impresores Asociados C.A., 1984, p. 143.

502 - *Ibid.*, p. 143.

503 - [Una Carmelita Descalza], *op. cit.*, p. 121.

504 - *Ibid.*, p. 123.

se conservait intact, aurait soulevé son pied pour le présenter à Catherine de Sienne lorsque celle-ci s'inclina pour le baiser avec dévotion. Si le premier cas nous paraît un peu fort - encore que rien ne soit impossible à Dieu -, le second a été attesté par diverses personnes, et des exemples plus récents - dont la réalité ne saurait être mise en doute - le rendent a posteriori fort vraisemblable.

Quand la moniale capucine MARIA CHIARA KÜFSTEIN (1878-1933) eut rendu le dernier soupir, au monastère romain de Sant'Urbano, elle garda la bouche ouverte. Quelques heures après le décès, les religieuses procédèrent à son ensevelissement, mais elles ne parvinrent pas à fermer les lèvres de la défunte, qui devait être exposée à la vénération des fidèles:

Alors la Mère Vicaire s'approcha et, lui ayant passé la guimpe, elle lui dit : - Soeur Maria Chiara, vous m'avez toujours obéi durant votre vie. Est-il possible que maintenant vous ne m'écoutiez pas ?
A ces paroles, la bouche se referma aussitôt, et les moniales présentes de s'exclamer, stupéfaites: - Voyez, Mère, elle a encore obéi ! [505]

Coïncidence, avanceront certains esprits forts. Peut-être, encore que déconcertante. Parlera-t-on encore de coïncidence dans le cas d'Ambrogina D'Urso, dont la vie de prière et d'oblation fut jalonnée de manifestations extraordinaires ? Deux jours après sa mort, le 26 mars 1954, elle était exposée dans le choeur:

Maria s'approcha pour embrasser sa soeur. Se penchant sur le visage, elle vit les lèvres remuer comme pour parler. Les paupières parurent s'ouvrir aussi et se remplir de larmes, tandis que les yeux fixaient l'autel [506].

D'autres personnes furent témoins des mêmes phénomènes, notamment l'aumônier de la communauté:

Quand le père Zelli vint pour procéder à la cérémonie funèbre, il s'approcha du cercueil ; comme il se penchait pour regarder la défunte, il vit que les yeux de soeur Ambrogina s'ouvraient, lui indiquant du regard le tabernacle[507].

Ne se trouvait-on pas en présence d'une cas de catalepsie ? On s'assura que la religieuse était bien morte, avant de l'inhumer. A la réflexion, les témoins de ces signes y virent un appel, une sorte de message que leur délivrait soeur Ambrogina, comme son testament spirituel : âme d'une éminente piété eucharistique, elle tournait les autres vers ce qui avait été pour elle l'essentiel durant sa vie terrestre, et qu'elle considérait comme tel pour chacun.

505 - *Articoli di Prova testimoniale proposti dal Postulatore P. Giorgio da Riano, o.f.m. cap., nella causa di beatificazione e di canonizzazione della Serva di Dio Suor Maria Chiara del Padre S. Francesco, monaca cappuccina nel monastero di S. Urbano in Roma*, Roma, Postulazione, 1955, p. 70, § 151.

506 - Fernando SPARAGNA, *op.* cit., pp. 155-156.

507 - *Ibid.*, p. 156.

Dans cette perspective, de semblables manifestations deviennent véritablement des *signes*.

La réputation de sainteté de LUISA MAZZOTTA (1900-1920), une laïque italienne, était si grande au moment de sa mort prématurée, que l'évêque de Lecce ordonna la déposition canonique du corps : qu'elle fût ensevelie suivant le rite en usage lors de la reconnaissance canonique des restes des serviteurs de Dieu dont le procès de béatification est ouvert. Quelques heures après le décès:

Soeur Gemma (...) dénouant les doigts gantés de blanc que Luisa tenait croisés sur sa poitrine, enfila le chapelet au poignet gauche. A cet instant, elle sentit la petite main de Luisa serrer la sienne ; elle en fut à ce point impressionnée, qu'elle poussa un cri et faillit s'évanouir[508].

Dans la mort, la jeune Anfrosina Berardi avait gardé les yeux ouverts, ce qui désolait sa mère éplorée:

Il me déplaît que ma petite fille soit restée avec les yeux ouverts. Cela, Anfrosina n'aurait pas dû me le faire, car ça m'impressionne ! [509]

A peine la pauvre femme eut-elle prononcé ces paroles, que les personnes présentes - une quarantaine - se tournèrent d'instinct vers le cadavre de la fillette pour regarder ses yeux qui, inexplicablement, étaient dans la mort devenus couleur d'azur, de noir qu'ils avaient toujours été :

Tous virent avec une immense stupeur les paupières s'abaisser, jusqu'à couvrir complètement les globes oculaires ! Bien entendu, sa mère le remarqua également, et elle s'exclama avec soulagement et émotion : - Mon coeur ! Quelle bonne petite fille ! Elle m'a toujours obéi durant sa vie, et voici que même après sa mort elle veut encore me donner satisfaction ! [510]

Ce n'est pas tout. Dès que sa mère se fut éloignée, l'enfant rouvrit sereinement les yeux et posa sur ceux qui l'entouraient un regard affectueux, avant de fixer de nouveau le ciel, comme elle l'avait fait jusque là : *comme pour rappeler aux hommes la nécessité de tenir constamment les yeux levés vers le ciel* [511], commente le postulateur de la cause de béatification. La fillette était morte depuis deux jours, et le décès avait été constaté de façon indubitable par les médecins.

Enfin, voici un dernier cas, intéressant à plus d'un titre. Lorsque mourut MARIA TERESA DE VINCENTI (1872-1936), fondatrice des Petites Soeurs des Saints-Coeurs d'Acri, en Sicile, son corps resta exposé durant deux jours et deux nuits,

508 - Vito MACRI, *Nella follia della Croce - Luisa Mazzotta*, Roma, a curia della diocesi di Lecce, 1969, pp. 112-113 - Témoignage d'Angela Ciraci au procès ordinaire.

509 - V. da CASACANDITELLA, *op. cit.*, p. 169.

510 - *Ibid.*, pp. 169-170.

511 - *Ibid.*, p. 170.

flexible au point que, porté dans l'église, on pouvait en mouvoir les bras dans tous les sens, ce que firent les mamans qui voulaient présenter aux baisers de leurs enfants la main de la sainte religieuse [512].

Aussitôt après le décès s'était déjà produit un premier incident:

Sa bouche étant restée entr'ouverte, une des religieuses s'enhardit à dire : - Ma Mère, par obéissance, fermez la bouche, car la population d'Acri et des environs va venir vous voir. La Mère, qui durant sa vie avait toujours inculqué la sainte obéissance à ses filles, obéit aussitôt : son visage s'éclaira d'un sourire, comme celui qui avait illuminé ses derniers instants, lui donnant l'aspect serein d'une personne vivante [513].

A l'occasion de l'ouverture de la cause de béatification de la servante de Dieu, on procéda le 19 mai 1961 à l'exhumation en vue de la reconnaissance canonique des restes. A la stupeur des personnes présentes, le corps fut retrouvé parfaitement intact, les linéaments somatiques étant inaltérés. A peine le visage et les mains étaient-ils un peu brunis. Les médecins y virent cependant un phénomène naturel:

Le corps de la Révérende Mère Maria Teresa a subi avec le temps un processus de momification par lequel il est demeuré intact tout le temps où il est resté dans la sépulture [514].

Cette étrange momie réservait aux praticiens d'autres surprises, rien moins que naturelles, celles-ci:

Les deux mains, croisées et tenant l'opuscule de la Sainte Règle, changèrent spontanément de position (...) La main gauche, qui durant la vie de la servante de Dieu avait été frappée de paralysie et par conséquent réduite à l'immobilité, se porta vers la main droite. Celle-ci s'ouvrit et se déplaça vers le coeur, où s'arrêta précisément le bout de l'index [515].

Assurément, le phénomène n'a pas d'explication naturelle : on était en présence d'un cadavre inhumé depuis un quart de siècle, momifié, donc raidi et en partie desséché, et non d'un cadavre qui eût conservé une insolite souplesse.

A priori, on est porté - c'est légitime - à rechercher aux faits ainsi observés une explication naturelle, ou à y voir un concours de coïncidences. Mais il est notable que ces mouvements observés *post mortem* s'inscrivent dans un ensemble où divers incidents constituent une unité harmonieuse : ils ne sont jamais isolés, ils se produisent lorsque la personne défunte présente d'autres particularités, l'absence de *rigor mortis* et l'absence du processus de putréfaction. Souvent aussi s'y ajoute l'émission

---

512 - Mgr Alfonso Tisi, *Suor Maria Teresa De Vincenti*, Salerno, Edition privée, 1969, p. 149.

513 - *Ibid.*, p. 149.

514 - *Ibid.*, p. 151.

515 - *Ibid.*, p. 151.

de parfums suaves. Les manifestations extraordinaires liées à la mort sont pour la plupart si interdépendantes les unes des autres, qu'il est impossible d'en mentionner une sans en relever d'autres, d'en évoquer une sans être obligé d'en exposer d'autres.

Par ailleurs, ces phénomènes s'inscrivent dans un contexte spirituel qui leur donne valeur de *signes* : l'accomplissement d'un acte ultime d'obéissance et de charité par-delà la mort, en parallèle à l'attitude de Jésus qui, comme le dit l'Apôtre, fut « obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur une croix », et qui, dans la surabondance de son amour, émit de son coeur ouvert par le coup de lance après sa mort, de l'eau et du sang en quoi la tradition a voulu voir l'image des sacrements et en particulier de l'eucharistie, sacrement de l'amour. A ce titre, de tels signes constituent un message silencieux, un testament spirituel ; et, considérés sous cet aspect, ils revêtent une signification charismatique, ils sont donnés au peuple de Dieu pour sa sanctification.

Du sang, de la sueur et des larmes.

L'hagiographie signale, avec une relative fréquence, l'émission par des corps saints - quelques instants après la mort - d'une sueur ou moiteur étrange, que le *sensus fidelium* appréhende comme un augure de sainteté. Les cas du jésuite Pierre Claver (+ 1654) et du franciscain Pascal Baylon (+ 1592), tous deux canonisés, sont parmi les plus connus. Le cadavre du premier exsuda durant plusieurs heures un abondant liquide parfumé, tandis que le front du second se couvrait d'une prodigieuse moiteur. Dans l'un et l'autre cas, le phénomène était associé à l'absence de *rigor mortis*. En 1604, le corps du bienheureux Gaspard de Bono resta exposé à la vénération des fidèles pendant trois jours après sa mort, baigné d'une sueur odorante. A ces exemples anciens, solidement attestés, répondent quelques cas contemporains.

Quand Clara De Mauro décéda, le 12 septembre 1933,

> *Elle commença, sept heures après sa mort, à transpirer si abondamment que je l'épongeai, et je conserve encore à présent le précieux mouchoir qui m'a servi à cela* [516].

On vit en ce signe, qui perdura jusqu'aux obsèques, une marque de la sainteté de cette veuve devenue tertiaire capucine, dont l'existence avait été signalée par de multiples manifestations extraordinaires:

> *La voyant transpirer copieusement une journée après qu'elle eut expiré, le père Bonaventura Paterno, qui était venu avec le père Amedeo Gallinto, l'épongea en disant : « ceci est un bon signe »* [517].

---

516 - [Vice Postulazione], *op. cit.*, p. 336.

517 - *Ibid.*, pp. 336-337 - Témoignage de Salvatrice Ortisi.

Quant à Anna Henle, qui mourut le 21 février 1950,

son corps et jusque son lit se recouvrirent une dernière fois de la mystérieuse rosée céleste qui l'avait accompagnée durant sa vie [518].

Plus fréquents et plus impressionnants sont les prodiges sanguins *post mortem*. Leur intérêt paraît suffisant à Thurston pour qu'il leur consacre un chapitre à part dans son étude. En guise d'introduction, il reprend l'affirmation de deux célèbres médecins:

Le sang peut rester fluide dans les vaisseaux d'un cadavre de 4 à 8 heures, parfois même 12 heures, après la mort. Il commence rarement à coaguler avant un délai de 4 heures mais, retiré d'un vaisseau sanguin et exposé à l'air, il coagule en quelques minutes après la prise [519].

Comment concilier cette proposition avec les arguments développés par un autre médecin, non moins compétent, mais trente ans plus tard, il est vrai:

Les artères se vident dans les capillaires et dans les veines par les dernières contractions des ventricules et par leur propre élasticité (...) Le sang ne se coagule jamais dans un vaisseau intact, même dans les veines du cadavre, et cela presque indéfiniment jusqu'à la putréfaction ou la dessiccation [520].

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que l'on doive tenir pour surnaturel le saignement spontané post mortem de plaies ouvertes que le défunt portait avant son trépas [521], non plus que le rosissement de la face ou des extrémités, qui pourrait être dû à l'afflux de sang dans les tissus périphériques. Ainsi, ce que l'on relate du vénérable Gaetano Errico (1791-1860), fondateur des Missionnaires des Saints coeurs de Jésus et Marie, est-il sans doute tout à fait naturel:

En ces deux jours [après sa mort] *se vérifièrent des phénomènes qui ont quelque chose de prodigieux. Le cadavre resta souple, n'exhalant aucune odeur désagréable. De la jambe blessée, sans qu'on la touchât, coulait du sang vif. Le premier qui s'en aperçut, fut frère Nicola Vorzillo ; mais après lui, d'autres virent jaillir le sang, et il ne fut pas possible de les empêcher d'y appliquer leurs mouchoirs pour les en imbiber, ou de le recueillir dans des flacons pour le conserver, dans un vif esprit de dévotion* [522].

Ce qui est prodigieux n'est pas le saignement, si spectaculaire soit-il, mais l'absence de *rigor mortis* et l'incorruption du cadavre. De même,

---

518 - Relation du père Roesch à l'auteur, dernier confesseur de la stigmatisée. Dans ce cas précis, il s'agit plutôt d'un apport extérieur de cette *rosée*, que d'une transpiration ou exsudation.

519 - Taylor et Smith, *Medical jurisprudence*, 1920, 1, p. 420, *in* H. Thurston, *op. cit.*, p. 342, note 2.

520 - Dr Barbet, *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon le chirurgien*, Issoudun, Dillen, 2e édition, 1950, PP. 37, 160.

521 - Le Dr H. Larcher rappelle dans son ouvrage le cas d'un soldat tué par un carreau d'arquebuse, dont les blessures saignèrent pendant plusieurs jours, jusqu'à l'amorce d'un processus de dessiccation du cadavre.

522 - Icilio Felici, *Quando il fuoco divampa*, Rome, Ed. Paoline, 1955, p. 199.

l'hémorragie nasale de la vénérable MARIA CRISTINA BRANDO, une fondatrice napolitaine morte en 1906, n'a probablement rien de « miraculeux » :

Le dimanche 21 janvier à 5 heures du matin, 22 heures après le décès, du sang frais sortit en abondance des narines du cadavre. Ce sang, recueilli sur des compresses et de petits morceaux d'étoffe, est conservé comme reliques précieuses[523].

De même l'incident similaire observé chez la bienheureuse Narcisa de Jesús :

Le quatrième jour [après la mort], *un liquide muqueux et sanguinolent sortit en petite quantité de la bouche du cadavre, parfumant le voile. J'en ai eu entre les mains un fragment qui exhalait toujours dans la maison une odeur suave totalement différente de tous les parfums que je connais* [524].

Là encore, ce sont les phénomènes d'incorruption et de fragrance qui sont remarquables. Chez Cleonilde Guerra (+ 1949), en revanche, il semble bien que l'on ait affaire à une manifestation a priori inexplicable :

Avant que l'on fermât le cercueil, son frère et sa jeune soeur voulurent lui donner un ultime baiser. Quand il se releva, après avoir embrassé le cadavre, il s'aperçut avec une grande stupeur que le visage, le front et le col blanc de Nilde étaient maculés de sang, qui n'y était pas auparavant [525].

D'autres personnes ayant constaté le phénomène, on émit l'hypothèse qu'il s'agissait de la couronne d'épines qu'aurait portée invisiblement la jeune fille durant sa vie. Ce ne sont sans doute que de pieuses extrapolations, car rien ne laisse supposer qu'elle eût été stigmatisée.

Il est arrivé que, d'incisions pratiquées sur des cadavres de personnes présentant des signes manifestes d'incorruption, jaillît - parfois en abondance - du sang frais. Or, en règle générale, les saignées effectuées *post mortem* ne provoquent pas d'écoulement sanguin. Lorsque décéda, le 28 décembre 1905, le vénérable FORTUNATO DE GRUTTIS, prêtre passioniste qui jouissait d'une réputation de thaumaturge,

son corps demeura souple 36 heures après la mort, et du sang jaillit de la veine qu'entailla l'infirmier avant qu'il fût inhumé [526].

Le même phénomène avait été observé chez Narcisa de Jesús :

La reconnaissance médicale du cadavre confirma les faits : on était en présence du corps d'une personne morte cinq jours auparavant et pourtant,

---

523 - Sac. dott. Antonio CASIERI, *Vittima espiatrice - Breve biografia della Serva di Dio Maria Cristina dell'Immacolata Concezione, al secolo Adelaide Brando (1856-1906), fondatrice delle Suore Vittime Espiatrici di Gesú Sacramentato*, Rome, Edition privée, 1972, p. 19.

524 - R. PAZMINO GUZMÁN, *op. cit.*, p. 149 - Rapport du docteur Benavente.

525 - P. D. COSTA, *op. cit.*, p. 114.

526 - Filippo della S. Famiglia CIPPOLONE, c.p., *Un apostolo del confessionale - Vita del Servo di Dio P. Fortunato Maria di S. Paolo, sacerdote passionista*, s.l., s.d. (1980 ?), a cura della Postulazione, p. 105.

malgré le temps écoulé, « le corps paraissait effectivement animé », car il n'avait perdu ni la flexibilité ni la coloration d'une personne en bonne santé ». De plus, les médecins pratiquèrent une saignée et constatèrent que le sang s'écoulait, aussi frais que si la mort venait à peine de se produire [527].

Ce qui arriva après le décès de la tertiaire franciscaine FILOMENA GENOVESE est encore plus impressionnant. Elle mourut le 12 décembre 1864, à l'âge de vingt-neuf ans, des suites d'une terrible maladie, la chorée de Swydenham ou *danse de Saint-Guy.* Cette affection, aussi humiliante que douloureuse, est souvent en relation avec un rhumatisme articulaire aigu, et elle expose à de graves accidents cardiaques. Après la mort, il se produisit un phénomène invraisemblable:

Le corps, exposé sur un catafalque orné d'étoffes précieuses, commença à se décomposer rapidement, si bien qu'on estima opportun de l'inhumer au plus vite. Mais un frères de Filomena pria sa sainte soeur d'obtenir la cessation du processus de putréfaction. Et, miracle, voici que le cadavre cessa d'émettre l'odeur de la mort, et qu'il se montra souple et frais au point que, d'une incision que l'on pratiqua, du sang vif se mit à jaillir [528].

On peut signaler un dernier cas de figure relatif aux prodiges sanguins survenant après la mort, celui où, lors de la translation des restes d'un saint personnage, le corps resté incorrompu émet spontanément du sang. Cela peut arriver plusieurs années après la mort du serviteur de Dieu.

En 1927, les Filles de la Miséricorde et de la Croix de Monreale, en Sicile, obtinrent que le cercueil de leur fondatrice, MARIA ROSA ZANGARA, morte treize ans auparavant, fût transféré dans l'église Notre-Dame de Lorette, proche de leur institut. Cela n'était pas allé sans difficultés, car la Madre Zangara avait présenté au cours de son existence des phénomènes si extraordinaires qu'ils avaient entraîné la défiance des autorités ecclésiastiques. Elle fut même suspectée de faux mysticisme par le vénérable Antonio Intreccialagli, archevêque de Monréale. Aujourd'hui, humour de Dieu, leurs deux causes de béatifications sont introduites.

On mit à profit cette translation pour effectuer l'examen canonique des restes de la servante de Dieu. Le corps fut trouvé parfaitement intact et souple, mais les vêtements et le capiton de la bière étaient imbibés d'une notable quantité de sang frais. On changea costume et cercueil, et on inhuma la religieuse dans la crypte de l'église. En 1964 eut lieu une seconde récognition canonique : un demi-siècle après sa mort, le corps de la fondatrice était dans le même état, tout à fait incorrompu, les tissus ayant conservé leur souplesse et les articulations leur flexibilité. Et, de nouveau, du sang frais s'était écoulé de la dépouille mortelle, imprégnant vêtements et capiton du cercueil. La reconnaissance canonique se déroulé en présence de

527 - R. PAZMINO GUZMÁN, *op. cit.*, p. 147.

528 - Costantino SMALDONE, o.f.m., *Un fiore della terra nocerina, la serva di Dio Filomena Giovanna Genovese*, Mercato San Severino, a cura della Postulazione, 1967, p. 24.

l'archevêque de Monreale, des membres du tribunal ecclésiastique, et du professeur Giaccone, de l'Institut médico-légal de Palerme [529].

De semblables manifestations signalèrent la translation des restes du vénérable GAETANO TANTALO, qui eut lieu dans la matinée du 24 août 1958, plus de dix ans après sa mort. Le cercueil ne fut pas ouvert, mais tout au long de la marche processionnelle qui le conduisit du cimetière à l'église où le saint curé devait recevoir sa sépulture définitive,

> *Plusieurs personnes ont attesté que de la bière s'écoulait un liquide comparable à du sang frais, si bien que certains en recueillirent et le conservent encore comme relique précieuse (...) Quand le cercueil fut exhumé, il en coula plusieurs gouttes de sang. Recueillies avec dévotion, ces gouttes furent séchées et réduites en poudre* [530].

Ces exemples relativement récents se situent dans une longue tradition hagiographique de prodiges sanguins survenus après la mort. L'illustration la plus étonnante en est sans conteste la succession de phénomènes qui se produisirent sur le corps de saint Charbel Makhlouf (1828-1898), longuement évoqué par Hélène Renard [531]. Le liquide qui s'écoulait en abondance du corps incorrompu du saint ermite libanais n'a pas été identifié formellement comme du sang humain : copieux, fluide comme de la sueur et de couleur rougeâtre, il a fait l'objet d'analyses dont les résultats sont restés confidentiels.

Ces prodiges sont étroitement liés à la conservation extraordinaire du corps après la mort. Sans doute convient-il de rechercher à partir de l'incorruptibilité de possibles explications à la conservation du sang dans ces « corps perpétués », selon l'heureuse expression d'Hélène Renard : investigations auxquelles s'est livré avec un soin extrême le docteur Larcher dans sa remarquable étude sur le sujet. Ces prodiges n'en posent pas moins un certain nombre de questions auxquelles le théologien se trouve confronté : à quoi correspondent-ils?

II
Fragrances de l'au-delà

Le 10 janvier 1981 mourait à Paris un père de famille dont la vie ne présentait aucune particularité qui le distinguât de nombre de ses contemporains. Honnête et consciencieux artisan, il remplissait fidèlement ses obligations professionnelles. Il s'efforçait de ne pas manquer la messe quotidienne - on dut, dans les dernières années, le lui interdire parfois à cause de la précarité de sa santé - et ses journées, rythmées par le travail, l'étaient

529 - [Anon.], *Amore e croce - Madre M. Rosa Zangara, fondatrice delle Figlie della Misericordia e della Croce*, Siracusa, a cura del Carmelo, s.d., pp. 193-194.

530 - Gaetano MEAOLO, *Un testimone, D. Gaetano Tantalo*, Avezzano, a cura dell'Unione Apostolica del Clero, pp. 263 et 269.

531 - H. RENARD, *op. cit.*, pp. 203-207.

également par la prière. Bref, dans le cercle de sa famille et de ses amis, René Guiomar apparaissait comme le modèle du laïc chrétien, joignant à l'accomplissement de son devoir d'état une vie de piété exemplaire. Son caractère enjoué (il n'en devait pas moins lutter contre un tempérament colérique, et même explosif), une profonde sollicitude envers les pauvres, une générosité dont on abusait parfois, et une saine joie de vivre tout à fait franciscaine, faisaient de l'appartement familial un agréable lieu de rencontre, où régnait une convivialité de bon aloi à laquelle contribuaient son épouse et leurs fils. Rares étaient ceux qui, connaissant l'artisan et le père de famille cultivé et disert, soupçonnaient les richesses de sa vie intérieure. Plus rares encore ceux qui savaient les prières et les pénitences auxquelles il s'astreignait de grand coeur aux intentions de l'Eglise, la puissance de son intercession, les extases qui, dans les ultimes années de sa vie, lui faisaient savourer un avant-goût du ciel. Il mourut inopinément, à l'âge de soixante-nef ans. Moins de deux heures après le décès, quelques personnes présentes à son chevet perçurent un parfum d'une extraordinaire suavité qui émanait de la dépouille mortelle et remplissait la chambre, cependant que les traits du visage, crispés encore par la douleur, recouvraient en quelques instants une expression de sérénité que relevèrent tous ceux qui eurent l'occasion de le voir alors.

Les phénomènes de fragrance qui signalent la mort du juste sont un prodige bien connu dans l'hagiographie : ne dit-on pas des prédestinés qu'ils meurent en odeur de sainteté ? Il ne s'agit pas toujours d'une métaphore.

Le plus souvent, le cadavre même semble être à la source de ces effluves odorants. Dans sa somme, Thurston ne consacre pourtant pas une étude particulière au prodige de la fragrance *post* mortem, qu'il associe non sans raison à l'absence de *rigor mortis* et à l'incorruption du corps. Mais la relation est loin d'être systématique. La soudaine manifestation d'une odeur suave après le décès d'un saint personnage - ou du moins réputé tel -, est perçue par l'entourage immédiat du défunt comme une confirmation de sa haute vertu. Plus rarement, le phénomène s'inscrit dans une sorte de continuité chez des personnes qui, durant leur vie ici-bas, ont été sujettes à l'émanation de parfums extraordinaires. Aussi le défunt est-il perçu et reconnu comme

> *la bonne odeur du Christ pour Dieu, parmi ceux qui se sauvent et parmi ceux qui se perdent, aux uns une odeur de mort pour la mort, aux autres une odeur de vie pour la vie (2 Co 2, 15-16).*

Non, certes, que ceux qui ne présentent aucun signe sensible de cet ordre soient perdus à jamais ! Mais les saints défunts qui, après leur trépas, exhalent un parfum d'agréable odeur, témoignent en quelque sorte de l'accomplissement dans leur personne, et dans le Corps mystique de l'Eglise dont ils sont membres, du dessein salvateur de Dieu. Ce témoi-

gnage exceptionnel est donné pour la consolation et l'édification du peuple de Dieu, convié en cela à adorer Dieu en ses *mirabilia*. A ce titre, le phénomène revêt une portée charismatique.

NARCISA DE JESÚS

Plus d'une fois évoquée au cours de ces pages, la bienheureuse Narcisa de Jesús Martillo Morán est à l'évidence un cas tout à fait remarquable dans la phénoménologie mystique. Paysanne équatorienne, elle s'exila au Pérou pour y mener une vie cachée et solitaire. Elle mourut le 8 décembre 1869 à Lima, dans le *beaterio* qui l'avait accueillie. Son décès inopiné - elle avait à peine trente-six ans - fut annoncé à la communauté de façon singulière :

> *Une soeur qui parcourait le couloir traversant la maison alla voir la supérieure pour lui dire que, passant devant la cellule de Narcisa, elle l'avait vue tout illuminée de l'intérieur, et qu'il en sortait un parfum qui embaumait les abords. La supérieure s'y rendit aussitôt pour constater la véracité du fait allégué et, ouvrant la porte de la chambre où reposait Narcisa, non seulement elle vit la même clarté, que l'on discernait de l'extérieur, mais encore elle sentit plus intensément le parfum, et elle se rendit compte alors que Narcisa était morte* [532].

Si le décès de la jeune femme provoqua une vive émotion, les prodiges qui le signalaient ne surprirent pas outre mesure la communauté, non plus que les pauvres des environs : tous la tenaient pour une sainte. Elle avait consacré son existence à la prière, à la pénitence et au travail - elle avait appris la couture -, dont elle reversait le produit pour partie aux religieuses qui l'hébergeaient, le surplus étant intégralement distribué aux nécessiteux. La réputation de sainteté de Narcisa fut soulignée par d'autres manifestations étonnantes:

> *Bientôt apparurent deux phénomènes hors du commun qui allèrent s'accentuant, suscitant l'émotion au fur et à mesure que les jours passaient : l'incorruption du cadavre, qui conservait tous les signes propres à une personne vivante, et le parfum agréable qui en émanait* [533].

On ne put cacher la situation aux fidèles. Aussi, craignant une supercherie, ou bien un cas de catalepsie, le ministère de la Santé Publique ordonna-t-il que le cadavre demeurât exposé pendant 48 heures, à l'encontre des dispositions légales en vigueur. Or, plus le temps passait, plus

> *du corps mort de Narcisa se répandait une suave et intense odeur de fleurs. La fragrance qui s'était fait sentir au moment de son décès continua d'être perceptible en permanence durant un long temps* [534].

---

532 - R. Pazmino Guzmán, *op. cit.*, p. 140.

533 - *Ibid.*, p. 143.

534 - *Ibid.*, p. 143.

Le troisième jour après le décès, la dépouille mortelle fut transférée dans l'église du Patrocinio pour satisfaire la piété des fidèles. Là, quiconque s'en approchait

> *pouvait percevoir une agréable odeur de fleurs émanant de tout le corps qui, au lieu de dégager une odeur de mort, exhalait un parfum agréable et suave* [535].

Le prodigieux état de conservation du corps, l'étonnante senteur qui en sortait par volutes et le bruit d'une guérison opérée à son contact, déterminèrent les autorités civiles et religieuses à faire effectuer deux photographies officielles de la défunte. Finalement, elle fut inhumée le 11 décembre dans la crypte de l'église, toute la population de Lima se pressant aux obsèques de la « sainte ».

Le général Andrés Segura, préfet du département, craignait toujours une méprise du corps médical : persuadé que l'on se trouvait en présence d'un cas de catalepsie, il ordonna, le 12 janvier 1870, l'exhumation de Narcisa. Une commission médicale chargée de reconnaître le cadavre dut se rendre à l'évidence : bien que la jeune femme fût morte trente-cinq jours auparavant, le corps était parfaitement intact et souple, et il exhalait un parfum extraordinaire. Bien plus, cette senteur s'était communiquée au cilice de la servante de Dieu et à ses instruments de pénitence, qui avaient été déposés à côté d'elle dans le cercueil:

> *Je soumis à l'examen un fragment de l'étoffe dans laquelle on avait rangé le cilice qu'elle portait autour de la taille ; or, loin de présenter une odeur nauséabonde, cette étoffe qui avait été imprégnée de sang et de sueur, dégageait une senteur agréable, exquise. Après que j'eus manipulé de diverses façons les mains du cadavre, les miennes furent à leur tour imprégnées d'un parfum suave* [536].

Durant quelques mois, on accorda assez facilement aux fidèles l'autorisation de voir ce « corps saint » qui, se conservant si remarquablement et sentant si bon, avait été placé dans une châsse vitrée. Mais l'autorité ecclésiastique intervint pour mettre un terme à ces exhibitions un peu morbides, et pour prévenir tout culte intempestif qui eût nui à un éventuel procès de béatification : Narcisa fut inhumée pour la deuxième fois. Cela n'empêcha point que parfois des volutes de parfum s'élevaient jusqu'au sanctuaire de la crypte où reposait le corps de la servante de Dieu. En 1916, des raisons sanitaires amenèrent les autorités civiles à faire procéder à l'exhumation du cadavre : il fallait réaménager la crypte, devenue extrêmement humide. Le corps fut retrouvé toujours aussi intact et odorant qu'au jour du décès, quarante-sept ans auparavant.

---

535 - *Ibid.*, p. 143.

536 - *Ibid.*, p. 148 - Rapport du docteur Benavente.

~ LONGTEMPS APRÈS LA MORT.

Par son intensité et sa durée, le cas de Narcisa de Jesús est exceptionnel. En général, la fragrance surnaturelle *post mortem* se fait sentir dans les heures qui suivent le décès de la personne morte à la lettre « en odeur de sainteté », pour s'estomper bientôt. Les témoins n'ont pas l'impression que le parfum se dégage précisément du corps du défunt, mais plutôt qu'une agréable senteur emplit soudain l'espace. Cela peut être un phénomène fugace, mais extrêmement net, comme cela s'est produit à la mort de la vénérable MARIA TERESA CORTIMIGLIA (1867-1934), fondatrice des clarisses de Corleone, en Sicile:

> *Quelques heures après le trépas (...) un délicat et mystérieux parfum, comme celui des lis, inonda toute la maison. Or, personne n'avait encore apporté de fleurs fraîches, et moins encore des lys* [537].

Des faits similaires ont été relatés après le décès des fillettes Anfrosina Berardi et Maria Carmen Gonzalez Valerio, et de la petite voyante de Fàtima, Jacinta Marto, qui mourut le 20 février 1920 dans un hôpital de Lisbonne : pendant quelques jours où son corps fut exposé, il ne présenta aucun signe de corruption et exhala une senteur exquise. Ce fut également le cas pour la servante de Dieu Ambrogina D'Urso: *le lendemain de la mort, on sentit autour de son corps une très intense odeur de violettes* [538]. Cependant, longtemps après sa mort, de semblables fragrances surnaturelles étaient attribuées à la Servante de Dieu: *elle manifeste sa présence ou son assistance post mortem par un parfum de violettes* [539].

*

Ainsi, il arrive que le prodige survienne bien après le décès et même l'inhumation, à un moment et dans des circonstances tout à fait inattendues. La stigmatisée espagnole MARIA PATROCINIO QUIROGA, moniale conceptionniste, meurt le 27 janvier 1891 à l'âge de quatre-vingts ans. Rien d'extraordinaire ne signale son trépas, et une niche maçonnée reçoit son corps, dans la crypte de la chapelle du monastère. Le 18 mars suivant, deux ouvriers qui scellent une plaque commémorative sur la tombe, alertent les moniales : un parfum suave provient de la niche, se répandant dans toute la crypte. Mais les religieuses ne sentent rien.

Il n'en est pas de même chez les franciscaines de Reutberg, en Bavière. Lorsque s'éteint soeur MARIA FIDELIS WEISS (1882-1923), ses compagnes ignorent tout de sa vie intérieure, tant elle a mis de soin à cacher les grâces mystiques dont elle était favorisée. Même sa stigmatisation est passée inaperçue. De ce secret entre Dieu et elle, seul son confesseur avait quelque

537 - Giovanni TARSI, t.o.r., *La Serva di Dio Suor Maria Teresa Cortimiglia, fondatrice dell'Istituto Suore di S. Chiara*, Messina, Ed. Samperi, 1981, pp. 167-168.

538 - F. SPARAGNA, *op. cit.*, p. 156.

539 - *Ibid.*, p. 166.

connaissance. Parfois, durant sa vie, l'une ou l'autre des religieuses a perçu autour d'elle un parfum subtil, fugace. Certaines en ont déduit qu'elle usait de savon odorant, qu'un visiteur aurait pu apporter au monastère ! Le corps est inhumé dans la crypte de la chapelle mais, comme l'aumônier a révélé à la communauté la sainteté de soeur Fidelis, toutes les soeurs veulent se recueillir longuement auprès d'elle, et la niche n'est pas murée pendant douze jours. Avant la fermeture définitive de la tombe, on ouvre une dernière fois le cercueil:

> *Mère Agnes changea son chapelet et sa ceinture, que l'on conserva. On put d'autant plus aisément manipuler les doigts qu'ils étaient restés parfaitement souples. Et il fallut insister pour que les religieuses ferment le cercueil et fassent murer la niche. Le corps n'exhalait aucune mauvaise odeur au bout de 12 jours*[540].

Au moment où l'on scelle définitivement la tombe, quelques religieuses sentent durant un bref instant les effluves d'un parfum délicat, identique à celui qu'elles ont pu percevoir autour de soeur Fidelis de son vivant. Quinze ans plus tard, à l'abbaye cistercienne de Grottaferrata, près de Rome:

> *Certains faits insolites attirèrent l'attention sur cette religieuse qui venait de mourir. Des songes mystérieux, au noviciat, montraient soeur Gabriella venant encourager ou stimuler ses anciennes compagnes, spécialement celles de Dorgali [sa ville natale]. Plus importants furent les effluves odorants qui se perçurent durant de longs mois dans tel ou tel endroit du monastère. Le plus souvent, c'était une senteur de violettes. D'autres fois, les fleurs du jardin semblaient se promener tour à tour dans les cloîtres ou les autres lieux réguliers : jasmin, giroflées, narcisses, roses et bien d'autres. Il y eut aussi le parfum de fleurs totalement inconnues ou exotiques. Pour éviter que les imaginations ne s'échauffent, Mère Pia avait défendu absolument qu'on en parle*[541].

Les faits sont en relation avec le décès prématuré de MARIA GABRIELLA SAGHEDDU (1914-1939), une jeune moniale de l'abbaye cistercienne de Grottaferrata, près de Rome, qui a été béatifiée en 1983.

*

La récognition des restes des serviteurs de Dieu est parfois l'occasion « choisie par Dieu » pour manifester par des signes odorants la sainteté des serviteurs de Dieu dont la cause de béatification a été introduite. Ainsi, on nous dit de MARIA TEJADA CUARTAS, une religieuse colombienne morte en 1925, que l'on exhume deux ans plus tard:

---

540 - Angela MAYER, *Virgo Fidelis - Lebensbild der Schwester M. Fidelis Weiss, Franziskanerin vom Kloster Reutberg, 1882-1923*, Reutberg, édition du monastère, 1975, p. 327.

541 - Bernard MARTELET, *La petite soeur de l'unité, Maria Gabriella, 1914-1939*, Paris, Médiaspaul, 1986, pp. 209-210.

Malgré la chaleur asphyxiante de cette région et l'humidité du terrain, les fossoyeurs découvrirent le cadavre incorrompu, la chair couleur de lys et sans aucune odeur désagréable [542].

En 1935, lors de la reconnaissance canonique des restes, le corps *fut retrouvé dans le même état, exhalant un parfum agréable* [543].

Un prodige comparable marque la translation des restes du serviteur de Dieu Gaetano Tantalo, onze ans après sa mort:

Ascenzo Nino Pisegna, qui n'avait pu assister à l'exhumation parce qu'il était retenu par son travail, se rendit au cimetière vers midi, ce même 24 août 1958, avec un de ses amis, Pio Lippo, qui vit à présent au Canada. Or voici qu'ils virent la fosse ouverte, à une profondeur de 1 m 60. Le cercueil avait déjà été enlevé, mais il émanait de la terre un parfum d'une suavité inoui [544].

Là encore, ce n'est pas le cadavre qui est la source de l'émanation odoriférante : le prodige se produit dans le lieu qui a abrité le « corps saint ».

Le cas de Marie-Louise Nerbolliers (1857-1908), la très contestée *stigmatisée de Diémoz*, soulève une autre question : morte un 15 août, comme elle l'aurait annoncé, elle est exhumée trente et un an plus tard ; le corps, incorrompu, exhale un agréable parfum de roses, que l'on sent encore durant quelques jours dans la fosse, alors qu'elle n'y repose plus. Est-ce le signe d'une sainteté aussi authentique qu'elle a été décriée ?

~ Révélation de la sainteté du sujet ?

Des fragrances extraordinaires ont accompagné le trépas de personnes dont l'Eglise n'a pas reconnu officiellement la sainteté : Marie Martel, la voyante de Tilly-sur-Seulles, était une femme d'une haute vertu, mais nul n'a jamais imaginé qu'elle pût un jour être élevée aux honneurs des autels. Après sa mort, le 24 octobre 1913, une délicate senteur de roses a rempli la chambre dans laquelle se trouvait exposé le corps. Etait-ce une *preuve* de sa sainteté ? Et quelle est la signification des prodiges - mis en évidence de la façon la plus objective - qui ont souligné le trépas des stigmatisées italiennes Maria Rosa Andriani et Palma Matarelli ? De la seconde, le pape Pie IX allait jusqu'à dire qu'elle était diabolique ! L'une et l'autre ont présenté au cours de leur existence une profusion de signes extraordinaires déroutants, sans cohérence apparente, qui s'inscrivaient dans un vécu parfois bien éloigné des critères habituels de la sainteté.

---

542 - Carlos E. Mesa, c.m.f., *Musica, misionera y contemplativa : Hermana Maria del Perpeto Socorro*, Madrid, Ed. Coculsa, 1963, pp. 218-219.

543 - *Ibid.*, p. 219.

544 - G. Meaolo, *op. cit.*, p. 265.

Or, toutes deux ont eu une mort des plus édifiantes, marquée de phénomènes pour le moins étranges : absence de *rigor mortis*, émanation de parfums suaves, cloches de l'église se mettant à sonner toutes seules, etc. Seraient-ce les signes d'une authentique sainteté, voilée par les manifestations désordonnées de psychologies fragilisées à l'extrême et assumée de façon *irresponsable*, c'est-à-dire sans qu'il y ait faute, péché, de la part de ces humbles femmes dépassées par les événements ? Peut-être de tels cas doivent-ils nous amener à réviser quelque peu notre approche de la sainteté, et à ne pas l'enfermer dans des schémas trop conventionnels, et par là réducteurs. Il existe en effet un type de sainteté - qui n'est pas imitable, mais en est-il pour autant moins exemplaire ? - bien connu dans l'Eglise orientale, celui des *fols en Dieu* : la grâce n'abolit pas la nature, elle l'assume et en unifie les éléments parfois disparates, déconcertants, en les purifiant dans une constante tension de tout l'être vers Dieu. On a pu écrire, à juste titre, que « des théologiens éminents acceptent la coexistence de hautes grâces mystiques avec des désordres psychologiques caractérisés ».

Le plus souvent, les signes extraordinaires accompagnant la mort d'une personne servent en quelque sorte de révélateur : l'entourage, qui n'a rien remarqué de la sainteté du défunt, est amené à réviser son jugement et, de façon paradoxale en l'occurrence, à découvrir que la sainteté ne consiste pas en faits éclatants, voire extraordinaires, mais dans la pratique héroïque des vertus. L'illustration la plus connue en est sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont les consoeurs se demandaient après sa mort ce qu'on pourrait bien dire d'elle. Elle n'a pas eu besoin de prodiges sur son lit de mort pour que l'on reconnût dans sa *petite voie* l'expérience d'une perfection exemplaire qui en fit « la plus grande sainte des temps modernes », ses écrits y ont suffi. Pour d'autres, des manifestations extraordinaires ont signalé à leurs proches une sainteté jusqu'alors ignorée ou méconnue. C'est un peu le cas pour Maria Fidelis Weiss et Maria Gabriella Sagheddu, précédemment citées. C'est plus flagrant encore chez d'autres.

Le 7 avril 1905 meurt en Chine une jeune religieuse italienne, MARIA ASSUNTA PALLOTTA, franciscaine missionnaire de Marie. Elle n'a pas vingt-sept ans, mais le typhus a eu raison d'elle, au terme d'une vie bien régulière où rien d'exceptionnel n'a attiré l'attention de ses consoeurs non plus que celle de la communauté chrétienne locale:

> *Soeur Maria Assunta n'avait jamais rien eu d'extraordinaire dans sa vie, mais une fidélité qui ne s'était jamais démentie dans la pratique de la Règle et de ses devoirs (...) elle n'avait jamais fait aucun bruit (...) on la connaissait très bonne* [545].

Une figure qui offre plus d'un trait de ressemblance avec sa contemporaine Thérèse de Lisieux.

---

545 - [Anon.], *Le message d'Assunta*, Paris, Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie, 1956, p. 144 - Rapport de Mère Marie de la Rédemption, supérieure générale de l'Institut.

Or, à l'instant où la jeune religieuse est près de rendre l'âme,

Mère Saint-Symphorien fait alors un mouvement et, pour ne pas troubler le recueillement des derniers moments, interroge à voix basse Mère Marie-Lucienne agenouillée près d'elle :

- Ne sentez-vous pas ?

- Certainement si.

Les deux missionnaires se regardent et se tournent vers le Père. Religieuses et vierges chinoises saisies, émues, lèvent des yeux interrogateurs. On n'ose rompre le silence. Une joie soudaine et indescriptible remplit les coeurs et le premier moment de surprise passé, une parole monte aux lèvres : « Quel parfum ! »

D'une douceur inexprimable, indéfinissable, si délicieux que nul n'a le souvenir d'en avoir jamais respiré de semblable, un parfum léger flotte autour de la couche, plus merveilleusement doux que celui de la rose, du lis, de la violette ou de l'encens. Un parfum qui change la douleur en incompréhensible, en indicible allégresse [546]

Ce n'est pas une illusion. L'exquise senteur emplit la chambre mortuaire:

Le bon curé chinois, le R.P. Paolo Tchang, venu en hâte constater le prodige, court en propager la nouvelle. Le P. Giuseppe Tcho, un prêtre belge de passage, et dès l'aube du 8 avril, la foule qui envahit le couvent, respirent le parfum mystérieux. Tous viennent « voir le miracle » et sont hors d'eux-mêmes de pieux enthousiasme. Quelques-uns, qui ne sentent rien, l'attribuent à leurs péchés et vont se confesser, après quoi la grâce leur est faite, à eux aussi [547].

Le plus remarquable est le mouvement de conversion des coeurs suscité par le phénomène, qui acquiert par là sa fonction de signe. L'aumônier de la communauté souligne:

Je ne doute pas que ce soit un prodige. Deux autres Soeurs sont mortes et personne n'a senti ce parfum. On ne peut dire que ce soit le printemps et que le vent, ou quelque autre cause, ait pu apporter l'arôme des fleurs, car tout est encore sec à cause du gel (...) la sainte vie de cette Soeur est un solide argument pour faire croire un réel prodige le parfum respiré. Je ne doute pas de l'héroïcité des vertus de Soeur Assunta. Elle a une sorte de sainteté qui, dans sa simplicité et son humilité, cache du sublime [548].

Le prêtre sait de quoi il parle, il a été le confesseur de la jeune religieuse. Il ne s'est pas trompé : Maria Assunta Pallotta a été béatifiée en 1954.

---

546 - *Ibid.*, pp. 139-140.

547 - *Ibid.*, p. 140.

548 - *Ibid.*, p. 141.

Si de tels signes révèlent parfois une perfection cachée, il arrive aussi qu'ils attestent une sainteté contestée, comme pour mettre un point final aux disputes et réticences humaines. MARIA ANTONIA LALÍA, fondatrice des Dominicaines de San Sisto Vecchio et supérieure générale de l'institut pendant plus de quinze ans, a été déposée de sa charge à cause d'intrigues dans sa propre famille religieuse et d'incompréhensions de la part des supérieurs ecclésiastiques. Obligée de quitter la maison mère, elle s'est retirée dans une de ses fondations, où elle a passé ses dernières années à l'écart, plus ou moins oubliée, vaquant dans le silence à la prière et à l'humble devoir quotidien. Enfouissement héroïque, assumé avec un esprit d'abandon et une générosité qui forcent l'admiration. Quand elle meurt, en 1914, s'étant offerte à Dieu pour la sanctification du clergé,

La chère dépouille fut pieusement revêtue, non point d'or et de brocart, mais au moins d'un habit neuf - celui de la prieure -, car Mère Lalía n'avait que des vêtements usagés et rapiécés. Les soeurs s'approchèrent pour baiser la main de leur fondatrice, et toutes sentirent alors une odeur de jasmin, sa fleur préférée. « Et cela n'est point fantaisie - affirme Mère Giuseppina dans sa relation -, mais une réalité que nous toutes, de l'institut autant que de l'hôpital, nous avons constatée, ainsi que le pieux religieux qui l'assista en ses derniers moments, et diverses personnes de l'extérieur [549].

Devant la dépouille mortelle, exposée à la vénération des soeurs et des fidèles pendant plus de soixante heures, et qui par intermittences exhale l'étonnante senteur, les yeux se dessillent, et justice est rendue à la sainteté de la fondatrice.

Le même phénomène se produit après la mort de la pauvre clarisse indienne Alfonsa Muttathupandathu (1910-1946), qui décède en grande réputation de sainteté auprès des indigents qu'elle a secourus, tandis que le plus grand nombre de ses consoeurs - ses supérieures notamment - est convaincu d'avoir eu affaire à une vertu affectée, et à l'hystérie. Les polémiques sur son cas ont été assez vives de son vivant. Quand elle a rendu le dernier soupir,

Beaucoup de ceux qui approchèrent le cadavre ou s'en occupèrent, sentirent qu'il se dégageait du corps un parfum suave qui avait quelque chose d'extraordinaire, et ils me relatèrent le fait le jour même (...) Pour ma part, je ne perçus pas cette bonne senteur, mais je dois signaler que l'on ne remarqua auprès du cadavre aucune mauvaise odeur, contrairement à ce qui se passe habituellement [550].

549 - Timoteo CENTI, o.p., *Madre Antonia Lalía, fondatrice delle Suore Domenicane di San Sisto Vecchio*, Rome, Ed. San Sisto Vecchio, 1972, p. 274.

550 - *Positio super introducenda causa*, S. Congrégation pour les Causes des Saints, Vatican, Ed. Polyglotte Vaticane, 1977, p. 281 - Déposition de Mère Marie-Ursule du Sacré-Coeur, supérieure générale des Clarisses de Palai, arrivée 24 heures après le décès de soeur Alfonsa.

A cette déclaration fait écho celle du père Sébastien Pinakatt, confesseur de la communauté:

> *Plusieurs religieuses affirmèrent qu'elles avaient perçu une senteur extraordinaire qui se dégageait du cadavre* [551].

Les témoignages, nombreux, se recoupent précisément. A la suite du prodige, l'opinion sur la pauvre religieuse, méprisée de son vivant et considérée avec une indulgence ironique, change du tout au tout : on veut la connaître, savoir qui elle a été réellement, bref découvrir le secret et les voies de sa sainteté, que par humilité elle a cachée aux regards du monde. Elle a été béatifiée en 1986.

L'extraordinaire parfum de rose qui, au dire de nombreux témoins, se répandit à la Barrière de Vincennes sur la place du Trône Renversé (place de la Nation) au moment de l'exécution de Madame Elisabeth, la vertueuse soeur de Louis XVI, est-il un signe de la sainteté de celle-ci ? L'avenir le dira, si les démarches engagées en vue de sa béatification aboutissent.

Le cas de soeur Marie-Céline

Le 30 mai 1897 meurt au monastère des clarisses de l'*Ave Maria* de Talence, près de Bordeaux, une jeune religieuse de dix-neuf ans, soeur Marie-Céline de la Présentation, dans le siècle Jeanne-Germaine Castang. Entrée en religion moins d'un an auparavant, elle a été admise à l'infirmerie en janvier, et elle a obtenu de prononcer ses voeux in *articulo mortis*, car la phtisie qui la mine ne laisse aucun espoir de guérison. Ce bref passage dans la communauté a révélé à ses consoeurs une âme d'exception, dotée d'une force de caractère peu commune et animée d'un amour surnaturel véritablement séraphique.

Quelque deux mois avant sa mort, d'étranges phénomènes ont commencé à se produire, qu'elle a été d'abord seule à percevoir. Un jour qu'au réfectoire on lisait la vie de la bienheureuse Philippa de Gueldre, une clarisse du XVe siècle, la lectrice arriva à ce passage:

> *Une chose advint, digne de grande admiration, c'est que la fosse et le cercueil où elle fut mise jetèrent une odeur si grande, si douce et si suave, qu'il n'y a senteur de rose ou de violette qui soit à comparer à cela* [552].

En entendant ces mots, soeur Marie-Céline a senti pendant quelques secondes un intense parfum de violette. Etonnée, elle a levé les yeux, mais s'est aperçue que ses compagnes ne réagissaient pas : elles ne sentaient rien. Le soir, elle a confié l'incident à la maîtresse des novices, sans s'y attarder davantage.

551 - *Ibid.*, p. 163.

552 - [Une Pauvre Clarisse], *Fleur du cloître, ou la vie édifiante de soeur Marie-Céline de la Présentation*, Lille, Desclée de Brouwer et Cie, 1924, pp. 178-179.

Quelques jours plus tard, une personne habitant à Paris et connaissant soeur Marie-Céline, a été réveillée en pleine nuit en pensant à elle. Au même moment, elle a perçu autour d'elle une senteur de fleur d'oranger qui l'a impressionnée, car elle savait la jeune religieuse gravement malade et appréhendait sa fin prochaine. Or, le même jour, soeur Marie-Céline a détaché d'un bouquet qu'on lui a offert, une branche de fleurs d'oranger qu'elle a fait envoyer à son amie parisienne : celle-ci la recevra trois jours plus tard [553].

Ce n'étaient là que les prémices de prodiges stupéfiants qui se produiraient bientôt autour de la jeune religieuse mourante, puis après son décès. Le 17 mai, elle a eu une crise douloureuse qui a fait craindre à la communauté et au médecin appelé d'urgence l'imminence de la fin. Or, au plus fort de la crise, son visage s'est transfiguré:

> *Tout d'un coup, l'infirmerie et le corridor qui y conduit furent embaumés d'un parfum de roses si fort, si pénétrant, qu'au dire des trois soeurs qui le sentirent simultanément, on aurait cru être entouré d'une profusion de roses. Les religieuses qu'embaumait ainsi le merveilleux parfum étaient à genoux près du lit de soeur Marie-Céline. Elles regardèrent autour d'elles : il n'y avait pas une fleur dans l'infirmerie, pas une fleur non plus dans tout le corridor* [554].

Pendant les quelques jours où a vécu encore la petite religieuse, plusieurs de ses compagnes ont perçu de temps à autre de mystérieux effluves odorants auprès d'elle, des fragrances de rose ou de violette qui d'un coup emplissaient l'infirmerie et le cloître.

Elle est morte le dimanche 30 mai à trois heures du matin. Ses traits ont revêtu aussitôt une extraordinaire beauté, son corps est resté souple et frais, ses doigts flexibles au point que les religieuses pouvaient les plier sans difficulté pour y passer leurs anneaux de profession. Et,

> *à midi moins dix, on sentit les émanations de différents parfums à la porte de la chambre mortuaire : il n'y avait pas une fleur dans la maison, pas une fleur au choeur, pas une fleur auprès de la défunte !* [555]

Elle a été inhumée au cimetière de Talence le 31 mai, le visage toujours aussi radieux, le corps ayant conservé sa souplesse. Les religieuses pensent que les étranges phénomènes dont elles ont été témoins vont cesser. Or, quelque temps après le décès de soeur Marie-Céline, des parfums mystérieux se font sentir fréquemment dans le monastère, notamment dans sa cellule transformée en oratoire. Cela durera des années. Par ailleurs, plusieurs personnes - des amis et des admirateurs de la jeune clarisse, mais

553 - *Ibid.*, p. 179-180.
554 - *Ibid.*, p. 198.
555 - *Ibid.*, p. 213.

aussi des sceptiques et des incroyants - ont la surprise de percevoir d'exquises senteurs de lis, de roses, de violettes et d'encens, qui émanent des portraits de soeur Marie-Céline, d'images ou d'objets lui ayant appartenu, et même de la première biographie qui lui est consacrée. Les témoignages sont trop nombreux et trop circonstanciés pour que l'on puisse systématiquement les mettre en doute.

Les religieuses déploraient que les restes de leur petite sainte fussent au cimetière communal. Elles n'avaient pas de sépulture de communauté, et leurs instances pour obtenir la translation du corps dans leur chapelle se sont heurtées à un refus catégorique de la part de la municipalité. Elles ont néanmoins obtenu un permis d'exhumation pour transférer le corps dans une concession offerte par des bienfaiteurs du monastère. La cérémonie a eu lieu le 24 décembre 1898, en présence de témoins assermentés. On a trouvé le cercueil de sapin intact, le couvercle présentant une fente longue de dix centimètres, dont n'émanait aucune mauvaise odeur. La municipalité ayant interdit l'ouverture de la bière, on a placé celle-ci en l'état dans une feuille de zinc pliée et soudée, puis dans un cercueil plus grand, en chêne et en plomb. A l'heure actuelle, les clarisses ont quitté Talence pour s'établir à Pessac. La cause de béatification de la vénérable Marie-Céline de la Présentation suit son cours.

III

L'ABSENCE DE *RIGOR MORTIS*

Lorsqu'un homme décède, son corps devenu cadavre, est soumis à un processus de raidissement des articulations et des muscles : la rigidité cadavérique ou *rigor mortis*. Celle-ci survient cinq ou six heures après la mort, débutant par la tête et le cou, puis gagnant progressivement tout le corps, où elle est installée au bout de dix à douze heures. Elle ne disparaît que pour faire place au processus de putréfaction, entre trente-six et quarante-huit heures après le décès. Ces données chronologiques sont susceptibles de variations, suivant les causes du décès ou certaines conditions climatiques, mais le phénomène s'observe toujours. Il n'est pas difficile à mettre en évidence, quiconque a perdu un proche en aura pu faire l'expérience.

Or, il est arrivé que certaines personnes mortes en réputation de sainteté aient été soustraites à cette règle générale, de façon si nette que leur entourage en a été impressionné et y a vu un signe de prédestination. Les témoignages les plus anciens remontent au moins au XIIe siècle. Thurston cite de nombreux exemples du phénomène. Il s'est intéressé particulièrement à Maria della Passione Tarallo, dont l'absence de *rigor mortis* a été établie avec toutes les preuves historiques et scientifiques que peut exiger le critique le plus sévère:

Les fidèles commençaient à se montrer indiscrets dans leur dévotion. Ce fut un véritable assaut. Ils ne se contentaient plus de faire déposer sur ce corps vénéré des objets de piété, mais prétendirent obtenir des reliques plus intimes. Il arriva qu'on se mit à découper et à déchirer la tunique de la Servante de Dieu. Certains même, parmi les plus ardents, parvinrent à couper les ongles des mains de la défunte [556].

Cela leur était d'autant plus facile que les membres avaient conservé toute leur souplesse, au point que l'on différa les obsèques:

Malgré la canicule de ce mois de juillet ensoleillé et la moiteur provoquée par l'afflux continuel d'une foule nombreuse, le cadavre se conserva en parfait état. Même le lys déposé entre ses mains resta parfaitement frais. Le médecin légiste intervint personnellement pour faire procéder à l'inhumation, conformément aux dispositions légales. Mais, ayant constaté ces faits, il dit à la Mère Générale : « Si cela continue, gardez-la exposée autant que vous voudrez ! » [557]

Au bout de deux jours, les religieuses décidèrent de soustraire le corps à la ferveur indiscrète des fidèles, qui en pliaient les bras et les doigts sous le prétexte de se faire bénir par la défunte et Maria della Passione fut mise au tombeau.

Un phénomène semblable a été observé sur le corps de Marie-Céline de la Présentation:

Avant de fermer le cercueil, nous nous approchâmes de la défunte. Elle était plus souriante et plus flexible que jamais. On eût pu lui faire faire le signe de la croix, les mains se laissaient porter au front et ailleurs avec une facilité saisissante. Les joues étaient devenues légèrement rosées, les yeux mi-clos semblaient vivants [558].

La même année (1897), mourait en Italie GALILEO NICOLINI, un adolescent de quinze ans novice chez les passionistes:

Il semblait que brillât sur sa dépouille mortelle un reflet de la joie de son âme : son visage reprit l'aspect alerte et sympathique de ses beaux jours, ses joues se colorèrent d'un beau rose vif, et ses membres se conservèrent flexibles [559]

Conformément aux coutumes de l'Italie méridionale, il fut inhumé le lendemain de sa mort. Avant la mise en terre, les fidèles demandèrent au supérieur de faire ouvrir le cercueil:

La bière ayant été ouverte, on vit le jeune homme qui ne présentait aucun signe cadavérique, à l'exception de la pâleur du visage. Quant au reste, il

556 - D. FRANGIPANE, *op. cit.*, p. 273.

557 - *Ibid.*, pp. 272-273.

558 - [Une Pauvre Clarisse], *op. cit.*, pp. 214-215.

559 - Federico DELL'ADDOLORATA, c.p., *Gabriellino secondo, ossia il Servo di Dio Galileo Nicolini, novizio passionista*, Caravate, Ed. Fonti Vivi, 1956, p. 253.

avait un aspect si beau et si agréable, que les personnes se bousculèrent pour l'embrasser [560].

Il n'est plus fait mention de la souplesse des membres, et le visage a recouvré la pâleur de la mort, ce qui ôte de leur force aux témoignages : non que l'on doive mettre en doute la parole des personnes présentes, mais parce que la *rigor mortis* aura pu être assez brève et leur échapper. Ce que les médecins ont observé sur le corps de Narcisa de Jesús est plus convaincant. Il est vrai que sa phénoménologie *post mortem* est impressionnante. Un praticien témoigna:

On m'appela le 12 et j'allai au Patrocinio avec ma famille, pour examiner par moi-même le cadavre, quatre jours après la mort. Je ne constatai aucune rigidité cadavérique, ses membres pouvaient se mouvoir comme les miens. Aucun indice non plus de putréfaction, les doigts de la main gauche avaient les ongles rosés. Le cadavre n'avait pas le froid marmoréen qu'imprime la mort. Les mains se pliaient au contact répété de ceux qui les manipulaient[561].

C'est d'ailleurs en ployant la main de la défunte et en l'appliquant sur sa tête, qu'Anita Pomar, une jeune femme gravement malade, fut instantanément guérie.

La même absence de *rigor mortis* a été observé chez TERESA GALLIFA PALMAROLA (1850-1907), fondatrice à Barcelone des Servantes de la Passion :

Tous étaient dans l'admiration de voir qu'au bout de tant d'heures, le cadavre de Mère Teresa se maintenait dans sa température normale et conservait la souplesse de tous ses membres. Il n'était ni froid ni rigide. Au moment de la mort, l'expression de son visage avenant s'altéra. Mais, en quelques heures, il acquit une beauté surhumaine [562].

Le prodige perdura jusqu'aux obsèques:

Trois jours après sa mort, c'est-à-dire au moment de l'inhumation, le cadavre se conservait pur et souple dans les chairs et les articulations, comment peuvent l'attester les nombreuses personnes qui formèrent le cortège accompagnant le convoi mortuaire [563].

Mêmes constatations chez Blandine Merten, religieuse ursuline allemande morte en 1914 et béatifiée en 1987 : deux jours après sa mort, on relevait l'absence totale de rigidité cadavérique et de tout signe de décomposition. Pourtant, on était au mois de mai et il faisait un temps lourd, orageux. Mais les signes étaient si manifestes que

---

560 - *Ibid.*, p. 256.

561 - R. PAZMINO GUZMÁN, *op. cit.*, p. 148.

562 - Fernando Piélagos, *Para que tengais vida Biografia de Teresa Gallifa Palmarola (1850-1907)*, Barcelona, Siervas de la Pasión, 1983, p. 264 - Témoignage de Mercedes Marca Gallifa.

563 - *Ibid.*, p. 264 - Témoignage de Roque Rimbau.

quelques religieuses pensèrent que soeur Blandine n'était pas morte, et elles prièrent la révérende mère supérieure de faire venir encore une fois le médecin. Comme le médecin traitant était en déplacement, c'est le docteur Rendenbach qui vint confirmer l'acte de décès. Il ne voulait pas croire que soeur Blandine fût morte de la tuberculose : « Elle n'est absolument pas amaigrie, dit-il, je n'ai jamais vu de cas semblable ». Lorsque le cercueil fut ouvert une dernière fois par les proches, le mardi matin, le cadavre était toujours aussi souple et beau [564].

La servante de Dieu Clara Di Mauro présentait les mêmes caractéristiques après son décès:

Le P. Bonaventura, pour constater si le vénéré cadavre était encore flexible, souleva religieusement son bras en présence de ceux qui étaient là et lui fit faire de la main le signe de croix, comme si elle avait été vivante et endormie [565].

Cette facilité à mouvoir les membres du cadavre se retrouve chez MARIA TERESA ZONFRILLI, une émule de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, morte à Rome le 20 janvier 1934, à l'âge de trente-quatre ans:

Durant tout le temps - assez bref - où le corps resta dans l'église, on dut à plusieurs reprises découvrir le cercueil pour satisfaire le pieux désir de nombreuses personnes. Beaucoup d'entre elles pleuraient d'émotion, en constatant la souplesse des membres (...) Plusieurs mères de famille posèrent sur la tête de leurs enfants la main de soeur Maria Teresa qui, grâce à sa grande flexibilité, semblait effleurer ces petites têtes d'une caresse légère [566].

La même particularité est signalée au sujet de SALVATORE MICALIZZI (1856-1937), un prêtre lazariste de Naples qui jouissait de son vivant d'une extraordinaire réputation de thaumaturge : son corps resta souple et incorrompu durant trente-cinq heures après son décès. Tout aussi remarquable est le cas de GIUSEPPINA BAKHITA (1870-1947), ancienne esclave d'origine soudanaise, recueillie par une famille italienne et entrée en religion chez les soeurs canossiennes de Schio :

Son corps ne se raidit pas. Il conserva la souplesse et la morbidesse des chairs, le rouge des lèvres. Même les médecins en furent émerveillés, au point de ne délivrer le permis d'inhumer que soixante-dix heures après le décès. Il semblait que la bonne mère dormît d'un sommeil paisible et qu'elle allait se réveiller d'un moment à l'autre [567].

---

564 - Hermenegildis VISARIUS, u.c., *Schwester Blandine Merten, Ursuline von Calvarienberg, eine verborgene Gottesbraut*, Trier, Ursulinen, 1967, p. 101.

565 - [Vice Postulazione], *op. cit.*, p. 339 - Témoignage de Concetta Li Franci.

566 - [Anon.], *Piccola Ostia - Suor Maria Teresina Zonfrilli, delle Figlie di Nostra Signora al Monte Calvario (1899-1934)*, Roma, Casa Generalice, 1937, p. 242.

567 - Ida ZANOLINI, *Bakhita*, Roma, Ed. Canossiane, 1961, pp. 246-247.

Giuseppina a été canonisée en 2000. Citons encore la vénérable Rosa Ojeda y Creus (1871-1954), fondatrice à Barcelone des Carmélites de Saint-Joseph, dont le cadavre - encore souple et exempt de tout signe de corruption quarante-six heures après la mort -impressionna les médecins:

Le visage a une expression sereine, comme d'une personne qui dort. Elle semble vivante, a le teint rosé, et son corps ne présente pas la rigidité de la mort [568].

Parmi les cas notables d'absence de *rigor mortis*, celui de la vénérable GENOVEFFA DE TROIA, une tertiaire franciscaine du sud de l'Italie, est exceptionnel. Atteinte dès l'enfance d'une maladie incurable - la lipidogranulomatose cholestérinique ou maladie de Hand-Schüller-Christian, affection invalidante extrêmement douloureuse, dans laquelle le corps finit littéralement par pourrir sur pied -, elle en mourut le 11 décembre 1949 à l'âge de soixante-deux ans. Quelques jours avant son décès, la putréfaction commençait déjà son oeuvre dans ce petit corps rabougri par la souffrance, criblé de plaies et de caries osseuses. Après la mort, le cadavre subit une extraordinaire transformation:

La peau du visage, comme celle de la main gauche, présente une couleur carnée, avec une sous-teinte rosée que les mêmes médecins traitants soussignés n'ont pas constatée durant sa vie. On relève l'absence de tout oedème et de la moindre odeur de putréfaction (...) On a constaté l'absence de rigidité cadavérique : le couvercle du cercueil ayant été soulevé, les médecins à l'unanimité ont pu confirmer de la manière la plus absolue l'absence de quelque odeur de décomposition que ce soit, et ils ont pu en outre constater la parfaite flexibilité des phalanges et des phalangettes, et du corps entier : tout indice de rigidité tendineuse et articulaire fait défaut [569].

Les examens furent effectués soixante-dix-sept heures après le décès. On releva aussi que le cadavre ravagé par la maladie, mais dont le visage apparaissait embelli dans la mort, exhalait une fragrance suave. Ces phénomènes sont exceptionnels, compte-tenu de la nature de la maladie qui emporta celle que l'on appelait la « Catherine Emmerick de Foggia » et qui fut, de la part de son compatriote et contemporain le bienheureux Padre Pio de Pietrelcina, l'objet d'une profonde vénération.

Quelques observations concluront ce chapitre, relatives à la bienheureuse Maravillas de Jesús, carmélite espagnole qui mourut le 11 décembre 1974, à l'âge respectable de quatre-vingt-trois ans:

Le docteur Nuñez Magro, médecin de la communauté, signa l'acte de décès, notant toutefois certaines anomalies sur le cadavre [570].

---

568 - Francisco Javier del BARRIO, *Rosa, fragrancia de Cristo*, Vitoria, Ed. del Carmen, 1983, p. 301.

569 - Fernando DA RIESE SAN PIO X, o.f.m. cap., *Genoveffa de Troia, su un letto per il mondo senza confini*, Padova, Ed. Laurenziane, 1974, p. 152.

570 - [Anon.], *Si tu le dejas - Vida de la Madre Maravillas de Jesús*, Madrid, Carmelitas Descalzas, 1977, p. 587.

Le lendemain de la mort, l'aspect du corps étant vraiment très particulier, le docteur alerta des confrères:

Le docteur Mendez Mórillo effectua la reconnaissance du cadavre en présence de douze témoins et, en accord avec les autres médecins, il décida que la Révérende Mère ne serait pas inhumée avant le lendemain ; car, avant d'émettre une opinion, il voulait avoir constaté l'état du corps au terme de plusieurs heures [571].

Les obsèques furent encore reportées au jour suivant:

Les docteurs purent établir, après un examen détaillé, que la flexibilité du cadavre était encore plus nette que la veille et qu'il ne présentait pas l'odeur caractéristique. Le médecin externe donna l'autorisation d'inhumer ou de conserver plus longtemps le corps exposé. Le corps de Mère Maravillas était assurément un cadavre, mais il était dans des conditions hors du commun[572].

Enfin, la dépouille mortelle de la vénérable moniale fut inhumée au bout de trois jours. Le 30 décembre, le docteur Mendez Mórillo rédigea une étude détaillée du cas, et il conclut :

Des signes suffisants avaient été observés pour que l'on pût affirmer la mort réelle de Mère Maravillas de Jesús Pidal y Chico de Guzmán, mais l'évolution des phénomènes cadavériques

La mort se présente comme un phénomène d'une remarquable complexité. Les manifestations prodigieuses qui accompagnent la mort biologique sont perçues par les croyants comme des *signes* d'immortalité : s'ils rappellent et mettent en évidence le caractère mystérieux et inviolable de la mort, s'ils soulignent avec éclat le respect dû à toute dépouille mortelle, ils attestent également la dimension métaphysique de la mort, et ils sont, pour ceux qui restent, une occasion privilégiée d'approcher Dieu en ses *mirabilia*.

571 - *Ibid.*, p. 587.

572 - *Ibid.*, p. 588.

chapitre 7

L'INCORRUPTION DU CORPS

Jésus donc (...) vient au tombeau. C'était une grotte, et une pierre était placée contre. Jésus dit : « Otez la pierre ». Marthe, la soeur du trépassé, lui dit : 3seigneur, il sent déjà : c'est le quatrième jour ». Jésus lui dit : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » On ôta donc la pierre. Jésus leva les yeux en haut et dit : « Père, je te rends grâce de m'avoir exaucé. Moi, je savais que tu m'exauces toujours, mais c'est à cause de la foule qui m'entoure que j'ai parlé, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé ». Et ayant dit cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, ici, dehors ! » Le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et son visage était enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller »

(Jn 11, 38-44)

Conformément à la malédiction consécutive au péché originel, le corps humain retourne à la poussière après la mort :

> *C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain jusqu'à ton retour au sol, car de lui tu as été pris. Car poussière tu es et à la poussière tu retourneras* (Gn 3, 19).

Ce retour à la terre ne se fait pas d'un coup de baguette magique, il s'accomplit au terme d'un processus de décomposition, de putréfaction du corps mort. Jésus lui-même a été confronté à cette impressionnante réalité, dans la personne de son ami Lazare ; avec son réalisme et son sens du détail, l'Evangéliste place dans la bouche de Marthe cette réflexion : « Seigneur, il sent déjà. C'est le quatrième jour » [qu'il est mort et inhumé]. Le processus de putréfaction est donc amorcé. La médecine - la thanatologie, en particulier - en connaît assez bien à présent les diverses étapes, qui se traduisent par des signes irréversibles.

Dans les premières heures qui suivent le décès, le corps perd sa chaleur naturelle et acquiert le froid de la mort. Au bout de quelques heures (de six à douze généralement), survient la *rigor mortis*. Cette rigidité cadavérique disparaît après 48 heures environ. Entre-temps, le sang a quitté les vaisseaux et s'est amassé dans les parties déclives du corps, y produisant à fleur de peau les taches livides qui caractérisent les cadavres. Ne bénéficiant plus d'apport d'oxygène et de sucre, les globules rouges se dégradent et meurent. Les bactéries cassent les extrémités des protéines cellulaires, libérant ainsi divers gaz qui dégagent une odeur bien vite pestilentielle. Puis c'est la putréfaction des tissus, dont les cellules mortes ne peuvent résister à l'invasion bactérienne ; jusque-là tenues en respect par les lois de l'auto-immunité, les bactéries pullulent dans le corps et se répandent partout, à

partir surtout du gros intestin : une tache verdâtre apparaît à l'abdomen, qui gagne peu à peu tout le cadavre en empruntant le lacis des vaisseaux lymphatiques.

Au bout de quelques semaines s'amorce la production de grandes quantités de gaz nauséabonds qui gonflent le corps, ballonnant surtout l'abdomen : sous la peau, ils forment de larges cloques qui font tomber ongles et cheveux, et qui crèvent en répandant une sérosité rougeâtre. Le corps se boursoufle et prend une teinte sombre, vers et larves attaquent les tissus. Quelques mois plus tard, d'autres insectes prennent la relève : graisses et textiles sont à leur tour dévorés, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le squelette, aux os brunis par les liquides de putréfaction. Plus tard, ceux-ci seront à leur tour réduits en poussière.

Il est difficile d'évaluer la durée de ce processus, tant elle est variable d'un individu à l'autre, suivant les conditions du décès et de la sépulture, et de multiples facteurs telles la latitude, la saison, l'humidité, la nature de la pathologie ayant entraîné la mort, etc. Mais le schéma général est toujours identique, ce qui n'empêche pas la mort biologique de se présenter comme un ensemble complexe de phénomènes aux entours parfois mal définis et d'une extrême variabilité.

Certains corps échappent à cette règle générale selon que diverses circonstances retardent, voire empêchent le processus de décomposition cadavérique. Parmi les facteurs naturels favorisant la conservation des cadavres, les plus connus sont le froid intense - lé dépouille mortelle est alors congelée, mais le sang des tissus se dégrade irréversiblement car les globules rouges explosent - et l'extrême sécheresse de l'air, qui donne lieu aux remarquables conservations des cadavres du cimetière des capucins à Palerme, en Sicile, ou de l'église de Saint Michan à Dublin, en Irlande. On sait aussi qu'une inhumation en pleine terre dans un sol argileux ou dans la tourbe a pour effet de suspendre pendant un temps parfois notable le processus de décomposition cadavérique. Quant aux procédés artificiels de conservation du corps des défunts, ils sont connus depuis la plus haute antiquité : méthodes variées de la momification, pratiquée avec brio par les Egyptiens, mais aussi en usage dans d'autres civilisations, et actuellement très en honneur aux Etats-Unis dans les *funeral homes* où l'on procède le plus souvent de façon expéditive, les injections de solutions antiseptiques dans les artères fémorales et scapulaires ne faisant que retarder l'amorce de la putréfaction. Quelques praticiens ont mis au point des composés chimiques qui, associés à d'autres méthodes, donnent des résultats parfois spectaculaires.

Le cas de Léonie Van den Dyck

Le 23 juin 1949, mourait à Onkerzele, localité flamande de Belgique, une humble femme qui avait eu bien malgré elle son heure de célébri-

té : Léonie Van den Dyck avait été en effet la première et principale voyante des prétendues apparitions de la Vierge dans cette bourgade, du mois d'août au mois d'octobre 1933. Supplantée par d'autres visionnaires - Berthonia Holtkamp, Joseph Kempenaers et Martha Molitor -, dont les extravagances motivèrent ultérieurement le jugement négatif énoncé contre l'ensemble des faits par l'évêque de Gand et le cardinal-archevêque de Malines, primat de Belgique, elle s'était retirée dans le silence, menant une vie héroïque de prière, de travail et d'abnégation. On la disait favorisée de grâces mystiques et portant dans sa chair les stigmates de la Passion du Sauveur. Plusieurs années avant sa mort, elle avait clairement laissé entendre que son cadavre ne subirait pas la corruption, comme preuve de la réalité de ses apparitions et de son expérience intérieure.

Vingt-trois ans plus tard, en juin 1972, un comité d'amis de la défunte obtint l'autorisation de faire exhumer ses restes. Le docteur Frans Jacobs, de Malines, dirigea l'opération :

Vers 10 h 10, après deux heures de travail dans la lourde terre humide, les fossoyeurs ont atteint le cercueil de bois, qui paraît disloqué, et qui contient le cercueil de zinc. Celui-ci est sorti de terre et lavé à l'eau claire ; il présente un léger enfoncement. Certaines soudures ont dû lâcher à cause de la pression massive de la terre lourde, dont l'action s'est fait sentir quand le bois a cédé. La partie supérieure du couvercle de zinc est coupée comme un couvercle. Les restes mortels sont enveloppés des pieds à la tête d'un linceul. Le tout semble bien humide [573].

Rien que de normal jusque-là. Ce que découvrent ensuite fossoyeurs et témoins est plus intéressant :

Le linceul se déchire facilement et la face de Léonie est mise à découvert. Le visage entier, le nez légèrement aplati par le couvercle, se laisse rectifier sans dommage. La bouche, largement ouverte, laisse voir la dent canine supérieure droite et la langue rétractée dans le gosier. Le visage est lavé à l'eau ordinaire au moyen de petits linges présentés par les membres du comité. La couleur blanc-jaunâtre des téguments est exceptionnelle. Ces téguments sont plutôt durs au toucher, comparables à une rigidité cadavérique ; de multiples lavages ne provoquent aucune détérioration. La tête largement inclinée vers l'arrière avec la bouche largement ouverte donnent l'impression d'une personne clamant un appel urgent en raison d'un danger tout proche. Il fut impossible de fermer la bouche ou de bouger la tête. L'examen se poursuit par les mains ; elles gisent croisées, la droite sur la gauche, sur le giron de la morte. Ces mains font l'objet d'un examen attentif, étant donné que Léonie fut stigmatisée ; mais, de ses stigmates, il ne reste aucune trace : une mince croûte sur le dos de la main droite ; pour le reste, aucune cicatrice à la face palmaire. Afin d'explorer cette paume de la main, le bras droit se lève sans

573 - [Anon.], *La visionnaire d'Onkerzele, Léonie Van den Dyck (1875-1949)*, Malines, Ed. Frans Jacobs, s.d., p. 35

peine ; les deux mains présentent des téguments blanc jaunâtre, pleins, de consistance ferme et résistant au lavage. Au niveau du côté droit, il existe un manque de téguments, ce qui laisse apercevoir une formation quasi grumeleuse de la même couleur que le reste du corps. A partir de là, on voit une grande partie du corps sous le linceul, et ses tissus ressemblent parfaitement à ceux du corps à découvert. Les jambes sont croisées, la gauche sur la droite, le tégument superficiel manque sur le tarse de l'un d'eux (sic), et là apparaissent très distinctement les tendons des orteils, légèrement plus blancs que le reste. Ces membres inférieurs sont pleins, solides et de couleur blanc-jaunâtre.Il n'existe aucune trace de restes de vers ou d'insectes, ni de décomposition, bien que la mort soit survenue en plein été. Vers 11 h 10, la dépouille mortelle reposant dans son cercueil de zinc est transférée dans un large cercueil de bois, avec un panneau vitré au-dessus de la tête ; ce cercueil a été préparé par le comité[574].

La presse et les médias donnèrent un large écho à la découverte du corps incorrompu, et l'on rappela la prédiction de la visionnaire relative à la conservation de son corps *post mortem*. Le phénomène est pour le moins exceptionnel : jamais un cas d'incorruption n'a été signalé dans le cimetière d'Onkerzele, même lorsque les défunts étaient inhumés dans des tombes ou des caveaux plus hermétiques. Se trouve-t-on pour autant en présence d'un fait échappant aux lois naturelles ? A priori, il ne s'agissait pas d'un corps ayant subi un processus de momification. Par ailleurs, la fermeté des tissus, la souplesse des articulations et le fait que l'on ait pu laver sans dommage le visage et les mains, semblent a priori exclure la *saponification* du cadavre, encore eût-il fallu s'en assurer rigoureusement, car la couleur blanc-jaunâtre des téguments et leur résistance indiqueraient plutôt, quant à eux, cette possibilité. On regrettera que les investigations sur le cadavre n'aient pas été poussées davantage. L'évêché de Gand n'a pas estimé opportun d'ouvrir une enquête sur ce cas, qui a été bientôt oublié.

~ PAS DE MIRACLES POUR LES SAINTS

La saponification est la transformation d'un corps gras en savon. En thanatologie, le terme désigne la formation d'une substance blanchâtre, sorte de savon ammoniacal nommé *adipocire* (du latin *adeps*, graisse, et *cera*, cire) - bien connu des fossoyeurs sous le nom de *gras de cadavre* -, qui résulte de réactions chimiques dans les tissus organiques, lorsque le corps du défunt est soumis à des conditions particulières : la noyade, l'entassement de plusieurs cadavres. L'adipocire se forme sous la peau et recouvre les os du squelette, se substituant peu à peu à la masse musculaire et portant un coup d'arrêt au processus de putréfaction. Ce phénomène naturel, plutôt rare, rend compte de la conservation *post mortem* de certains corps, qui acquièrent alors un léger empâtement, notamment au visage. Il aura

574 - *Ibid.*, pp. 35-36.

pu, dans des temps anciens, faire croire à une incorruption miraculeuse, encore que les cadavres ainsi conservés se décomposent rapidement dès qu'ils sont exhumés.

C'est un processus inverse de celui qui aboutit à la momification d'un défunt, que celle-ci soit naturelle ou artificielle. Une momie est un corps desséché sous l'action de divers facteurs, parfois seulement climatiques, le plus souvent aussi chimiques. Dans la momification, le processus de putréfaction est définitivement stoppé, alors que la saponification ne fait que le suspendre pour une durée plus ou moins longue. Mais l'exposition des corps momifiés à l'air libre entraîne inéluctablement leur dégradation, plus ou moins importante, due aux insectes et aux moisissures qui se mettent à proliférer dès que l'air est un peu humide. Les conservateurs d'antiquités égyptiennes le savent bien, qui font appel aux techniques de pointe de l'hygrométrie pour assurer aux momies les meilleures conditions de conservation. Pas davantage que la saponification, la momification n'est tenue par l'Eglise comme un *miracle* d'incorruption.

LA PSEUDO-INCORRUPTION D'UN CORPS SAINT.

Fondatrice du Bon-Pasteur d'Angers, MARIE DE SAINTE-EUPHRASIE PELLETIER mourut le 24 avril 1868, emportée par un cancer du sein. Juste après son décès, des manifestations étonnantes édifièrent la communauté :

> *Les religieuses qui procédèrent à la mise en bière eurent en effet la consolation de constater que non seulement les précieux restes, dont les membres avaient conservé toute leur souplesse, ne portaient aucune trace de décomposition, malgré l'horrible plaie causée par la tumeur que l'on sait, mais encore qu'il s'en dégageait « un suave parfum de jasmin ou de fleur d'oranger » ; bien plus, elles virent alors leur Mère vénérée rouvrir une dernière fois les yeux et la bouche, comme pour renouveler l'adieu définitif*[575].

Le 16 juin 1903, une commission présidée par Mgr Rumeau, évêque d'Angers, procéda à la reconnaissance canonique du corps, dans le cadre de la procédure de béatification. Le cadavre fut retrouvé intact:

> *Les traits pouvaient être reconnus par les personnes qui avaient vu la Vénérable Mère avant son trépas (trente-cinq ans auparavant). La bouche était légèrement ouverte, les yeux fermés, les cils intacts, la peau comme celle d'une momie (...) Nous pûmes constater que la poitrine, l'abdomen, les cuisses et les jambes étaient couverts de peau semblable à celle d'une momie, sous laquelle se trouvait une masse de* gras de cadavre, *résultant de la saponification des tissus sous-jacents*[576].

---

575 - P. GEORGES, Eudiste, *Sainte Marie-Euphrasie Pelletier de la Congrégation du Bon-Pasteur d'Angers (1796-1868)*, Paris, Lethielleux, 1942, p. 283.

576 - H. THURSTON, *op. cit.*, p. 311 - Déposition du Dr Herbert.

Le deuxième médecin mandaté fut encore plus précis :

La peau, à l'aspect momifié, dure au toucher, résonnant lorsqu'elle est frappée par un instrument de métal, couvre une substance répandue sur tout le corps. Cette substance est vulgairement appelée gras de cadavre, elle recouvre les os. En décollant un morceau de linge des pieds, j'ai détaché deux orteils, ce qui prouve que, dans cette partie du corps au moins, les os n'adhèrent pas. Il en est probablement de même pour les autres membres. Comme on me demande d'indiquer la cause générale de l'état dans lequel les restes furent trouvés, je déclare que dans les cercueils hermétiquement clos, la décomposition peut être arrêtée : ceci me semble s'être produit dans le cas présent. Il est à craindre que l'ouverture du cercueil n'amène une putréfaction plus complète[577].

Il est probable que l'excessive humidité du caveau aura été à l'origine de la saponification du corps, car un incident s'était produit qu'on remarqua lorsqu'on avait voulu inhumer la servante de Dieu :

On dut attendre jusqu'au soir avant de l'y descendre, en raison d'un contretemps provoqué par une légère infiltration d'eau qui s'y était produite[578].

Bien que les signes accompagnant la mort aient pu laisser croire à une future incorruption miraculeuse, l'incident n'avait rien de surnaturel. L'Eglise n'y vit point de miracle. Rendu au tombeau, le corps de la sainte - elle a été canonisée en 1940 - a connu la loi commune de la putréfaction.

Momies saintes

Le soir du 10 mai 1913 s'éteignait discrètement en Italie la moniale cistercienne Maria Benedetta Frey, dont la longue existence n'avait été qu'une succession de souffrances : grabataire durant plus de cinquante années, torturée par des maux étranges qu'aucun médecin n'était en mesure d'expliquer, encore moins de guérir ou même de soulager, elle s'était acquis par sa résignation et sa joie imperturbable une réputation de sainteté qui dépassait de loin les murs du monastère de la *Duchessa* de Viterbe. On venait de l'Europe entière pour se confier à sa prière, car elle était créditée de grâces charismatiques. Elle fut inhumée dans le cimetière communal, accompagnée par une immense foule de fidèles.

Quatorze ans plus tard, le cercueil fut ramené dans la chapelle du monastère pour y être déposé dans un caveau préparé à cet effet. La translation eut lieu de nuit, afin d'éviter toute manifestation de ferveur populaire qui eût pu nuire à la cause de béatification de la servante de Dieu ; il ne semble pas qu'alors il y ait eu une reconnaissance des restes. A l'ouverture de la procédure apostolique en vue de la béatification, en 1959, on envisagea la récognition canonique du corps, qui n'eut lieu que le 23 avril 1968.

577 - *Ibid.*, pp. 311-312 - Déposition du Dr Thibault.

578 - P. Georges, *op. cit.*, p. 284.

Sous la présidence de l'évêque diocésain, le docteur Osvaldo Zacchi dirigea l'opération :

Le corps se présente dans l'état spécial d'involution cadavérique connu sous le nom de corification. C'est-à-dire que, bien qu'imprégnée encore d'humidité, la peau a pris la consistance du vieux cuir, de couleur brunâtre, très marquée en certains endroits, tournant au jaunâtre en d'autres. La peau est de surcroît coriace et, par l'effet de la désintégration des parties molles sous-jacentes, à présent presque totalement disparues, elle repose directement sur les os et en reproduit la forme extérieure. Les divers segments corporels ont à leurs articulations une certaine mobilité, mais limitée, et un fort degré de rigidité élastique qui fait que chaque mouvement imprimé à un membre fait revenir celui-ci à sa position initiale dès qu'on le lâche. On n'a pas noté de signe de lésion pathologique ; on remarque seulement un trait de peau qui, à la hauteur du tiers extérieur du bras gauche, découvre une brèche évidente de carie osseuse due à une phlogose spécifique, et une petite lésion de même nature sur la partie inférieure du calcanéum droit [579].

Cette momification n'a rien que de très explicable, quand bien même elle est spectaculaire. L'Eglise ne s'y est pas trompée, qui n'y a point reconnu le moindre signe d'une intervention surnaturelle.

Le même phénomène se retrouve chez Monica de Jesús Cornago Zapater, moniale espagnole de l'ordre des Augustines Récollettes décédée le 14 juin 1964. Le procès informatif en vue de la béatification de cette mystique contemporaine ayant été ouvert, on procéda le 28 août 1967 à la reconnaissance des restes. Bien que le cercueil eût été rongé par l'humidité et en partie détruit, on trouva le corps intact :

Nous la vîmes tout entière, et nous eûmes l'impression de la reconnaître parfaitement. On voyait que c'était elle, même si elle était de couleur terreuse, les linéaments intacts, sans qu'on pût noter autre chose que le nez un peu abîmé et le corps très consumé, comme desséché. Les étoffes, l'habit et la toque, surtout à la hauteur de la tête, à présent endommagés par la terre et l'humidité. Nous la reconnûmes, et avec grand respect nous nous recommandâmes à elle. L'émotion était très vive. Quelques religieuses firent toucher à son corps des scapulaires et autres objets de piété. Ensuite, prenant son corps, deux par les bras et une par les pieds, nous la déposâmes dans le nouveau cercueil ; et, en la portant, nous notâmes que tout le corps était rigide, mais entier [580].

Là encore, rien que de naturel, en quoi l'Eglise n'a point vu de miracle, quand bien même la momification du corps s'est produite dans un milieu humide.

---

579 - Alceste GRANDORI, *Maria Benedetta Frey, monaca cistercense*, Viterbo, Monastero della Visitazione, 1978, p. 144.

580 - E. AYAPE, o.a.r., *op. cit.*, p. 116.

Lorsque, le 29 juin 1876, on procéda au transfert des restes de saint PIERRE-JULIEN EYMARD (1811-1868), de La Mure, dans l'Isère, jusqu'à Paris, où se trouvait la maison-mère des prêtres du Saint-Sacrement, qu'il avait institués, on retrouva le cadavre momifié et noirci, avec le visage encore reconnaissable. On y vit un phénomène remarquable, mais non un signe miraculeux. De même en ce qui concerne le bienheureux ARNOLD JANSSEN, mort en 1909 et inhumé dans un cercueil de zinc plombé enfermé dans une bière de chêne : on nous dit laconiquement que, lors de l'exhumation qui eut lieu en 1945, « la corps était momifié et bien conservé » [581]. La description est un peu plus détaillée pour ce qui regarde le vénérable VALENTIN PAQUAY (1828-1905), un franciscain belge que la piété populaire avait, de son vivant déjà, surnommé « le saint de Hasselt » ; lors de la reconnaissance canonique des restes, en 1956 :

Le cercueil est identifié et ouvert ; le corps est examiné avec respect ; l'ensemble est assez bien conservé, certaines parties sont consumées ou momifiées ; les habits sont en bon état. La précieuse dépouille est alors placée dans un nouveau cercueil de chêne doublé de zinc [582].

Au dire d'employés des pompes funèbres et de fossoyeurs, l'utilisation d'un cercueil de zinc enfermé dans une caisse de bois dur ralentirait le processus de putréfaction des corps, et même en favoriserait la momification, en isolant le cadavre de l'humidité de la tombe et en le préservant d'un certain nombre d'agressions extérieures. Dans les trois exemples précités, les défunts avaient été inhumés de cette façon, comme le fut le vénérable CARL MARIA SCHILLING (1835-1907), un prêtre norvégien de la congrégation des Barnabites. Dix-sept ans après son décès, on procéda à la reconnaissance canonique des restes :

Le zinc s'ouvrit sous les ciseaux du plombier et le corps apparut. Il dégageait une odeur de cadavre, mais les traits n'en étaient point altérés ; c'était bien le même visage amaigri, couvert d'une petite barbe qui avait poussé durant sa maladie ; ses bras avaient gardé leur flexibilité, ses mains légèrement noircies, mais restées apparemment intactes, tenaient encore le chapelet avec lequel il avait été enseveli. Sa soutane avait légèrement déteint et pris une couleur roussâtre [583].

Les investigations n'ont pas été poussées davantage, ce qui ne permet pas de savoir si le corps s'était conservé par un processus de momification - les mains noircies en sont-elles un indice suffisant ? - ou par saponification, ce que laisseraient penser l'odeur de cadavre et la souplesse des bras.

---

581 - Fritz BORNEMANN, *Arnold Janssen, der Gründer des Steyler Missionswerkes, 1837-1909 - Ein Lebensbild nach zeitgenössischen Quellen*, Steyl, Sekretariat Arnold Janssen, 1969, p. 499.

582 - Remacle MOONEN, o.f.m., *Le Serviteur de Dieu Père Valentin Paquay, le «saint petit Père de Hasselt»*, Paris, Lethielleux, 1955, p. 260.

583 - Sylvestre DECLERCQ, o. barn., *Un artiste norvégien converti, Le Révérend Père Schilling, Barnabite*, Bruxelles, Librairie Albert Dewit, 1928, p. 238.

LE CARDINAL ET LE PAPE

La récognition canonique des restes du cardinal Alfredo Ildefonso Schuster (1880-1954), archevêque de Milan, se déroula du 28 janvier au 5 février 1985, plus de trente ans après sa mort et son inhumation dans la crypte de sa cathédrale métropolitaine. La cause de béatification avait été introduite dès 1957 par son successeur, le cardinal Montini, futur pape Paul VI.

Le premier cercueil, en bois, était partiellement pourri, à cause de l'humidité du caveau. Le deuxième, en zinc - qui renfermait le corps - présentait un affaissement du couvercle, mais nulle trace de rupture ou de fissure. Sous le drap mortuaire et le linceul couverts de moisissure et décolorés, on trouva le cadavre incorrompu :

Le visage du cardinal Schuster apparaît, intact, serein et parfaitement conservé. Il a les yeux clos et les lèvres légèrement ouvertes, qui lui donnent l'expression de quelqu'un qui est absorbé en prière plus que celle d'un homme endormi. (...) La seule trace laissée par le temps est le léger affaissement du nez dû à une déviation de la partie cartilagineuse, conséquence de la pression exercée sur le visage par le drap mortuaire et le linceul [584].

Vêtements, ornements sacerdotaux et linges funéraires - très endommagés par le séjour dans la tombe - ayant été soigneusement ôtés, le cadavre fut soumis à un examen détaillé :

A l'inspection, on relève une parfaite conservation des traits du visage et de l'aspect général des secteurs corporels. Tout le corps est soumis à une rigidité diffuse qui entrave la mobilité des articulations. Les parties molles ont acquis une consistance décidément plus ferme, ligneuse à la hauteur de la tête et du cou. La peau est uniformément pâle, exempte de toute coloration imputable à un processus de transformation post mortem *; elle est apparemment intacte sur la tête, le cou, le tronc, les membres supérieurs ; aux membres inférieurs, le tégument est ridé et recouvert d'une substance noirâtre, provenant en apparence des vêtements qui les recouvraient. Absence d'altérations et de dépressions en discontinuité et, en particulier, de toute trace d'injection en vue d'un traitement conservatoire. Présence, aux membres inférieurs, d'une subtile pellicule transparente de nature impossible à identifier, adhérant au tégument* [585].

Le cadavre était donc remarquablement conservé, une trentaine d'années après la mort. Le corps ayant été lavé, la peau reprit une teinte pratiquement naturelle, ce qui soulignait davantage encore l'intégrité des tissus et de la structure corporelle. Pourtant, l'Eglise ne conclut pas au miracle.

---

584 - Angelo MAJO et Fausto RUGGERI, *Intatto il corpo di Schuster a trent'anni della morte - Diario della ricognizione canonica*, Milano, Nuove Edizioni Duomo, 1985 ; pp. 18-19.

585 - *Ibid.*, p. 22.

On sait en effet de source sûre, attestée par divers documents, que le corps du cardinal Schuster a été soumis, peu après la mort, à un traitement en vue de retarder le processus de putréfaction. C'est le professeur Alessandro Rivolta qui procéda à cette opération, assisté du professeur Cordiglia :

Moi et le professeur Rivolta avons procédé à l'embaumement peu après la mort, mais nous ne l'avons pas dévêtu et n'avons rien retiré (de ses organes) ; nous avons fait l'injection d'un liquide à base de formaline mêlée à d'autres substances [586].

A vrai dire, on ne peut parler d'embaumement stricto sensu. Sommes-nous en présence d'un cas extraordinaire, voire miraculeux ? Ou bien le professeur Rivolta a-t-il mis au point un procédé exceptionnel - jusqu'à présent tenu secret - permettant de conserver parfaitement un cadavre non éviscéré bien au-delà des normes connues à ce jour ? Dans le doute, l'Eglise ne s'est pas prononcée.

Certains indices ne laissent pas d'être troublants : la rigidité du corps - si accentuée au cou et à la tête, qu'elle donne l'impression de tissus devenus « ligneux » - et des articulations, la fine pellicule recouvrant la peau des membres inférieurs, l'absence de tout indice secondaire de nature à créditer une intervention surnaturelle (ainsi, le cadavre ne dégageait aucune odeur désagréable, mais on n'a pas relevé de phénomène de fragrance). Quoi qu'il en soit, le cas est assez remarquable pour être signalé. Soumise à un nouveau traitement, plus classique, destiné à assurer autant que possible une bonne conservation ultérieure des tissus, la dépouille mortelle du cardinal Schuster a été réinhumée au bout de quelques jours, après avoir été exposée à la vénération des fidèles. Le prélat a été béatifié en 1996.

Un semblable traitement *post mortem* a été appliqué avec le même succès au cadavre du pape Jean XXIII, après sa mort le 3 juin 1963. et lors de l'exhumation en vue de son transfert dans la basilique Saint-Pierre, le 16 janvier 2001, le corps a été retrouvé intact :

Le visage du Bienheureux est intact, les yeux fermés, la bouche légèrement entrouverte. Les traits rappellent immédiatement la physionomie familière du vénéré Pontife [587].

le pape Jean XXIII avait été béatifié le 3 septembre 2000. Exposé à la vénération des fidèles le jour de la Pentecôte 2001, son corps a été ensuite placé dans une châsse sous un autel de la chapelle de saint Jérôme, dans la basilique.

---

586 - Tommaso Leccisotti, *Il Cardinale Schuster*, Milano, Ed. Duomo, 1969, vol. II, p. 403, note 81 - Procès informatif II, p. 320, déposition du professeur Cordiglia.

587 - Rapport du Vatican, *Osservatore Romano*.

Aucun des exemples précédents n'illustre un cas d'incorruption miraculeuse, si extraordinaires que paraissent les faits à première vue. Pourtant, dès le IVe siècle, l'idée d'incorruption miraculeuse était familière aux chrétiens, et l'histoire de l'Eglise connaît plusieurs personnages dont les corps se sont, après leur décès, conservés intacts dans des conditions telles que

> *certains cas spécifiques semblent proposer des problèmes d'une difficulté particulière à ceux qui rejettent toute intervention du surnaturel en cette matière* [588].

Les fidèles y voyaient un signe de sainteté du défunt, rendu témoin de la résurrection finale promise par le Christ ressuscité : le corps saint offrait ainsi à la communauté les prémices de l'accomplissement en toute chair de la promesse faite par Jésus à ses disciples. Les corps de saint Nazaire (+ 450 ?) et de saint Séverin (+ 482), que l'on retrouva plusieurs années après leur mort parfaitement intacts et exhalant un parfum suave, en sont les illustrations les plus connues. Outre ces deux exemples, Thurston en cite plusieurs autres dans son ouvrage référence. En France même, de nombreux catholiques ont entendu parler de la conservation des corps de sainte Roselyne, de sainte Bernadette Soubirous ou du saint Curé d'Ars.

QUATRE SAINTS FRANÇAIS

Le saint Curé d'Ars, JEAN-MARIE VIANNEY (1786-1859), a été exhumé le 17 juin 1904, quarante cinq ans après sa mort :

> *On constata avec une heureuse surprise que les membres subsistaient en leur intégrité. La peau était noircie, les chairs desséchées mais entières. Cependant le visage, tout reconnaissable qu'il était, avait subi quelque peu les ravages de la mort. On eut la joie de découvrir intact le coeur du saint et de pouvoir conserver à part cette admirable relique* [589].

Il n'y a sans doute rien de miraculeux dans cette conservation du cadavre due à un processus de momification. Le cas de BERNADETTE SOUBIROUS (1844-1879) est-il plus convaincant ? La reconnaissance canonique des restes eut lieu en 1909, donc trente ans après son décès:

> *On ne pouvait trouver la plus petite trace de décomposition ou aucune mauvaise odeur au cadavre de notre bien-aimée soeur. L'habit même dans lequel elle était ensevelie était intact.*

588 - H. THURSTON, *op. cit.*, p. 313.

589 - Mgr Francis TROCHU, *Le Curé d'Ars, saint Jean-Marie-Baptiste Vianney*, Montsûrs, Résiac, 1987, p. 647.

La figure était un peu sombre ; les yeux légèrement enfoncés - elle semblait endormie. Les vêtements funèbres, humides, furent changés pour d'autres, neufs[590].

L'Eglise n'a point vu de miracle dans cette incorruption prodigieuse, mais le corps de la sainte voyante de Lourdes - au visage recouvert d'un fin masque de cire remodelant les traits - est proposé à la vénération des fidèles dans une châsse de cristal.

A Paris, rue du Bac, dans la chapelle des Filles de la Charité, fidèles et curieux peuvent contempler dans une urne similaire le corps de sainte Catherine Labouré (1806-1876), qui repose à l'endroit où elle vit l'Immaculée en 1830. Après sa mort, elle fut inhumée dans un triple cercueil, dont le plus extérieur, en chêne - don de la maréchale de Mac Mahon - était « presque totalement détruit » quand on procéda à la récognition des restes en 1933. Le corps, en revanche, fut retrouvé intact dans sa bière de sapin, elle-même renfermée dans une caisse de plomb :

Le corps est en parfait état de conservation, il a gardé toute sa peau, ses muscles, sa souplesse ; les viscères sont desséchés, la putréfaction n'a nui en rien à la conservation du cadavre[591].

A la sécheresse de la note officielle dictée par les médecins, la relation du docteur Didier, qui procéda à l'exhumation, apporte de précieux compléments :

La peau est un peu boursouflée, durcie, et présente sur la surface quelques dépôts crétacés, blanchâtres. Le corps examiné, nous constatons la parfaite souplesse des bras et des jambes. Ces membres ont seulement subi une légère momification. La peau est partout intacte et parcheminée. Les muscles sont conservés ; on pourrait facilement les disséquer comme sur une pièce anatomique. Nous incisons le sternum sur la ligne médiane. L'os présente une consistance élastique, cartilagineuse, et se laisse bien inciser par le bistouri. La cage thoracique ouverte, il nous est possible de prélever le coeur. Celui-ci est affaissé, réduit à d'assez minces feuillets, mais il a gardé sa forme. On voit, dans son intérieur, de petits cordages fibreux qui sont les restes des valvules et des piliers. Il est en entier prélevé comme relique (...) Les ongles des mains et des pieds sont en parfait état. Les cheveux restent adhérents au cuir chevelu. Enfin, les yeux sont encore dans l'orbite (...) La couleur gris-bleu persiste encore. Les oreilles sont intactes[592].

Assurément, la conservation du corps est impressionnante. Est-elle pour autant miraculeuse ? Non plus que dans les deux cas précédents, l'Eglise n'a émis de jugement sur ce point, quand bien même elle y a vu un *signe* destiné à l'édification des fidèles. Il en est de même pour la bienheu-

590 - H. Thurston, *op. cit.*, p. 284.

591 - René Laurentin, *Vie authentique de Catherine Labouré*, Paris, DDB, 1980, tome 2, p. 516.

592 - *Ibid.*, p. 516.

reuse ANNE-MARIE JAVOUHEY (1779-1851), fondatrice des soeurs de Saint-Joseph de Cluny, exhumée le 30 octobre 1911, un demi-siècle exactement après sa mort :

> *La Vénérable apparaît alors aux assistants dans un état de parfaite conservation. Aucune odeur cadavérique ; une simple sensation d'humide et de renfermé (...) Le visage bruni, semblable à un beau bronze, est intact ; de loin en loin, quelques taches blanches qui disparaissent en les essuyant légèrement : ce sont sans doute de petites moisissures ou les traces laissées par le plâtre ayant moulé les traits de la défunte (...) La fermeté des traits, celle du menton surtout, est particulièrement remarquée. Les cils sont indemnes et au complet, les yeux pleins, le cartilage du nez est remarquable de flexibilité, la bouche est à peine entrouverte (...) La main gauche est brunie comme le visage, ce que le médecin attribue à sa position dans le cercueil ; la droite, blanche et souple, est très bien conservée. Les masses musculaires et la peau ont la même consistance qu'au cinquième jour environ qui suit la mort, déclarent les docteurs surpris. La peau cède au toucher et retombe dès qu'on cesse de la soulever. Les membres inférieurs se présentent dans le même état de conservation ; les pieds remplissent la chaussure et les genoux ont une certaine flexibilité. Les cicatrices, qui témoignent de l'ouverture du corps pour l'enlèvement du coeur, sont d'une netteté absolue ; les fils de suture sont parfaitement conservés*[593].

Contrairement à ce qu'ont écrit certains biographes, le corps de Mère Javouhey n'a pas été embaumé : dès le lendemain de la mort, il subit l'injection par la carotide d'une solution antiseptique destinée à garder le corps intact pendant les huit jours qu'il devait être exposé à Paris. Lors de la mise en bière, le cadavre fut recouvert d'une couche de laine imprégnée d'une substance aromatique. Ces précautions ont-elles suffi à assurer l'exceptionnelle conservation du corps ?

MIRACLES EN ITALIE ?

Restée veuve, ROSA GATTORNO fonda l'institut des Filles de Sainte-Anne, une congrégation caritative vouée au soin des plus démunis. Elle mourut en 1900, à l'âge de soixante-neuf ans. Sa réputation de sainteté ne cessant de croître, on introduisit sa cause de béatification et on procéda, le 8 février 1932, à la récognition canonique des restes :

> *Le cercueil ayant été ouvert, il apparut une couche épaisse et grisâtre de mousse affleurant sur un amas de tissus en putréfaction. Le docteur Vivaldi ordonna alors de refermer la bière, car tout son contenu semblait être en état de décomposition avancée. Mais le docteur Sinipa proposa avec insistance que l'on procédât au moins à une reconnaissance sommaire des restes. Deux*

593 - Père F. DELEPLACE, *La Vénérable Mère Anne-Marie Javouhey, fondatrice de la congrégation de Saint-Joseph de Cluny, 1779-1851*, 2e édition revue et refondue par le Père Ph. KIEFFER ; Paris, Maison-Mère de l'Institut, 1914, tome 2, appendice B, pp. 469-475.

hommes de service soulevèrent alors un lambeau d'étoffe, à la hauteur de la tête. Et voici qu'apparut le visage vénéré de la servante de Dieu ; il était incliné vers la gauche, serein, sec, un peu brun, mais intact ! La bouche était ouverte, comme pour respirer, et l'oeil droit aussi était entrouvert. En soulevant les autres morceaux du matériau décomposé, on constata que le corps entier était parfaitement intact. Alors on procéda à un lavage méticuleux à la formaline. A mesure qu'elles étaient nettoyées, les chairs apparaissaient plus claires et se présentaient encore morbides. Le neveu de la Servante de Dieu obtint de pouvoir nettoyer le visage vénéré ; il lava avec un soin affectueux les joues, le front, abaissa les paupières, ferma les lèvres qui étaient très souples et intactes comme celles d'une personne endormie. Les cheveux, drus et bien attachés au cuir chevelu, étaient soignés et brillants comme s'ils venaient d'être peignés. Quelques soeurs purent revoir, bien distinct, le stigmate de la plaie du côté. Le jour suivant, 9 février, trois religieuses vêtues de blanc prodiguèrent d'autres soins au cadavre ; elles enveloppèrent le corps d'un linceul de toile très fine après l'avoir revêtu d'un habit religieux neuf, ayant constaté avec surprise la grande flexibilité des bras et une certaine souplesse des tissus [594].

Le prodige fut entouré de discrétion, tout comme celui qui signala les successives exhumations de GIOACCHINO MARIA STEVAN, clerc de la congrégation des Servites de Marie mort en 1949 d'une méningite tuberculeuse. Il avait vingt-sept ans. Dix ans plus tard, la municipalité de Vicenza demanda que, pour des raisons sanitaires, la tombe fût réaménagée :

Le cercueil de frère Gioacchino fut ouvert, car il était en mauvais état ; or, ainsi que l'attestèrent les personnes présentes, son corps fut retrouvé parfaitement intact, à la grande stupeur de tous. Revêtu d'habits neufs, il fut déposé dans une autre bière, que l'on plaça dans le caveau des religieux. En 1961, la tombe fut rouverte, ainsi que le cercueil du Serviteur de Dieu ; et, cette fois encore, le cadavre fut retrouvé intact, avec l'habit religieux [595].

Peu de détails ont filtré sur ces exhumations, mais la conservation du cadavre - retrouvé souple et frais - fut qualifiée par les médecins de « tout à fait exceptionnelle, inexplicable naturellement ».

En revanche, lorsque le corps de PIER GIORGIO FRASSATI (1901-1925) fut retrouvé intact lors de l'exhumation canonique de 1981, ce fut en Italie un événement national qui fit la une de tous les journaux. Il est vrai que cet étudiant de Turin jouissait d'une telle réputation de sainteté, que des suppliques ne cessaient d'affluer au Vatican pour demander sa rapide béatification. Mais l'Eglise se hâte lentement, et il ne fut élevé aux honneurs des autels que le 20 mai 1990 :

---

594 - A. M. Fioschi, s.j., *La Serva di Dio Rosa Gattorno*, Rome, Casa Generalizia delle Figlie di S. Anna, 1941, tome 2, pp. 297-298.

595 - Filippo M. FERRINI, o.s.m., *Postulateur général des causes des Servites de Marie, Beatificationis et canonizationis Servi Dei Joachim M. Stevan*, Fratri Novitii Ordinis Servorum B. Mariae Virginis, Vicenza, Ed. Serviti, 1963, p. 68.

En présence de sa soeur Luciana, de ses neveux et nièces qui ne le connaissaient que sur des photos de famille, quelle ne fut pas l'immense joie de tous lorsque, ouvrant devant eux la tombe du jeune homme, on revit le visage rayonnant et le corps absolument intact de ce témoin de l'avenir *! Le lendemain de ce bouleversant événement, les journaux titraient à la une :* « Un santo laico ! » - « Pier Giorgio è riconoscibile e sereno anche nella morte ! » *Une saisissante photo accompagne l'article du journal* Domenica del corriere : « Frassati è intatto ! » Son corps est resplendissant. Tout comme autrefois, lorsqu'au contact des cimes il revenait rempli de joie et de lumière. Son visage est souriant. *De la joie même des amoureux de Jésus. Tous les témoins du fait, présents au cimetière de Pollone, sont enivrés d'un délicat* parfum, *émanant de ce jeune témoin de l'Amour*[596].

Il convient de dépouiller le récit du père Daniel Ange de ses métaphores dithyrambiques : le prodige de l'incorruption, que certaines autorités religieuses n'hésitèrent pas à qualifier de miraculeuse, se suffit à lui-même. Le rayonnement du visage, le resplendissement du corps et le parfum délicat - il aurait été perçu par quelques personnes, mais on ne peut exclure une hallucination olfactive - relèvent de la pieuse fiction. Pier Giorgio Frassati a été béatifié le 20 mai 1990, et ses vertus héroïques y ont concouru bien plus que les manifestations extraordinaires qui ont signalé son exhumation.

DES FAITS BIEN SUIVIS

Si, le plus souvent, l'incorruption d'un corps est révélée à la faveur de circonstances particulières - une exhumation nécessitée par le réaménagement ou l'assainissement du lieu de sépulture, plus fréquemment l'étape obligatoire de la reconnaissance ou *récognition* (c'est le terme « technique ») des restes dans le cadre de la procédure en vue de la béatification -, il arrive que l'on procède à un véritable suivi du phénomène, dès lors qu'il a été dûment vérifié et qu'il semble devoir perdurer.

Peu après la mort de NI'MATULLAH KASSAB AL-HARDINY (1808-1858), prêtre de l'Ordre Libanais Maronite, on procéda à son exhumation à cause des nombreux miracles qui, à en croire la rumeur, se produisaient sur sa tombe :

Quant à son corps, rapporte son biographe et disciple le Père Al-Kafri, il demeura quelque temps sous terre ; les membres étaient intacts et couverts de la peau. Il fut exhumé (après qu'il eut opéré plusieurs prodiges) avec l'autorisation des supérieurs. On fit un cercueil dans lequel fut déposé le corps et mis dans un endroit spécial, près de l'église, où plusieurs fidèles le visitent et obtiennent la guérison de leurs infirmités, ainsi que d'autres faveurs. La con-

596 - DANIEL ANGE, *Les Témoins de l'avenir*, Paris, Ed. Fayard-Le Sarment, coll. Jeunesse-Lumière, 1985, p. 223. Cf. aussi les notes du bas de la page.

servation du corps de notre Serviteur de Dieu a été constatée par une multitude de fidèles qui en ont témoigné sous la foi du serment. Ils attestent que le corps fut trouvé plongé dans l'eau qui s'infiltrait dans le caveau, mais la barbe et le visage apparaissaient aux yeux ; le teint était altéré à cause de la très grande quantité d'eau qui était dans le caveau bâti sous le chéneau de la terrasse du monastère [597].

Ce témoignage est intéressant, compte-tenu des conditions dans lesquelles était conservé le corps du serviteur de Dieu. Mais le père Mansour Awad, promoteur de justice dans le procès de béatification, apporte d'autres précisions sur les faits, dont il fut le témoin direct durant trente ans :

Moi personnellement, j'ai vu le corps intact, en l'année1898, alors que j'avais seulement 10 ans. Je l'ai visité à cette date avec mon oncle Joseph Awad et ses deux fils, Habib et Antoine (...) Je l'ai visité en 1914 en compagnie de feu le Père Elias Al-Zainali : les moines nous ont ouvert le cercueil et nous avons baisé sa main, vu qu'il se trouvait encore totalement intact, sec, sans la moindre altération, à l'exception du bout de son nez qui fut coupé par l'un de ses proches parents lorsqu »on a ouvert pour la première fois son tombeau ; voyant que le corps était sans corruption, il a voulu en prendre une relique pour lui et sa famille. Je l'ai visité également le 20 mai 1923, en compagnie de mon frère le feu Gabriel Awad, et j'ai enregistré ma visite dans le premier Registre des miracles et des visites ; j'avais moi-même suggéré de procurer ce Registre au Révérend Père Supérieur dudit couvent, qui était en ce temps-là le Père Jean Al-Andari, qui fut dans la suite Supérieur Général de l'Ordre Libanais (1944-1950). Je l'ai visité en 1924 en compagnie du Père Louis Bleibel ; puis le 6 juin 1927, j'ai assisté à l'examen du corps effectué, sur ordre de la commission informative, par le docteur-médecin Jacques-Henri Nabr, professeur à la Faculté Française de Médecine à Beyrouth, assisté par le docteur-médecin Balthazar Malconien ; j'y étais présent en tant que Promoteur de la foi en la Commission. Enfin, j'ai assisté à la remise du corps au tombeau. Toutes les fois que je le voyais, je constatais qu'il était intact et sec, tout comme je l'avais vu pour la première fois [598].

Ce témoignage de première main nous indique que, soixante-dix ans après le décès, le corps se trouvait toujours dans le même état, malgré les conditions déplorables dans lesquelles il était exposé à la vénération des fidèles. Ni'matullah Kassab Al-Hardiny a été béatifié le 10 mai 1998.

La conservation de la dépouille mortelle de la vénérable FILOMENA DE SANTA COLOMA FERRER, moniale espagnole de l'ordre des Minimes décédée en 1868 à l'âge de vingt-sept ans a également été attestée par un véritable *suivi* dans l'observation :

---

597 - Joseph MAHFOUZ, O.L.M., *Le Serviteur de Dieu le Père Ni'matullah Kassab Al-Hardiny,* O.L.M., Roma, Postulazione, 1980, p. 67.

598 - *Ibid.*, pp. 68-69.

Quatorze mois après le décès, devant les faits merveilleux qui - exagérés ou exacts - attiraient en cette église une foule de pèlerins, la communauté jugea nécessaire de retirer du caveau commun le corps de soeur Philomène et de le déposer, avec un cercueil de bois blanc, dans un nouveau caveau, ou plutôt un loculus. *La surprise des religieuses fut égale à leur joie lorsque, le briquetage enlevé, elles revirent le corps de leur chère défunte : c'étaient bien ses traits, le teint, la fraîcheur de Philomène dans ses jours de santé ; seul un pied semblait s'être disloqué, et l'habit, en contact avec l'humidité du caveau, était tout moisi et rongé* [599].

Le 5 mars 1879 eut lieu une deuxième exhumation :

La bière, en simples planches de bois blanc, était intacte. A Peine l'eut-on ouverte, en présence de toute la communauté, du confesseur et de plusieurs témoins, que le corps apparut, intègre, blanc, comme celui d'une personne endormie (...) La Supérieure ne permit aux religieuses que de baiser la main blanche et flexible qui émergeait sur la poitrine [600].

Un an plus tard eut lieu la reconnaissance canonique des restes, qui nous vaut une description plus détaillée de l'état dans lequel se trouvait le cadavre :

L'aspect d'ensemble, à première vue, était celui d'une religieuse Minime morte, non pas depuis des années, mais depuis quelques mois à peine. Le visage d'un teint blanc un peu cendré résistait au toucher ; la peau attachée aux os ; le front uni, avec quelques petites plaies qui paraissaient de fraîche date, ça et là, sur l'os frontal. Les yeux fermés et un peu enfoncés ; les cils dans un état naturel ; le nez bien conservé, sauf la narine gauche qui était un peu déprimée, la bouche entrouverte laissant voir quelques dents, les lèvres parfaitement naturelles, comme tout le reste du visage (...) l'état de conservation du visage et du crâne qui aurait dû tout d'abord entrer en putréfaction, en raison des plaies faites par la couronne d'épines que Philomène portait sous sa coiffure, et dont les déchirures sanglantes et fraîches étaient très visibles [601].

A l'évidence, on ne peut parler dans ce cas, non plus que dans le précédent, de momification ou de saponification : la souplesse et la fraîcheur des tissus, leur maniabilité, leur conservation dans des conditions précaires, excluent ce type d'explication.

~ Mort, où est ta victoire ?

Dans certains cas, l'incorruption de *corps saints* semble constituer un véritable défi à la mort - du moins à ses effets naturels -, compte-tenu

599 - Pie de Langogne, o.f.m. cap., *La Vénérable Philomène de Sainte-Colombe, religieuse Minime Déchaussée - Sa vie et ses écrits*, Paris, maison de la Bonne Presse, 1893, p. 228.

600 - *Ibid.*, p. 228.

601 - *Ibid.*, pp. 230-231.

des circonstances dans lesquelles se produit le phénomène. Il est tout à fait étonnant que des plaies vives infligées à la personne juste avant qu'elle ne meure ne hâtent pas le processus de corruption, auquel elles offrent autant de portes ouvertes, mais au contraire soient retrouvées fraîches et vermeilles sur le cadavre intact, même longtemps après le décès du sujet comme ce fut le cas pour Filomena de Santa Coloma : onze ans après sa mort, les marques de la couronne d'épines sur son front étaient encore des « déchirures sanglantes et fraîches (...) très visibles ». Plus spectaculaire, la conservation insolite des cadavres de certains martyrs, apparaît comme une véritable énigme. La guerre civile d'Espagne (1936-39) en offre quelques exemples relativement récents (cf. annexe II du présent chapitre).

Au XIXe siècle mourait dans des conditions particulièrement atroces le jeune BLAISE MARMOITON (1812-1845), religieux de la Société de Marie. Envoyé en mission en Nouvelle-Calédonie, il y fut tué par des indigènes hostiles au christianisme, offrant sa vie pour permettre à ses compagnons d'échapper au massacre qui s'annonçait. Après avoir été blessé d'un coup de lance à l'abdomen, il agonisa durant plusieurs heures avant d'être achevé d'un coup de machette qui le décapita :

Plusieurs jours après le martyre, alors que le corps avait été immergé dans un ruisseau, puis exposé au soleil et en partie attaqué par les oiseaux de proie, la femme de Bouéone, touchée de compassion, se fit aider d'une autre femme pour emporter le cadavre abandonné et l'enterrer à l'écart. Toutes deux constatèrent alors, avec un étonnement légitime, qu'au lieu de sentir la corruption, comme c'eût été naturel, il exhalait une odeur très agréable. Déterré de nouveau par les cannibales qui, friands de chair faisandée, se proposaient enfin de le dévorer, il fut on ne sait trop pourquoi rejeté à l'eau par Bouéone. La tête seule fut gardée, pour être arborée à l'entrée de la case de ce chef[602].

Le cadavre de LOJZE GRODZE (1923-1943), jeune Slovène militant de l'Action Catholique assassiné par les communistes, se conserva de façon encore plus spectaculaire. Avant d'expirer, à l'aube du 1er janvier, il avait été soumis durant des heures à des tortures et des mutilations qui avaient réduit son corps à l'état de loque sanglante :

Ce ne fut que le 23 février que, près du ruisseau Vetersca, des enfants cherchant des perce-neige trouvèrent dans la forêt, pas loin du château-fort, à un quart d'heure de Mirna, le corps non inhumé d'Aloïs. Chose remarquable, malgré l'aspect affreux qu'il présentait, ils n'eurent pas peur. D'un geste émouvant, ils posèrent sur lui toutes les perce-neige qu'ils venaient de ramasser. Particularité surprenante : le corps était parfaitement conservé, sans la moindre trace de décomposition, quoique abandonné depuis sept semaines à l'air libre, par une température bien au-dessus de zéro [603].

602 - Victor MARMOITON, s.m., *Le martyr de la Nouvelle-Calédonie, Blaise Marmoiton, frère coadjuteur de la Société de Marie (1812-1847)*, Paris, Librairie Catholique Emmanuel Vitte, 1931, p. 228.

603 - Jean de la Croix HERMAGORAS, *Aloïs Grozde (1923-1943), martyr de l'action catholique*, Montréal, 1955, p. 126.

A la date du 26 mars 1967, le journal *Excelsior* de Durango (Mexique) rendait compte de la découverte du corps sans vie de Mgr José Torres Castañeda (1918-1967), évêque de Ciudad Obregón, qui avait disparu depuis le 4 mars. Premier pasteur de ce nouveau diocèse depuis sept ans, il s'était attiré des haines solides à cause de son intrépide action pour une plus grande justice sociale, notamment par ses initiatives pastorales et caritatives en faveur des ouvriers et des pauvres. Enlevé par cinq hommes, il fut sans doute longuement torturé avant d'être mis à mort, ainsi que le révéla l'état du cadavre. Chargé de pratiquer l'autopsie, le docteur Alfredo López Yañez ne put cacher sa stupéfaction devant l'état de conservation exceptionnel du corps :

> *Le cadavre de Son Excellence Mgr Torres Castañeda ne présentait aucune odeur désagréable, son corps était extérieurement et intérieurement incorrompu, et parfaitement flexible. Il portait cinq plaies contuses : l'une à la tête, une autre au menton, une autre au bras, une autre à la cage thoracique, la dernière à la hanche. Une fracture entre le cou et le menton, et une plaie à la nuque, causée par un instrument pointu. La plaie à la nuque n'a pas été causée par balle*[604].

Tout aussi étonnante est la conservation des *corps saints* qui, soumis durant des années à l'action de substances corrosives, n'en ont subi aucun dommage. On procéda le 27 octobre 1931 à la reconnaissance canonique des restes du serviteur de Dieu Bernardo Maria Silvestrelli, prêtre passioniste italien mort vingt ans plus tôt en réputation de sainteté :

> *Le cadavre fut trouvé incorrompu, avec le saint habit à ce point intact qu'on eût dit qu'il en avait été revêtu la veille ! Deux mois après le décès du père Bernardo mourut dans le même ermitage de Moricone le père Policarpo di San Luigi, et son cadavre fut placé au-dessus de celui du père Bernardo : le cercueil du premier se rompit, et ainsi le liquide de dissolution pénétra dans le cercueil du second, de sorte que celui-ci resta pendant vingt années dans ces acides qui, bien qu'ils eussent rongé le crucifix d'étain et le fil de fer qui retenait le chapelet à la ceinture, laissèrent intact le cadavre. Bien plus, le corps du serviteur de Dieu resta alors pendant une journée à l'air libre. Pourtant, il ne se putréfia point, comme il serait arrivé dans un cas normal*[605].

Bernardo Maria (di Gesú) Silvestrelli (1831-1911) a été béatifié en 1988. Ni les acides de dissolution, ni l'eau croupissante, ni même la chaux, ne viennent à bout de ces corps saints, qu'ils n'endommagent même pas. On avait inhumé la dépouille mortelle de Maria del Corazón de Jesús Sancho de Guerra, une fondatrice espagnole décédée en 1912, dans une grande quantité de chaux vive. Le 2 janvier 1926, quand on procéda à la reconnais-

---

604 - Guillermo Maria Havers, *Testigos de Cristo en México*, Guadalajara, Jal., 1986, p. 250.

605 - P. Serafino, c.p., *All'ombra della croce : P. Bernardo Maria di Gesú, Passionista*, Roma, Postulazione, 1940, 2e ed., p. 167.

sance des restes, ses religieuses se demandaient ce qu'elles allaient découvrir :

Nous étions dans une certaine inquiétude, ne sachant pas dans quelles conditions on retrouverait ce corps très aimé. Mais, le cercueil ayant été ouvert, nous pûmes contempler avec émotion le corps saint qui était intact : la bière contenait une grande quantité de chaux qui, à cause de l'humidité du terrain, avait constitué avec les habits et l'étoffe une masse compacte. Mais nous nous rendîmes compte peu après qu'il était parfaitement entier et solide, si bien que pour le passer d'un cercueil à l'autre, les hommes le manipulèrent comme s'il se fût agi d'un cadavre récent [606].

Maria Sancho de Guerra (1842-1912) a été canonisée le 1er octobre 2000. Il est évident que sa glorification, non plus que celle de Bernardo Silvestrelli, ne doivent rien à l'incorruption de leurs corps. Celle-ci n'aura été qu'un signe, dans la rigoureuse procédure qui aboutit à la béatification ou à la canonisation d'un serviteur de Dieu, et elle n'est pas tenue pour un miracle au sens strict du terme, quand bien même elle est exceptionnelle.

~ Du surnaturel au miracle

Il est rarissime que la découverte fortuite d'un corps resté intact longtemps après la mort du sujet entraîne l'ouverture d'une cause de béatification. Ce facteur a pu, autrefois, peser quelque peu dans ce sens - l'exemple le plus connu en est celui de Germaine Cousin (1579-1601), la bergère de Pibrac, dont la procédure en vue de la béatification fut, sinon ouverte, du moins stimulée par la découverte de son cadavre incorrompu et exhalant une senteur exquise. Mais, le plus souvent, la réputation de sainteté du sujet a précédé depuis longtemps l'exhumation des restes, et le phénomène de l'incorruption n'a le plus souvent qu'une importance secondaire : tout au plus est-il perçu comme un *signe* prodigieux attestant la *fama sanctitatis* du candidat à la gloire des autels.

On est en droit néanmoins de se demander si certains facteurs apparemment d'origine surnaturelle, qui accompagnent ou signalent l'incorruption d'un corps saint, ne conféreraient pas à celle-ci le caractère d'un véritable miracle. Sans doute l'annonce de son vivant par le sujet lui-même qu'on retrouvera son corps intact longtemps après sa mort, ne constitue-t-elle pas un signe surnaturel : cette prédiction, attribuée à Léonie Van den Dyck et qui semble s'être réalisée, n'a pas empêché que le souvenir la visionnaire d'Onkerzele retombe dans l'oubli. En revanche, la cause de béatification de Victoire Brielle, jeune paysanne de Méral (Mayenne) morte le 27 avril 1847 à l'âge de vingt-deux ans, a été introduite le 24 mars 1998.

---

606 - Eulogio Nebreda, c.m.f., *Une Heroina de la caridad, la Madre Maria del Corazón de Jesús Sancho de Guerra, fundadora de las Siervas de Jesús de la Caridad - Su vida y su obra*, La Coruña, Siervas de Jesús de la Caridad, 1951, p. 825.

Le 20 août 1865, le fossoyeur de Grihaigne-en-Méral creusait une tombe dans le cimetière. Sa pioche ayant heurté un cercueil apparemment intact, il le défonça par curiosité. Quelle ne fut pas sa surprise d'y découvrir, dans un linceul fort bien disposé, le cadavre d'une jeune fille en parfait état de conservation : c'était le corps de Victoire, morte dix-huit ans auparavant, que de son vivant on surnommait *la sainte de Méral*. L'événement fit un certain bruit - on se rappela que la jeune fille avait *prédit* que l'on retrouverait son corps incorrompu -, si bien que Mgr Wicart, alors évêque de Laval, diligenta une commission médicale pour étudier le phénomène. Exhumé une deuxième fois le 30 octobre 1865, le corps fut examiné par le docteur Rolin, de Cossé : celui-ci, après avoir soumis le cadavre à une inspection très détaillée (il alla même jusqu'à prélever au bras un lambeau de chair « dont il fit remarquer la couleur rosée à tous les assistants »), conclut dans son procès-verbal que « l'état de conservation est extraordinaire et inexplicable après un séjour de dix-huit années dans la terre ». Le corps fut inhumé dans l'église paroissiale, ravivant un culte populaire à la sainte de Méral, dont le souvenir ne s'était jamais complètement perdu. C'est la persistance et l'accroissement de la *fama sanctitatis* de Victoire Brielle-, et non la découverte de son corps incorrompu, non plus que la prédiction qu'on lui a attribuée, qui déterminèrent l'évêque de Laval à introduire la cause de béatification.

TRANSFIGURATIONS *POST MORTEM*.

Si authentique qu'elle se révèle, une prédiction n'est pas un miracle, et même peut n'avoir aucune origine surnaturelle. Des signes plus étonnants liés à l'incorruption des corps saints sont susceptibles, en revanche, de présenter des caractères que l'on serait porté à qualifier de miraculeux. Le premier consiste en une véritable transfiguration du cadavre. Lorsque, le 21 juin 1842, mourut LIBRADA FERRARONS (1803-1842), une modeste tisserande espagnole,

> *le visage de la douce défunte, comme libéré des atroces souffrances qui avaient contracté et tordu tout son corps, devint tout à coup d'une beauté insolite. Une couleur vive et fraîche se répandit sur toute la face, que fleurissait un sourire intraduisible. La peau devint d'une blancheur d'albâtre, et lumineuse, comme elle apparaissait irradiée aux moments les plus beaux de ses extases. Les yeux brillèrent comme deux étoiles, les lèvres prirent une couleur de cinabre plus vive que, lorsque vivante encore, elle était dévorée de fièvre. Tous ceux qui purent l'admirer furent saisis d'un profond respect et d'un sentiment de vénération. Des milliers de personnes de toutes conditions et de tous âges visitèrent la défunte et s'arrêtèrent auprès d'elle. Toutes assurèrent que, durant les quarante heures où elle resta exposée avant d'être inhumée, elle n'exhala aucune mauvaise odeur, bien que tous les médecins*

affirment que ceux qui meurent de cette maladie dégagent au bout de quelques heures une puanteur insupportable[607].

Neuf heures après le décès, un autre phénomène étonnant frappa les assistants de stupeur :

Des larmes apparurent dans les yeux de la défunte et se mirent à couler sur ses joues. Les femmes pieuses pensèrent que Librada pleurait parce que, soucieuse comme elle l'était de sa pureté, elle sentait que toutes sortes de mains, même celles d'hommes, la touchaient et la palpaient pour s'assurer de la flexibilité du corps. Une des femmes présentes saisit un bâton et, ne pouvant l'obtenir par les supplications, elle parvint ainsi à tenir à distance les indiscrets : plus personne n'osa toucher la défunte. C'était madame Badoso. Dès cet instant, les pleurs de Librada cessèrent[608].

En face de telles manifestations, on se demande si Librada était vraiment morte, si l'on ne se trouve pas en présence d'un phénomène de catalepsie. Mais le décès avait été constaté de la façon la plus formelle par les médecins. Et dans d'autres cas semblables, où le corps des défunts continuait à *réagir* alors qu'on en avait extrait le coeur, on ne peut évidemment plus évoquer la catalepsie. D'autres prodiges ont été signalés au sujet de Librada :

La fragrance singulière qu'exhalait son corps, l'absence de rigidité cadavérique dans le corps resté flexible, furent attestées par des dépositions enregistrées sous serment, de la part de diverses personnes[609].

Fait extraordinaire : lors de la translation des restes, cinq ans après la mort de Librada, le corps était toujours intact, souple et parfumé, et son visage avait conservé la beauté qu'il avait revêtue aussitôt après le décès.

Ce qui se rapporte à MARIA ANNA SALA (1829-1891), religieuse de la congrégation des *Marcelline* béatifiée en 1980, est assez comparable. Juste avant sa mort, les soeurs remarquèrent le soudain et extraordinaire embellissement de ses traits, qui la faisait paraître toute jeune, alors qu'elle avait plus de soixante ans :

Il semblait qu'elle eût trente ans. Avant même que soeur Maria Anna expirât, le carcinome avait réduit de volume, de sorte que la partie malade avait pris l'aspect d'argent solide et beau (...) Après sa mort, sa beauté s'accrut encore : le visage souriant revêtit un aspect de jeunesse, les mains virginales restèrent blanches et flexibles, on lui mit un lys entre les doigts[610].

La religieuse était morte d'un cancer à la gorge. Après avoir constaté cette mystérieuse transfiguration juste après le décès, les soeurs l'inhumè-

---

607 - Mario NANTELI, *La tessitrice di Olot, Liberata Ferrarons*, Milano, Ed. Ancora, 1963, p. 125.

608 - *Ibid.*, p. 126.

609 - *Ibid.*, p. 130.

610 - Suor M. FERRAGATA, *Visse per le anime : un'educatrice modella, la S. D. Suor Maria Anna Sala*, Milano, Ed. Marcelline, 1962, p. 92 - Déposition de Soeur C. Grassi, *Archivium Generale*, Raccoltà Maini C 19.

rent dans le caveau de la communauté. On procéda en 1920 à l'exhumation de trois religieuses, en vue d'un réaménagement du tombeau. A cette occasion, on découvrit le corps incorrompu de la servante de Dieu :

A l'exhumation des restes de nos soeurs, décédées depuis si longtemps, le corps de notre soeur Maria Anna Sala fut trouvé encore intact, les chairs fraîches et roses plus qu'elles ne l'avaient jamais été de son vivant, et elle avait l'aspect d'une jeune femme de quelque trente ans. Le linceul et le voile qui la couvraient étaient également intacts et blancs, comme si la soeur venait d'être inhumée. Ce fait merveilleux et inattendu surprit grandement les personnes présentes[611].

Un autre témoignage est encore plus explicite :

Dans l'après-midi du 29 janvier [1920], celle qui témoigne et soeur Luigia Miracoli se rendirent au cimetière de ce village pour l'exhumation des trois soeurs enterrées dans le caveau de la chapelle de l'Institut. A cette cérémonie était présent également le père chapelain, don Ernesto Tornaghi. Les premières tombes ouvertes furent celles des défuntes soeurs De Ry Teresa et Morandi Francesca. Nous trouvâmes les restes bien rangés, mais réduits à l'état de squelettes couverts de l'habit religieux. Autour des crânes, le tulle blanc de la coiffe était enroulé, plié avec la dentelle noire. Sur la poitrine de chacune d'entre elles, deux rubans noirs descendaient. Nous fûmes surprises de voir que leurs chaussures semblaient neuves ; mais, à peine les eut-on touchées, qu'elles tombèrent en poussière, et que les osselets des phalanges des orteils s'éparpillèrent au fond du cercueil. Le fossoyeur se donna la peine de recueillir avec une grande application les restes mortels de ces deux soeurs, qu'il déposa dans un coffre préparé à cet effet, après qu'ils eurent été bénis par le prêtre. Soeur Morandi, qui était décédée après soeur De Ry, fut trouvée plus décomposée que cette dernière, et réduite en poussière, sans doute à cause de l'emplacement plus humide où se trouvait son cercueil. On passa à l'exhumation de soeur Maria Anna Sala. Le fossoyeur, en déplaçant le cercueil pour le sortir de la niche, s'était aperçu à son poids que le corps n'était pas décomposé. Ne pouvant transporter la bière hors de la chapelle, il dut la laisser au milieu de l'escalier, si bien que nous pûmes observer très bien tout ce qui se passa. Lorsque le cercueil eut été ouvert à la hauteur de la tête, nous vîmes le linceul dans lequel la défunte avait été ensevelie : il était blanc comme neige, de même que le voile qui recouvrait la face. Celui-ci ayant été soulevé, quelle ne fut pas notre stupeur lorsque nous vîmes le visage de la défunte de couleur rosée, alors que nous l'avions connue de son vivant avec le teint mat ; et les paupières doucement closes, comme si elle dormait. Le Rév. Père chapelain, qui ne l'avait pas connue de son vivant, nous dit en se tournant vers nous : « Cette soeur-là était jeune, elle n'avait certainement pas plus de trente ans quand elle est morte ! »

611 - *Ibid.*, p. XLVI, appendice - Extrait de l'*Archivium Generale*, Cronistoria, vol. VII, p. 151.

Nous nous regardâmes, ahuries, et quand nous lui eûmes répondu qu'elle avait plus de soixante ans, il eut du mal à nous croire, tant la carnation était fraîche [612].

Le chapelain annota de sa main le procès-verbal d'exhumation :

J'ai été très impressionné, et le reste encore à présent, par les conditions dans lesquelles ont été retrouvés les restes vénérés de la Rév. Mère soeur Maria Anna Sala, après tant d'années où elle est passée à une vie meilleure [613].

La conservation du corps est d'autant plus remarquable que deux religieuses mortes et inhumées après soeur Maria Anna, ont connu la loi commune de la putréfaction. La beauté et le rajeunissement des traits de la religieuse défunte - comme ceux de Librada Ferrarons après sa mort et lors de l'exhumation -, apportent un démenti à l'affirmation de René Laurentin, qui écrit à propos de l'exhumation du pape Jean XXIII :

Cependant il ne faut rien exagérer. Quand on ouvre un cercueil et qu'on trouve un corps intact, ce n'est pas un spectacle très réjouissant. Si, comme le dit le rapport du Vatican, « les traits rappellent immédiatement la physionomie familière du vénéré Pontife », cela ne signifie pas qu'on le voit tel qu'il apparaissait de son vivant. La mort fige, défraîchit, la conservation est relative, elle parle à la foi, au coeur, non à la complaisance et à l'esthétique [614].

On ne saurait, à partir du seul cas du bienheureux pape, étendre à l'ensemble des faits d'incorruption les particularités d'un seul cas bien précis, d'autant plus que le corps de Jean XXIII avait été soumis après son décès à un traitement conservatoire. Il est plusieurs exemples de saints dont les traits furent *transfigurés* après la mort et gardèrent jusqu'à leur exhumation une beauté quasi surnaturelle.

Prévenir l'attente de l'Eglise

Il semble bien, dans certains cas, que l'incorruption des *corps saints* intervienne jusqu'à la procédure canonique de la récognition des restes, pour ensuite s'estomper : comme si, par une disposition providentielle, le processus nécrotique se trouvait suspendu pendant un certain temps, pour reprendre dès lors que le signe aurait été donné de façon incontestable. Cela paraît évident en ce qui concerne la bienheureuse Maria Domenica Brun Barbantini (1789-1868), fondatrice des Soeurs Ministres des Infirmes. La première exhumation, en 1898, fut fortuite, et elle ne s'inscrit pas dans le contexte de la procédure de béatification :

A la grande surprise des nombreuses personnes présentes, le cadavre fut retrouvé conservé sous ses formes naturelles ; du cou jusqu'aux genoux, la

612 - *Ibid.*, pp. 247-248 - Déposition de soeur Felicità Ballerini.

613 - *Ibid.*, p. 249.

614 - R. Laurentin, « Le visage intact de Jean XXIII », *Chrétiens Magazine* n° 140, avril 2001, p. 7.

chair adhérait aux os, des genoux jusqu'aux pieds les jambes étaient unies, mais la chair là aussi adhérait aux os. La tête était bien unie au cou, les os et la chair ayant conservé leur volume naturel ; les cheveux étaient toujours attachés à la tête, et on en coupa quelques mèches en souvenir[615].

Les religieuses purent constater la parfaite intégrité du corps :

Les vêtements, en partie consumés, furent remplacés par d'autres habits ; et, dans l'accomplissement de ce pieux office, le cadavre, manipulé par ces filles ferventes, resta intact comme il avait été trouvé[616].

Une deuxième reconnaissance du corps eut lieu en 1928, dans le cadre de la procédure canonique :

J'ai vu le cadavre entier, la bouche entrouverte, le menton reposant sur la poitrine, avec beaucoup d'eau dans le cercueil[617].

Mais lors de la dernière récognition canonique, le 3 juillet 1979, il n'en était plus de même :

Le corps se trouvait dans un état avancé de décomposition, les ossements intacts cependant, et en nombre quasi complet ; la masse cervicale était en grande partie bien conservée[618].

Ce phénomène insolite de l'incorruption du cerveau se retrouve chez Ambrogina D'Urso, morte en 1954 :

Lors de l'exhumation des quelques restes mortels de soeur Ambrogina au cimetière de Florence le 20 janvier 1965, le cervelet fut retrouvé intact et incorrompu, adhérant à la base occipitale du crâne qui était complètement détruit dans la partie faciale[619].

A quoi correspond la préservation de cette partie du corps ? Il est difficile d'y trouver autre chose qu'un effet du hasard, comme dans l'incorruption de la langue de saint Jean Népomucène (+ 1393) ou de la bienheureuse Battista Varano (+ 1524) : du premier, on affirma longtemps qu'il fut martyr du secret de la confession, ce qui donnait sens à la conservation de sa langue mais il a été prouvé qu'il n'a pas été tué à cause de cela. De la seconde, on affirma que la langue s'était conservée parce qu'elle discourait et écrivait admirablement sur les mystères de l'Homme-Dieu. Ces tentatives de trouver une signification à de tels incidents font plutôt sourire.

D'autres cas d'incorruption semblent être révélés au peuple de Dieu par des manifestations qui *attirent l'attention* : les lumières apparues sur la

---

615 - Bruno Brazzarola, m.i., postulateur de la cause de béatification, *Ricerche e studi sulla vita e l'opera di Maria Domenica Brun Barbantini, 1789-1868*, Roma, Casa Generale delle Ministre degli Infermi di S. Camillo, 1980, p. 538 - Témoignage de Maria Rosalia Batacchi.

616 - *Ibid.*, p. 538.

617 - *Ibid.*, p. 543.

618 - *Ibid.*, pp. 543-544.

619 - F. Sparagna, *op. cit.*, pp. 79-80.

sépulture de saint Charbel, les parfums exhalés sur la tombe et dans la cellule de la bienheureuse Maria Gabriella Sagheddu, furent autant de *signes* qui amenèrent l'autorité ecclésiastique à découvrir leurs cadavres intacts, puis à s'intéresser à leur *fama sanctitatis*. Un prodige identique se vérifia pour la bienheureuse Teresa Maria Manetti, morte en 1910, évoquée dans le chapitre sur la lévitation :

> *Le 2 juin 1912, fête de la très Sainte Trinité, une odeur très suave émana de la tombe, comme traversant le sol. Le fait se renouvela douze jours plus tard, en la fête du Sacré-Coeur, et l'odeur se répandit en volutes dans tout le couvent, jusqu'au dortoir des fillettes : c'était comme si quelqu'un d'invisible parcourait les lieux, environné d'une aura très odorante. Un parfum indéfinissable, mélange de rose et de vanille, un arôme pénétrant qui se sent mais qui, plus encore, se goûte et semble rassasier une vertu nouvelle, radieuse, qui communique à l'esprit une paix, une allégresse, un rafraîchissement ineffables*[620].

Le phénomène se renouvela plusieurs fois et eut de nombreux témoins, jusqu'au moment où l'on procéda à la reconnaissance canonique des restes de la vénérée fondatrice : son corps fut retrouvé intact, encore souple et frais.

INVERSION DU PROCESSUS NÉCROTIQUE ?

Parmi les phénomènes les plus étonnants relatifs aux *corps saints* incorrompus, le plus inouï est assurément ce que l'on pourrait qualifier d'*inversion du processus nécrotique*. Lorsque, en 1854, Joaquina de Vedruna mourut du choléra, le visage ravagé par la maladie sembla se transfigurer, le corps se détendit, et l'odeur pestilentielle qu'avait provoquée la maladie cessa d'un coup. Pendant les trois jours qu'elle resta exposée à la vénération du public, la dépouille mortelle ne présenta aucun signe de putréfaction, et lors de la reconnaissance canonique des restes, le 4 avril 1923 - près de soixante-dix ans plus tard -, la cadavre fut retrouvé parfaitement incorrompu et souple : le processus nécrotique de décomposition, amorcé déjà avec la maladie, avait été en quelque sorte arrêté net.

Morte en 1864, Filomena Giovanna Genovese commençait à présenter dès le deuxième jour après le décès des signes non équivoques de putréfaction, lorsque - à la prière de son frère, semble-t-il -, ces traces funestes disparurent d'un coup. Cinq jours après la mort, le cadavre était exempt de tout indice de corruption. Plus remarquable :

> *Le trentième jour après la mort, le peintre Luigi Montesino de Salerne se rend au cimetière avec les parents de la servante de Dieu. Le cadavre, à trente jours de la mort, est encore intact, flexible, inodore. On peut l'asseoir*

620 - G. *Setti*, op. cit., p. 196.

sur une chaise en soutenant la tête, et l'artiste n'a plus qu'à ébaucher les traits de la défunte [621].

Quand on procéda vingt-et-un ans plus tard à la reconnaissance canonique des restes, le corps était dans le même état de conservation :

Le cadavre fut trouvé encore flexible et morbide. La curie épiscopale apposa les scellés sur le nouveau cercueil de la servante de Dieu [622].

La transformation du cadavre d'ANDRÉ PRÉVOT (1840-1913), prêtre de l'institut du Sacré-Coeur de Saint-Quentin, est encore plus stupéfiante :

Le visage du mort était fortement contracté par les spasmes de l'agonie, et il resta ainsi après le trépas, la bouche ouverte, impossible à fermer, si bien qu'on fut contraint de couvrir la face avec un essuie-main dès que le cadavre fut exposé dans la chapelle ardente improvisée. Le cadavre exhalait une odeur qui soulevait à ce point le coeur qu'on était obligé de veiller dans une chambre attenante [623].

La putréfaction était donc bien amorcée. Or, relate le témoin :

Vers l'aube, ma curiosité eut raison de toute répugnance et de toute crainte. J'entrai seul dans la chambre ardente. Je fus surpris d'y sentir un parfum de fleurs. Je dois préciser que, à cause de la saison, il n'y avait aucune fleur, à part quelques plantes ornementales sans fleurs, avec les six chandeliers qui entouraient la couche funèbre. Instinctivement, je me rendis auprès du cadavre pour soulever l'essuie-main. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis sa bouche close et son visage reposé et serein, quasi souriant, comme il l'avait été sa vie durant. J'appelai les autres et, dès qu'ils furent entrés, ils s'agenouillèrent, vivement surpris (...) Après quelques minutes, son visage redevint normal, il apparut même plus beau que jamais ; il en émanait une grande paix ; il avait les lèvres légèrement serrées, mais inspirant à tous la paix et la sérénité. Le corps, qui était raidi au début, devint alors parfaitement flexible (...) Le cadavre resta exposé durant trois jours entiers sans aucun inconvénient [624]

Il s'agit là d'une véritable inversion du processus nécrotique, plus spectaculaire que dans les cas précédemment évoqués : non seulement la putréfaction - à l'évidence bien amorcée après la phase de *rigor mortis* - est stoppée net, mais ses effets sensibles sont en quelque sorte gommés par une restauration de l'intégrité corporelle. Lors de la translation des restes, en 1936, le corps fut retrouvé incorrompu et souple : *il était encore si bien conservé qu'on pouvait le reconnaître* [625].

621 - C. SMALDONE, *op. cit.*, p. 26.

622 - *Ibid.*, p. 31.

623 - Benedetto CAPORALI, s.c.i., *Il Servo di Dio P. Andrea Prévot*, Roma Ed. Dehoniane, 1960, p. 307.

624 - *Ibid.*, pp. 307-308.

625 - *Ibid.*, p. 310.

Un phénomène du même ordre se serait produit en la servante de la célèbre mystique de Malestroit, mère Yvonne-Aimée de Jésus. Foudroyée par une hémorragie cérébrale le soir du 3 février 1951, elle avait annoncé qu'à sa mort son corps serait « dans l'humiliation ». La prophétie sembla se réaliser : *dès le lendemain (...) le corps commença à enfler, et il fallut se dépêcher de la mettre en bière* [626]. Le cadavre présentant bientôt des signes de décomposition, on procéda à l'injection de formaline, susceptible d'enrayer ou du moins de retarder le processus de putréfaction. Or, lors de l'exhumation, qui eut lieu quelques années plus tard, le corps

> *était en parfait état de conservation, souple. Il a pu être retourné, passé à l'éther. La peau était tannée, épaissie ; les cicatrices des plaies faites par le démon étaient très apparentes, formées de bourrelets épais. Il en existait sur tout le corps, même sous la plante des pieds où l'on voyait comme la marque de griffes. Cette conservation du corps a d'autant plus surpris que la décomposition était survenue très vite après la mort de Mère Yvonne-Aimée et il avait fallu hâter la mise en bière. L'injection de formol, faite aussitôt après la mort par le docteur Queinnec, avait donc été inefficace et puisqu'elle n'a pas empêché la décomposition de survenir, on ne voit pas qu'elle ait pu jouer un rôle dans la conservation du corps* [627].

Cet état de conservation exceptionnelle du corps a été relevé par un autre témoin :

> *Personnellement, je n'ai pas remarqué de signe de décomposition sur les mains de Mère Yvonne-Aimée, ni sur une autre partie du corps, lors de l'exhumation. J'avais été frappée par la couleur noire, ou du moins brun très foncé, de la peau et de ses vêtements blancs. J'avais pensé alors que cette coloration était due à sa chape et à son voile noirs qui avaient déteint dans le liquide dans lequel baignait le corps. Je n'ai certainement pas vu la peau « rose et humide comme celle d'un enfant qui vient de dormir » dont vous a parlé le père Barral* [628].

Une polémique s'est engagée en son temps sur la réalité de cette incorruption prodigieuse, niée par d'aucuns. Prudemment, dans son livre qui fait référence [629], le père Labutte, fils spirituel d'Yvonne-Aimée de Jésus, ne fait aucune référence à l'exhumation. Il est certain que manque encore une biographie rigoureusement critique de cette femme remarquable, dont l'existence fut marquée par des phénomènes et des charismes

626 - René Laurentin, *Un amour extraordinaire. Yvonne-Aimée de Malestroit*, Paris, F.-X. de Guibert, 1985, p. 205.

627 - *Ibid.* - Témoignage du Dr Suzanne W. Loth.

628 - *Ibid.* - Témoignage d'une religieuse. On ne peut accorder aucun crédit au récit du père Barral, premier biographe d'Yvonne-Aimée de Jésus, ni d'ailleurs à bien des choses qu'il a écrites sur elle : il manquait singulièrement de sens critique et était porté à l'emphase.

629 - Paul Labutte, *Yvonne-Aimée de Jésus, « ma mère selon l'Esprit » - Témoignage et témoignages*, Paris, F.-X. de Guibert, 1997.

assez étonnants pour donner lieu à une interprétation *miraculiste*, qui a passablement nui à sa cause de béatification.

UN S.O.S. DU CIEL

En 1883, mourut à Riobamba, en Equateur, la fondatrice de la congrégation des Soeurs de la bienheureuse Marianne de Jésus. Elle se nommait MERCEDES MOLINA et avait à peine quarante-cinq ans. Pendant les trente heures qu'il fut exposé à la vénération des fidèles, son corps se conserva parfaitement intact et souple, hormis le bras et la main gauche raidis sur le crucifix qu'on avait placé entre ses doigts. Au moment de la mise en bière, on ne parvint pas à plier ce bras, si bien que la supérieure s'écria : « Vous qui avez été si obéissante durant votre vie, obéissez encore à présent, après la mort, et abaissez votre bras ! » Aussitôt, à la stupéfaction des nombreux assistants, le bras se ploya. La foule, enthousiasmée, exigea des prêtres présents qu'ils la bénissent avec ce *bras miraculeux* : les prêtres purent effectivement ployer et élever sans difficulté la main et le bras, qui avaient recouvré toute leur souplesse. On procéda enfin à la mise en bière et, à ce moment précis, les effluves d'un parfum suave se répandirent autour du cercueil jusque fort loin dans la foule. On inhuma la fondatrice dans un climat d'allégresse indicible.

Un an plus tard, la défunte apparut en songe à la supérieure du couvent, pour lui faire savoir que son corps, incorrompu, gisait dans l'eau, et qu'elle souhaitait qu'on l'en retirât. Après des hésitations bien compréhensibles, les autorités ecclésiastiques accordèrent l'autorisation de procéder à l'exhumation des restes. On retrouva effectivement le cadavre parfaitement intact, avec les tissus souples et fermes, les membres flexibles, alors que l'eau avait rempli le cercueil et provoqué le pourrissement du capiton et des vêtements. Devant le prodige, la curie épiscopale consentît à ce que le corps, enfermé dans un cercueil vitré, restât exposé à la vénération des fidèles. Pendant vingt ans, des milliers de personnes purent ainsi admirer à loisir ce *corps saint*, qui semblait endormi.

La procédure en vue de la béatification de Mercedes Molina ayant été ouverte, l'évêque ordonna de faire enterrer la servante de Dieu suivant les règles canoniques, afin de prévenir un culte public qui eût nui à la cause. Lorsqu'on procéda le 10 septembre 1948 à la récognition des restes, on trouva le corps réduit en poussière, mais le squelette était toujours intact, dans l'eau qui avait de nouveau rempli le cercueil Mercedes Maria de Jesús a été béatifiée en 1985 [630].

630 - Cf. Carlos E. MESA, s.j., *Sierva de Dios sor Mercedes de Jesús Molina, fundadora de las Marianitas*, Gayaquil, 1973, pp. 194-195.

Annexe

Corps saints au fil des siècles

Outre les faits exposés dans ce chapitre, et ceux que présente H. Thurston dans son ouvrage, de nombreux cas d'incorruption présentent un réel intérêt. Sans remonter jusqu'à sainte Roseline de Villeneuve (+ 1329), dont le corps se conserva intact jusqu'au XIX[e] siècle, avant d'être attaqué par les insectes - ce qui nécessita un traitement conservatoire -, quelques exemples de l'époque moderne et contemporaine peuvent donner une idée de l'importance du phénomène dans l'hagiographie. La documentation sur chaque cas est variable, suivant que les causes de béatification ont abouti ou non : dans les procédures en cours, les résultats des exhumations et reconnaissances canoniques des restes sont souvent tenus *sub secreto*, pour ne pas éveiller de curiosité malsaine, pour éviter aussi des manifestations intempestives de piété populaire et le développement d'un culte non autorisé qui nuirait au bon déroulement de la cause de béatification. Aussi ne disposons-nous parfois que de renseignements fragmentaires, d'indications très laconiques.

I
XVI-XVIII[e] siècles

Parmi les nombreux exemples qu'offre cette période, quelques-uns sont remarquablement documentés et offrent les meilleures garanties que puissent exiger la critique historique et la recherche scientifique.

Catherine du Christ (1544-1594)

Catalina de Cristo de Balmaseda y Sanmartín, carmélite, fut une compagne de sainte Thérèse d'Avila. Elle meurt en grande réputation de sainteté le 3 janvier 1594 à Barcelone. Bien que l'hydropisie et d'autres maux aient épuisé son corps, son visage recouvre dès qu'elle a expiré une beauté extraordinaire, et ses compagnes ont l'agréable surprise de sentir la suave fragrance qu'exhale le cadavre. On l'inhume le lendemain de sa mort dans un caveau creusé dans le choeur de la chapelle conventuelle - un véritable bourbier -, après que de nombreuses personnes ont eu tout loisir d'admirer le visage transfiguré et de percevoir le mystérieux parfum qui semble sortir de la dépouille mortelle. On procède à l'exhumation le 9 août 1594 - sept mois après la mort -, en vue d'une translation des restes dans un terrain moins insalubre. On retrouve, parmi les débris de vêtements pourris et mêlés de boue, le cadavre intact :

> *Tellement souple que nous lui changeons la tunique aussi souvent que nous le voulons. Les bras se remuent et on les met comme on veut ; les mains bien*

levées, comme si elle était en oraison, très droites, un peu séparées l'une de l'autre ; mais si on veut les joindre, on peut aussi le faire[631].

A cette occasion, on relève la persistance du parfum inexplicable qu'exhale le corps saint, et on note qu'il s'écoule de celui-ci une sorte d'huile odorante imbibant les linges. Le cadavre, enveloppé d'un linceul de drap, est replacé dans un coffre de bois qui reste exposé dans la chapelle conventuelle pendant des années, jusqu'à ce que le Père Général des carmes déchaux ordonne de faire procéder à une reconnaissance médicale en bonne et due forme. C'est en mars 1597. Trois médecins et trois chirurgiens parmi les plus illustres de Catalogne procèdent à l'examen du corps :

Maintenant on l'a séché, sans qu'il ait en rien connu la corruption ; mais elle a plutôt au ventre une bonne couleur, et il n'est pas si maigre que l'on ne reconnaisse encore les intestins, quand on palpe le ventre attentivement. On doit savoir qu'on ne lui a enlevé aucune partie de son corps ; elle a encore maintenant les entrailles, le foie, les poumons, le cerveau, sans qu'il y manque rien (...) Ses articulations sont telles qu'on peut lui mouvoir les bras, la tête et les jambes, et on peut ainsi l'habiller et la déshabiller. Ce saint corps a une excellente odeur à la tête et aux pieds, odeur qui paraît très aromatique et tous ceux qui viennent ont cette opinion[632].

Trois années après la mort, le corps de la moniale, qui n'a été ni éviscéré ni embaumé, présente donc des signes d'incorruption tout à fait exceptionnels. Et toujours la non moins extraordinaire exsudation d'huile suavement parfumée :

De tout le corps émane une huile ou graisse qui a la même odeur que le corps, et c'est une odeur qui, étant bonne, se sent de loin et dure longtemps dans les mains de qui touche ce saint corps, parce qu'il est toujours plein de cette graisse ou huile, elle s'attache fort aux mains et il faut les laver souvent. Les petits linges qu'on mouille avec cette graisse ont leur odeur propre et elle reste si longtemps que je n'ai pas vu de linge mouillé avec cette huile qui en ait perdu l'odeur. On ne peut comparer cette odeur à aucune chose de cette terre[633].

Le corps incorrompu est donc également *myroblite*. Le médecin chargé par ses collègues de rédiger le rapport, décrit ensuite avec précision l'état du cadavre, et surtout du visage :

C'est le visage qui a la couleur la plus sombre, parce qu'il s'y est joint le voile et beaucoup de poussière, il est resté plus sombre que tout le corps et plus maltraité, mais tout à fait entier, au point que même au bout des narines il ne manque ni peu ni beaucoup. Les yeux sont secs, parce qu'on a séché

631 - Efren DE LA MADRE DE DIOS, o.c.d., *Mère Catherine du Christ, la compagne inséparable de sainte Thérèse*, Paris, Cerf, 1990, p. 213.

632 - *Ibid.*, p. 218 - Information juridique du Dr Jeronimo Juan Ruig, 19 mars 1597.

633 - *Ibid.*, pp. 218-219 - Même document.

l'humidité qu'ils avaient, mais pour le reste ils sont entiers, conservent les mêmes proportions que sur un être vivant, sans être très enfoncés, mais plutôt bien proportionnés. Les sourcils, les paupières et les cils sont extrêmement beaux, sans qu'il y manque un poil. Sur la tête aussi, pas un cheveu ne lui manque (...) Elle a la bouche toute fermée, on peut la lui ouvrir, et elle montre les dents très blanches et fermes ; de la bouche et du nez sort une odeur extrêmement bonne. Le corps est tout entier couleur de datte, bien qu'en certaines parties il soit plus blanc, comme sur la poitrine et le ventre [634].

A l'unanimité, les six praticiens déclarent la conservation du corps totalement inexplicable, n'hésitant pas à la qualifier de miraculeuse. On replace la précieuse relique dans son coffre que parfois - très rarement - on ouvre pour satisfaire la dévotion de tel ou tel personnage muni d'une autorisation des supérieurs ecclésiastiques ; ainsi, le 29 juin 1601, en présence des souverains espagnols et de leur suite. Le cadavre est toujours dans le même état. Les choses auraient pu en rester là, s'il n'avait pas régné dans l'Eglise un attrait frénétique pour les reliques. Mentalité qui peut nous sembler aujourd'hui quelque peu morbide et qui, surtout, a conduit à de regrettables excès : pour contenter toutes les communautés ou toutes les églises qui revendiquaient l'honneur de posséder un « souvenir » d'un saint personnage, on n'hésitait nullement à disperser les ossements de ce dernier, et même à dépecer son cadavre s'il s'était conservé intact. C'est d'abord le monastère des carmélites de Pampelune, première fondation de Catherine du Christ, qui fait valoir ses droits à posséder le saint corps. Les pères carmes accèdent à ce voeu pieux : au mois d'avril 1604 - dix ans après le décès de la moniale -, le cadavre toujours incorrompu est déposé dans un nouveau coffre de bois qui est emporté vers la Navarre, non sans que le prieure de Barcelone ait

coupé secrètement un morceau de chair d'un côté, au-dessus du genou, parce qu'on lui avait conseillé de le faire et (...) ils l'avaient mis dans une petite boite brodée, derrière une plaque de verre [635].

C'est la première étape des tribulations que va désormais subir le corps saint. En 1626, pour consoler les carmélites catalanes de la perte qu'elles ont faite du cadavre de leur vénérée prieure, les moniales en détachent, pour le leur envoyer, *le bras gauche, à partir du coude, le retirant avec la main tout entière* [636]. Puis, toujours en 1626, il faut contenter à leur tour les soeurs de Medina : on sectionne le reste du bras gauche, depuis le coude jusqu'à la clavicule. Ces reliques se conservent tout aussi bien que le reste du corps, puisque, en 1655, ce bras

634 - *Ibid.*, p. 219 - Même document.

635 - *Ibid.*, p. 231.

636 - *Ibid.*, p. 232.

est aujourd'hui plein de chair, pas aussi fraîche que lorsqu'on l'apporta, mais couleur de datte, avec une excellente odeur, et si léger qu'en le voyant un grand médecin dit que c'était chose miraculeuse[637].

Qu'on aille surtout pas imaginer un quelconque esprit de lucre derrière cet appétit de reliques ! Le corps, non plus que les fragments du bras, n'ont jamais été exposés à la vénération du public, et rares étaient les personnes « du siècle » qui connaissaient alors le prodige d'incorruption dont ils étaient l'objet. Toutes ces pieuses moniales n'étaient mues que par le désir de posséder et de contempler un support concret à leur dévotion envers la servante de Dieu.

En 1644, suite au décret d'Urbain VII réglementant le culte public des saints, le Père Général des carmes déchaux ordonne que soit enterré le corps de Catherine du Christ. On l'inhume dans la terre humide du cloître. En 1650, dans la perspective de l'ouverture d'une cause de béatification - motivée par les nombreuses faveurs attribuées à l'intercession de la servante de Dieu et par une *fama sanctitatis* qui va croissant -, on procède à la translation du corps dans une niche prévue à cet effet dans le choeur des religieuses : coffre et vêtements ont pourri dans le sol gorgé d'eau, mais le cadavre est toujours intact et suavement odorant. Il est séché, nettoyé et placé dans un nouveau coffre. Cinq ans plus tard, on procède à une nouvelle récognition ; outre la persistance de l'exquise senteur, on constate que

alors que le reste du corps avait quelque chose de la couleur fauve, le ventre était plus blanc, et tout le corps se conservait avec cette intégrité et cette continuité qu'il avait toujours eues, puisque, quand on remue un pied, tout le corps bouge [638].

Une relation détaillée de la même époque (1656) apporte des précisions supplémentaires sur l'état de conservation du saint corps ; en effet, l'historien Miguel Bautista de Lanuza affirme l'avoir vu

incorrompu et maniable, mais avec une odeur très suave ; les cheveux courts de la tête si solides que, même en tirant dessus, on ne pouvait en arracher un seul, bien que j'aie fait des essais opiniâtres. Les sourcils sont fermes, le nez sans laideur, tiré. Je découvris, solides, petites et très blanches, les dents ; et tout le visage était couleur de datte. Elle avait la main droite dans la posture de donner la bénédiction. Il lui manquait entièrement la main et le bras gauches. Elle montrait également les pieds, joints et entiers. D'eux, de la main droite et de la tête émanait un parfum (si) aromatique (...) Quand je serrais quelquefois le bout des doigts, la chair devers le cou se creusait, comme si cela avait été un corps vivant [639].

637 - *Ibid.*, p. 234 - Témoignage de Mère Ana de Santa Teresa, prieure de Medina.

638 - *Ibid.*, p. 236 - Relation de la Mère Fausta Gregoria, 30 septembre 1655.

639 - *Ibid.*, p. 237.

Enfin, bien plus tard - le 25 février 1927 -, il y a une nouvelle récognition des restes :

Le corps est indubitablement incorrompu, la peau conservant sa flexibilité, surtout dans la partie supérieure, au front. Il conserve la mobilité des articulations, principalement des hanches, on pourrait faire sur elle l'épreuve très singulière de la mettre debout. Les tendons sont conservés en parfait état, et les muscles, certes atrophiés, mais non pas pourris, car on ne voit aucun signe de corruption. Excellente est sa peau, noircie par les années, ainsi que sa blanche dentition, comme la meilleure des personnes vivantes [640].

En 1981 a eu lieu une dernière reconnaissance canonique et médicale de ce cadavre extraordinaire, qui se conserve toujours intact depuis plus de quatre siècles. Le médecin légiste, docteur Luis del Campo, de Pampelune, a noté dans son rapport :

Ce qui mérite d'être souligné : peau claire, parcheminée au toucher et molle en certaines zones que l'on palpe (menton et visage). La peau semble tannée et très peu sonore à la percussion. La couleur, sur la totalité de l'épiderme, n'est pas translucide, elle est sans craquelures, variant du gris très sombre au noir, montrant une légère différence de couleur entre les parties couvertes et les parties visibles (...) globes oculaires desséchés, sans gonflement, paupières entrouvertes, de même que la bouche, affleurant une dentition brillante et entière, au moins pour la partie visible des maxillaires supérieur et inférieur. Nez rectiligne, avec des orifices ronds, un peu larges. La main droite en position pontificale, si vous permettez l'expression, raide et avec les doigts rigides, pleinement rectilignes et séparés l'un de l'autre. Toute la structure anatomique, dorsale et palmaire, est observable, y compris les lunules des ongles. La main et le poignet forment un angle droit, proche des 90 degrés. Le coude étant plié, émerge et se détache de l'avant-bras montrant son front. Les deux pieds et les chevilles, aisément visibles sous la robe qu'elle porte, entiers, parfaits, momifiés. Anatomie parfaitement dessinée en toutes ses structures (...). On a examiné les parties recouvertes par ses vêtements. Ce sont les propres formations, momifiées, qui appartiennent à un cadavre féminin. Les muscles, les tendons, les bourrelets osseux, sont propres aux phénomènes de dessiccation, diminution de volume, typiques des momies très anciennes - des siècles après la mort. On ne la pèse pas, par crainte de la fragmentation, mais la palpation laisse supposer une énorme perte de volume et de poids du corps [641].

Les examens effectués par le médecin légiste lui permettent de formuler la conclusion suivante :

640 - *Ibid.*, p. 237.

641 - *Ibid.*, pp. 223-224 - Procès-verbal du 18 novembre 1981.

Le cadavre a été totalement et spontanément momifié. Si l'on veut, incorrompu, en raison de l'inexistence du processus ordinaire de destruction cadavérique par la putréfaction [642].

Il est certain que le praticien utilise le terme momification à défaut d'un autre plus adéquat. Ce que nous savons de l'histoire de ce cadavre - étape par étape - montre à l'évidence qu'il n'y a pas eu un processus naturel de momification proprement dite, ce que souligne un autre spécialiste :

Le cadavre de la Mère Catherine du Christ est, à mon avis, un cas d'incorruption miraculeuse. Je n'y ai pas trouvé le moindre vestige de momification artificielle. Cela n'a aucun rapport avec la saponification. Il n'y a non plus aucune ressemblance avec la momification, comme par exemple par l'absence totale d'air, par l'effet de la chaleur et de la sécheresse ambiante ou par la présence du champignon Hypha bombinica pers, etc. [643].

Le miracle ne consiste pas du tout en l'actuelle conservation du corps, qui a subi un processus *tardif* de dessiccation et en partie de corification :

Dans l'état actuel du cadavre, il est logique et naturel qu'il se conserve sans modifications notables. Ce n'est pas là qu'est le miracle. Le miracle consista en ce qu'il ne souffrit pas la corruption dans les premiers jours, mois et années après la mort. Ce qui reste maintenant sec, cartonné, noirci, etc., sert d'incontestable témoignage du fait que le cadavre n'a pas subi de corruption. Je fais remarquer ce détail parce que certains spécialistes n'acceptent pas comme miracle l'incorruption, pour l'unique raison que ce serait un miracle continué. Ce n'est pas le cas [644].

En effet, le miracle d'incorruption est ponctuel : il consiste en la suspension, pendant un laps de temps plus ou moins, long, du processus naturel et irréversible de la putréfaction cadavérique. Dès lors que la loi naturelle est dépassée, transgressée, la réalité du miracle peut être établie, quitte à ce qu'ensuite la nature recouvre ses droits. Cela explique que de nombreux corps de saints personnages, ayant été retrouvés incorrompus des mois ou des années après leur décès, et sans qu'aucune cause naturelle puisse expliquer cette conservation insolite, commencent à se putréfier ou à se momifier à partir du moment où la réalité du prodige a été mise en évidence. Il n'est aucun exemple d'un corps saint qui se serait conservé indéfiniment aussi souple et frais qu'au lendemain de la mort. Tôt ou tard, un processus naturel de décomposition ou de dessiccation se substitue au prodige ponctuel que constitue l'absence de putréfaction dans les délais où celle-ci se produit immanquablement. L'incorruption n'est pas un « miracle

642 - *Ibid.*, p. 224.

643 - *Ibid.*, pp. 221-222 - Rapport du 27 octobre 1981, du père Oscar Gonzalez-Quevedo, du Centre latino-américain de parapsychologie de Sao Paulo (Brésil).

644 - *Ibid.*, p. 222.

continué », mais un *prodige* ponctuel qui a valeur de signe et en quoi l'Eglise reconnaît parfois un authentique miracle.

MADELEINE DE SAINT-JOSEPH (1578-1637)

Voici encore une carmélite. Les cas d'incorruption sont relativement nombreux dans cet ordre religieux, comme si l'exemple de sainte Thérèse d'Avila (cf. H. Thurston, op. cit., p. 302) se répercutait dans les plus saintes de ses filles jusqu'en cette ultime particularité.

Madeleine du Bois de Fontaines est la première prieure française du premier monastère de carmélites réformées (déchaussées) établi en France. Après sa mort, le 30 avril 1637, au monastère de Paris, des centaines de personnes venues lui rendre un dernier hommage constatent que le corps a conservé toute sa souplesse : il la gardera jusqu'à l'inhumation.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre 1644, les carmélites procèdent à l'exhumation de leur ancienne supérieure, dont on envisage déjà la béatification. Elles trouvent, dans la terre du cloître qui est réputée détruire rapidement les cadavres qu'on lui confie,

> *Le corps en partie consumé, les os néanmoins entiers et beaucoup de chairs qui, dans leur corruption même, n'avaient aucune mauvaise odeur (...) on tira ce précieux dépôt de son ancien cercueil et on le remit dans un nouveau, et l'on écrivit le nombre des ossements que l'on y renferma, n'en ayant ôté aucun, ni pour l'honorer en particulier, ni pour en donner comme des reliques. On fit sécher les chairs au soleil sans user d'aucun baume ni autre conservatif ; elles se sont gardées saines et sans corruption telles qu'on les trouvera dans le coffre*[645].

Cette relation fut écrite en 1682, année où les restes de la vénérable prieure se conservaient dans le même état. On doutera fortement que l'Eglise voie dans la relative incorruption des chairs - exposées de surcroît à un étrange boucanage au soleil - l'ombre d'un quelconque miracle. Le cas est intéressant, tant comme illustration des mentalités religieuses de l'époque, que pour montrer à quelles pratiques déroutantes on soumettait alors les restes des saints personnages. Il est probable que les bonnes religieuses auront, pour leur part, été convaincues du caractère miraculeux du phénomène.

Le 19 avril 1652 mourait à Varsovie Mère MARIE-THÉRÈSE MARCHOCKA (1603-1652), première prieure polonaise des carmélites établies en Pologne. Son corps a été retrouvé intact plusieurs années après son décès, il était toujours bien conservé en 1818. Il est, à l'heure actuelle, toujours incorrompu, mais momifié, un peu comparable dans son aspect à celui de Marie du Christ.

645 - [Anon.], *La Vénérable Madeleine de Saint-Joseph, Première prière française du premier monastère des Carmélites Déchaussées en France (1578-1637)*, Carmel de l'Incarnation, Clamart, 1935, pp. 577-578, et note 30, p. 578.

Jeanne-Charlotte de Bréchard (1580-1637)

La même année que Madeleine de Saint-Joseph, meurt à Riom la visitandine Jeanne-Charlotte de Bréchard, compagne de sainte Jeanne de Chantal. Les religieuses constatent que le corps de la défunte - que de son vivant elles considéraient à juste titre comme une sainte - reste « souple comme celui d'un enfant » jusqu'au moment où elles le mettent en bière. En 1644, les visitandines déménagent, et leur supérieure a à coeur de faire transférer dans le caveau du nouveau monastère les restes des cinq soeurs qui reposent dans l'ancien cimetière de la communauté, rue de l'Âne-Vert.

Au jour fixé pour la translation, qui doit se faire en grand secret, une senteur exquise se répand dans le nouveau monastère. Dans la soirée, les ouvriers requis pour l'ouvrage exhument six cercueils, que l'on retrouve en assez bon état, sauf l'un d'eux dont un coup de pioche maladroit éventre les flancs pourris. Mal fixé sur la charrette, il est de plus écrasé par la lourde bière en plomb de la bienfaitrice du monastère. Les cercueils ayant été déposés dans le choeur de la nouvelle chapelle, une odeur suave s'élève de celui qui est défoncé et à moitié pourri. On l'ouvre et on y découvre avec émerveillement le corps intact de Jeanne-Charlotte de Bréchard :

> *N'était le déplaisir que nous eûmes de voir que les hommes, en montant sur le char avec leurs sabots pour mettre les autres corps, avaient mis les pieds sur celui de notre Bienheureuse Mère, en sorte qu'ils en avaient écrasé tout le visage et rompu les os de ses doigts et de ses mains, tout le reste était tout entier (...) Comme il sortait beaucoup de sang de la rupture des os, quelques-unes de nos Soeurs en prirent, et y firent toucher du satin et de la toile blanche, qui furent aussitôt teints de sang très vermeil* [646].

C'est, jour pour jour, sept ans après le décès de la visitandine, dont le corps incorrompu entame, sous de bien fâcheux auspices, une carrière des plus étonnantes. Sans compter qu'au moment où le cadavre est descendu dans le caveau neuf, l'ouvrier

> *le fit avec une rusticité digne de son métier. Il y eut même un maçon qui donna un grand coup de pied à la tête de la Vénérable Mère : il en sortit de l'eau* [647].

Ces émotions passées, les religieuses enfin seuls peuvent à loisir contempler le corps resté intact :

> *C'était pour nous un bonheur de voir ce saint corps, que nous considérions avec joie et révérence sans pouvoir nous en séparer. Il était fort peu changé et presque aussi blanc et palpable que le jour où il avait été enterré. On ramassa les doigts que l'on posa sur elle, et l'on vit l'endroit où on lui avait fendu le visage dans le transport, d'où il sortait une eau rousse. Il nous semblait à tou-*

646 - Edouard Everat, *Vie de Jeanne-Charlotte de Bréchard*, Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, publié par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, 1938, fascicule supplémentaire du 3e trimestre, p. 239.

647 - *Ibid.*, p. 239.

tes la voir encore en vie. Rien n'était changé à sa taille ; en sorte que ceux qui l'avaient vue autrefois la reconnaissaient de suite. Elle répandait une odeur douce et suave qu'elle conserva. On trouva sa croix de bois aussi neuve que lorsqu'on l'enterra, quoique ses habits fussent entièrement pourris [648].

Puis c'est la paix du tombeau du moins ce devrait l'être. A peine la tombe refermée, d'étranges manifestations perturbent la vie conventuelle : coups violents frappés au-dessus de la sépulture, dans les dortoirs et les couloirs, bruits de pas, apparitions de la défunte. Les soeurs, affolées, croient lire en ces extravagances la volonté de la morte d'être inhumée plus décemment. La supérieure se moque de ces « rêveries », jusqu'à ce que dans la nuit du 23 janvier 1645 elle assiste, impuissante et atterrée,

depuis onze heures du soir jusqu'à deux heures après minuit (...) à des choses si particulières et si étonnantes qu'il lui fut impossible de rester au lit le reste de la nuit [649].

Elle fait procéder séance tenante à l'exhumation, en présence d'un médecin qui déclare surnaturelle la conservation du corps :

On trouve notre Vénérable Mère sous un égout, surnageant sur l'eau. Sa bière et ses habits étaient entièrement pourris et moisis ; le voile était collé sur son visage, aussi bien que le suaire sur tout son corps. Il fallut lui faire une robe (...) Nous trouvâmes le corps fort gâté et noirci, mais toujours dans son entier [650].

Epuisée mais soulagée, la supérieure - qui n'a jamais voulu rien dire de ces « choses si tonnantes » - s'imagine qu'enfin tout est rentré dans l'ordre. Mais des grâces de guérison étonnantes s'étant ajoutées au prodige de l'incorruption, Mgr de Maupas, évêque du Puy, procède avec le vicaire général de Clermont-Ferrand, qui est fort incrédule, à la visite canonique du monastère de la Visitation ; accompagné de médecins, il leur fait examiner et même autopsier le cadavre de la religieuse. Tous sont témoins de faits merveilleux : le corps, d'une souplesse remarquable, exhale des parfums suaves et, sous le bistouri des praticiens, un sang frais s'écoule. Huit ans après la mort, le corps est

intact, pesant, sans altération de la disposition des viscères intérieures, répandant une odeur agréable. D'un de ses doigts, l'index, coula du sang, qui teignit les linges d'une couleur aussi vive que s'il fût sorti d'un corps vivant à l'ouverture d'une veine. C'est sans doute un fait étonnant, mais il est absolument vrai [651].

648 - *Ibid.*, p. 239-240.

649 - *Ibid.*, p. 242.

650 - *Ibid.*, p. 242.

651 - *Ibid.*, p. 245 - Rapport du Dr Dumas.

Le 17 octobre 1708, l'évêque de Clermont ordonne une nouvelle visite canonique et médicale, et les médecins sont stupéfaits :

Le visage (...) a été fort défiguré par un fossoyeur qui donna, par-dessus la bière où ce corps était enfermé, un coup de pied qui en brisa les planches et lui endommagea fort le nez, et selon toute apparence le côté droit du visage, car la peau se soutient dans son entier du côté gauche. Elle est encore souple et obéit au doigt. Le front est garni de sa peau en quelques endroits, et les yeux se sont conservés dans toute l'étendue qu'occupent les muscles occipitaux et sur les tempes ; cette même peau paraît sèche en quelques endroits de la partie supérieure du crâne. Nous avons trouvé des dents à la mâchoire supérieure, et une à l'inférieure du côté droit. La lèvre inférieure est presque entière, souple, et ne résiste. La tête tient ferme à son col, lequel est recouvert dans presque toute sa circonférence de la peau, au travers de laquelle on aperçoit par le toucher la direction des muscles. Le muscle qui est au côté gauche est entièrement caché sous la peau. Celui qui est au côté droit paraît avoir été coupé, peut-être par le même coup de pied qui emporta le nez et put avoir endommagé le visage du même côté ; mais ce petit défaut sert à publier avec plus de vraisemblance la conservation miraculeuse du corps de cette Révérende Mère, parce que la portion de ce muscle qui tient encore au sternum est fort souple. La peau qui couvre entièrement la poitrine est encore pliante ; mais on doit faire une attention particulière à la graisse dessous, laquelle a conservé la blancheur et l'onctuosité qui lui sont naturelles, de sorte qu'elle engraisse les doigts quand on la broie un peu nous avons trouvé une bourse qui renferme le coeur et qu'on nomme péricarde, fort entière, les muscles intercostaux fort sains. La plèvre n'a presque rien perdu au toucher de cette douceur qui lui est naturelle ; les vertèbres gardent encore leur figure et leur solidité [652].

Force est d'admettre qu'une telle conservation du corps au bout de 71 ans après la mort est tout à fait exceptionnelle, surtout quand on connaît les péripéties qu'a dû affronter le cadavre. Entre-temps s'est manifesté également un phénomène de myroblitie (en 1699 au plus tard), tandis que n'a jamais cessé l'émanation de parfums exquis. Entre-temps aussi, la fureur de posséder quelque relique a passablement mutilé le corps saint :

Notre Bienheureuse Mère de Bréchard est tout entière, excepté les yeux, la langue, quelques dents et les deux mains qui lui manquent. Elle a les pieds et le bout du bras un peu secs, à cause de l'air, parce qu'autrefois on la changeait de linge et d'habit pour distribuer ce que l'on ôtait de dessus elle ; mais le reste de son corps est palpable et souple comme s'il vivait [653].

Puis vient la Révolution. Le cadavre est littéralement pillé par des dévots indiscrets, puis mis à l'abri dans le caveau des religieuses : il a, jusqu'alors, été conservé dans une châsse vitrée placée dans le choeur de la

652 - *Ibid.*, pp. 250-251 - Rapport des médecins.

653 - *Ibid.*, p. 253 - Lettre de soeur Madeleine-Victoire Farges Demericours, décembre 1762.

chapelle. En 1805, déjà fort mutilé, il tombe en poussière dès qu'on le touche, et les ossements s'éparpillent, au point que les religieuses doivent les disputer aux fidèles pour en recueillir une partie ! Ainsi prend fin ce *miracle ponctuel*, qui a quand même duré plus d'un siècle et demi.

Maria Anna Josefa Lindmayr (1657-1726)

Nous voici ramenés au carmel, avec la religieuse munichoise Maria Anna Josefa Lindmayr. Elle décède le 6 décembre 1726 à l'âge de soixante-neuf ans, vénérée comme une sainte par toute la Bavière. Entrée assez tard au Carmel, elle connaissait depuis longtemps une contemplation élevée, que signalaient de nombreuses grâces extraordinaires : extases et visions, stigmates - parfois visibles -, transverbération du coeur, don de prophétie, relations exceptionnelles avec les âmes du Purgatoire, etc. Comme sainte Thérèse d'Avila, dont elle a été la digne fille, elle est morte dans un transport d'amour, sans agonie, en pleine conscience, ainsi qu'elle l'avait prédit. Une heure après le décès, le corps est déjà si raide qu'on ne peut aucunement le mouvoir. Se voyant dans l'impossibilité de procéder à la toilette funéraire, les soeurs ont recours à l'obéissance : la prieure donne obédience à la défunte de se laisser faire, et aussitôt le corps recouvre son entière flexibilité. Six jours entiers, il reste exposé à la vénération de la communauté sans présenter le moindre signe de corruption. Les membres et les articulations ont conservé leur souplesse, les chairs sont fermes et flexibles. Le sixième jour, alors que les supérieurs ecclésiastiques ont ordonné que l'on procède à l'inhumation, des manifestations étonnantes retardent la mise en terre. Les stigmates, jusque-là restés invisibles, se mettent à saigner au point de détremper les vêtements. Comme le phénomène se prolonge, associé à d'autres, on fait venir - le huitième jour après la mort - le docteur Temperer, médecin de la cour des Wittelsbach, qui a soigné la vénérable moniale de son vivant. Abasourdi par ce qu'il constate, il fait appel à deux autres médecins et à trois chirurgiens, en vue de procéder à un examen officiel. Toute la communauté et six pères carmes sont témoins de ce que les hommes de l'art ont noté dans leur rapport !

1. Les plaies stigmatiques qu'elle avait de son vivant aux deux bras sont parfaitement fraîches et saignent en abondance.

2. Le corps entier est d'une merveilleuse flexibilité.

3. Tous les membres sont très beaux, translucides, comme l'est une main exposée le soir devant une flamme, avec la même couleur d'un beau rose.

4. La bouche, qui auparavant était close, est à présent bien ouverte ; l'intérieur en est d'un beau rouge, notamment la langue.

5. On peut voir sur le front une rougeur remarquable, avec une tuméfaction et une plaie ensanglantée du côté gauche.

6. Les lèvres sont comme du corail, fraîches et rouges, comme chez une personne en parfaite santé.

7. Aux mains et aux pieds sont apparues des marques rouges d'une forme admirable, larges de deux doigts [654].

Le onzième jour après le décès, les médecins font de nouvelles découvertes. Jusqu'alors, le corps s'est conservé dans le même état, devenant de plus en plus beau :

On trouva toute la poitrine d'une couleur rose, comme d'une personne vivante. Mais le plus extraordinaire fit que l'on remarqua sur le côté droit du corps, entre la quatrième et la cinquième côte, deux marques incurvées rouge-sang, longues d'un doigt, accolées aux extrémités, laissant entre elles un espace de deux doigts ; le chirurgien incisa l'une d'elles, et il en coula du sang tout frais [655].

On procède alors à l'ouverture de la cage thoracique :

On ne perçut pas la moindre odeur de décomposition. Le coeur était d'une extraordinaire grosseur et fort dilaté. Les chirurgiens l'ouvrirent, mais à peine eurent-ils pratiqué une incision, qu'il en jaillit du sang ; on le recueillit dans un flacon. Tous furent d'avis que la taille et la position du coeur excédaient de loin les lois naturelles. Ils furent également d'avis que tous ces phénomènes étaient d'ordre surnaturel [656].

Le 17 décembre 1726, douzième jour après la mort de la carmélite, on se résout à inhumer son corps incorrompu : placé dans un cercueil tout simple, il est déposé dans un loculus de la crypte conventuelle. Quand, le 6 mai 1748, on effectue la première exhumation en vue de la reconnaissance des restes, on ne trouve plus que le squelette et des fragments de l'habit monastique, ainsi que le sang coagulé dans le flacon où on l'a recueilli et qui a été posé à côté du corps. Assurément, l'incorruption n'est pas un miracle continué.

Trois Rédemptoristes

Cesare Sportelli (1701-1750), compagnon d'Alphonse de Liguori, est mort bien avant lui, âgé d'à peine quarante-neuf ans. On l'a inhumé sans avoir rien noté de particulier. Quatre mois seulement après son décès, on doit ouvrir sa tombe pour des raisons de salubrité : son corps est retrouvé intact, parfaitement souple. On l'enterre de nouveau. En 1750, il faut de nouveau exhumer ses restes, la nouvelle sépulture s'étant révélée aussi insalubre que la première :

Il était tombé beaucoup d'eau sur le cercueil, que l'on ouvrit. Les vêtements étaient pourris, mais le corps demeurait incorrompu et sans aucune

654 - Bonifatius Günthner, o.c.d., *Maria Anna Josefa Lindmayr : Prophetin Gottes und Helferin der Armen Seelen*, Jestetten, Myriam Verlag, 1976, p. 236.

655 - *Ibid.*, p. 236.

656 - *Ibid.*, p. 236.

mauvaise odeur. Pour s'assurer du caractère extraordinaire de cette conservation du cadavre, on pratiqua une incision à la cuisse, et une autre au gros orteils, et les chairs apparurent fraîches et morbides[657].

Enfin, en novembre 1753, lors de la translation des restes dans un nouveau tombeau, l'évêque de Nocera institue une commission canonique et médicale pour la reconnaissance du corps :

Le cercueil ayant été ouvert, on trouva de nouveau les vêtements usés et pourris, mais le corps était entier et flexible, aussi beau que celui d'une personne vivante, sans la moindre mauvaise odeur, mais au contraire parfumé. L'émerveillement fut encore plus grand quand on observa que les viscères étaient également incorrompus et que le ventre conservait encore toute son élasticité. On ouvrit encore une veine au bras et, pour la gloire de Dieu et l'honneur du serviteur de Dieu, il en jaillit un sang tout vif[658].

Les médecins ayant déclaré naturellement inexplicable cette conservation du corps, l'Eglise en a reconnu le caractère miraculeux. Par la suite, le cadavre a subi la loi commune.

GERARDO MAJELLA (1726-1755), un confrère et contemporain de Cesare Sportelli, présente quelques années plus tard de remarquables phénomènes *post mortem*. Ce simple frère lai, mort à l'âge de vingt-neuf ans le 16 octobre 1755, a acquis une précoce réputation de thaumaturge. Il est vrai que sa brève existence est une des plus stupéfiantes qui soient, marquée de prodiges extraordinaires : lévitations, fragrances et luminosités insolites, invisibilité, relations étonnantes avec son ange gardien [659], ne se comptent plus dans sa vie.

A peine a-t-il expiré que son visage se transfigure d'une façon extraordinaire, tandis que le cadavre exhale une odeur exquise, que l'on a déjà sentie par intermittences durant sa dernière maladie, et qui embaume le couvent durant plusieurs jours. Le corps reste souple et beau pendant deux jours entiers, ne présentant aucun indice de corruption, et une abondante sueur parfumée ruisselle sans discontinuer du front du défunt. D'une incision pratiquée à une veine du bras le lendemain de la mort, il coule un sang parfumé ; au moment où on met le corps en bière, du sang jaillit encore de la plaie, toujours aussi odorant.

La réputation de sainteté du jeune religieux ne cessant de s'étendre, et les miracles attribués à son intercession se multipliant, on initie en 1843 la procédure ordinaire en vue de la béatification. On procède alors à la reconnaissance canonique des restes. Seul subsiste le squelette :

---

657 - [Anon.], *Compendio della vita del Servo di Dio Padre D. Cesare Sportelli, della Congregazione del SS. Redentore*, Avellino, Istituto tipografico dell'Orfanotrofio, 1895, p. 123.

658 - Ibid., p. 124.

659 - Au sujet de la familiarité qu'entretiennent certaines personnes avec le monde angélique, on lira avec intérêt le livre de Pierre JOVANOVIC *Enquête sur l'existence des anges gardiens nouvelle version 600 pages*, Ed. Le Jardin des Livres, Paris, 2001, véritable somme sur la question.

Tandis que les médecins les examinent et les comptent, les déposant un à un dans le bassin, ces ossements blanchis et desséchés se couvrent tout à coup de gouttes semblables à celles de la rosée. La rosée merveilleuse est si abondante qu'elle emplit le bassin au point de le faire déborder, elle se répand sur la table et jusque sur les dalles de la chapelle. L'émotion des assistants est profonde : d'un seul mouvement, nous nous jetons à genoux [660].

Le prodige se renouvelle en 1892 lorsqu'on procède à une deuxième reconnaissance canonique des ossements, qui ont été conservés dans un coffre doublé de plomb. Est-il possible de donner une explication naturelle à cette brève, mais exceptionnelle, incorruption du corps et à ce phénomène de myroblitie ?

Enfin, on ne peut passer sous silence le cas de la fondatrice des religieuses rédemptoristines, la vénérable MARIA CELESTE CROSTAROSA (1696-1755). Morte sereinement, sans qu'aucune maladie l'ait conduite au tombeau, s'étant endormie sereinement en Dieu au moment où - venant de communier - elle se faisait lire le récit de la Passion selon saint Jean, elle est restée dans la mort souple et fraîche, exhalant un parfum des plus suaves. Juste avant les obsèques, le cadavre a remué un bras pour faire, à la demande se son confesseur, un signe de croix *post mortem* en présence de nombreux témoins.

Conformément à l'usage du monastère, le corps a été enfermé dans un cercueil que l'on a posé sur des tréteaux, dans la crypte mortuaire. C'est ainsi que sont inhumées les religieuses, se retrouvant comme en une sorte de dortoir funèbre. Malgré l'humidité du lieu, le cadavre se conserve remarquablement, ainsi que le constatent les religieuses qui, à chaque fois que se produit un décès dans la communauté, en profitent pour changer l'habit de leur fondatrice et pour contempler ses traits :

Le 1er janvier 1785, on voulut changer ses vêtements. La chemise étant collée à la jambe droite, on l'en détacha, et alors le sang se mit à couler avec une telle abondance que les mains des religieuses en étaient toutes ruisselantes [661].

Trois ans plus tard, des manifestations similaires se produisent :

Le 1er septembre 1788, lors d'un nouvel examen, on s'aperçut que le linge qu'on avait étendu sur le visage trois ans auparavant, était rempli de sang, surtout à l'endroit qui correspondait à la bouche. A cette même occasion, on vit couler du nez un sang vermeil. Acte fut dressé de ce fait, devant trois notaires, par Mgr Saggese, évêque de Montepeloso, alors chanoine de cette église majeure et vicaire dudit monastère du Saint-Sauveur [662].

---

660 - P. DUNOYER, *Vie de saint Gérard Majella, Rédemptoriste*, Paris, Librairie Saint-Paul, 1925, p. 427 - Témoignage de Mgr Giuseppe Consenti, c.ss.r., évêque de Nusco, témoin oculaire des faits.

661 - P. J. FAVRE, c.ss.r., *Une grande mystique au XVIIIe siècle : la Vénérable Marie-Céleste Crostarosa*, Paris, Librairie Saint-Paul, 1931, p. 430 - Rapport du chanoine Ricciardi au cardinal Firrao, 10 janvier 1809.

662 - *Ibid.*, p. 430 - Même document.

Le narrateur est lui-même témoin d'un incident comparable au début du mois de janvier 1809 :

Les faits advenus en 1785 et 1788 étaient dans toutes les mémoires. Je ne pouvais donc me dispenser de descendre dans le caveau (...) Mon premier acte juridique fut de reconnaître avec les témoins l'état de l'ouverture par laquelle on y accédait. Travail ancien, absolument intact, très sec : il était indubitable que nul n'y avait pénétré depuis le dernier ensevelissement d'une religieuse, vingt-et-un ans auparavant. On décloua le cercueil de soeur Maria Celeste, en ma présence et celle de tous les confesseurs des couvents dépendant de la Curie épiscopale (par surcroît de prudence, j'avais voulu l'assistance de ces prêtres), en présence enfin de nombreux séculiers [663].

Toutes précautions ayant été prises par ce prêtre fort scrupuleux, les témoins trouvent

tout le voile et la guimpe couverts d'un sang très vif. La partie de la chemise qui, depuis les côtes, couvrait la poitrine, était pleine également d'un sang si rouge et si liquide qu'il adhérait à nos doigts et les empourprait. Le sang était plus abondant sur la partie droite de la poitrine où se distinguaient la dernière et l'avant-dernière vraies côtes, vers l'extrémité antérieure, elles aussi couvertes de sang. Très visible aussi, et très abondant, était le sang dans la région de l'occiput. Deux médecins et deux chirurgiens présents apportèrent toute leur attention à un phénomène si extraordinaire. Convaincus de l'existence et de la nature du sang, ils voulurent s'en assurer davantage par l'analyse chimique ; ils s'arrêtèrent surtout aux parties solides du sang (le cruor), et les comparèrent avec celles du sang que, sur l'heure, donna l'un d'entre eux. L'un et l'autre sangs, soumis aux mêmes examens, présentèrent les mêmes phénomènes tant de coagulation que de liquéfaction. Je ne manquai pas de faire dresser l'acte complet, authentique et solennel, de ces prodiges. Les Soeurs, très satisfaites, ôtèrent ces linges remplis de sang et remirent de nouveaux habits à leur Mère [664].

A la suite de cette enquête, le prêtre sollicite de l'autorité ecclésiastique l'autorisation de faire inhumer la dépouille mortelle de Maria Celeste dans un endroit moins humide et plus décent que ce pourrissoir, d'autant que le visage de la vénérable commence à présenter - un demi-siècle après sa mort - des indices non équivoques de putréfaction. La translation a lieu en 1809, et on remarque à cette occasion que

Le corps avait toutes les apparences de la vie, les membres étaient d'une flexibilité parfaite, aussi n'eut-on aucune peine à le revêtir de nouveaux vêtements. Le chanoine Supérieur du monastère lui intima l'ordre de faire le signe de la croix et, à la stupéfaction de tous, le cadavre fit le signe de la croix (...)

---

663 - *Ibid.*, p. 431 - Même document.

664 - *Ibid.*, pp. 431-432 - Même document.

Un chirurgien présent lui ouvrit une veine, et tous les assistants en virent s'écouler un sang vif qui coula jusqu'à ce qu'on eût fermé la blessure [665].

Finalement, le corps saint est placé dans une châsse vitrée, scellée dans l'église du monastère. Il s'y conservera, encore incorrompu - on le verra même remuer la main ou la tête, notamment le 25 juillet 1859 - jusqu'en 1930 : à cette date, le couvent est supprimé, et la dépouille mortelle de la vénérable Maria Celeste Crostarosa est inhumé dans l'église des Rédemptoristes de Foggia, où il repose dans un tombeau fermé.

FRANCESCO MARIA CASTELLI (1752-1771)

La mort prématurée - dix-neuf ans à peine - de ce jeune clerc barnabite est accompagnée de tels prodiges que, par milliers, les fidèles accourent de toute la région de Naples pour contempler le *santino* : son visage est transfiguré par une beauté indicible, et des fragrances subtiles par moments semblent monter par vagues de son corps exposé dans l'église paroissiale. L'affluence est telle que la municipalité doit poster des gardes autour de la bière pour contenir la ferveur populaire : en quelques instants, des dizaines de personnes ont coupé au cadavre mèches de cheveux, ongles et morceaux de vêtement. Bien qu'il soit mort de phtisie, personne ne craint de l'approcher.

Deux jours plus tard, le corps ne présente aucun symptôme de putréfaction. Il est souple et frais, les articulations sont flexibles, parfois il s'anime pour présenter sa main à baiser à l'un ou l'autre, ou d'un geste écarter les importuns. Il ouvre et ferme les yeux, sourit aux enfants, si bien que l'on doute qu'il soit vraiment mort. Plusieurs chirurgiens s'assurent alors de la réalité du décès. Pourtant, d'une incision pratiquée dans la main du défunt le cinquième jour après son trépas, un sang vif et vermeil coule à profusion, que l'on recueille sur des linges : un siècle plus tard, les taches de sang seront toujours aussi rouges et fraîches que s'il venait d'être épongé. Enfin, il faut se résoudre à inhumer le jeune Francesco Maria : douze jours se sont écoulés depuis le décès :

Tous purent constater que le corps du jeune homme était parfaitement flexible et que la chair était fraîche et morbide, comme si le Vénérable était encore vivant et en pleine santé. Même les roses dont on l'avait couvert au jour de sa mort étaient restées fraîches, bien qu'on fût encore dans la saison des grandes chaleurs (...) On observa sur son front, quand on lui eut ôté la barrette, un cercle rouge vif ; et un de ses oncles, prêtre savant et sans exaltation, qui se trouvait alors présent, affirma que le défunt lui avait adressé un sourire aimable.

665 - *Ibid.*, pp. 434-435 - Témoignage de Don Antonio Maria Guadagno et d'une autre personne au procès d'introduction de la cause de béatification, en 1841.

Enfin, ce corps chaste répandait un parfum céleste, au point que de nombreuses personnes s'exclamaient : « Mon Dieu ! Quel parfum ! Quelle senteur exquise ! » [666].

Si extravagants que paraissent ces phénomènes, ils ont été constatés par des dizaines de personnes ; certaines s'évanouissaient sous le coup de l'émotion, lorsque le mort agitait les mains ou souriait. On aurait mauvaise foi à révoquer en doute les affirmations de si nombreux témoins, venant de milieux et d'horizons différents, de même que les observations effectuées par les médecins, qui eurent tout loisir d'examiner le cadavre pendant plus de dix jours et d'étudier ces singuliers prodiges.

La fama sanctitatis du jeune clerc se maintient jusqu'à la Révolution française, on attribue à son intercession grâces et miracles. En 1772, on procède à la translation des restes dans l'église des barnabites à Naples, sans toutefois ouvrir le cercueil. Les destructions qu'occasionne jusqu'en Italie la tourmente révolutionnaire font perdre la trace du tombeau et, si on parvient en 1875 à en localiser l'emplacement, il s'est avéré qu'il ne restait alors plus rien de la dépouille mortelle du *santino*.

II

QUELQUES CAS AUX XIX-XXE SIÈCLES

Ces quelques exemples d'incorruption de personnes mortes en réputation de sainteté aux XIXe et XXe siècles sont loin de constituer une liste exhaustive. Ils permettront simplement au lecteur de mesurer la relative fréquence du phénomène, et d'en appréhender les diverses formes. Pour nombre de cas, encore à l'étude dans le cadre des procédures de béatifications, l'information reste fragmentaire ou très succincte, dans la mesure où les documents restent pour la plupart *sub secreto* jusqu'à la glorification des serviteurs de Dieu.

GIUSEPPE RODIO DA LOCOROTONDO, serviteur de Dieu (1773-1819). Religieux tertiaire franciscain, en Italie méridionale. Cause de béatification introduite le 7 décembre 1978. Aucun signe de corruption et remarquable souplesse du cadavre pendant une semaine après la mort. 1881, exhumation : le corps est réduit à l'état de squelette.

VINCENZO MARIA STRAMBI, saint (1745-1824). Passioniste, évêque de Macerata et Tolentino (Italie). Canonisé le 11 juin 1950. Aucun signe de corruption, flexibilité exceptionnelle du corps et souplesse des muscles et des téguments durant 8 jours après la mort. Pas de phénomène particulier par la suite.

666 - Felice SALA, *Fiore del Vesuvio - Francesco M. Castelli, chierico barnabita*, Napoli, Postulazione, 1965, pp. 142-143.

Anna Katharina Emmerick, vénérable (1774-1824). Moniale augustinienne à Dülmen (Allemagne), visionnaire et stigmatisée. Héroïcité des vertus le 24 avril 2001. Pas de manifestation notable au moment de la mort, hormis un phénomène lumineux à distance au moment où elle expira. Intacte lors de la première exhumation (clandestine) effectuée par Luise Hensel 5 semaines après la mort :

Je vis, endormie devant moi, la défunte si aimée, qui reposait parfaitement incorrompue. Ses traits portaient l'expression d'un combat épuisant, ses yeux étaient profondément enfoncés, sa bouche légèrement entrouverte (...) Je baisai son front, humide de l'air du tombeau, mais la peau en était tout à fait ferme[667].

Indices de putréfaction lors de la deuxième exhumation, 6 semaines après la mort. 1858, reconnaissance canonique des restes : le corps est réduit à l'état de squelette. 1974, translation des restes : le squelette est remarquablement conservé.

Vincenza Gerosa, sainte (1784-1847). Fondatrice des Soeurs de Charité de Lovere (Italie). Canonisée le 18 mai 1950. Aucun signe particulier au moment de la mort. 1856, reconnaissance canonique des restes : corps intact et souple. Restée intacte jusqu'en 1875, exposée dans une châsse vitrée, avant d'être inhumée définitivement dans l'église paroissiale.

Vincenzo Pallotti, saint (1795-1850). Prêtre romain, fondateur de l'Apostolat Catholique. Canonisé le 20 janvier 1963. Extraordinaire fragrance émanant du corps aussitôt après le décès, et persistant dans la chambre mortuaire durant un mois. Incorruption et souplesse du cadavre jusqu'aux obsèques, 3 jours plus tard. 1950, reconnaissance canonique des restes : corps intact, mais desséché et noirci (momification).

Anna Maria Fiorelli-Lapini, servante de Dieu (1809-1860). Veuve de Florence, fondatrice de l'institut des Saints-Stigmates. Cause de béatification introduite le 23 janvier 1918. Incorruption et souplesse du cadavre jusqu'aux obsèques, 4 jours après la mort. 1863, reconnaissance canonique des restes :

Le couvercle du cercueil était déjà pourri par l'humidité, laissant très bien voir le cadavre intact, les mains croisées sur la poitrine. Et, dans le visage noirci, les dents bien blanches. Là où l'on touchait le visage, la noirceur disparaissait, sans doute était-elle causée par les cendres dont on avait entouré le cercueil pour le préserver de l'humidité. Si le manteau et la tunique apparaissaient tels qu'ils étaient le jour de la sépulture, le voile, lui, était pourri[668].

---

667 - H. J. Seller et I. Dietz, *op. cit.*, p. 452.

668 - Maurizio Ricci, delle Scuole Pie, *Suor Anna Lapini, Fondatrice delle Povere Figlie delle Sacre Stimmate del S. P. Francesco, dette comunamente « Stimmatine » (1809-1860)*, Firenze, Ed. Scuola Calasanziana, 1938, p. 468.

PAULINE DE NICOLAY, servante de Dieu (1811-1868). Française, tertiaire franciscaine et femme ermite, morte à Jérusalem au terme d'une existence consacrée à la terre Sainte et particulièrement à Emmaüs, dont elle fonda le pèlerinage. Cause de béatification introduite le 6 mois après la mort, translation des restes à Emmaüs : le corps est parfaitement incorrompu.

GIUSEPPINA FARO, servante de Dieu (1847-1871). Jeune laïque sicilienne. Cause de béatification introduite le 8 février 1988. Aucune manifestation particulière au moment de la mort. 1872, exhumation pour des raisons sanitaires : 11 mois après le décès, le corps est retrouvé intact et parfaitement souple, mais baignant dans une grande quantité d'eau. On le vêt d'habits neufs et on coiffe les cheveux, puis on le dépose dans un cercueil vitré, dans le sanctuaire de l'Annunziata, à Pedara. 25 ans après la mort, corps intact malgré l'humidité du lieu et l'exposition à l'air libre :

Malgré les conditions fort mauvaises dans lesquelles s'est trouvé jusque-là le cadavre, il présente une conservation si parfaite des muscles et des os, que l'on peut reconnaître tous le linéaments. En effet, la peau asséchée et amincie - de couleur orangé sombre - est si bien adhérente aux muscles sous-jacents que l'on peut en compter le nombre et en suivre les contours. Si l'on appuie du doigt sur les muscles, ceux-ci fléchissent facilement, avant de reprendre leur position initiale, sans laisser aucune dépression. Il n'y a eu aucune destruction du rapport entre les parties molles et les os : les côtes, le cartilage du sternum, les phalanges et les phalangettes des doigts et des orteils sont à leur place, sans aucune dislocation, conservant la convexité et la position qu'ils ont dans un corps vivant. De même, la tête est fermement attachée au corps, tout comme les grandes et petites articulations des membres supérieurs et inférieurs maintiennent rigoureusement leurs rapports. En ce qui concerne les mouvements des articulations, je peux dire que s'ils sont abolis dans les petites, ils sont suffisamment conservés pour les grandes -coxo-fémorale et scapulo-humérale -, permettant de changer les habits du cadavre plusieurs fois par an.

Les dents sont bien conservées et chacune est fermement enchâssée dans son alvéole, bien maintenue par la gencive desséchée (...) Le plus extraordinaire est la parfaite conservation du globe oculaire droit, au point de faire croire que si on l'humidifiait, on pourrait à nouveau donner vie à ce regard éteint depuis un quart de siècle. Si l'on observe attentivement l'oeil, on peut voir le globe légèrement contracté, mais conservant parfaitement la tunique sclérotique et choroïde, ainsi que la cornée et les tissus conjonctifs. Si bien qu'à cet oeil parfait et sain ne semblent manquer que l'humeur vitrée et le cristallin pour qu'il soit vivant. L'oeil gauche est conservé comme le droit [669].

1898 : inhumation du corps intact dans un caveau de la crypte de l'Annunziata, où il repose toujours à l'heure actuelle.

669 - Rino GIACONE, *Lassù è volato un angelo - Vita di Giuseppina Faro di Pedara*, Catania, Ed. Paoline, 1975, pp. 71-75 - Rapport du Dr Giovanni Pappalardo, daté du 7 août 1896.

MARIA GIUSEPPA ROSSELLO, sainte (1811-1880). Fondatrice des Filles de Notre-Dame de la Miséricorde à Savona (Italie). Canonisée le 12 juin 1949. Aucune manifestation particulière au moment de la mort. 1917, reconnaissance canonique des restes : le cadavre est parfaitement conservé.

MARIA ANTONIA PARIS, vénérable (1813-1885). En religion *Maria Antonia de San Pedro*. Fondatrice des religieuses Missionnaires Clarétaines. Héroïcité des vertus le 23 décembre 1993. Au moment de la mort, transfiguration du visage et absence de *rigor mortis*. 1889, première exhumation : corps intact, desséché. 1920, reconnaissance canonique des restes : corps momifié.

MARIA SOLEDAD TORRES ACOSTA, sainte (1826-1887). Fondatrice à Madrid des Servantes de Marie, Ministres des Infirmes. Canonisée le 25 janvier 1970. Aucun phénomène notable à la mort. 1893, première exhumation : corps parfaitement conservé. 1901, deuxième exhumation : corps intact, bruni et desséché. 1926, reconnaissance des restes : corps bien conservé, momifié. Les médecins en dressent acte et les religieuses peuvent le manipuler pour l'entourer de bandes de soie blanche.

FRANCESCO FAÁ DI BRUNO, bienheureux (1825-1888). Prêtre italien, fondateur des Soeurs de Notre-Dame du Suffrage et de Sainte-Zita à Turin. Béatifié le 25 septembre 1988. Aucun signe particulier au moment de la mort. 1900, exhumation : cercueil pourri, mais cadavre parfaitement intact dans le linceul et les vêtements sacerdotaux eux aussi bien conservés. Le visage, qui a pris une teinte légèrement sombre, paraît celui d'un homme endormi. 1925, reconnaissance canonique des restes : le corps est réduit à l'état de squelette.

VICENTA MARIA LOPEZ Y VICUÑA, sainte (1847-1890). Espagnole, fondatrice des Filles de Marie Immaculée. Canonisée le 25 mai 1975. Cadavre conservé intact, souple et frais durant 8 jours après la mort, sans le moindre indice de corruption, malgré le cancer qui a conduit la fondatrice à la mort. Les religieuses refusent l'embaumement proposé par les médecins. 1893, première exhumation : cadavre parfaitement intact et flexible, la peau légèrement brunie. Les vêtements et la couronne de roses posée sur sa tête sont également bien conservés. 1898, reconnaissance canonique des restes : corps toujours incorrompu, la peau brunie et les articulations un peu raidies.

GIUSEPPE BENEDETTO DUSMET, bienheureux (1818-1894). Bénédictin, cardinal-archevêque de Catane, en Sicile. Béatifié le 25 septembre 1988. Absence de *rigor mortis* après le décès, fraîcheur du cadavre. 1904, exhumation :

> *le corps fut retrouvé entier, en toutes ses parties, et en bon état de conservation. Il fut dépouillé des habits qui le revêtaient et soigneusement nettoyé par le docteur Mario Condorelli Mangeri, assisté du chef fossoyeur G. B. Longo.*

Puis, revêtu d'habits nouveaux, il fut déposé dans la nouvelle bière de cyprès[670].

Le corps était à ce point bien conservé qu'on pouvait le manipuler sans la moindre difficulté :

Je pus constater que le corps fut retrouvé intact, excepté le pouce du pied droit qui s'était détaché et qui fut remis en place, si bien qu'on put le laver avec du savon et le revêtir d'habits neufs [671].

GALILEO NICOLINI, vénérable (1882-1897). Novice passioniste au Monte Argentario (Italie). Héroïcité des vertus le 27 novembre 1981. Resté souple et incorrompu pendant les deux jours qui précédèrent son inhumation. 1899, exhumation en vue de la translation des restes :

A midi, on sortit un cercueil de bois dans lequel était une bière de zinc. Quand on eut ouvert celle-ci, le cadavre du novice apparut, avec une couronne de fleurs artificielles sur la tête, vêtu de l'habit noir des passionistes orné du coeur qu'ils portent sur la poitrine. La reconnaissance fut d'autant plus facile que le cadavre était intact [672].

1921, reconnaissance canonique des restes : corps réduit à l'état de squelette.

CHARBEL MAKHLOUF, saint (1828-1898). Moine et prêtre de l'Ordre Maronite Libanais. Canonisé le 9 octobre 1977. Aucune manifestation particulière au moment de la mort. Apparitions de lumières au-dessus de la tombe dès le soir de l'inhumation et durant plusieurs semaines. 1899, exhumation : cadavre retrouvé souple et frais, légèrement pâli, comme endormi. Emission par la peau d'une abondante sueur, et par une plaie au côté, de sang clair mêlé d'eau. Conservé dans une châsse vitrée, le corps resté parfaitement incorrompu émet une « sueur » et du sang pendant de nombreuses années. 1927, inhumation dans un caveau en plan incliné, après éviscération. 25 février 1950, exsudation d'un liquide rosé à travers la paroi du caveau. Fin février 1950, deuxième exhumation : le corps, intact, souple et frais, baigne dans un abondant liquide rougeâtre qu'il émet sans discontinuer. La plaie du côté, encore vive, ne cesse de saigner. Examen médical du corps saint par les docteurs Chekri Bellan, Joseph Hitti et Théophile Maroun, en présence de l'évêque et du supérieur général de l'Ordre Maronite Libanais. 1957, amorce du processus de putréfaction et réinhumation du corps. 1977, reconnaissance canonique des restes : le corps est réduit à l'état de squelette, les os sont rougeâtres, comme teintés par la le mystérieux liquide qui découlait du corps.

---

670 - Tommaso LECCISOTTI, *Il cardinale Dusmet*, Catania, O.V.E., 1962, pp. 629-630.

671 - *Ibid.*, p. 629, note 8 - Témoignage de Giovanni Magri, archiviste diocésain.

672 - F. DELL'ADDOLORATA, *op. cit.*, p. 256.

RAFFAELE DA SANT'ELIA A PIANISI, serviteur de Dieu (1816-1901). Cause de béatification introduite le 16 mars 1950. Prêtre capucin en Italie méridionale. Aucun indice de corruption et parfaite souplesse du cadavre durant 4 jours après la mort. Du sang vif jaillit d'une incision pratiquée au doigt le 4e jour, avant l'inhumation. Emanation d'effluves odorants dans la cellule et sur la tombe du serviteur de Dieu durant plusieurs années (derniers témoignages recueillis en 1955). 1936, translation des restes ; corps incorrompu, mais momifié.

MARIA CROCIFISSA CAPUTO (1848-1903). Cofondatrice des Soeurs de Saint Jean-Baptiste, à Angri (Italie méridionale). Cause de béatification à l'étude. Aucun phénomène au moment de la mort. 1939, translation des restes : le corps, intact et souple, reste exposé durant 3 jours à la vénération des fidèles, sans manifester le moindre signe de corruption.

MARIA ASSUNTA PALLOTTA, bienheureuse (1878-1905). Religieuse franciscaine missionnaire de Marie. Béatifiée le 7 novembre 1954. Parfum suave au moment de la mort. 1913, exhumation :

> *Le corps est retrouvé intact, bien que le cercueil tombe en poussière, et malgré ce que pouvaient faire redouter les effets dissolvants du typhus* [673].

Informé, à sa demande, de tous les faits prodigieux entourant cette jeune religieuse, le pape Pie X invite la Supérieure générale de la congrégation à prendre à coeur la cause de béatification :

> *La vie de soeur maria Assunta n'a rien d'extraordinaire, ni grandes épreuves, ni faits merveilleux, c'est simplement la* via spinosa, *mais facile et à la portée de tous* [674].

GASPARE GOGGI, serviteur de Dieu (1877-1908). Prêtre de la congrégation fondée par le bienheureux Luigi Orione, dont il fut un des premiers compagnons. Cause de béatification introduite le 29 septembre 1959. Aucun signe remarquable au moment de la mort. 1925, translation des restes :

> *A travers la vitre du cercueil de zinc, on pouvait voir le visage ; il était intact, ce qui jeta dans l'admiration les personnes présentes. Don Orione (...) resta impressionné par la blancheur du col romain qui, après tant d'années et un si long séjour sous la terre, s'était conservé immaculé* [675].

1960, reconnaissance canonique des restes : le corps est toujours dans le même état de conservation apparente (le cercueil n'a pas été ouvert).

---

673 - *Le message d'Assunta*, p. 143.

674 - *Ibid.*, pp. 145-146.

675 - [Anon.], *Il Servo di Dio Sac. Prof. Don Gaspare Goggi, dei Figli della Divina Provvidenza (Don Orione), 1877-1908*, Roma, La Piccola Opera della Divina Provvidenza, 1960, p. 340.

MARIA SCHININÀ, bienheureuse (1844-1910). En religion *Maria del Sacro Cuore di Gesú*. Fondatrice des Soeurs du Sacré-Coeur en Sicile. Béatifiée le 4 novembre 1990. Aucun phénomène au moment de la mort. 1913, translation des restes dans la chapelle de l'institut : cadavre parfaitement incorrompu et souple. 1977, récognition canonique des restes : cadavre toujours intact, momifié, présentant de légères altérations aux jambes, causées par l'humidité du caveau. Le corps est alors soumis par les professeurs Del Vecchio et Scarmigliati, de Ragusa, à un traitement conservatoire qui permet de l'exposer durant 2 jours à la vénération des fidèles. Puis il est inhumé dans sa sépulture définitive.

GIACOMO VIALE, serviteur de Dieu (1830-1912). Prêtre franciscain, curé de Bordighera. Cause de béatification introduite en 1935. Aucune manifestation au moment de la mort. 1925, translation des restes dans l'église paroissiale : le cadavre, qui avait été inhumé en pleine terre, suivant la volonté du défunt, est retrouvé incorrompu mais momifié. Compte-tenu de l'extrême acidité du terrain, les médecins tiennent cette conservation pour exceptionnelle.

MARIA DELLA PASSIONE TARALLO, servante de Dieu (1866-1912). Religieuse de l'institut des Adoratrices du Saint-Sacrement, établies près de Naples. Cause de béatification introduite le 14 mars 1928. Transfiguration et rajeunissement du visage au moment de la mort, et absence de *rigor mortis*. 23 mars 1914, reconnaissance canonique et translation des restes :

> *Ayant ouvert le cercueil, on constata que le processus de momification avait conservé intact le cadavre, mais la tête fut retrouvée détachée du tronc et décomposée. Le cadavre fut revêtu de neuf et placé dans un nouveau cercueil de châtaignier*[676].

FRANCESCO SPINELLI, bienheureux (1853-1913). Prêtre milanais, fondateur des Soeurs Adoratrices du Saint-Sacrement de Rivolta. Béatifié le 21 juin 1992. Aucun phénomène au moment de la mort. 1924, translation des restes :

> *A travers la vitre du cercueil, on pouvait bien voir le visage du Père bienaimé, qui apparaissait encore intact dans ses traits ; dans l'immobilité de la mort, il ne présentait aucun signe de corruption ou de dissolution, seulement la couleur blanche de la peau avait viré au bistre. On discernait une légère couche de moisissure sur les ornements sacerdotaux, au-dessous de l'espace rectangulaire occupé par la vitre, car l'air avait pénétré à travers les minuscules fissures du cercueil. On constata également que les inévitables secousses causées par les cahots du transport et les manipulations du cercueil ne provoquaient aucun mouvement ni aucune réaction des membres, ce qui donne à penser que le cadavre avait conservé son intégrité et l'unité de sa structure. On ne releva pas la moindre trace d'odeur désagréable, si infime eût-elle été,*

676 D. FRANGIPANI, *op. cit.*, p. 275.

aux joints de la vitre, alors que le corps était resté exposé longtemps dans une atmosphère chaude et moite due à la saison fort avancée vers l'été, et augmentée encore par le grand concours de peuple : signes manifestes que le corps n'avait pas subi les atteintes de la putréfaction [677].

ADOLPHE PETIT, vénérable (1822-1914). Prêtre jésuite belge. Héroïcité des vertus le 15 décembre 1966. Aucun signe particulier au moment de la mort. 1938, translation des restes :

L'humble bière de sapin fut ouverte et, sous un linceul, la dépouille du défunt apparut, amincie et desséchée, mais dans son intégrité [678].

La conservation du corps résulte d'un processus de momification.

FRANCESCA FAROLFI, servante de Dieu (1853-1917). En religion *Maria Chiara Serafina di Gesú*. Fondatrice des Clarisses Missionnaires du Saint-Sacrement de Bertinoro (Italie). Cause de béatification introduite le 1er mai 1968. Aucun phénomène au moment de la mort. 1936, translation des restes, apparente incorruption du cadavre :

Le cercueil de bois s'effrita et tomba en morceaux ; il resta le cercueil de zinc, avec la vitre à la hauteur du visage : on y voyait encore des gouttelettes à l'intérieur, comme de l'eau condensée. Nous vîmes le corps de Mère Serafina : l'habit était tout criblé de trous ; la tête, inclinée sur l'épaule gauche, présentait le visage intact, la bouche à demi ouverte avec les dents à leur place ; la chair était encore blanche, un peu desséchée ; sur le crâne qui avait perdu ses cheveux, la couronne de fleurs artificielles était encore conservée [679].

Le cercueil n'ayant pas été ouvert, il est difficile de porter un jugement sur cette conservation du corps *post mortem*.

DAVID OKELO (1902-1918) et GILDO NIRWA (1905-1918), bienheureux. Adolescents catéchistes du diocèse de Gulu (Ouganda), mis à mort en haine de la foi. Béatifiés le 7 avril 2002. Plusieurs jours après leur assassinat à Paimol, les adolescents furent retrouvés dans la forêt. Les corps, marqués de plaies, étaient parfaitement intacts, souples et frais, inexplicablement épargnés par les fauves et autres animaux. 1926, translation des restes dans l'église paroissiale de Kighum : les corps sont réduits en cendres.

JACINTA MARTO, bienheureuse (1910-1920). Enfant, bénéficiaire avec son frère Francisco et sa cousine Lucia, des apparitions de la Vierge à Fàtima en 1917. Béatifiée le 13 mai 2000. Absence de rigor mortis et de toute trace d'incorruption durant 4 jours après la mort, le corps exhalant une subtile fragrance. 12 septembre 1935, translation des restes :

677 - P. G. BORGONOVO, *op. cit.*, p. 506.

678 - Eugène LAVEILLE, s.j., *Un semeur de joie, le P. Adolphe Petit, de la Compagnie de Jésus*, Malines, Ed. Museum Lessianum n° 42, 1943, p. 402.

679 - Anastasio Curzola, Madre Serafina Farolfi, fondatrice delle Clarisse Francescane Missionarie del Smo. Sacramento, Roma, Postulazione, 1968, p. 154.

Lorsqu'on ouvrit le cercueil, tous les assistants furent émerveillés de constater que le visage de la voyante était resté parfaitement intact [680].

1er mai 1951, translation définitive dans la basilique de Fàtima :

De nouveau, le 1er mai 1950, à l'occasion de l'inhumation définitive dans la basilique, on constata que le visage était encore parfaitement reconnaissable [681].

EILEEN O'CONNOR, servante de Dieu (1892-1921). Fondatrice à Melbourne (Australie) des Infirmières de Notre-Dame pour les Pauvres. Aucun phénomène au moment de la mort. 19 décembre 1936, reconnaissance des restes : le corps est retrouvé parfaitement incorrompu. Exposé à la vénération du public, il est inhumé dans les premiers jours de 1937 dans la chapelle de la maison-mère de son institut.

IDA CASSI, servante de Dieu (1864-1921). En religion *Agostina.* Fondatrice des Filles de Notre-Dame du Sacré-Coeur à Florence. Cause de béatification introduite le 11 décembre 1993. Aucune manifestation particulière au moment du décès. 1955, translation des restes dans la chapelle de son institut : le corps est retrouvé parfaitement intact et souple.

MARIA BERTILLA BOSCARDIN, sainte (1888-1922). Religieuse italienne de l'institut des Soeurs Dorothées. Canonisée le 11 mai 1961. Aucun signe remarquable au moment de la mort. 15 juin 1937, reconnaissance canonique des restes, le cadavre est intact et souple :

Nous l'avons soulevée dans nos bras et déposée délicatement dans un nouveau cercueil, craignant presque de lui faire mal. C'est ainsi que lui fut conservée sa première position : la tête légèrement inclinée sur l'épaule, les petites mains jointes dans l'attitude de la prière [682]

8 mars 1952, reconnaissance canonique des restes : état de décomposition avancé, mais les cheveux sont restés en place, et le squelette est complet et intact.

ADRIANO OSMOLOWSKI, vénérable (1838-1924). Franciscain d'origine polonaise, mort en Italie. Héroïcité des vertus le 1er juillet 2000. Aucun signe particulier au moment de la mort, sinon l'expression très sereine du visage. 1958, reconnaissance canonique des restes : le corps est retrouvé parfaitement incorrompu.

MARGARET SINCLAIR, vénérable (1900-1925). En religion *Mary Frances of the Five Wounds.* Religieuse clarisse écossaise. Héroïcité des vertus le 6 février

680 - Frère Michel DE LA SAINTE TRINITÉ, *Toute la vérité sur Fatima - II, Le secret et l'Eglise*, Saint-Parres-lès-Vaudes, C.R.C., 1984, p. 102.

681 - *Ibid.*, p. 102.

682 - E. URBANI, Santa Maria Bertilla Boscardin, una suora per il dopo concilio, Vicenza, Istituto Dorotee, 1984, p. 146.

1978. Aucune phénomène remarquable au moment de la mort. 28 décembre 1927, exhumation :

> *Le corps de la jeune vierge était dans le même état qu'au lendemain de sa mort, sauf une légère décoloration due selon toute apparence au voisinage des deux cadavres inhumés dans le même tombeau*[683].

MARIA DI GESÚ LANDI, servante de Dieu (1861-1931). Mystique napolitaine, tertiaire franciscaine et fondatrice des Ancelles de l'Eglise. Cause de béatification introduite en 1937. Aucun signe particulier au moment de la mort. Janvier 1932, exhumation et translation des restes :

> *Le corps fut trouvé encore incorrompu, si bien qu'il fut possible de le revêtir d'un nouvel habit franciscain, l'autre étant conservé en souvenir ; puis on le replaça dans un nouveau cercueil que l'on scella*[684].

CAROLINA BELTRAMI, servante de Dieu (1869-1932). Fondatrice des Soeurs *Immacolatine* d'Alessandria (Italie). Cause de béatification introduite le 8 mars 1981. Rien de remarquable au moment de la mort. 28 avril 1944, translation des restes : le corps est retrouvé parfaitement incorrompu, un peu desséché (processus de momification en cours).

MARIA CRESCENCIA PÉREZ, servante de Dieu (1897-1932). Religieuse argentine de l'institut des Filles de Marie dell'Orto. Cause de béatification introduite en 1990. 1966, translation des restes : le corps est retrouvé intact et souple, la peau légèrement brunie.

ANFROSINA BERARDI, servante de Dieu (1920-1933). Enfant italienne. Cause de béatification introduite le 10 octobre 1962. Nombreux phénomènes extraordinaires au moment de la mort : absence de rigor mortis, mouvements post mortem, conservation de la chaleur du corps, émanation de parfums suaves, etc. 1950, reconnaissance canonique des restes : le cadavre est retrouvé intact, souple et frais.

MARIA TERESA CORTIMIGLIA, vénérable (1867-1934). Fondatrice des clarisses de Corleone en Sicile. Héroïcité des vertus le 21 décembre 1998. Emanation de parfums suaves peu après la mort. 7 mai 1949, exhumation et translation des restes :

> *Le cercueil ayant été ouvert, le corps fut trouvé encore intact, à la vive satisfaction des assistants, si bien qu'on put le déposer dans une nouvelle bière en le portant par les extrémités sans que la tête, encore reliée au tronc, se détachât. L'habit et le voile, même s'ils étaient froissés, furent eux aussi trouvés intacts (...) le visage était un peu bruni* [685].

683 - Mgr LAVEILLE, *Une « petite fleur écossaise », émule de sainte Thérèse de Lisieux : Marguerite Sinclair (1900-1925)*, Paris, Ed. Téqui, 1928, 3e édition, p. 191.

684 - Lodovico DE SIMONE, *Madre Landi*, Napoli, M. D'Auria Editore Pontificio, 1958, p. 349.

685 - G. TARSI, *op. cit.*, pp. 168-169.

ANDREA GIACINTO LONGHIN, bienheureux (1863-1936). Capucin italien, évêque de Treviso. Béatifié le 20 octobre 2002. Aucune manifestation exceptionnelle au moment de la mort. 1984, récognition canonique des restes : le corps est retrouvé « entier, avec les parties molles pour la plus grande part momifiées ».

IGNACIO CASANOVAS PERRAMÓN, serviteur de Dieu (1893-1936). Prêtre espagnol de l'ordre des Scolopes (Ecoles Pies), assassiné durant la guerre civile. Cause de béatification introduite en 1957. 1948, translation des restes : le corps est parfaitement incorrompu.

MANUEL ALCARAZ LLOP (1907-1936). En religion Guillermo de la Eucaristia. Prêtre espagnol de l'ordre des Carmes déchaux, assassiné durant la guerre civile. Cause de béatification à l'étude. 9 novembre 1939, exhumation : le corps est intact, les vêtements en bon état.

JUAN DE DIOS GIL BULZA (1858-1936). En religion Juan de Dios de la Virgen. Religieux espagnol de l'ordre des Carmes déchaux, assassiné durant la guerre civile. Cause de béatification à l'étude. 26 octobre 1940, exhumation : la cadavre est retrouvé intact, avec de légères traces de momification aux extrémités.

ANGEL FRAILE MUÑOZ (1891-1936). Laïc espagnol membre du tiers-ordre du Carmel, marié et père de famille, fusillé en haine de la foi durant la guerre civile. Le cadavre, entièrement dévêtu, est jeté dans la fosse commune. Cause de béatification à l'étude. 1939, exhumation et translation : le corps est retrouvé parfaitement intact, souple et frais, au milieu de la masse des cadavres en putréfaction.

MARIA CONCEPCIÓN CABRERA, servante de Dieu (1862-1937). Laïque mexicaine, mère de famille, fondatrice des *Oeuvres de la Croix*. Cause de béatification introduite le 11 mai 1982. Aucune manifestation particulière au moment de la mort, hormis une transformation douloureuse du visage évoquant pour certains la Sainte-Face du suaire de Turin. 1962, reconnaissance canonique des restes : le thorax est incorrompu, renfermant le coeur intact.

MARIA GABRIELLA SAGHEDDU, bienheureuse (1914-1939). Moniale cistercienne à la Trappe de Grottaferrata (Italie). Béatifiée le 25 janvier 1983. Aucun phénomène particulier à la mort, mais émanation de parfums mystérieux dans le monastère et sur sa tombe dans les mois qui suivent son décès. 15 janvier 1957, reconnaissance canonique des restes : le corps est retrouvé intact et souple. Mai 1975, exhumation : seuls subsistent, momifiés, les mains jointes sur le chapelet, et les avant-bras.

GIOVANNI NADIANI, serviteur de Dieu (1885-1940). Religieux italien de la congrégation du Saint-Sacrement. Cause de béatification introduite le 27 février 1959. 8 septembre 1988, reconnaissance canonique des restes :

Nous avons vu frère Giovanni quasi intact dans son habit religieux avec l'ostensoir brodé encore blanc, qu'il avait voulu jusqu'à la fin garder sous les yeux quand il était dans son lit d'hôpital, comme pour poursuivre, à travers ce petit signe, son adoration perpétuelle. Cette poitrine qui apparaissait encore ferme, intacte et forte, et cette tête portée en avant dans une attitude de contemplation, exprimaient encore à nos yeux cette vigoureuse énergie humaine et spirituelle qu'il avait toujours déployée dans l'ascèse et dans le service quotidien de Dieu et de ses frères [686].

Le corps était légèrement momifié.

MARIE-JULIE JAHENNY (1850-1941). Laïque française, visionnaire et stigmatisée. Le cadavre serait resté souple et chaud pendant 75 heures après la mort, et n'aurait présenté aucun signe d'incorruption jusqu'à l'inhumation, 5 jours après le décès.

MARIA AMPARO DELGADO GARCIA, vénérable (1889-1941). En religion *Maria Amparo del Sagrado Corazón*. Moniale clarisse espagnole, stigmatisée. Héroïcité des vertus le 2 juillet 1994. Aucun phénomène au moment de la mort. 10 octobre 1946, translation des restes : le corps apparaît incorrompu dans le cercueil, mais aucun examen n'en a été effectué.

LEOPOLDO MANDIC DA CASTELNUOVO, saint (1866-1942). Prêtre capucin d'origine croate, ayant vécu à Padoue (Italie). Canonisé le 15 octobre 1983. Transfiguration du visage juste après la mort. 3 février 1966, reconnaissance canonique des restes : le corps est retrouvé intact, légèrement momifié. La main droite en est prélevée pour être placée dans un reliquaire audessus de la tombe, comme signe de bénédiction.

MARIA GIUSEPPA GIACOBINI, servante de Dieu (1864-1944). Moniale dominicaine à Camerino (Italie). Cause de béatification introduite le 7 septembre 1981. Cadavre resté incorrompu, souple et chaud durant une semaine après le décès, conservant les couleurs de la vie et exhalant un suave parfum de violette. 1949, translation des restes : le corps est intact et frais. 1961, reconnaissance canonique des restes : le corps est intact, souple et frais.

FRANCESCO CHIESA, vénérable (1874-1946). Prêtre diocésain italien. Héroïcité des vertus le 8 février 1988. Aucune manifestation particulière au moment de la mort. 31 octobre 1960, translation des restes :

Le double cercueil fut trouvé bien conservé ; les ais de bois du premier ayant été écartés, et le zinc du second ayant été découpé, le cadavre apparut pratiquement intact, revêtu du rochet. Bien qu'il eût séjourné pendant quatorze ans dans un lieu très humide, il avait le visage frais, n'était aucunement rigide, avait les articulations flexibles. Sous les cils, on pouvait voir le

686 - Ignazio TERZI, *Una vita tutta eucaristia - Giovanni Nadiani, Fratello Sacramentino, 1885-1940*, Verona, 1989, p. 235.

blanc des yeux ; cheveux et sourcils étaient bien conservés ; les mains étaient fermes, morbides, jointes dans l'attitude que le chanoine Chiesa avait l'habitude d'adopter lorsqu'il priait [687].

ALBERTO MARVELLI, vénérable (1918-1946). Laïc italien de l'Action Catholique. Héroïcité des vertus le 22 mars 1986. Aucun signe remarquable au moment de la mort (consécutive à un accident de la circulation). 1974, translation des restes : le corps est intact, encore frais et souple.

GIUSEPPINA BAKHITA, sainte (1870-1947). Ancienne esclave soudanaise, religieuse canossienne à Schio (Italie). Canonisée le 1er octobre 2000. Après la mort, le corps est comme endormi, conservant durant 3 jours l'entière flexibilité des articulations, la souplesse et la morbidité des tissus, l'humidité des lèvres qui restent bien roses. Aucun indice de corruption n'est relevé. 1967, reconnaissance canonique des restes : le corps est retrouvé dans le même état.

JOSEFA CAMPOS TALAMANTES, vénérable (1872-1950). Espagnole, fondatrice des catéchistes de Notre-Dame des Douleurs. Héroïcité des vertus le 21 décembre 1998. Aucun signe particulier au moment de la mort. 5 novembre 1955, exhumation et translation canoniques des restes :

Le coffre mortuaire apparaît, il est en bon état. On le transporte dans la chapelle, où il est ouvert, laissant voir le corps de la Mère parfaitement conservé ; la narine et la lèvre supérieure sont à peine tuméfiées. En présence des membres de la commission diocésaine, les médecins reposent le corps, que l'on a revêtu d'un habit neuf, dans le cercueil préparé à cet effet [688]

RAFFAELE DIMICCOLI, serviteur de Dieu (1887-1956). Prêtre diocésain, vicaire général du diocèse de Barletta (Italie). Cause de béatification introduite le 13 mai 1996. Aucune manifestation insolite au moment du décès. 1997, reconnaissance canonique des restes : le corps est incorrompu, les tissus fermes et souples, les articulations flexibles.

ITALA MELA, servante de Dieu (1904-1957). Oblate bénédictine de La Spezia (Italie). Cause de béatification introduite le 29 avril 1968. 1983, exhumation et translation des restes :

La dépouille de la servante de Dieu se présente discrètement conservée en sa disposition anatomique, revêtue de la robe de soie dans laquelle elle a été inhumée : - le visage est bien reconnaissable, entouré du voile blanc, encadré par l'abondante chevelure surmontant un front large. - les yeux sont creusés, le nez caractéristique est encore conservé, la bouche charnue est à demi ouverte, avec les dents bien visibles. - les mains (avec les ongles bien conservés et blancs) sont croisées sur le giron, le chapelet entrelacé dans les doigts. - le

---

687 - Luigi ROLFO, *Il buon soldato di Cristo : Servo di Dio canonico Francesco Chiesa*, Alba, Ed. Paoline, 1978, p. 269.

688 - Juan E. SCHENK, *Apostol de la Catequesis, Madre Josefa Campos*, Valencia, Edicep, 1982, p. 354.

petit crucifix est posé sur la poitrine. A l'aspect du corps, l'état de conservation peut être défini comme « en phase de saponification » [689]

THERES NEUMANN, servante de Dieu (1898-1962). Laïque allemande, visionnaire et stigmatisée. Cause de béatification introduite le Aucun signe d'incorruption ni aucune odeur cadavérique durant 4 jours après la mort : parfaite souplesse des tissus, flexibilité des articulations, fraîcheur du teint et des lèvres. Aucune information depuis 1962.

PIO DA PIETRELCINA, saint (1887-1968). Prêtre capucin italien, stigmatisé. Canonisé le 16 juin 2002. A la mort, disparition des derniers signes des stigmates. Aucun autre phénomène. 1982, reconnaissance canonique des restes : résultats tenus *sub secreto* (le corps aurait été retrouvé intact). Aucune information depuis 1968.

OSCAR ROMERO GALDÁMEZ, serviteur de Dieu (1917-1980). Archevêque de San Salvador, assassiné au pied de l'autel en haine de la foi. Cause de béatification introduite le 13 septembre 1993. Plusieurs semaines après la mort de l'archevêque, son coeur - qui avait été extrait du corps - fut retrouvé intact, frais et encore humide de sang, exempt de toute trace de corruption.

MARTHE ROBIN, servante de Dieu (1902-1981). Laïque française tertiaire capucine, stigmatisée, inspiratrice des *Foyers de Charité*. Aucune manifestation particulière au moment de la mort. 199, reconnaissance canonique des restes : le corps ne s'est pas conservé, il n'en reste que des cendres.

ALEXIA GONZÁLEZ BARROS Y GONZÁLEZ, servante de Dieu (1971-1985). Adolescente espagnole morte dans sa quinzième année. Cause de béatification introduite le 11 novembre 1994. Après le décès, les doigts restent souples, le visage se transfigure littéralement :

> *Le visage d'Alexia avait pris une beauté inusitée. Avec son air grave et paisible, elle ne semblait pas morte, mais endormie. Sa peau était blanche, presque éclatante, ses joues avaient une douce couleur rosée. Cette créature torturée par la maladie avait retrouvé une beauté nouvelle. Personne n'aurait cru, en la voyant, qu'elle venait de traverser dix mois d'une souffrance extraordinaire* [690]

Aucune information depuis 1985.

*

Cette liste est loin d'être exhaustive, elle présente quelques cas, très diversifiés d'un personnage à l'autre. Chacun reste libre d'interpréter les faits comme il l'entend, qu'il les estime naturels ou bien « miraculeux ». Il n'en est pas moins certain que l'hagiographie catholique connaît, au-delà de

689 - [Itala MELA], *Nel dialogo delle Tre Persone*, quaderno 15, La Spezia, 1984, p. 5 : *A un anno della traslazione di Itala Mela.*

690 - Pedro Antonio de URBINA, *Alexia - Un sourire pour Dieu*, Paris, Ed. Le laurier, 1996, p. 263.

faits douteux ou même controuvés, un certain nombre d'exemples d'incorruption du corps après la mort en lesquels elle admet pour le moins l'intervention de facteurs inexplicables : ainsi les phénomènes ayant suivi le décès de saint Charbel Makhlouf ou de la servante de Dieu Giuseppina Faro. Dès lors que la science médicale se déclare impuissante, en l'état actuel de ses connaissances, à déterminer les causes et les mécanismes de certains prodiges d'incorruption, et qu'elle renonce à leur donner une explication naturelle, l'Eglise prend en compte - sans pour autant crier systématiquement au miracle - ces manifestations insolites et s'efforce de leur trouver une signification, une intelligence spirituelle. Telle est sa ligne de conduite en matière de phénomènes extraordinaires dans la vie mystique.

Table des Matières du Tome 1

Table des Matières du Tome 2

Autres livres du même Editeur :

Document : 350.000 exemplaires

La Divine Connexion

par le Dr Melvin Morse

Chapitres en ligne sur www.lejardindeslivres.com

Père François Brune: « Un livre révolutionnaire »

Après quinze années de recherches, le Dr Melvin Morse, médecin urgentiste et pédiatre, affirme que 1) nous disposons tous dans notre lobe temporal droit d'un circuit biologique spécialement conçu pour dialoguer avec Dieu et que 2) les souvenirs de notre vie ne se trouvent pas dans notre cerveau !

S'appuyant sur les dernières découvertes médicales et scientifiques, son livre explique pour la première fois avec une logique implacable l'ensemble des phénomènes surnaturels et mystiques, tout comme les vies passées, les sensations de déjà vu, l'intuition, les guérisons spontanées et surtout le don de « voir » des parcelles de l'avenir. De façon simple et claire, le Dr Morse donne des cas précis et raconte comment il est parvenu à ses conclusions après avoir travaillé sur les expériences aux frontières de la mort infantiles.

Salué par la presse anglo-saxonne comme une avancée majeure pour le XXI[e] siècle, ce livre ouvre des portes insoupçonnées et donne une dimension, nouvelle, phénoménale à la spiritualité. Des pilotes de chasse aux épileptiques, des neurologues aux physiciens et des médecins aux magnétiseurs, sa thèse prend vie et s'impose comme une évidence. Ce livre monumental peut changer votre vie. Version mise à jour et avec une préface française du Dr Melvin Morse ainsi que du Dr Charles Jeleff.

La découverte du « Point de Dieu »

(début du chapitre 1 de la « Divine Connexion »
du Dr Melvin Morse :)

Les neurologues de l'University of California de San Diego ont annoncé en 1997, avec beaucoup de courage, qu'ils venaient tout juste de découvrir dans le cerveau humain une zone *« qui pourrait être spécialement conçue pour entendre la voix du Ciel »*. Avec des recherches spécialement élaborées pour tester cette zone, les médecins ont établi que certaines parties du cerveau, le lobe temporal droit pour être exact, s'harmonisent avec

la notion d'Etre suprême et d'expériences mystiques... Ils ont donc baptisé cette zone « *le module de Dieu* », précisant qu'elle ressemblait à un véritable « *mécanisme dédié à la religion* ». Si bien des scientifiques furent ravis de cette découverte, l'un d'eux, Craig Kinsley, neurologue à l'University of Virginia de Richmond, fit cette remarque pleine de bon sens : « *Le problème est que nous ne savons pas si c'est le cerveau qui a créé Dieu ou si c'est Dieu qui a créé le cerveau. Néanmoins, cette découverte va vraiment secouer les gens* ». Je comprenais parfaitement ce qu'il voulait dire. Dans mes trois livres précédents sur les expériences aux frontières de la mort, j'avais déjà identifié le lobe temporal droit comme l'emplacement de ce point de contact entre l'homme et Dieu. C'est là qu'Il semble habiter en chacun de nous, dans une zone au potentiel illimité et inexploité que j'appelle le « *Point de Dieu* » ou le « *Point Divin* » ; il permet aussi bien la guérison du corps que le déclenchement de visions mystiques, de capacités médiumniques et d'expériences spirituelles inoubliables. En clair, le lobe temporal droit nous permet d'interagir directement avec l'Univers. Bien que les événements vécus au cours d'une expérience aux frontières de la mort (EFM) soient considérés aujourd'hui comme notre dernière communication et interaction avec la vie, il semble que rien ne puisse être aussi inexact. L'EFM est seulement une expérience spirituelle qui se déclenche lorsqu'on meurt. Mais en étudiant ces expériences, nous avons appris que chaque être humain possède ce potentiel biologique pour interagir avec l'univers et ce à n'importe quel moment de sa vie.

Pour cela, nous devons simplement apprendre à activer notre lobe temporal droit, là où habite Dieu. En tant que pédiatre, j'ai vu ce qui se passait lorsque cette zone était activée chez les enfants passés « *de l'autre côté* ». J'ai aussi remarqué combien ils étaient marqués à vie par leur expérience : ils devenaient plus équilibrés non seulement au niveau mental et physique, mais aussi au niveau spirituel ! Ils mangeaient une nourriture plus saine, obtenaient de meilleurs résultats scolaires et possédaient plus de maturité que leur camarades. Ils sont conscients ce lien avec l'Univers alors que la plupart de leurs camarades ignorent jusqu'à son existence. Ces enfants ont même le sentiment absolu d'avoir une tâche à accomplir sur terre. Ils ne craignent plus la mort. Mieux, ils suivent en permanence leurs intuitions et savent qu'ils peuvent retrouver cette présence divine aperçue dans leur EFM à tout moment, sans être obligés de mourir à nouveau. « *Une fois que vous avez vu la lumière de l'autre côté, si vous essayez, vous pouvez la revoir* » m'a dit l'un de mes jeunes patients. « *Elle est toujours là pour vous* ».

Où se trouve le Point de Dieu ?

Ne le cherchez pas dans un livre d'anatomie, la science médicale contemporaine ne le reconnaît pas, pas plus qu'un autre d'ailleurs, comme étant celui de Dieu. En fait, les livres classiques de neurologie décrivent le

lobe temporal droit simplement comme étant le « *décodeur* » , l'interprète de nos souvenirs et de nos émotions. Dans ce livre, nous allons montrer que le lobe temporal droit fonctionne plutôt comme une zone « *surnaturelle* » procurant des capacités d'auto-guérison, de télépathie et surtout de communication avec le divin. Comme ces capacités sont « *paranormales* » , elles sont donc controversées.

Mais comment cela est-il possible ?

Comment pouvons-nous ignorer, et ce depuis des millénaires, quelque chose d'aussi important que la faculté de communiquer avec Dieu ? La réponse la plus simple pourrait être la suivante : « *nous sommes au Moyen-âge de la spiritualité* » et devons encore évoluer pour en sortir. En effet, l'histoire humaine comporte d'innombrables cas d'aveuglements intellectuels. Ce sont les (suite dans le livre) **Disponible en librairie ou sur commande par votre librairie. Ou auprès de l'éditeur. Bon de commande en fin de page.**

Document :

Encyclopédie des Phénomènes Physiques Extraordinaire du Mysticisme Tome 2

de Joachim Bouflet

Chapitres en ligne : www.jardindeslivres.com

Historien de formation, Joachim Bouflet s'est imposé avec ces deux ouvrages, comme le meilleur spécialiste mondial des études sur les phénomènes surnaturels du mysticisme, digne successeur du spécialiste anglais Herbert Thurston.

Salué par la critique comme le travail le plus complet jamais effectué sur le sujet, ces ouvrages se lisent presque comme un roman fantastique.

Document :

Encyclopédie des Phénomènes Physiques Extraordinaire du Mysticisme Tome 3 : "Les Saints et leurs Anges"

de Joachim Bouflet

Les Anges apparaissent souvent à ceux qui prient. Mais qu'ont vu ceux qui prient continuellement ? Joachim Bouflet, meilleur mondial des phénomènes du mysticisme et historien auprès des postulateurs du Vatican, a examiné la vie de milliers de ces hommes et femmes pour retrouver les témoignages, extraordinaires, de leurs rencontres angéliques.

Entre un Saint Michel qui oublie toujours quelque chose partout où il passe, Gabriel qui affiche sa passion des fleurs et Raphaël qui guérit les malades, le lecteur est emporté dans un monde étonnant où Anges gardiens, Archanges, Séraphins, Chérubins, Trônes, Puissances, Vertus, Principautés et Dominations prennent parfois l'apparence de cuisiniers, fleuristes, animaux, enfants ailés et guerriers, mais toujours protecteurs, avec un seul but : encourager leur protégé à prier sans cesse.

Une vision baroque, surréaliste, de cette liaison angélique de certains hommes et femmes dont les yeux ont été parfois ouverts, quelques instants seulement, pour contempler leur Ange dans l'exercice de sa fonction..

Disponible en librairie ou sur commande par votre librairie. Ou auprès de l'éditeur. Bon de commande en fin de page.

Roman :

Le Prêtre du Temps

15 chapitres en ligne: www.jardindeslivres.com/02amon1.htm

Le livre devenu "culte" de Pierre Jovanovic, uniquement destiné à ceux qui connaissent l'Evangile de Saint-Jean.

324 pages. Environ 1870 avant J-C, un jeune prêtre d'Amon découvre qu'il a la capacité d'arrêter le temps. Alors que tout le royaume ne rêve que d'obtenir un des ses oracles ou l'un des ses envoûtements, lui veut se suicider car ayant la capacité de voir son avenir avec chaque femme qu'il convoite, il ne peut aimer, car pouvoir aimer, c'est ne pas connaître le futur. Jusqu'à ce qu'il rencontre une fille de Seth, une rousse...

Dans la veine des quêtes mystiques et des romans historiques, mêlant descriptions détaillées d'une époque et métaphores oniriques, ce livre est avant tout une réflexion sur le Temps, le temps qui use et détruit, le temps aussi qui crée et conserve. Derrière l'histoire tourmentée du fils du temps en quête d'amour et d'absolu, c'est aussi une réflexion sur les religions, leur succession et leur complémentarité qui s'esquisse. Entre la rencontre avec le Christ, la découverte d'un musée et l'apprentissage de l'amour, le fils du Temps explore avec les yeux et la sagesse d'un égyptien les grandes questions que se sont posées, se posent et se poseront tous les hommes.

«Un livre inclassable. De tous les livres que j'ai lus, celui-ci est de loin le plus mystérieux et le plus étrange avec un talent littéraire incontestable» **Philippe Tesson.**

Disponible en librairie ou sur commande par votre librairie. Ou auprès de l'éditeur. Bon de commande en fin de page.

Nouvelle version :
Enquête sur l'Existence des Anges Gardiens, 600 pages

de Pierre Jovanovic

Disponible en librairie ou sur commande par votre librairie. Ou auprès de l'éditeur. Bon de commande en fin de page.

Premier chapitre en ligne:
www.jardindeslivres.com/03anges1.htm

Dr Melvin Morse :
(à propos de la version américaine)

« Le livre ultime sur les Anges Gardiens »

Nouvelle Version 600 pages sorti fin 2001. Lors d'un reportage à San Francisco, alors qu'il se trouvait dans une voiture, Pierre Jovanovic se jette soudain sur la gauche, une fraction de seconde avant qu'une balle ne pulvérise son pare-brise. En discutant avec ses confrères journalistes, il découvre d'autres histoires étranges similaires: journalistes arrachés à la mort par miracle alors qu'elle était inévitable, temps qui «ralentit» mystérieusement, «voix intérieures» qui avertissent d'un danger, sentiment d'insécurité, gestes «inexpliqués» qui sauvent. Tout le monde connaît au moins

une histoire totalement incompréhensible de ce genre, et ce livre recense les différentes variantes de ces faits quotidiens inexplicables. «Enquête sur l'Existence des Anges Gardiens» est également le premier ouvrage qui étudie d'une manière approfondie les apparitions d'Anges dits «gardiens» dans les expériences aux frontières de la mort (EFM), révélées par le docteur américain Raymond Moody. Les résultats de cette investigation de 6 ans dans le domaine des EFM ont poussé Pierre Jovanovic a examiner les apparitions d'Anges chez les grands mystiques chrétiens et à les comparer à celles des EFM, ce qui constitue également une première. La presse internationale, d'une voix unanime, a qualifié cet ouvrage d'exceptionnel: le lecteur est progressivement plongé dans l'impénétrable des EFM, parce que la démonstration est mené à la façon d'une enquête policière. Une fois l'ouvrage commencé, le lecteur ne plus s'arrêter, emporté par la curiosité et la volonté de savoir s'il possède, lui aussi, son Ange gardien. **FIGARO LITTERAIRE:** «La présence angélique est évidente» Laurence Vidal, **PARIS MATCH:** «Peut-on croire aux Anges ?» Marie-Thérèse de Brosses. **JOURNAL DU DIMANCHE:** «Une enquête de six ans que vous lisez comme un policier», **LE REPUBLICAIN LORRAIN:** «Ce livre laisse le lecteur fasciné» Gaston Schwinn, **AISNE NOUVELLE:** «Une enquête de détective» **CENTRE PRESSE:** «On demeure perturbé lorsqu'on le finit». **COURRIER PICARD:** «Les anges en 6 ans d'enquête» **L'EST REPUBLICAIN:** «Une enquête par un journaliste scientifique» **NICE MATIN:** «Une enquête avec beaucoup de distance et d'humour» **OUEST-FRANCE:** «Ne l'appelez pas «hasard». **LE COURRIER DE L'OUEST:** «Le premier livre sur les anges gardiens dans les NDE» **TELE 7 JOURS:** «Un best-seller», **TF1 MAGAZINE:** «Les anges flottent». **LE POINT:** «Pierre Jovanovic a importé les anges en France...» Stephanie Chayet. **LE CANARD ENCHAINE:** «Les ailes du délire». **ELLE:** «Une enquête de police... ». **MARIE-CLAIRE:** «Le livre le plus détaillé sur les Anges» Isabelle Girard. **MADAME FIGARO:** «Des mystiques aux NDE, on y est presque», **FEMME:** «Une enquête très sérieuse» Judith Belisha, **BULLETIN DES MEDECINS:** «Une première...», **MYSTERES:** «Enquête détaillée», **FAMILLE CHRETIENNE:** «Le premier livre sérieux sur les anges» Luc Adrian, **ROYALISTES:** «Un retour doctrinal» Gérard Leclerc, **REPONSE A TOUT:** «Vous devez lire ce livre», **JEUNE AFRIQUE:** «Une enquête sur les anges faite par un journaliste» Jean-Claude Perrier, **Radio CANADA:** «Un livre extraordinaire» Richard Cummings **LE SOIR ILLUSTRE -BRUXELLES:** «Vous pouvez le lire» Patrica Hardy, **Tv Ad-Lib CANADA:** «Un livre impressionnant» Jean-Pierre Coalier, **TV-5 ESPAGNE:** «Une enquête impressionnante» Benigno Morilla, **ELLE-ITALIE:** «Un travail exceptionnel» Michela Cristallo.

Document :

Biographie de l'Archange Gabriel

de Pierre Jovanovic

334 pages + 16 pages d'illustrations

Personne en 2000 ans ne s'était jamais penché sur la « vie et l'oeuvre » de l'Archange Gabriel, celui qui a annoncé la naissance de Saint Jean-Baptiste, du Christ à Marie et qui a dicté le Coran à Mahomet. Pourquoi ?

Parce que trop contradictoire et trop sexuel. L'Archange Gabriel embarrasse l'Eglise Catholique qui ne voudrait voir en cet Ange qu'un simple porteur de messages. Un voyage extraordinaire à travers le temps et l'histoire des religions avec Pierre Jovanovic qui dresse un portrait unique de l'Archange Gabriel, celui qui se tient devant Dieu. Une biographie étonnante, plus passionnante que celle de n'importe quel homme politique contemporain. Vision fascinante de l'histoire des hommes à travers les yeux d'un Archange dont la mission consiste à annoncer l'avenir.

Disponible en librairie ou sur commande par votre librairie. Ou auprès de l'éditeur. Bon de commande en fin de page.

Document

La Vierge du Mexique ou le miracle le plus spectaculaire de Marie

(préface de Didier Van Cauwalaert)

par le Père François Brune

Premier chapitre en ligne :
www.jardindeslivres.com/07brune1.htm

Un journaliste de France-Info expliquait récemment à l'antenne que « même les Mexicains qui ne croient pas en Dieu, croient en la Vierge de la Guadalupe ».

Cette phrase, assez mystérieuse pour nous, ne prend toute sa dimension qu'à la lecture de ce livre remarquable du Père Brune. En effet, à côté de l'apparition mexicaine de la Vierge, celle de Lourdes semble tout à coup bien terne car les preuves hallucinantes -surnaturelles- laissées par Marie (pigments de couleur extra-terrestres, yeux "vivants", entre bien d'autres choses) sont aujourd'hui prouvées par des scientifiques médusés. Si le Père Brune qualifie cette apparition de « Bombe à retardement », c'est tout sim-

plement parce que ces preuves n'ont pu être découvertes que récemment grâce aux nouvelles technologies !

Un livre qui doit être lu par tous ceux qui désirent avoir une « preuve » de l'existence de Dieu ou de Marie. Ou simplement par ceux qui veulent qu'un « miracle » leur soit prouvé.

Disponible en librairie ou sur commande par votre librairie. Ou auprès de l'éditeur. Bon de commande en fin de page.

Sciences Humaines

"Mondes en Collision"

Le livre extraordinaire du Dr Immanuel Velikovsky
Premier chapitre en ligne :
www.jardindeslivres.com/veliko1.htm

La Terre a été bouleversée par des cataclysmes sans précédent ? Comment explique-t-on la présence de mammouth en Sibérie alors que leur examen prouve qu'ils vivaient dans un climat tempéré ? Et pourquoi ont-ils tous été décimés d'un seul coup ? D'où viennent les palmiers retrouvés dans les pôles ? Pourquoi 2000 ans avant J-C, les astronomes ne dessinaient-ils jamais la planète Vénus? Comment expliquer le mythe grec de la « Naissance de Vénus » si merveilleusement illustré par Botticelli ? Pourquoi les romains disaient-ils qu'Athéna est née de Jupiter pour aller se battre avec Mars ? Pourquoi les océans se sont-ils massivement déplacés et les jungles transformées en désert ? Comment expliquer que le papyrus égyptien Ipuwer, en plus des textes aztèques, chinois et mayas, confirment ce que la Bible présente sous forme des dix plaies d'Egypte ? Pourquoi les scientifiques enregistrent-ils des inversions de polarité dans les rochers anciens ? Et pourquoi cet ouvrage est-il le plus combattu de tous les temps ? Dans ce livre, le plus censuré et controversé de l'histoire de l'édition moderne, le Dr Immanuel Velikovsky répond de manière si révolutionnaire qu'on en ressort avec le choc intellectuel de sa vie car le travail de cet homme, reconnu maintenant comme l'un des plus grands génies du XXe siècle, a osé aborder ce que notre amnésie collective veut à tout prix oublier : *« Je trouve la concentration de légendes accumulées par Immanuel Velikovsky stupéfiante. Si 20% des concordances légendaires sont réelles, il y a quelque chose d'important à expliquer »* **Dr Carl Sagan**

Cette édition 2003 contient la biographie de Velikovsky, l'histoire du livre, des documents, des listes, ses découvertes incroyables - confirmées depuis par les sondes spatiales -, et bien-sûr le « Mondes en collision » lui-même, avec les sources.

« Un tremblement de Terre littéraire » **New York Times** « Le Dr Velikovsky a rassemblé dans un travail monumental des preuves de toutes les premières civilisations que 1000 ans et 2000 ans avant J.C. des cataclysmes gigantesques ont touché la Terre. (...) Un panorama stupéfiant d'histoires terrestres et humaines. (...) Un ouvrage magnifique » **New York Herald Tribune** « Si le Dr Velikovsky a raison, ses livres sont la plus grande contribution jamais faite aux études des civilisations anciennes » **Dr Robert H. Pfeiffer, Harvard University** « "Mondes en Collision" n'est que mensonges et rien que des mensonges. [question du journaliste: - vous l'avez lu ?] - Non, je n'ai pas lu ce livre, et je ne le lirais jamais ! » **Dean Macloughin, Harvard University** « Aussi fascinant qu'un roman de Jules Verne... » **Reader's Digest** « Ridicule » **Times magazine** « Si vous voulez un choc intellectuel, lisez "Monde en Collision" du Dr Immanuel Velikovsky » **Book of the Month Club News** « Ce livre aura un effet explosif dans le monde scientifique » **This Week** « Excitant, étonnant, surprenant, incroyable et certainement une histoire révolutionnaire de l'Univers » **Dallas Times Herald** « Ce livre pourrait affecter la manière de penser de ce siècle » **Louisville Courier Journal** « Un livre étrange et merveilleux » **Detroit News** « Gigantesque, sensationnel, génial » **Glasgow Daily Record** « Rien dans les dernières années n'a excité autant l'imagination du public » **Pageant** « Ses conclusions finales sont encore plus terrifiantes » **Newsweek** Lorsqu'il a publié son premier best-seller « Mondes en collision » en 1950, Immanuel Velikovsky a déclenché la fureur du monde astronomique. Bien des mythes anciens de la dévastation ou du Déluge, affirmait-il, représentent une réalité factuelle des cataclysmes entraînés par des événements cosmiques. Les batailles des dieux reflétaient les trajectoires des objets célestes après lesquels ils étaient nommés. **E. Krupp in « Search of Ancient Astronomies »** Les recherches du Dr. Velikovsky's dans les textes anciens ont révélé des histoires de feu et de cendres tombant du ciel... de la lave dégoulinant de la Terre... des pluies de bitume... des tremblements de Terre... des océans bouillonnants... des raz-de-marée et des nuages épais de poussière recouvrant la face de la Terre. Des témoignages similaires apparaissent dans les légendes de peuples dispersés autour du monde, de la Méditerranée aux Caraïbes en passant par le Mexique. **Robert Jastrow, « Héros ou Hérétique? » Science Digest.**

Disponible en librairie ou sur commande par votre librairie. Ou auprès de l'éditeur. Bon de commande en fin de page.

Sciences Humaines

"Le Principe de Lucifer"

Le livre « phénomène » sur la violence de Howard Bloom

Chapitre en ligne: www.jardindeslivres.com/05bloom1.htm

468 pages, *«Du caviar pour l'esprit», «Le livre qui fait sensation"»*. Les lecteurs seront émerveillés par le miroir que Bloom tend à la condition humaine et fascinés par la masse éclectique de données qui surgissent avec la grâce et la furieuse intensité de la volée d'une balle de tennis. Son style est attirant, plein d'esprit et vif. Il se repose sur une douzaine d'années de recherches dans une véritable jungle de spécialités universitaires diverses... et prouve méticuleusement chaque information... » **The Washington Post** Un immense plaisir à lire et débordant d'informations fantastiques. **The New York Review of Books** «Ce livre couvre un sujet que les sources plus timides et plus conventionnelles n'osent pas confronter: la nature et les causes de la violence humaine.. vigoureux.. fervent... une théorie fraîche et viable sur l'évolution de l'humain social». **The Washington Times** «Le travail de Bloom rassemble une telle quantité d'évidence, qu'il rappelle «l'Origine des Espèces» de Darwin». **Wired** «Provoquant... explosif... fringuant... un assemblage de grenades rhétoriques qui remettent en cause nos innombrables formes de satisfaction de soi». **The Boston Globe** «Howard Bloom bouleverse toutes nos idées préconçues, et au passage libère notre manière de penser, nous permettant de voir le monde différemment».**Los Angeles Weekly** «Le tour de 'science' et d'histoire de Howard Bloom Bloom est fascinant... une idée grandiose, extraordinaire» **The Detroit Free Press** «Elegant... Un dîner quatre étoiles pour le cerveau... Une nouvelle vision révolutionnaire de la nature humaine... Un travail monumental d'un penseur merveilleux et original. Tout simplement extraordinaire». Newark Star-Ledger. «Un regard philosophique sur l'histoire de notre espèce, qui alterne entre le fascinant et l'effrayant. Le lire fut comme lire du Stephen King. Je n'ai pas pu le poser. Exceptionnel». **Rocky Mountain News** «Howrad Bloom a un telle maîtrise de se son sujet, et une telle facilité à communiquer de manière attrayante que ce livre est quasiment enivrant... L'Histoire entre les mains de Bloom devient tellement excitante qu'on en devient sceptique. Mais chaque exemple d'information difficile à croire, comme par exemple ces 30.000 Japonais qui se sont suicidés en sautant d'une falaise d'Okinawa, est soutenue par les sources en annexes. On y trouve également une bibliographie impressionnante. Howard Bloom nous a fait une faveur: son livre passionnant et quelque peu choquant pulse avec des ponctions bizarres dans l'histoire, la sociologie, et l'anthropologie» **The Courier-Mail** «Un travail fascinant. La théorie de Howard Bloom peut être résumée de la manière suivante: Première-

ment les replicateurs (les gènes par exemple) qui produisent leur matière si facilement de façon exponentielle que le résultat à leur bout, entre autre, c'est moi, c'est vous. Deuxièmement, les êtres humains, comme toutes les formes de vie des mongeese aux singes, existent à l'intérieur d'un superorganisme: Nous sommes, dit Bloom, des composants jetables d'un être plus important que nous mêmes. Troisièmement, les Memes, ces grappes d'idées qui se répliquent d'elles-mêmes, devenues la colle qui maintient les civilisations. Quatrièmement, le réseau neuronal, le groupe de pensée qui nous transforme en une massive machine d'apprentissage. Enfin, le dernier point, l'ordre de préséance qui existe chez les hommes, les singes, les guêpes et même les nations qui explique pourquoi le danger des barbares est réel, et pourquoi les idées de notre politique étrangère sont souvent fausses». **Los Angeles Village View** «Un livre dérangeant (...) de la nourriture pour l'esprit, plutôt que raison de désespoir». **Booklist** «Saisissant... Habile... Gracieux... Howard Bloom est quelque chose qu'on ne rencontre plus beaucoup de nos jours: un esprit universel. Le principe de Lucifer est vraiment épatant à lire, ce type de livre qui donne l'envie d'attraper le téléphone pour avoir une bagarre avec l'auteur pratiquement toutes les trois pages, simplement pour voir ce qui va se passer... Hérétique... Enervant... Divertissant et engageant, ce qui est - selon ma définition - une bonne description d'un compagnon agréable». **The Phoenix** «Se repose solidement sur des preuves biologiques et anthropologiques pour montrer que les êtres humains ne sont pas par nature des individualistes, ou des isolés, mais qu'au contraire ils ont une puissante et naturelle inclinaison pour le groupe social, et que la plupart de la violence et de la cruauté qui a caractérisé l'histoire humaine est ancrée dans la compétition entre groupes pour le statut (social) et la domination». **Foreign Affairs** «Le Principe de Lucifer est devenu une sensation 'underground' dans les communautés scientifiques et littéraires». **The Independent Scholar** «Le Principe de Lucifer est devenu l'un des livres de sciences le plus influent depuis sa publication, salué par 22 scientifiques de renommée mondiale comme étant un ouvrage majeur. Le livre est tellement annonté, mais facile à lire, et accessible - une preuve du talent d'écrivain de Bloom-. Peu de livres changent votre vie ou vos concepts de la vie de cette manière. Mais celui-ci, oui, définitivement». **Disinfo.com.** «Howard Bloom a écrit une «Histoire du Monde» avec un nouveau point de vue reposant sur la structure psychologique et les prédispositions naturelles de la pensée humaine. Son récit est une formidable alternative à celles qui reposent sur des assomptions politiques ou théologiques». **Pr. Horace Barlow, Royal Society Research Cambridge University** «Le livre de Howard Bloom est puissant, provoquant, un plaisir à lire, et, j'espère, qu'il a au moins à moitié tort». **Pr. Ellen Langer, PhD, Prof. Psychology Harvard University** «Un summum de l'écriture. L'un des meilleurs livres contemporains que j'ai lus». **Pr. Paul C. Edwards Stanford University**

Vous aimez ce que nous publions ?

Recevez chez vous le Catalogue du Jardin des Livres

Vous pouvez nous envoyer votre carte de visite

Vous pouvez nous faxer vos coordonnées

Vous pouvez nous envoyer un e-mail

Vous pouvez nous téléphoner

Vous pouvez vous inscrire sur notre site Internet

Adresse : 243 Bis Blvd Pereire, Paris 75017

Télécopie : 01 44 09 03 63

Téléphone : 01 44 09 08 78

E-mail : livres@attglobal.net

Web : www.lejardindeslivres.com/catalog.htm

Régulièrement vous serez informé(e) de tous les nouveaux livres publiés par le Jardin des Livres.

Bon de Commande

pour les personnes qui ne peuvent pas se déplacer
ou qui habitent loin d'une grande librairie
ou qui n'ont pas de librairie dans leur commune
ou qui n'ont pas le temps...
(France métropolitaine uniquement, nous téléphoner pour les autres destinations)

Titre	Prix unitaire x	Quantité	Sous Total
La Divine Connexion	19,9	____	________
Encyclopédie des Ph. T1	30	____	________
Encyclopédie des Ph. T2	30	____	________
Encyclopédie des Ph. T3	23,7	____	________
Le Prêtre du Temps	22,7	____	________
Le Principe de Lucifer	22,7	____	________
Le Principe de Lucifer T2 avril03	22,7	____	________
Enquête Exist. Anges Gard.	28,8	____	________
Enoch, Dialogues avec Dieu	19,9	____	________
La Vierge du Mexique	21	____	________
Biog. de l'Archange Gabriel	22	____	________
Mondes en Collision	22,7	____	________

ss Total :

Frais de port : 3,40 € pour le 1er livre, + 1 € pour le second + 0,5 € pour chaque livre suivant.

Port :

Total :

Votre Prénom et Nom : ______________________________
Votre Adresse : ______________________________________
Code Postal : ___________ **Ville :** ______________________
Un téléphone (au cas où) : __________________
Observations particulières : ___________________________

Renvoyez ce bon avec votre règlement au Jardin des Livres, 243bis Blvd Pereire, Paris 75017 Tél : 01 44 09 08 78

Illustration couverture : Gemma Galgani

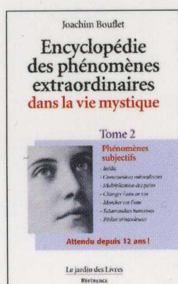
Maquette couverture : Patrice Servage

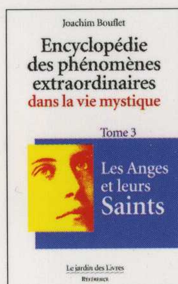
Service de Presse : Marie Guillard

Achevé d'imprimer en avril 2003
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : avril 2003
Numéro d'impression : 303146

Imprimé en France

Encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie mystique





Ce premier tome de Joachim Bouflet est un " incontournable ", **un livre de référence absolue.**

Historien et consultant auprès des postulateurs du Vatican, Joachim Bouflet a un accès direct aux dossiers de ces hommes et femmes qui, par ces grâces étranges, sont, ou ont été, amenés à vivre des phénomènes surnaturels.

" Un pur chef d'œuvre du domaine des études mystiques "

" Ce livre rigoureux (...) rend donc le double service de révéler les merveilles cachées de Dieu "
RENÉ LAURENTIN, ***FRANCE CATHOLIQUE***

" Un travail monumental à lire de toute urgence "
SERGE DE BEKKETCH, ***RADIO COURTOISIE***

" Oeuvre monumentale et de référence "
GEORGE DAIX, ***VIRGO FIDELIS***

" Un ouvrage passionnnant "
BERNADETTE DUBOIS, ***FEU & LUMIERE***

" Joachim Bouflet donne des exemples vérifiés "
FAMILLE CHRETIENNE

" Cette somme irremplaçable, claire et vivante, est un outil de travail merveilleux "
L'INITIATION

Imprimé en France par Laballery



30,33 €

Le jardin des Livres

Couverture
Patrice Servage

www.lejardindeslivres.com